



Le bricolage plurilingue dans la communication par texto

Interprétations d'une pratique entre affiliation locale et aspiration globale

Thèse présentée à la Faculté des lettres et sciences humaines

Institut des sciences du langage

Centre de linguistique appliquée

Université de Neuchâtel

Pour l'obtention du titre de docteur en sciences humaines et sociales

par

Etienne Morel

Soutenue le 20 septembre 2016

Membres du jury

Prof. Simona Pekarek Doehler, directrice de thèse

Prof. Beat Siebenhaar, co-directeur de thèse

Dr. Gudrun Ledegen, Maîtresse de conférences, HDR, rapporteure

Prof. Jannis Androutsopoulos, rapporteur

Imprimatur



Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Espace Louis-Agassiz 1
CH - 2000 Neuchâtel
Tél : +41 (0)32 718 17 00
Fax : +41 (0)32 718 17 71
secretariat.lettres@unine.ch

IMPRIMATUR

La Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, sur les rapports de Mme Simona Pekarek Doehler, co-directrice de thèse, professeure, Université de Neuchâtel ; M. Beat Siebenhaar, co-directeur de thèse, professeur, Université de Leipzig ; M. Jannis Androutsopoulos, professeur, Université de Hambourg (Allemagne) ; Mme Gudrun Ledegen, maîtresse de conférences, Université de Rennes 2 (France), autorise l'impression de la thèse présentée par M. Etienne Morel en laissant à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 20 septembre 2016

Le doyen
Hédi Dridi

A handwritten signature in black ink, which appears to be "Hédi Dridi", is written over the printed name.

Remerciements

En préambule à cette thèse, je tiens en premier lieu à adresser mes plus vifs remerciements à Simona Pekarek Doehler, ma directrice de thèse. Ses remarques toujours pertinentes, ses critiques constructives et ses encouragements ont été d'une importance inestimable tout au long de mon cheminement scientifique. Je la remercie également pour les possibilités qu'elle m'a offertes et pour la liberté de recherche qu'elle m'a accordée. Ces mêmes remerciements valent aussi pleinement pour Beat Siebenhaar, co-directeur de ma thèse. J'exprime aussi ma reconnaissance à Gudrun Ledegen et à Jannis Androutsopoulos pour avoir accepté de faire partie de mon jury de thèse et pour avoir contribué, par leurs commentaires détaillés et enrichissants, à l'amélioration de ce travail.

Je voudrais exprimer un merci particulier à Claudia Bucher. Sans les discussions que j'ai eues avec elle tout au long de ce projet et sans nos échanges réguliers – bien souvent par *WhatsApp* ! – ce travail serait tout un autre. Merci à Virginie Degoumois, Cécile Petitjean, Evelyne Pochon Berger, Ioana Stoenica, Simone Groeber, Virginie Fazel et à tous les autres membres du Centre de Linguistique Appliquée pour leur accueil chaleureux et pour leur soutien scientifique et humain.

J'ai également beaucoup profité de l'aide de Gwendoline Fox pour la relecture de certains chapitres du présent travail. Qu'elle en soit remerciée de tout cœur.

Merci à tous les membres du projet *sms4science.ch*, en particulier à Marie-José Béguelin et Cédric Krummes mais aussi à Alexander Guryev, Nicola Ferretti, Claudia Cathomas, Karina Frick, Aurélia Robert-Tissot pour leurs commentaires, leur enthousiasme et leur implication dans des projets communs. Je tiens aussi à exprimer ma gratitude à Elisabeth Stark, directrice infallible du projet *sms4science.ch*, et à Beni Ruef, notre informaticien, pour sa patience et sa disponibilité. Je remercie également Stéphanie Schwitter, Loïc Vouilloz et Mathieu Fournier pour la mise à disposition de leur corpus *WhatsApp* ; et merci aussi à tous les donateurs anonymes de textos !

J'exprime en outre ma reconnaissance au Fonds National Suisse de la Recherche qui a financé le projet « SMS communication in Switzerland: Facets of linguistic variation in a multilingual country » (FNS 136230) dans lequel s'est inscrit le présent travail ; merci également au Centre de Recherche sur les Interactions Sociales (CRIS) de m'avoir soutenu en m'accordant une bourse qui m'a permis de parcourir les derniers mois de ma thèse dans une certaine sérénité du moins financière.

Je n'oublie pas mes parents, mes frères et sœurs et mes amis qui m'ont aidé plus qu'ils ne le pensent à mener ce projet à bout. Enfin, je tiens à remercier tout particulièrement Jin-Young pour ses sacrifices et son soutien inconditionnel. *Jtm4*

Préface

La communication par texto a conquis les rituels de socialisation de la vie de tous les jours. Loin de représenter un phénomène marginal, l'échange de messages écrits par le biais de téléphones portables occupe une place centrale dans nos interactions quotidiennes.

En 2014, la Suisse à elle seule comptait 3,5 milliards d'envois de messages SMS¹. Malgré une baisse notable du recours à cette forme traditionnelle du texto depuis 2012, les SMS continuent à être utilisés et coexistent aujourd'hui avec leurs héritiers, tels que les textos échangés par des applications de messagerie installées sur les smartphones : en février 2016, on dénombrait un milliard d'utilisateurs réguliers de la messagerie *WhatsApp* dans le monde².

Très répandue, la communication par texto est aussi source de diverses inquiétudes en ce qu'elle est généralement associée à des formes de l'écrit défiant les normes de la langue telles qu'elles sont institutionnellement implémentées et contrôlées : parfois caricaturalement subsumées sous l'étiquette de « langage texto », les particularités de la communication médiée par téléphone portable suscitent des réactions passionnées à propos de leur possible impact sur l'intégrité « des langues », sous-entendues comme monuments culturels (par exemple de « la » langue française) ou à propos de leur maîtrise par les individus, en particulier par « les jeunes ». Le vif intérêt médiatique à ce sujet porte en général sur les procédés graphiques, sur ces « déviations » de l'orthographe standard que sont par exemple, aux yeux de certains, les abréviations (sigles, troncations), les substitutions (par exemple *k* pour *qu*) ou les répétitions de caractères, l'utilisation particulière de la ponctuation, le recours aux smileys etc. La recherche, bien qu'elle ait contribué à déconstruire certaines craintes, s'est largement alignée sur cette focalisation thématique.

Pourtant, la communication par texto ne peut être réduite à la « néographie » et à l'évaluation des risques potentiels qu'elle représente. La communication par texto constitue en réalité un espace d'échange original qui offre des possibilités considérables pour l'étude des ressources langagières telles qu'elles sont utilisées dans la pratique quotidienne. L'étude des régularités qu'on peut y observer contribue notamment à comprendre les procédés complexes de structuration sociale que le déploiement de certaines ressources langagières permet de mettre en place.

Parmi les ressources utilisées dans la communication par texto qui restent encore peu étudiées, l'on compte les phénomènes de contact linguistique (pour une revue de la littérature voir premier volet,

¹ SMS (*Short Message Service*, ou *Service de Message Succincts*). Une définition détaillée est proposée dans le premier volet, ch. I, section 1. Chiffre de l'office fédéral de la communication (OFCOM) : <http://www.bakom.admin.ch/statistiken/04099/04518/04555/index.html?lang=fr> (21.3.2016).

² <http://www.statista.com/statistics/260819/number-of-monthly-active-whatsapp-users/> (21.3.2016).

ch. I, section 5, p. 32). Les quatre exemples suivants, tirés d'un large corpus de messages suisses (SMS et *WhatsApp*), en sont l'illustration :

- (1) *Hola* belle . J' ai 1 mal de tete et de gorge à me fracasser contre le mur . Après 3
[spa] Salut
tentatives pr me lever je renonce d' autant que je répète . *Besos* . Dsl (SMS19250)
[spa] Bisous
- (2) *But of course my dear ! Ich freue mich auf die Raclette ;)* vivement ce soir ! Passe
[eng] Mais bien sûr mon cher / ma chère ! [deu] J'ai hâte de manger cette raclette
une belle journée , gros bisous ! (SMS1077)
- (3) Caresse lui la jambe! *Kikoolol* :-D (SMS18033)
[more] coucou [eng] ,laughing out loud' (mort de rire)
- (4) Alors, comment l *ipadiert*?réussi a finir?[...]je viens de terminer. [...] (WA980018)
l'*ipad* marche ?

L'exemple (1) illustre le recours à des « petits morceaux » d'autres langues, tels qu'ils sont régulièrement utilisés pour les salutations et pour les prises de congé. Comme on peut le voir dans l'exemple (2), les participants se servent pourtant parfois aussi de séquences qui peuvent être plus longues. Les exemples (3) et (4) illustrent enfin des pratiques translinguistiques auxquelles les participants recourent : en (3), l'utilisateur combine l'acronyme *lol* (abréviation en anglais pour *laughing out loud*, 'mort de rire' en français) et un élément, proche de 'coucou', en partie translittéré par les conventions graphématiques de l'anglais (notamment par le graphème *oo* au lieu de *ou*) ; en (4), le scripteur utilise le nom de marque anglais *i-pad* (qui est une liseuse de la marque Apple) comme élément grammaticalement hybride (se situant entre verbe et nom) en ajoutant un suffixe verbal *-iert* d'origine allemande (tel qu'il est par exemple utilisé dans le verbe *orientieren* ('orienter')) ; pour une analyse plus approfondie voir premier volet, ch. II, section 4.1, p. 50).

Quelles sont les spécificités des pratiques plurilingues dans la communication par texto pour le contexte étudié et de quels outils méthodologiques a-t-on besoin pour les décrire? Quels scripteurs ont recours à ces pratiques et pourquoi le font-ils ? Existe-t-il différents groupes qui déploieraient différents types de patterns ?

Décrire précisément ce que les participants font lorsqu'ils utilisent différentes langues dans leurs textos, détailler comment ils le font, identifier des régularités dans ces pratiques et comprendre les implications fonctionnelles et socio-identitaires de ces régularités, tels sont les objectifs de ce travail.

Afin d'apporter des éléments de réponses à ces questionnements, nous nous basons sur un dispositif méthodologique pluridimensionnel qui s'intéresse à des niveaux de régularités tant formelles que

sociolinguistiques et interactionnelles, et qui combine l'analyse de deux larges corpus de textos, l'un de type SMS et l'autre de type *WhatsApp*. En tout, plus de 8 000 messages sont analysés.

Notons que dans le cadre de ce travail, les deux formes de communication sont regroupées sous l'étiquette hypéronyme de « communication par texto » (pour une discussion et une définition pluridimensionnelle voir premier volet, ch. I, section 1, p. 1).

Le présent travail s'articule en six volets dont nous présentons ici les axes principaux.

Le premier volet est consacré à la contextualisation de la problématique de recherche et à la description de la méthodologie utilisée. Dans un premier chapitre, nous y abordons la définition de la forme de communication étudiée, et nous proposons une revue de la littérature sur la communication par texto dans son ensemble et de la recherche sur les pratiques plurilingues dans les textos en particulier. Dans un deuxième chapitre nous présentons les différentes approches des pratiques plurilingues que la recherche a proposées et discutons les implications de ces perspectives, notamment sur les notions de « code » et d'« identité ». Nous mettons également en perspective ces rapports tels qu'ils sont envisagés dans les développements récents de la recherche sur le plurilinguisme en société (notamment le changement de paradigme du *translanguaging* ; voir García & Li 2014). Un troisième chapitre est consacré à la description du corpus, de la terminologie utilisée et du dispositif méthodologique appliqué.

Dans le deuxième volet de ce travail, nous présentons les régularités formelles des pratiques plurilingues dans notre corpus ; nous y détaillons les spécificités linguistiques des patterns plurilingues observables.

Le troisième volet explore les régularités sociolinguistiques qui contribuent à saisir les implications socio-identitaires des patterns décrits dans le deuxième volet ; nous nous interrogeons alors sur les liens possibles entre l'observation cumulée de formes allogènes et certaines structures sociales.

Le quatrième volet approfondit l'analyse des implications fonctionnelles (discursives, interpersonnelles et plus largement socio-identitaires) des pratiques plurilingues dans les textos et prend en compte ses potentiels en tant que ressource de catégorisation et de positionnement.

Dans un cinquième volet, nous explorons les régularités interactionnelles des pratiques plurilingues dans un corpus de messages dialogués et illustrons l'apport que peut représenter l'analyse de pratiques plurilingues écrites dans une perspective de recherche interactionnelle.

Enfin, le sixième volet propose un résumé du travail, fait le point sur ses principaux apports et ouvre des perspectives pour de recherches futures.

Abstract

English title: Plurilingual bricolage in texting – between local affiliation and global aspiration

This study analyses plurilingual practices in Swiss text messages (both SMS and *WhatsApp*) with French as a main language. In doing so, it provides the first analysis of the way plurilingual practices are deployed in a context yet unexplored. The study provides important answers as to how and why individuals use different languages when writing text messages and yields essential insights into how plurilingual practices may be conceptualised in the specific context under analysis. The aim of his study is to provide a detailed description of plurilingual practices in texting and to explore their various functional aspects.

The thesis is based on the French subcorpus of the Swiss *sms4science.ch* corpus consisting of 4'619 messages. The database was complemented by an additional corpus of 4'259 *WhatsApp*-messages written between 2009 and 2013 by young Romans. The research focuses on three levels of regularity of plurilingual texting, i.e. (1) linguistic, (2) sociolinguistic, and (3) interactional.

Regarding the linguistic level of regularity, the thesis provides a detailed account of a pattern of plurilingualism yet unexplored. Most of the plurilingual practices pertain to a pattern that can be subsumed under the term of *written plurilingual bricolage*, which comprises two complementary characteristics. On the one hand, the pattern is minimal in nature, as most of the elements are either very short, potentially formulaic and highly transparent alternations (e.g. *hola*, *yeah*, *hi baby*) or they consist in insertions of lexical items (mainly content words); more complex alternations are very rare. On the other hand, this minimal use of other languages goes hand in hand with recurrent translanguistic play (e.g. mixing of graphical conventions, imitation of foreign accents, use of pseudo-borrowings, combination with other semiotic resources like emoticons). As a whole, the linguistic properties of plurilingual practices in the data (or rather of *translingual* practices García & Li 2014) seem to point at a new type of pattern pertaining to a community whose members are not necessarily plurilingual. Linking the findings regarding the linguistic level of regularity to sociodemographic data reveals in fact that the predominant plurilingual pattern is found with basically monolingual individuals who don't use different languages in other daily activities. The use of elements in other languages than French (especially in English) is therefore interpretable as a resource by means of which participants mutually index their belonging to a certain affinity space; the many uses of plurilingual bits that relate to a limited number of reference domains with 'cool' and/or cosmopolitan connotations (e.g. leisure activities, professional talk) corroborate this interpretation. As to the interactional patterns in texting (analyzed only in the *WhatsApp*-data),

X - Abstract

plurilingual and translingual elements appear to be used in a sequentially sensitive way. The use of the same language for adjacency pairs (e.g. salutation – salutation; apology – excuse) illustrates that participants orient to their mutual use of different linguistic resources and that they treat these linguistic resources as shared resources. In a context where contiguity of adjacency pairs is not warranted (cf. Hutchby & Tanna 2008), this use of other languages, and in particular inter-message alignment of code-choice, can be used to highlight the relation between non-contiguous messages (for instance question-answer pairs with interspersed messages). Translingual elements are also used in a sequentially less functional way: participants regularly play with linguistic resources for the play's sake. The exchange of messages shows many instances where translinguistic practices are used in a way that lacks any sequential functionality and where *written plurilingual bricolage* is instrumental for displaying participation, mutual presence and social affiliation in a given community or space of affinity.

Keywords : bricolage, code-switching, polylinguaging, SMS, WhatsApp, text messaging, CMC.

Résumé

Cette étude propose une analyse des pratiques plurilingues dans des textos suisses (aussi bien SMS que *WhatsApp*) dont la langue principale est le français. Il s'agit de la première analyse sur la manière dont les pratiques plurilingues sont déployées dans un contexte jusqu'à présent inexploré. L'étude apporte d'importantes réponses sur comment et pourquoi les individus utilisent différentes langues quand ils écrivent des textos et permet d'appréhender comment les pratiques plurilingues peuvent être conceptualisées dans le contexte spécifique analysé. L'objectif de cette étude est de donner une description détaillée des pratiques plurilingues dans la communication par texto et d'explorer leurs divers aspects fonctionnels.

La thèse repose sur l'analyse d'une base de donnée constituée de la sous-partie francophone du corpus suisse *sms4science.ch*, qui comporte 4'619 messages, complétée par un corpus additionnel de 4'259 messages *WhatsApp* écrits entre 2009 et 2013 par des jeunes romands. La recherche se centre sur trois niveaux de régularité dans la communication par texto plurilingue: (1) linguistique, (2) sociolinguistique, et (3) interactionnel.

Concernant le niveau de régularité linguistique, la thèse propose l'examen détaillé d'un pattern de plurilinguisme inexploré jusqu'à présent. La plupart des pratiques plurilingues relèvent d'un schéma pouvant être englobé sous le terme de *bricolage plurilingue écrit*, qui comporte deux caractéristiques complémentaires. D'un côté, le schéma revêt un caractère minimal, puisque la plupart des éléments sont soit très courts, des alternances potentiellement conventionnelles et hautement transparentes (ex. *hola, yeah, hi baby*), soit ils consistent en des insertions d'items lexicaux (principalement des mots pleins); les alternances plus complexes sont très rares. De l'autre côté, cet usage minimal va de pair avec un jeu translinguistique récurrent (ex. mélange de conventions graphématiques, imitation d'accents étrangers, usage de pseudo-emprunts, combinaison avec d'autres ressources sémiotiques comme les émoticônes). Globalement, les propriétés linguistiques des pratiques plurilingues observées dans les données (ou plutôt des pratiques *translingues* García & Li 2014) semblent indiquer un nouveau type de schéma utilisé par une communauté dont les membres ne sont pas nécessairement plurilingues. Le lien établi entre les résultats au niveau des régularités linguistiques et les données sociodémographiques révèle en effet que le schéma plurilingue prédominant est trouvé chez des individus essentiellement monolingues qui ne communiquent pas à l'aide de différentes langues dans d'autres activités quotidiennes. L'usage d'éléments dans d'autres langues que le français (notamment l'anglais) peut donc être interprété comme une ressource par laquelle les participants affichent mutuellement leur appartenance à un certain espace d'affinités; les nombreux usages de morceaux plurilingues qui renvoient à un nombre limité de domaines de

XII - Résumé

référence avec des connotations « cool » et/ou cosmopolites (ex. loisirs, jargon professionnel) corroborent cette interprétation. Pour ce qui est des schémas interactionnels dans la communication par texto (analysés uniquement dans les données *WhatsApp*), les éléments plurilingues et translingues semblent être utilisés d'une manière qui est sensible à la séquentialité. L'usage de la même langue pour les paires adjacentes (ex. salutation – salutation ; excuses – pardon) montre que les participants s'orientent mutuellement vers les ressources linguistiques qu'ils utilisent et qu'ils considèrent ces ressources comme partagées. Dans un contexte où la contiguïté des paires adjacentes n'est pas garantie (cf. Hutchby & Tanna 2008), cet usage d'autres langues, et en particulier l'alignement inter-messages de choix de code, peut être mobilisé pour souligner la relation entre des messages non-contigus (par exemple des paires question-réponse entrecoupées par d'autres messages). Les éléments translingues sont aussi utilisés de manière moins fonctionnelle au niveau séquentiel : les participants jouent régulièrement avec les ressources linguistiques pour le plaisir du jeu. L'échange de messages montre de nombreux cas où les pratiques translinguistiques ne répondent pas à une fonctionnalité séquentielle, le *bricolage plurilingue écrit* est plutôt instrumental, pour mettre en avant la participation, la présence mutuelle et l'affiliation sociale à une communauté donnée ou un espace d'affinité.

Mots-clefs: bricolage, code-switching, alternance codique, polylinguaging, SMS, WhatsApp, textos, CMO, CMC.

Table des matières

Imprimatur	I
Remerciements.....	III
Préface	V
Abstract.....	IX
Résumé	XI
Table des matières.....	XIII
Conventions, abréviations et symboles	XXI
Premier volet : Contextes, enjeux et méthodes	1
<i>Chapitre I. La communication par texto comme espace de pratiques plurilingues.....</i>	1
1. Qu'est-ce que la communication par texto ?.....	1
2. La recherche sur la communication par texto	11
3. Nouvelles technologies et nouveaux espaces plurilingues	17
4. Enjeux des pratiques plurilingues dans la communication écrite	22
4.1 Les spécificités des pratiques plurilingues réalisées à l'écrit	22
4.1.1 Le répertoire graphématique des pratiques plurilingues.....	22
4.1.2 Les pratiques plurilingues et les spécificités interactionnelles de la communication écrite	24
4.2 Pistes d'interprétation proposées par la recherche.....	27
4.2.1 Les fonctions socio-pragmatiques	27
4.2.2 Les régularités sociolinguistiques	28
4.2.3 Le rapport à la forme de communication.....	29
5. La recherche sur les pratiques plurilingues dans les textos	32
5.1 La recherche sur les contextes plurilingues	32
5.2 Un nouveau contexte d'étude : la Suisse francophone.....	35
5.3 Quelques lacunes de recherche	39

Chapitre II. Approcher les pratiques plurilingues : monolinguisms juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique.....	41
1. Introduction : qu'est-ce que l'alternance codique ?	41
2. Les débuts : des monolinguisms juxtaposés à l'AC.....	43
3. Les différentes perspectives sur l'AC et leur impact	49
4. Perspectives grammaticales : de la 'grammaticalité' à la description	50
4.1 L'AC comme trace d'une compétence grammaticale ?.....	50
4.2 La grammaire de l'AC comme outil descriptif	57
5. Perspectives sociolinguistiques : du variationnisme à une sociolinguistique de l'hétérogène	58
5.1 Cartographier les pratiques : les différents types d'AC.....	58
5.2 De l'indice cartographique vers les ressources polyphoniques	66
6. Perspectives interactionnelles : des modèles essentialistes de l'AC vers la prise en compte de configurations locales.....	71
6.1 Les modèles « essentialistes » : AC et l'interprétation socio-déterministe	71
6.2 Les modèles pragmatico-discursifs : AC et la question des listes de fonctions	72
6.3 Les modèles constructivistes : l'AC comme indice de contextualisation	73
6.4 Vers les configurations locales : AC et organisation séquentielle.....	74
7. Regards croisés I : définir codes et alternances	77
8. Regards croisés II : lier codes et identités.....	82
9. Le décentrement du regard : de l'AC au tournant de l'hétéroglossie.....	90
9.1 <i>Polylinguaging et superdiversity – translanguaging – translingual practice</i>	90
9.2 La notion de <i>bricolage</i>	94
Chapitre III. Objectifs – méthodes – données	99
1. Objectifs et questions de recherche	99
2. Une perspective hétéroinformée sur les pratiques plurilingues	100
3. Données et procédures	103
3.1 Présentation du sous-corpus A : <i>sms4science.ch</i>	104
3.2 Présentation du sous-corpus B : textos dialogués	105

3.3	Unités d'analyse et niveaux d'annotation : un point terminologique	106
3.3.1	Item, élément, unité de construction de message, message et échange	107
3.3.2	Langue principale et langue d'interaction	109
3.4	Les niveaux et catégories d'annotation	113
3.5	Annotation du texte dans son ensemble	113
3.5.1	Attribution de la langue principale	113
3.5.2	Identification préliminaire de la présence d'éléments allogènes	115
3.6	Annotation de l'élément allogène	117
3.6.1	Nature de l'élément allogène (type d'AC)	117
3.6.2	Code linguistique	136
3.6.3	Statut de l'élément allogène	137
3.6.4	Résumé des catégories d'annotation	140
Deuxième volet : Le répertoire des participants : à la découverte d'espaces non cartographiés.....		147
<i>Chapitre I. Niveau formel de régularité : introduction et vue d'ensemble</i>		<i>147</i>
1.	Fréquence	148
2.	Codes linguistiques	149
3.	Nature de l'élément allogène (types d'AC).....	151
<i>Chapitre II. Eléments d'un pattern plurilingue minimal</i>		<i>153</i>
1.	Les insertions : pratique dans une zone de stabilité	153
1.1	Stabilité de la langue principale	153
1.2	Dominance d'items uniques et d'éléments de contenu	155
1.2.1	Les insertions à item unique.....	156
1.2.2	Les insertions à items multiples	163
1.3	Stabilité du contexte de l'insertion	164
1.4	Résumé : pattern minimal de l'insertion	166
2.	Les alternations : un répertoire de « briques communicationnelles »	168
2.1	Dominance d'alternations minimales et formulaïques	168
2.2	Relative stabilité de la langue principale	175
2.3	Résumé : un pattern de briques alternationnelles.....	178

3. Discussion : les 'odds and ends' d'un pattern plurilingue bricolé	179
Chapitre III. Bricolage et perméabilisations codiques.....	183
1. Continuités : distinction continue entre emprunt et AC.....	183
2. Congruences : les diamorphes visuels.....	186
3. Créations et ruptures : pseudo-emprunts et transcatégorisations grammaticales	188
4. Croisements et imitations : mélange de conventions graphématiques, hétérographie et jeux phonographiques.....	191
5. Perméabilisations modales : alternance pictographique et jeux intermodaux.....	194
6. Discussion : virtuosités du bricolage plurilingue à l'écrit.....	199
Troisième volet : Bricolage plurilingue et structures sociales	201
Chapitre I. Niveau sociolinguistique de régularité : introduction et vue d'ensemble.....	201
1. Circonscrire les espaces d'affinités : approcher l'hétérogénéité linguistique par la sociolinguistique variationniste	201
2. Structure du volet, spécificités du corpus et types d'analyses réalisées	203
2.1 Structure du volet.....	203
2.2 Variables indépendantes prises en considération	203
2.3 Spécificités du corpus.....	204
2.4 Types d'analyses effectués	205
Chapitre II. Régularités sociolinguistiques sur l'ensemble du corpus sms4science.ch	207
1. Les données analysées.....	207
2. Test sur l'ensemble du corpus	208
2.1 Sexe	209
2.2 Groupes d'âge	209
2.3 L1	210
2.3.1 Le français.....	210
2.3.2 Autres langues	210
2.4 Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile.....	210
2.5 Pratique plurilingue affichée ou non.....	210
2.6 Fréquence d'utilisation et recours à la saisie intuitive (T9).....	211

3. Analyse de classification	211
3.1 Sexe	214
3.2 Groupes d'âge	214
3.3 L1	215
3.3.1 Le français.....	215
3.3.2 Autres langues	216
3.4 Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile.....	216
3.5 Pratique plurilingue affichée ou non.....	217
3.6 Fréquence d'utilisation et recours à la saisie intuitive (T9).....	217
4. Synthèse des régularités sociolinguistiques dans le corpus sms4science.ch	218
<i>Chapitre III. Régularités sociolinguistiques dans le sous-corpus francophone.....</i>	221
1. Les données analysées.....	221
2. Tests sur l'ensemble du set de données.....	221
2.1 Sexe	222
2.2 Groupes d'âge	223
2.3 L1	224
2.4 Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile.....	225
2.5 Pratique plurilingue affichée ou non.....	225
2.6 Fréquence d'utilisation et recours à la saisie intuitive (T9).....	226
3. Analyse de classification	227
3.1 Sexe	231
3.2 Groupes d'âge	231
3.3 L1	232
3.4 Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile.....	232
3.5 Pratique plurilingue affichée ou non.....	232
3.6 Fréquence d'utilisation et recours à la saisie intuitive (T9).....	232
3.7 Préférence linguistique	233
3.8 Densité du recours aux EAN	233
4. Synthèse des régularités sociolinguistiques dans le sous-corpus francophone	233

Chapitre IV. L'effet de la situation diglossique en Suisse alémanique et focalisation sur les Suisses romands	235
1. Les données analysées.....	235
2. Test sur l'ensemble du set de données	236
2.1 Sexe	237
2.2 Groupes d'âge	238
2.3 Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile.....	238
2.4 Pratique plurilingue affichée ou non.....	239
2.5 Fréquence d'utilisation et recours à T9.....	239
3. Analyse de classification	239
Chapitre V. De la description de structures sociales à l'identité comme accomplissement	243
1. Synthèse des régularités sociolinguistiques : approcher l'identité dans une perspective à vol d'oiseau	243
2. Un changement de perspective : le bricolage plurilingue comme ressource d'une identité qui s'accomplit.....	246
Quatrième volet : Le bricolage comme ressource de catégorisation pluridimensionnelle	249
Chapitre I. Introduction	249
Chapitre II. Les alternations comme ressource de positionnement	251
1. Introduction	251
2. Les contextes d'occurrence des alternations : positionnements interpersonnels.....	251
2.1 Salutations, prises de congé, excuses, vœux et divers.....	253
2.2 Autres types d'actions : requêtes/questions et réponses.....	256
2.3 Le cas des « exclamations ».....	257
3. Alternation et aiguillage de l'interprétation : positionnements métaénonciatifs.....	259
3.1 Annonce.....	259
3.2 Commentaire.....	261
4. Vers les implications macro-sociales : mobilisation de la matrice sociolinguistique	264

Chapitre III. Les insertions et le partage d'univers expérientiels	267
1. Introduction	267
2. L'espace et le temps	268
3. La connectivité	271
4. Le parler activité.....	272
Chapitre IV. Bricolage et le « doing being translocal and connected »	275
Cinquième volet : Régularités interactionnelles du bricolage par texto	279
Chapitre I. Introduction	279
Chapitre II. Vers des répertoires et des catégories partagés	285
1. Reprises ponctuelles (quasi-) fidèles et reprises émulatives	285
2. Les effets de résonance codique et le « parler branché »	292
3. Alignement et sensibilité séquentielle	294
4. Le jeu pour le jeu en l'absence de progression séquentielle	299
Chapitre III. Résumé : le « doing being » d'un texteur glocal en action	305
Sixième volet : Conclusions et perspectives	309
Chapitre I. Résumé des résultats : les différents niveaux du bricolage plurilingue	309
Chapitre II. Implications et apports de la recherche	315
Chapitre III. Perspectives et ouvertures	319
Bibliographie	321
Table des figures.....	347
Table des annexes.....	349
Annexes.....	353

Conventions, abréviations et symboles

Tout au long de ce travail, nous utilisons un certain nombre de conventions que nous explicitons dans ce qui suit.

Étiquetage des messages : lorsque des messages isolés de leur contexte d'échange sont présentés, le type de texto concerné, SMS ou WA (pour *WhatsApp*) et le numéro du message sont indiqués (par exemple *SMS1038*). Dans le cas où des suites de messages sont citées, nous proposons une présentation en restituant l'échange ; le numéro de conversation et la date de l'échange sont indiqués après le numéro de l'exemple : (1) *WAFR1 (21.6.2011)*.

Éléments allogènes : pour faciliter la lecture, les éléments allogènes sont présentés en *italiques* dans les exemples de messages isolés et accompagnés d'une traduction interligne. Dans le cas d'exemples présentés sous forme de dialogue, les éléments sont mis en **gras**.

Des étiquettes sont utilisées pour indiquer la langue du segment traduit, par exemple [eng] pour l'anglais (voir liste d'abréviations *infra*).

Transcription : une transcription des exemples en français standard est proposée en note de bas de page lorsque cela semble nécessaire à la compréhension et lorsque l'exemple n'est pas expliqué dans les analyses (lors de la première mention de l'exemple uniquement). Quand une transcription pose problème, des commentaires entre parenthèses sont offerts.

Les exemples contenant des éléments en suisse allemand sont également transcrits en allemand standard en note de bas de page lors de leur première mention.

Renvois : les renvois aux chapitres et aux sections sont accompagnés du numéro de page correspondant au début de l'unité en question.

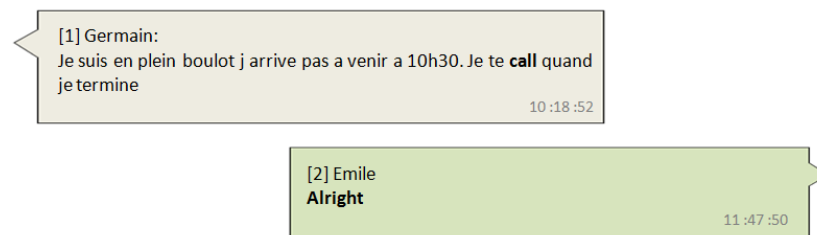
XXII - Conventions, abréviations et symboles

Exemple de présentation d'un message isolé de son contexte d'échange :

Hola belle . J' ai 1 mal de tete et de gorge à me fracasser contre le mur . [...](SMS19250)
[spa] Salut

Exemple de présentation d'une suite de messages :

WAFR27 (20.09.2011)¹



Abréviations et symboles

AC	alternance codique
CEM	communication électronique médiée
ch.	chapitre
EAN	élément allogène non routinisé (= non intégré dans le PR)
M	médiane
p.	page(s)
PR	<i>Petit Robert</i>
(P) (S)	point de transition précédant / point de transition suivant
SD	<i>Standard Deviation</i> (anglais pour 'écart-type')
sq. (sqq).	suivante(s)
UCM	unité de construction de message
WA	<i>WhatsApp</i>
WAFR	corpus de messages <i>WhatsApp</i> fribourgeois
WANE	corpus de messages <i>WhatsApp</i> neuchâtelois
$\bar{x}$	moyenne

¹ Français standard : [1] *Je suis en plein boulot je n'arrive pas à venir à 10h30. Je t' [eng] appelle [fra] quand je termine. [2] [eng] D'accord.*

[?]	passage incompréhensible ou interprétation incertaine
[...]	omissions
[sic]	indique qu'un terme est utilisé tel quel par l'auteur cité, même si le terme en question peut paraître étrange pour le lecteur.
[deu]	allemand
[eng]	anglais
[fra]	français
[fsw]	français dialectal (patois/francoprovençal)
[gsw]	suisse allemand
[ideo]	code idéographique
[ita]	italien
[jpn]	japonais
[more]	plusieurs langues possibles
[nld]	néerlandais
[por]	portugais
[pseudo]	pseudo-emprunts
[tur]	turc
[spa]	espagnol
[undef]	non défini
[oth]	autres

Premier volet : Contextes, enjeux et méthodes

Chapitre I. La communication par texto comme espace de pratiques plurilingues

1. Qu'est-ce que la communication par texto ?

Dans cette section, nous nous intéressons à la manière dont on peut définir la communication par texto ; nous y proposons une approche dynamique qui prend en compte différents niveaux d'analyse (support technique, forme de communication et genres communicationnels). Nous suggérons en particulier qu'il faut considérer les genres de communication comme phénomènes davantage socialement construits que technologiquement déterminés.

Depuis la transmission du premier message au début des années 1990, la communication par texto a conquis les sociétés du XXI^e siècle et fait désormais partie intégrante de nos façons d'interagir dans la vie de tous les jours. L'échange de textos encadre nos activités sociales et nous permet de les coordonner dans leurs moindres détails. Plus que de représenter un simple phénomène accessoire de la socialisation, la communication par texto est devenue elle-même un pilier de la vie en société.

Si les textos sont souvent échangés pour coordonner les détails spatio-temporels nécessaires à une rencontre dans un espace physique concret, la communication par texto est plus qu'un simple outil au service de ce que Ling & Yttri (2002) appellent l'hyper-coordination. De fait, elle est aussi un espace où une socialité translocale est possible à tout instant. Avec un téléphone portable en main, les participants restent en contact de façon permanente, et ce indépendamment du lieu précis où ils se trouvent (Katz & Aakhus 2002). Ils peuvent s'écrire lorsqu'ils sont en route (par exemple dans le train), en attente (par exemple à une station de bus) et plus généralement lorsqu'il s'agit de faire ressusciter des moments par ailleurs socialement inertes (par exemple dans un cours ennuyeux...). Souvent, les participants communiquent par texto pour passer du temps ensemble, pour partager des expériences, des soucis, des joies et découvertes, pour rire de blagues ou de jeux de mots. En tant que « technologie de la sociabilité » (Thurlow & Poff 2013), la communication par texto participe de façon essentielle aux dynamiques socio-identitaires tant sur le plan interpersonnel que sur un plan plus largement sociétal.

En Suisse, 6,5 milliards de messages SMS sont envoyés au courant de l'année 2012¹, 114 millions rien qu'au réveillon 2011/2012². Bien que son utilisation soit en baisse depuis 2012 (4,2 milliards de SMS envoyés en 2013), le texto de type SMS continue à être utilisé et co-existe aujourd'hui avec ses

¹ Chiffre de l'office fédérale de la communication (OFCOM) : <http://www.bakom.admin.ch/statistiken/04099/04518/04555/index.html?lang=fr> (21.3.2016).

² <https://www.xavierstuder.com/2012/01/03/nouvel-an-116-millions-de-messages-envoyes-en-suisse/> (8.4.2015).

2 - La communication par texto comme espace de pratiques plurilingues

formes épigones telles que *WhatsApp*, *imessage* ou même avec des variantes plus hybrides telles que l'application mobile de *Facebook* ou le courriel envoyé et reçu par téléphone portable. Depuis quelques années, l'introduction du téléphone intelligent (*smartphone*)³ et des systèmes de messagerie installés sur celui-ci, semble en effet avoir amplifié l'importance de la communication écrite transmise par téléphone portable. En février 2016, la messagerie instantanée *WhatsApp* comptait 1 milliard d'utilisateurs dans le monde⁴ et permettait la transmission de plusieurs dizaines de milliards de messages – et ce chaque jour⁵.

Le succès ininterrompu que connaît la communication par texto repose en grande partie sur les spécificités techniques et interactionnelles que celle-ci réunit. Si elle ressemble en certains points à l'échange dialogué en face-à-face, par lettre, par téléphone ou par clavardage (*chat*) respectivement, elle couvre un faisceau de particularités qui reste difficile à définir de façon arrêtée, notamment au vu de la rapidité des avancées technologiques et des potentialités flexibles que connaît toute technologie dans son appropriation par les individus (Hutchby 2001).

Globalement, la communication par texto est considérée comme faisant partie des technologies de l'information et de la communication (TIC) dont l'essor a entraîné des profondes transformations dans les pratiques communicationnelles survenues au cours du XXe siècle (radio, téléphone, télévision, Internet) (Cougnon & François 2011).

Les termes utilisés dans la recherche pour se référer, à différents niveaux de granularité, à la communication par texto sont nombreux. On peut noter qu'à un échelon très général d'analyse, la communication par texto, dont l'essor accompagne avec un certain décalage le développement d'Internet, est rangée parmi les formes de *communication médiatisée par ordinateur* (CMO) (Marcochia 2000a)⁶, comme les courriels, les forums de discussion, le clavardage (*chat*) et d'autres formes de TIC plus récentes. L'étiquette très large des CMO est doublement problématique en ce qu'elle suggère d'une part que toutes ces formes de communication partagent des traits spécifiques qui les distingueraient *in globo* d'autres formes de communication. En cela, elle renvoie à une vision trop homogène des différentes pratiques qu'elle comprend et suggère l'existence d'une sphère

³ Nous utilisons ici le terme recommandé par l'office québécois de la langue française (OQLF) pour le terme anglais *smartphone*. Notons que *Le Petit Robert* en ligne (2015) mentionne les recommandations officielles *ordiphone* ou *terminal de poche*.

⁴ <http://www.statista.com/statistics/260819/number-of-monthly-active-whatsapp-users/> (21.3.2016).

⁵ <http://www.statista.com/statistics/258743/daily-mobile-message-volume-of-whatsapp-messenger/> (21.3.2016) ; les chiffres se rapportent ici à 2014. Ils devraient avoir sensiblement augmenté depuis.

⁶ CMO est la traduction à présent généralisée en français pour CMC, ou *computer-mediated communication*. Alternativement, on trouve aussi le terme de *communication médiée [sic] par ordinateur* (abrégé de la même façon par CMO) ; voir Panckhurst (2009b). On a répertorié aussi une autre terme plus axé sur le mode de réalisation, à savoir celui de *nouvelles formes de communication écrite* chez Véronis & Guimier Neef (2006).

unifiée de pratiques numériques liée à celle, plus problématique encore, d'une possible *cyberlangue* (Dejond & Mercier 2002) ou encore d'un *netspeak* (Crystal 2001). D'autre part, certains auteurs évitent de faire référence à la CMO pour parler de textos parce que le terme évoquerait une fausse idée du support technique sur lequel ce type de communication est partiellement (et initialement) basé, notamment sur des téléphones portables qui ne sont pas nécessairement des téléphones intelligents (*smartphones*), et qui ressemblent donc moins à des ordinateurs⁷.

Alternativement, Panckhurst (2009a) propose le terme de *communication électronique médiée* (dorénavant CEM), une ouverture terminologique qui s'avère commode pour englober la communication par texto. Nous privilégierons ce terme comme hypéronymie pour désigner les différentes formes de communication réalisées par le biais de supports électroniques. Dans le cadre de ce travail, le terme *médié* est d'ailleurs systématiquement préféré à celui de *médiatisé*. Moins focalisé sur la transmission technique et sur l'impact déterministe du canal de transmission sur les habitudes communicationnelles, le néologisme *médié*, proposé par Panckhurst (2009a), renvoie au processus dynamique de la *médiation* ; il recentre l'attention sur l'interaction humaine que le support permet de réaliser sans négliger pour autant l'interaction entre les participants « médiateurs » et le support technique qu'ils mobilisent.

En quittant le domaine de l'hypéronymie et en s'intéressant plus spécifiquement à la définition de la forme de communication étudiée, on notera ici encore l'existence d'un foisonnement terminologique important. On trouve par exemple *SMS communication* (Androutsopoulos 2002 ; Hård af Segerstad 2005), *texting* (Crystal 2008), *text messaging* (Thurlow & Poff 2013), *Txt* (Shortis 2007 ; Tagg 2009), *écrit SMS* (Cougnon & François 2011), *langage SMS* (Fairon & al 2006a ; Reinkemeyer 2013) ou encore le *langage texto* (Liénard 2005). Cette diversité terminologique traduit une variété d'angles d'analyse et de points de focalisation qui considèrent l'objet d'étude à tour de rôle comme code ou langage spécifique, comme type de discours, voire comme genre textuel ou communicationnel.

Cette hétérogénéité de perspectives est davantage complexifiée par la convergence des technologies survenue au cours des dernières années. Depuis l'apparition du téléphone intelligent et des applications de messageries installées sur celui-ci (surtout *WhatsApp Messenger* mais aussi *WeChat*, notamment en Chine)⁸, la communication par texto n'est plus uniquement réalisée par le biais du

⁷ Même si aujourd'hui l'on peut considérer les téléphones intelligents (*smartphones*) comme mini-ordinateurs, il faut rappeler que le téléphone portable plus classique ne suggérerait aucunement cette idée.

⁸ *WhatsApp Messenger* est une application pour téléphones intelligents qui permet l'envoi de messages écrits, de fichiers audio et vidéo via une connexion internet. L'entreprise *WhatsApp* a été fondée en 2009 ; l'application comptait 1 milliard d'utilisateurs en février 2016 (<http://blog.whatsapp.com/> : 21.3.2016).

4 - La communication par texto comme espace de pratiques plurilingues

SMS⁹. Par ailleurs, le texto de quelque type qu'il soit, n'est plus nécessairement lié à l'utilisation du téléphone portable : SMS et textos *WhatsApp* peuvent être envoyés en ligne et à l'aide d'un ordinateur personnel¹⁰. Ces nouvelles formes de textos ne sont ni simplement héritières, ni entièrement complémentaires de la communication par SMS, mais elles en recouvrent plus ou moins largement et selon l'usage au sein de situations communicationnelles spécifiques un certain nombre de caractéristiques technologiques, interactionnelles et linguistiques (pour une comparaison détaillée entre SMS et *WhatsApp* voir Dürscheid & Frick 2014 ; voir aussi König 2015).

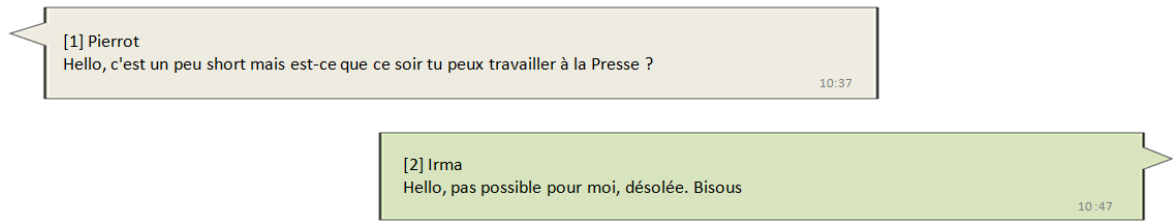
Si ces différentes modalités de la communication par texto comprennent chacune quelques potentialités spécifiques (par exemple indépendance du réseau Internet pour les SMS sur téléphone portable, facilité d'envoi de fichiers d'images et de vidéos, fonction *chat* en groupe pour *WhatsApp*, différents modes de saisie et d'affichage selon les appareils), il faut noter qu'elles permettent de déployer des routines communicationnelles (ou 'genres communicationnels', voir Günthner 2000) très variées, qui peuvent néanmoins parfois être identiques d'une modalité à l'autre. Ainsi, loin de « conditionner » (Herring 2007, 6) en soi la nature des routines communicationnelles, toute modalité de texto *permet* la mobilisation de schémas communicationnels divers (voir le concept d'*affordance* chez Hutchby 2001). Un schéma possible se base par exemple sur les caractéristiques d'une mini-lettre, comprend une ouverture et une clôture et des temps de réponses potentiellement plus longs. Dans un autre cas de figure, le formatage des messages et leur organisation séquentielle renvoie davantage au format du clavardage qu'à celui de la lettre (Dürscheid 2002a; Kasesniemi 2003 ; Rettie 2009 ; Spilioti 2009 ; Stähli & al 2011).

Nous présentons, dans ce qui suit, deux exemples tirés de conversations *WhatsApp*. Si les deux échanges ont été rédigés dans une même modalité (application *WhatsApp* sur un téléphone intelligent), les routines communicationnelles mobilisées par les participants sont bien distinctes et semblent à chacune impliquer le déploiement de ressources linguistiques et interactionnelles spécifiques.

⁹ SMS (*Short Message Service*, ou *Service de Message Succincts*) est un système de communication sans fil qui permet aux individus d'envoyer et de recevoir des messages alphanumériques de taille variable, découpés en unités de 160 caractères. Il est principalement envoyé de téléphones portables (de type classique ou de type *smartphone*).

¹⁰ Depuis février 2015, l'envoi de messages *WhatsApp* par le biais d'un site en ligne est officiellement possible (<https://web.whatsapp.com/>).

(5) WA21 (30.11.2011)



L'extrait (5) rapporte un bref échange entre Irma, une jeune femme de 23 ans et son ami/employeur de 32 ans, Pierrot. L'extrait est constitué de deux messages dont chacun est composé de plusieurs actions¹¹. Le noyau du message [1] représente une demande, mais il est introduit par une ouverture (*hello*) et modulé par un commentaire (*c'est un peu short*). Le message [2], envoyé dix minutes après réception du premier, contient un refus, mais il comprend également une ouverture (*hello*), une prise de congé (*bisous*) et une pré-clôture sous forme d'excuse (*désolée*). De façon significative, le seul échange par texto que les deux participants ont ce jour-là est aussi le premier qu'ils ont depuis huit jours.

Les différentes caractéristiques du schéma communicationnel déployé ici, notamment l'alignement sur une structure de type mini-lettre, semble indexer un genre communicationnel de type épistolaire. Le temps écoulé depuis le dernier échange (huit jours), le temps de réponse relativement important (dix minutes) et l'utilisation de formes d'ouverture et de clôture semblent corroborer cette interprétation. Dans la recherche sur la communication par texto, ce schéma a été décrit comme une ressource pouvant servir à mitiger des échanges potentiellement délicats pour les participants (comme dans le cas d'une demande désagréable ou d'un refus) (Spilioti 2011) ; le déploiement du genre épistolaire permettrait ainsi de maintenir une certaine distance interpersonnelle et de signaler qu'une reprise de l'échange (ou une réponse) n'est pas immédiatement attendue (Stähli & al 2011). Par opposition, l'extrait (6) comprend un schéma communicationnel fondamentalement différent de celui illustré en (5):

¹¹ Voir Hutchby & Tanna (2008) qui parlent de *package-texts* lorsque les messages contiennent plusieurs actions rendant à chacune une réponse pertinente.

6 - La communication par texto comme espace de pratiques plurilingues

(6) WA4 (5.6.2011)



L'extrait (6) rapporte un échange de textos entre deux jeunes hommes, Raphaël et Germain, âgés de 23 et 26 ans, visiblement proches amis. Contrairement à l'extrait (5), aucune salutation n'est utilisée et la conversation commence dans le vif du sujet. Une véritable session de clavardage est entamée où l'intervalle inter-message s'élève à 26 secondes tout au plus. À l'exception du premier message, chaque contribution ne comprend qu'une seule action et les messages sont séquentiellement organisés en tours de parole tout comme lors d'un échange en face à face. La session ne s'arrêtera par ailleurs que 47 messages après le dernier message [10] illustré ici. Dès le départ [1], il apparaît que l'échange ne remplit aucune fonction utilitaire qui relèverait, par exemple, de la coordination d'activités quotidiennes mais qu'il participe du maintien prolongé du contact par le bavardage et le jeu (voir aussi Krabbenhöft 2014).

En [1] Raphaël initie un jeu en proposant une énigme qui se base sur le schéma de blague appelé « blague faire-part » et qui consiste en général à faire deviner un prénom qui, une fois associé à un nom de famille, forme un calembour par homophonie. Raphaël se sert donc du schéma archétypique « Monsieur et Madame X ont un fils (ou une fille), comment l'appellent-ils », tout en le transposant dans un registre résolument obscène. En [2] Germain réagit en s'alignant sur le jeu initié et le thème choisi, en proposant une réponse candidate (*Le fill-ing*, vraisemblablement par jeu d'assonance sur le prénom *Philéas*), rejetée par Raphaël [3]. Dans le message suivant, ce dernier offre sa proposition [4], ce qui est acquitté par l'expression d'un rire intense de la part de Germain en [5] et apprécié de manière positive en [6]. De façon caractéristique, le rire est ici partagé par Raphaël en [7] et contribue au caractère spécifique du genre communicationnel localement co-construit. Par l'alignement sur un régime temporel rapide et sur une organisation séquentielle proche de celle de l'interaction orale en face à face, les participants s'orientent mutuellement vers une routine de communication de type clavardage. Ce schéma contraste fortement avec celui illustré en (5) et semble propre à des contextes où une proximité interpersonnelle est souhaitée.

Au vu de la nature navigante et protéiforme des caractéristiques de toute forme de communication, il s'avère utile de distinguer trois niveaux d'analyse permettant de comparer et de catégoriser les différents cas de figure. Dürscheid (2005), qui se base largement sur les travaux de Günthner (1995, 2000) et Luckmann (1986), et qui privilégie une approche interactionnelle de la genericité, distingue *média*, *forme de communication* et *genre de communication*¹².

Le *média* se rapporte au type de support technique et matériel qui sert à la production, la modification, la transmission et la réception de signes linguistiques et extralinguistiques (ordinateur, téléphone portable basique, téléphone intelligent etc.). La *forme de communication*, quant à elle, se réfère à une constellation communicative spécifique définie par une série de paramètres tels que le mode de réalisation (écrit ou oral), la direction de communication (uni- ou bidirectionnelle)¹³, le nombre de participants, les dimensions temporelle (nature synchrone ou asynchrone) et spatiale (distance ou proximité). Le *genre* enfin fait référence aux modèles routinisés d'interaction, aux schémas socio-culturellement ancrés (Bakhtin & al 1986 ; Günthner 2000 ; Hanks 1996, 246 ; Luckmann 1986) que l'on peut déployer au sein d'événements communicationnels concrets, et ce à différents niveaux de granularité. Ainsi, ces schémas permettent aux participants de distinguer des types d'action sociale plus larges (comme l'entretien d'embauche et le small-talk entre amis) mais

¹² Les termes allemands sont *Medium*, *Kommunikationsform* et *Kommunikationsgattung*.

¹³ Selon cette opposition, l'on oppose les formes de communication où un message est émis (par exemple la télévision, les journaux mais aussi beaucoup de sites web) sans qu'une réaction ne soit prévue à des formes de communication où une réaction est attendue.

8 - La communication par texto comme espace de pratiques plurilingues

aussi de déployer les ressources pertinentes aux événements communicationnels respectifs (comme par exemple la déclaration d'amour, la prise de rendez-vous ou encore le fait de demander son chemin ; voir Dürscheid 2005; Hanks 1996 ; Spilioti 2011, 80).

Les caractéristiques de tout *genre de communication* peuvent être décrites en faisant référence à trois niveaux structurels et analytiques (Günthner 2000 ; Luckmann 1986). Le premier concerne la structure interne (*binnenstrukturelle Ebene*) d'un genre et renvoie aux éléments verbaux et non-verbaux qui sont prototypiques ou constitutifs pour le genre en question. Il s'agit typiquement de ressources relevant de la variation lexicale, morpho-syntaxique ou stylistique mais on peut aussi ranger parmi celles-ci la mobilisation de ressources formulaïques spécifiques (expressions idiomatiques, lieux communs, formules, jeux et énigmes), l'utilisation de structures particulières (cadre épistolaire) et le déploiement de routines d'ordre thématique (motifs, personnages, lieux), parfois liées à une certaine modalité d'interaction (ludique, sérieux, hypothétique etc.)¹⁴. Le second niveau se rapporte au niveau des régularités interactionnelles et concerne l'organisation séquentielle de la communication, le système des tours de parole mais aussi la constellation participative et le positionnement des participants les uns envers les autres dans une interaction donnée (*Interaktionsebene*). Le troisième niveau correspond à la structure externe d'un genre de communication (*aussenstrukturelle Ebene*) et se réfère aux liens entre un genre de communication spécifique et les structures d'ordre social. Les genres communicationnels apparaissent ainsi comme associés à des groupes socio-culturels plus ou moins définis (famille, clique d'amis, groupe politique) qui se caractérisent par le recours régulier à des événements sociaux, spatio-temporellement spécifiables (le repas à table, le chat en ligne, le meeting), où certains genres communicationnels sont typiquement déployés (Günthner 2000, 17). La maîtrise du genre communicationnel devient alors un dispositif indispensable pour légitimer une position sociale (comme chef, ami, membre d'un certain milieu social) et pour indexer son appartenance à un certain groupe. En cela, le genre de communication agirait en vertu d'une sorte de capital communicationnel (Bourdieu 1977) et permettrait de produire des énoncés socialement légitimés.

Il ressort des exemples (5) et (6) présentés ci-dessus que, pour une même *forme de communication*, les *genres de communication* peuvent varier de façon importante en ce qui concerne les différents niveaux de structures que nous venons d'explicitier. On peut par exemple noter un nombre important de différences au niveau de la structure interne du genre, tout particulièrement concernant l'alignement sur un certain registre (pratique ou ludique), la mobilisation de ressources formulaïques (cadre épistolaire, blague faire-part) et linguistiques spécifiques (rires, jeux de mots par homophonie). Au niveau des structures interactionnelles (Günthner 2000, 16), l'on peut invoquer des

¹⁴ Günthner (2000, 16) parle de *Interaktionsmodalität*.

différences substantielles au niveau du régime temporel en vigueur et de l'organisation séquentielle, opposant le cas de messages à actions multiples (Hutchby & Tanna 2008) comme en (5) à celui de suites de messages accomplissant chacun une seule action (comme en (6)). En ce qui concerne la structure externe du genre communicationnel, on peut souligner que chacun de ces échanges émane d'une situation sociale spécifique qui est à la fois reflétée et co-construite dans l'interaction elle-même. Si l'exemple (6) comprend un échange de messages entre deux participants qui co-construisent, par une riche palette de ressources, un rapport de proximité, l'exemple (5) contient un échange entre des participants dont le positionnement mutuel comme ami-employée-employeur s'avère plus complexe.

En résumé, on peut souligner qu'une *forme de communication*, qui est en partie tributaire de certains éléments techniques du *média* (écran, clavier, micro, limitation des caractères etc.), propose un cadre plus large dans lequel peuvent être déployés différents *genres de communication*. Dans le contexte de la communication par texto (*forme de communication*), il s'agit par exemple de schémas comme la prise de rendez-vous entre amis, l'échange de nouvelles entre un parent et son enfant, l'annonce d'un retard adressée par un élève à son prof, ou encore l'échange de plaisanteries et de jeux de mots.

Si une forme de communication contribue incontestablement à favoriser l'émergence de schémas communicationnels spécifiques, qui peuvent, à des échelles sociales variables, se routiniser de façon plus ou moins durable, il faut rejeter la conception selon laquelle l'existence de ces « ensembles de dispositions » (Spilioti 2011, 80) serait « conditionnée » (Herring 2007, 6) en soi par une forme de communication (et par un média spécifique). D'une part, une forme de communication permet en principe l'émergence d'un très large éventail de genres de communication, même si certaines routines sont plus ou moins susceptibles d'émerger dans une forme de communication donnée que dans une autre (la demande en mariage, la rupture de relation). Les travaux sur la communication par SMS illustrent notamment une variété importante de différents schémas communicationnels au sein même de cette forme de communication (Rettie 2009; Spilioti 2011; Stähli & al 2011, 7) et attestent de l'indépendance partielle des routines communicationnelles du support technique utilisé.

D'autre part, des recherches s'inscrivant dans une perspective interactionnelle de la généricité (Günthner 1995, 2000, 2011 ; Giltrow & Stein 2009 ; Rettie 2009; Spilioti 2011) illustrent bien qu'un genre de communication ne peut être conçu comme phénomène stable, existant *a priori* et indépendamment des pratiques situées des participants. Si les genres servent de schémas préexistants, ils sont reconstruits dans le cours de l'interaction et adaptés aux besoins des

participants d'un commun accomplissement¹⁵. Ainsi, dans toute interaction située, les participants mobilisent des schémas communicatifs ancrés dans des savoirs culturels partagés mais contribuent en même temps à la construction d'attentes normatives à l'égard d'activités communicatives futures (Günthner 2011; Bonhomme 2015). Un genre de communication demeure, malgré la routinisation sociale nécessaire à son fonctionnement, une ressource hautement malléable et sujette à des redéfinitions continues.

Au vu de sa flexibilité et de ses diverses potentialités, il apparaît que *la communication par texto* doit être définie de façon dynamique. En faisant référence aux trois niveaux d'analyse présentés ici, l'on peut caractériser la communication par texto comme *forme de communication* qui est réalisée par le recours au *média* du téléphone portable « classique », du téléphone intelligent et parfois de l'ordinateur. Malgré les potentiels multimodaux qu'elle comprend (envoi de fichiers son, image et vidéo), son mode de réalisation est surtout d'ordre graphématique, la direction de communication est principalement bidirectionnelle¹⁶ et elle est réalisée entre deux ou plusieurs personnes¹⁷. Le régime temporel est le différé à échéance plus ou moins rapide (un message ne peut pas être lu pendant sa composition)¹⁸ et la communication en l'absence physique de l'autre est dominante mais non exclusive.

Ce faisceau de caractéristiques flexibles que comprend la *communication par texto* (qui englobe tant l'échange de texto de type *WhatsApp* que celui de type *SMS*), permet l'utilisation d'un large éventail de *genres de communication*, déployés de façon souple par les participants. Même si certains genres communicationnels y semblent plus attendus que d'autres, ils relèvent davantage de la construction sociale que de la détermination technologique.

¹⁵ Spilioti (2011, 80) a notamment pu montrer que dans la communication par SMS, les participants pouvaient naviguer entre un genre asynchrone, se basant sur des conventions quasi-épistolaires, et un genre synchrone, plus proche du *chat*, en recourant de façon plus ou moins systématique aux salutations et aux prises de congé. Les participants projeteraient, par leurs pratiques locales, les attentes de réciprocité et d'immédiateté momentanément pertinentes ; voir aussi Rettie (2009).

¹⁶ Sans oublier naturellement que certains textos, commerciaux notamment, peuvent être envoyés par des systèmes automatiques auxquels il est impossible de répondre.

¹⁷ Outre le fait que la communication par *WhatsApp* connaît une fonction de *chat* en groupe, il faut en effet prendre en considération que plusieurs participants peuvent être impliqués dans la composition d'un message et que la réception du message est parfois aussi partagée.

¹⁸ Il faut souligner avec Dürscheid & Frick (2014, 167) que l'une des différences majeures entre les deux sous-types de texto réside dans un meilleur suivi de l'activité interactionnelle des participants dans le cas de *WhatsApp* : dans la barrette de statut, l'application informe de l'heure exacte où les participants étaient en ligne pour la dernière fois et indique si l'un des participants est en train de composer un message (par l'indication « écrit... »). Par ailleurs, l'apparition d'une coche en marge d'un message envoyé informe de sa transmission réussie, une seconde coche indique sa réception et un changement de couleur des deux coches (fonction plus récente) montre que la personne pourrait l'avoir visionné. Certaines de ses fonctionnalités peuvent être désactivées.

La composition et la réception de textos sont réalisées dans une situation spatio-temporelle concrète, pourvue de son propre cadre participatif. Une personne qui écrit un texto peut en même temps parler à un interlocuteur physiquement présent devant lui, partager avec lui ce qu'elle reçoit et envoie ; l'échange de messages en co-présence physique des différents participants est aussi possible et il n'est pas rare de voir certaines personnes commenter à l'oral les messages qu'ils s'écrivent. La prise en compte de l'« hybridité des lieux d'activités » (Relieu 2005), des entrelacements entre les activités distantes (l'échange de textos) et les activités dans la situation « proximale » peut représenter un atout analytique considérable notamment dans une approche praxéologique du phénomène (Relieu 2005). Le type de données sur lesquelles est basée la recherche présente ne permet toutefois pas une telle analyse.

Cette section a permis de décrire les différents éléments auquel le faisceau de caractéristiques subsumé sous le terme de *communication par texto* renvoie. Nous avons distingué différents niveaux d'analyse (support, forme de communication, genre de communication) qui permettent une approche flexible d'une telle définition ; nous avons également mis en avant la nécessité de prendre en considération la manière dont la définition de ce faisceau est accomplie par les participants au cours d'interactions situées.

2. La recherche sur la communication par texto

Si la communication par texto voit le jour dans les années 1990, il faut attendre le début des années 2000 pour voir émerger des études scientifiques à ce sujet. Thurlow & Poff (2013) offrent une vue d'ensemble de la recherche sur la communication par texto (voir aussi Dürscheid & Frick 2014; Stähli & al 2011)¹⁹. Nous n'en rapportons ici que les éléments essentiels et nous nous permettons de la compléter là où cela nous semble nécessaire.

Thurlow & Poff (2013) identifient différents contextes de recherche sur les aspects socio-relationnels de la communication par texto²⁰. Nous présentons ici (1) les travaux principalement d'inspiration variationniste (*cross-cultural contexts*), (2) les analyses s'intéressant aux aspects interactionnels de la

¹⁹ Pour une bibliographie actuelle voir le site du projet www.sms4science.ch. Nous présentons la vue d'ensemble proposée ici en partie dans Morel & Guryev (2015).

²⁰ En opérant une première grande distinction, Thurlow & Poff (2013) proposent d'opposer la recherche qui porte sur des aspects avant tout *transactionnels* de celle qui s'intéresse aux implications *socio-relationnelles* de la communication par texto. Pour ce qui est du premier pan de recherche, Thurlow & Poff montrent que beaucoup de travaux se sont intéressés au texto comme ressource de la gestion de tâches pratiques (et commerciales) dans la vie de tous les jours, dans des domaines aussi variés que la médecine (par exemple Déglise & al (2012)), la pédagogie (par exemple Dürscheid (2002b)) ou les sciences de l'information (par exemple Herman (2007) ou La Counte (2012)).

communication par SMS (*interactional contexts*), et (3) les recherches sur les particularités pragmatiques et linguistiques (*pragmalinguistic contexts*) de celle-ci²¹.

Le premier domaine comporte des travaux principalement d'orientation sociolinguistique qui se servent de données sociodémographiques pour interpréter des comportements spécifiques liés à des groupes d'utilisateurs précis (*cross-cultural contexts*). Ainsi, les auteurs se sont surtout intéressés aux différences de pratiques selon l'âge (Kasesniemi 2003; Ling & Pedersen 2005; Ling 2005 ; Spagnolli & Gamberini 2007) ou le sexe des participants (Bieswanger 2010; Kasesniemi 2003; Ling 2005; Höflich & Gebhardt 2005).

Dans une étude menée sur 882 messages envoyés par 463 participants norvégiens, Ling (2005) trouve par exemple que les jeunes personnes (16 à 19 ans) ont un vocabulaire plus restreint (*type/token-ratio* de 0,487) que les adultes (0,609). En s'intéressant au nombre de mots par message, il montre aussi qu'il y a une différence de genre : dans son corpus, les femmes écrivent des messages qui comprennent en moyenne 6,95 mots alors que les hommes ont une moyenne de 5,54 mots par message. Les femmes écrivent aussi des messages plus complexes : 74 % des messages envoyés par des hommes sont des « simples » (contenant une seule proposition ou « pensée », voir Ling 2005, 6) alors que chez les femmes ce ne sont que 60 % des messages. Ling (2005) s'intéresse aussi à l'utilisation normativement correcte de lettres majuscules et rend compte du fait que les femmes ont plus tendance à recourir « correctement » aux majuscules (8,5 % des messages avec utilisation correcte) que les hommes (4,9 % des messages).

Un autre exemple de recherche qui s'intéresse aux paramètres sociodémographiques est celle de Höflich & Gebhardt (2005) qui se focalise sur différents types d'écrits (lettres, SMS, courriel). Sur la base d'une enquête par questionnaire auprès de 367 adultes âgés entre 18 et 78 ans, les auteurs rapportent que les femmes indiquent écrire plus de textos (et aussi plus de lettres) que les hommes (Höflich & Gebhardt 2005, 17). Ils suggèrent par ailleurs que les jeunes ont une attitude plus ouverte face au courriel et au texto que les personnes plus âgées (Höflich & Gebhardt 2005, 18).

Bieswanger (2010), qui effectue une analyse sociolinguistique sur 389 messages écrits par des femmes et 257 messages par des hommes (provenant de deux villes allemandes), note également des différences significatives entre hommes et femmes dans l'utilisation d'abréviations (initialismes, omissions de lettres (clippings), contractions et graphies phonologiques) ; les femmes utilisaient en moyenne 1,6 abréviations par message alors que les hommes en utilisent que 1,17.

²¹ Thurlow & Poff mentionnent également un quatrième contexte de recherche s'intéressant aux débats sur les potentiels dangers de la communication par texto sur l'intégrité des langues standard et la maîtrise de systèmes orthographiques par les individus (*metalinguistic contexts*).

D'autres travaux illustrent des patterns spécifiques à certains contextes socio-culturels (à des pays notamment) et suggèrent l'existence de normes locales. Ces spécificités culturelles se rapportent à la longueur des messages (Cougnon & François 2011; Spagnolli & Gamberini 2007), au degré de formalité (Haggan 2007) ou encore au type dominant des destinataires (cercle intime ou professionnel (Rivière & Licoppe 2005)). Les travaux encore rares portant sur les pratiques plurilingues, illustrent également des différences notables dans les patterns déployés par différentes communautés. Nous traiterons en détail des travaux portant sur les pratiques plurilingues dans une section séparée (section 5, p. 32).

Il faut également noter que la recherche sur la communication par texto recouvre des communautés très variées²² mais que les travaux sur le contexte spécifiquement suisse sont encore rares ; ils ne sont d'ailleurs pas mentionnés par Thurlow & Poff (2013) (mais par Stähli & al 2011).

Pour le contexte suisse germanophone, il s'agit notamment de travaux sur l'utilisation dominante du suisse allemand par des jeunes (Spycher 2004 ; Braun 2006). D'autres travaux comparent les pratiques de jeunes scripteurs d'une forme de communication à l'autre, contrastant notamment les pratiques entre SMS et courriel (Frehner 2008) ou celles entre SMS et autres formes de communication écrite privée (Dürscheid & al 2010). Bucher (2016), avec qui nous avons étroitement collaboré, offre une étude approfondie du contact des langues dans les textos ayant le suisse allemand comme langue de base.

Pour ce qui est du domaine suisse non-germanophone, la recherche sur la communication par texto reste un terrain vierge jusqu'en 2011. Ce n'est qu'avec l'initiation du projet *sms4science.ch* que la recherche sur la communication par texto suisse, réalisée en français (Béguelin 2012; Pekarek Doehler 2011; Schwitter & al 2012; Stark 2011), en italien (Moretti & Stähli 2011) et en romanche (Grünert 2011) est entamée.

Cette vue d'ensemble sur les travaux d'ordre sociolinguistique montre qu'une recherche qui contrasterait les spécificités de la communication par texto en Suisse romande avec d'autres corpus, tout en s'intéressant à la structuration sociolinguistique des pratiques (selon l'âge, le sexe, les langues pratiquées), n'existe pas à ce jour.

Le second domaine de recherche que Thurlow & Poff (2013) mentionnent, comprend des travaux qui portent sur les caractéristiques interactionnelles de la communication par texto (*interactional*

²² Notons quelques exemples de pays étudiés : Norvège Ling (2005), Finlande Kasesniemi (2003); Kasesniemi & Rautianen (2002), Suède Hård af Segerstad (2005), Angleterre Tagg (2009), Afrique du Sud Deumert & Masinyana Oscar (2008), Japon et France Rivière & Licoppe (2005), Grèce Spilioti (2009), Italie Spagnolli & Gamberini (2005), Allemagne et Chine Günthner & Kriesse (2012), Sénégal Vold Lexander (2007).

contexts). Les auteurs s'inscrivant dans une telle perspective ont exploré la façon dont l'envoi de textos contribue à la gestion des rapports intersubjectifs entre participants et à la construction d'une présence dans l'absence physique de la personne « en face ». Ces travaux ont cherché à comprendre comment les participants font « du face à face à l'écrit » (Marriccia 2004 ; Moise 2007, 2008 ; Schmidt & Androutsopoulos 2004 ; Rettie 2009 ; Spagnolli & Gamberini 2007 ; Tagg 2009) ou comment l'intimité entre amis et les frontières entre groupes étaient construites (Ling & Yttri 2002 ; Thompson & Cupples 2008). Il existe des chercheurs qui ont également analysé la machinerie interactionnelle de la communication par texto. Ils ont identifié certains schémas communicationnels routinisés et attestent de l'existence d'attentes normatives précises (par exemple sur le temps de réponse), bien que sensibles à la variation d'une culture (et langue) à l'autre (Androutsopoulos 2002 ; Günthner 2011, 2012 ; Hutchby & Tanna 2008 ; Imo 2012 ; Laursen 2005, 2012 ; Rettie 2009 ; Spagnolli & Gamberini 2007).

Les aspects qui ont de loin le plus mobilisé l'attention de la recherche (mais aussi celle des médias et de l'opinion publique) sont les particularités formelles et linguistiques de la communication par texto (*pragmalinguistic contexts*) (Cougnon & François 2011 ; Crystal 2008 ; Dürscheid 2002b ; Fairon & al 2006a).

Ce sont avant tout les phénomènes de néographie, notamment les différents procédés abrégatifs ou expressifs, qui ont été examinés (Anis 2007 ; Béguelin 2012 ; Panckhurst 2009a ; Reinkemeyer 2013). Parmi les procédés de brachygraphie l'on a entre autres relevé la récurrence de squelettes consonantiques (*svt* pour *souvent*), de phonétisations de chiffres et de lettres (*7* pour *cette*, *NRV* pour *énervé*), de l'omission de graphèmes muets (*jpeu pa* pour *je peux pas*) et de formes tronquées (*Laus* pour *Lausanne*). À l'opposé, l'on a pourtant aussi constaté l'utilisation d'un certain nombre de ressources d'amplification, d'emphase et d'augmentation. Parmi celles-ci l'on compte par exemple les répétitions de lettres et de signes de ponctuation, le recours aux majuscules (*NAOOON !* pour *non*) et l'écriture phonographique. Cette dernière consiste à rendre, au niveau graphique, un type de prononciation marquée (par exemple *douhonnerez* pour *donnerez*). Parmi les ressources d'expressivité, l'on s'est aussi intéressé aux représentations sémiologiques, aux émoticônes notamment (Balnat 2011 ; Marriccia 2000a, 2000b ; Marriccia & Gauducheu 2007 ; Pierozak 2007).

Au-delà de la variation graphématique, la recherche linguistique a aussi examiné la variation syntaxique de la communication par SMS : pour le suédois, on a par exemple étudié l'omission du sujet (Hård af Segerstad 2005), pour le français on s'est intéressé à la réalisation de la négation (Stark 2012), à l'accord du sujet (Stark 2011) et aux différentes réalisations de formes interrogatives

(Guryev 2013; Guryev & Delafontaine 2015). Il existe aussi une étude comparative sur les ellipses prépositionnelles en suisse allemand, français et italien (Frick & al 2015).

Guryev (2013; voir aussi Guryev & Delafontaine 2015) montre par exemple que le recours à la question par inversion, communément associée en Europe francophone à un « registre soutenu » est fréquemment utilisée dans les textos suisses dans un cadre informel; Guryev & Delafontaine (2015) mettent en cause une interprétation sociostylistique et soulignent l'importance de paramètres morpho-syntaxiques dans la sélection des différentes structures interrogatives. Dans leur étude, Frick & al (2015) étudient les ellipses de prépositions dans les sous-corpus suisse allemands, français et italien du corpus *sms4science.ch* : alors que le phénomène est souvent associé à une forme d'expression hautement ethnolectale (par exemple au suisse allemand de « migrants »), les auteurs montrent qu'il n'est pas fréquent dans leurs données et ce en dépit de l'idée reçue que la communication par texto amènerait d'office les participants à faire court à tout prix ; ils montrent que l'ellipse des prépositions semble suivre des régularités d'ordre syntaxique et sémantique (l'ellipse est surtout réalisée dans des groupes liés à l'expression du temps et du lieu).

Toutes ces études sur la variation graphématique et syntaxique montrent qu'une étude détaillée des spécificités formelles de la communication par texto peut offrir des indices importants sur les raisons mêmes de cette variation.

L'extrait suivant illustre de façon exemplaire quelques spécificités de la communication par texto – ou du moins de certains genres communicationnels qui y sont déployés – qui ont retenu l'attention de la part de la recherche :

- (7) *Hey hey hey l'ami!coment va? JOYEUX ANNiïiïiVERSARE! Profites bien dta journée,today, you are the best!! 18 ans...attention à kan meme pa fair tro dbetises!;-) merci encor pour samdi,cété vrémén vrémén chouette!(jesper ke tu fra pa dindigestion de pattes ac tt ce kil restait!).bsx.ju(et sn num suisse:-()) (SMS 11532)²³*

On y trouve notamment des particularités néographiques, comme l'utilisation de majuscules (*JOYEUX*), la répétition de lettres (*ANNiïiïiVERSARE*), des troncations (*tro*, *encor*), des substitutions (*k* pour *qu* dans *kan meme*), des squelettes consonantiques (*ac tt* pour *avec tout*) et le recours aux *smileys* (;-) ou :-(). On notera par ailleurs également des formes syntaxiques qui, pour être réalisées graphiquement, semblent relever de la *conception orale* (Koch & Oesterreicher 1994) ou encore de l'*immédiat communicatif* (Frank-Job 2008, 2010). Ceci concerne notamment la formule *coment va?*

²³ Français standard : [eng] Hey hey hey [fra] l'ami! Comment va? Joyeux anniversaire! Profites bien de ta journée, [eng] aujourd'hui tu es le / la meilleur(e)! [fra] 18 ans...attention à ne quand même pas faire trop de bêtises! Merci encore pour samedi, c'était vraiment vraiment chouette! J'espère que tu ne feras pas d'indigestion de pâtes avec tout ce qu'il restait! Bisous. Ju (et son numéro suisse.

Comme l'illustre l'exemple (7), la communication par texto se caractérise aussi par des pratiques plurilingues récurrentes, ici par le recours à l'anglais (*Hey hey hey*, 'hé salut' ; *today, you are the best*, 'aujourd'hui tu es le meilleur'). Pourtant, malgré la fréquence de telles pratiques, le caractère plurilingue de la communication par texto n'a jusqu'à ce jour pas fait l'objet d'études approfondies (pour de premières pistes voir par exemple Ledegen & Richard 2007 ; Cougnon 2011 ; Pekarek Doehler 2011 ; Morel & al 2012).

En parlant de ce type de contact linguistique, la recherche utilise souvent le terme d'*alternance codique* (dorénavant AC) ou de *code-switching*. Selon une définition souvent citée, l'on peut dire que l'AC correspond à « la juxtaposition à l'intérieur d'un même échange verbal de passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents » (Gumperz 1982a, 59). Le ch. II du présent volet (p. 41) est consacré à une discussion approfondie du terme, souligne les problèmes liés à quelques-uns de ses aspects et présente des concepts alternatifs (le *polylinguaging*, la *translingual practice* et le *translanguaging* ; voir García & Li 2014, voir aussi ch. II, section 9, p. 90).

Nous utiliserons le terme d'AC dans la suite du travail sur la base de la définition proposée par Gumperz et ce malgré les réserves que nous avons à son égard. Le terme, devenu central à l'étude du plurilinguisme dans la seconde moitié du XXe siècle, est incontournable lorsque l'on aborde la recherche sur les pratiques plurilingues. Le terme sera toutefois soumis à une discussion, notamment tout au long du ch. II de ce volet. Nous utiliserons le terme de *pratique plurilingue* comme hypéronyme pour nous référer à toute activité sociale lors de laquelle sont mobilisées des ressources qui constituent, pour les participants ou le chercheur, la trace d'une autre langue ou d'une autre variété.

Pour le contexte plus général des nouvelles technologies, la recherche commence à reconnaître, dès les années 1990, les potentialités que comprend cet espace de communication tant pour le déploiement que pour l'observation des pratiques plurilingues ; elle remet notamment en question l'idée largement répandue en sociolinguistique selon laquelle le locus intrinsèque des pratiques plurilingues se situerait par essence dans l'interaction orale et en face à face d'individus bilingues.

Cette section a permis de donner un aperçu de la recherche sur la communication par texto. Sur la base de Thurlow & Poff (2013), nous y avons présenté trois axes de recherche : des travaux d'inspiration variationniste, des études portant sur des aspects interactionnels et des recherches portant sur les particularités pragmatiques et linguistiques de la communication par texto. Nous avons également présenté les études effectuées dans le contexte suisse et avons montré en quoi le présent travail peut contribuer à remplir certaines lacunes de recherche.

3. *Nouvelles technologies et nouveaux espaces plurilingues*

Dans cette section, nous décrivons le contexte des nouvelles technologies comme espace propice au déploiement de nouveaux types de pratiques plurilingues, caractérisées par le mode écrit, et des potentialités translocales considérables. Nous évoquerons ensuite (section 4, p. 22) les enjeux analytiques liés aux pratiques plurilingues déployées dans ce type de contexte graphique et présenterons enfin les résultats principaux des études portant sur les pratiques plurilingues telles qu'elles sont spécifiquement observables dans la communication par texto (section 5, p. 32).

Au XXe siècle, la mobilité croissante des personnes, des idées et des ressources sémiotiques, facilitée par l'intensification des déplacements et par l'émergence d'un large éventail de nouvelles formes de communication, a multiplié les potentiels de contacts linguistiques et offre un riche champ à l'étude de pratiques plurilingues, pour certaines tout à fait originales.

L'omniprésence de la communication électronique et écrite dans les échanges quotidiens et la récurrence des pratiques plurilingues que l'on a pu y observer ont notamment permis de défier l'idée selon laquelle ce type de ressource serait essentiellement (et par nature) liée à la communication orale en face à face.

Plus que de considérer l'interaction médiée comme une version appauvrie et réduite de l'interaction ordinaire, dans laquelle les participants partagent des dimensions spatio-temporelles concrètes, certains chercheurs proposent d'étudier l'interaction médiée – et les pratiques plurilingues qui s'y déploient – sous l'aspect de l'ordre interactionnel original qu'elle établit et des potentialités propres aux modalités de réalisation respectives (Androutsopoulos 2013 ; Deumert 2014, 9).

Il faut notamment souligner que la communication médiée se distingue de la communication en face à face en ce qu'elle opère une profonde reconfiguration des conditions spatio-temporelles de l'interaction : elle permet un échange dans l'absence physique de l'autre, efface en partie le caractère transitoire de l'oralité et augmente la traçabilité de l'interaction à travers le temps. La communication médiée permet aux individus d'être à la fois présents dans l'immédiateté, définie par des jalons spatio-temporels précis de l'ici et maintenant, et de participer à un cadre d'interaction différé dans le temps et l'espace (Relieu 2005).

En cela, la communication médiée a donné naissance à de nouvelles formes de sociabilité translocale, se matérialisant à travers des pratiques plurilingues novatrices.

D'une part, l'émergence de nouveaux canaux de communication médiée par la technologie, établis entre les personnes mobiles et les sociétés « d'origine », a fait surgir des communautés de pratique « hors sol », souvent dénuées d'inscriptions dans un espace territorial concret mais partageant un

ensemble de ressources langagières (Androutsopoulos 2007b ; Jacquemet 2005). On a notamment pu décrire les pratiques *online* de communautés de migrés et de diasporas, pour lesquelles l'AC entre la langue localement minoritaire et la langue localement dominante est le pattern le plus largement attesté (Androutsopoulos 2006b, 2007b ; Androutsopoulos & Hinnenkamp 2001 ; Hinnenkamp 2008).

D'autre part, les nouvelles technologies accélérant les échanges entre cultures, elles ont également exercé une influence sur les pratiques des sociétés et des individus plus sédentaires et traditionnellement monolingues. Par le « flux du cyber-espace » (Chardenet 2010), par les produits de savoir et de culture qu'il permet de diffuser et de consommer (musique, films, publicité, jeux vidéo etc.), ces sociétés où la langue est une ressource traditionnellement liée à un territoire donné tendent elles aussi à combiner des ressources d'origines diverses et ainsi à « transidiomatiser » (Jacquemet 2005) certains aspects de leurs pratiques langagières. Ceci peut se matérialiser à travers des patterns de contact linguistique tout à fait originaux que la recherche a circonscrit par différents nouveaux termes : il est par exemple question de *superdiversity* (Vertovec 2007), de *polylinguaging* (Jørgensen 2008; Jørgensen & al 2011), de *translanguaging* (García 2009; García & Li 2014; Otheguy & al 2015) ou encore de *translinguistic practice* (Canagarajah 2013) (pour une présentation des termes, voir ch. II, section 9, p. 90).

Si l'émergence des nouvelles formes de communication a permis de favoriser l'étude de pratiques plurilingues à l'extérieur de situations d'interaction en face à face, et notamment à l'écrit, il faut souligner que ni le phénomène ni son étude ne sont intrinsèquement liés aux nouvelles technologies.

Des vues d'ensemble récentes attestent d'une recherche importante sur les pratiques plurilingues dans des types d'écrits divers, pour des époques et contextes très variés de l'histoire humaine, mettant en question d'une part le phonocentrisme qui domine l'étude des pratiques plurilingues et d'autre part la prédominance d'une perspective monolingue sur l'étude de l'écrit (pour un constat comparable voir Van den Avenne 2013 ; Sebba 2012b).

De façon significative, l'intérêt de la recherche sur les pratiques plurilingues à l'écrit a beaucoup porté sur des contextes socio-historiques où les forces standardisatrices et « centripètes » (Bachtin 1981) opérant sur les « langues » respectives n'étaient pas assez puissantes pour étouffer la légitimité de pratiques plurilingues et « centrifuges » à l'écrit. De nombreuses études portent sur des périodes antérieures à l'émergence des Etats-nations et à celle du développement de systèmes éducatifs qui se basent en grande partie sur l'enseignement des langues nationales standardisées et sur la transmission de modèles d'écriture monolingues (Anderson 1991 ; Hobsbawm 1990).

On peut par exemple citer les travaux d'Adams (2003 ; Adams & al 2002) sur les écrits plurilingues dans l'Antiquité gréco-romaine, qui rendent compte de la juxtaposition d'idiomes pratiqués dans

l'Empire romain, à savoir le latin et le grec mais aussi d'autres plus minoritaires comme l'hébreu, l'étrusque ou le copte. On peut également mentionner les études portant sur les écrits plurilingues au Moyen-Âge, combinant souvent le latin à d'autres langues dites vernaculaires (et différentes langues vernaculaires et *scriptae* entre elles), dans des textes médicaux (Voigts 1996), commerciaux (Wright 2000, 2011) ou administratifs (Lüdi 1989a). On soulignera également le travail pionnier de Stolt (1964) sur l'AC latin-allemand dans les discours de banquet de Luther, tels qu'ils ont été retranscrits par ses disciples.

Les études sur les écrits littéraires ont également porté un intérêt particulier sur des contextes antérieurs au XIXe siècle ; ou alors elles traitent de contextes où les pratiques décrites sont clairement en discordance avec les normes langagières institutionnelles de l'époque. Ainsi, Forster (1970) analyse les pratiques des poètes « polyglottes » en s'intéressant d'une part au Moyen-Âge, à la Renaissance et au Baroque et d'autre part au Surréalisme, au Dadaïsme et au théâtre de l'Absurde (Ionesco, Beckett).

Par ailleurs, les études portant sur des contextes littéraires plus récents et/ou ne relevant pas du rejet de certaines normes (comme pour le Dadaïsme ou le Surréalisme), se sont beaucoup intéressées à la représentation écrite de la *conversation* plurilingue. Timm (1978) étudie les aspects formels de l'AC entre le russe et le français dans les conversations du roman de Tolstoï *Guerre et Paix* et Callahan (2004) examine le *dialogue* espagnol-anglais dans des œuvres de fiction (voir aussi Montes-Alcalà 2012)²⁴.

Au niveau de l'interprétation de ces pratiques, certains critiques littéraires se sont basés, de façon plus ou moins explicite, sur le concept de l'hétéroglossie de Bakhtine (voir Todorov 1981)²⁵, et considèrent l'AC comme une ressource permettant d'exprimer une certaine polyphonie : les littéraires ont notamment interprété l'utilisation de différents idiomes étrangers, de sociolectes ou de variétés régionales comme tant de ressources « hétérolingues » permettant d'opérer une diversification des voix et des perspectives (Grutman 1997 ; Jonsson 2012 ; Van den Avenne 2013, 254).

De façon intéressante, le concept de l'hétéroglossie a plus récemment aussi été proposé comme cadre analytique pour aborder le plurilinguisme tel qu'il est observable dans la communication

²⁴ Timm (1978) décrit les contraintes syntaxiques de l'AC dans son corpus en recourant à un vocabulaire de l'analyse grammaticale. Callahan (2004) applique le cadre d'analyse proposé par Myers-Scotton (1993a).

²⁵ Jonsson (2012) parle de « voix » que l'AC permet de faire porter (*Making Silenced Voices Heard*) sans faire référence à Bakhtine. Selon Bakhtine l'hétéroglossie peut être définie comme le discours qui reflète la coexistence de contradictions socio-idéologiques entre le présent et le passé, entre différentes époques du passé, entre différents groupes du présent, entre tendances, écoles, cercles etc ; voir Todorov (1981).

électronique du XXI^e siècle (voir aussi notre présentation ch. II, section 9, p. 90). Le terme de l'hétéroglossie a notamment été utilisé pour décrire et conceptualiser les différentes voix – locales, internationales, hybrides – que l'AC (et l'hétérogénéité linguistique en général) permet d'articuler dans la CEM, spécialement à l'heure d'une globalisation avancée et de la super-diversification des formes d'expression (Androutsopoulos 2011; Deumert 2014, 100; Lähteenmäki 2010; Leppänen & al 2009; Leppänen & Peuronen 2012; Vertovec 2007).

Le concept permet ainsi par exemple de rendre compte de la juxtaposition de ressources inscrites dans des normes locales, monolingues et en partie contrôlées par des institutions centralisatrices, et d'autres – d'ordre translocal, hybride et centrifuge – en retrait des pratiques institutionnellement normées (Androutsopoulos 2011, 294).

Plus encore que d'autres sources scripturales, les nouvelles formes de communication écrite permettraient donc d'observer les phénomènes d'hétéroglossie dont l'AC fait partie. La diversité des pratiques, mais surtout leur omniprésence dans la vie de tous les jours, ont tant facilité que légitimé leur étude. En effet, si les travaux sur l'AC à l'écrit en général ont permis de rendre compte de la diversité des pratiques plurilingues dans les textes littéraires et plus largement dans les textes édités²⁶, les études portant sur des corpus récents d'écrits quotidiens, non édités et non imprimés, restent exceptionnelles jusqu'au moment où émergent les nouvelles technologies²⁷. L'essor des nouvelles formes de communication écrite a indubitablement favorisé la recherche de l'AC à l'écrit, comme en témoignent des vues d'ensemble récentes sur l'AC dans la CEM (Androutsopoulos 2013; Dorleijn & Nortier 2012 ; Leppänen & Peuronen 2012).

Androutsopoulos (2013) fait l'inventaire d'études CEM qui portent sur une large gamme de formes de communication, sur des contextes sociolinguistiques divers et qui se basent sur des méthodes variées. On peut signaler, à titre d'exemple, un certain nombre d'études qui illustre cette diversité²⁸ : contact des langues dans les pratiques écrites de la diaspora indienne dans des *chats* et sur des forums *usenet* (Paolillo 1996, 2011), usage du dialecte et de l'allemand standard par les jeunes germanophones sur des forums de clavardage (Androutsopoulos & Ziegler 2004 ; Siebenhaar 2005,

²⁶ On peut en effet aussi noter des travaux sur l'AC dans les médias imprimés. Onysko (2006) par exemple analyse l'AC entre l'anglais et l'allemand dans le journal *Der Spiegel* ; voir Androutsopoulos (2007a) pour une vue d'ensemble sur le « bilinguisme » dans les médias de masse (*mass media*).

²⁷ Haugen (1952), l'un des pionniers de la recherche sur le contact des langues, forme une exception à cet égard. Il analyse, en 1952 déjà, les formes de contact de langues dans un corpus de lettres de lecteurs adressées à un journal de la diaspora norvégienne aux Etats-Unis. Parmi les études plus récentes, l'on peut mentionner celles de Sebba (2000, 2012c) portant sur les écrits plurilingues dans des situations de contact entre créole et anglais à Londres ou celle d'Aïssatou & Van den Avenne (2007) portant sur l'AC dans des écrits plurilingues en contexte postcolonial francophone.

²⁸ Pour un panorama plus complet, se rapporter aux vues d'ensemble mentionnées. Nous basons notre vue d'ensemble sur celle d'Androutsopoulos (2013).

2006a, 2006b, 2008), courriels entre amis grecs pratiquant d'autres langues (Georgakopoulou 1997; Tsiplakou 2009), recours ludique à l'anglais par des jeunes finlandais dans des forums (Leppänen 2007), contact entre français et créole réunionnais dans des *chats* comparé à l'oral (Ledegen & Richard 2007) ou encore AC entre arabe, français et anglais sur des forums de discussion au Maroc (Atifi 2007). On trouve également les blogues (Penloup & Liénard 2011) et la communication par SMS (voir section 5, p. 32).

Ainsi, les situations sociolinguistiques prises en compte sont bien variées et incluent les contacts entre langue majoritaire et langue d'origine, entre le créole et la langue de substrat, entre dialecte et standard, entre langues nationales et certaines langues de prestige international, notamment en contexte postcolonial, mais aussi dans un plurilinguisme d'élite (par exemple universitaire, voir Tsiplakou 2009). Dans l'ensemble, ces contextes recèlent des formes d'AC relativement complexes et quantitativement importantes qui font écho aux pratiques largement décrites pour ce type de communautés dans l'interaction orale et en face à face.

D'autres travaux attestent de communautés pour lesquelles l'interaction électronique médiée représente un contexte qui favorise spécifiquement le déploiement de ressources plurilingues. Des études sur les pratiques de jeunes Finlandais (Leppänen 2007, 2012; Leppänen & al 2009) témoignent du recours massif à l'anglais dans des activités en ligne. Leppänen (2007) décrit par exemple la juxtaposition de l'anglais et du finnois dans le cadre d'écriture créative sur des personnages de fiction (*fan fiction*) où les participants déploient des formes relativement complexes d'AC pour des raisons narratives (par exemple pour distinguer entre récit et discours rapporté). La même auteure montre que dans d'autres contextes (les *weblogs*), l'anglais est utilisé comme langue principale d'interaction dans laquelle certaines expressions finnoises sont emboîtées (Leppänen 2007). Bien qu'associées aux activités en ligne des participants, ces pratiques attestent de compétences étendues des communautés respectives dans la langue « étrangère », en l'occurrence l'anglais.

D'autres recherches, encore assez rares, ont porté leur attention sur des patterns plus minimaux d'AC et ont décrit les pratiques « globales » (Galland 1996 ; Lee & Barton 2011 ; Robertson 1994, 1995) de jeunes qui combinent la langue territoriale dominante (la langue nationale) à une langue véhiculaire internationale, de préférence l'anglais. La pratique est celle d'un « bilinguisme minimal » (Li Wei 2000, 6) où certaines formes hautement routinisées et formulaïques de l'anglais sont insérées dans la langue locale majoritaire. Selon Androutsopoulos (2007a; 2013), ce genre de pattern serait propre à des participants qui s'orientent vers une culture anglophone et globale, telle que véhiculée par la musique populaire, les séries télévisées, le sport médiatisé, les jeux vidéos, la publicité, les activités en ligne etc. (voir aussi Androutsopoulos & al 2004; Georgakopoulou 1997).

Dans cette section nous avons décrit le contexte des nouvelles technologies comme espace favorisant le déploiement de nouveaux patterns de plurilinguismes ; nous y avons également souligné que l'émergence de la CEM a contribué à légitimer l'étude des pratiques plurilingues à l'écrit.

4. Enjeux des pratiques plurilingues dans la communication écrite

L'approche des pratiques plurilingues telles qu'elles sont observables dans la communication médiée par ordinateur et dans les nouvelles formes de communication spécifiquement *écrites* soulève un certain nombre de questions d'ordre théorique et méthodologique qui concerne tant la prise en compte des particularités formelles de l'AC à l'écrit que leur interprétation dans un contexte de communication médiée.

Dans ce qui suit, nous présentons les principaux enjeux soulevés par la recherche sur les pratiques plurilingues à l'écrit en regroupant ses résultats en deux sections. Nous illustrons d'abord comment la recherche rend compte des spécificités de la réalisation graphique des pratiques plurilingues (section 4.1, p. 22) et nous aborderons ensuite les interprétations qu'elle en propose (section 4.2, p. 27). C'est dans le chapitre II (p. 41) que nous traiterons des théories dominantes sur l'AC telles qu'elles ont été élaborées dans des études sur l'interaction orale en face à face.

4.1 Les spécificités des pratiques plurilingues réalisées à l'écrit

Les pratiques plurilingues à l'écrit sont réalisées par des ressources partiellement distinctes de celles de l'oral (voir Androutsopoulos 2013; Van den Avenne 2013, 250). Dans la suite de cette section, nous abordons d'une part les spécificités qui ont trait au répertoire graphématique des pratiques plurilingues (4.1.1, p. 22), d'autre part, celles qui se rapportent à certaines particularités interactionnelles de l'écrit (4.1.2, p. 24).

4.1.1 Le répertoire graphématique des pratiques plurilingues

En premier lieu, l'écrit comprend des ressources graphiques qui lui sont propres. Ainsi, le choix de l'alphabet, le mélange et le changement de conventions graphématiques, les préférences typographiques (type d'écriture, taille, couleur etc.) sont tant de moyens potentiellement porteurs de sens, au même titre que l'AC entre langues (Androutsopoulos 2000; Jaffe & al 2012; Morel & al 2012; Sebba 2012a).

Pour l'Antiquité déjà, Adams (2003) rapporte le recours aux croisements d'alphabets dans les inscriptions funéraires. Ainsi une langue donnée (par exemple le latin) était parfois retranscrite par un système graphématique provenant d'une autre langue (par exemple l'alphabet grec et/ou hébreu). De façon intéressante, ces mélanges alphabétiques peuvent être interprétés comme une ressource indexant une double affiliation culturelle (notamment juive et latine). De tels changements

d'alphabet sont également attestés dans la communication par SMS, en Grèce notamment (Spilioti 2009). Hinnenkamp (2008), qui analyse les conduites langagières d'adolescents issus de l'immigration turque dans un forum de *chat* allemand, montre que le mélange de conventions graphématiques, avec la transcription de *Deutsch* par *Doyc* ou *Doitsch*, est susceptible de remplir des fonctions pragmatiques et d'indexer les préoccupations identitaires discutées dans le forum en question. Spitzmüller (2007, 2013) s'est intéressé aux effets socio-identitaires du recours à certains éléments de graphie construits comme « étrangers » par les participants (alphabet, convention graphématique, typographie). Il a montré que les scripteurs se servaient de tels éléments pour indexer l'appartenance d'un produit écrit à un domaine d'expérience spécifique et/ou à une communauté donnée. Les pratiques décrites attestent entre autres d'un *crossing graphique* (Spitzmüller 2007), à savoir du recours à des formes graphiques spécifiques (et ressenties comme étrangères) par des participants qui ne font pas légitimement partie de la communauté qui s'en sert. Spitzmüller (2007) évoque notamment l'utilisation systématique des *umlauts* et de l'écriture gothique dans la subculture du *heavy metal*.

En rapport avec les ressources graphématiques, l'on peut aussi mentionner les possibilités de contact linguistique engendrées par la relative indépendance de l'écrit par rapport à l'oral. Certains mots sont transcrits de la même façon dans différentes langues alors que leur prononciation diverge d'une langue à l'autre (par exemple *n8* qui peut à la fois renvoyer à l'allemand *n-acht*, *Nacht* (nuit) qu'au français *n-huit* (nuit)) (Morel & al 2012). Wright (2011, 203) appelle ces éléments *diamorphes visuels* et classe parmi eux les cognats graphiquement identiques. Ainsi, les mots *chaos* ou *effort* sont graphiquement identiques en anglais, français et suisse allemand mais leur prononciation varie d'une langue à l'autre. À l'instar des *homophones diamorphes* dans l'AC à l'oral (Auer 2006; Clyne 1967)²⁹, ces éléments peuvent servir de point pivot dans les changements entre langues (Morel & al 2012, 271). À l'opposé des *diamorphes visuels*, l'on peut également signaler le jeu avec les *homophones (hétérographes)*, à savoir avec des éléments qui se prononcent de la même façon mais dont la graphie et/ou le sens sont différents (par exemple *parqueur* et *par cœur*). L'homophonie représente non seulement une ressource ludique à l'intérieur même d'une langue, mais peut aussi être déployée pour des truchages interlinguistiques qui jouent sur la frontière entre les langues (par exemple *seau riz* pour *sorry*, 'désolé').

Une autre facette des ressources graphiques de l'AC, qui est encore largement négligée par la recherche, concerne les possibilités multimodales qui découlent de la juxtaposition et du mélange de l'écrit avec des images et des ressources pictographiques. Ce genre de pratique remplit

²⁹ Clyne (1967) utilise le terme d'homophones diamorphes pour se référer à des éléments morphologiques qui sont similaires par leur forme phonologique dans différentes langues.

potentiellement des fonctions comparables à celles observées pour l'AC entre langues. Les participants peuvent avoir recours au code pictographique (par exemple aux *smileys*) pour commenter leurs messages, pour guider leur interprétation et désamorcer leur caractère potentiellement offensif (Marcochia 2000a; Balnat 2011). En cette vertu, le code pictographique – ressource hétéroglossique parmi d'autres – peut servir d'indice de contextualisation (Gumperz 1982a) au même titre que l'AC. Par ailleurs, l'insertion massive d'*emoji*³⁰ dans la communication par *WhatsApp*, pour faire référence à des objets de la vie de tous les jours (différents moyens de transport et types de nourriture) rappelle l'AC de type insertionnel où un élément d'une langue x est emboîté dans une structure de langue y (voir section 5.1, p. 32) (Arens 2014; Dürscheid & Frick 2014; Morel & al 2012, 276). Enfin, le code pictographique et le recours à des images photographiées peuvent également être combinés à l'écrit et participer de la formation de rébus (par exemple « je suis en 🍷 de manger »).

Un autre aspect de la multimodalité graphique a trait aux ressources diacritiques qui permettent d'articuler les rapports des langues co-présentes dans un texte. Certains signes peuvent ainsi contribuer à souligner l'étrangeté d'un élément (guillemets, tirets, italiques)³¹ et d'autres à mettre des éléments en équivalence, notamment en vue d'offrir une traduction (deux-points, signe égal, flèche, tilde) (Aïssatou & Van den Avenne 2007, 105).

4.1.2 Les pratiques plurilingues et les spécificités interactionnelles de la communication écrite

Outre les caractéristiques graphiques de l'AC à l'écrit, la recherche a relevé certaines particularités liées aux spécificités interactionnelles de la communication écrite³². C'est notamment son caractère asynchrone qui a retenu l'attention de la recherche.

Dans un échange écrit, le destinataire ne peut généralement pas suivre la composition du message ; il a uniquement accès à son résultat final (voir Hutchby & Tanna 2008 pour le cas des SMS). À l'écrit, un message est généralement d'abord composé, puis transmis et enfin lu. Ce n'est qu'ensuite que le destinataire peut s'auto-sélectionner pour rédiger à son tour un message. Cette disposition interactionnelle particulière peut avoir un impact important sur les potentialités de l'AC dans ce contexte.

³⁰ Ce terme, d'origine japonaise, renvoie aux ressources pictographiques désormais globalement répandues, notamment par le biais des smartphones (par exemple sur l'application *WhatsApp*) mais aussi, plus récemment, par les services de messagerie électronique (par exemple *gmail* ou *outlook*) ; voir aussi deuxième volet, ch. III, section 5.

³¹ Ceci correspondrait, à l'oral, au phénomène du *flagging*, où des hésitations et des commentaires métalinguistiques baliseraient le recours à une autre langue ; voir Poplack (1980).

³² Les paragraphes suivants reflètent en partie les éléments d'un argumentaire préliminaire formulé par Cécile Petitjean (Université de Neuchâtel) dans le cadre d'un projet de recherche commun.

La recherche suggère notamment que l'asynchronie implique un potentiel de planification considérable ; en général, la tolérance vis-à-vis des silences entre les contributions est plus importante qu'à l'oral³³ et les participants peuvent prendre plus de temps pour composer un message. Certains auteurs supposent qu'un tel potentiel peut favoriser l'AC et amener les participants à y recourir (ainsi qu'à des jeux de langue) alors même qu'ils ne s'en servent pas à l'oral. De fait, les participants peuvent faire preuve d'une virtuosité plurilingue qu'il est parfois difficile à imaginer à l'oral (Androutsopoulos 2013; Hinrichs 2006; Jørgensen 2008). Toutefois, l'argument selon lequel l'asynchronie favoriserait en soi l'AC est évidemment trop élémentaire. Dans des types d'écrits plus formels, les participants peuvent aussi éviter des formes propres à l'expression spontanée, informelle et intime dont l'AC peut être caractéristique dans certains contextes (Ledegen & Richard 2007; Androutsopoulos 2013).

La recherche sur les pratiques plurilingues écrites retient une autre conséquence découlant du caractère médié et asynchrone de la communication écrite. L'écrit comprendrait une dimension matérielle et visuelle de la chaîne segmentale que l'oral ne connaît pas ; l'écrit est appliqué à un support plus ou moins durable et confiné à une unité spatiale donnée. Cela implique que l'AC est quelque chose que le destinataire *voit* et qui permet de structurer *visuellement* un espace de lecture donné. Vold Lexander (2007) propose par exemple le terme d'« alternance cyclique » pour rendre compte de la façon dont l'AC tend à apparaître dans les salutations et les prises de congé et à former ainsi une sorte « d'anneau » autour de la partie principale du message.

Le SMS s'apparenterait ainsi au cas des genres édités, où un même espace contient un nombre important de sous-ensembles qui entretiennent des rapports spécifiques les uns avec les autres. Ainsi, le *corps d'un texte* est souvent accompagné d'un *paratexte* (titre d'un journal, marges sur un site web, légendes d'images etc.) qui peut contribuer à annoncer, commenter, résumer et contextualiser le texte principal (Van den Avenne 2013, 250). Il a été suggéré que l'AC pouvait participer de cette articulation entre les différentes parties d'un texte. Certains chercheurs attestent notamment de l'utilisation fréquente de l'anglais dans les médias européens (en particulier dans des journaux et des publicités) dans des positions périphériques du texte (*on top*, Androutsopoulos 2012) pour des slogans, des titres ou sous-titres (Graedler 1999; Siilin 2010) mais aussi dans le cadre de citations (Onysko 2006).

Il faut toutefois noter que la fonction structurante de l'AC n'est pas exclusivement liée à l'écrit mais qu'elle a été décrite en détail pour l'interaction orale également (voir la fonction relative-au-discours

³³ Notons toutefois que pour la communication par SMS, Laursen (2005) atteste du fait que les participants s'orientent vers des attentes normatives : si une réponse se fait trop attendre, cela peut déboucher sur un travail de réparation important (rappels, excuses).

de l'AC chez Auer 1984a, voir section 6.4, p. 74). Cependant, il manque à ce jour une recherche qui rende compte de l'interprétation de l'AC au vu des caractéristiques structurelles spécifiquement liées au mode de réalisation écrit.

Un certain nombre de travaux atteste notamment d'une organisation séquentielle sensiblement différente de celle décrite pour l'oral. C'est le cas pour la CEM (González-Lloret 2011), mais aussi plus spécifiquement pour la communication par texto (Günthner 2011, 2012; Imo 2012; König 2015; Laursen 2005; Rettie 2009; Spagnolli & Gamberini 2007).

Hutchby & Tanna (2008) ont par exemple montré que si les scripteurs pouvaient formuler leurs contributions en messages séparés, ils tendaient à emballer un nombre important de différentes actions dans un seul message (les auteurs parlent de *package-messages*; voir aussi Spagnolli & Gamberini 2007 qui parlent de *multi-action turns*). Hutchby & Tanna (2008) suggèrent également que dans le cas de ces tours à actions multiples – qui existent aussi à l'oral – la façon dont les participants gèrent cette multiplicité est particulière. Dans l'interaction orale, quand un tour consiste en plusieurs actions, la personne qui répond à ce tour commence d'ordinaire par répondre à la dernière action. Cette règle dite de *contiguïté* (Sacks 1987) n'est généralement pas suivie dans la communication par texto. Il s'avère au contraire que les participants tendent à répondre aux différentes actions dans l'ordre de leur proposition par le premier participant. Ainsi, il peut arriver que les parties de paires (salutation – salutation; question – réponse; assertion – évaluation) se trouvent éloignées les unes des autres (voir aussi Günthner 2011; Spagnolli & Gamberini 2007).

Dans le cas opposé au *package-messages*, à savoir celui où les participants emballent leurs actions dans des suites de messages différents, ce problème d'éloignement peut être encore renforcé. Les actions n'étant souvent pas juxtaposées, des troubles séquentiels peuvent surgir: il peut arriver qu'il soit difficile de relier une seconde partie de paire avec sa première partie respective, une réponse pouvant faire écho à plusieurs questions ou commentaires. Par ailleurs, les participants envoient parfois des messages en même temps, de sorte que le problème d'attribution séquentielle en est encore accentué. Même si l'aspect visuel de l'interaction et l'accès à l'historique de la conversation (notamment sur des téléphones intelligents) contribuent à éviter des malentendus en lien avec une possible confusion séquentielle (Hutchby & Tanna 2008), des problèmes relevant de la coordination des activités peuvent surgir.

À ce jour, la recherche sur l'AC dans la communication écrite ne prend pas en considération certaines de ses spécificités interactionnelles. Il reste à savoir en quoi l'AC peut représenter une ressource dans la gestion des particularités de l'interaction écrite et asynchrone.

4.2 Pistes d'interprétation proposées par la recherche

Les chercheurs travaillant sur les pratiques plurilingues à l'écrit préfèrent combiner plusieurs approches que de s'inscrire dans un cadre précis de l'AC (Androutsopoulos 2013). Cela peut être partiellement expliqué par le fait que l'AC a d'abord été étudiée à l'oral, que les cadres théoriques développés sont tributaires de l'oralité et que leur application à des données écrites et médiées ne va pas sans poser problème (voir par exemple la problématisation par Leppänen & Peuronen 2012).

On peut néanmoins dire que des perspectives socio-pragmatique (et dans une moindre mesure interactionnelle) (4.2.1, p. 27), sociolinguistique (variationniste) (4.2.2, p. 28) ou encore « diamésique » (se focalisant sur les différences entre formes de communication, 4.2.3, p. 29) dominent la recherche sur les pratiques plurilingues écrites ; les travaux s'intéressant aux particularités formelles et linguistiques des ressources plurilingues dans ce contexte sont rares.

4.2.1 Les fonctions socio-pragmatiques

Une première approche, largement dominante, se base sur des méthodes qualitatives et cherche à comprendre les fonctions discursives et pragmatiques de l'AC en appliquant des catégories développées dans le cadre d'études sur l'AC à l'oral. Il s'agit par exemple de la distinction entre un code marqué et un code non-marqué (Myers-Scotton 1993b), des dichotomies proposées par Gumperz (1982a) entre *we-code* et *they-code* ou entre AC situationnelle et AC métaphorique. La notion d'indice de contextualisation, également développée par Gumperz, est elle aussi largement mobilisée (par exemple par Georgakopoulou 1997). Par ailleurs, la classification des fonctions de discours, établie dans la recherche sur l'AC à l'oral (Gumperz 1982a, 75–84; Lüdi & Py 2013) a été reprise et régulièrement complétée (par exemple Hinrichs 2006; Sebba 2003; Tsiplakou 2009). Androutsopoulos (2013) en propose une liste synthétique, notamment pour le contexte de la communication écrite médiée par ordinateur:

- (a) AC pour les routines communicationnelles (salutations, prises de congé, vœux, etc.)
- (b) AC en lien avec des genres communicationnels spécifiques (blagues, poésie, chansons, etc.)
- (c) AC pour indexer le discours rapporté
- (d) AC pour des raisons expressives et emphatiques
- (e) AC pour indexer un certain destinataire, pour faire écho au choix de langue d'un autre participant ou pour afficher une désaffiliation en ne s'alignant pas avec le choix de langue de l'autre participant
- (f) AC pour signaler un changement de perspective, pour distinguer par exemple un fait d'une opinion.
- (g) AC pour indexer le mode de ce qui est écrit comme humoristique et sérieux, et pour désamorcer le caractère potentiellement offensif d'une réponse dispréférentielle ou d'une requête (indice de contextualisation).

Si ce genre de classification a le mérite de rendre compte de certaines régularités au niveau des fonctions de l'AC (dans différentes études), elle est problématique dans la mesure où les études sur lesquelles elle est basée font abstraction du contexte interactionnel plus large dans lequel l'AC s'inscrit (voir Androutsopoulos 2013 pour une vue d'ensemble de ces études).

C'est dans une telle optique que l'étude des régularités conversationnelles peut s'avérer utile. Celle-ci se propose d'étudier les contextes d'occurrence de l'AC dans la conversation et d'interpréter le phénomène dans son déroulement séquentiel au cours d'une conversation (Auer 1984). Si les études sur l'AC à l'oral s'inscrivant dans une perspective de l'analyse conversationnelle sont nombreuses et que certains aspects de la CEM ont été examinés avec ses méthodes (par exemple Garcia & Jacobs 1999; González-Lloret 2011; Günthner 2011, 2012; Hutchby & Tanna 2008; Rintel & al 2001), les études sur l'AC à l'écrit se basant explicitement sur l'apparat méthodologique de l'analyse conversationnelle sont rarissimes (mais voir Georgakopoulou 1997 ; Ma 2014 ; Weber & Schürmann 2014).

4.2.2 *Les régularités sociolinguistiques*

Une seconde approche de l'interprétation des pratiques plurilingues dans la CEM s'intéresse aux effets des variables sociales (sexe, âge, compétences affichées, etc.) sur l'occurrence de l'AC. Cette perspective macro-sociolinguistique se base sur l'évaluation quantitative de questionnaires (Tsiplakou 2009) ou de codage de données (Paolillo 2011; Siebenhaar 2008). Ces approches offrent des pistes d'interprétation sur les indexicalités et implications sociales de l'AC, et elles ont permis de découvrir que le recours à certaines ressources (par exemple le suisse allemand dans les *chats*, Siebenhaar 2008) peut être associé à un certain groupe social (par exemple les 'jeunes'). Elles n'ont toutefois pas pour vocation de rendre compte de comment les ressources plurilingues sont déployées dans le contexte d'interaction. Par ailleurs, à l'instar des méthodes sociolinguistiques classiques (Labov 1972), elles courent potentiellement le danger de favoriser une interprétation essentialiste de l'AC, ressource qui indiquerait directement l'appartenance du participant qui y a recours à une communauté donnée (pour une critique voir Gafaranga 2005). Certains auteurs ont pourtant déjà montré pour l'oral que l'AC pouvait également être utilisée par des participants qui ne font pas légitimement partie de la communauté en question (Rampton 1995) et qui y recourent pour imiter, pour ironiser ou même pour se désaffilier des membres d'une certaine communauté (Auer 2005). Il arrive que les participants utilisent des ressources qui renvoient à des pratiques reflétant les catégories auxquelles ils appartiennent « sur le papier » (et dans les questionnaires) tout en ayant recours à des ressources qui indexent des voix, authentiques ou jouées, d'autres communautés, d'autres lieux et d'autres personnes.

Pour rendre compte de la diversité, de l'hybridité et de la discordance des significations des ressources utilisées, certains chercheurs travaillant sur les pratiques plurilingues dans la CEM intègrent leur interprétation dans le cadre du concept de l'hétéroglossie, développé par Bakhtine (voir Todorov 1981). Selon Bakhtine, l'hétéroglossie peut être définie comme un discours dans lequel « la coexistence de contradictions socio-idéologiques entre le présent et le passé, entre différentes époques du passé, entre différents groupes du présent, entre des tendances, des écoles, des cercles, etc. » peut être observée (Bakhtin 1981, 281³⁴; voir aussi section 3, p. 17 et ch. II, section 9, p. 90). L'hétéroglossie se réfère donc à la façon dont les participants se servent de diverses ressources communicationnelles (AC, styles, registres, genres) qui renvoient à des implications identitaires parfois contradictoires et qui se font le reflet de la présence de différents discours au sein d'un même épisode communicationnel (Androutsopoulos 2011; Lähteenmäki 2010; Leppänen 2007, 2012; Leppänen & al 2009). L'outil conceptuel de l'hétéroglossie paraît productif dans l'approche du plurilinguisme dans la CEM dans la mesure où il permet de rendre compte des indexicalités de l'AC au vu du détachement territorial des pratiques (voir le terme de *translocality* chez Nederveen Pieterse 1995) et de leur forte diversification dans le cadre des migrations, mobilités et connectivités du début du XXI^e siècle (voir le concept de *superdiversity* chez Vertovec 2007). Il permet par ailleurs d'illustrer la façon dont les implications identitaires des ressources linguistiques sont localement construites et bricolées dans des interactions concrètes tout en reposant sur des associations historiquement et socialement sédimentées. Cette approche hétéroglossique des pratiques plurilingues est présentée dans le ch. II, section 9, p. 90).

4.2.3 Le rapport à la forme de communication

Au-delà des implications socio-identitaires des pratiques plurilingues à l'écrit, la recherche sur l'AC a également soulevé l'impact de la forme de communication (et des genres qu'elle comprend) sur la nature et la fonction de l'AC (Androutsopoulos 2013, 9; Van den Avenne 2013, 251). Ainsi, au-delà de facteurs sociaux (les compétences des utilisateurs, le contexte sociolinguistique plus large, les relations interpersonnelles), le faisceau de caractéristiques propre à une certaine forme de communication (par exemple sa qualité synchrone ou asynchrone, privée ou publique, formelle ou informelle, imprimée ou non) peut avoir des conséquences considérables sur la nature et les potentialités de l'AC.

Une hypothèse centrale émise dans le cadre de l'étude de l'AC à l'écrit consiste à dire que les genres de communication dont les caractéristiques se rapprochent le plus de la conversation orale en face à face sont susceptibles de contenir plus d'AC et des formes plus complexes de celle-ci que d'autres genres de communication moins interactionnels (Dorleijn & Nortier 2012).

³⁴ Le nom de l'auteur est transcrit ici à l'anglaise parce que la référence utilisée est de langue anglaise.

Il est par exemple suggéré par Adams (2003) que l'AC à laquelle Cicéron recourt dans ses lettres à ses amis serait liée au genre épistolaire et au registre (relativement) informel propre à la communication entre amis. Dans ses traités rhétoriques ou philosophiques Cicéron n'utilise en effet pas l'AC dans la même mesure (voir aussi Swain 2002). Les recherches sur la correspondance de femmes anglaises entre 1400-1800 (Nurmi & Pahta 2012) semblent attester du fait que le genre épistolaire est particulièrement susceptible de contenir de l'AC.

En ce qui concerne la CEM, dans une étude comparative sur le punjabi et l'anglais dans des discussions relayées par Internet (*IRC*) et par *Usenet* (système de forums), Paolillo (2011) suggère qu'une modalité synchrone présente des formes d'AC plus complexes que les formes de communication asynchrones. Ainsi, les données de *chat* comportent des formes plus proches de celles attestées pour la conversation orale dans des communautés bilingues alors que sur *Usenet*, forme de communication asynchrone, l'AC se limite à des formes hautement routinisées et transparentes. Le lien entre un régime temporel donné et le type de l'AC reste toutefois discutable (voir *infra*).

Androutsopoulos (2013, 10) propose de considérer l'AC en lien avec le degré d'intimité (privé vs. public) d'un genre de communication ; selon lui, celui-ci peut avoir un impact sur la fréquence et la nature de l'AC. L'auteur considère que les forums publics en ligne peuvent en partie contribuer à marginaliser l'utilisation de langues minoritaires sur internet, et ce au sein même de forums dédiés à des communautés de diaspora. Le besoin d'atteindre un public à compétences hétérogènes ainsi que la tendance à néanmoins vouloir indexer une appartenance communautaire, conduiraient à des patrons de plurilinguisme minimal et emblématique. Dans la communication privée en revanche, les participants peuvent exploiter un savoir partagé, avoir recours à des formes d'AC en lien avec leur répertoire commun et explorer, de façon ludique, les possibilités de ces ressources partagées (Androutsopoulos 2013).

Si ces observations sur le lien entre genre de communication et AC sont pertinentes, il faut souligner qu'il reste empiriquement difficile de démêler les facteurs génériques de facteurs socio-identitaires et situationnels (Androutsopoulos 2013, 9). Ainsi, le régime temporel du différé n'exclut pas par essence des pratiques complexes d'AC qui pourraient surgir dans un autre contexte sociolinguistique. Hinrichs (2006) suggère par ailleurs que c'est précisément le régime temporel du différé qui, par les possibilités de planification qu'il implique, donne naissance à des formes parfois hautement complexes d'AC.

Au lieu de considérer un type de communication comme peu enclin à de « vraies » formes d'AC, il est utile d'envisager chaque genre de communication comme comportant un faisceau de

caractéristiques spécifiques qui offrent un ensemble de potentialités (*affordances* en anglais) particulières pour l'AC. La question est de comprendre comment l'AC est déployée au vu des spécificités d'un genre communicationnel en vigueur et de ses caractéristiques interactionnelles (absence physique de l'autre, régime temporel, organisation séquentielle, mode de réalisation, etc.).

Dans le mode graphique notamment, l'interaction est réduite au seul canal visuel et les participants se basent entièrement sur le mode graphique pour contextualiser leurs contributions. Georgakopoulou (1997) suggère que l'absence des indices de contextualisation propres à l'interaction orale en face à face (timbre et volume de la voix, intonation, mimo-gestuelle, déplacements) déboucherait dans une plus forte exploitation d'indices spécifiques au code linguistique (dont l'AC fait partie). Selon l'auteure, les participants recourraient à l'AC, aux trucs orthographiques et aussi au code pictographique (aux *smileys*) pour aiguiller leur interlocuteurs dans l'interprétation de leur propre contribution (voir aussi Androutsopoulos & Hinnenkamp 2001; Androutsopoulos 2013; Marcoccia 2000a; Marcoccia & Gauducheau 2007; Paolillo 1996). Si cette piste d'interprétation de l'AC comme *ressource alternative* de contextualisation est intéressante, il faut noter qu'il reste difficile de rendre compte d'effets de causalité. Ainsi, l'AC n'est évidemment pas exclusivement liée à l'écrit et il reste à démontrer que ce mode favorise en soi l'utilisation de l'AC.

La revue de la littérature sur les pratiques plurilingues écrites, proposée ici, fait ressortir un certain nombre de lacunes de recherche. En premier lieu, il apparaît que les chercheurs s'intéressent peu aux spécificités formelles de l'AC et qu'ils n'offrent en général pas de description détaillée des formes d'AC utilisées (mais voir Stolt 1964). Mieux comprendre certaines dimensions formelles peut pourtant contribuer à mieux comprendre les fonctions de l'AC. Les typologies formelles de l'AC les plus courantes (par exemple Auer 1984a ; Muysken 2000 ; Poplack 1980) sont peu utilisées (mais voir Adams 2003) et une discussion des catégories de l'AC au vu de leur application à des données écrites est largement absente (mais voir Leppänen & Peuronen 2012). Bien que travaillant sur des données écrites, la recherche ne s'intéresse pas assez aux spécificités de ce mode de réalisation (mais voir Androutsopoulos 2013).

Par ailleurs, les études ne s'intéressent que peu aux potentialités de l'AC au vu des spécificités interactionnelles des différentes formes de communication écrite, notamment en ce qui concerne les régularités liées à l'organisation séquentielle de l'interaction.

Si ces constats se rapportent aux études sur l'AC à l'écrit en général, ils se rapportent plus nettement encore à la recherche, moins prolifique, sur l'AC dans la communication par texto. La prochaine section y est dédiée.

5. La recherche sur les pratiques plurilingues dans les textos

Nous présentons, dans ce qui suit, les principales études sur le contact des langues dans la communication par texto. Nous commençons par présenter les études portant sur des contextes très hétérogènes qui ont en commun de s'intéresser aux pratiques de participants largement plurilingues (section 5.1, p. 32). Nous adressons ensuite le contexte suisse francophone et sa spécificité par rapport aux autres contextes d'études (en Suisse et ailleurs), notamment en ce qu'il relève de ce qui est parfois décrit comme un « monolinguisme de principe » (section 5.2, p. 35). Nous illustrons enfin quelles lacunes de recherche le présent travail peut contribuer à combler (section 5.3, p. 39).

5.1 La recherche sur les contextes plurilingues

Le recours à différentes langues à l'intérieur même de la communication par texto est loin d'être une exception et se présente sous des formes variées³⁵. Malgré la fréquence de telles pratiques, les études portant sur la présence de différentes langues dans la communication par texto sont encore assez rares. La plupart d'entre elles décrivent les pratiques d'individus qui recourent régulièrement à deux ou plusieurs langues dans leurs pratiques communicationnelles quotidiennes et ce dans des contextes culturels multilingues où l'anglais est une des langues co-présentes (Bautista 2004; Carrier & Benitez 2010; Chilwa 2008; Deumert & Masinyana Oscar 2008). D'autres études s'intéressent au rôle de l'anglais comme *lingua franca* dans la communication par texto (Haggan 2007; Al-Khatib & Sabbah 2008). Ces recherches s'intéressent en priorité à l'effet de l'anglais sur l'efficacité communicative en termes de longueur de message ou de nombre de caractères.

Dans une étude sur des personnes bilingues tagalog-anglais, Bautista (2004) suggère que l'AC permet aux scripteurs d'augmenter l'efficacité communicationnelle en termes de nombre de caractère et d'activation de touches du clavier. Selon l'auteure, les scripteurs choisiraient, parmi les lexèmes des deux langues, ceux qui sont les plus courts afin de minimiser la longueur des messages. Comme le note Pekarek Doehler (2011), une explication qui réduit l'AC à une fonction unique semble toutefois peu adéquate au vu de la complexité du fonctionnement du phénomène tel qu'il a été décrit dans l'interaction orale en face à face. La suggestion de Bautista, formulée en simple hypothèse, a été contredite par des recherches empiriques.

Carrier & Benitez (2010) présentent deux études destinées à réfuter cette explication d'ordre économique. Une première étude examine la longueur de messages authentiques, collectés auprès de 26 étudiants universitaires bilingues espagnol-anglais en Californie (565 messages, dont 141 messages comprenant des segments en anglais et espagnol). Les résultats montrent qu'en moyenne les messages comprenant de l'AC sont plus longs que ceux qui sont composés dans une langue

³⁵ La revue de la littérature proposée ici est en partie déjà présentée par Pekarek Doehler (2011).

uniquement. La seconde étude est basée sur un design de recherche expérimental et implique 16 paires d'étudiants bilingues anglais-espagnol et 22 paires d'étudiants monolingues anglais. Dans un jeu destiné à encourager l'efficacité dans la rédaction de messages, les participants étaient amenés à faire deviner à leur partenaire le plus de mots possibles dans un laps de temps défini. Les résultats montrent qu'en termes de longueur (nombre de caractères et de mots), il n'y a aucune différence significative entre les deux groupes. Les auteurs en déduisent que l'AC n'est pas une ressource utilisée pour « faire court ».

Dans leur étude, Deumert & Masinyana Oscar (2008) montrent eux aussi que l'hypothèse d'efficacité ne permet pas d'expliquer le recours à l'AC dans la communication par texto. Les chercheurs ont examiné les messages de 22 bilingues sud-africains anglais-isiXhosa âgés entre 19 et 27 ans ; les participants avaient été invités à retranscrire manuellement tous les textos envoyés pendant au moins une semaine. Au total, 312 messages ont été offerts dont 190 étaient rédigés en anglais et 50 en isiXhosa uniquement; 72 messages contenaient des éléments des deux langues. Les résultats de l'étude montrent qu'en moyenne, les messages contenant deux langues comprennent non pas moins mais plus de caractères (et de mots) que les messages monolingues produits par le même groupe.

Si le critère d'efficacité n'est tout au plus qu'un facteur parmi d'autres pouvant expliquer l'AC dans la communication par texto, la recherche montre jusqu'ici que les fonctions de la co-présence de différentes langues varient selon les contextes culturels. Pour le Kuwait, Haggan (2007) propose une recherche basée sur l'évaluation quantitative de questionnaires remplis par 303 participants. L'étude illustre que les participants eux-mêmes expliquent la co-présence de l'anglais et de l'arabe par le fait que les claviers des portables étaient longtemps disponibles avec un alphabet latin uniquement.

Al-Khatib & Sabbah (2008) proposent une étude empirique sur le choix de langue dans les textos d'étudiants jordaniens. Ils analysent 181 messages offerts par 46 participants qui ont également rempli un questionnaire à propos de leurs pratiques d'écriture de texto. L'analyse des données suggère que certains aspects techniques seraient responsables pour l'utilisation fréquente de l'anglais mais aussi de l'arabe en alphabet latin (translittération). Selon les auteurs, l'utilisation de l'alphabet latin serait moins coûteux en termes d'effort lors de la saisie (Al-Khatib & Sabbah 2008, 49). Ils identifient différentes fonctions de l'AC dans leur corpus : ainsi, les participants utiliseraient l'anglais, selon leurs propres indications, pour des raisons de « prestige ». L'analyse des textos par les chercheurs suggère par ailleurs que le recours à l'AC est liée à l'utilisation de termes techniques et universitaires ; enfin, selon les auteurs, les participants utiliseraient parfois un mot anglais pour éviter le caractère potentiellement offensif de son équivalent arabe (fonction euphémique) L'utilisation de l'arabe (comme langue insérée dans des messages en anglais) serait quant à elle liée à des fonctions phatiques (salutations) ou à des citations. À un niveau sociolinguistique, les auteurs

montrent que les femmes recourent plus souvent à l'AC que les hommes. Par là, l'étude confirme les observations faites sur les différences entre les sexes en ce qui concerne la créativité langagière dans la communication par texto (voir section 2, p. 11). Al-Khatib & Sabbah (2008) s'intéressent aussi aux régularités d'ordre linguistique de l'AC ; leur étude montre en effet que certaines catégories syntaxiques sont plus souvent utilisées que d'autres. Si comme dans d'autres corpus les noms sont le plus souvent insérés (voir Cougnon 2011), le nombre relativement élevé de propositions (12 %) mais aussi de mots appartenant à des catégories fonctionnelles (conjonctions, articles et pronoms ; en tout 20 %) est frappant.

Pour le Niger, Chilwa (2008) suggère que l'anglais nigérien et d'autres langues vernaculaires sont évités alors que l'anglais standard leur est préféré (l'étude est faite sur un corpus de 61 messages). Deumert & Masinyana Oscar (2008) montrent que les différences dans l'utilisation de l'anglais et de l'isiXhosa dans les textos en Afrique du Sud sont importantes : les messages en anglais présentent des caractéristiques typiques de la communication par texto, alors que les messages rédigés en isiXhosa affichent une utilisation standard de cette langue, tout en intégrant des AC fréquentes en anglais. Les auteurs suggèrent que pour les participants, l'AC entre anglais et isiXhosa représente une déviation assez grande qui débouche sur un évitement d'autres ressources communément liées à la communication par texto.

Toujours dans le contexte africain, Vold Lexander (2012)³⁶ a travaillé sur un corpus de 450 textos rédigés par 15 étudiants et élèves dakarois appartenant à six groupes ethniques différents, étant tous au moins bilingues français-wolof. Ses analyses suggèrent que la communication par texto est un contexte favorisant l'utilisation plus étendue des langues africaines à l'écrit (wolof, pulaar); combinée à l'utilisation d'autres langues (arabe, anglais, portugais, espagnol), ce mélange de langues contribuerait à la construction d'une identité dakaroise, urbaine et cosmopolite. L'AC permettrait ainsi aux participants de gérer différents aspects de leur identité. Lexander suggère que pour ce faire, les participants exploitent les représentations symboliques liées aux langues respectives (par exemple le français comme langue de l'affection et/ou de l'éducation, le wolof comme langue de la vie urbaine à Dakar). D'un point de vue plus structurel, l'auteure a également souligné l'importance de l'aspect visuel de la communication par texto. Elle rend notamment compte du fait que dans son corpus l'AC est souvent réalisée en début et en fin de message, et régulièrement combinée à l'emploi des majuscules ; elle a proposé le terme « alternance cyclique » (Vold Lexander 2007) pour décrire ce phénomène. La recherche propose des interprétations intéressantes de l'AC comme ressource socio-identitaire dans cette forme de communication. Toutefois, elle ne rend pas compte des régularités

³⁶ Pour des résultats préliminaires voir aussi Vold Lexander (2007, 2011).

d'ordre linguistique de l'AC dans le corpus étudié et n'offre pas de quantification des phénomènes décrits.

5.2 Un nouveau contexte d'étude : la Suisse francophone

Les études présentées dans la section précédente attestent toutes d'une grande diversité de pratiques, partant le plus souvent d'analyses faites sur des communautés plurilingues. Elles ne disent pourtant que très peu sur les pratiques plurilingues de sujets qui recourent ni régulièrement ni de façon étendue à différentes langues dans leurs activités quotidiennes³⁷. Afin de mieux comprendre les spécificités du contexte dans lequel s'inscrit notre étude, il apparaît important à ce stade de donner quelques éléments permettant au lecteur de cerner la situation sociolinguistique de la Suisse.

Au niveau fédéral, la Suisse est un pays plurilingue avec quatre langues nationales (l'allemand, le français, l'italien et le romanche)³⁸. La Suisse connaît toutefois le régime de la territorialité linguistique (Kloss 1965; Laponce 1984) qui permet à chaque canton de définir sa langue officielle, de sorte que les régions sont, du moins institutionnellement, majoritairement monolingues (sans que cela n'exclue un plurilinguisme au niveau individuel) ; à l'exception de Fribourg, Valais, Berne et des Grisons, les cantons suisses sont en effet officiellement monolingues (pour une présentation voir Grünert 2012 ; voir aussi Lüdi & Werlen 2005 ; Lüdi & Py 2013).

Les régions linguistiques de la Suisse se distinguent sensiblement en ce qui concerne le type de situation sociolinguistique que l'on y rencontre.

La Suisse alémanique connaît une situation de diglossie développée, ce qui implique la mobilisation, par les membres d'une même communauté, de deux variétés dans les pratiques langagières quotidiennes, souvent pour des fonctions différentes (Ferguson 1959; Fishman 1967; Lüdi 1990; Simonin & Wharton 2013). Cette situation a pour conséquence que les membres de la communauté suisse alémanique ont, en général, des compétences tant en dialecte alémanique qu'en allemand standard. Cette dernière variété est confinée à certains contextes et à des situations d'interaction très spécifiques : à l'oral, l'allemand standard est par exemple utilisé, à côté des autres langues nationales, dans les débats du parlement fédéral et dans certains parlements cantonaux. Il est aussi utilisé dans certaines émissions (ou certaines séquences de celles-ci) proposées par les chaînes télévisées étatiques (cela concerne surtout les nouvelles, certaines émissions culturelles et les

³⁷ L'on peut toutefois mentionner l'étude de Spilioti (2009), qui éclaire le contexte hellénophone et les choix graphématiques (alternance entre alphabets) des utilisateurs grecs : elle a notamment montré que dans des messages comprenant une alternance alphabétique, les routines conversationnelles internationalisées comme *Hi !* mais aussi les emprunts culturels récents et les références intertextuelles (titres de chansons, citations de publicité) étaient transcrits en alphabet latin.

³⁸ Selon le recensement fédéral de la population effectuée en 2000, la distribution selon les langues était la suivante : 63,7% allemand, 20,4% français, 6,4% italien, 0,5% romanche, 9% langues non nationales ; voir Lüdi & Werlen (2005).

commentaires d'évènements sportifs)³⁹. Dans l'enseignement scolaire aussi, l'allemand standard est de mise à l'oral, notamment pour les disciplines réputées intellectuelles (mathématiques, sciences, histoire, latin etc.) ; mais là aussi un gain d'importance du suisse alémanique est observable (Siebenhaar & Wyler 1997, 21)⁴⁰. Notons que par le biais de la consommation de produits audiovisuels en provenance d'Allemagne et d'Autriche (télévision, films, musique) l'exposition à l'allemand standard oral demeure très importante.

En ce qui concerne l'association de l'allemand standard à la réalisation écrite de la langue, l'on peut observer une certaine flexibilisation des frontières. Si l'allemand standard représente traditionnellement, de par son rôle à l'école, la langue de l'écrit, notamment relevant de la *distance communicative* (Frank-Job 2010), il s'avère que le suisse allemand est aussi de plus en plus utilisé dans des contextes d'échanges écrits, en particulier lorsqu'il s'agit d'écrits numériques et/ou plutôt informels, participant de l'immédiat communicatif (Bucher 2016; Cathomas & al 2015b; Dürscheid & al 2010; Siebenhaar 2006a, 2006b; Spycher 2004).

En Suisse italophone, la situation sociolinguistique est caractérisée par la coexistence de dialectes et de l'italien standard, « dans laquelle le standard est langue maternelle d'une partie croissante de la population et assume pour eux toutes les fonctions » (Maître 2003, 171). Berruto (1989) a forgé le terme de *dilalie* pour désigner ce type de situation : si en 2000, l'italien dialectal était utilisé par plus que 33,9% de la population de la Suisse italienne et qu'elle semble en perte de vitesse, Moretti & Stähli (2011) suggèrent que le dialecte tessinois serait en train de gagner de nouveaux domaines d'usage : la *nuova dialettalità* (Moretti & Stähli 2011, 77) serait notamment favorisée par la musique des jeunes, la publicité et la CEM, notamment dans la communication par texto entre jeunes. Une thèse qui s'intéresse au contact entre l'italien standard et le dialecte tessinois dans la communication par texto est en préparation (Ferretti en préparation ; voir aussi Cathomas & al 2015a).

La Suisse romanchophone, quant à elle, est caractérisée par la présence de plusieurs variétés locales sur l'ensemble du territoire (sursilvan, sutsilvan, puter, valader, surmiran) ; très souvent, la variété locale du romanche cohabite avec une variété locale du dialecte suisse alémanique. S'ajoute à cette situation complexe le *Rumantsch Grischun* (romanche grison), variété 'artificielle' de romanche standardisé qui coexiste, sur le territoire grison, avec l'allemand standard comme langue de l'administration et de l'enseignement (mais l'italien et les différents idiomes du romanche sont

³⁹ Dans le cas des médias, une tendance vers une utilisation plus fréquente du suisse allemand est toutefois patente ; voir Siebenhaar & Wyler (1997, 23).

⁴⁰ 39 % des élèves en scolarité obligatoire indiquent parler uniquement le suisse allemand à l'école et 42,7 % l'allemand standard et le suisse allemand ; seuls 7,5 % indiquent parler uniquement l'allemand standard. La question se rapporte aux pratiques orales ; voir Lüdi & Werlen (2005, 85).

également enseignés dans certains contextes) ; l'italien est également pratiqué dans certaines vallées du canton des Grisons et représente l'une de ses langues officielles (pour une vue d'ensemble de la situation voir Grünert & al 2008 ; Grünert 2012). Cette constellation sociolinguistique très riche fait d'un nombre important de romanchophones des plurilingues d'office. Comme le montrent les travaux de Grünert (2011), de Cathomas (en préparation) et de Cathomas & al (2015b), cette diversité se reflète également dans les pratiques que l'on rencontre dans les textos des romanchophones.

Ces situations linguistiques telles qu'on peut les observer dans les parties germanophones, italophones et romanchophones du pays contrastent fortement avec celle de la Suisse romande où la diglossie est en effet « insignifiante » (Lüdi & Werlen 2005, 103). En soi peu répandue, elle est par ailleurs en perte de vitesse : si en 1990 l'on comptait quelques 22 000 locuteurs du patois, en 2000, ils n'étaient déjà plus que 16 000 locuteurs. Ceci ne représente qu'1 % de la population francophone du pays (voir aussi Maître 2003). C'est au vu de cette situation que Lüdi (1990) suggère que « la population [suisse romande] est en principe unilingue francophone (bien qu'il puisse y exister des minorités linguistiques personnelles importantes) » (§4.9.1).

Une étude comparative (et exploratoire) sur les pratiques plurilingues dans les textos des quatre langues nationales illustre que les contextes non seulement germanophones, mais aussi romanchophones et italophones sont plus propices à des contacts linguistiques (notamment entre variétés) que le contexte francophone (Cathomas & al 2015b). Les auteurs montrent que les régions se distinguent en ce qui concerne les langues utilisées : les situations de contact entre dialecte et langue standard se retrouvent dans les usages que l'on peut observer dans les messages germanophones et italophones ; la situation sociolinguistique hautement complexe de la partie romanchophone du pays se reflète également dans les messages dont la langue principale est le romanche : le recours à l'allemand standard, au suisse allemand, à l'italien et à d'autres idiomes romanches y est récurrent. La population francophone ne disposant pas (ou plus) d'un tel répertoire plurilingue territorialement ancré, semblerait mobiliser davantage les langues voisines et surtout l'anglais (voir Cathomas & al 2015b, 179).

L'étude des pratiques plurilingues dans le domaine francophone suisse, où règne un monolinguisme « de principe » (Lüdi 1990), est un champ d'études encore peu considéré par la recherche sur le plurilinguisme dans les textos. Les travaux existants se focalisent avant tout sur les interactions entre individus qui recourent régulièrement à différentes langues et/ou variétés dans leurs pratiques quotidiennes (voir section 5.1, p. 32) ; les cas des régions linguistiques suisses autres que francophones rejoignent cette catégorie. La recherche sur les textos de communautés dont les membres ne disposent pas d'un répertoire plurilingue territorialement facilité ou qui ne sont pas

autrement plurilingues (par la migration notamment), sont encore rares (voir ch. II, section 5, p. 58 pour un constat semblable en ce qui concerne la recherche sur le plurilinguisme en général).

Cougnon (2011) fait exception à ce constat en ce qu'elle étudie un contexte assez proche du nôtre (Belgique francophone) : elle donne une vue d'ensemble des formes et fonctions de l'AC dans la communication par texto dans un corpus de 30 000 messages. Alors que l'on avait demandé aux participants de n'envoyer que des messages rédigés en français, 17 autres langues juxtaposées au français apparaissent dans ce corpus : l'anglais est la langue étrangère la plus importante, suivie du flamand, de l'espagnol et de l'italien. D'un point de vue formel, l'AC la plus récurrente concerne ce que Cougnon appelle le transfert de lexème, à savoir l'insertion ponctuelle d'un mot d'une langue étrangère avec retour prévisible à la langue matrice. L'autre phénomène fréquent concerne le transfert de segments, à savoir l'insertion de phrases figées, tel que le néerlandais *geen probleem* ('pas de problème'). En ce qui concerne l'interprétation fonctionnelle de l'AC, Cougnon suggère que les scripteurs ont recours à une autre langue pour créer un sentiment d'intimité dans le cadre d'une communication caractérisée par l'absence physique de l'autre. Elle note aussi l'importance de l'AC pour indexer l'appartenance à un groupe ethnique, pour exprimer la solidarité et pour exploiter les représentations communément associées à une certaine langue (par exemple l'italien comme langue romantique) (voir aussi, plus récemment, Cougnon 2015).

Ces résultats convergent en partie avec ceux de Pekarek Doehler (2011) qui a mené une étude exploratoire sur les 345 premiers messages de notre corpus. L'auteure a montré que l'AC y consistait en grande majorité en formes monolexicales isolées (par exemple *hi ! hello !* 'salut', *sorry !* 'désolé') et en expressions figées, utilisées pour augmenter l'expressivité, notamment dans le cas d'actions à caractère phatique (ouvertures, clôtures de messages, félicitations, formules de politesse) mais aussi pour l'expression de l'affectivité (*ti amo* 'je t'aime') et pour les termes d'adresse (par exemple *buddy* 'copain', *man* 'mec', *miss* 'mademoiselle'). Par ailleurs, l'étude montre que l'AC participe souvent de l'indexation socio-géographique : la langue utilisée peut parfois être associée au lieu du destinataire ou à celui du destinataire (par exemple *Hi baby ! Sorry I'm in New York City at the moment* 'Salut bébé ! Désolé je suis à New York en ce moment'). Dans l'ensemble, Pekarek Doehler envisage le recours à une forme hautement typée de l'AC comme un possible trait distinctif d'une pratique d'individus non bilingues qui mobiliseraient différentes langues afin de se faire reconnaître comme utilisateurs compétents de cette forme de communication. L'AC participerait d'une ressource (parmi d'autres) permettant de construire une appartenance à une communauté de pratique.

5.3 Quelques lacunes de recherche

Toutes les recherches sur les pratiques plurilingues dans la communication par texto que nous avons présentées ici rendent compte de configurations très diverses et proposent des pistes d'interprétation intéressantes. Pourtant, elles comprennent des limitations importantes. En outre de négliger les contextes « en principe unilingues » (voir sections 5.1 et 5.2), les recherches existantes laissent apparaître certaines lacunes en ce qui concerne la taille et le mode de saisie des données, le type d'apparat méthodologique appliqué et la discussion des implications théoriques des résultats.

À l'exception de l'étude sur le corpus belge (Cougnon 2011, 2015), les études présentées sont principalement basées sur des corpus de messages relativement restreints et sur un nombre limité de participants ; des déductions sur les implications d'ordre macro-sociétal de l'AC restent hautement problématiques à ce niveau d'interprétation. Dans le cas de certaines des études, la question de la nature des données est aussi potentiellement problématique : parfois les messages sont retranscrits manuellement (par exemple Carrier & Benitez 2010; Deumert & Masinyana Oscar 2008) de sorte que des erreurs de copiage ne peuvent pas être exclus. Le travail sur des messages photographiés (Vold Lexander 2012) comprend quant à lui le désavantage qu'une annotation des données basée sur des solutions informatiques n'est pas aisée.

De façon plus fondamentale, la recherche a été quelque peu éclectique dans l'approche du phénomène et ne s'est intéressée qu'à certains niveaux de régularités. Certains auteurs négligent la description détaillée des catégories linguistiques de l'AC (Carrier & Benitez 2010; Chilwa 2008; Deumert & Masinyana Oscar 2008; Vold Lexander 2011) d'autres présentent les catégories et les exemples pour les illustrer mais ne proposent pas de quantification sur leur corpus (Cougnon 2011; Pekarek Doehler 2011). Al-Khatib & Sabbah (2008) quantifient les catégories syntaxiques de l'AC mais ne se réfèrent par ailleurs pas à la terminologie issue de la recherche sur l'AC en général. Il en ressort que la recherche n'a jusqu'ici pas suffisamment rendu compte de la façon précise dont les pratiques plurilingues sont déployées par les participants dans la communication par texto. Les régularités sociolinguistiques qui en découleraient pour savoir non seulement qui recourt à des éléments allogènes (Al-Khatib & Sabbah 2008), mais aussi qui recourt à quel type d'élément, n'ont jusqu'ici pas retenu l'attention de la recherche. Les niveaux linguistique et sociolinguistique des pratiques plurilingues dans les textos sont donc encore peu étudiés.

En ce qui concerne les cadres théoriques adoptés, il faut noter que l'abondante recherche sur l'AC à l'oral n'a eu, jusqu'ici, une influence que très marginale sur l'analyse de la communication par texto. Les études sur le plurilinguisme dans cette forme de communication ne se réfèrent souvent à aucun cadre spécifique (par exemple Bautista 2004; Carrier & Benitez 2010; Chilwa 2008; Vold Lexander 2007). Les rares études prenant en compte le cadre de l'AC n'ont que partiellement contribué à

l'élaboration d'un modèle plus adapté aux contraintes techniques et aux spécificités communicatives de la communication par texto. L'étude de Cougnon (2011) utilise des concepts issus des travaux classiques sur l'AC (notamment Blom & Gumperz 1972) sans proposer une adaptation au contexte communicatif donné. Les recherches de Pekarek Doehler (2011), enfin, restent les seules à problématiser les catégories grammaticales de l'AC (notamment celles de Poplack 1980 et Muysken 2000) et à intégrer des réflexions d'orientation plus interactionnelle à l'interprétation des données. Les études examinant le caractère dialogué et l'organisation séquentielle de la communication par texto sont peu nombreuses (Günthner 2011, 2012; Hutchby & Tanna 2008; Imo 2012; Rettie 2009; Spagnolli & Gamberini 2007) et elles n'intègrent pas de réflexions sur l'AC comme ressource déployée pour l'organisation de la conversation texto⁴¹. Jusque-là, la recherche n'a pas suffisamment pris en considération la nécessité de repenser de manière systématique la théorie sur l'AC en vue des spécificités de la forme de communication en jeu.

Le travail effectué sur notre corpus (Béguelin 2012; Morel & al 2012, 2014; Morel & Pekarek Doehler 2013; Pekarek Doehler 2011) et plus largement sur la communication par texto, illustre pourtant que ce type de communication recèle des formes et des fonctions spécifiques d'AC qui sont notamment liées au mode de réalisation écrit, aux ressources et aux possibilités de planification qu'il implique (Androutsopoulos 2013). En lien avec les spécificités interactionnelles (différé variable, absence de l'autre, absence de signaux suprasegmentaux, organisation séquentielle particulière etc.) et avec les compétences en partie limitées des interactants dans les langues utilisées, un faisceau unique de caractéristiques émerge, suggérant une configuration plurilingue sensiblement distincte de celles observées à l'oral, mais aussi de celles d'autres types de CEM.

⁴¹ Mais voir Ma (2014), Schwitter & al (2012), Weber & Schürmann (2014) pour de premières pistes.

Chapitre II. Approcher les pratiques plurilingues : monolinguisms juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

1. Introduction : qu'est-ce que l'alternance codique ?

La présence de plusieurs langues au sein même d'une conversation – ou d'un texte écrit – est un phénomène récurrent, attesté pour de nombreuses époques de l'histoire humaine, pour des espaces socio-culturels variés et des constellations de contact linguistique parfois très diverses.

Cette pratique où les locuteurs mobilisent deux ou plusieurs langues ou variétés au sein d'une même conversation est généralement appelé *alternance codique* (AC) ou *code-switching*¹. Depuis sa première utilisation par Vogt en 1954, le terme a été adopté par de nombreuses disciplines de la linguistique ainsi que par des champs qui lui sont apparentés. En suivant la définition de Gumperz (1982a, 59), l'AC peut être généralement comprise comme « la juxtaposition à l'intérieur d'un même échange verbal de passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents »².

La large diffusion du terme fait de l'AC un phénomène protéiforme dont la définition peut varier de façon importante selon la perspective théorique adoptée, selon l'unité d'analyse prise comme point de départ, ou selon des facteurs liés aux spécificités empiriques du champs d'étude examiné (Borel 2012, 35; Zongo 2004).

On notera par exemple que les chercheurs d'inspiration formaliste travaillant sur l'AC mettent l'accent sur les critères grammaticaux dans leur définition de l'AC, laissant de côté les dimensions sociales du phénomène, alors que les chercheurs s'inscrivant dans une perspective sociolinguistique insistent sur les caractéristiques socio-pragmatiques de l'objet étudié. On constatera par ailleurs que pour certains auteurs la phrase est l'unité d'analyse pertinente alors que d'autres soulignent l'importance de prendre en considération des unités d'analyse plus larges (Auer 1984a). Enfin, les chercheurs travaillant sur des corpus où l'utilisation des différentes variétés en jeu est asymétrique (Myers-Scotton 1993a) ont donné des définitions et des modèles de l'AC bien différents de ceux proposés par des auteurs travaillant sur des corpus où la présence des langues en contact est plus équilibrée (Poplack 1980).

De fait, les deux parties du terme *alternance codique* soulèvent des questions fondamentales sur la définition du phénomène : comment peut-on définir ce que constitue le code impliqué dans le processus de l'alternance ; est-il synonyme d'une langue ou implique-t-il également l'utilisation de différentes variétés d'une même langue comme le suggérerait la définition de Gumperz, citée plus

¹ Le terme anglais est parfois écrit *code switching* ou *codeswitching* ; voir Nilep (2006, 1).

² Pour la définition en anglais voir Gumperz (1982a, 59). Pour une discussion de cette définition voir Nilep (2006, 15).

42 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguismes juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

haut? Peut-il également signifier le déploiement d'autres ressources sémiotiques (mimiques, gestes, images, émoticônes etc.) comme le suggèrent les approches hétéroglossiques des pratiques plurilingues (voir section 9, p. 90)? À partir de quand le code participe-t-il d'une *alternance* ? Sur la base de quels critères (fonctionnels, morphologiques, dictionnaires, étymologiques, etc.) et de quelles méthodes – celles des chercheurs experts ou celles des participants – peut-on identifier une alternance ?

En outre, la difficulté à définir ce qu'est l'AC va de pair avec une délimitation parfois délicate par rapport à d'autres phénomènes de contact linguistique. Ainsi, on dissocie communément l'AC d'autres pratiques plurilingues³ tels que l'emprunt, l'interférence ou le code-mixing (Lüdi & Py 2013; Winford 2003). Mais ici encore, les délimitations sont loin de faire l'unanimité, certains termes se chevauchent conceptuellement et parfois les mêmes termes sont utilisés par différents auteurs pour faire référence à des concepts distincts.

Communément, le terme d'emprunt (*borrowing*) renvoie à l'intégration d'un élément d'une langue x aux conditions morphologiques, syntaxiques et souvent phonologiques d'une langue y (Poplack 1980, 583 ; Poplack & Sankoff 1984; Poplack 2004-2006 ; voir aussi section 7, p. 77)⁴.

Si la distinction entre AC et emprunt est largement établie, notamment après une proposition par Haugen (1956) et une diffusion importante, dans la seconde moitié du XXe siècle, par Poplack & Sankoff (1984), l'existence même d'une frontière nette entre emprunt et AC, fondée sur des critères d'intégration morphologique ou phonologique, a fortement été remise en question par un nombre important de chercheurs (Auer 2006; Gardner-Chloros 1991; Myers-Scotton 1992b; Treffers-Daller 1994). Ces auteurs proposent au contraire de modéliser la distinction entre les deux phénomènes de façon dynamique, organisée sur un continuum de diachronie et de fréquence : ainsi tout emprunt routinisé serait à l'origine entré dans la langue comme pratique isolée et spontanée, et donc comme AC (voir section 7, p. 77 pour une discussion plus détaillée).

La distinction entre AC et *code-mixing* est elle aussi révélatrice de la nature potentiellement problématique de l'offre foisonnante qui existe sur « le marché terminologique » des phénomènes de contact linguistique (Zongo 2004). Certains auteurs réservent en effet le terme de *code-mixing* pour se référer à l'AC qui a lieu à l'intérieur d'une phrase (Muysken 2000) et ils recourent au terme de *code-switching* pour faire référence à l'utilisation de différentes langues au sein d'une unité plus

³ La recherche connaît de nombreux hypéronymes pour se référer à l'ensemble des phénomènes du contact linguistique : Gardner-Chloros (2009) parle de *language interaction*, Lüdi & Py (2013) de *marques transcodiques*. Nous utiliserons le terme de *pratiques plurilingues*.

⁴ Haugen (1956) distingue déjà le *code-switching*, où les langues en contact ont préservé leurs caractéristiques d'origine, de l'*intégration* et de l'*interférence* où une certaine convergence des codes est observable.

large, comme la conversation. D'autres auteurs utilisent le terme de *code-mixing* pour parler de l'AC comme pattern généralisé dans les pratiques de l'ensemble d'une communauté ; l'AC n'y est autrement fonctionnelle que globalement, comme ressource pour s'afficher en tant que membre de cette communauté (Auer 1999). Par sa large diffusion et par la difficulté théorique qu'il y a à le distinguer d'autres phénomènes, le terme d'AC est aujourd'hui parfois devenu un hypéronyme recouvrant tous les patrons qui résultent du contact entre deux ou plusieurs variétés.

Ces divergences définitoires – qui seront approfondies dans les sections suivantes – illustrent de façon exemplaire que la définition de l'AC est hautement sensible à l'arrière-fond théorique du chercheur, à la tradition scientifique dans laquelle il s'inscrit et aux données qu'il cherche à décrire et comprendre.

Afin de clarifier les concepts pertinents pour la suite de nos analyses et de répondre à la question posée en titre de cette section (« qu'est-ce que l'alternance codique ? »), nous proposons, dans ce qui suit, une exploration de l'AC qui se décline en plusieurs étapes : dans un premier temps (section 2), nous retraçons l'évolution historique du concept. À partir de là, nous développons, les différentes façons dont l'AC est envisagée par les courants de la linguistique qui en ont fait leur objet d'étude (sections 3 à 6). Deux sections proposeront une synthèse sur les différentes perspectives sur ce qui représente une langue ou un code (section 7) et sur les manières d'envisager le lien entre pratiques plurilingues et leurs implications d'ordre socio-identitaire (section 8). Une dernière section aura pour objet de faire le point sur la vue d'ensemble présentée en mettant ces principaux éléments en rapport avec les approches les plus récentes sur les pratiques plurilingues (section 9) ; nous y interrogerons notamment la pertinence même du concept de l'AC et proposerons d'envisager les pratiques plurilingues dans le cadre du *polylinguaging* et du *translanguaging*.

2. Les débuts : des monolinguismes juxtaposés à l'AC

Ce n'est qu'en 1954 que le terme de *code-switching* apparaît pour la première fois dans le contexte de l'étude sur le contact des langues (Vogt 1954)⁵ ; à partir de là, le phénomène recevra une grande attention de la part des chercheurs et ce durant toute la seconde moitié du vingtième siècle. Toutefois, loin de représenter un phénomène de la « modernité », l'AC en tant que telle renvoie à une pratique langagière dont on trouve des traces écrites qui remontent jusqu'aux débuts de l'histoire humaine.

Si au XXe siècle la recherche sur l'AC s'est beaucoup focalisée sur l'étude de la communication orale au sein de sociétés modernes, d'ordinaire caractérisées par une mobilité importante des individus,

⁵ Sur l'histoire du terme voir Alvarez-Cáccamo (1998) et Níleip (2006).

44 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguisms juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

des communautés, des biens culturels et de l'information, certains auteurs ont pu démontrer que les sociétés de l'Antiquité recouraient déjà régulièrement à l'AC pour se positionner comme membres mobiles et avertis d'une certaine communauté d'affinités (Adams & al 2002).

Dans une étude sur le bilinguisme de Cicéron, Swain (2002) montre que, dans les lettres à ses proches (un genre essentiellement caractérisé par un ton familier), le philosophe et homme politique utilisait régulièrement le grec pour les formules de salutations, des prises de congé et des termes hypocoristiques (Swain 2002). Il se servait également de termes grecs, souvent transcrits en alphabet grec dans des textes latins, pour exprimer des concepts innovants, issus de la philosophie ou de la médecine, qu'il découvrait lors de ses voyages en Grèce, ou lors de ses lectures, et sur lesquels il ne pouvait ou ne voulait pas encore poser de mots en latin (Swain 2002). Il semblerait donc que l'utilisation du grec permettait à Cicéron d'afficher, à l'échelle du monde d'alors, son appartenance à une certaine communauté pour laquelle l'érudition par le voyage et l'échange intellectuel représentait une valeur partagée. Par la même occasion, le recours au grec, que la norme de l'écrit latin aimait à condamner, permettait d'indexer l'échange en cours comme informel, voire intime.

Pour l'oral aussi, l'on sait que certains membres de la société romaine pratiquaient des formes de parler mixte pour afficher une certaine identité et pour augmenter leur valeur symbolique sur le marché linguistique et social d'alors (Bourdieu 1977). C'est notamment Juvénal, l'auteur de satires mordantes, qui caractérise l'usage du grec comme trait typique du parler des jeunes femmes romaines et de celles qui, malgré leur âge avancé, s'efforçaient de « faire jeune »⁶ (Adams 2003). Le recours au grec (et le fait de le mélanger au latin) aurait donc été une forme de parler « cool » et « sexy » de l'époque, ce qui n'est non sans rappeler – dans une configuration certes bien différente – certaines utilisations de l'italien en France du XVII^e siècle ou de l'anglais aux XX^e et XXI^e siècles.

L'AC est également un indice de la mobilité de populations entières. L'épigraphie atteste en effet de la migration de groupes alloglottes sur le territoire latin, qui emportaient avec eux leurs habitudes linguistiques. Il n'est pas hors du commun de trouver des épitaphes généralement rédigées en latin ou grec sur lesquelles sont apposés des emblèmes de la langue communautaire, indexant avec plus de précision l'appartenance socio-culturelle du défunt. Dans la communauté juive de Vénusie en Italie, les stèles funéraires comportaient régulièrement des formes minimales d'AC, des phrasillons en hébreu, transcrits en alphabet grec, latin ou hébreu, témoignant du déploiement décomplexé de riches ressources hétéroglossiques à cette époque-là (Leiwo 2002).

Pour le Moyen-Âge, les exemples de pratiques plurilingues, combinant notamment plusieurs variétés dans un même texte, ne manquent pas (Lüdi 1989a, 1989b; Pahta 2004; Stolt 1964; Schendl

⁶ Juvénal, VI, 184-199 ; voir Labriolle & Villeneuve (1962).

& Wright 2011; Trotter 2000). Lüdi (1989a) décrit par exemple la situation sociolinguistiquement hautement complexe de la ville de Fribourg (Suisse) au début du XVe siècle : à l'écrit, l'utilisation traditionnelle du latin dans l'administration conflue, à partir de la moitié du XIVe siècle, avec l'émancipation d'une scripta française, elle-même mêlée à des expressions franco-provençales. S'y ajoute, à partir du XVe siècle, une forme de scripta allemande, qui se distingue de l'älémanique utilisé à l'oral et qui témoigne d'une « polyglossie » foisonnante, représentée dans les documents administratifs de l'époque.

Au vu de ces exemples historiques et de la forte présence de formes mixtes d'écrire et de parler dans les pratiques sociales dès l'Antiquité, il peut paraître étonnant que l'AC n'ait longtemps pas reçu d'attention en recherche scientifique sur la langue.

Si de façon générale l'intérêt pour les phénomènes de contact linguistique coïncide avec les débuts de l'étude scientifique de la langue dès le XIXe siècle⁷, cet intérêt reste prisonnier d'une vision essentialiste de la langue. Certes, comme le note Winford (2003, 6) quelques-uns des premiers chercheurs sur le contact des langues (notamment des créolistes) ont défié une conception monolithique de la langue, vue comme système hermétique, en décrivant la récurrence de transferts lexicaux et grammaticaux dans des situations de contact entre langues (par exemple Schuchardt 1884). Pourtant l'une des positions de l'époque, adoptée par des chercheurs s'inscrivant dans une vision génétique de la langue et du changement linguistique (la théorie du *Stammbaum*), soutenait que le mélange des systèmes linguistiques, conceptualisés comme essentiellement clos, n'était pas envisageable. Dans cette perspective, l'évolution d'une langue résulterait uniquement de son développement interne à travers le temps, à partir d'un parent unique (par exemple Müller 1875 I, 74)⁸.

À l'extérieur de la créolistique, le véritable tournant n'intervient qu'avec les travaux fondateurs de Haugen (1950, 1952, 1956), et surtout de Weinreich (1953), dont le mérite a été de proposer une première théorie du contact linguistique, combinant facteurs linguistiques et explications d'ordre psychologique et socio-culturel (voir Winford 2003, 9 ; Clyne 1987, 756). Pourtant, chez ces deux auteurs, une logique de compartimentage domine encore largement la description et l'interprétation des phénomènes de langues en contact.

⁷ Winford (2003, 6) et Clyne (1987, 752) citent par ailleurs l'exemple du linguiste Schuchardt (1884, 30) qui mentionne la discussion de Lucio, en 1666, du mélange de dialectes croates et romans en Dalmatie sur la base de documents du XIV^e siècle.

⁸ Voir Winford (2003, 6) pour une discussion sur les débuts de la recherche sur les phénomènes de contact linguistique.

46 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguismes juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

La langue y est en effet comprise comme un système discret, constitué d'un faisceau autonome de caractéristiques grammaticales, lexicales et phonologiques, qui existe indépendamment d'autres faisceaux comparables et qui est, soit ancrée dans des espaces territoriaux précis (par exemple les « nations »), soit – dans le cas d'individus ou de communautés bilingues – confiné à des « arènes sociales » (Mondada 2007) bien définies. Dans une telle vision, la pluralité des langues peut uniquement être comprise comme une juxtaposition de systèmes, idéalement régie par des règles précises qui respectent les frontières imaginées. L'idée de pratiques hybridisantes, pleinement légitimes, et à implications socio-pragmatiques identifiables, semble incompatible avec le souci d'intégrité systémique des structuralistes.

Ainsi, pour Haugen (1950) (mentionné par Alby 2013, 46), l'utilisation d'éléments d'une langue dans une autre langue relève de l'interférence et ne peut donc être associée qu'à un déficit acquisitionnel chez l'apprenant. Weinreich (1953) prend une position comparable : si différentes langues peuvent être utilisées par un même individu, un certain ordre est de mise ; le locuteur utilisera les langues pour des occasions distinctes ou choisira parmi les langues de son répertoire, en fonction de changements précis dans les paramètres de la situation de communication, comme lorsqu'il s'adresse à un autre locuteur ou qu'il soulève un nouveau thème de conversation. Comme le signale Alby (2013 :46), le recours à différentes langues dans une situation de communication qui ne serait pas marquée par de tels changements n'est pas envisageable pour Weinreich ; et le mélange de langues à l'intérieur même d'une phrase le serait encore moins (Weinreich 1953, 73).

Deux facteurs semblent déterminants pour l'appréciation négative de formes de parler mixte. D'une part, le concept bloomfieldien du *bilingue idéal*⁹, encore largement dominant vers la moitié du XXe siècle, étouffe les tentatives d'une interprétation de l'AC comme pratique sociale légitime et réduit l'utilisation de différentes langues à l'intérieur même d'une conversation à une trace d'acquisition incomplète (voir aussi Ronjat 1913 et Leopold 1939-1949).

D'autre part, il faut rappeler avec Anderson (1991) qu'à partir du XVIIIe siècle, mais surtout avec l'établissement solide des nationalismes au XIXe siècle, « les langues » font partie des ressources symboliques déployées pour créer et maintenir les frontières de l'artefact socio-culturel que représente « la nation ». La recherche linguistique, inscrite dans des traditions scientifiques nationales et née dans ce contexte socio-historique particulier, a naturellement participé de ces dynamiques (Auer 2006, 2). La linguistique est encore aujourd'hui souvent rattachée à des traditions nationales précises, et parfois institutionnellement appareillée aux études littéraires des langues respectives, sous des étiquettes évocatrices telles que « French studies », « Germanistik » ou

⁹ Selon la définition de Bloomfield (1933, 56), le bilingue dispose d'une compétence de natif dans les deux langues de son répertoire (« native-like control of two languages »).

« langue et littérature italienne », sous-entendues comme des unités clairement différenciables les unes des autres par des isotopies qui coïncideraient avec les frontières des communautés linguistiques ou nationales imaginées (Anderson 1991). Comme le montre Auer (2006, 2), la linguistique a longtemps fait partie (et c'est encore souvent le cas) de l'apparat qui perpétue une vision essentialiste de l'équation triangulaire entre territoire, langue et identité et a longtemps été trop tributaire de cette assise institutionnelle et symbolique pour reconnaître l'AC comme objet d'étude pleinement légitime.

Les travaux qui suivent les travaux de Haugen et Weinreich ne sont pas exempts de ce biais. Ainsi, le concept de *diglossie*, développé par Ferguson (1959) et retravaillé par Fishman (1967), traduit encore lui aussi une vision des variétés linguistiques cloîtrées à des fonctions et domaines d'utilisation précis. L'AC, qui opérerait potentiellement une flexibilisation des frontières entre les sphères d'utilisation, n'est rapportée par aucun de ces deux auteurs (pour une discussion plus étendue et une des propositions les plus dynamiques voir Lüdi 1990 ; Simonin & Wharton 2013). Les premiers travaux de Gumperz sont eux aussi régis par une logique où les variétés présentes sont confinées à des domaines précis. Dans ses premières études sur les villages du Nord de l'Inde, Gumperz (1958, 1961, 1964) s'intéresse aux divers dialectes utilisés par les villageois et à leur répartition fonctionnelle dans les usages quotidiens. Il note que le dialecte du village est utilisé à la maison et dans l'interaction avec d'autres résidents locaux alors que le dialecte régional est utilisé pour parler avec les personnes de l'extérieur (1958, 669). Dans son premier article sur le comportement verbal des habitants du village norvégien de Hemnesberget, Gumperz (1964) décrit un mécanisme de choix linguistiques qui dépend de facteurs tels que la constellation des participants, le type de situation (*setting*), ou encore le sujet de conversation. Le point de focalisation de ce que Gumperz appellera l'AC situationnelle (voir *infra*)¹⁰ – se situe non pas sur les pratiques d'AC et de parler mixte, mais sur les facteurs qui déterminent la séparation des codes et sur les choix qui motivent l'utilisation d'un code à l'exclusion d'un autre. Cette conceptualisation traduit une représentation figée à propos de la répartition des langues sur l'ensemble d'une société, où les domaines d'utilisation sont séparés par des frontières à contours passablement nets.

Face à la dominante méconnaissance du phénomène de l'AC et des pratiques opérant une perméabilisation des frontières entre les langues au milieu du XXe siècle, l'on oublie facilement que certains chercheurs, certes peu reconnus par la science, avaient rendu compte de l'utilisation de plusieurs langues au sein même d'une conversation tout en en proposant une interprétation d'ordre socio-pragmatique. Nilep (2006, 4) évoque en effet qu'en 1947 déjà, George Barker, qui étudiait une

¹⁰ Certains aspects du modèle de Myers-Scotton (1993b) reprennent l'idée d'AC situationnelle.

48 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguisms juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

communauté d'Américains-Mexicains à Tucson en Arizona dans une perspective anthropologique, se posait la question des fonctions sociales de l'utilisation des langues par les bilingues dans la communauté examinée. Il propose un modèle de distribution des langues par degré d'intimité, où l'espagnol serait utilisé pour des situations en famille ou entre amis alors que l'anglais serait réservé à des interactions de type formel dans la communication avec des anglophones notamment.¹¹ Ce qui est remarquable, c'est que non seulement Barker rend compte du choix de langue, attribuable encore ici à des facteurs socio-pragmatiques assez stables, mais qu'il reconnaît aussi l'importance de l'AC, en mettant en avant que dans des situations à contours plus flous, le choix des langues serait lui aussi plus flexible et qu'un mélange des langues serait alors récurrent :

In the field of informal relations among bilinguals, a field in which most of the social life of the younger Mexican-Americans takes place, we find that rapid shifting from one language to another is common. Often two languages may be used in the same sentence or phrase (Barker 1947, 195).

Barker note que ce type de parler bilingue, pratiqué surtout par les adolescents, servirait aux locuteurs de ressource pour indexer leur appartenance à une jeune communauté locale « Tucson »¹².

Le phénomène de l'AC est également attesté par Vogt (1954) qui, selon Alvarez-Cáccamo (1998), serait le premier à avoir utilisé le terme de *code-switching* pour se référer au changement rapide de langue au sein d'une même conversation. Dans son article, Vogt souligne que l'AC est non seulement fréquente et normale, mais qu'elle échappe aussi à des explications d'ordre purement linguistique. Selon lui, l'AC appelle à identifier des « causes extralinguistiques » sous-jacentes à son utilisation (Vogt 1954, 368).

Un des premiers grands tournants dans la recherche sur les phénomènes de contact linguistique, reconnaissant l'AC, avec effet durable, comme objet d'étude légitime de la linguistique a lieu avec la publication de l'article de Blom & Gumperz (1972)¹³. Comme le note Alby (2013, 47),

Gumperz est l'un des premiers à avoir cherché à définir cet objet en réfutant l'idée selon laquelle le CS [code-switching] est lié à une déficience dans la compétence linguistique, ou qu'il constitue un mélange hasardeux, sans aucun respect des règles grammaticales.

¹¹ Barker (1947, 195) distingue quatre situations : la communication intime avec les membres de la famille (espagnol), la communication informelle (mélange de langues), la communication formelle (anglais) et la communication inter-groupe (anglais).

¹² « In general, however, it may be said that the mixing of the two languages is indicative of the speaker's participation in the urban social life of the younger native-born group in the Tucson Mexican community » (Barker 1947, 196).

¹³ Le tournant est préparé par les travaux de Gumperz (1961, 1964).

Les travaux de Gumperz sont remarquables dans le fait qu'ils contiennent *in nuce* les trois niveaux de régularités qui déboucheront par la suite sur des traditions de recherche en partie indépendantes les unes des autres. L'auteur suggère l'existence de régularités au niveau de la langue, de ses implications sociales et de ses rendements conversationnels (1982a, 86). Nous organisons notre vue d'ensemble sur les études de l'AC en fonction de cette tripartition.

3. Les différentes perspectives sur l'AC et leur impact

L'élaboration et la présentation d'une vue d'ensemble sur un « marché » de définitions et de terminologies (Zongo 2004) ne sont, par essence, pas désintéressées. Toute classification de la recherche sur un domaine donné crée des réseaux d'isotopies selon des critères variés qui peuvent paraître artificiellement clairs : souvent, elle engendre par-là elle-même les unités qu'elle cherche à décrire et attribue, de façon plus ou moins explicite, des valeurs aux différentes approches, par le biais des classes créées, par les étiquettes apposées ainsi que par l'ordre hiérarchique (dans des schémas graphiques notamment) ou linéaire (souvent organisé de façon diachronique) appliqués. Dans une visée de « lisibilité » (Borel 2012, 35), de nombreuses classifications de la recherche assignent soit des auteurs soit des études à des unités clairement distinctes les unes des autres. Certains schémas (voir par exemple celui de Torras & Gafaranga 2002, 530) établissent des dichotomies et incitent implicitement à conceptualiser les différentes approches de l'AC comme mutuellement exclusives. Torras & Gafaranga opposent par exemple l'approche « socio-fonctionnelle » à l'approche « grammaticale » de l'AC, ou dissocient les explications « organisationnelles » (qui concernent notamment l'analyse séquentielle de données conversationnelles) des interprétations d'ordre identitaire alors que (a) la description grammaticale peut potentiellement informer des analyses d'ordre sociolinguistique et que (b) la notion d'identité est au centre même des préoccupations des chercheurs d'inspiration conversationnaliste (voir section 6.4, p. 74 et section 8, p. 82). Comme le démontre Zongo (2004, 30), la diversité des recherches sur l'AC rend délicate toute entreprise de classification sur la base de l'affiliation théorique ou institutionnelle des auteurs ou encore des « écoles »¹⁴ présupposées. Les frontières ainsi établies entre les différentes « approches » ne sont de fait guère hermétiques : les « grands classiques » de l'AC, Blom & Gumperz (1972), Poplack (1980, 1988a), Myers-Scotton (1993a, 1993b) ou Muysken (2000) démontrent que les études d'un même auteur peuvent s'inscrire dans des types d'analyse et des modèles explicatifs complémentaires. Plus que de l'identification d'écoles et d'approches spécifiques attribuées à des auteurs donnés, c'est bien de la description de différentes *perspectives* sur l'AC qu'il s'agira dans ce qui suit, et donc de la description de faisceaux de caractéristiques ayant trait aux objectifs de recherche, aux concepts clefs, aux disciplines d'attache et

¹⁴ École de Bâle, école du Canada etc.

aux types de corpus ou de communautés étudiées (Zongo 2004, 30), qui peuvent sensiblement varier d'une étude à l'autre, y compris pour un même auteur.

En nous basant partiellement sur Zongo (2004 ; voir aussi Borel 2012), nous proposons de caractériser trois perspectives sur l'AC qui, et cela est essentiel, n'entretiennent pas par essence de rapports mutuellement exclusifs : Il s'agit (1) de la perspective grammaticale, (2) de la perspective sociolinguistique et (3) de la perspective interactionnelle¹⁵. Nous consacrons dans ce qui suit une section à chacune de ces perspectives en esquissant à chaque fois le *regard* spécifique porté sur l'objet d'étude, les objectifs poursuivis et les conséquences que ces deux points ont sur la définition même de l'objet.

4. Perspectives grammaticales : de la 'grammaticalité' à la description

Si on doit à Gumperz l'idée que l'AC n'est pas un phénomène exempt de régularités au niveau linguistique (1982a, 86), certains auteurs après lui se sont intéressés de façon plus approfondie à cet aspect de l'AC, avec pour objectif de contrecarrer le préjugé, alors largement répandu, selon lequel l'AC pouvait être uniquement comprise comme étant le symptôme d'un bilinguisme imparfait¹⁶. Des auteurs travaillant dans cette perspective, qui suggèrent que l'AC peut être vue comme l'indicateur d'une compétence bilingue, distinguent de façon potentiellement problématique des cas d'AC « correctes », produits par de « vrais bilingues », de cas d'AC « erronées », symptômes d'une compétence plus faible dans les langues en jeu. Dans cette section, nous discutons quelques propositions faites dans le cadre des perspectives grammaticales de l'AC tout en problématisant les difficultés que comprend la tentative de rendre compte de l'AC en termes de grammaticalité dans un sens trop normatif du terme et, de surcroît, dans une perspective étique, où les catégories du linguiste sont posées *ipso facto* comme pertinentes.

4.1 L'AC comme trace d'une compétence grammaticale ?

Les premières études systématiques sur les particularités formelles de l'AC menées dans les années 60, 70 et le début des années 80 ont rendu compte du fait que le changement d'une langue à une autre ne concernait pas une position aléatoire dans la phrase mais que certains types d'AC étaient plus fréquents et plus « naturels » que d'autres. Ceci a conduit la recherche sur l'AC à revendiquer la possibilité de décrire une véritable grammaire de l'AC par le biais de *contraintes* aptes à prédire les endroits morpho-syntaxiques dans la *phrase* où l'AC est admissible (voir par exemple Joshi 1985; Pfaff 1979; Poplack 1980; Sankoff & Poplack 1981). Le focus analytique de cette perspective

¹⁵ Nous laissons ici de côté les perspectives neuro- et psycholinguistiques du bilinguisme. Pour une vue d'ensemble sur ces perspectives voir Grosjean (2000) et Obler & al (2000).

¹⁶ L'objectif n'est ici pas de peindre un tableau complet des théories grammaticales sur l'AC, de bonnes vues d'ensemble existent ; voir par exemple Muysken (2000), MacSwan (2012, 2013, 2014).

appartient donc à l'AC intraphrastique, appelée parfois *intrasentential code switching* (Poplack 1980) ou *code-mixing* (Muysken 2000)¹⁷.

Une des contraintes qui a fait l'objet d'un grand nombre d'études est la contrainte d'équivalence (*equivalence constraint*) proposée par Sankoff & Poplack (1981), formulée d'abord en d'autres termes par Lipski (1978) et Pfaff (1979). Sur la base d'un corpus recueilli dans la communauté portoricaine aux États-Unis (Poplack 1978, 1980), Sankoff & Poplack suggèrent par leur contrainte que le point de passage d'une langue vers une autre n'intervient que lorsque la structure des deux langues coïncide : « L'alternance peut se produire librement entre deux éléments quelconques d'une phrase, pourvu qu'ils soient ordonnés de la même façon selon les règles de leurs grammaires respectives » (Poplack 1988a, 23).

Dans l'exemple classique de Poplack, souvent cité et que nous reproduisons ici (4), il serait impossible d'alterner là où se manifeste une différence dans l'ordre des mots entre l'espagnol et l'anglais. Pour la paire espagnol/anglais, cela concerne typiquement la position du pronom en fonction d'objet ; dans le schéma suivant, lorsqu'une colonne de la ligne intermédiaire est marquée d'un X, la contrainte d'équivalence prédit une non-alternance alors qu'elle prédit une possibilité d'alternance quand une colonne de la ligne intermédiaire comporte un I :

(4)

I	told him	that	so	that	he	would bring it	fast
I	X	I	I	I	I	X	I
(Yo)	le dije	eso	pa'	que	(él)	la trajera	rápido

(Poplack 1980, 586)

D'autres recherches qui ont suivi celle de Poplack (1980) ont pu montrer que si la contrainte d'équivalence est apte à décrire le comportement du corpus newyorkais, elle est empiriquement inadéquate pour prédire les caractéristiques d'un grand nombre d'autres corpus (DiSciullo & al 1986; Muysken 2000).

Dans notre corpus de textos, les contraintes d'ordre linéaire – et peut-être plus largement d'ordre 'grammatical' dans le sens d'une grammaire qui repose sur des concepts normatifs d'acceptabilité – semblent peu aptes à prédire les patterns d'AC observables. Cette forme de communication apparaît au contraire comme lieu où la non-équivalence et la transgression ludique des catégories attendues

¹⁷ Ce dernier terme ne doit pas être confondu avec le *code-mixing* compris comme le mode de parler bilingue tel qu'il est défini par Auer. En français, Alby (2013, 49) utilise le terme *mélange codique* pour se référer au *code-mixing* au sens de Muysken (2000).

52 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguisms juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

d'un point de vue de la grammaire normative sont récurrentes. Les deux exemples suivants illustrent particulièrement bien ce propos :

- (5) [...] alors *je te call* un peu avant *d'être go*. A toute (WA989993)
[eng] appelle [eng] partir / pars

- (6) :) suis en stage jusqu'à Noël hihi! Comment ça *geht-s* à Zuri? [...] (SMS20227)
va-ça
Comment ça va ça à Zurich

Selon la contrainte d'équivalence de Poplack, la séquence *je te call*, dans l'exemple (5) comprend une AC impossible en ce qu'elle transgresse l'ordre des mots de la structure anglaise équivalente (*I call you* 'je t'appelle') placement agrammatical du pronom personnel (**I you call*). Dans le même message, la séquence transgressive *avant d'être go* semble mettre à mal toute réflexion sur une conceptualisation de l'AC en termes de grammaticalité et de linéarité. On s'aperçoit facilement qu'une reconstruction des deux ordres linéaires des langues respectives est en soi impossible et qu'on ne saurait identifier les structures « correctes » qui y sont combinées. La structure française *avant d'être +* semble en soi peu habituelle pour le contexte communicatif donné, où une structure comme *avant de partir* serait plus attendue. Par ailleurs, le participant insère dans cette structure le verbe anglais *go* ('aller'), à l'indicatif ou à l'infinitif, et ce à un endroit où la syntaxe du français laisserait attendre un participe (par exemple *parti* en français, ou *gone* en anglais), ou une autre forme nominale (un adjectif ou un nom) en fonction d'attribut. Le résultat est une construction mixte qui semble difficilement descriptible en termes de grammaticalité ; pourtant, ces constructions peu attendues dans une perspective grammaticale de l'AC sont récurrentes dans la communication par texto.

Dans l'exemple (6), la contrainte de Poplack reste également peu probante et ne parvient pas à rendre compte de la séquence *ça gehts*. Dans la combinaison de l'énoncé français (a) *comment ça va* et de l'énoncé allemand (b) *wie geht es* ou *wie geht's*, la contrainte prédirait que la position partagée par « comment » et « wie » permet, en principe, deux types d'alternances : *wie ça va* et *comment geht es*. Toutefois, la postposition du sujet dans les interrogations étant obligatoire en allemand et possible en français (dans la question par inversion), la seule solution envisageable (à condition que l'on veuille bien admettre un autre sujet que *ça* en français) serait (c) *comment geht es*. Dans l'exemple attesté pour nos données, la contrainte d'équivalence est clairement violée puisque l'AC intervient entre deux éléments (*ça* et *geht*) où une AC n'est pas prévue. Par ailleurs, l'utilisation du pronom 's (*es, ça*) est redondante en ce qu'elle redouble le sujet déjà offert en français (*ça*).

Ce type de jeux langagiers, illustrés en (5) et (6), est loin d'être un phénomène marginal dans notre corpus. Ils sont certes déviants d'après les contraintes établies dans une logique normative, mais ces transgressions font partie de pratiques qui sont traitées comme entièrement normales par les participants eux-mêmes. Deux indices pointent dans cette direction. D'une part, certains cas sont récurrents et affichent des traces de routinisation sur l'ensemble du corpus et même au-delà¹⁸. Ces éléments attestent ainsi d'une certaine convergence paradigmatique sur une communauté plus large pour l'élément donné (Auer 2006). Certains auteurs considéreraient ce type de séquences comme potentiellement formulaïques (Backus 2003; Wray 2005, 2008, 2009) ou comme des cas de grammaticalisation (voir Hopper & Traugott 1993) en raison de leur caractère routinisé.

D'autre part, certaines de ces « transgressions » sont visiblement traitées comme entièrement normales par les participants eux-mêmes dans le cours de l'interaction écrite : ils affichent, notamment par des reprises ponctuelles, une orientation commune vers une normativité partagée. Ce type d'*idiosyncrasies partagées* (Auer 2006) est illustré dans les exemples suivants, tirés d'une même conversation entre deux interactants :

(7) 01.06.11 12:58:47: G: Alors, comment *l'ipadiert*? [...] (WA980018)
l'ipad marche ?

(8) 15.06.11 17:37:48: T : *Cooliert*. Je suis a la maison [...] (WA980275)
C'est cool/ça marche

Au début du mois de juin, G propose, dans une question, l'élément hybride *ipadiert*. Le procédé choisi pour le formatage de l'item est original et permet difficilement de concevoir ce type d'AC en termes de grammaticalité : un suffixe verbal de l'allemand *-ieren*¹⁹ à la troisième personne du singulier (*-iert*) est ajouté au nom commun *ipad*²⁰, qui est par ailleurs précédé de l'article défini (*l'*)²¹. L'élément *ipadiert* devient ainsi un hybride, un substantif-verbe à double fonction de sujet et de prédicat qui sert à formuler une question du type *comment l'ipad marche-t-il ?*

De façon intéressante – et sans que cette ressource soit commentée ou autrement balisée – le participant T forme, deux semaines et seize messages plus tard, un élément hybride en se servant d'une ressource similaire. Il ajoute le même suffixe à l'adjectif *cool*, le transforme en forme verbale (pour dire « c'est cool » ou « c'est bon ») et procède ainsi à une transcatégorisation de l'item,

¹⁸ L'on trouve trois occurrences de « ça gehts » dans le corpus *sms4science.ch*. Elles sont utilisées par trois différents participants.

¹⁹ Généralement utilisé pour des emprunts de verbes français ou latins en allemand (*marchieren, orientieren, goutieren, imitieren*, etc.).

²⁰ Tablette tactile conçue par Apple.

²¹ L'élément *l'* pourrait en principe aussi représenter un pronom complément d'objet.

54 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguismes juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

comparable à celle entreprise par G : l'hybridation engagée est donc reconnue et traitée comme intelligible, et *in fine* comme acceptable et normale, par le second participant²².

La récurrence de ces patterns « agrammaticaux », aussi bien que la façon dont ils sont potentiellement traités par les participants, met en lumière la difficulté que représente l'approche de l'AC en termes d'équivalence linéaire et, plus largement, en termes de grammaticalité, dans le sens d'une grammaire normative fondée sur des critères d'acceptabilité (comme par exemple Poplack 1980, 588 ; pour une critique des approches grammaticales, voir par exemple Gardner-Chloros 2009, 112). Alors que pour Poplack la violation de ces contraintes (et les nombreux contre-exemples qui la documentent) est attribuable à une incompétence du bilingue dans le maniement des langues qu'il mélange, il semble possible d'envisager les phénomènes d'hybridation tels qu'ils sont illustrés dans les exemples (5) à (8) comme des indicateurs d'une certaine forme d'orientation commune vers une normativité partagée et surtout, comme des illustrations d'un certain type de compétence qui échappe à des considérations strictement grammaticales.

La difficulté de rendre compte de l'AC uniquement en termes de grammaticalité concerne également d'autres contraintes qui ont été proposées dans les années 80, notamment par des chercheurs d'inspiration générativiste (pour une vue d'ensemble voir MacSwan 2012; Muysken 2000). Ceux-ci ont présupposé l'existence de contraintes universelles reposant non pas sur l'équivalence linéaire en surface (comme chez Poplack notamment) mais sur celle de relations structurelles et hiérarchiques plus profondes:

The focus will not be on switching sites, but on relations between elements : when a government relation holds between elements, there can be no mixing ; when that relation is absent, mixing is possible (DiSciullo & al 1986, 4).

Selon ces auteurs, travaillant dans le cadre de la théorie du gouvernement et liage (*Government-Binding* en anglais, voir Chomsky 1981; DiSciullo & al 1986) ou des perspectives qui lui sont proches (Bentahila & Davies 1983; Klavans 1985), l'apparition de l'AC entre un élément gouvernant et un élément gouverné n'est par exemple pas possible (par exemple le verbe gouvernant l'objet, la préposition gouvernant le groupe prépositionnel); ils prédisent par ailleurs que les éléments non-gouvernés (interjections, exclamations, *tags*) sont le plus facilement alternés (Muysken 2000, 21). Si ce dernier postulat semble intuitivement correct et qu'il est confirmé pour de nombreux corpus (par exemple Poplack 1980; Alfonzetti 1992) dont le nôtre, les contraintes proposées ne parviennent pas

²² Dans la même conversation, le procédé est répété par T sur le même item (*cooliert*) et sur un autre item (*derchiert*; sémantiquement, l'élément demeure obscure pour le chercheur mais un jeu avec le nom argotique *derche* (n.m.), 'derrière' est vraisemblable). La mobilisation de la même ressource est également répertoriée pour une autre conversation (*pic niquiert*, WA988739).

à rendre compte de certains types d'AC pourtant fréquentes. De fait, les contre-exemples rapportés abondent (voir par exemple Nortier 1990, citée par Gardner-Chloros 2009, 98 ; voir Romaine 1989) et sont également récurrents dans notre corpus.

En effet, les AC qui apparaissent par exemple à l'intérieur d'un groupe nominal, entre un nom et l'article démonstratif qu'il gouverne, comme dans l'exemple (9), sont très fréquentes. De façon comparable, les AC entre un verbe et un adverbe (10), ainsi qu'entre une préposition et son complément (11) (12), non-prédites par les restrictions du gouvernement et liage, sont récurrentes²³.

- (9) Je crois avoir trouvé tes *shoes* (SMS13153)
[eng] chaussures

- (10) [...] Je nous inscris *now* ? Je suis sur le site ! Becs (SMS13011)
[eng] maintenant

- (11) [...] Béné et moi on veut faire la noce a *basu* (WA994254)
[gsw] Bâle

- (12) Hey ! Sylva vient de m'appeler , c'est la grosse noce sur *Genf* il parait [...] (SMS21980)
[deu] Genève

La recherche sur l'AC a pu démontrer de façon convaincante (Clyne 1987; Muysken 2000; Nortier 1990; Romaine 1989) que les modèles qui s'inscrivaient dans une perspective strictement formaliste comprenaient un certain nombre de limitations, la plus saillante étant son aspiration à la validité universelle. Il semblerait en effet qu'il n'existe, jusqu'à ce jour, aucune contrainte pour laquelle des contre-exemples n'auraient été trouvés (voir Gardner-Chloros 2009).

Au cours des années 1990 Myers-Scotton et ses collègues développent un des modèles les plus influents dans la recherche sur la dimension grammaticale de l'AC, à savoir celui du *Matrix Language Frame Model* (MLF) (Myers-Scotton 1992b, 1993a)²⁴. L'AC y est définie comme suit:

Code-Switching is the selection by bilinguals or multilinguals of forms from an embedded language (or languages) in utterances of a matrix language during the same conversation. (Myers-Scotton 1993a, 4).

La définition proposée se fonde sur le principe selon lequel l'AC n'est envisageable que dans la mesure où une langue « matrice », que l'on pourrait du reste clairement identifier, offre un cadre dans lequel des éléments d'une autre langue peuvent être emboîtés (on parle alors de *embedded*

²³ DiSciullo & al (1986) révisent la contrainte pour rendre compte de tels cas non prévus ; voir Winford (2003, 134) pour une discussion.

²⁴ Avant Myers-Scotton, Klavans (1985) et Joshi (1985) ont tous deux déjà proposé l'idée d'une langue cadre ou matrice.

language)²⁵. Le modèle énumère une série de critères qui permettent d'identifier la langue matrice et cherche à prédire, par l'établissement d'une typologie de morphèmes et une liste fermée de règles, les lieux où une autre langue peut être enchâssée dans la structure de la langue matrice (pour une présentation de la version actuelle du modèle voir Myers-Scotton & Jake 2012).

La composante purement linguistique du modèle de Myers-Scotton (voir section 6.1, p. 71 pour une discussion de la composante socio-pragmatique) a été critiquée, en particulier concernant la notion de langue matrice qui non seulement pose un problème de définition, mais qui soulève également la question de son utilité pour la description d'autres types de corpus et de combinaison de langues moins asymétriques. Le modèle repose en effet sur l'analyse de situations sociolinguistiques et de paires de langues spécifiques (bilinguisme entre deux langues typologiquement et génétiquement éloignées, le swahili-anglais en Afrique de l'Est notamment), où le pattern d'AC est marqué par la forte dominance d'une des deux langues impliquées ; ceci rend une distinction entre langue matrice et langue encadrée empiriquement adéquate. Intimement lié à un comportement spécifique, le modèle ne saurait pourtant bien rendre compte, soit de types d'AC alternationnels (comme les données de Poplack), où un changement de langue matrice survient, soit de types d'AC plus irréguliers comme ceux des exemples (5) à (8) présentés plus haut (ou précédemment)²⁶.

Si les modèles développés dans une perspective grammaticale sur l'AC ont pu rendre compte de certaines régularités du phénomène pour des corpus spécifiques, ils n'ont jusqu'ici pas réussi à proposer, alors que c'était pourtant leur objectif, des contraintes empiriquement généralisables. Elles comportent aussi d'autres limites importantes, à savoir d'une part la focalisation sur l'unité d'analyse de la phrase – à l'exclusion d'unités d'analyse plus étendues comme l'énoncé ou le tour de parole – et d'autre part la négligence de facteurs socio-identitaires dans l'interprétation du phénomène. Ces limitations sont discutées dans la section suivante.

Toutefois, comme nous le montrerons plus loin (voir section 5, p. 58), la description des régularités grammaticales de l'AC peut représenter un point de départ essentiel dans l'approche de l'AC, précisément en ce qui concerne la variation de ses patterns d'une communauté à une autre.

²⁵ En français, l'on trouve les termes de « langue encadrée » chez Caubet (2001) ou « langue emboîtée » chez Pekarek Doehler (2011).

²⁶ Myers-Scotton & Jake (2012, 337) parlent de *Classic Codeswitching* pour désigner ce type d'AC où la structure grammaticale abstraite provient d'une seule langue participant de l'AC.

4.2 La grammaire de l'AC comme outil descriptif

La tradition des modèles prédictifs de l'AC est encore restée, dans l'ensemble, peu concluante. Dans son *Bilingual Speech* (2000) et pour résumer la validité des différentes contraintes proposées, Muysken remarque : « counter-examples are reported as soon as a new model is proposed » (Muysken 2000, 28 ; voir aussi Bentahila & Davies 1983 ; Gardner-Chloros 1987). Clyne (1987, 744) a entièrement mis en doute l'utilité de la notion de grammaticalité pour rendre compte d'un phénomène aussi variable que l'AC²⁷.

Il apparaît en effet qu'aucune des contraintes proposées n'a pu résister à la confrontation avec d'autres combinaisons de langues ou d'autres communautés étudiées. Chaque modèle prédictif est en quelque sorte tributaire de son champ d'étude respectif et ne parvient pas à rendre compte de formes d'AC qui n'y sont pas représentées. Toutefois, si la tradition des modèles grammaticaux s'est avérée inadéquate pour *prédire* l'AC, elle a le mérite d'avoir *décrit* avec assez de précision l'AC de différentes communautés. C'est précisément cette finesse descriptive que Muysken (2000) se propose d'exploiter en vue de comparer les différents patterns répertoriés par la recherche. Dans une telle perspective, la variation n'est pas un problème, elle représente le point de départ de l'analyse. Ainsi, les spécificités des différents patterns grammaticaux peuvent être exploitées afin de les comparer les uns aux autres et de les placer sur une cartographie de pratiques.

Par cette réorientation sociolinguistique de la grammaire de l'AC, Muysken pointe du doigt une limite encore plus importante des approches purement grammaticales de l'AC. De fait, la description de l'AC par des contraintes formelles comprend l'AC comme le produit d'un système grammatical et non pas comme une pratique sociale. Se basant sur une vision de la langue comme étant un système clos qui fonctionnerait indépendamment d'autres niveaux de régularités, elle ne propose aucun élément de réponse à la question de ce que l'AC veut dire sur le plan de ses implications socio-culturelles ou interactionnelles (voir Auer 1984a, 2 ; Nilep 2006). Ne s'intéressant qu'au niveau de la phrase, elle néglige par ailleurs des niveaux de régularités (entre énoncés et entre tours de parole) qui ont pourtant été décrits comme hautement pertinents pour l'interprétation de l'AC (Auer 1984a; Mondada 2007).

Nous nous tournons à présent vers les perspectives qui prennent en considération une possible interprétation sociale de l'AC et dans lesquelles s'inscrivent, il faut le souligner, des auteurs ayant également travaillé dans une perspective grammaticale de l'AC (Muysken 2000; Myers-Scotton 1993b; Poplack 1980).

²⁷ En anglais : « it is a matter of doubt whether the notion of grammaticality can be applied at all to data as variable as that of code-switching », aussi cité par Gardner-Chloros (2009, 112).

5. Perspectives sociolinguistiques : du variationnisme à une sociolinguistique de l'hétérogène

La seconde perspective sur l'AC prend en partie ses origines dans la tradition grammaticale de la recherche sur l'AC, mais vise à dépasser celle-ci en cherchant à faire le pont entre un répertoire de formes spécifiques et les groupes sociaux qui les pratiquent, privilégiant ainsi une interprétation classiquement sociolinguistique et variationniste de l'AC (Gardner-Chloros 1991; McClure & McClure 1988; Muysken 2000; Poplack 1988a, 1988b). L'objectif de ces travaux est de comparer différents comportements – entre différentes communautés et à l'intérieur de certaines communautés – et de faire le lien entre un certain pattern grammatical et des régularités d'ordre macro-sociolinguistique. Cette perspective sur l'AC part du principe qu'une description fine des aspects formels de l'AC peut contribuer à mieux comprendre le type de communauté bi- ou plurilingue en question. Les typologies que nous présentons et qui comptent parmi les plus répandues sont celles de Muysken (2000), de Poplack (1988b, 2004-2006), de Lüdi & Py (2013) et d'Auer (1999).

5.1 Cartographier les pratiques : les différents types d'AC

Muysken (2000) classe les différentes recherches grammaticales sur l'AC, et les patterns qui y sont relatifs, en trois différents *types d'AC* qui se caractériseraient à chaque fois par un faisceau de particularités formelles, potentiellement liées à des facteurs d'ordre sociolinguistique ou typologique. Les trois types d'AC que Muysken décrit en détail sont l'insertion, l'alternation et la lexicalisation congruente. L'annotation et l'analyse de nos propres données s'inspirant partiellement de cette typologie, nous présentons, dans ce qui suit, les trois catégories qui la composent. Il est essentiel de noter que la typologie de Muysken se base sur les études grammaticales de l'AC et que par conséquent, elle ne s'intéresse qu'à l'AC qui apparaît à l'intérieur de phrases ; elle néglige d'autres niveaux d'analyse tels que l'AC entre phrases ou encore entre tours de parole.

L'insertion renvoie à l'emboîtement ponctuel du matériel d'une langue *x* dans une structure produite en langue *y* (Muysken 2000, 63 parle de *nested a b a structure*). En cela, l'insertion est un phénomène proche de l'emprunt lexical (pour une discussion sur l'emprunt voir section 7, p. 77). Elle peut consister en un morphème, en un élément lexical ou en un groupe (groupe nominal, groupe prépositionnel, etc.)²⁸. Muysken suggère que le modèle de Myers-Scotton, basé sur l'existence d'une *langue matrice* est directement lié au pattern insertionnel de l'AC tel qu'elle l'a rencontré dans ses données recueillies en Afrique. Ainsi le phénomène de l'*emboîtement*, lié au *modèle de la langue matrice* décrit plus haut, correspondrait précisément au processus d'insertion. Les extraits (13) et

²⁸ Selon Muysken (2000, 63) l'insertion de constituants uniques (*single constituents*) est dominante pour le pattern de l'insertion.

(14), tirés du corpus de textos étudié ici, illustrent de façon exemplaire l'insertion telle qu'elle est caractérisée par Muysken (voir aussi Auer 1996)²⁹ :

(13) Coucou ! Désolé j'ai vu ton appel bien tard, j'ai fait un *Spätdienst* ... C'était urgent ?
[...] (SMS9833) *[deu]* service de nuit

(14) Suis pas *at home* avant 20h. Donc viens vers 20h30 :-) (SMS11324)
[eng] à la maison

Dans l'exemple (13), le substantif *Spätdienst* ('service de nuit') représente une insertion en allemand standard dans une structure phrastique dont la langue de base est le français. L'élément est précédé d'un article indéfini en français et occupe avec celui-ci la fonction de complément d'objet direct. L'exemple rejoint donc l'observation de Muysken sur le fait que l'insertion occupe plus souvent la fonction d'un élément « sélectionné » et grammaticalement obligatoire, que celle d'un élément grammaticalement optionnel comme par exemple un circonstant. Enfin, l'exemple converge avec le « critère de diagnostic » (Muysken 2000, 231) de l'insertion, à savoir l'appartenance à la catégorie de mots de contenu (*content words*) qui sont caractérisés par une valeur sémantique concrète (de substantifs, d'adjectifs et de verbes)³⁰. Par opposition, les mots fonctionnels (*function words*) comme les articles, les pronoms, les adverbes de négation ou les conjonctions, seraient plutôt exceptionnels dans ce type de pattern.

L'extrait (14) illustre le cas – plus rare selon Muysken – d'insertions de groupes. Dans l'exemple, le groupe prépositionnel anglais *at home* ('à la maison') est inséré dans une structure phrastique dont la langue de base est clairement le français. L'élément est structurellement emboîté et grammaticalement obligatoire.

Pour résumer les caractéristiques de l'insertion, on citera le bilan qu'en fait Muysken :

Thus insertions tend to be single, nested, often selected, often morphologically integrated constituents, often content words. A matrix language is maintained, and the grammar of this matrix language determines the overall structure (Muysken 2000, 64).

D'un point de vue sociolinguistique, ce type de pattern est décrit comme étant lié aux situations dans lesquelles le contact entre les langues n'est pas particulièrement intense, ou est assez récent et où

²⁹ Le terme d'insertion est également utilisé par Auer (1996) pour décrire ce qu'il appelait précédemment *transfer* (1984, 1988). Auer oppose l'insertion, où le retour à la langue de base est prévisible, au code-switching où la langue d'interaction change à un moment donné : « We only require that transfer not relate to a certain point in conversation (as code-switching does) [sic] but to a certain (well-defined) unit which has predictable end that will also terminate the use of the other language. Accordingly, transfer on higher structural levels must be included as well, for instance language alternation to set off citations, or even songs, saying, poems, rhymes and other 'kleine Gattungen' », Auer (1988, 203).

³⁰ D'autres caractéristiques des mots de contenu sont selon Muysken (2000, 157) : l'appartenance à la catégorie des *closed items*, la possibilité d'être soumis à la dérivation, le rôle relativement faible dans la structuration de la phrase, l'aptitude à recevoir l'accent tonique et le fait d'être un morphème libre ; voir aussi deuxième volet, ch. II, section 1.2.1.

60 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguisms juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

les locuteurs disposent de compétences très inégales dans les langues ou variétés mélangées (Muysken 2000, 9).

Le second type d'AC, *l'alternation*, correspond à une juxtaposition de deux structures de langues sans emboîtement, il s'agit d'un pattern où les langues restent structurellement relativement indépendantes les unes des autres (Muysken 2000, 31). Le terme d'*alternation* doit être soigneusement distingué de celui d'*alternance (codique)*: ce dernier est utilisé ici comme hypéronyme englobant différents types d'AC ; *l'alternation* est l'un de ces types d'AC.

L'exemple (15) illustre un cas typique d'une alternation entre une proposition principale et une proposition subordonnée introduite par *dass* ('que')³¹.

- (15) Je viens de rater mon train ce qui veut dire :0) *daß du chli uf mich wartä muäsch [...]*
(SMS32) *[gsw] que tu dois m'attendre un peu*

En termes sociolinguistiques, l'alternation est plus fréquente dans des communautés à bilinguisme stable où les langues sont traditionnellement séparées, comme cela avait été décrit par Poplack dans le cas de l'alternance balisée (*flagged switching*) dans la communauté bilingue français/anglais d'Ottawa-Hull (Poplack 1988b). Selon Poplack, ce type d'alternance est typiquement accompagné de répétitions, de commentaires métalinguistiques, de pauses ou d'autres dispositifs de balisage, qui rendent attentifs à l'AC même (Poplack 2004-2006). L'exemple (15) montre que ce type de balisage connaît potentiellement des pendants propres à l'écrit, notamment par le biais d'émoticônes³².

La typologie de Muysken – comme d'ailleurs le plus grand nombre des études s'inscrivant dans une perspective grammaticale de l'AC – comprend le désavantage de se rapporter par essence à la seule unité de la *phrase*. Cette limitation semble peu adéquate pour une typologie qui veut également rendre compte de facteurs sociolinguistiques. Le fait de ne pas prendre en considération, dans les critères de diagnostic, des patterns où l'AC entre énoncés ou entre tours de paroles dominerait, semble biaiser de façon importante la vision des communautés décrites.

Les auteurs s'inscrivant dans la perspective grammaticale reconnaissent eux-mêmes ce problème. Poplack, ayant elle-même travaillé sur différents types de communautés, souligne que l'approche syntaxique (se rapportant à la phrase comme unité d'analyse) est largement non pertinente pour

³¹ Parmi les critères qui permettent d'identifier l'alternance, Muysken compte notamment l'occurrence de plusieurs constituants consécutifs provenant d'une autre langue, la longueur et la complexité de la séquence concernée. Ces trois critères semblent ici clairement remplis puisque la structure introduite par « *dass* » est une proposition subordonnée complète.

³² Le recours aux tirets pourrait également revêtir une telle fonction : *Nedjma bonjour-entschuldige-je serais un peu plus tard-ça va vers le 10.15-30 pour toi?merci de tout coeur d à plus tard!* (SMS23114). Il faut toutefois noter que les tirets sont plus largement utilisés ici pour séparer les énoncés (qui ne doivent pas relever nécessairement de l'AC).

certain corpus. Ainsi, elle considère que la contrainte d'équivalence en vigueur dans la situation espagnol/anglais à New York n'est pas applicable à la situation français/anglais à Ottawa-Hull (Poplack 1988a, 26). L'AC dans le contexte de la capitale du Canada n'étant quasiment jamais intraphrastique, les modèles d'explication syntaxique ne parviennent pas à en rendre compte. Si Muysken se limite à l'étude de la seule AC intraphrastique (qu'il appelle *code-mixing*), il souligne néanmoins que l'alternation est un phénomène apparenté au changement de langue entre énoncés et entre tours de parole, et qu'il peut être interprété comme caractéristique d'un pattern de juxtaposition (que Muysken 2000, 4 qualifie de *paratactique*³³). Par conséquent, dans une perspective sociolinguistique de la grammaire de l'AC, on pourra considérer l'alternation comme un hypéronyme qui désigne les alternations entre propositions, entre énoncés, entre tours de parole, et dans notre contexte de recherche, entre messages texto (Pekarek Doehler 2011; Morel & al 2012).

L'extrait (16) contient une alternation entre une proposition entièrement rédigée en français (à l'exception de l'insertion du nom propre *Zürich* qui n'est graphiquement pas adapté au français) et une proposition en suisse allemand. L'exemple (17) montre une alternation qui a lieu entre deux messages rédigés en français et anglais respectivement.

- (16) Salut chérie, j'arrive a zürich gare centrale. *Wo steksch duu?* (SMS3775)³⁴
[gsw] Où te caches-tu?

- (17) WAFR28 (10.08.2011)³⁵

[1] Jean
Frangin, comment tu vas ? Raconte un peu
00:22:16

[2] Franklin
Hey Bro, all family still in America. photo come soon..
wouhou trop beau !
19:22:23

Les types d'alternation exemplifiés dans les extraits (15)-(17) remplissent de façon exemplaire les critères de l'alternation concernant la juxtaposition, la complexité (phrases complètes) et la longueur (plusieurs constituants) du segment concerné.

³³ En cela, l'alternation rejoint ce qu'Auer appelle *code-switching* (1984,1996) et correspond à un changement de la langue de l'interaction.

³⁴ Allemand standard : *Wo steckst (bist) du ?*.

³⁵ Voici la traduction du second message : [eng] Salut frère, toute la famille encore en Amérique. Photo arrive bientôt. Wohou. [fra] Trop beau !.

62 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguisms juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

Il existe pourtant de nombreux cas d'alternations très courtes qui comportent un seul morphème et qui sont syntaxiquement simples, que Muysken (2000, 97) tend pourtant à ranger aussi parmi les alternations. Il s'agit typiquement de phénomènes en « périphérie de la phrase » comme les marqueurs discursifs, les interjections ou les questions tags (Poplack 1980).

En comparaison des exemples (15) à (17), l'alternation semble en effet s'articuler de manière assez différente dans le cas de figure suivant :

(18) *Anyway* voici ma proposition: mets- moi sur le plan du 1^{er} janvier à ta place.
[eng] *Quoi qu'il en soit*

(19) Vraiment cela me conviens pour ce jour- là! *Thanks*, A (SMS19468)
[eng] *Merci*

Bien qu'il s'agisse, dans ces exemples, d'alternances entre énoncés, les éléments concernés sont loin de couvrir les critères de complexité ou de longueur de l'alternation dont Muysken fait mention. Les deux AC illustrées ont en commun d'être composées d'expressions très courtes et figées, « à valeur d'énoncé-acte » (Pekarek Doehler 2011). L'élément *Anyway* est un marqueur discursif qui se rapproche d'une insertion monolexicale mais qui n'est, de fait, pas emboîté dans une structure syntaxique. Il est syntaxiquement libre et renvoie par là aux caractéristiques de juxtaposition propre à l'alternation. Il en va de même pour *Thanks* ('merci') qui ressemble à une insertion mais qui, de fait, représente à lui seul l'ensemble de l'énoncé. Le non respect du critère de complexité morpho-syntaxique fait de cette sous-catégorie un cas de figure peu prototypique de l'alternation et appelle à la considérer de façon distincte par rapport à des formes plus classiques d'alternations (voir aussi Morel & al 2012; Morel & Pekarek Doehler 2013; Pekarek Doehler 2011).

Poplack (1980, mais voir aussi Alfonzetti 1992 ; Nortier 1990) suggère en effet qu'une haute proportion de ce qu'elle appelle des *tag-like switches*³⁶, c'est-à-dire de ces AC formulaïques exemplifiées en (18) et (19), était indicative d'une communauté à bilinguisme peu développé. En revanche, la présence d'autres alternances « phrastiques » (donc d'alternations *interphrastiques* plus complexes) et d'AC *intraphrastiques* (comportant aussi des insertions), qui exigeraient une meilleure connaissance des langues en jeu, pouvaient être mises en lien avec des communautés et/ou des individus dotés d'un bilinguisme plus équilibré (Poplack 1980, 606).

Dans le cadre de l'alternation, il est par ailleurs nécessaire de mentionner un autre cas de figure discuté dans la recherche, à savoir celui de séquences morpho-syntaxiquement complètes, et donc structurellement attribuables à l'alternation, mais potentiellement formulaïques et par conséquent

³⁶ Poplack (1980, 606) appelle cette catégorie *tag-like* et y inclut les interjections, les *fillers*, les *questions tags* et les expressions idiomatiques.

difficilement exploitables comme indices d'une compétence dans une langue donnée (Azuma 1996; Backus 2003). Il s'agit d'une part de séquences hautement ritualisées (parfois idiomatiques) et d'autre part de citations, de titres ou d'autres séquences reprises telles quelles de produits culturels ou commerciaux.

Au vu du retour prévisible à la langue de base et du traitement potentiel de ces séquences comme unités, certains auteurs ont proposé de les catégoriser comme items lexicaux consistant de plusieurs morphèmes, comme *chunks* phrastiques ou *long words* (Backus 2003) pouvant être insérés dans une structure plus large (voir Auer 1988, 203 qui les considère comme des « insertions »). D'autres les considèrent comme des alternations³⁷ tout en leur concédant un rôle particulier : Poplack, notamment, considère une proportion élevée de ce type de séquences formulaïques comme une des caractéristiques (à côté de l'utilisation d'éléments isolés) d'une compétence minimale dans la langue concernée par l'AC (Poplack 1980, 606). En ce qui concerne les titres et citations, certains auteurs tendent à les considérer comme des noms propres et à les exclure des analyses (Poplack 1980). Les exemples (20) et (21) illustrent des séquences syntaxiquement complètes mais potentiellement formulaïques, l'exemple (22) contient une insertion d'un titre qui est constitué d'une structure propositionnelle.

- (20) Et non ! Je dormais :-) ... Je bosse a la Maladiere toute la journée ! Si tu veux boire un bon café et faire tes courses, *you're welcome* ! Bec et bonne journée (SMS9905)
[eng] *tu es la bienvenue*

- (21) WAFR1 (13.09.2011)

[1] Théophile Oh oui! Jouer a angry birds et faire mon site web 10:43:18:
[2] Théophile Life is a beach 10 :43 :36

- (22) Yop. Vendredi soir on va a Lausanne avec Arnaud Dylan et p-e Ciro voir monkey 3 et *when icarus falls* au romandie. Tu veux venir ? [...] (SMS9139)
[eng] *quand Icare tombe*

La catégorie de l'alternation comprend un certain nombre de phénomènes qui a en commun de participer d'une certaine juxtaposition des systèmes grammaticaux en jeu. Pourtant, les différentes sous-catégories qui la composent (alternation entre propositions, alternation minimale, alternation idiomatique) peuvent potentiellement renvoyer à des effets et des compétences distincts et une

³⁷ Poplack (1980) les appelle *extra-sentential*.

application différenciée de ces sous-catégories est préférable à l'utilisation trop globalisante de la catégorie large de l'alternation.

Le troisième type d'AC dans la typologie de Muysken est la **lexicalisation congruente** (ou *congruent lexicalization*). Dans ce type de processus, les langues en jeu partagent un certain nombre de structures grammaticales mais le vocabulaire vient de deux ou plusieurs langues. Ce type d'AC résulterait de la convergence grammaticale ou de la similarité entre les langues en jeu. D'un point de vue sociolinguistique, le pattern est propre à des situations où il n'existe pas de tradition de séparation des deux langues, notamment dans le cas de migrants de seconde génération ou dans le cas de contact intense entre variétés dialectales et variétés standard. Ce type de pattern est en partie observable dans le corpus de textos suisse-allemand. L'exemple (23) présente un message qui ne contient que trois éléments clairement identifiables, soit comme allemand standard (en souligné), soit comme dialecte suisse allemand (en gras). En l'absence d'indices qui seraient offerts par la prononciation, le reste des items peut être attribué aux deux variétés de façon interchangeable. La grammaire est donc partagée, les éléments lexicaux proviennent potentiellement des deux variétés :

- (23) Weiss **no nüd**, ob ich am Mi in Luzern bin – meld mich noch. Glg! (SMS244)³⁸
Je ne sais pas (rien) encore, si je serai à Lucerne mercredi – je te recontacte. Salutations

D'autres auteurs ont également élaboré des typologies qui font le lien entre pattern grammatical et type de communauté (Auer 1999; Poplack 1988b, 2004-2006; Winford 2003). Poplack (1988b, 2004-2006) qui a travaillé sur différents types de corpus, suggère notamment que la fréquence, mais aussi le pattern d'AC, offrent des indices quant au type de communauté qui déploie ces pratiques. Pour la communauté portoricaine de New York, elle décrit le pattern d'une « AC fluide » (*smooth code-switching*). L'AC y est fréquente et les transitions entre les langues se font sans hésitations ; par ailleurs la contrainte d'équivalence décrite plus haut (voir section 4.1, p. 50) est respectée. Selon Poplack, ce pattern serait souvent lié à des paires de langue typologiquement proches comme l'anglais et l'espagnol.

Poplack contraste ce pattern à celui dont elle rend compte dans son étude sur la situation de contact entre l'anglais et le français dans la région Ottawa-Hull au Canada (Poplack 1987, 1988b); il s'agit d'une pratique qu'elle appelle « AC balisée » (ou *flagged code-switching*). Alors que la proximité des langues en jeu permettrait en principe des transitions lisses entre les langues, les participants déploient un certain nombre de ressources qui indexe l'AC comme un phénomène qui ne va pas de soi : non seulement l'AC y est-elle rare, mais elle est aussi accompagnée de pauses, d'hésitations, de

³⁸ Exemple cité et discuté dans Morel & al (2014, 123).

répétitions ou de commentaires métalinguistiques. Dans sa typologie, Poplack mentionne également les patterns de « l'insertion de constituants » (*constituent insertion*) et celui de « l'emprunt spontané » (*nonce borrowing*). Dans le premier cas, il s'agit de communautés où l'insertion de groupes étendus (par exemple nominaux, composés d'un nom et d'un déterminant) est le type d'AC le plus fréquent ; dans le second, on fait recours à l'insertion d'éléments simples, principalement de groupes nominaux minimaux (composés d'un nom uniquement), mais aussi de groupes verbaux à un seul constituant, et le plus souvent à l'exclusion de certaines catégories fonctionnelles (conjonctions, déterminants, pronoms).

Dans sa typologie, Auer (1999) distingue trois cas de figures prototypiques : (1) l'alternance conversationnelle (*code-switching*), (2) le mélange de langues (*language mixing*) et (3) la fusion de langues (*fused lects*). Le premier cas, l'alternance conversationnelle, est propre à des contextes où les participants tendent à utiliser une langue à la fois. Le *switch* vers une autre langue remplit alors des fonctions discursives identifiables (changement de sujet, de la constellation participative). D'un point de vue du pattern linguistique en jeu, l'alternance conversationnelle se caractérise par des AC entre phrases ou propositions ; il correspond donc à l'alternation telle que nous la définissons. Le cas du mélange de langues (*language mixing*), se caractérise, pour le chercheur, par une difficulté d'identification d'une langue d'interaction dominante. De fait, il s'agit de cas où l'AC n'est fonctionnelle que dans sa systématité. Ce type de parler mixte est souvent déployé par les participants pour indexer une appartenance communautaire. Il est par exemple attesté pour la communauté de migrants italophones en Suisse alémanique (Franceschini 1998). La fusion de langues (*fused lects*) se réfère à des cas où le mélange de langues s'est socialement et historiquement stabilisé et où les locuteurs n'ont généralement pas conscience de leur pratique. Ce cas de figure renvoie notamment à des variétés mixtes telles que le métchif³⁹. Il apparaît que si la typologie proposée par Auer parvient à rendre compte d'une grande variété de cas de figure, elle est largement basée sur l'étude de communautés dont les membres recourent fréquemment à l'AC. En revanche, un type d'AC qui se caractériserait par le recours à des formes minimales d'une autre langue n'est pas spécifiquement répertorié par Auer.

De façon significative, les cartographies des pratiques plurilingues existantes (voir aussi celle de Winford 2003) illustrent que la recherche sur l'AC s'est largement concentrée sur des constellations de situations macro-sociolinguistiques spécifiques, ainsi que sur certains patterns grammaticaux.

³⁹ Le métchif est une langue mixte à base du cri et du français ; il est parlé par certains membres de la communauté métisse au Canada et dans le Nord des États-Unis.

On notera que dans un premier temps, l'intérêt de la recherche a avant tout porté sur les interactions entre des individus qui recourent régulièrement à différentes langues, et ce de façon étendue. En revanche, on peut souligner avec Alby (2013, 57) que les pratiques plurilingues d'individus qui ne recourent pas à des formes élaborées d'AC et qui sont membres d'une communauté en principe monolingue restent peu explorées. Cette négligence traduit les hésitations de la recherche à considérer l'AC entre langues comme un phénomène apparenté à l'alternance entre différents styles, différentes variétés d'une même langue (comme le fait pourtant Alvarez-Cáccamo 1998 ; Auer 1999, 2006) voire entre différents systèmes sémiotiques (Androutsopoulos 2011).

Si la recherche a largement documenté les situations de communautés bilingues et d'individus acquérant d'autres langues, elle a donc très peu pris en compte le cas de figure où les individus ne sont pas bilingues « équilibrés » et où ils n'aspirent pas nécessairement à le devenir, mais où ils déploient différentes langues comme ressources parmi d'autres dans un riche répertoire hétéroglossique.

Dans cette sous-section, nous avons présenté les différents types d'AC décrits par la recherche. Nous avons en particulier discuté les trois types de l'alternation, de l'insertion et de la lexicalisation congruente et illustré la façon dont la recherche établit un pont entre un pattern donné et des types de communauté. La typologie de Muysken (2000) que nous présentons suggère notamment les corrélations suivantes : l'alternation est liée à des communautés dont les membres ont des compétences étendues dans les langues utilisées, l'insertion est fréquente pour des sociétés où une langue domine sur d'autres et la lexicalisation congruente semble déployée dans des communautés où aucune tradition de séparation des langues existe (migration, contact intense entre dialecte et langue standard).

5.2 De l'indice cartographique vers les ressources polyphoniques

Face à la préférence des chercheurs à décrire des configurations où le bilinguisme (et celui en devenir) est le résultat de situations historiquement stabilisées, liées au colonialisme ou à des mouvements de migrations vers les pays industrialisés (Winford 2003), on observe que les typologies présentées ne prennent pas encore en compte les importantes mutations qu'ont traversées les sociétés hautement mobiles et profondément informatisées ces deux dernières décennies. Celles-ci ont contribué à l'émergence de nouvelles formes de contact linguistique, notamment dans des contextes traditionnellement compris comme monolingues et ancrés dans un territoire donné (Androutsopoulos 2013; Georgakopoulou 1997; Jacquemet 2010). Par l'intensification des échanges, par les flux jusque-là inégalés de personnes, de l'information et des biens culturels, les possibilités de contact linguistique se sont multipliées, rendant la mobilisation de ressources linguistiques variées

pertinente pour des communautés qui ne peuvent pourtant pas être considérées comme classiquement bi- ou plurilingues.

Les pratiques langagières sont affectées par des types de migrations de plus en plus variées et de plus en plus intenses : individus et groupes se déplacent pour des raisons politiques, économiques, professionnelles ou touristiques. Contraintes ou volontaires, définitives ou transitoires, collectives ou individuelles, ces mobilités sont amplifiées par une internationalisation des parcours de formation et de travail, mais aussi par de larges communautés transnationales de diasporas (Chardenet 2010, 123; Vertovec 2007).

L'intensification des mobilités est historiquement accompagnée de l'émergence des nouvelles technologies de la communication (Barton & Lee 2013; Blommaert & Rampton 2011; Chardenet 2010; Vertovec 2007), entraînant des conséquences importantes sur les pratiques linguistiques à travers le monde : l'émergence de canaux connecteurs durables et flexibles entre les personnes mobiles et les sociétés d'origine a donné naissance à des communautés de pratique entièrement dénuées d'inscriptions dans un espace territorial concret (Jacquemet 2005, 2010). En outre, les nouvelles technologies, accélérant les échanges culturels et professionnels, exercent également une influence sur les pratiques des sociétés et individus plus sédentaires et traditionnellement monolingues. Par le « flux du cyber-espace » (Chardenet 2010), par les produits de savoir et de culture qu'il permet de diffuser et de consommer, ces sociétés où la langue est une ressource traditionnellement liée à un territoire donné tendent à translocaliser elles aussi certains aspects de leurs pratiques langagières. Ceci peut se matérialiser à travers des patterns de l'AC encore largement inexplorés et non répertoriés dans les typologies les plus répandues de l'AC.

D'une part, on peut observer des pratiques qui reflètent l'intensification des contacts et des mobilités au sein de communautés linguistiques endolingues-bilingues, donnant naissance à des diasporas numériques « hors sol » (voir par exemple Hinnenkamp 2008; Paolillo 1996). On note d'autre part une multiplication de situations où a lieu ce que Rampton (1995) appelle le *crossing*, à savoir l'utilisation d'une variété qui n'est pas la « propriété » du locuteur mais qui « appartient » à une communauté dont il ne fait pas légitimement partie (voir aussi Auer 2003; Quist & Jørgensen 2009).

D'autres recherches attestent de nouvelles pratiques de l'AC, d'un bilinguisme minimal par exemple, spécifiquement lié aux expériences déterritorialisées des sociétés plus traditionnellement monolingues et reflétant les divers jeux d'affiliations identitaires que l'on peut y observer : cela concerne les médias de masse (Androutsopoulos 2007a; Onysko 2006), internet (Androutsopoulos 2013; Barton & Lee 2013) et d'autres canaux des nouvelles technologies, comme *facebook*, *youtube*

(Barton & Lee 2013), *flickr* (Lee & Barton 2011) et aussi la communication par SMS (Pekarek Doehler 2011; Morel & al 2014).

Jacquemet (2005) a décrit la globalisation comme vecteur de pratiques hybridantes où certaines formes « transidiomatiques » reflètent en soi l’affichage d’une appartenance à un monde du translocal, numérique et mobile. De façon intéressante, Jacquemet (2005) note que ces pratiques transidiomatiques peuvent être accompagnées de formes reflétant des positionnements très locaux et des réinterprétations territorialisées de la culture globale. Les exemples suivants, issus de notre corpus, apparaissent emblématiques de ce genre de pratique :

(24) *Yo man , yep* ca me dirait bien . *Rlini frogeu* : est ce un souper entre hommes ? j'avais prévu de sortir avec LA ... (SMS17732)

(25) WAFR26 (17.-20.9.2011)⁴⁰

[1] Elo
Adjeuuuu comment pour l'Appart ? Des nouvelles ? ??

17.09.2011 13:59:30

[2] Michel
Aieu dit! Pas de nouvelles encore...

17.09.2011 14:49:54

[3] Elo
Yo. G d'apeler pour l'appart a sion. Il a bien reçu le dossier mais on est plusieurs alors y va voir et me donner des nouvelles sous peu ...
A*+ bis

20.09.2011 17:56 :27

[4] Michel
Yo yo ! Ouaich ouaich j'croise encore les doigts alors ! Tu me tiens au jus

20.09.2011 17:58:23

L'exemple (24), majoritairement écrit en français, contient une ouverture de message formulée en anglais (*Yo man* 'hé mec'). De façon caractéristique, cette formule (et le *yep* qui suit 'ouais') peut être associée à un domaine d'expérience spécifiquement lié à une culture transnationale de jeunes adeptes du hip-hop. Dans le même message, le participant recourt pourtant également au suisse allemand (*Rlini frogeu*, 'petite question') et mobilise ainsi une ressource fortement ancrée dans le territoire helvétique. Il est par ailleurs intéressant de constater que le suisse allemand utilisé ici comporte de nettes interférences du français : le *R* dans *rlini* ('petite') représente une réalisation graphématique inattendue la consonne fricative uvulaire sourde /χ/ et semble transcrire une

⁴⁰ Français standard : [3] Yo. J'ai appelé (?) pour l'appartement à Sion. Il a bien reçu le dossier mais on est plusieurs alors il va voir et me donne des nouvelles sous peu. A (?) plus, bise. [4]: Yo Yo! Ouaich ouaich je croise encore les doigts alors. Tu me tiens au courant.

prononciation exolingue du suisse allemand. Le graphème *eu* dans *frogeu* ('question') ne correspond quant à lui à aucune alternative en suisse allemand, la forme attendue étant *frog* (ou *frag* selon le dialecte). Il semble rendre la prononciation du *e* prépausal souvent utilisé en français en fin de groupe rythmique (voir deuxième volet, ch. III, section 4, p. 191; voir aussi Hansen 1997). Le suisse allemand mobilisé ici participe donc visiblement d'une stylisation exolingue.

Dans l'exemple (25) les participants recourent également à des ressources tant régionales qu'internationales. Dans le message [1], le participant propose une salutation en français régional (*Adjeuuuu*) ; le régionalisme consiste ici dans le choix lexical (« adieu » comme salutation en français régional, voir Thibault & Knecht 2004, 58)⁴¹. Le second participant fait écho au choix lexical de son interlocuteur (*Aieu*) tout en recourant également à la forme *dit*. Dans leur prochain échange, les mêmes participants recourent à un anglais stylisé (*Yo, yoyo* 'hé') mais aussi à des formes provenant à l'origine du parler des jeunes issus de la migration dans les banlieues françaises : *Ouaich ouaich* est une transcription francisante pour *wech*, d'origine arabe (adverbe interrogatif signifiant 'comment', 'quoi').

Les deux exemples présentés ici attestent de la mobilisation de ressources tant translocales (anglais du hip hop, arabe des banlieues) qu'explicitement territoriales et locales (langue du voisin, régionalismes) et ils illustrent la manière flexible dont les participants recourent à différents éléments d'un large répertoire de ressources.

Par les développements macro-sociétaux de ces dernières décennies, et les incidences qu'ils ont pu avoir sur les pratiques langagières, le recours à ce type de juxtapositions peut être interprété comme une ressource hétéroglossique par laquelle les membres d'une société, qui s'inscrivent dans des réseaux simultanément transnationaux et locaux, peuvent faire allusion à des affiliations identitaires hautement malléables, dynamiques et mobiles (Jacquemet 2005; Peuronen 2011; Vertovec 2007).

Bien qu'assez récents, ces développements n'ont fait qu'accentuer une certaine insatisfaction avec une approche sociolinguistique purement variationniste de l'AC, déjà présente dès les années 80 (Auer 1984a, 1984c) et qui se rapporte tant à la définition de ce qui peut constituer un « code » qu'à l'interprétation de ses possibles significations sociales.

En ce qui concerne les aspects formels de l'AC, les approches plus classiquement sociolinguistiques de l'AC (Muysken 2000; Poplack 1980, 1988b) ont eu le mérite d'offrir des cartographies précises des pratiques plurilingues. Pourtant, l'AC y est conceptualisée – comme dans une perspective grammaticale d'ailleurs – comme la juxtaposition de « langues » dans un sens passablement naïf du

⁴¹ Voir aussi le résultat d'une enquête sociolinguistique récente : <http://francaisdenosregions.com/2015/09/07/adieu/> (8.9.2015).

70 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguisms juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

terme. En partant du principe qu'une identification des codes en jeu dans l'AC était possible dans une perspective de recherche, ces approches n'ont pas pris en considération la récurrence de formes hybridantes qui mettent à mal une distinction claire entre les différentes ressources hétéroglossiques déployées.

Au niveau de l'interprétation des pratiques, la perspective sociolinguistique variationniste sur l'AC a l'avantage de prendre en compte différents éléments de l'écologie sociale en lien avec celles-ci et contribue à saisir l'importance du plurilinguisme pour une communauté donnée. De façon plus problématique, elle tend à rendre compte de l'AC par des relations préétablies avec des catégories sociales telles que l'âge, le sexe, la compétence déclarée dans une langue, l'ethnicité et l'appartenance à une communauté linguistique donnée. Basée sur une vision homogène de la composition des groupes, la perspective sociolinguistique variationniste part du principe que l'appartenance d'un participant à une certaine communauté détermine en soi son comportement langagier ; dans une telle perspective, l'AC est davantage perçue comme quelque chose qu'un individu subit que comme quelque chose qu'il accomplit.

Une ouverture des approches sociolinguistiques, comprises dans un sens qui les restreint au variationnisme, semble essentielle pour expliciter « la complexité des regards » (Moïse 2009, 181) sur les phénomènes analysés et pour rendre compte des limitations importantes que comprend la focalisation sur des catégories préétablies par le chercheur.

Il semble difficile d'interpréter des ressources polyphoniques, mouvantes, fonctionnellement si protéiformes et hautement dépendantes de constellations et de définitions locales, sans s'intéresser à l'analyse de situations d'interactions concrètes et aux regards divers portés sur ces pratiques, notamment par les participants eux-mêmes.

Nous nous tournons à présent vers des études qui prennent précisément en compte les configurations situationnelles dans l'interprétation de l'AC. Pour être sociolinguistiques dans un sens large du terme, en ce qu'elles s'intéressent à la langue comme ressource de la socialité, ces études partent toutes du principe – avec des infléchissements parfois bien distincts – que c'est par la conversation que se construit toute socialité (voir la notion de « sociolinguistique des discours et des interactions » chez Moïse 2010).

6. Perspectives interactionnelles : des modèles essentialistes de l'AC vers la prise en compte de configurations locales

Plusieurs modèles ont été proposés pour rendre compte des régularités de l'AC telle qu'elle se déploie dans des interactions sociales. Il s'agit (1) du modèle du choix marqué (Myers-Scotton 1988, 1993b), (2) de l'interprétation de l'AC comme un indice de contextualisation (Gumperz 1982a, 1982b ; pour une introduction voir Auer 1992) et (3) de l'AC comme ressource organisée séquentiellement (Auer 1984a ; voir plus récemment Gafaranga 2009 ; Mondada 2007 ; Mondada & Pekarek Doehler 2003)⁴².

6.1 Les modèles « essentialistes » : AC et l'interprétation socio-déterministe

Le modèle du choix marqué (ou *Markedness Model*), développé par Myers-Scotton (1993b) comme volet complémentaire de son modèle de la langue matrice (voir section 4, p. 50), cherche à rendre compte des motivations sociales de l'AC. Il part du principe que dans une société plurilingue les participants disposent d'un savoir partagé sur la signification sociale des différents codes utilisés dans une constellation interactionnelle donnée. Ce savoir (appelé *markedness metric* par Myers-Scotton) permet aux participants de mesurer l'impact d'un choix de langue et d'indexer une constellation sociale donnée, appelée « ensemble de droits et obligations ». En recourant à la variété qui semble la moins marquée pour la séquence d'interaction en question (en lien avec une situation spécifique et le statut des différentes personnes présentes), les participants s'alignent sur les normes attendues et ne défient pas l'ordre établi par convention⁴³. Quand le choix est marqué, le locuteur se distancie d'un comportement attendu et propose une renégociation de l'ensemble des droits et obligations en place ; selon Myers-Scotton, cela peut avoir pour but de défier une catégorisation ethnique et sociale, ou pour viser un effet esthétique ou rhétorique.

Si le modèle de Myers-Scotton a connu un succès important, il a été critiqué en ce qu'il reposerait largement sur l'idée qu'un choix linguistique spécifique est associé à des significations sociales plus ou moins stables, valables sur l'ensemble d'une communauté, et qu'une définition de ses valeurs communicationnelles précède l'échange communicatif ; c'est bien à ce problème que le terme « essentialiste » fait référence (Mondada 2007, 172). Au-delà de son caractère socio-déterministe, le modèle a été remis en question parce que pour l'appliquer, l'analyste doit faire des hypothèses (aussi informées soient-elles) sur les savoirs des participants et sur leur interprétation de la situation, au lieu d'adopter une perspective davantage éémique sur les pratiques plurilingues (Nilep 2006, 12).

⁴² La structure de notre vue d'ensemble sur les perspectives interactionnelles de l'AC se base en partie sur celle proposée par Mondada (2007).

⁴³ Notons que l'AC peut en soi représenter un choix non marqué, notamment dans des populations bilingues où les fonctions discursives locales semblent s'effacer face à une fonction d'affiliation identitaire plus globale (voir par exemple Myers-Scotton (1993b).

6.2 Les modèles pragmatico-discursifs : AC et la question des listes de fonctions

Dans leur article séminal, Blom & Gumperz (1972) décrivent en détail la systématité sociale de l'AC et proposent de la considérer non seulement comme étant liée à certains paramètres du contexte situationnel et social, mais aussi comme une ressource conversationnelle qui serait potentiellement indépendante de facteurs du contexte immédiat. Ainsi, les auteurs distinguent deux types d'AC, l'une *situationnelle* et l'autre *métaphorique*. Le premier type d'AC reflète l'idée que le choix d'une langue dépendrait d'une correspondance assez peu flexible entre une variété donnée et un paramètre « extralinguistique » fixe (participants, situation, sujet de conversation). Mais avec le second type d'AC, *métaphorique*, les auteurs proposent aussi de considérer l'AC comme un phénomène en partie indépendant de facteurs contextuels, permettant, dans des situations inchangées, de faire allusion à des significations sociales qui ne sont pas nécessairement appareillées à une situation donnée ou un sujet de conversation. Ce type d'AC permettrait de poursuivre des effets communicationnels ou rhétoriques divers dans la conversation en cours en faisant allusion à d'autres situations et à des connotations associées aux codes en jeu.

La distinction entre AC situationnelle et métaphorique, beaucoup rapportée dans la recherche sur l'AC (par exemple Cougnon 2011 ; Lüdi & Py 2013 ; Romaine 1989), est d'abord critiquée par Gumperz lui-même. En 1982, il concède que dans l'analyse d'interactions concrètes, la distinction entre les deux types d'AC reste difficile et que l'association entre un code et des facteurs d'ordre contextuel ne peut être absorbée par un modèle de nature statique. Il suggère que l'analyse détaillée d'extraits de conversation est nécessaire pour comprendre les fonctions de l'AC. Sur la base de différents corpus, il propose notamment une liste, non exhaustive, de fonctions discursives de l'AC dans la conversation: (1) citations, (2) spécification du destinataire, (3) interjections, (4) répétition, (5) qualification du message, (6) personnalisation⁴⁴.

Le catalogue de fonctions de l'AC proposé par Gumperz (1982a, 75–84) a subi, au cours de sa réception, un certain nombre d'amendements sous forme de fonctions supplémentaires (par exemple Lüdi & Py 2013 ; Zentella 1997, 80–114). Lüdi & Py (2013, 159) proposent notamment la liste suivante :

⁴⁴ Les termes utilisés par Gumperz (1982a, 75–84) sont, dans l'ordre qu'il établit : *quotations, addressee specification, interjections, reiteration, message qualification, personalization versus objectivization*.

I	Marquage de l'appartenance des locuteurs / auditeurs à une même communauté bilingue et biculturelle
II	Indication du destinataire original dans un discours rapporté
III	Indication du destinataire original dans un discours rapporté
IV	Marquage d'un commentaire métadiscursif
V	Accroissement du potentiel référentiel
VI	Utilisation d'avantages spécifiques à l'une ou l'autre langue (expressions précodées, mots transparents, etc.)
VII	Marquage de l'appartenance de l'événement relaté à un domaine d'expérience (« fonction déictique »)
VIII	Amélioration de l'accès lexical

Il faut noter que si ces listes de fonctions de l'AC offrent des pistes d'interprétation valables, leur établissement comporte un certain nombre de problèmes, relevé à plusieurs reprises, notamment par Gumperz lui-même (Alby 2013; Androutsopoulos 2013; Auer 1996; Gumperz 1982a; Mondada 2007, 173; Nilep 2006, 10). En premier lieu, les fonctions renvoient à des niveaux d'analyse disparates : à l'organisation discursive, à des processus cognitifs ou à des implications d'ordre social (*confusion des niveaux d'interprétation*). Par ailleurs, dans le cas de la liste de Gumperz (1982a) certains éléments listés renvoient à un type de forme linguistique (*interjection*), alors que d'autres se rapportent à une fonction (*qualification du message*) (*confusion entre forme et fonction*). Enfin, les taxinomies proposées suggèrent implicitement qu'une fonction précise (et unique) peut être attribuée à chaque occurrence d'AC alors qu'en réalité chaque élément en AC (par exemple un tour de parole ou l'insertion d'un mot) peut remplir une multiplicité de fonctions (*non-univocité des fonctions*).

6.3 Les modèles constructivistes : l'AC comme indice de contextualisation

Les travaux de Gumperz (1982a) et Auer (1984a) proposent un cadre d'interprétation de l'AC qui dépasse celui d'une liste ouverte de fonctions. Les auteurs proposent de considérer l'AC comme un *indice de contextualisation* (*contextualization cue*), à savoir comme un dispositif qui permet de mettre en évidence certains éléments du contexte pour guider l'interprétation de l'activité communicationnelle en cours. À l'instar de la prosodie, de la mimo-gestuelle, de processus lexicaux ou syntaxiques, l'AC est une des ressources par lesquelles « les participants mettent en évidence, reproduisent, transforment, effacent des éléments du contexte qu'ils rendent pertinents pour l'interprétation de l'énoncé en cours » (Mondada 2007, 174).

74 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguismes juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

Les indices de contextualisation, qui sont dépourvus de signification intrinsèque, acquièrent leur sens par des inférences situées plutôt que par un attelage préétabli entre une forme et une fonction donnée ; l'interprétation de ces indices de contextualisation est donc elle-même hautement sensible au contexte local d'occurrence. L'originalité du modèle de Gumperz par rapport aux précédents consiste à considérer la signification de l'AC non pas comme dépendant de facteurs sociaux ou contextuels préexistants qu'elle reflèterait, mais comme ressource permettant aux participants de construire activement, par la façon dont ils formatent ce qu'ils disent, le contexte localement pertinent de leur activité langagière.

Ainsi, l'interprétation de l'AC ne peut pas se baser exclusivement sur le recours à des catégories exogènes à l'interaction, comme l'appartenance ethnique de la personne qui la produit ou le type de situation dans laquelle l'AC est utilisée. Elle ne peut par ailleurs pas plus reposer sur des associations univoques entre des occurrences spécifiques et des fonctions préétablies. L'interprétation de l'AC doit en revanche prendre en considération la façon dont les participants ont recours à l'AC comme ressource interactionnelle au sein de situations concrètes.

6.4 Vers les configurations locales : AC et organisation séquentielle

Les travaux de Gumperz ont eu un impact considérable sur la recherche sur l'AC et ont permis de la considérer non pas comme conduite reflétant directement et exclusivement un facteur exogène à l'interaction, mais comme une ressource dont les participants se servent pour guider l'interprétation de leur activité langagière, au sein même d'une interaction.

L'observation de Gumperz selon laquelle la juxtaposition de différents codes pouvait occasionner des effets de contraste entre différentes unités de la production langagière (énoncés, tours de paroles, séquences plus larges) qui sont potentiellement porteurs de sens, a été approfondie dans la perspective de l'analyse conversationnelle (Auer 1984a, 1984b, 1996, 1998).

Dans son modèle, Auer suggère que, indépendamment de la variété qu'un participant choisit pour formuler un tour ou un énoncé, son choix a un impact sur les choix subséquents de variétés par le même participant ou son interlocuteur (« implicativité séquentielle »)⁴⁵. Pour ce qui est de l'interprétation des fonctions de l'AC, il faut souligner que dans la perspective de l'analyse conversationnelle, ce sont les participants qui en détiennent la clef ; le rôle du chercheur consiste à identifier les procédures systématiques déployées par les participants. Le caractère méthodique de ces pratiques est rendu visible – tant pour les participants que pour l'analyste – par la prise en considération de la *séquentialité* de l'interaction, à savoir par l'analyse de ce qui précède et ce qui

⁴⁵ C'est ainsi que nous traduisons le terme de *sequential implicativeness* utilisé en analyse conversationnelle.

suit un tour ou une unité de construction de tour⁴⁶. Le tour suivant va notamment nous renseigner sur l'interprétation que le locuteur fait du tour précédent.

Dans cette optique, Auer propose une typologie de l'AC qui rend compte de la façon dont elle est utilisée dans l'interaction. Il propose un modèle où se croise une double dichotomie : il distingue d'une part l'AC *relative-aux-participants* et l'AC *relative-au-discours*⁴⁷, et d'autre part *alternance* (changement de langue) et *insertion* (d'une unité avec retour à la langue de base)⁴⁸.

L'AC *relative-aux-participants* concerne la préférence linguistique des participants, par exemple en lien avec leurs compétences ou avec l'affichage d'une affiliation communautaire ; l'AC *relative-au-discours* en revanche est déployée pour opérer un recadrage de l'interaction elle-même, en agissant sur certains de ses éléments (par exemple, reconfiguration de la constellation participative, changement du mode d'interaction, initiation d'une nouvelle séquence).

En combinant ces deux axes, Auer établit une série de schémas séquentiels de l'AC :

- *alternance relative-au-discours* : au cours d'un échange, un changement de la langue d'interaction intervient, soit entre deux tours de parole (a), soit à l'intérieur même d'un tour (b). Dans les schémas qui suivent, A et B représentent des langues différentes, 1 et 2 les interlocuteurs.

(a) A1 A2 A1 A2 // B1 B2 B1 B2

(b) A1 A2 A1 // B1 B2 B1 B2

Ce type de schéma permet aux participants d'indexer un changement dans l'interaction en cours, de la structurer, et de l'articuler en différentes sous-parties.

- *alternance relative-aux-participants* : ce schéma se manifeste dans des passages plus ou moins longs de choix de langue divergents, entraînant une possible *négociation* (Auer 1996 : 8) de la langue d'interaction qui peut (b) mais ne doit pas (a) aboutir sur une convergence des choix.

(a) A1 B2 A1 B2

(b) A1 B2 A1 B2 A1 // A2 A1 A2

Ce patron traduit les préférences des participants pour un des codes, pour des raisons en lien avec le profil de compétences ou avec des dynamiques d'affiliation communautaire. Il faut noter qu'au moment où une convergence des choix a lieu ou lorsqu'une divergence est initiée,

⁴⁶ En analyse conversationnelle, on parle alors de TCU (*turn-constructive unit*) ; voir Sacks & al (1974).

⁴⁷ Dans l'original, les termes sont *participant-related codeswitching* et *discourse-related codeswitching*.

⁴⁸ L'insertion est d'abord appelée « transfert » dans le modèle de 1984.

76 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguisms juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

l'alternance, en principe relative-aux-participants, peut également comporter, à un niveau secondaire, une composante relative-au-discours.

- *choix de langue ouvert* : les participants changent de langue au sein même de leurs tours et pas uniquement entre les tours.

(a) AB1 AB2 AB1 AB2...

(b) AB1 // A2 A1 A2

Ce type de comportement, une fois généralisé sur l'ensemble d'une société, peut déboucher sur des formes de *code-mixing*, à savoir sur un mode de discours alterné, non marqué, qui n'est fonctionnel que dans sa globalité et qui permet de signaler une appartenance de groupe (Auer 1995)⁴⁹. Ce type de pattern relève de variétés bilingues (Franceschini 1998; Gafaranga 2001)⁵⁰.

Ceci va sans exclure l'occurrence de fonctions relatives-au-discours.

- *insertion (relative-au-discours et relative-aux-participants)* : ce type de schéma concerne l'insertion d'une unité au sein d'un tour, avec un retour prévisible à la langue d'interaction précédemment établie.

(a) A1 [B1] A1

(b) A1ehm[B1]A1

L'insertion peut par exemple servir à augmenter le potentiel référentiel de l'élément donné ou à préserver l'état original d'un discours rapporté ; elle est alors relative-au-discours. Lorsque l'insertion est accompagnée de ressources de balisage, comme par exemple des éléments prosodiques ou des marques d'hésitations, comme dans (b), elle peut être liée à une lacune momentanée et donc relative-aux-participants. L'insertion peut pourtant aussi remplir plus généralement des fonctions relatives-aux-participants quand elle permet d'indexer une appartenance communautaire.

La question de base qui motive la recherche sur l'AC dans la perspective de l'analyse conversationnelle est celle de comprendre ce que les interactants *font* précisément quand ils utilisent différentes langues. À cette fin, l'approche se focalise avant tout sur la *façon* exacte dont les participants mettent en place l'AC, en prenant en compte la manière dont les participants s'orientent mutuellement vers les codes qu'ils utilisent et en cherchant à comprendre l'AC telle qu'elle se déploie dans l'organisation séquentielle de l'échange communicatif. Les chercheurs qui s'inscrivent dans cette perspective (Gafaranga 2001, 2005; Mondada 2004, 2007; Mondada & Pekarek Doehler 2003; Li Wei 2002) cherchent à expliquer l'AC, non pas en associant une occurrence d'AC à une

⁴⁹ Ce genre de *code-mixing* relève donc de variétés bilingues tel qu'elles ont été décrites pour les pratiques de communautés minoritaires en contexte de migration, comme par exemple les italophones en suisse alémanique qui ont recours à ce qu'ils appellent eux-mêmes l'*italoschwyz* ; voir Franceschini (1998, 54).

⁵⁰ Ce schéma correspond à l'AC comme choix non marqué chez Myers-Scotton (1993b, 117).

fonction, issue d'une liste préétablie de possibilités, mais en décrivant l'AC comme une ressource qui est rendue visiblement pertinente *in situ* par les participants eux-mêmes, de manière toujours locale.

Deux implications de poids résultent des différentes perspectives sur l'AC, telles que nous les avons présentées dans les sections précédentes : l'une a trait à la définition et à l'étiquetage de ce que peut représenter un 'code' (Auer 2006, 4–9; Mondada 2007), et l'autre à la façon dont on peut conceptualiser le lien entre le recours à un certain code (et à l'AC) et ses enjeux d'ordre socio-identitaire (Auer 2005; Gafaranga 2005; Mondada 2007, 177–183). Ces deux aspects sont discutés dans les deux prochaines sections ; la structure bipartite est inspirée de celle proposée par Mondada (2007).

7. Regards croisés I : définir codes et alternances

Dans les perspectives grammaticales et sociolinguistiques (variationnistes) sur l'AC, ce qui constitue une *alternance* et ce qui peut constituer un *code* dépend largement de la définition et de l'interprétation qu'en fait le chercheur. Doté d'un savoir spécialiste sur l'étymologie (quelle est l'origine d'un mot ?), la morphologie (un item est-il intégré aux structures de la langue cible ?), la situation macro-sociolinguistique (quel est le rôle d'une certaine langue dans une société donnée ?), il applique aux données des catégories qu'il établit d'un point de vue extérieur à la situation d'interaction et en surplomb des pratiques. Si cette démarche permet de décrire la systématité de certaines pratiques et de leurs liens potentiels avec des structures sociales, elle répond uniquement à des questions qui relèvent d'une perspective étique, propre à des préoccupations de l'analyste. En revanche, elle ne rend pas compte de la pertinence des catégories appliquées pour les participants eux-mêmes et les activités dans lesquelles ils sont engagés : en quoi l'étiquetage de mots comme appartenant à une langue donnée, en quoi la dichotomie entre formes socio-historiquement routinisées (emprunt) et utilisation fonctionnelle (AC) de ressources plurilingues, sont-ils pertinents pour l'activité située des participants ?

La perspective de l'analyse conversationnelle sur l'AC se propose d'apporter des éléments de réponse à ce problème (que nous évoquions déjà dans la section 1, p. 41). Elle permet de faire valoir la pertinence des catégories pour les participants, en rendant compte de « la conséquence procédurale » des choix linguistiques. Elle cherche à démontrer comment les interactants s'orientent mutuellement vers les ressources qu'ils déploient, en s'alignant ou se désalignant par rapport au choix de code de leurs coparticipants. Plus particulièrement, il s'agit pour l'analyste de montrer que le contraste fonctionnel entre les différents codes en jeu ainsi que l'étiquette linguistique attribuée à

78 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguismes juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

une unité donnée (par exemple la catégorisation d'un mot comme « allemand » ou « anglais ») sont manifestement pertinents (*demonstratively relevant*, Li Wei 2002, 174) pour les participants.

Un certain nombre de recherches montre que l'attribution univoque d'une unité à tel ou tel « code », basée sur un savoir extérieur à l'interaction, est délicate, parfois impossible et souvent sans pertinence pour l'interaction. La distinction catégorielle entre ce qui fait partie d'une langue ou d'une autre ne peut pas toujours être clairement explicitée, même par un analyste informé. De fait, certaines ressources peuvent « appartenir » à deux langues en même temps, lorsqu'il s'agit par exemple de *diamorphes (quasi-) homophones* (Auer 2006; Clyne 1967) ou de *diamorphes visuels* (Wright 2011). Dans le premier cas, les éléments sémantiquement distincts se prononcent de la même manière dans différentes langues (*sceau* vs. *so* [eng/deu] 'ainsi'). Dans le second cas, la graphie est identique alors que la prononciation (et parfois la signification) est différente (*effort* en anglais, français et suisse allemand). Parmi les « zones neutres » ou de transition l'on peut compter certains marqueurs de discours (*hm*), les rires ou encore les noms propres. Outre la difficulté de catégoriser certains éléments en soi ambigus, il faut souligner que même lorsqu'un savoir typologique ou étymologique semble permettre une attribution, cette catégorisation n'est pas nécessairement pertinente pour les participants eux-mêmes (voir Alvarez-Cáccamo 1998 qui travaille sur l'AC entre catalan et castillan ; voir aussi Gumperz 1982a, 84 et Ledegen & Richard 2007). Inversement, des codes qui paraissent éminemment proches d'un point de vue typologique peuvent parfois être traités comme des variétés séparées par les individus qui les utilisent (voir Blom & Gumperz 1972 qui analysent l'AC entre deux variétés de norvégien, le *ranamal* et le *bokmål*). L'entreprise de l'analyse conversationnelle ne consiste pas à considérer les diverses ressources déployées par les participants comme appartenant *a priori* à telle ou telle langue, mais à rendre compte de l'accomplissement local des catégorisations qui peuvent parfois rester malléables et flexibles, notamment dans le cas de pratiques opérant une hybridation des codes.

Un second élément qui représente un défi central dans l'approche de ressources plurilingues et de leur catégorisation, réside dans la distinction entre emprunt et AC, entre ce qui doit être considéré comme faisant partie intégrante de la « langue hôte » et ce qui est susceptible de représenter un emprunt spontané, et donc de l'AC. Le critère le plus souvent rapporté pour distinguer l'emprunt (*borrowing*) de l'AC renvoie à l'intégration de l'élément d'une langue *x* aux conditions morphologiques, syntaxiques et souvent phonologiques d'une langue *y* (Poplack 1980, 583)⁵¹. Les deux exemples suivants illustrent ce cas de figure :

⁵¹ La distinction remonte déjà à Haugen (1956) qui oppose l'AC, où le caractère des différentes variétés est maintenu, à l'interférence et l'intégration.

80 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguisms juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

revanche, des éléments comme *now*, *today* (anglais, 'maintenant', 'aujourd'hui'), *tschüss* (allemand, 'au revoir'), *baci* (italien, 'bisous'), et des verbes comme *checker*, *looker* ('consulter', 'regarder') ou *rider* ('faire du snowboard'), seront considérés comme des instances d'AC en raison de leur absence des références lexicographiques.

Le recours à de tels critères pour opposer AC et emprunt – qu'ils soient dictionnaires ou quantitatifs – ne va pas sans poser problème (pour une discussion du rôle des dictionnaires voir le volume édité par Bavoux 2008 et notamment les contributions de Ledegen 2008 et de Robillard 2008b). L'appel à des savoirs de spécialistes, exogènes à la situation d'interaction, par exemple à propos de l'étymologie d'un élément ou de son intégration, à travers le temps, dans les usages d'une communauté linguistique, soulève, derechef, la question de la pertinence de ces catégories pour les participants eux-mêmes et pour l'activité concrète dans laquelle ils s'investissent. D'une part, une ressource qui n'est pas routinisée sur l'ensemble d'une société peut malgré tout être partagée par certains de ses membres (qui peuvent former une certaine communauté de pratique) ; l'attestation d'un élément dans un dictionnaire spécialisé (dictionnaire des jeunes, dictionnaire de français régional) en est un indice important. Par exemple, les termes *mensa* ('restaurant universitaire') ou *natel* ('téléphone portable') ne figurent pas dans le PR mais font partie intégrante du français tel qu'il est pratiqué en Suisse romande (voir Thibault & Knecht 2004). Il en va de même pour un élément comme *easy* ('facile'), qui n'est pas intégré au PR, mais qui est largement répandu dans certains parlars « des jeunes » (voir par exemple Tengour 2013).

D'autre part, un élément peut, même s'il fait partie de la lexicographie de référence, représenter une ressource qui, dans le cours d'une interaction située, est « saillante » et fonctionnelle pour les participants et qui leur permettrait de structurer leur discours ou d'invoquer des affiliations identitaires.

Voici un exemple de la manière dont la prise en considération du contexte séquentiel dans lequel une ressource est déployée peut profondément affecter l'analyse du statut d'un élément en tant qu'emprunt ou AC.

(28) WAFR27 (12.8.2011)

[1] Elo
Ciao. Tu as des nouvelles de Paul au fait??

18:15:18

[2] Michel
Saluti, j'ai eu un tit message sur Facebook comme quoi il
était bien arrivé et qu'il profitait déjà

18:41:03

Dans le message [1] de l'extrait (28), Elo commence par proposer une salutation en utilisant une forme très commune en français contemporain; « ciao » représente un élément hautement routinisé en français et fait partie de la lexicographie de référence depuis les années 50 du XXe siècle⁵⁶. Si le chercheur limite son analyse au message d'Elo [1] et qu'il doit se référer audit savoir dictionnaire, il sera susceptible de traiter cette occurrence comme recours non-fonctionnel à un emprunt routinisé.

La prise en compte du message [2], et donc de la façon dont Michel traite, rétroactivement, la ressource déployée par Elo, permet en revanche de prendre en considération les méthodes utilisées par les participants pour rendre mutuellement visible la façon dont ils catégorisent ce qu'ils font. En proposant une salutation italienne (*Saluti*, 'salut', 'salutations') qui n'est aucunement commune en français, Michel fait visiblement écho au *ciao* proposée par Elo en [1] et exhibe sa catégorisation de l'item comme étant un élément d'origine italienne. Comme l'italien est en plus déployé dans une paire adjacente de type salutation-salutation, son utilisation est séquentiellement sensible et rend visible la façon dont les participants (notamment Michel) s'orientent vers l'italien comme ressource permettant de coordonner l'activité en cours. En répondant par l'italien, Michel s'aligne sur le choix linguistique d'Elo, et traite la ressource mobilisée comme constatable (et donc pertinente), mais aussi comme partagée et normale.

Si la distinction entre emprunt et AC basée sur des critères externes au contexte d'interaction est possible, elle opérerait, dans le cas présent, une catégorisation qui n'est visiblement pas en accord avec celle proposée par les participants. On voit donc bien avec cet exemple que l'étude des pratiques plurilingues « en action » (Mondada & Pekarek Doehler 2003), à savoir dans leur contexte séquentiel au sein d'interactions situées, permet de fournir une base d'interprétation qui prend en compte la façon dont ces ressources sont catégorisées par les participants, et ce indépendamment de leur statut, exogène à la situation, en tant qu'AC ou emprunt. La conséquence qu'en tire l'analyse conversationnelle est qu'il est nécessaire de rendre visible la conséquence procédurale des ressources déployées plutôt que de fonder son interprétation sur les catégorisations externes aux situations d'interactions.

Il faut toutefois noter qu'une catégorisation des pratiques plurilingues uniquement basée sur leur pertinence au sein d'interactions concrètes comprend elle aussi certaines limites. Une approche purement conversationnaliste des pratiques plurilingues court le risque de faire entièrement abstraction des dynamiques macro-sociales dont le traitement cumulé de certains items (fréquence)

⁵⁶ Le PR en ligne indique l'année 1953.

peut représenter un indice. En effet, le fait que les participants traitent des ressources comme étant par exemple localement fonctionnelles (et donc comme relevant de l'AC), n'exclut pas que les ressources en jeu soient en voie de routinisation et que la fréquence d'un item représente un indice sur les dynamiques macro-sociolinguistiques en cours. Le fait que dans une communauté donnée, un nombre important de personnes a régulièrement recours à de l'AC en anglais ou en allemand peut contribuer à rendre visible les dynamiques d'ordre macro-social dont ces pratiques sont indicatives.

Au lieu de considérer les approches sociolinguistiques variationnistes et interactionnelles comme mutuellement exclusives, l'on peut décrire les pratiques plurilingues en envisageant ces perspectives dans leur complémentarité. Ainsi, les quantifications par le biais d'annotations basées sur des catégories précises (et arrêtées) permettent de décrire une partie des normes sociales en vigueur et les dynamiques sur le fond desquelles s'inscrivent les interactions concrètes (voir la notion de « marché linguistique » de Bourdieu 1977). Les interactions façonnant à leur tour les structures sociales, l'analyse d'échanges situés permet d'éclairer la façon dont ces dynamiques sont localement co-construites par les participants et rendues pertinentes par rapport aux finalités de l'interaction.

8. *Regards croisés II : lier codes et identités*

Les différentes perspectives sur l'AC sont riches en incidences sur la conceptualisation des liens entre le recours à l'AC et ses implications d'ordre socio-identitaire.

Une des fonctions communément associées à l'AC est celle d'indexer l'affiliation des individus qui y ont recours à des identités collectives (telle une « (sub)-culture », un « groupe ethnique » ou encore une « nation »)⁵⁷. La manière dont on peut articuler ce lien entre une ressource donnée et sa potentielle valeur indexicale reste pourtant délicate : de quelles identités une certaine pratique est-elle indicative et quelles méthodes peuvent démontrer la pertinence d'une telle indexicalité dans l'interprétation de l'AC ? (voir Auer 1984a, 1996, 2005; Cashman 2005; Gafaranga 2005; Mondada 2007).

Dans une perspective sociolinguistique variationniste sur l'hétérogénéité linguistique, l'AC et les choix linguistiques sont considérés comme reflétant certaines régularités dans les structures sociales (genre, groupe d'âge, région, ethnicité, mais aussi type de situation, etc.). La dichotomie classique entre *we-code* et *they-code* (Blom & Gumperz 1972), mais aussi celles proposées dans le cadre du *markedness model* (Myers-Scotton 1993b), sont des exemples de modèles partant de liens relativement stables entre un certain comportement linguistique et ses implications d'ordre social (voir section 5, p. 58) ; ils expliquent les fonctions de l'AC sur la base d'informations dont le

⁵⁷ Notons pourtant que les approches grammaticales de l'AC font largement abstraction des implications socio-identitaires de cette pratique (voir section 4).

chercheur dispose à propos du contexte macro-sociétal plus large (Auer 1998). Dans une même optique, l'AC peut être vue elle-même comme un indice des dynamiques sociétales en jeu ; la description détaillée des formes plurilingues peut notamment contribuer à dresser un tableau de certaines évolutions collectives devant lequel se déploient les actions communicatives au sein d'une société. Le codage des formes linguistiques, la quantification des différentes formes codées et sa mise en relation avec des variables indépendantes (voir Labov 1972) permettent de rendre partiellement compte de la signification macro-sociétale d'une ressource pour une collectivité donnée (par exemple la présence de l'allemand ou de l'anglais en Suisse romande).

L'approche qui considère le recours à une forme linguistique comme le reflet de structures sociales est toutefois potentiellement problématique en raison de la façon essentialiste dont elle conçoit l'appariement entre forme et signification sociale (Gafaranga 2005). Plus spécifiquement, la critique possible concerne d'une part la manière dont la structure sociale est conceptualisée et d'autre part la façon élémentaire dont le lien entre régularités linguistiques et sociales est envisagé.

Pour ce qui est des régularités sociales, le risque consiste à considérer l'*identité* comme l'appartenance évidente d'un individu à une communauté homogène, caractérisable par des variables prédéfinies, comprises comme naturellement pertinentes (pour une critique voir Cameron 1990). La focalisation sur l'identité d'un individu qui se base sur des variables préétablies réduit pourtant de façon importante la complexité des structures sociales dans lesquelles les dynamiques identitaires s'inscrivent et ne rend pas compte de la malléabilité des positionnements identitaires qui peuvent émerger au cours d'interactions situées (Gafaranga 2005, 289). Si tout individu peut être catégorisé par une multiplicité de critères, qui sont en principe objectivement adéquats, les différentes facettes de l'identité ne sont pas pertinentes pour toutes les occasions (Moerman 1974) ; parfois, les identités localement établies peuvent même être en contradiction avec les identités telles qu'elles seraient manifestes dans un questionnaire ou un passeport et ne seraient pas moins « vraies » pour autant.

Pour ce qui est du lien entre le recours à une forme et sa signification sociale, l'approche sociolinguistique part du principe qu'une ressource linguistique (le recours à l'anglais par exemple) « reflète » directement et valablement une affiliation socio-identitaire sur la base de valeurs indexicales intrinsèquement liées aux ressources déployées (l'anglais comme langue de la globalisation, des affaires, de la culture pop, de la communication universitaire, etc. ; le français comme langue élégante et romantique)⁵⁸. Ce lien iconique entre ressource x et signification y, s'il peut être invoqué par les participants, ne peut pas être considéré comme établi.

⁵⁸ Pour une critique de l'approche du *language-reflects-society* voir Cameron (1990) et Gafaranga (2005).

Certains chercheurs mettent en effet en garde contre l'adoption trop hâtive d'un savoir exogène à propos des structures sociales dans l'interprétation d'instances d'AC (par exemple Gafaranga 2005). Dans leur étude sur des jeunes anglais d'origine jamaïcaine, Sebba & Wootton (1998) ont notamment illustré que tant l'anglais que le jamaïcain pouvaient, selon les situations, fonctionner comme ressource pour marquer une identité minoritaire (comme *we-code*). Le cas du *crossing* (Rampton 1995) illustre quant à lui que certains participants recourent à des ressources qui ne leur « appartiennent » pas mais qui sont communément associées à une communauté dont ils ne font en principe pas partie. Notons par exemple le cas du recours au créole par des Londoniens blancs (Hewitt 1986) ou l'utilisation du punjabi par des jeunes Jamaïcains de Londres pour mettre en scène une identité de jeune citadin (Rampton 1995).

Ces pratiques attestent de la grande polyphonie que peuvent exprimer les ressources plurilingues telles que déployées par les individus (Androutsopoulos 2011; Bachtin 1981) ; un même participant peut recourir à l'AC comme ressource permettant de juxtaposer des voix multiples, de faire sienne la parole d'autrui, au point de mettre à mal l'idée d'une identité dont les constituants sont à tout temps les mêmes et pertinents pour toutes les actions sociales d'un même individu. Par ailleurs, les exemples de recherches cités illustrent aussi la nature flexible des liens entre des matériaux linguistiques spécifiques et leurs valeurs d'ordre socio-symbolique et identitaire. En substance, ni l'identité en tant que telle, ni le rapport entre la forme et ce qu'elle représente au niveau social, ne sont insensibles aux usages locaux qu'en font les participants.

Dans une perspective praxéologique des pratiques plurilingues, ces indexicalités socio-identitaires ne sont pas présupposées mais sont considérées comme quelque chose que les participants accomplissent continuellement dans le cours de l'interaction. Dans cet ordre d'idée, l'identité ne se résume pas à un assemblage de variables préexistantes qui attendent à être mises en lien avec des pratiques langagières, elle est un accomplissement social ; une identité est attribuée, retirée, assumée, refusée, ignorée au sein d'interactions concrètes et elle est donc davantage quelque chose que les gens *font* que quelque chose qu'ils *sont* (Antaki & Widdicombe 1998, 2; Mondada 2007, 182)⁵⁹.

Nous présentons ici deux approches qui envisagent le lien entre langue et implications socio-identitaires comme une activité socialement accomplie : l'une se rapporte à la notion de *positionnement* (*stance* et *stancetaking* ; Jaffe 2009b) et l'autre relève de l'analyse des catégories d'appartenance (ACA, en anglais *membership categorization analysis*, MCA), initiée par Sacks (1972,

⁵⁹ Voir la distinction entre les catégories sur lesquelles l'analyste se fonde en recourant à un savoir stabilisé sur le contexte macro-social (*brought along*) et les catégories telles qu'elles émergent dans l'interaction (*brought about*).

1979, 1992)⁶⁰. Les deux perspectives comprennent de nombreux recoupements conceptuels mais se distinguent sensiblement en ce qui concerne l'apparat méthodologique appliqué.

Du Bois (2007 ; également cité par Jaffe 2009b), définit le positionnement (*stance*) comme suit⁶¹ :

« Stance is a public act by a social actor, achieved dialogically through overt communicative means (language, gesture, and other symbolic forms), through which social actors simultaneously evaluate objects, position subjects (themselves and others), and align with other subjects with respect to any salient dimension of the sociocultural field » (Du Bois 2007, 163).

L'on notera d'abord que le positionnement est un phénomène qui se rapporte à l'évaluation d'*objets* ; ces objets peuvent être tout aussi bien matériels qu'idéologiques (Jaffe 2009a, 5). En cela, la langue représente également un objet par rapport auquel les participants se situent. D'une part, ils catégorisent régulièrement leur propre activité communicationnelle en commentant et en évaluant ce qu'ils disent ou écrivent : ils peuvent par exemple réorienter l'interprétation d'une déclaration sérieuse comme humoristique⁶², marquer quelque chose comme évident (ou non), afficher leur degré de certitude par rapport à un énoncé donné, assumer (ou non) la responsabilité de leur parole, etc.⁶³. D'autre part, les participants déploient des façons de parler qui peuvent en soi représenter des ressources de positionnement : en recourant à un matériau linguistique spécifique (au « parler jeune », à l'AC, au code-mixing etc.), ils peuvent mobiliser des associations socio-historiquement appareillées à ces ressources et se positionner par rapport à ces associations.

Le deuxième élément constitutif du processus de positionnement tel que défini par Du Bois (2007), à savoir le *sujet* (ou les participants à l'interaction), est intrinsèquement lié à l'évaluation de l'objet : tout positionnement est en effet aussi, simultanément, une manière de s'aligner sur ou de se désaligner par rapport à la position de son interlocuteur. En se positionnant par rapport à son dire (comme plus ou moins sérieux, plus ou moins assumé etc.), un participant peut par exemple indiquer le rapport interpersonnel ou la modalité d'interaction momentanément pertinents.

Notons enfin que la définition de Du Bois illustre également que tout positionnement s'effectue sur une toile de fond macro-sociale, composée des associations conventionnalisées entre des

⁶⁰ Le terme *membership categorization analysis* est ainsi traduit par Pepin (2007). Mondada (2007, 182) le traduit par *analyse des dispositifs de catégorisation*. Pour une introduction voir Bonu & al (1994), Hester & Eglin (1997) ou Silverman (1998). Le terme MCA étant plus largement utilisé, c'est celui que nous utiliserons dans le cadre de ce travail.

⁶¹ Pour une introduction voir aussi Englebreton (2007).

⁶² En cela, le *stancetaking* est proche du concept de l'indice de contextualisation de Gumperz (1982a) ; voir premier volet, ch. 2, section 6.3, p. 74. Pour une comparaison entre indice de contextualisation et *stancetaking*, voir Jaffe (2009a, 10).

⁶³ Pour une vue d'ensemble sur les différents types de positionnements voir Du Bois (2007, 142) ; voir en particulier la notion de positionnement épistémique (*epistemic stance*) qui renvoie aux processus de revendication et d'attribution de savoir et non savoir servant, entre autres, à négocier l'autorité relative des participants.

comportements (et donc, entre autres, des façons de parler) et les « 'big' identity categories » (Jaffe 2009a, 15). L'étude du positionnement représente alors une ressource analytique efficace d'une part pour conceptualiser la façon dont les participants mobilisent cette « matrice sociolinguistique » (Jaffe 2009a, 1) et d'autre part pour donner à voir la manière dont ils procèdent, inversement et concomitamment, à son façonnement.

L'autre approche qui considère l'identité comme accomplissement social ayant lieu dans l'interaction, relève de *l'analyse des catégories d'appartenance* (ACA, en anglais *membership categorization analysis, MCA*), initiée par Sacks (1972, 1979, 1992)⁶⁴. Cette perspective part du principe que dans la parole-en-interaction, les participants utilisent un certain nombre de ressources (dont la langue) pour donner du sens à des objets du monde, des personnes et à leurs activités, en les assignant à des « catégories collectives » (« collections de choses »)⁶⁵. Dans cette optique, les membres d'une société sont dotés d'un savoir partagé (mais toujours sujet à des négociations locales) à propos de ces catégories collectives, leur permettant de faire des inférences à propos de celles-ci⁶⁶, notamment sur ce qui caractérise les « choses » qui y sont incluses (cela rappelle l'idée de la « matrice sociolinguistique » mobilisée dans l'étude du positionnement). Articulé avec « certaines règles d'application », ces « collections de choses » forment des *dispositifs de catégorisation d'appartenance* (DCA, ou *membership categorization devices, MCD*)⁶⁷ qui permettent aux participants d'organiser les catégories et de leur donner du sens pour l'activité dans laquelle ils sont engagés⁶⁸.

L'assignation de catégories peut être effectuée par des références explicites, par exemple par le recours à des mentions de catégories ('femme', 'espagnol', 'professeur', 'monolingue', 'texteur', etc.) ou à des séquences de catégorisation (Sacks 1992, 1) servant à caractériser une personne comme membre d'une certaine collection (« tu as l'air de x », « quel x ! »). Il faut pourtant noter – et là réside la force du modèle – qu'une mention explicite des catégories n'est pas nécessaire pour l'assignation de catégories identitaires à d'autres ou à soi-même (Day 1998) mais qu'une catégorisation peut aussi relever d'inférences à partir d'*activités* (*category-bound activities, CBA* ; Sacks 1972, 1992) et de *caractéristiques communément associées* à des catégories données (*prédicats catégoriels* ou

⁶⁴ Le terme *membership categorization analysis* est ainsi traduit par Pepin (2007). Mondada (2007, 182) le traduit par *analyse des dispositifs de catégorisation*. Pour une introduction voir Bonu & al (1994), Hester & Eglin (1997) ou Silverman (1998). Le terme MCA étant plus largement utilisé, c'est celui que nous utiliserons dans le cadre de ce travail.

⁶⁵ *Collection of things* en anglais.

⁶⁶ Sacks (1992, 1) parle de *inference-rich categories*.

⁶⁷ Traduction française proposée par Mondada (2007) et Pepin (2007).

⁶⁸ Pour une explication détaillée de ces règles d'application voir Silverman (1998), Stokoe (2012) et en français Pepin (2007).

category predicates ; Jayyusi 1984). Ainsi, l'identification (par exemple la mention) d'une catégorie (par exemple 'la stewardesse') entraînerait une série d'inférences à propos des activités ('saluer', 'sourire', 'servir à manger'), des traits ('être polie'), mais aussi des savoirs ('connaissance sur la sécurité d'un avion') et des droits et obligations ('venir quand un voyageur appelle') potentiellement caractéristiques pour cette catégorie. Inversement, en adoptant certains prédicats catégoriels (par exemple en affichant un certain comportement particulièrement attentif et poli, ou en adoptant une certaine prosodie), un individu peut indexer son appartenance à une catégorie collective, par le biais de ce que Sacks appelle le *doing being* d'une catégorie (Sacks 1972, 1992)⁶⁹.

À ce stade, il importe de souligner que dans la MCA, l'appariement entre catégories, activités et prédicats n'est pas figé mais qu'il est hautement sensible au contexte⁷⁰. Ainsi, tout individu peut être catégorisé (et peut se catégoriser) de façon différente, mais toutes les catégories ne sont pas localement pertinentes. Par ailleurs, selon les contextes, une même catégorisation peut avoir des significations et des effets bien différents.

La question centrale soulevée par la MCA est donc de savoir quelle identité est pertinente à un moment donné et quel est son rôle dans les contingences d'une certaine situation. Comment ne pas tomber dans le piège d'apparier de « façon sauvage » (*wild and promiscuous* ; Fitzgerald 2012; Stokoe 2012) des activités et prédicats à des catégories données, en reposant sur sa seule intuition pour son interprétation ?

La même question se pose en lien avec le *stancetaking*, présenté plus haut : comment le chercheur peut-il s'assurer que son interprétation de l'AC en tant que ressource de positionnement (notamment interpersonnel et socio-identitaire) est empiriquement adéquate ?

Dans le cas du *stancetaking*, Jaffe (2007, 68) souligne que pour interpréter les processus de positionnement, le chercheur doit s'informer à propos des associations conventionnalisées entre codes et significations sociales dans un contexte historique et culturel spécifique, à propos des attitudes des locuteurs, de leur répertoire linguistique etc. Le mérite de l'étude du *stancetaking* réside alors dans l'exploration du lien entre cette toile de fond et sa mobilisation locale par les participants. Pour cela, Du Bois (2007) met en avant que le positionnement est un processus accompli dialogiquement (*dialogically achieved*) qui doit être étudiée « en action » (Du Bois 2007, 165).

⁶⁹ L'exemple de la stewardesse est tiré d'Antaki & Widdicombe (1998) ; il est aussi repris par Higgins (2007).

⁷⁰ Antaki & Widdicombe (1998, 4) parlent d'*indexicality and occasionedness* des identités.

Une des manières de s'informer sur la façon dont les participants rendent mutuellement visibles les catégories qu'ils mobilisent dans l'interaction est proposée par la MCA et consiste à analyser la conséquence procédurale des catégorisations (Antaki & Widdicombe 1998, 5; Schegloff 2007a; Stokoe 2012). Dans une telle perspective, il s'agit de chercher des indices sur la façon dont les participants attribuent, acceptent, refusent des catégories identitaires par le biais des structures conversationnelles qu'ils déploient. Cela concerne autant la façon dont les participants s'alignent ou se désalignent par rapport à des catégorisations explicitées que la manière dont ils traitent les pratiques (relevant des prédicats de catégories), par l'alignement sur un certain type de ressource, comme un style, une variété ou une langue.

Il existe aujourd'hui un certain nombre d'études qui rendent compte des processus de catégorisation identitaire à l'œuvre dans les interactions plurilingues, observables par le biais des structures conversationnelles (Cashman 2005; Gafaranga 2001, 2005; Higgins 2007; Mondada 2004, 2007; Mondada & Pekarek Doehler 2003; Torras & Gafaranga 2002).

Il a par exemple été démontré que la sélection de langue⁷¹ pouvait en soi représenter un dispositif de catégorisation permettant d'assigner, d'assumer ou de refuser des attributs liés à ces choix. Le fait que dans une interaction potentiellement bilingue, un participant s'aligne sur le choix de langue proposé par son interlocuteur peut lui permettre de s'afficher comme quelqu'un qui comprend et maîtrise la langue proposée, ou comme quelqu'un qui s'affilie à ce choix pour des raisons d'ordre « idéologique » (dans le sens d'une affiliation identitaire) (voir le concept d'AC liée-aux-participants chez Auer 1996, et section 6.4, p. 74). En revanche, lorsque quelqu'un choisit de renégocier la langue proposée dans une première contribution, il catégorise ce choix comme potentiellement problématique. Une telle négociation peut être initiée par des formulations explicites (*can I order in English ?*) et/ou par un désalignement sur le choix de langue (Cashman 2005; Gafaranga 2005; Torras & Gafaranga 2002).

Par de telles renégociations, les participants peuvent procéder à des catégorisations diverses : ils peuvent par exemple s'indexer comme incompetent dans la langue choisie (Torras & Gafaranga 2002), mais ils peuvent également signaler que le choix n'est pas adéquat dans la situation donnée (pour diverses raisons). Dans le cas de traductions et de reformulations d'énoncés faits par d'autres personnes au sein de groupes, la renégociation peut participer d'une attribution d'incompétence à certains membres du groupe – attribution qui peut par ailleurs être contestée par les individus concernés (Cashman 2005, 307; Day 1998).

⁷¹ Torras & Gafaranga (2002) parlent de *medium selection*.

Un autre exemple qui permet d'observer la façon dont les pratiques plurilingues participent de la constitution d'appartenances sociales peut être trouvé dans les phénomènes de réparation. Ceci a notamment été décrit pour le traitement d'AC de type insertionnel (Auer 1995; Higgins 2007, 57; Torras & Gafaranga 2002, 533) ou dans le cas d'alternations constituées d'un seul mot (par exemple un nom) (Cashman 2005, 307). La reprise ponctuelle d'une même insertion (Auer 2006) ou l'insertion massive d'éléments d'une langue *x* dans une autre langue (Higgins 2007) sont tous deux des procédés qui illustrent que les participants s'orientent vers des ressources qu'ils traitent comme partagées et ne posant aucun problème. En revanche, si le recours ponctuel à un élément d'une autre langue est traité comme sujet à réparation (*repairable matter*), comme source de problème ou d'humour, les participants se catégorisent eux-mêmes et l'un l'autre comme membres compétents ou non, légitimes ou non, d'une certaine « collection ». Cashman (2005, 309) illustre par exemple que l'appartenance d'une personne à un certain groupe pouvait être refusée par l'hétéro-réparation hétéro-initiée d'une certaine prononciation, créant ainsi des frontières nettes entre les personnes procédant à la réparation (compétentes et *insider*) et celles dont la contribution a fait l'objet de la réparation (incompétentes et *outsider*).

Ces exemples illustrent que les ressources linguistiques ne peuvent pas uniquement être conçues comme reflétant directement les structures sociales, elles doivent en soi être considérées comme un aspect central de la structure (et de structuration) sociale (Cameron 1990; Gafaranga 2005). Par la façon dont ils traitent les pratiques plurilingues, les participants mobilisent des catégories qui leur permettent d'articuler des appartenances à des identités collectives, à des groupes, et de se caractériser soi-même et les autres comme membres (ou non-membres) d'une certaine catégorie.

L'approche praxéologique de l'identité représente un complément essentiel aux analyses macro-sociolinguistiques. Si la description détaillée des pratiques et sa mise en lien avec des variables indépendantes permettent de dresser un tableau des dynamiques identitaires en jeu à un niveau sociétal plus large, l'analyse des pratiques à un niveau micro de socialité contribue à rendre manifestes ces dynamiques identitaires telles qu'elles sont déployées (ou non) par les participants dans des interactions situées. Elle permet de rendre visibles, outre les catégories et fonctions potentiellement envisageables d'un point de vue exogène (catégories *brought along by the researcher*), celles qui sont verbalement accomplies dans le cours d'une activité précise (*brought about by the participants*, voir Gafaranga 2002)⁷².

Nous présenterons, dans le chapitre dédié au dispositif méthodologique, les atouts d'une perspective intégrée sur les pratiques plurilingues et leurs implications socio-identitaires, et montrerons en quoi

⁷² Voir aussi Li Wei (2002) qui parle de *talking into being social structure*.

la prise en compte de différents niveaux de régularités est pertinente en vue des objectifs du présent travail.

9. Le décentrement du regard : de l'AC au tournant de l'hétéroglossie

9.1 Polylinguaging et superdiversity – translanguaging – translingual practice

La description des approches sur les pratiques plurilingues que nous avons proposée dans ce chapitre jusqu'ici donne à voir un basculement graduel des perspectives et des questionnements centraux à la recherche sur le contact des langues. On peut en particulier observer un détachement progressif d'approches qui décrivent, catégorisent et interprètent les pratiques plurilingues « d'en haut » et qui s'intéressent à la manière dont les « langues », comprises comme ensembles de spécificités clairement étiquetables d'un point de vue du chercheur, sont alternés et mélangés.

La perspective de « l'expert surplombant » (Robillard 2008b, 331) qui catégorise les pratiques *top-down*, a été remise en question par des approches qui considèrent la mobilisation et la combinaison de diverses ressources comme quelque chose que les participants *font* et qu'il s'agit de catégoriser et d'interpréter en prenant leur point de vue comme base de référence.

Comme nous l'évoquions dans les deux sections précédentes, cette évolution se rapporte non seulement à un changement dans la manière de conceptualiser les *ressources* plurilingues (section 7), mais aussi dans la façon d'envisager les *implications socio-identitaires* de ces ressources (section 8). Ainsi, l'attention se déplace de cartographies des pratiques plurilingues, de distributions macro-sociales et de liens statiques entre pratiques plurilingues et fonctions socio-pragmatiques, vers des rapports mouvants et toujours sujets à des renégociations locales entre les ressources déployées et les constructions identitaires, communautaires, socio-géographiques, etc.

Ce décentrement du regard, qui est de fait systématiquement pratiqué dans l'approche interactionnelle sur les pratiques plurilingues, trouve des échos, en ce qui concerne la sociolinguistique, dans l'émergence d'une série de concepts qui ont été forgés au début du XXI^e siècle et qui peuvent être regroupés, comme le proposent García & Li (2014), sous le terme bakhtinien de *l'hétéroglossie* (que nous évoquions précédemment ; voir pp. 19 et 29 ; voir également Androutsopoulos 2011; Bailey 2007; Leppänen & al 2009)⁷³.

Deux éléments centraux distinguent l'approche hétéroglossique de l'approche sociolinguistique variationniste. Le premier réside dans le fait que le concept de l'hétéroglossie permet de mettre sur le même plan les ressources plurilingues et les ressources internes à ce qui est communément appelé

⁷³ Ils se recoupent partiellement, pour ce qui est du domaine francophone de la recherche, avec les appels de Robillard (2008a) en faveur d'une *alterlinguistique*, d'une sociolinguistique de l'hétérogène.

une langue (Bailey 2007, 258 ; aussi mentionné par Androutsopoulos 2011, 283) ; le concept semble par ailleurs aussi permettre d'adresser la juxtaposition de la langue à d'autres ressources sémiotiques (pictographie, images, fichiers sons, etc. ; voir Canagarajah 2013).

Le second élément se rapporte au fait que l'hétéroglossie est comprise non pas comme quelque chose que les individus subissent et qui reflèterait naturellement une appartenance sociale mais comme quelque chose qu'ils accomplissent :

Therefore, heteroglossia does not *occur*, as one might say with regard to language variation, but it is *made* : it is fabricated by social actors who have woven voices of society into their discourses, contrasting these voices and the social viewpoints they stand for (Androutsopoulos 2011, 282).

Nous exposons les aspects centraux de quatre concepts essentiels liés à une telle perspective hétéroglossique sur les pratiques plurilingues, à savoir le polylinguisme et la superdiversité (*polylingual languaging, superdiversity*), le translinguisme (*translanguaging*) et la pratique translangagière (*translingual practice*)⁷⁴ et nous soulignons leurs apports, que nous considérons essentiels. Nous abordons ensuite, dans la section 9.2, le concept du *bricolage*, plus ancien que les autres termes, et décrivons en quoi il représente un exemple intéressant de la façon dont on pourrait imaginer les modalités de mise en place d'une perspective hétéroglossique sur les pratiques plurilingues.

Le concept du polylinguisme (*polylingual languaging* ou *polylanguaging*) a été forgé par le linguiste danois Jørgensen lorsqu'il travaillait sur les pratiques langagières telles qu'elles étaient observables chez les jeunes dans un milieu urbain et multiethnique (turc-danois à Copenhague). Le polylinguisme se base sur la revendication que « les langues » sont des constructions idéologiques que l'on ne peut en réalité ni étiqueter ni compter (Jørgensen 2008; Jørgensen & al 2011). Dans cet ordre d'idée, ce ne sont pas des « langues », mais des *traits linguistiques (features)* que les participants utilisent et combinent. Ces traits peuvent, mais ne doivent pas nécessairement être assignés, par les participants eux-mêmes, à des catégoriques regroupantes comme « le danois » ou « le turc » (Jørgensen 2008, 167). La manière dont le phénomène du contact linguistique est envisagé dans le cadre du polylinguisme est alors décrite comme suit :

⁷⁴ D'autres concepts sont par exemple le *métrolinguisme* d'Otsuji & Pennycook (2010), la *pratique transidiomatique* de Jacquemet (2005), la *multivocalité* de Higgins (2009) ou encore le *crossing* de Rampton (1995). Pour une vue d'ensemble voir García & Li (2014), notamment le ch. 2 de la partie I. Voir aussi Androutsopoulos (en préparation). Nous basons notre présentation en partie sur celle de ces deux auteurs.

92 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguisms juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

Language users employ whatever linguistic features [that] are at their disposal to achieve their communicative aims as best they can, regardless of how well they know the involved languages; this entails that the language user may know – and use – the fact that some of the features are perceived by some speakers as not belonging together (Jørgensen & al 2011, 34).

Contrairement au concept de l'AC, ce type d'approche comporte l'avantage de ne pas résumer les pratiques plurilingues à un va-et-vient entre différentes « langues » étiquetables ; elle considère les ressources plurilingues comme « traits » parmi d'autres faisant tous partie d'un même trésor et dont la dénomination d'un point de vue étique reste en grande partie sans pertinence pour les activités dans lesquelles les participants sont investis. Avant de nommer une langue, la balise utilisée doit ainsi être rendue visiblement pertinente par l'observation des pratiques situées des participants.

Un second avantage du concept de polylinguisme réside dans son association à celui de la *superdiversité* (Blommaert & Rampton 2011; Blommaert 2013; Jørgensen & al 2011). Le concept anthropologique de la superdiversité, créé par Vertovec (2007), renvoie à la multiplication des types de diversités socio-ethniques engendrées par l'intensification des flux migratoires et des connectivités socio-technologiques au début du XXI^e siècle, notamment en milieu urbain (Vertovec étudie le contexte de Londres). Dans son interprétation sociolinguistique, le terme rend compte du fait que les comportements linguistiques et les catégorisations ethno-communautaires qui convoient ces évolutions sont de plus en plus mobiles, complexes et imprévisibles (voir aussi section 5.2, p. 66) ; la tâche du chercheur n'est alors plus de coder et de compter les manifestations observables, mais de comprendre « comment les catégories circulent, sont reprises et reproduites dans les représentations textuelles et dans les rencontres communicationnelles » (Blommaert & Rampton 2011, 12, notre traduction).

Le concept du polylinguisme apparaît donc utile en ce qu'il associe explicitement le récent revirement hétéroglossique de la sociolinguistique à certains éléments saillants de l'écologie macro-sociale dans laquelle les interactions se déploient et que ces interactions contribuent, à leur tour, à façonner. Par ailleurs, le concept encourage explicitement à orienter l'étude de la communication vers plus de considérations multimodales (par exemple prise en compte de l'écrit dans l'espace des villes ; voir Blommaert 2013, 7 ; Leppänen 2007).

Les deux concepts du polylinguisme et de la superdiversité sont nés de l'observation de phénomènes de contact linguistique en milieu urbain. Le concept du translinguisme (*translanguaging*), quant à lui, se focalise davantage sur le contexte scolaire (en particulier en lien avec des langues minoritaires) et sur les implications que la remise en question de l'existence de langues étiquetées comporte pour celui-ci (voir en particulier García 2009 ; García & Li 2014; Otheguy & al 2015). Si le contexte est différent, les prémisses sont comparables. Otheguy & al (2015) les abordent de la manière suivante :

Translanguaging is the deployment of a speaker's full linguistic repertoire without regard for watchful adherence to the socially and politically boundaries of named (and usually notional and state) languages (281).

Pour l'enseignement, les chercheurs déduisent qu'il faut permettre aux élèves la mobilisation conjointe de tous les « ingrédients » (Otheguy & al 2015, 303) de leur répertoire en flexibilisant les frontières entre arènes linguistiques, telles qu'elles sont mises en scène, dans le cadre scolaire, par une structuration spatio-temporelle de monolinguisms parallèles. García & Li (2014) défient par exemple la vision traditionnelle de l'écrit comme relevant nécessairement d'une logique de séparation entre langues.

Parmi les différentes approches hétéroglottes, la *pratique translangagière (translingual practice)*, proposée par Canagarajah (2013), est celle qui porte la perspective holistique sur les ressources communicationnelles le plus loin :

[...] treating language as tightly knit system that stands free of other semiotic resources, detached from the environment, a self-standing product, and autonomous in status distorts meaning-making practices. Though it is important for linguists to focus on language for analytical purposes, such considerations should be informed by its multimodality (introduction).

Dans une telle perspective sur le répertoire, le chercheur est incité à se rappeler que la communication s'étend loin au-delà du monde des mots ; elle implique la mobilisation de diverses ressources sémiotiques et d'aspects liés au contexte de l'interaction. Dans une telle optique, la langue (et les langues), les images, la pictographie, les ressources propres à la variation graphématique, mais aussi d'autres éléments de l'écologie de l'interaction (mimogestuelle, déplacement, situation, support de l'échange) font partie d'un même ensemble holistique de ressources, d'une même boîte à outils ; ils fonctionnent ensemble, se répondent, s'enchevêtrent.

L'émergence de ces différentes perspectives « de l'hétérogène » sur l'étude du contact linguistique va de pair avec une réorientation méthodologique commune : le recours à des catégories préétablies et à leur quantification est généralement écarté et la combinaison de méthodes qualitatives complémentaires, notamment ethnographiques et interactionnelles, est favorisée. En adoptant une perspective « de bas en haut », l'intérêt porte sur la polyvalence, la nature protéiforme des ressources polysémiotiques et sur la négociation localement accomplie de leur catégorisation et de leur portée socio-identitaire.

Le tournant de l'hétérogène remet donc en question la définition traditionnelle de l'AC, notamment lorsqu'elle se base sur une opposition dichotomique entre des codes linguistiques définis et

étiquetés d'un point de vue exogène à la situation de communication ; dans les approches hétéroglossiques, l'attribution de faisceaux de traits sémiotiques à un code linguistique est comprise comme activité accomplie par et pour les participants. Cette optique semble donc pouvoir s'allier aux perspectives praxéologiques sur l'AC, notamment dans l'optique de l'analyse conversationnelle (voir section 6.4, p. 74 et section 7, p. 77) ; ce que le tournant hétéroglossique apporte à ces approches praxéologiques est qu'il contribue à faire varier le regard du chercheur davantage encore et qu'il nous interroge continuellement sur la pertinence d'une focalisation analytique, parfois sans doute trop hâtive, sur les phénomènes de contact de « langues ».

Le problème que comprend le tournant hétéroglossique est d'ordre avant tout pratique : il ne semble en effet pas pouvoir se passer entièrement de l'utilisation d'étiquettes de langues pour dénommer ces faisceaux de traits socio-historiquement associés à des labels comme « le français » ou « l'italien ». Si ces étiquettes peuvent être utilisées, les approches hétéroglossiques nous incitent à les questionner comme constructions sociales que le chercheur, en les nommant, contribue à échafauder. Il en va de même de l'AC, terme que l'on peut continuer à utiliser dans une perspective hétéroglossique, mais dont l'usage doit être fait avec précaution, à savoir en rendant transparent l'utilisation étique ou émique que l'on en fait.

9.2 La notion de *bricolage*

Les perspectives hétéroglossiques sur les pratiques plurilingues peuvent être mises en lien avec un autre concept sociolinguistique, le *bricolage*, utilisé depuis les années 80 dans la recherche sur le langage des jeunes, notamment en Allemagne.

Il importe de souligner que le bricolage est d'abord une étiquette apposée sur une pratique spécifique, à savoir sur un pattern et sur un procédé. La description de ce type de pratique spécifique se base toutefois sur une approche qui se chevauche en partie avec celle du tournant hétéroglossique.

A l'origine, le terme est issu de l'anthropologie structuraliste de Claude Lévi-Strauss (Lévi-Strauss 1962 ; voir Androutsopoulos 2006a, 243). Lévi-Strauss développe la métaphore du bricolage pour modéliser la manière dont les mythes sont fabriqués. Ainsi, des éléments d'anciens mythes seraient repris et serviraient de base, sous des apparences partiellement nouvelles et adaptées à des contextes différents, à la constitution de nouveaux mythes. Il s'agirait de « bribes et [des] morceaux, témoins fossiles de l'histoire d'un individu ou d'une société » (Lévi-Strauss 1962, 36) que le bricoleur intègre à son répertoire. Le bricoleur se sert donc de ces « messages en quelque sorte prétransmis [et] qu'il collectionne » (34) et les déploie lorsque cela peut servir.

Le terme de Lévi-Strauss est repris par la recherche anthropologique britannique à la fin des années 1970 qui s'intéresse à la constitution de subcultures par le jeu de reprise et de transformation d'éléments de styles, par exemple vestimentaires, réintégrés, réarrangés et réinterprétés dans de nouveaux contextes (Clarke & al 1979; Hebdige 1979).

Selon Galliker (2014, 32–41), qui offre une vue d'ensemble sur le phénomène, le concept a trouvé son entrée dans la sociolinguistique au travers des recherches d'expression allemande à la fin des années 1980 (Henne 1986; Neuland 1987). Le terme y est notamment utilisé pour décrire la manière dont certaines subcultures de jeunes créent un répertoire linguistique qui, tout en se basant sur une forme standard de la langue, se distingue sensiblement du répertoire propre à la culture dominante. Ainsi, le processus se rapporterait à l'intégration d'éléments en provenance de la culture dominante (la « langue standard »), éléments qui sont toutefois reconfigurés et transformés pour servir de ressource de distanciation par rapport à la culture « des adultes ». Le terme est intégré à la discussion sur le parler des jeunes pour rendre compte de la manière dont différentes ressources peuvent être associées pour former un style d'expression spécifique à une communauté. La langue, qui constituait une des ressources parmi d'autres chez Clarke & al (1979), est alors devenu un élément central de l'analyse (voir Androutsopoulos 2006a, 243).

Plus tard, les recherches de Schlobinski & al (1993) se sont plus spécifiquement intéressées au fonctionnement du bricolage linguistique dans l'interaction. Les auteurs décrivent le bricolage comme *Montageprinzip* ('principe de montage') et mettent en avant le rôle des médias comme « trésor » de citation et de modèles linguistiques que les individus adoptent, altèrent et réutilisent dans des contextes nouveaux. L'identité de groupe est alors construite à partir de la combinaison de citations mimétiques, avec affiliation sur les associations que les ressources utilisées véhiculent, et de citations aliénées par lesquelles les membres d'un groupe se distancient de la source citée.

Le principe de montage est caractérisé plus en détail par Galliker (2014) qui élargit la description du bricolage en s'intéressant à différents niveaux de l'expression (phonétique, lexical, phraséologique, stylistique, intertextuel). En se basant sur l'analyse d'un corpus de transcription d'échanges oraux entre jeunes Suisses alémaniques⁷⁵, l'auteure propose de considérer le bricolage comme procédé communicationnel où les participants, qui sont inscrits dans une situation d'échange en groupe de plus de deux personnes, combinent et transforment les ressources présentes dans un répertoire partagé pour faire émerger ensemble « quelque chose de nouveau » (Galliker 2014, 457)⁷⁶.

⁷⁵ Il s'agit d'une part d'enregistrements de conversations entre pairs ainsi que d'entretiens dirigés.

⁷⁶ Bien que le recours à d'autres langues soit thématiqué par Galliker (2014, 343), il reste d'un intérêt mineur pour le corpus qu'elle étudie.

96 - Approcher les pratiques plurilingues : monolinguismes juxtaposés, AC et le tournant hétéroglossique

Pour résumer, l'on peut retenir trois éléments qui sont centraux au concept de bricolage : le premier a trait à l'idée que les participants disposent d'un ensemble de ressources hétérogènes et préfabriquées qu'ils adoptent par leur exposition à ces « messages prétransmis » (Lévi-Strauss 1962, 34) que véhiculent par exemple la musique populaire, les séries télévisées, le sport médiatisé, la bande dessinée, les jeux vidéos, la publicité, les activités en ligne, etc. En cela, le bricolage comprend une perspective sur les ressources communicationnelles qui semble pouvoir s'allier à celle portée par le tournant hétéroglossique. L'image du répertoire véhiculé par la métaphore du bricolage insiste toutefois, en plus, sur l'idée d'un ensemble d'éléments *préfabriqués* que les participants reprennent tels quels. Par ailleurs, le bricolage souligne également une manière spécifique de traiter le répertoire, qui consiste à adopter mais aussi à réagencer et à transformer les ressources.

Le deuxième élément concerne le fait que le bricolage est une étiquette apposée sur un type de pratique, donc sur une configuration hétéroglossique spécifique, liée à une communauté donnée. En cette vertu, le bricolage exemplifie la manière dont on peut entrevoir le lien entre ressources et constructions identitaires et l'association entre patterns d'usage et catégories sociales. Le recours structuré à certaines cooccurrences de ressources est alors lié à des processus d'affiliation et de désaffiliation communautaire des participants. Sur ce point, l'exemple du bricolage nous suggère que la prise en compte de patterns quantitativement circonscrits, telle qu'elle est évitée dans l'approche de l'hétéroglossie, peut représenter un outil descriptif efficace.

Enfin, le troisième élément a trait au fait que le bricolage est un phénomène qui a aussi été décrit par l'analyse des détails de l'*interaction* ; Galliker (2014) montre que le travail sur des échanges situés permettait de rendre compte du schéma de la reprise, de l'appropriation et de la recontextualisation/transformation non seulement comme « diagnostic étique » mais comme phénomène rendu pertinent dans l'interaction par les participants eux-mêmes.

L'on peut donc constater que l'étiquette du bricolage renvoie d'abord à un pattern spécifique, lié à une certaine structuration des *ressources* hétérosémiotiques, qui a été dénommé d'un point de vue étique ; par ailleurs, il est une étiquette utilisée pour dénommer la pratique d'un *certain groupe*. Enfin, le terme a été utilisé pour décrire la façon dont ces structures sont rendues pertinentes dans le cours d'*interactions* situées.

Par les trois niveaux de régularités qu'on peut reconnaître comme pertinents à la description de ce qui a été appelé le bricolage, la catégorie semble représenter un exemple intéressant de la façon dont le tournant de l'hétérogène pourrait aborder l'étude des pratiques plurilingues.

Le présent travail se nourrit du concept du bricolage en ce qu'il exemplifie la façon dont on peut s'intéresser à la fois à la structuration des ressources, aux structures sociales que l'on peut y associer

d'un point de vue étique et à la structuration socio-identitaire qu'elle permet d'accomplir en interaction.

Nous proposons ici donc d'associer les approches de l'hétérogène à une méthodologie de l'hétérogène explicitée, qui ne se limite pas à évincer certains types d'analyses (étiques, quantitatives, basées sur des catégories arrêtées) mais qui, par l'hétérogénéisation transparente des méthodes, s'efforce de rendre explicitement visibles les tensions qui découlent de ce bricolage méthodologique et de s'informer de ces différences pour l'interprétation des analyses.

Certes, pour obtenir la *big picture* des pratiques plurilingues dans notre corpus et pour nous sensibiliser aux implications de certaines régularités, nous utiliserons des catégories arrêtées et définies à partir de critères dichotomiques et statiques ; éviter des étiquettes comme « l'emprunt », « l'AC », « le français » et « l'italien » semble alors impossible. Toutefois, nous nous efforcerons, par un décentrement progressif du regard (Moïse 2009), à rendre compte de la pertinence (ou non pertinence) de ces catégories pour les participants eux-mêmes. La conséquence de la confrontation entre les deux regards sera non pas l'occasion de rejeter en vrac toute approche « top-down » mais de souligner le surplus empirique que comporte la mise en lumière de ses contrastes avec des approches « bottom-up » et l'hétérogénéisation des perspectives en train de se faire.

Cette perspective sur les pratiques plurilingues, que nous appelons hétéroinformée, est présentée dans le prochain chapitre, section 2, p. 100.

Chapitre III. Objectifs – méthodes – données

1. Objectifs et questions de recherche

La présente étude est destinée à contribuer à la description et à l'interprétation des pratiques plurilingues telles qu'elles sont mises en œuvre dans un espace original, caractérisé tant par une forme de communication spécifique que par un contexte macro-sociétal particulier, potentiellement lié à une forme distincte de plurilinguisme.

La question de base qui motive notre recherche est de comprendre ce que les participants *font* quand ils recourent à des ressources plurilingues dans ce type de contexte. A cette fin, il s'agira de saisir précisément *comment* ils les mettent en place pour avoir des éléments de réponse permettant d'expliquer *pourquoi* ils le font.

En ce qui concerne le répertoire des ressources plurilingues observables, l'objectif est d'identifier les spécificités du corpus examiné, de rendre compte de la structuration des ressources qui y est dominant et de contribuer à situer la pratique plurilingue identifiée par rapport à d'autres corpus, d'autres contextes et d'autres communautés (voir ch. I, section 5.1, p. 58). La description de ces pratiques nécessite une interrogation détaillée de l'outillage terminologique et conceptuel disponible dans l'approche du phénomène, tout particulièrement en vue d'un champ d'étude à maints égards différent de celui dans lequel certains concepts, comme celui de l'AC, sont nés : l'objet d'étude se déplaçant de l'oral à l'écrit, du face à face au médié, de sociétés et d'individus plurilingues à des interactants au plurilinguisme potentiellement minimal (voir ch. I, section 5.2, p. 35), les catégories devront être adaptées au contexte d'étude qui est le nôtre et aux pratiques spécifiques qui semblent le caractériser.

Au niveau de l'interprétation des pratiques, l'objectif de la présente recherche est de comprendre le déploiement de ressources plurilingues en lien avec les spécificités de l'espace plurilingue étudié. D'une part, il s'agira d'explorer les régularités sociolinguistiques de cet espace afin de dessiner les potentielles dynamiques socio-identitaires qui y sont observables, notamment en lien avec l'intensification de dynamiques translocales propres aux sociétés du XXI^e siècle (voir ch. I, section 3, p. 17). Le but est non seulement de décrire la structuration du répertoire plurilingue pour notre corpus dans son ensemble, mais aussi de saisir si certains types de pratiques sont plus fréquents pour certains groupes que pour d'autres.

D'autre part, la description des pratiques plurilingues au niveau de leurs régularités interactionnelles a pour enjeu d'interpréter ces ressources au vu des particularités de la forme de communication analysée (par exemple organisation séquentielle spécifique, absence physique de l'autre) (voir ch. I, section 3, p. 17), mais aussi de rendre compte de la manière dont ces ressources et leurs dynamiques

socio-identitaires sont rendues pertinentes par les participants eux-mêmes (voir ch. I, section 8, p. 82).

Les objectifs susmentionnés s'articulent dans une série de questions de recherche précises :

(1) La structuration des ressources plurilingues

- (a) Comment les ressources plurilingues sont-elles structurées dans notre corpus et comment faut-il compléter les catégories utilisées par la théorie de l'AC pour rendre compte du pattern dominant dans notre corpus ?
- (b) Comment peut-on définir la notion de code dans le contexte étudié et quelles ressources sont spécifiques à la communication par texto ?

(2) Les implications fonctionnelles du déploiement des ressources plurilingues

- (a) En quoi les ressources plurilingues participent-elles de dynamiques socio-identitaires et de l'inscription dans un certain espace d'affinité ? En particulier, quelles relations existe-t-il entre les patterns décrits et les divers paramètres socio-démographiques (âge, sexe, niveau de scolarité, compétences linguistiques affichées etc.) et comment ces dynamiques d'affiliation sociale sont-elles rendues visibles par les participants eux-mêmes ?
- (b) A quelle forme de plurilinguisme a-t-on affaire et quel type de communauté y est lié ?
- (c) En quoi les pratiques plurilingues peuvent-elles être considérées comme une ressource dans la gestion des spécificités interactionnelles de la communication par texto (mode de réalisation écrit, nature médiée, organisation séquentielle altérée, régime temporel) ?

2. Une perspective hétéroinformée sur les pratiques plurilingues

Les questions de recherche développées dans la section 1 appellent à un dispositif méthodologique qui prend en considération différentes approches pour la description et l'analyse des pratiques plurilingues.

Dans le chapitre précédent, nous avons présenté différentes perspectives sur les pratiques plurilingues ainsi que leurs implications sur la définition et l'interprétation de l'hétérogénéité plurilingue. La première s'inscrit dans une vision qui cherche à en dégager les régularités formelles (voir section 4, p. 50). La seconde est d'orientation sociolinguistique variationniste et cherche à comprendre les liens possibles entre les pratiques et leurs implications socio-identitaires (voir section 5, p. 58) ; la troisième, d'inspiration interactionnelle, est liée à la seconde en ce qu'elle conçoit les phénomènes linguistiques comme activité sociale, mais comprend les ressources plurilingues plus spécifiquement comme ayant une fonction localement construite et négociée par les participants dans l'interaction (voir section 6, p. 71 ; en particulier section 6.3, p. 73).

Au lieu de considérer ces perspectives comme mutuellement exclusives, nous optons pour une approche des pratiques plurilingues qui considère les différentes perspectives comme des niveaux

structurels de régularités qui ne sont aucunement imperméables les uns aux autres, mais qui représentent des ressources descriptives complémentaires. La mobilisation conjointe de méthodes qui rendent compte des catégorisations des participants d'une part et de ressources analytiques qui relèvent d'une perspective explicitement étique, n'est pas envisagée ici en contradiction avec les acquis du tournant hétéroglossique (Canagarajah 2013; García & Li 2014).

La combinaison de différentes perspectives et l'hétérogénéisation des méthodes qu'elle implique semblent en effet pouvoir contribuer non seulement à dépeindre un tableau plus complet du phénomène étudié mais aussi, de manière plus fondamentale, à aiguïser le regard de l'analyste : naviguant entre différents « observatoires », celui-ci peut évaluer l'impact de ces changements de perspective et donner à voir ce qu'ils impliquent pour la compréhension du phénomène étudié.

La description des spécificités *formelles* d'une pratique plurilingue contribue à la situer dans une cartographie de patterns, et donc à la situer par rapport à d'autres patterns plurilingues (Auer 1999; Muysken 2000). Par l'observation du cumul de certaines manières de dire, elle nous informe à propos du partage de certaines affinités de pratique dans le contexte étudié. Le regard doit toutefois rester toujours un regard ouvert, vigilant et sensible aux observations non prévues par les catégories préétablies ; car si la description de régularités formelles sert à circonscrire le phénomène observé – par rapport à d'autres contextes décrits avec des catégories semblables – il donne aussi à voir une manière très spécifique de le catégoriser. Dans une approche réflexive à propos des catégories utilisées (Moïse 2009), le chercheur visera, au fur et à mesure de la confrontations de « ses » catégories avec ce qu'il observe, à admettre la complexification, la liquéfaction et le floutage des catégories comme processus à la fois légitime et informatif.

La mise en lien des observations formelles avec les *structures sociales* (se résumant dans un premier temps aux profils socio-démographiques) permet, quant à elle, d'explorer les faisceaux de caractéristiques que les individus ayant recours à certaines formes de parler plurilingue partagent. L'association de régularités formelles avec des catégories socio-démographiques offre une grille de lecture « maniable et pratique » (Moïse 2010, 265) sur l'hétérogénéité linguistique. L'observation cumulée de phénomènes et leur appareillement quantitativement significatif à des groupes d'individus permet de se rapprocher d'une description de certaines dynamiques socio-identitaires liées au déploiement de pratiques plurilingues dans notre corpus. Ce type d'analyse peut nous donner un indice à propos de la matrice socio-idéologique (*social and cultural embeddedness*, Auer 1998, 3), composée de ces associations routinisées entre forme et structure sociale, que les participants exploitent (ou non) dans des interactions situées.

Une prudence est toutefois de mise dans l'interprétation des résultats qu'une telle approche sociolinguistique variationniste peut nous offrir : si elle contribue incontestablement à dresser un tableau de certaines dynamiques collectives, son appui sur une définition arrêtée des variables pertinentes mais surtout l'appariement statique entre forme et signification sociale qu'elle opère traduisent une conceptualisation essentialiste et iconique de la variation ; elle ne peut guère rendre compte du flou définitoire lié à certaines catégorisations linguistiques et ne prend pas en considération la nature mouvante des implications socio-identitaires, toujours sensibles aux contingences de l'écologie de l'interaction. De fait, elle ne tient pas suffisamment compte de la catégorisation identitaire comme activité *accomplie* par les participants au cours d'interactions situées (comme elle est envisagée dans la MCA, voir premier volet, ch. II, section 8, p. 82).

L'approche variationniste de l'hétérogénéité doit donc impérativement être complétée par des perspectives d'une « autre sociolinguistique », qui questionne le rôle du chercheur et de ses catégorisations et qui contribue à retracer l'impact que l'orientation (et l'auteur) du regard sur les phénomènes observés peut avoir sur l'analyse.

Il apparaît donc essentiel de compléter les observations fondées sur la quantification de catégories préétablies par des analyses de pratiques situées (notamment d'échanges de messages) qui permettent au chercheur de se sensibiliser à son propre point de vue et de se rapprocher de la perspective des participants sur les catégories analysées. Il s'agit ainsi de « donne[r] à voir l'autre non pas à partir de nos propres catégories construites et rationalisées mais à partir des siennes propres telles que [l'on peut] alors les dé-couvrir » (Moïse 2009, 179).

La prise en compte de pratiques plurilingues comme ressources déployées par et pour les participants dans le cours d'interactions situées permet de combler cette lacune en rendant observable, dans l'analyse d'extraits dialogués, l'accomplissement situé de structures sociales

Notre dispositif méthodologique est donc essentiellement lié à un processus de navigation entre une perspective à vol d'oiseau sur les pratiques plurilingues et un regard qui cherche à s'aligner sur celui des participants. Dans ce basculement, l'objectif n'est pas de se limiter à une critique d'approches étiques mais de donner à voir ce que ce processus d'hétérogénéisation – cette transition méthodologique en train de se faire – une fois rendue explicite, peut nous apprendre sur la nature même des pratiques plurilingues.

Cette alternance de perspective n'est pas sans impact sur le déploiement de l'apparat terminologique. Ainsi, le recours au terme d'AC, s'il est utile pour décrire le changement entre « langues » comprises comme faisceaux de traits langagiers étiquetés par le chercheur, il est délicat lorsque l'on tient compte des prémisses du tournant hétéroglossique. Bien que le terme d'AC puisse

être considéré dans une perspective interactionnelle (voir section 6.4, p. 74), le terme peut évoquer une catégorisation dichotomique qu'il est souvent difficile à maintenir au vu de ce que les participants font.

Dans la suite de ce travail, le terme d'AC continuera à être utilisé, mais il se référera alors à une perspective descriptive étique dans le cadre de laquelle la catégorisation est assumée comme relevant avant tout d'une construction du chercheur. La distinction entre ce qui représente une AC et ce qui représente un élément socio-historiquement routinisé (un emprunt), entre ce qui relève d'un code *x* et non pas d'un code *y* (par exemple entre « français » et « anglais ») est alors liée à des critères qui sont ceux du chercheur. S'il est utilisé, le terme d'AC sera remis en question au vu du traitement des ressources plurilingues par les participants (voir par exemple deuxième volet, ch. III, section, p. 183).

Comme évoqué plus tôt (voir p. 16), nous utiliserons le terme de *pratique plurilingue* comme hypéronyme pour nous référer à toute activité sociale lors de laquelle sont mobilisées des ressources qui constituent, *pour les participants ou le chercheur*, la trace d'une autre langue ou d'une autre variété. Ces ressources sont alors appelées *ressources plurilingues*, les éléments qui constituent ces ressources sont appelés *éléments allogènes*.

3. Données et procédures

Afin de répondre de manière détaillée au faisceau de questions soulevées dans la section 1 (p. 99), nous baserons notre étude sur l'analyse combinée de deux sous-corpus (présentés plus bas) en nous intéressant aux trois niveaux de régularités mentionnés dans la section 2 (p. 100). Dans cette section, nous présentons les données étudiées et les procédures d'analyse appliquées.

Notre corpus se compose de deux sous-corpus complémentaires : le premier sous-corpus (A) est constitué de 4 619 textos *isolés*. Cela veut dire que, pour des raisons propres à la constitution du corpus, le contexte séquentiel dans lequel chaque message individuel s'inscrit ne peut être reconstruit. Le sous-corpus sera abordé tant au niveau formel que sociolinguistique d'analyse, avec, lorsque ces informations sont disponibles, une mise en relation des pratiques observables et des données socio-démographiques. L'analyse du second sous-corpus (B), composé de 4 259 textos *dialogués*, partira également d'une description fine des pratiques plurilingues tout en prenant en compte les régularités d'ordre interactionnel qui ne peuvent pas être étudiées dans le cas du corpus A.

3.1 Présentation du sous-corpus A : *sms4science.ch*

Les données du sous-corpus A ont été collectées dans le cadre du projet interuniversitaire *sms4science.ch*, qui est financé par le Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique et qui s'inscrit dans un réseau international de recherche sur la communication par texto (*sms4science*). Lancé par une équipe du CENTAL (Université Catholique de Louvain) (Cougnon & François 2011), le projet a pour objectif d'étudier la communication par SMS et les particularités linguistiques qu'elle comprend sur la base de données empiriques et quantitativement importantes.

En 2004, l'équipe belge récolte un large corpus de messages de langue française et établit un éventail de méthodes pour la préparation et l'exploitation des données (Fairon & al 2006b). Celles-ci seront par la suite mises au profit des universités qui rejoignent successivement le réseau de recherche. Présentement, celui-ci comprend quinze universités situées dans cinq pays différents : Belgique, Canada, France, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Roumanie, Espagne, Suisse¹.

C'est en 2008 qu'une convention est signée entre l'équipe belge et les universités de Zurich (impliquant les professeurs Christa Dürscheid, Elisabeth Stark) et de Neuchâtel (impliquant les professeurs Marie-José Béguelin, Simona Pekarek Doehler) et que le coup d'envoi du projet suisse est donné (Dürscheid & Stark 2011).

Le corpus *sms4science.ch* comporte 25 947 messages SMS rédigés dans les quatre langues nationales suisses et d'autres encore (anglais, portugais, espagnol, arabe, grec etc.). Les messages ont été collectés entre septembre 2009 et juillet 2011 après des appels au don répétés et largement diffusés dans les médias suisses². Les participants à l'étude (N=2 784) pouvaient envoyer leurs messages à un numéro central mis à disposition par le partenaire du projet, la compagnie téléphonique *Swisscom* (Dürscheid & Stark 2011). L'envoi était gratuit ou payant, selon l'opérateur des participants. Afin de motiver les potentiels donateurs à participer et à remplir le questionnaire en ligne (voir annexe 2), les personnes qui avaient complété le formulaire et envoyé au moins cinq messages participaient à un tirage au sort hebdomadaire avec la possibilité de gagner un *iPhone*.

Les participants envoyaient des copies des messages qu'ils avaient déjà envoyés précédemment ou ont inscrit le numéro du projet comme second destinataire lors de l'envoi original d'un texto.

Dans les deux cas, l'envoi d'un message relevait d'un choix délibéré de la part du participant. Ceci ne va pas sans poser problème au niveau de la représentativité du corpus et débouche sur un biaisement inévitable des données (voir Cougnon & François 2011). Ainsi, il est possible que certains

¹ Pour plus d'information sur le projet international : www.sms4science.org.

² Voir Annexe 1 pour un exemple d'appel au don dans les médias.

participants aient envoyé un message parce qu'ils le croyaient particulièrement exemplaire ou singulièrement original. Le mode de récolte a par ailleurs uniquement permis d'obtenir des messages isolés de leur contexte d'interaction ; l'analyse de suites de messages n'est pas possible.

Après l'envoi d'un message, chaque participant a été invité à remplir un questionnaire en ligne afin de donner des indications sur son profil socio-démographique (âge, sexe, langue(s) maternelle(s), autres langues pratiquées, lieu d'habitation, niveau d'étude, secteur d'occupation, pratiques d'écriture et de lecture générale, pratiques d'écriture SMS, pratiques d'AC)³. Pour certaines questions, les possibilités de réponses étaient prédéfinies (sexe, niveau d'étude, secteur d'occupation), pour d'autres questions, les participants pouvaient faire des commentaires libres (par exemple sur leur manière d'écrire des SMS). Sur les 2 784 participants, 1 316 ont rempli le questionnaire. Ces participants ont écrit 20 413 messages, de sorte que pour environ 79 % des messages, des données socio-démographiques sont disponibles.

Une fois récoltés, et avant de pouvoir être annotés, les messages recueillis ont subi une série de traitements. Les doublons et les messages qui n'ont pas été produits par des humains (par exemple des notifications de réception ou des publicités) ont été écartés. Dans un second pas, des mesures importantes pour garantir l'anonymat des participants ont été prises : tous les numéros comportant plus de trois chiffres ont été remplacés par la chaîne *NNN* (chaque *N* représentant un chiffre). Les adresses courriel ont été remplacées par *xxx@yyy.ch* (le nombre de caractères est conservé) et les noms de rues ont été remplacés par [StreetAddress]. Les toponymes, noms de sites internet et les noms d'institutions publiques n'ont pas été anonymisés. Enfin, alors que les noms de famille ont été substitués par [LastName], les prénoms ont été interchangés dans un système de rotation.

Il faut noter que le corpus était établi avant que nous ne commencions notre recherche ; les traitements décrits ont tous été réalisés avant que nous n'entamions notre travail.

3.2 Présentation du sous-corpus B : textos dialogués

Les données du sous-corpus B ont été collectées dans le cadre d'un séminaire proposé à l'université de Neuchâtel par Marie-José Béguelin et Simona Pekarek Doehler en lien avec le projet *sms4science.ch* (Schwitter & al 2012). Le mode de récolte des données était différent de celui du corpus A : les participants sollicités, provenant de l'entourage des étudiants, ont été invités à envoyer des conversations entières de texto. Ceci est possible grâce à une fonction propre à l'application *WhatsApp* permettant d'envoyer, depuis le téléphone même, une discussion entière par courriel. Cette procédure est gratuite et permet d'éviter les erreurs qui peuvent apparaître lors de la

³ Pour le questionnaire complet voir https://sms.linguistik.uzh.ch/sms-navigator/docu/original_questionnaires ; une partie du questionnaire est reprise dans l'Annexe 2.

retranscription des données. Notons toutefois que dans le format sous lequel le corpus nous a été transmis (*Word* et *Excel*), les ressources imagées (*emoji* et photos) n'ont pas été transférées sous leur forme originale ; si l'on sait où un objet donné se trouve dans la conversation, on ignore sa nature exacte (quel type d'*emoji* ou le sujet de la photo).

Au vu de la nature dialoguée des données, les personnes qui ont offert leurs conversations ont été tenues d'obtenir le consentement des autres personnes impliquées dans les conversations respectives (Schwitter & al 2012, 8). Une fois les conversations reçues, les auteurs du corpus ont procédé à l'anonymisation des données en remplaçant toutes les informations à caractère sensible (noms, adresses numériques et postales, numéros de téléphone).

Ces données mises à disposition par Schwitter & al (2012), et enrichies par nos soins⁴, comportent en tout 42 conversations provenant de 52 scripteurs ayant rédigé en tout 4 259 textos⁵. Bien que les auteurs du corpus n'aient pas recensé les indications socio-démographiques pour tous les participants, (Schwitter & al 2012, 29) soulignent que « la diversité sociolinguistique au sein de l'échantillon est relativement faible [...] ». De fait, les participants seraient tous francophones vivant sur le territoire romand et ils seraient, à une exception près, tous âgés entre 16 et 35 ans⁶. Si les auteurs déplorent ce biaisement dans la composition sociolinguistique de leur corpus, il nous permet, précisément par la focalisation sur les jeunes Romands francophones, d'explorer les régularités interactionnelles d'une communauté dont les pratiques sont bien représentées dans le corpus A où le groupe des 16-35 ans réunit 72 % des participants (soit 938 personnes). Il faut par ailleurs souligner qu'au niveau de l'inscription des pratiques dans un contexte historique donné, les deux corpus sont aussi relativement proches, tous deux ayant été réunis entre 2009 et 2011.

3.3 Unités d'analyse et niveaux d'annotation : un point terminologique

La présente étude se base sur l'application d'un schéma d'annotation détaillé, élaboré et évalué au sein d'une équipe du projet *sms4science.ch* ; il a d'abord été conjointement élaboré par Claudia Bucher et Etienne Morel. D'autres doctorants du projet, Nicola Ferretti et Claudia Cathomas, ont participé à son amélioration et les professeurs Simona Pekarek Doehler et Beat Siebenhaar ont contribué à l'affinement de certaines catégories. Des séances répétées entre doctorants ainsi qu'un forum en ligne ont permis de discuter les cas problématiques et de trouver des solutions praticables. Afin de garantir la qualité de l'annotation, une inter-annotation sur un sous-ensemble des données a

⁴ Un corpus de 94 messages rédigés par deux jeunes Romands a été collecté par nos soins en 2012.

⁵ Notons que les conversations sont de taille très inégale : la plus petite comporte 3 messages, la plus grande 873.

⁶ Un participant est âgé de 52 ans.

été effectuée à deux reprises ; les valeurs kappa obtenues lors de cette inter-annotation sont de bonne qualité⁷.

Avant de présenter les principales catégories d'annotation (section 3.5, p. 113 et section 3.6, p. 117), nous détaillons ici les unités d'analyse utilisées dans ce travail et les termes qui y font référence.

3.3.1 *Item, élément, unité de construction de message, message et échange*

Pour le traitement manuel des données nous disposons de l'outil informatique *MMAX2* qui permet une annotation à plusieurs niveaux (Müller & Strube 2006)⁸. Des informations concernant l'ensemble d'un *message* peuvent ainsi être attribuées à chaque texto individuel (par exemple la langue principale du message). Le logiciel permet également l'annotation de chaque *item*, cette unité étant définie comme une suite de caractères délimitée à ses deux périphéries par un espace ou, alternativement, par un signe de ponctuation⁹. Les items peuvent aussi être regroupés pour former une chaîne d'unités qui peut être annotée à son tour. C'est le cas pour l'unité centrale d'annotation de notre corpus, à savoir *l'élément allogène*. Sera considéré comme élément tout item allogène ou suite d'items allogènes, et ce indépendamment de sa nature (insertion, alternation) ou de son statut (intégré dans le PR ou non). Ces spécifications seront présentées plus bas dans la section 3.6 (p. 117).

Outre les *items*, les *éléments* et le *message* dans son ensemble, l'on peut distinguer des unités situées à un niveau intermédiaire d'analyse. Comme l'a noté Cécile Petitjean lors de discussions de recherche¹⁰, un message se compose d'une ou de plusieurs *unités de construction de message* (UCM), celles-ci se définissant sur la base de différents critères de complétude :

- (1) *complétude sémantico-syntaxique* : l'UCM peut correspondre à une phrase syntaxique complète, mais aussi à un constituant syntaxique (par exemple un groupe prépositionnel comme *A domani*) ou à un morphème (par exemple *What ?*) ; ces constituants suffisent alors à eux-mêmes.
- (2) *complétude grapho-intonative* (sur la base de la transcription graphique) : l'UCM est souvent marquée par des signes de complétude relevant de la transcription graphique, par exemple majuscules, signes de ponctuation, retour à la ligne, etc.

⁷ Les attributs testés sont les suivants, les valeurs de Cohen-Kappa sont indiquées entre parenthèses : code linguistique (0,93), type d'AC (0,96), partie du discours des insertions (0,74) et des éléments isolés (0,82), type de groupe (éléments à items multiples) (0,7), contexte d'occurrence (0,9), domaine de référence (0,75). Les valeurs entre 0,8 et 1 indiquent une congruité (presque) parfaite, les valeurs entre 0,61 et 0,8 une congruité importante ; voir Landis & Koch (1977).

⁸ Le logiciel est en libre accès à l'adresse suivante : <http://mmax2.sourceforge.net/> (9.9.2015).

⁹ Le terme d'*item* correspond en ce sens à celui de *token* utilisé en linguistique de corpus.

¹⁰ Le terme forgé conjointement avec Cécile Petitjean (Université de Neuchâtel) est celui de MCU (*Message Constructional Unit*), sur la base du terme TCU (*Turn Constructional Unit*) utilisé en analyse conversationnelle. La définition proposée a été largement élaborée par Cécile Petitjean.

- (3) *complétude actionnelle* : une UCM permet d’accomplir une action telle qu’une salutation, une prise de congé, une question, une requête, etc.

Ainsi, un élément allogène peut constituer à lui seul une UCM, notamment lorsqu’il s’agit d’une alternation. Le type d’action qu’une telle alternation permet d’accomplir peut alors être annoté (voir section 3.6.1 (2), p. 126). Un autre niveau d’analyse plus étendu, à savoir *l’échange de message* (suite de messages), est également pris en compte.

L’extrait suivant permet d’exemplifier les unités d’analyses appliquées dans le cadre de ce travail :

(29) WAFR2 (18.-27.6.2011)¹¹

[1] Germain
Je rentre lundi ou mardi normalement je te **call** et on **chill** un maximum
18.06.11 17:23:34

[2] Germain
Bonne
18.06.11 17:23:37

[3] Emile
Cooooooooooooo ! Bien joué l ami!
18.06.11 20:33:49

[4] Emile
Vivement de faire plein de trucs ac le pote ici!
18.06.11 20:34:13

[5] Germain
Yessssss!
18.06.11 20:34:28

[6] Germain
Yo. Je rentre de Provence **today**. Je suis a Lausanne et je te rappelle juste qu il y a un film et conference de Norman Foster mercredi si tu veux venir je t accompagne volontiers. Pis sinon bien Barcelone? Gros coup de gaudi et Dali? Bec a bientôt
27.06.11 10:07:34

L’extrait (29) comprend un *échange* composé de six *messages*, rédigés par deux scripteurs, Germain et Emile. Le début d’un message coïncide avec le moment où un participant commence à composer le texte ; sa fin est définie par le moment où le scripteur envoie le texte (indiqué par la date et l’heure). Chaque message est composé d’un nombre plus ou moins important d’UCM : les messages [2] et [5] ne sont composés que d’une seule UCM (*Bonne*, ‘bonne journée’ ; *Yessssss*, ‘oui’) alors que les autres messages en contiennent plusieurs (jusqu’à 9 pour le message [6]). Les éléments allogènes (marquées en gras) peuvent correspondre à une UCM entière (*Yo*, ‘hé’), voire à un message composé

¹¹ Français standard : [2] *Au revoir (?)* ; [4] *Vivement de faire plein de trucs avec l’ami (toi) ici*.

d'une seule UCM (Yesssss)¹². Ils peuvent pourtant aussi ne représenter qu'une partie constitutive d'une UCM, notamment dans le cas d'éléments allogènes insertionnels (*call* 'appelle', *chill* 'décompresse', *today* 'aujourd'hui'). Chacun de ces éléments est ici composé d'un seul item (suite de caractères); les éléments allogènes de type insertionnel peuvent toutefois aussi comprendre plusieurs items (voir section 3.6.1 (1), p. 117).

L'annotation effectuée en vue d'une évaluation quantitative des données se base sur deux niveaux d'analyse, à savoir (1) le message dans son ensemble et (2) les éléments allogènes¹³. Les autres unités d'analyse (UCM et *item*) seront utilisées pour la sous-catégorisation des observables au niveau (2).

3.3.2 Langue principale et langue d'interaction

La description des pratiques plurilingues nécessite une autre clarification terminologique essentielle. Généralement, la recherche sur l'AC, aussi différentes les assises théoriques des diverses perspectives soient-elles, part du principe qu'un code linguistique « dominant », dans un sens très large du terme, existe. Ce n'est en quelque sorte que sur l'arrière-fond d'un code « hôte » ou « de base » que des items allogènes peuvent être compris comme appartenant à un « autre code » (ce que l'étiquette *allogène* implique d'ailleurs).

Dans le cadre de ce travail, nous distinguons trois termes qui se rapportent à l'idée d'une langue dominante. Il s'agit de a) la langue principale de l'UCM, b) la langue principale du message et c) la langue d'interaction. Nous présentons brièvement ces termes en les mettant en relation avec leur opérationnalisation dans le cadre de ce travail (pour une discussion plus approfondie de la notion de langue de base et une critique de celle de langue matrice voir Auer 2000 et Nortier 1990).

La langue principale de l'UCM

La langue principale de l'UCM, telle que nous la définissons, se rapproche du terme de langue matrice (ou *matrix language*) proposé par Myers-Scotton, mais s'en distingue néanmoins sensiblement. Le terme de langue matrice (ou *matrix language*) se rapporte à la langue dominante au niveau de la phrase. Selon Myers-Scotton, dans tout énoncé mixte, une langue *x* offrirait le cadre syntaxique dans laquelle des éléments d'une langue *y* (ou *embedded language*, Myers-Scotton 1993a, 2002) sont insérés. Différents critères ont été établis pour reconnaître cette langue « cadre ». Pour Myers-Scotton (1993a), il s'agit de la langue qui offre les éléments grammaticaux de la

¹² Notons que de tels cas ne sont pas présents dans le corpus A. Un tel message rédigé uniquement en anglais n'y figure pas.

¹³ Un troisième niveau d'annotation (3), de nature auxiliaire, permet d'étiqueter des items qui peuvent ensuite être retrouvés et soumis à une analyse qualitative.

phrase¹⁴ et qui impose, par ailleurs, l'ordre des mots dans celle-ci. Dans certains modèles (Doron 1983; Joshi 1985), le premier mot ou la première séquence de mots d'une phrase détermine la langue matrice qui déclencherait l'ensemble des règles grammaticales en vigueur dans la phrase¹⁵ (voir Muysken 2000, 64–69 pour une vue d'ensemble). D'autres chercheurs, s'inscrivant dans une perspective grammaticale (souvent d'inspiration générative), considèrent généralement la langue du verbe fléchi comme la langue matrice de la proposition entière (par exemple Klavans 1985)¹⁶. De façon plus générale, la langue qui, dans un énoncé mixte, offre les éléments de système (morphologie, pronoms, préposition, articles etc.), par opposition aux éléments de contenu (noms, adjectifs, adverbes) est considérée comme la langue matrice d'une proposition (Muysken 2000, 156).

L'identification de la langue matrice, comme langue « grammaticalement dominante » d'un énoncé, peut poser problème. Dans une langue où la morphologie n'est pas très riche ou quasiment absente (Auer 2000 cite l'exemple des pidgins), une identification des éléments de système, et par conséquent de la langue matrice, n'est pas possible. En ce qui concerne le critère de l'ordre des mots, celui-ci devient caduc lorsque les langues combinées partagent un même ordre.

Par ailleurs, il faut également mentionner le cas d'énoncés très courts et syntaxiquement peu complexes où l'idée même d'une langue offrant un « cadre syntaxique » semble entièrement contre-intuitive. Un exemple peut illustrer cela :

(30) WAFR (7.02.2011)¹⁷

[1] Germain :
Eh petit chatsticot.ça va?si tu vas rider a CM, on peut se voir a
beuson et je reprends mes shoes?pis si tu vas a thYon on peut yen
ensemble.bec
10:12:07

[2] Josquin
Sorry I ami. J étais déjà parti! Bonne journée
11:18:13

¹⁴ Myers-Scotton parle de morphèmes de système (ou : *system morphemes*) qui recouvrent des éléments comme des formes fléchies ou des mots de fonction (par exemple articles, pronoms, conjonctions, prépositions).

¹⁵ Sont exempts de cette règle les éléments de la périphérie gauche tels que les interjections, les exclamations ou les locutions adverbiales ; voir Muysken (2000).

¹⁶ Dans la perspective du modèle *Government and binding* chaque élément gouvernant (verbe, auxiliaire, préposition) est considéré comme créant une structure matrice qui correspond à sa projection maximale ; voir DiSciullo & al (1986); Bentahila & Davies (1983); Klavans (1985). Outre le rôle central qui revient alors au verbe au niveau de la proposition entière, au niveau du groupe, par exemple le groupe prépositionnel, la préposition régirait la langue du groupe entier.

¹⁷ Français standard : [1] *Eh petit chatsticot (? : petit nom). ça va? Si tu vas faire du snowbaord à Crans Montana (?), on peut se voir à Beuson et je reprends mes chaussures. Et si tu vas à Thyon on peut aller (?) ensemble. Bisou.*

Dans le message [1] de cet extrait, l'identification des cadres syntaxiques dans lesquels les insertions *rider* ('faire du snowboard') et *shoes* ('chaussures') sont emboîtées n'est pas problématique ; dans les deux cas le français offre les éléments fonctionnels (verbes, conjonctions, pronoms), et d'ailleurs tous les autres éléments de l'énoncé. Pour ce qui est du second message en revanche, il apparaît difficile d'établir la langue matrice d'une UCM syntaxiquement si peu complexe que *Sorry l'ami* ('désolé l'ami'), uniquement composé d'une interjection et d'une apostrophe ; l'UCM qui ne comporte ni verbe ni autres marques de morphologie est pourtant complète d'un point de vue actionnel et grapho-intonatif. Il paraît nécessaire d'éviter le terme de langue matrice pour de tels cas ; une terminologie spécifique qui rende compte de ce genre de « phrasillons » sera présentée plus tard dans ce travail. Afin d'éviter l'idée de composition morpho-syntaxique que le terme de langue matrice évoque, nous utiliserons le terme de langue principale de l'UCM pour faire référence tant à la langue matrice dans des énoncés syntaxiquement plus complexes qu'à la langue d'éléments plus courts, tels que les éléments isolés à valeur d'énoncé (comme *sorry* 'désolé').

La langue principale du message

Le terme de *langue principale du message* recouvre partiellement celui de *langue de base*, proposé par différents auteurs (Auer 2000; Nortier 1990), mais il est plus spécifique en ce qui concerne l'unité à laquelle il se rapporte. Selon un critère d'ordre purement quantitatif, la langue de base est celle à laquelle appartient le plus grand nombre de morphèmes ou de mots sur une certaine unité de production langagière, allant d'une séquence de plus d'une phrase à une conversation entière¹⁸. Si la dominance quantitative semble représenter un critère transparent pour définir la langue de base, il n'en demeure pas moins problématique. L'un des défis centraux porte notamment sur la pertinence de la segmentation des données pour l'analyse (et le comptage) (Auer 2000, 130–135; Myers-Scotton 1993a, 68). De fait, l'identification de la langue de base dépend entièrement de la manière dont le chercheur procède à la segmentation des données. Or, cette segmentation est parfois effectuée sans rendre compte de sa pertinence pour les activités dans lesquelles les participants sont investis, et peut donc s'avérer problématique.

Dans le cas du corpus *sms4science.ch*, la segmentation étant tributaire des contraintes techniques du recueil des données¹⁹, l'unité à laquelle la notion de langue principale se rapporte est le message. A été définie comme langue principale d'un message la langue attribuable à la majorité des items que

¹⁸ Sont généralement exempts du comptage les « emprunts culturels » ; voir Myers-Scotton (1993a) et voir aussi section 3.6.3 plus bas.

¹⁹ Les participants ne pouvaient offrir qu'un nombre plus ou moins important de messages individuels.

celui-ci contenait²⁰. D'un point de vue pratique, cette démarche a permis d'attribuer tous les messages du corpus *sms4science.ch* ayant le français pour langue principale à un lot sur lequel l'annotation a pu ensuite être effectuée. Si cette démarche est en soi transparente, il en découle néanmoins certains risques pour l'interprétation des pratiques plurilingues, notamment en ce qui concerne la négligence de messages rédigés dans une autre langue principale que le français. Donnons, afin d'illustrer ce problème, un exemple tiré du corpus *sms4science.ch*. Une jeune femme de 24 ans (l'utilisateur 631), a contribué à la récolte des données en offrant 6 messages ayant le français comme langue principale dont un seul contient un élément allogène :

- (31) Oui oui on est pas difficile du tout. De l' original au caribou - lol- faut vraiment pas te
[eng] 'laughing out loud'
mort de rire
donner trop de mal hein vraiment . Je sais que tu es hyper occupée déjà :-) n'hésites
pas à me dire si je peux amener quelque chose. gros bec (SMS1411)

En prenant en compte la nature de l'élément allogène (*lol, laughing out loud*, anglais pour 'mort de rire') dans l'exemple (31) et en considérant que le reste des messages français que l'utilisatrice a rédigés ne contiennent pas d'élément allogène, l'analyste serait tenté d'en déduire que la jeune femme a recours à un plurilinguisme de type minimal. L'utilisatrice a pourtant aussi offert 6 messages dont la langue principale est l'anglais et 3 qui sont rédigés en allemand, attestant ainsi d'un type de pratique au contraire hautement plurilingue, notamment par le choix de langue diversifié auquel procède la participante pour la rédaction des différents messages. Afin de ne pas biaiser les résultats de l'analyse, en particulier l'analyse quantitative, des patterns plurilingues, cette diversité de langues principales pour un même scripteur doit donc impérativement être prise en compte.

Langue d'interaction

Même si l'on prend en compte les différentes langues principales utilisées par les participants pour la rédaction des différents messages offerts au corpus *sms4science.ch*, l'annotation des langues principales de l'UCM et du message demeure une démarche basée sur des critères établis par le chercheur et ne rend pas compte de la pertinence de l'étiquetage pour les participants eux-mêmes. Dans son modèle reposant sur l'analyse conversationnelle, Auer (2000) met en doute la nécessité même de déterminer la langue matrice et la langue principale d'un point de vue étique. Il propose en revanche le terme de « langue d'interaction » (*language of interaction*) pour renvoyer à ce qui représente la ressource pertinente pour les participants eux-mêmes à un moment x de l'interaction. Une prise en compte de la manière dont les participants déploient les ressources linguistiques,

²⁰ Pour rappel, le terme d'*item* correspond ici à celui de *token* utilisé en linguistique de corpus et se rapporte à une chaîne de caractères qui est délimitée à ses deux périphéries par un espace ou par un signe de ponctuation.

message après message, représente le point de départ d'une telle définition émique de la langue d'interaction. Le terme ne sera utilisé que lorsqu'il s'agira d'analyser des données dialoguées.

3.4 Les niveaux et catégories d'annotation

Dans les prochaines sections, nous proposons une description des principales catégories et sous-catégories utilisées pour chacun des deux niveaux d'annotation ; il s'agit du texte dans son ensemble (section 3.5) et de l'élément allogène (section 3.6). Une vue d'ensemble des catégories d'annotation de l'élément allogène est proposée sous forme de tableau dans la section 3.6.4, p. 140.

3.5 Annotation du texte dans son ensemble

Chaque message des deux sous-corpus a été pourvu de deux types de balise : le premier a trait à la langue principale du message, l'autre à la présence d'éléments allogènes.

3.5.1 Attribution de la langue principale

Les créateurs du corpus A ont procédé à l'attribution d'une langue principale à chaque message individuel afin de permettre une identification des langues présentes dans le corpus²¹ ; a été définie comme langue principale d'un message la langue attribuable à la majorité des items que celui-ci contenait. Pour le corpus B, cette attribution a été effectuée manuellement par nos soins. La répartition des langues principales dans le sous-corpus A se présente comme suit²² :

	Sous- Corpus A	
	n	%
allemand	7287	28,1
suisse allemand	10706	41,3
français	4619	17,1
patois / créole	30	0,1
italien	1471	5,7
dialecte italien	48	0,2
romanche	1120	4,4
anglais	535	2,1
espagnol	42	0,2
langues slaves	39	0,2
divers	19	0,01
autres	106	0,5
Total cumulé	26022	100,3
Total effectif	25947	100

Fig. 1 : Les langues principales du sous-corpus A

²¹ Dans une perspective pratique, cela a permis de répartir différents lots du corpus aux différents sous-ensembles du projet *sms4science.ch*.

²² Version du corpus : 2014.07.27.

Le corpus A se compose largement de messages rédigés dans l'une des quatre langues nationales (allemand, français, italien, romanche [différents idiomes]). Il comporte un nombre très important de messages en dialecte suisse allemand (41,3 %), mais seulement quelques-uns en patois ou dans une variété créole (0,1 %), ou encore en dialecte italien (0,2 %). Les messages en anglais représentent 2,08 % de la totalité des messages, l'espagnol en représente 0,17 % et les langues slaves 0,15 %. Bien plus marginalement, d'autres langues (sous la rubrique « divers ») sont aussi présentes, tel que le néerlandais, le portugais, le suédois, le grec moderne ou encore l'arabe. Certains messages qui se composent uniquement d'émoticônes, de signes de ponctuation ou qui se limitent à certaines onomatopées ne se sont pas vu attribuer de langue principale : ces messages-ci figurent dans la rubrique « autres ». Celle-ci comporte par ailleurs aussi tous les messages dont la langue principale n'a pas encore pu être identifiée. Quand un message contenait autant d'items dans une langue que dans une autre, deux langues principales ont été attribuées. Le fait que les deux langues ont été retenues explique que le nombre total et absolu des messages (25 947) diffère du nombre total indiqué dans la fig. 1. Les indications en pourcentage prennent pour base le total effectif de messages.

Dans la présente étude, l'accent est mis sur les pratiques plurilingues déployées en combinaison avec le français. L'analyse se focalise donc sur les ressources plurilingues dans les messages du corpus A ayant le français comme langue principale (N=4 619). Le sous-ensemble du corpus sur lequel porte l'annotation détaillée des pratiques plurilingues entreprise ici est représenté dans la ligne I (en gris foncé) de la fig. 2 ci-dessous.

Afin de rendre aussi compte des pratiques de personnes qui utilisent différentes langues principales, on inclura, dans le cadre de certaines analyses, les messages rédigés dans une autre langue principale que le français et provenant de personnes ayant indiqué pratiquer le français (case II-1 dans la fig. 2)²³. Les messages de la case II-2 sont intégrés à une des analyses portant sur l'ensemble du corpus *sms4science.ch*.

²³ Pour des analyses qui portent sur l'ensemble du corpus *sms4science.ch* toute la colonne 2 est également intégrée à l'analyse. Ceci permet notamment de comparer le comportement des francophones et des non francophones.

		1	2	3	
		Rédigés par des francophones	Rédigés par des non-francophones	Pas de données socio-démographiques	Total
I	Langue principale français	4 134	151	334	4 619
II	Autre langue principale	401	15 727	5 200	21 328
	Total	4 535	15 878	5 534	25 947

Fig. 2 : Les différents sous-ensembles du corpus *sms4science.ch*

Cette focalisation sur les messages dont la langue principale est le français et sur les messages envoyés par des personnes francophones se justifie par la communauté qui représente le centre d'intérêt de cette recherche et dont les pratiques peuvent également être observées dans le second sous-corpus. Celui-ci étant lui aussi très largement composé de messages en français écrits par des francophones, une analyse conjointe des deux corpus s'en voit facilitée. Dans la fig. 3, par analogie au corpus A.I (correspond à la première ligne dans la fig. 2), l'étiquette B.I est utilisée pour faire référence au sous-ensemble de messages du corpus B ayant le français comme langue principale :

Sous-Corpus B		
	n	%
français (B.I)	3 817	89,63
anglais	162	3,80
italien	10	0,23
allemand	7	0,16
espagnol	1	0,02
plusieurs	72	1,69
pas clair	190	4,51
Total	4 259	100

Fig. 3 : Les langues principales du sous-corpus B

3.5.2 Identification préliminaire de la présence d'éléments allogènes

Les concepteurs du corpus *sms4science.ch* ont procédé à une première identification des messages contenant des éléments allogènes : l'occurrence d'emprunts routinisés (« borrowings ») et d'emprunts spontanés (« nonce borrowings ») a été annotée pour chaque message et la langue concernée a été spécifiée.

- (32) *Hello ! J'espère que tu vas bien . Juste un petit mot pour te dire qu'on va chez Luz ... Darius a réservé pour 10 et on est déjà plus ... Si vous voulez venir on peut sûrement s'arranger . Juste pour que tu saches. Baci ! (SMS17014)*

Ainsi, le message en (32) est annoté comme contenant un emprunt routinisé en anglais (*Hello* ‘salut’) et un emprunt spontané en italien (*Baci* ‘bisous’). Le concept d’emprunt routinisé renvoie ici à des éléments provenant d’une autre langue que la langue principale mais faisant désormais partie intégrante de celle-ci (par exemple *le putsch* en français). L’emprunt spontané, quant à lui, est un item d’origine étrangère qui n’est pas ou pas encore routinisé (par exemple *spatzilein*, allemand pour ‘petit moineau’ dans un texto en français) (pour une problématisation de la distinction voir ch. II, section 7, p. 77). Dans le cas de cette première annotation, la distinction entre emprunt routinisé et emprunt spontané s’est faite sur la base de dictionnaires²⁴. Si l’identification des éléments de langue étrangère sur le corpus A a été effectuée préalablement à notre étude par les auteurs du corpus *sms4science.ch*, nous avons procédé à une vérification systématique de celle-ci (pour le sous-corpus francophone). Par ailleurs, nous avons également annoté le corpus B en appliquant les mêmes critères ; dans la fig. 4, qui reflète l’état corrigé de l’annotation, nous rendons compte des éléments de langue étrangère dans les messages ayant le français comme langue principale²⁵ :

Corpus	messages avec élément allogène routinisé (emprunt)		messages avec élément allogène non routinisé	
	n	%	n	%
Corpus A.I	1 436	31 %	824	17,8 %
Corpus B.I	421	11 %	370	9,7 %

Fig. 4 : Présence d’éléments de langue étrangère dans le corpus (niveau du texto)

L’analyse des régularités linguistiques des pratiques plurilingues porte sur les sous-ensembles des corpus A.I et B.I qui contiennent au moins un élément allogène (routinisé ou non)²⁶. Pour l’analyse des régularités interactionnelles, tous les messages du corpus B seront étudiés, incluant également ceux qui ont d’autres langues que le français comme langue principale.

²⁴ Pour le français, le dictionnaire Larousse français-monolingue 2010 a été utilisé dans un premier temps ; la correction des données a été effectuée sur la base du PR en ligne 2013.

²⁵ Il s’agit de la dernière version du corpus annoté par nos soins (juillet 2015). Certaines différences peuvent apparaître par rapport au corpus en ligne suite aux différents traitements de certaines catégories, notamment les noms propres.

²⁶ Les messages avec les éléments allogènes non routinisés formeront le cœur des analyses ; pour certaines comparaisons entre éléments routinisés et non routinisés, les messages avec éléments routinisés seront aussi analysés. Comme certains messages peuvent comprendre les deux types d’éléments à la fois, le total des messages annotés est différent de celui illustré dans ce tableau : en tout 2 093 messages ont été annotés.

3.6 Annotation de l'élément allogène

L'annotation détaillée des éléments allogènes présents dans notre corpus représente le point central de ce travail. Celle-ci doit notamment permettre de dresser un tableau de la nature même des pratiques plurilingues telles que nous les retrouvons dans le corpus considéré, ainsi que de la situer par rapport à d'autres patterns. Outre le fait de rendre compte des langues et variétés en présence dans le corpus, l'annotation des éléments alternés doit donc aussi informer sur la nature structurelle des éléments allogènes présents (les types d'AC).

Nous présentons, dans ce qui suit, les catégories principales annotées à cet effet : (1) nature de l'élément allogène (caractérisée selon les types d'AC) (section 3.6.1, p. 117), (2) le code linguistique (section 3.6.2, p. 136) et (3) le statut de l'élément (section 3.6.3, p. 137) : ce dernier point a trait a) à l'intégration morpho-syntaxique de l'élément dans la langue de base, b) à sa routinisation dans les pratiques (mesurée par l'attestation dans le PR en ligne 2013), et c) son statut en tant qu'élément faisant référence à des réalités socio-culturelles ou non. Des vues d'ensemble graphiques et sous forme de tableau sont également proposées à la fin de cette section.

3.6.1 Nature de l'élément allogène (type d'AC)

Afin de décrire la nature de l'élément allogène, nous nous inspirons de la typologie de l'AC proposée par Muysken (2000) ; nous rappelons ici que celle-ci a été développée plus haut (voir ch. II, section 5, p. 58) de sorte que nous nous limiterons, dans cette section, à une présentation qui permet de comprendre les analyses subséquentes. En nous basant sur Muysken (2000 ; voir aussi Pekarek Doehler 2011), nous distinguons l'*insertion*, qui renvoie à l'insertion ponctuelle d'un élément d'une langue *x* dans un énoncé produit dans une langue *y*, de l'*alternation*, qui renvoie au changement entre deux structures de deux langues différentes. Pour Muysken, qui travaille sur l'unité de la phrase, il s'agit de changements de langue à l'intérieur de la phrase, mais certains ont élargi le terme pour faire référence à des changements entre phrases, énoncés ou tours de parole (Auer 1996; Morel & al 2014; Pekarek Doehler 2011)²⁷ et c'est la voie que nous suivrons ici.

(1) Insertion

Le terme d'insertion renvoie à l'emboîtement d'un élément d'une langue *x* dans un énoncé produit dans une langue *y*. Afin de spécifier avec plus de précision la nature des insertions, l'annotation prend en compte les critères suivants : (a) insertion de premier ou de second degré, (b) insertion à item unique ou à items multiples, (c) point de transition précédant et suivant l'insertion, et (d)

²⁷ La troisième catégorie d'AC décrite par Muysken, la lexicalisation congruente, n'est pas retenue pour l'annotation. Elle n'est pas facilement rendue opérationnelle pour l'annotation et concerne principalement un autre type de contexte que le nôtre (par exemple la situation de contact entre dialecte et langue standard).

domaine de référence auquel se rapporte l'insertion. Ces différentes catégories sont présentées dans ce qui suit.

Insertion de premier et de second degré (ins 1 et ins 2)

Une catégorisation majeure des insertions est entreprise en fonction de la langue de base dans laquelle l'insertion est emboîtée. Le premier cas, l'insertion de premier degré (ins 1), concerne l'emboîtement d'un élément allogène dans une UCM dont la langue principale correspond à la langue principale du message. Le second cas de figure, l'insertion de second degré (ins 2), se rapporte à l'insertion d'un élément de la langue principale du message ou d'une tierce langue dans un élément allogène de type alternationnel. Il s'agit donc, pour cette seconde catégorie, d'une sorte de procédé de mise en abîme.

- (33) Marco veut rentrer ce soir, mais Béné et moi on veut faire la noce a *basu* (WA 994254) [gsw] Bâle

- (34) Trop chouette ! *Call me après la cérémonie* :) je vous rejoins. [...] (SMS16959) [eng] Appelle-moi

- (35) Bijour !! Euh ... bonsoir !! :-)) Ca va ? Bien fini le boulot ? Bon souper avec Erasmus, et tiens moi au courant !! *Ti amo mucho* !! [...] (SMS20134) [ita] Je t'aime [spa] beaucoup

Dans l'extrait (33), le toponyme suisse alémanique *basu* ('Bâle')²⁸ représente une insertion de premier degré (ins 1) en ce qu'il est inséré dans un énoncé dont la langue principale est aussi celle du message dans son ensemble (le français). En (34), *Call me + xy* ('appelle moi') est une alternation dont la langue principale est l'anglais. Le groupe prépositionnel *après la cérémonie* constitue une insertion dans cette alternation ; il s'agit donc d'une insertion de second degré (ins 2) qui est ici de langue française. Les insertions de second degré peuvent toutefois aussi provenir d'une tierce langue : l'extrait (35) contient une insertion espagnole (*mucho* 'beaucoup') dans une alternation italienne (*Ti amo + yx* 'je t'aime').

Insertion à item unique ou à items multiples

L'insertion peut renvoyer à l'insertion d'un seul ou de plusieurs items. De fait, une insertion peut consister en un item lexical, comme par exemple un adverbe tel qu'illustré en (36), ou en constituants plus grands, par exemple en un groupe prépositionnel comme en (37):

- (36) Un petit pâté de vents d' ouest nous apportera un peu de fraîcheur *today* (SMS9820) [eng] aujourd'hui

²⁸ De façon intéressante, le dialecte mobilisé ici n'est pas le bâlois, qui se traduirait par *Basel*, il s'agit d'un dialecte avec vocalisation du / final (par exemple le bernois).

(37) [...] Et faudrait que tu me dire si tu veux partir *with me* et été [...] (SMS12800)
[eng] avec moi

Le processus d'annotation prévoit une caractérisation plus détaillée des insertions concernées : dans le cas d'insertions à item unique, la partie de discours respective est spécifiée (nom, nom propre, verbe, adjectif, adverbe, pronom, préposition, article, conjonction, interjection), pour les insertions à items multiples, le type de groupe est indiqué (groupe nominal, prépositionnel, adjectival, etc.). En outre, dans les deux cas de figure, la fonction syntaxique remplie par l'élément est annotée (sujet, prédicat, complément d'objet, complément de nom, circonstant, attribut, etc.). Ainsi, dans l'exemple (36), l'élément *today* ('aujourd'hui') est annoté comme un adverbe et comme un circonstant²⁹. L'insertion *with me* ('avec moi') est caractérisée comme un groupe prépositionnel et comme un circonstant. Notons que les cas particuliers sont nombreux, tant pour l'annotation des parties du discours que pour celle des types de groupes et des fonctions syntaxiques ; nous citerons, dans ce qui suit, deux spécifications supplémentaires.

Pour ce qui est de la première spécification, il convient d'abord de souligner ici que, dans le processus d'annotation des insertions, deux niveaux d'analyses sont combinés. D'une part, le terme d'*item* est défini, dans le sens de la linguistique de corpus, comme un mot graphique, c'est-à-dire comme une suite de caractères délimités à ses extrémités par un espace ou un signe de ponctuation. Les catégories d'annotation se rapportent toutefois à des éléments d'insertion de différente nature *grammaticale* (par exemple adjectif, groupe nominal, etc.). La présence de ces deux niveaux peut parfois avoir pour résultat des cas particuliers : un élément en insertion peut par exemple être composé d'un seul item mais représenter, à la base, un groupe nominal étendu³⁰. Le terme *SMS* est une insertion à item unique, mais renvoie au groupe nominal étendu *Short Message Service*³¹. L'on peut aussi mentionner le cas d'insertions qui sont composées de plusieurs items sans pour autant représenter un groupe nominal étendu. Tel est notamment le cas pour les noms composés, graphiquement réalisés, par les participants, en deux items (par exemple *week end*)³². Le système d'annotation permet de rendre compte de la combinaison de ces deux niveaux d'analyse, graphique et grammatical.

²⁹ Nous appliquons ici les définitions proposées par Riegel & al (2009, 260).

³⁰ Un groupe nominal étendu peut être par exemple composé d'un nom et de ses modifieurs (par exemple l'article), d'un nom et d'un adjectif épithète ou d'un nom et d'un nom épithète (*une tarte maison*) ; Riegel & al (2009, 342).

³¹ Au vu de l'abréviation et du fait de sa routinisation, l'item pourrait aussi être considéré comme un nom commun. Une distinction semblait toutefois adaptée dans la mesure où cela rend les possibilités d'analyse plus fines.

³² L'on notera que la distinction entre nom composé (*un timbre-poste*) et séquence binominale (*une tarte maison*) est souvent délicate ; Riegel & al (2009, 345).

La règle générale appliquée est celle que le mot graphique est choisi comme premier critère pour distinguer les insertions à item unique de celles à items multiples. À un second niveau, chacune des deux catégories prévoit des spécifications qui rendent compte des cas particuliers. Ainsi, l'insertion *baby shower* ('fête de naissance') est annotée comme insertion à items multiples et comme nom composé ; par là, elle peut être distinguée d'autres groupes nominaux (comme *my love* 'mon amour', *last week* 'la semaine dernière'). Les abréviations, insertions à item unique, sont spécifiées par une balise les identifiant comme groupes abrégés.

Une autre spécification portant sur les insertions a été adoptée. Pour les cas où une insertion à item unique fait partie d'un groupe (par exemple prépositionnel) de la langue de base, non seulement la partie du discours est annotée, mais il est aussi indiqué que l'item fait partie d'un groupe. Ceci permet d'identifier les cas où le changement de langue a lieu au sein même d'un groupe :

- (38) Coucou ! [...] Comme ça je descends dimanche pr re-feter *sinterklaas* ! ;) [...] (SMS22275) [nld] Saint-Nicolas

- (39) Eh vieux Blouson ! ! Tout se passe bien en *Turkiye* ? ! ? En tout cas joyeux anni polet des îles ! [...] (SMS1265)³³ [tur]Turquie

Dans les exemples (38) et (39), un nom propre est à chaque fois inséré (*sinterklaas* 'Saint-Nicolas', *Turkiye* 'Turquie') dans un énoncé en français. Ce qui distingue le second cas du premier est que l'élément *Turkiye* est inséré dans un groupe prépositionnel français du type *en + xy*. La distinction proposée permet donc de répertorier ce type d'insertion réalisée au sein même d'un groupe³⁴.

Point de transition précédant et suivant l'insertion

Si l'insertion renvoie à l'idée d'emboîtement au sein d'un énoncé (*embeddedness*; Muysken 2000) et qu'elle suggère que l'élément inséré est entouré, dans son contexte gauche et droit, par une même langue, ceci n'est pas nécessairement le cas. Une insertion peut notamment être a) juxtaposée à un élément de même langue (ou d'une tierce langue) au sein même d'une UCM ou b) être insérée à la frontière avec une autre UCM de même langue.

(40)

Mon cher je suis avec votre team avec tout mon coer. [...] (SMS17403)

P
S

³³ L'élément *polet des îles* est obscur ; il s'agit sans doute d'un appellatif.

³⁴ Une distinction comparable est faite pour l'annotation des fonctions syntaxiques. Lorsque l'élément annoté ne remplit pas à lui seul la fonction syntaxique annotée, mais qu'il n'en représente qu'une partie, l'on indiquera qu'il ne constitue pas l'ensemble de la fonction. Dans l'exemple (38), l'élément *sinterklaas* remplit à lui seul la fonction de complément d'objet. Dans l'exemple (39) en revanche, *Turkiye* ne représente pas à lui seul le circonstant mais en fait partie. L'item sera donc annoté comme faisant partie du circonstant.

(41)

T'as vu Les *Reds* *today* (WA1001056)

P S

(42)

Coucou soeurette ! [...] ben écoute ici y a rien de bien nouveau ... La tortue va bien , il neige depuis hier soir , j' ai commencé le *hockey* *today* (cours de l' uni ;-)) [...] (SMS13624)

P S

L'extrait (40) illustre un cas prototypique d'insertion, où l'item *team* ('équipe') est inséré dans un énoncé entièrement français; au sein même de l'énoncé, l'item est précédé et suivi de la langue principale. En ce sens, l'insertion est ici véritablement emboîtée dans la langue principale tel que le suggère l'idée même d'insertion³⁵.

Les extraits (41) et (42) illustrent des cas distincts de celui exposé en (40). Dans l'extrait (41), l'élément *Reds* ('les rouges', probablement en référence à un club de football anglais) est effectivement inséré dans une UCM dont la langue principale est le français. De façon intéressante, le point de transition suivant l'élément *Reds* (S) est pourtant suivi d'une seconde insertion de même langue (*today*, 'aujourd'hui') ; si le point (P) précédant l'insertion implique un changement de langue, le point (S) suivant l'insertion ne représente pas un tel changement³⁶. Dans l'extrait (42), l'insertion est précédée d'un emprunt routinisé de même langue : l'élément *today* est précédé par l'élément *hockey* qui représente un emprunt à l'anglais déjà routinisé en français. Si les deux éléments *hockey* et *today* ont un statut différent (élément intégré vs. spontané), ils n'en demeurent pas moins de même origine³⁷. Ce type de transition est particulier et est annoté en vue d'une description adéquate de l'insertion.

Ceci a également trait aux insertions en fin d'UCM qui précèdent un élément de même langue situé dans une UCM suivante³⁸. Ainsi, l'on peut notamment rendre attentif à l'exemple (43) que nous avons cité de façon incomplète plus haut. Voici le texte complet :

³⁵ L'annotation serait ici la suivante : les deux points de transition précédant (P) et suivant (S) l'insertion sont annotés comme se trouvant à l'intérieur de l'UCM et comme étant précédés et suivis de la langue principale de l'UCM.

³⁶ Dans l'annotation, le point (P) est étiqueté par la balise insINTRA et le point (S) par insINTRAidem.

³⁷ Une balise a été prévue pour décrire ce cas de figure (insINTRAb). Dans la balise le b fait référence à l'anglais *borrowing* (pour emprunt routinisé).

³⁸ Il peut aussi s'agir d'un élément inséré au début d'une UCM suivante.

(43)

Bijour !! Euh ... bonsoir !! :-) Ca va ? Bien fini le boulot ? Bon souper avec Erasmus , et tiens moi au courant !! Ti amo *mucho* !! *Besos* ! (SMS20134)

P S

L'on peut constater que si l'élément espagnol *mucho* ('beaucoup') est ici inséré dans une UCM dont la langue principale est l'italien (il s'agit donc d'une insertion de second degré), ce même élément se trouve à la fin de l'énoncé et précède immédiatement un élément, lui aussi de langue espagnole (*besos*, 'bisous'). Dans ce cas précis, si au point de transition qui précède *mucho* (P) un changement de langue a lieu, au point de transition suivant l'élément inséré (S), il n'y a pas de retour à la langue principale³⁹.

L'annotation des points de transition encadrant les insertions est d'un intérêt particulier lorsqu'une insertion se situe non seulement à la frontière d'une UCM, mais aussi à celle d'un message :

(44) WAFR2 (16.9.2011)

[1] Emile:
Tu fais koi poto *today* ?

P S

11:59:12

[2] Germain
Yo. Je vais a Sion un coup acheter de l isolation [...]

12:01:37

Dans l'extrait (44), l'insertion *today* se trouve à la fin d'un message, suivi par un autre message rédigé par un autre scripteur. De façon intéressante, le second participant, Germain, s'aligne sur la langue choisie par Emile pour l'insertion. De ce fait, le changement de message et de scripteur n'implique pas de point de transition (S) avec changement de langue et offre potentiellement un indice sur les implications interactionnelles de l'insertion⁴⁰.

L'annotation des points (P) et (S) est destinée à contribuer à la description du contexte précis des insertions et à s'approcher, dans le cas des textos dialogués, d'une prise en compte des mécanismes interactionnels dans lesquels les insertions sont déployées. Il faut noter à ce sujet que les insertions n'ont que très peu suscité l'intérêt des chercheurs travaillant dans une perspective interactionnelle.

³⁹ Dans notre annotation, le point (P) de l'insertion *mucho* est caractérisé comme se trouvant à l'intérieur de l'énoncé (insINTRA) ; le point (S) est annoté comme coïncidant avec la fin de l'énoncé mais également comme étant suivi de la même langue que l'insertion (insINTERidem).

⁴⁰ Notons que ces types d'insertion rappellent ce que Clyne (1967) appelle *triggering* ('déclenchement') en ce que leur utilisation semble avoir un certain impact sur la suite du message. Les balises pour décrire le cas de figure illustré en (44) sont les suivantes : (P : insINTRA) / (S : insENDchwidem). Dans le cas de (S), cela revient à dire qu'il s'agit d'une insertion (ins) à la fin d'un message (END), avec changement de scripteur (*change writer*), sans changement de langue (idem).

Ceci est lié au fait que contrairement aux alternations⁴¹, leur analyse en termes séquentiels reste difficile (Auer 1996, 12). Si l'annotation des points de transition ne peut remplacer une analyse qualitative d'extraits de messages dialogués, elle permet d'affiner la description quantitative des insertions et de leurs contextes d'occurrence.

Malgré les spécifications qu'il permet d'articuler, ce type de distinction n'est pas pris en compte par les typologies existantes de l'AC. Généralement, celles-ci classent les instances d'AC selon qu'elles « ont lieu » à l'intérieur des frontières d'une certaine unité (phrase, énoncé) ou entre ces unités. Dans le premier cas, les chercheurs parlent d'AC intraphrastique (Gumperz 1982a; Myers-Scotton 1993a); dans le second, d'AC interphrastique (Myers-Scotton 1993a), de *conversational code-switching* (Gumperz 1982a) ou encore simplement de *code-switching* (Auer 1995). Dans toutes ces dichotomies, l'insertion est considérée comme faisant partie de la première catégorie. Il faut toutefois noter que ces catégorisations semblent opérer une fusion entre deux niveaux de description que nous proposons de séparer. L'un de ces niveaux a trait à la nature de l'élément allogène (insertion vs. alternation) et l'autre à la nature des frontières qui séparent cet élément de son contexte à gauche et à droite (à l'intérieur ou à la frontière d'un énoncé).

Le point que nous faisons ici est double : premièrement, une insertion n'est pas nécessairement liée à deux points de transition impliquant un changement de langue. Tel est notamment le cas pour les exemples (41) à (44). Deuxièmement, même si l'insertion relève d'une unité intra-UCM en ce qu'elle ne représente pas elle-même une UCM, elle peut être insérée à la frontière d'une UCM et participer, malgré sa qualité d'insertion, d'un point de transition inter-UCM. En tant que tels, les points de transition encadrant une insertion peuvent coïncider avec un changement de scripteur ou non, et avec changement de langue ou non.

Domaine de référence

Par les choses qu'elles dénotent et les associations qu'elles évoquent, les ressources langagières utilisées dans une certaine communauté peuvent nous renseigner sur les univers d'expérience dans lesquels ses membres s'inscrivent. L'association fréquente d'insertions, non seulement à certaines langues, mais plus spécifiquement à certains *domaines de référence* peut offrir des indices importants à ce sujet. Le croisement entre langue et domaine de référence permet ainsi d'explorer, entre autres choses, la manière dont un code linguistique est associé à certaines valeurs symboliques⁴².

⁴¹ Auer (1996) parle « d'alternances » pour se référer au phénomène que nous appelons alternation.

⁴² Romaine (1989, 30) définit le domaine de la manière suivante : « A domain is an abstraction which refers to a sphere of activity representing a combination of specific times, settings and role relationships ».

Androutsopoulos (2007a, 220) montre comment ces valeurs symboliques sont par exemple exploitées dans la publicité ; il évoque notamment l'association du français à l'élégance et à l'érotisme, l'italien à la nourriture, l'allemand à la technologie, et l'anglais à une grande variété de valeurs comme la nouveauté, la modernité, l'internationalisme, l'excellence technologique ou encore l'hédonisme et le plaisir. Dans son travail sur le bilinguisme chez Cicéron, Adams (2003) suggère qu'une des « fonctions » de l'AC dans son corpus (les lettres de Cicéron à son ami Atticus), résiderait dans l'exploitation d'une association symbolique entre la langue de l'AC et certains « thèmes »⁴³. L'auteur montre notamment que l'utilisation de mots grecs est souvent liée aux domaines de la médecine ou de la philosophie ; en utilisant ce vocabulaire en lien avec des domaines spécifiques, les participants indexerait la grecquitude de ces domaines.

On ajoutera qu'en traitant cette association entre une ressource *x* et un domaine d'expérience *y* comme entièrement naturelle, les participants s'affichent eux-mêmes comme membres d'une communauté où « utiliser des termes grecs pour parler de la médecine » va de soi ; non seulement désignent-ils ainsi une association entre langue et domaine, mais ils s'impliquent également eux-mêmes dans cette association.

Il faut toutefois souligner, comme nous l'avons développé plus haut (voir ch. II, section 8, p. 82), que l'association entre des matériaux linguistiques spécifiques et des indexicalités d'ordre socio-symbolique n'est aucunement figée et qu'elle peut subir, selon les contingences d'interactions situées, des renégociations locales importantes (Peuronen 2011). Cette association symbolique⁴⁴ n'est donc pas quelque chose qui est donné : il s'agit bien de quelque chose que les participants façonnent dans le cours d'interactions concrètes. La manière précise dont certaines associations symboliques entre langue et domaine sont rendues pertinentes par les participants eux-mêmes, et la façon dont ces attributions sont établies, refusées et renégociées, sont idéalement rendues visibles par l'analyse qualitative de données dialoguées.

Cependant, comme le note Auer (1996), même dans des données dialoguées, l'interprétation d'insertions ne peut se passer entièrement de la mobilisation, par le chercheur, d'une connaissance supplémentaire sur l'arrière-plan socio-culturel des participants et du contexte (et donc sur des catégorisations communes aux membres d'un groupe donné). Seul ce savoir permettrait d'interpréter « ce qui est indexé par l'insertion et [qui] devient donc pertinent pour l'organisation de la conversation à ce point précis » (Auer 1996, 14). Dans la conception d'Auer, l'insertion crée un lien

⁴³ Adams (2003, 301) ne parle pas de domaines de référence mais de *topics*.

⁴⁴ Le terme que l'on peut utiliser pour évoquer l'utilisation de langues étrangères comme symboles de certains groupes est celui d'*ethnosymbolisme* proposé par Haarmann (1986), cité par Androutsopoulos (2007a, 220).

entre un épisode interactionnel concret et tous les épisodes qui l'ont précédé. L'insertion opèrerait donc, selon l'auteur, de manière intertextuelle.

Afin de rendre compte, pour nos données, d'associations fréquentes entre certaines ressources langagières et de potentielles valeurs spécifiques, le domaine de référence auquel chaque insertion se rapporte est annoté. Notons que pour l'élaboration des catégories, nous avons privilégié une approche qui se base sur l'observation des données et des groupes de catégories qui ont émergé au fur et à mesure de l'exploration du corpus (voir aussi Morel & Pekarek Doehler 2013 ; Cathomas & al 2015b). Les domaines de référence retenus pour l'annotation sont inventoriés dans la fig. 5⁴⁵ :

	Domaine de référence	Exemple	Traduction de l'élément inséré
1	Culture et activités de temps libre ⁴⁶	[..] si tu vas rider a CM, [...] je reprends mes shoes ?	[eng] exercer un type de sport ⁴⁷ [eng] chaussures
2	Administration, travail et études	Coucou ! Désolé j'ai vu ton appel bien tard, j' ai fait un Spätdienst ... C' était urgent ?	[deu] service de nuit
3	Indications temporelles	[...] Moi aussi, m réjoui 2 tomoro ! [...] (13775)	[eng] demain
4	Lieux et indications spatiales	[...] Bonne semaine aux States !	[eng] États-Unis
5	Canaux de communication et les activités s'y rapportant (téléphoner, s'écrire)	Mais si je serre je te call ! Peut être demain a midi?	[eng] appeler
6	Affectivité et noms tendres	bonne n8, spatzilein ! ! :* :*	[gsw] petit moineau
7	Qualification et appréciation	T'aurais du rester samedi soir, on a fait notre show en fin d' soirée avec anne ! C'était caliente ! A + (1429)	[spa] (très) chaud
8	Cas particuliers	[...] Et faudrait que tu me dire si tu veux partir with me ct été ou pas ? Bisous .	[eng] avec moi

Fig. 5 : Domaines de référence des insertions

⁴⁵ Les cas d'insertions d'adjectifs qualificatifs (C'était *caliente*, espagnol pour 'chaud') sont attribués à une catégorie particulière qui ne représente pas un domaine de référence à proprement parler (balise : « qualification et appréciation »). Les cas d'insertion sans domaine de référence identifiable (par exemple les groupes prépositionnels comme *with me*, anglais 'avec moi') ont été attribués à la catégorie « cas particuliers ».

⁴⁶ Ce domaine étant très large, l'on a spécifié le sous-domaine concerné : nourriture/cuisine, sports/danse/jeux, musique, cinéma/littérature, fêtes/sorties, vêtements/mode.

⁴⁷ Typiquement, il peut s'agir de snowboard ou de VTT.

(2) *Alternation*

Les éléments allogènes de type alternationnel seront spécifiés selon les critères suivants : (a) type d'alternation, (b) point de transition précédant et suivant l'alternation, (c) contexte d'occurrence de l'alternation.

*Type d'alternation*⁴⁸

L'alternation correspond à une juxtaposition sans emboîtement de deux langues sur le plan *inter-UCM* et *intra-UCM*⁴⁹. Il s'agit typiquement du changement de langue entre messages, phrases ou propositions (mais voir *infra* pour d'autres cas) :

- (45) mon chouchou, comment ca va ? tu as bien dormi ? je t'aime très très fort
hesch hüt mol en freii minute für mi ? ILY :- (SMS5810)*⁵⁰
[gsw] tu as une minute de libre pour moi aujourd'hui ? [eng] 'I love you', je t'aime

- (46) Je viens de rater mon train ce qui veut dire :0) *daß du chli uf mich wartä muäsch [...]*
 (SMS32)⁵¹ *[gsw] que tu dois m'attendre un peu*

Les alternations présentées dans les exemples (45) et (46) correspondent à la classe prototypique de cette catégorie : toutes deux respectent les critères de juxtaposition, de complexité (proposition syntaxiquement complète) et de longueur (plusieurs constituants) liés à l'alternation (voir ch. II, section 5.1, p. 58).

Les deux exemples se distinguent toutefois en ce qui concerne la nature du point de transition : l'exemple (45) illustre l'utilisation d'une alternation *inter-UCM*, ici entre deux propositions principales. En (46), l'alternation est *intra-UCM* ; ceci se traduit par le fait que le point de transition se trouve entre la proposition principale qui est en français et la subordonnée, introduite par *daß* ('que' [deu/gsw]) qui est en suisse allemand. Les deux cas sont donc dissociés l'un de l'autre en ce qui concerne la nature des points de transition ; cette distinction entre alternations *inter-* et *intra-UCM* est annotée par un critère présenté plus bas (voir p. 129).

Si les exemples cités en (45) et (46) illustrent l'utilisation d'alternations typiques, l'alternation, telle que définie plus haut, semble pouvoir s'articuler en des cas distincts de ceux présentés dans ces exemples (voir aussi Pekarek Doehler 2011 ; Morel & Pekarek Doehler 2013 ; Morel & al 2014) :

⁴⁸ Les propos de cette section sont déjà présentés dans Morel & al (2014), Morel & Pekarek Doehler (2013) et en partie chez Pekarek Doehler (2011).

⁴⁹ Nous dévions ici de la typologie de Muysken, ce dernier traitant l'alternation comme un phénomène intraphrastique, qu'il différencie de l'AC interphrastique. Sans classer les changements entre phrases, énoncés et tours de parole, Muysken (2000) associe néanmoins ces phénomènes à l'alternation.

⁵⁰ Allemand standard : *hast du heute mal eine freie Minute für mich?*

⁵¹ Allemand standard : *dass/daß du ein wenig auf mich warten musst.*

(47) [...] Bon, j' te tiens o courant . Bonne nuit ma puce ! ! *Besitos* (SMS17010)
[spa] bisous

(48) [...] Chu vrmt trop cool :-P *Besos princessa* (L) (SMS18026)⁵²
[spa] bisous princesse

Dans les deux exemples (47) et (48), il s'agit certes d'alternances entre énoncés mais les éléments concernés ne remplissent pas les critères de complexité ou de longueur que Muysken évoque ; il s'agit d'alternations très courtes, hautement transparentes, figées et « à valeur d'énoncé-acte » (Pekarek Doehler 2011 ; voir discussion dans le ch. II, section 5.1, p. 58).

Comme nous l'avons déjà montré ailleurs (Morel & Pekarek Doehler 2013), ces types d'éléments ressemblent, de par leur constitution interne, à une insertion. Toutefois, ils ne sont en réalité insérés dans aucune structure syntaxique. Ce sont des éléments libres tant au niveau pragmatique que syntaxique qui peuvent de ce fait être considérés comme des cas particuliers de l'alternation (voir aussi Muysken 2000, 97). Les éléments tels que l'exemple (47) sont attribués à la classe d'alternation que nous appelons *élément isolé* ; lorsqu'ils sont accompagnés, par exemple d'un nom comme dans l'exemple (48), ils sont étiquetés d'*éléments isolés complétés*⁵³.

D'autres formes d'alternations, également peu représentatives de l'alternation telle qu'elle est décrite par la littérature, existent. C'est notamment le cas pour les alternations illustrées dans les exemples suivants :

(49) Super merci . *a domani* (SMS4392)
[ita] à demain

(50) Ainsi perissent les enemies de la republique ! ! *schönen sonntag* ! (SMS20552)
[deu] bon dimanche

(51) Suis dans le train ... *See you* (SMS16565)
[eng] à bientôt

(52) [...] je dépose déjà un doux baiser dans ta boite pour te souhaiter un joyeux anniversaire gros calin ! *I love you* (SMS20752)
[eng] Je t'aime

⁵² Français standard : [...] *Je suis vraiment trop cool* [...]

⁵³ Si le complément de l'élément isolé est dans une autre langue, il sera alors annoté comme une insertion. Notons que l'élément isolé peut aussi être modifié, par exemple par un adjectif : *Coucou miss j espere que ça va ?* [...] *Profite bien gros kiss*. Dans un tel cas, l'élément isolé est annoté comme étant modifié (ici par l'adjectif *gros*).

Les éléments allogènes présents dans les exemples (49) à (52) remplissent en certains points les critères de l'alternation : ils représentent des énoncés en juxtaposition d'autres énoncés et sont, du point de vue de leur structure interne, composées : préposition et nom (49), adjectif et nom (50), verbe et pronom (51), et également structure de phrase complète (52). Toutefois, plusieurs éléments semblent indiquer qu'il s'agit d'éléments produits en tant qu'expressions figées, grammaticalement non-analysées. Ils apparaissent sous une forme raccourcie, voire elliptique (en particulier pour les exemples (49) à (51)) ; même lorsqu'ils sont syntaxiquement complets, comme dans l'exemple (52) (avec sujet verbe et objet), et qu'ils ressemblent à des alternations typiques, leur caractère formulaïque (Wray 2005, 2009), qui se traduit notamment par leur récurrence et leur association à une série limitée d'actes (prises de congé, salutations, exclamations, vœux, etc.), suggère qu'ils doivent être considérés comme des alternations de nature singulière (voir Morel & Pekarek Doehler 2013 pour un même constat).

Une distinction nette entre alternations prototypiques et alternations plus ou moins formulaïques reste hautement délicate à opérationnaliser. Il faut retenir que l'un des critères centraux permettant l'identification de séquences formulaïques (Wray 2009) ou de ce que Backus (2003, 85) appelle des *long words*, est rattaché à la fréquence d'utilisation d'un élément⁵⁴. Or, ce critère ne peut être que le résultat d'une quantification ; il ne peut être annoté sur les éléments *a priori*.

Trois critères sont appliqués afin de permettre une distinction, qui reste cependant approximative.

Premièrement, la longueur de chaque alternation en termes d'items est indiquée ; ce critère part de l'idée que les alternations plus longues (de 4 items ou plus) sont plus susceptibles de représenter des alternations typiques (et structurellement composées) que les alternations très courtes et/ou abrégées (1, 2 ou 3 items) ; ces dernières seraient quant à elles plus proches d'un pôle non-compositionnel et formulaïque de l'alternation⁵⁵. Deuxièmement, le contexte d'occurrence (voir p. 133 *infra*) de chaque alternation est annotée afin de rendre compte de l'association des éléments à des actions potentiellement ritualisées et donc plutôt formulaïques (par exemple salutations ou prises de congé). Troisièmement, une structure phrastique « incomplète » étant potentiellement (mais pas nécessairement) l'indice d'une expression formulaïque (Backus 2003), la structure

⁵⁴ Les critères cités par Backus sont : (1) idiomaticité, à savoir la non-compositionalité : les expressions figées forment une unité sémantique où la signification de l'ensemble prévaut sur la combinaison de la signification des unités respectives qui la composent ; (2) récurrence ; (3) morpho-syntaxe irrégulière ; (4) lien avec des fonctions pragmatiques précises ; (5) réduction phonétique.

⁵⁵ Notons que le critère de non-compositionalité sémantique (idiomaticité) n'est annoté que de façon exploratoire.

syntactique est également annotée ; la présence ou l'absence du sujet et/ou du verbe sont spécifiées à cet effet⁵⁶.

Les exemples d'alternations prototypiques en (45) et (46) se distinguent des cas (49) à (52) en ce qu'ils sont plus longs (7 ou 8 items pour les premiers contre 2 à 3 items pour les derniers). Par ailleurs, ils expriment des actions de type distinct : l'alternation en (45) permet d'accomplir une requête et celle en (46) une déclaration. En contraste, les alternations formulaïques sembleraient davantage se concentrer sur des contextes participant de rituels encadrant l'interaction (prise de congé, salutations) ; cette hypothèse reste néanmoins à vérifier. En ce qui concerne le troisième critère, la complétude de la structure phrastique, les alternations en (49) à (52) sont annotées comme incomplètes au sens de la grammaire normative : (49) et (50) ne comprennent pas de groupe verbal, (51) contient une omission de sujet (*I*, 'je'). Si l'alternation *I love you* en (52) comprend une structure phrastique complète, avec sujet, verbe et complément d'objet, elle pourra être distinguée des cas d'alternations plus prototypiques par les deux autres critères appliqués (nombre d'items ; contexte d'occurrence).

Le faisceau de critères combinés que nous proposons d'appliquer dans le cadre de l'annotation des alternations permet donc de distinguer, de façon opérationnelle et relativement flexible, les alternations plus prototypiques, d'alternations routinisées (mais non intégrées au PR) et davantage formulaïques. Dans le cadre de ce travail, ces dernières seront régulièrement appelées *briques communicationnelles (allogènes)*.

Point de transition précédant et suivant l'alternation

Si l'annotation des alternations, telle que proposée dans la section précédente, permet de décrire la structure interne de ces éléments, elle ne répond pas à la question de la relation qu'entretient une alternation donnée avec son contexte. Cette relation peut être d'ordre *inter-UCM* ou « *intra-UCM* » et ce, il faut le souligner, aux deux extrémités qui l'encadrent. Les typologies existantes se contentent d'étiqueter une AC en distinguant sa « nature » inter- ou intraphrastique sans rendre compte du fait que cette balise devrait avoir trait non pas à une étendue (et donc à la nature de l'élément) mais à la nature de ses *frontières*, à gauche et à droite de l'élément; nous proposons donc une distinction de ces deux critères, la nature de l'alternation (type d'alternation) et la nature des points de transition à gauche et à droite. Considérons les exemples suivants :

⁵⁶ Par exemple, l'élément *Love you too* est donc annoté comme contenant un verbe (*Love*), mais pas de sujet.

(53)

mon chouchou , comment ca va ? tu as bien dormi ? je t' aime très très fort

| *hesch hüt mol en freii minute für mi ?* | ILY :-* (SMS5810)
_P *[gsw] tu as une minute de libre pour moi aujourd'hui ?* _S

(54)

Et non ! Je dorsais :-) ... Je bosse a la Maladiere toute la journée ! Si tu veux boire un bon café et

faire tes courses | *you ' re welcome !* | Bec et bonne journée (SMS9905)
_P *[eng] tu es la bienvenue* _S

Dans l'exemple (53), tant la transition précédant l'alternation que celle qui la suit est de nature inter-UCM : au niveau structurel, l'alternation formulée en suisse allemand est une proposition indépendante, précédée d'une proposition indépendante en français (*je t'aime très fort*) et suivie d'une alternation minimale anglaise, sous forme d'abréviation (*ILY, I love you, 'je t'aime'*) ; les points de transition (P) et (S) marquent des changements entre différentes UCM, marquées à chacune par des complétudes tant sémantico-syntaxique que grapho-intonative et actionnelle (voir la définition de l'UCM dans la section 3.3.1, p. 107).

En contraste, l'exemple (54) contient une alternation dont les frontières ne sont pas de même nature : si l'élément alterné (*you're welcome, 'tu es la bienvenue'*) est suivi d'une UCM, structurellement composée d'une proposition indépendante (S : transition inter-UCM), il forme lui-même une proposition principale qui est précédée d'une proposition subordonnée en français introduite par *si*. L'élément n'est donc pas entièrement indépendant, en particulier au niveau sémantico-syntaxique, mais il est rattaché à ce qui précède. Le point de transition précédant l'alternation (P) est donc de nature intra-UCM. Dans un tel cas, l'alternation annotée ne remplit que partiellement la définition de l'alternation.

Dans le cas des données dialoguées, les points de transition peuvent aussi se trouver en début et en fin de message, et être précédés ou suivis d'un changement de scripteur. Les principaux types de transition possibles qui découlent de ces possibilités sont illustrés dans la vue d'ensemble proposée dans la fig. 6 :

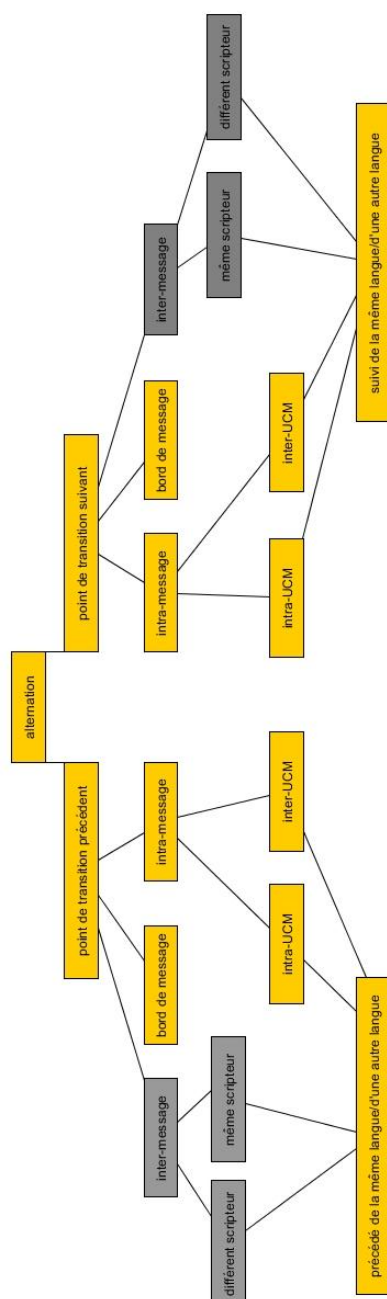


Fig. 6 : Vue d'ensemble sur les points de transitions précédant et suivant l'alternation (les éléments gris peuvent seulement être annotés pour le corpus B)

Il faut remarquer que les points de transition limitant une alternation ne coïncident pas nécessairement avec le changement de langue en tant que tel (comme c'est le cas en (53) et (54)). C'est pourquoi la caractérisation des points de transition doit également permettre de décrire le contexte des alternations en termes de code linguistique.

(55)


Hola señor ! Como esta ousted ? | Demain je serai pas à Neuch [...] (SMS10697)
 P1 S1/P2 S2
[spa] bonjour monsieur ! Comment allez-vous ?

Dans l'exemple (55), le scripteur initie le message avec deux UCM en espagnol ; pour ce qui se réfère à la nature des éléments allogènes, les deux éléments sont annotés comme des alternations : il s'agit d'une part d'un élément isolé complété d'un nom (*Hola señor ! 'bonjour monsieur'*) et d'autre part d'une alternation minimale composée de trois items (*Como esta usted ? 'Comment allez-vous'*). Il paraît évident qu'il n'y pas de changement de langue au point de transition qui sépare les deux UCM (S1/P2) alors qu'un changement de langue a lieu au point de transition suivant le seconde UCM (S2); le point de transition P1 se trouve en début de message. Les points de transitions des deux alternations en (55) sont annotés comme suit :

P1 : début de message

S1 : inter-UCM, suivi de la même langue

P2 : inter-UCM, précédé de la même langue

S2 : inter-UCM, suivi d'une autre langue

Il faut préciser qu'en combinaison avec les insertions, des cas relativement complexes de transition peuvent apparaître. Nous citerons ici un cas permettant d'illustrer l'atout que revêt la distinction entre nature de l'élément allogène (structure interne) et points de transitions :

(56)

Je t' appelle quand j'ai fini le schwizertütsch | ich ha dir gärn müüsli |(SMS10348)
P S
[gsw] suisse allemand. je t'aime petite souris

L'exemple (56)⁵⁷ comprend une alternation en suisse allemand, précédée par une UCM en français. De façon intéressante, un item suisse allemand (*schwizertütsch* 'suisse allemand') est inséré à la fin

⁵⁷ Allemand standard : [...] *Schweizerdeutsch. Ich hab dich lieb Mäuschen.*

de cette UCM, de sorte que le début de l'alternation (P), point de transition inter-UCM, ne coïncide pas avec le changement de langue.

La distinction entre le type d'alternation et la nature des points de transition revêt donc un avantage substantiel en ce qu'elle permet de décrire la nature de la transition aux *deux* extrémités de l'alternation. En cela, notre distinction, qui enrichit les typologies existantes, rend possible une caractérisation du lieu précis où le changement de langue apparaît⁵⁸.

Contexte d'occurrence

Contrairement à l'insertion, et comme nous l'avons vu précédemment (voir 3.3.1), l'alternation peut constituer une *unité de construction de message* (UCM), définie par sa complétude sémantico-syntaxique, (le plus souvent) grapho-intonative et actionnelle. En prenant en compte ce dernier critère, une alternation est donc une unité qui permet aux participants d'accomplir différentes actions au cours de l'interaction (par exemple saluer, poser une question, donner une réponse, inviter etc.).

De façon significative, ces actions sont déployées dans le cours d'échanges et relèvent d'un travail coordonné entre les participants. Dans l'interaction, ces actions sont généralement organisées de façon à former des paires : certaines actions rendent en effet pertinentes une action suivante, qui est, à son tour, reconnue comme faisant écho à l'action précédente. Cet appariement entre différentes actions constitue la base de la notion de *paire adjacente* développée dans le cadre de l'analyse conversationnelle (Schegloff & Sacks 1973). Les deux éléments sont liés par une relation de *dépendance conditionnelle* : lorsqu'un participant énonce la première partie d'une telle paire (*first pair part*, *FPP*), il rend pertinent une réaction immédiate de l'interlocuteur, à savoir une seconde partie de paire (*second pair part*, *SPP*)⁵⁹. Les types les plus fréquents de paires adjacentes sont par exemple salutation-salutation, prise de congé-prise de congé, invitation-acceptation/refus, requête-acceptation, annonce-acceptation, etc. Les deux prochains extraits comprennent chacun une paire adjacente dont un des membres est réalisé avec une alternation en anglais. L'exemple (57) contient une paire du type « remerciement-retour sur remerciement » et (58) une paire de type « annonce-acceptation » (*telling-accept*)⁶⁰.

⁵⁸ Notons que dans le cas de données dialoguées, les alternations peuvent aussi apparaître en début ou en fin de message, auquel cas le point de transition en question coïncide avec un potentiel changement de langue entre messages, voire entre deux messages de différents participants.

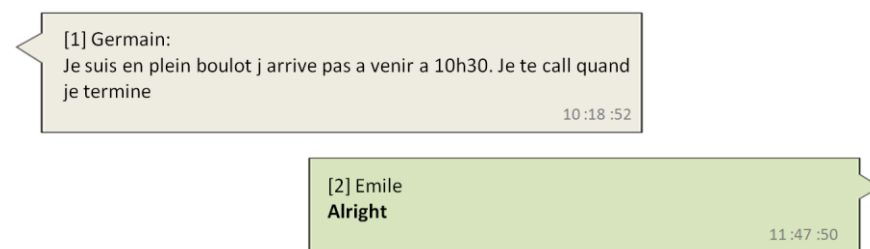
⁵⁹ Cela n'implique pas que la réaction est toujours réalisée mais cela indique que certaines réalisations de seconde partie de paire sont préférentielles ou dispréférentielles.

⁶⁰ L'élément alterné, qui constitue à chaque fois la *SPP*, est annoté comme « retour sur remerciement » et comme « acceptation » respectivement.

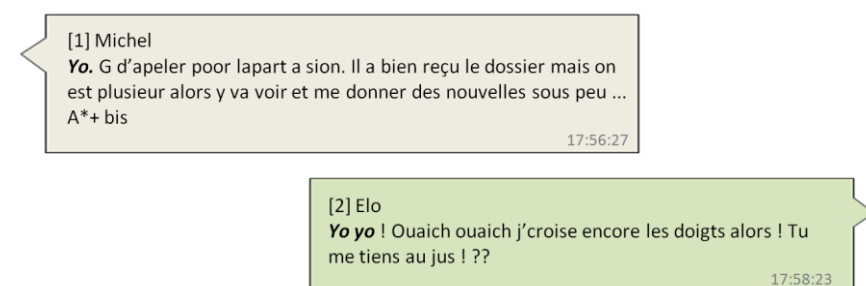
(57) WAFR4 (7.6.2011)



(58) WAFR2 (20.04.2011)



Il faut noter que si les parties d'une paire peuvent être réalisées dans des messages séparés, comme dans les exemples (57) et (58), les scripteurs peuvent également empaqueter un nombre important d'actions différentes dans un seul message. Certaines recherches illustrent en effet le recours à des *package-messages* où plusieurs *FPP* et/ou *SPP* sont réalisées (voir premier volet, ch. I, section 1, p. 1; voir aussi Günthner 2011, 2012; Hutchby & Tanna 2008; König 2015)⁶¹.

(59) WAFR27 (20.09.2011)⁶²

Malgré la non-contiguïté des parties de paire qu'impliquent ces messages à actions multiples, les parties de paires restent néanmoins descriptibles en termes de dépendance conditionnelle et en termes d'actions qu'elles permettent d'accomplir : ainsi, dans l'extrait (59), les deux éléments [1] *Yo* ('hé') et [2] *yo yo* ('hé hé') ne sont pas contigus dans la mesure où Michel empaquète une série d'actions différentes (et UCM) dans un seul message (salutation, annonce 1, annonce 2, prise de

⁶¹ La recherche atteste alors du fait que les *SPP* faisant écho à leurs *FPP* respectives sont réalisées dans l'ordre d'apparition des *FPP*. Ceci distingue l'organisation de l'interaction par texto de l'interaction orale en face à face ; voir Hutchby & Tanna (2008).

⁶² Français standard : voir note de bas de page 40 *supra*.

congé) avant que la seconde participante, Elo, ne réagisse. Les deux éléments allogènes peuvent être reconnus comme membres d'une partie de paire de type salutation-salutation et sont annotés comme tels.

Les bases empiriques sont plus délicates dans le cadre du corpus A, où les messages n'apparaissent pas dans leur contexte d'échange. Dans ce corpus, seule une des deux parties de paires est observable. En l'absence du contexte d'interaction, le contexte d'occurrence dans lequel une alternation apparaît doit être reconstruit par le chercheur ; dans de nombreux cas, une identification, même approximative, semble possible :

- (60) *Hola ! Suis pas super en forme, dormi à 21h hier et tjr mal à la tete donc je suis tte*
[spa] Salut
*dopée ! [...] (SMS17600)*⁶³
- (61) *Bah c'était pas grand chose ... Si t'as besoin de programmes avant ton départ redis -*
moi ! Bis bald (SMS10690)
[deu] À bientôt
- (62) *Sorry, pa repondu , boulot + + + , tente dapeler ce soir , bek (SMS11448)*⁶⁴
[eng] excuse-moi
- (63) *HAPPY BIRTHDAY my sunshine ! Jte souhaite tt l' meilleur du monde [...]*
[eng] Joyeux anniversaire mon rayon de soleil (SMS742879)
- (64) *Salut mousse ! Ça va ? Wie war es im Berlin ? ? Ah j'aurais tellement voulu être la*
pour ça ! ! [...] [deu] Comment était-ce à Berlin ? (SMS12816)
- (65) *[...] Si t'as un moment demain , tu pourrais regarder sur internet si pluie prévue par*
ici ? Grazie mille et bon week a toi aussi ! Bises. (SMS14457)
[ita] merci beaucoup

Dans les extraits cités ci-dessus, l'on retrouve les exemples d'une salutation (60), d'une prise de congé (61), d'une excuse (62), d'un vœu (63), d'une question (64) et d'un remerciement (65). D'autres catégories annotées sont l'adressage, le pardon, la requête, la déclaration, la promesse, l'invitation ou encore la réponse⁶⁵.

Il existe un nombre important d'alternations qui, en raison de l'absence du contexte séquentiel dans lequel ils sont déployés, peuvent moins facilement être attribués à une catégorie donnée. Tel est notamment le cas pour de nombreuses exclamations de divers types, qui peuvent, selon le contexte, accomplir des actions bien distinctes (*yay* 'ouais', *wow* 'waouh', *lol* 'mdr', *caramba* 'ça alors', etc.). L'identification de ces actions reste alors souvent délicate à entreprendre :

⁶³ Français standard : *Hola! Je suis super en forme, dormi à 21h hier et toujours mal à la tête donc je suis toute dopée.*

⁶⁴ Français standard : *Sorry, (je n'ai) pas répondu, (j'ai) beaucoup de boulot, (je) tente de t'appeler ce soir. Bisou.*

⁶⁵ Nous avons joint à la catégorie « réponse » celles de « refus » et « consentement ».

- (66) *Yeah*, lundi prochain, chocolate time, youhou ! Vouï, moi, jsui dja à la fac pr notre exposé sur lé sectes [...] (SMS11519)⁶⁶

L'élément *Yeah* ('ouais') dans l'exemple (66) ne peut être univoquement attribué à une catégorie d'action. À défaut du ou des messages précédents et suivants, il peut être interprété comme une salutation, une réponse, une acceptation, voire comme un commentaire anticipé de ce qui suit dans le message. On réservera à ces cas une catégorie spécifique (« exclamations ») qui pourra faire l'objet de distinctions plus fines dans les sections présentant les résultats de l'analyse⁶⁷.

Dans cette section (3.6.1), nous avons présenté la manière dont nous catégorisons les éléments allogènes selon qu'ils appartiennent à l'alternation ou à l'insertion. Nous avons par ailleurs vu comment les deux grandes catégories, l'alternation et l'insertion, peuvent être spécifiées plus en détail. Les prochaines sections (3.6.2 et 3.6.3) ont trait à tous les éléments allogènes, indépendamment de leur statut en tant qu'alternation ou insertion.

3.6.2 Code linguistique

L'identification des codes linguistiques représente un élément central pour l'interprétation de la pratique plurilingue telle qu'elle se présente dans notre corpus (voir section 1 de ce chapitre, p. 99). Chaque élément allogène est donc annoté en fonction de la langue dans laquelle il est formulé ; les langues répertoriées dans notre corpus sont l'anglais (eng), l'allemand (deu), le suisse allemand (gsw), l'italien (ita), l'espagnol (spa) et le français dialectal (fsw). D'autres langues, moins présentes, sont regroupées sous l'étiquette « autres » (notamment l'arabe, le portugais, le japonais, le créole, le néerlandais et le latin)⁶⁸. Un certain nombre d'éléments a été annoté comme élément allogène au français sans que l'on puisse attribuer, de façon univoque, une étiquette de code linguistique précise. D'une part, il s'agit de termes voyageurs qui sont empruntés à une langue identifiable mais dans celle-ci, sont également un emprunt (plusieurs langues attribuables)⁶⁹. D'autre part, il s'agit d'éléments comme *Wey* qui, d'un point de vue du chercheur, ont une apparence exogène au français mais qui ne peuvent être assignés à une langue spécifique (non défini). Enfin, il s'agit aussi

⁶⁶ Français standard : *Yeah*, lundi prochain, chocolate time, youhou ! *Oui*, moi, je suis déjà à la fac pour notre exposé sur les sectes.

⁶⁷ Notons qu'une spécification du type d'exclamation a été entreprise. Nous distinguons des exclamations en lien avec les catégories suivantes : 1) expression de colère, d'impatience, de mépris (*argh*) 2) expression du rire (*lol*) 3) expression de la joie et la satisfaction (*yeah*, *yay*) 4) expression de l'admiration (*wow*) 5) expression de la tristesse (*snif*) 6) onomatopées diverses (*slurp*).

⁶⁸ Le français peut lui aussi être un élément annoté, notamment lorsqu'il est utilisé dans le cadre d'une insertion de second degré. Pour l'analyse sociolinguistique, ces éléments de langue française ne sont pas pris en considération.

⁶⁹ Par exemple *mensa*, n.f. largement utilisé en allemand pour faire référence à la cantine d'une université (restaurant universitaire) ; le mot est d'origine latine.

d'éléments qui semblent provenir d'une langue *x* mais qui, dans cette langue, n'existent pas (pseudo).

Il convient ici de noter que, contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'étiquetage des codes linguistiques est loin de représenter une tâche élémentaire. En appliquant des catégories préétablies, le chercheur court le risque de ne pas rendre compte de la pertinence des balises pour les participants eux-mêmes et pour les activités dans lesquelles ils sont impliqués (pour une discussion et une présentation d'un exemple voir ch. II, section 7, p. 77) ; un élément tel que « ciao » (qui figure dans la dictionnaire depuis plusieurs décennies) est-il encore italien pour les participants eux-mêmes ou s'agit-il pour eux d'un élément français ? Et l'attribution à un code linguistique spécifique est-elle une activité en soi pertinente pour les participants ?

Comme nous l'avons déjà discuté ailleurs (voir Morel & al 2014 ; Morel & Pekarek Doehler 2013 ; voir aussi Auer 2006), les participants déploient une panoplie de ressources qui mettent parfois à mal toute tentative d'attribuer certains éléments à une langue précise. Ces phénomènes qui opèrent une certaine perméabilisation des frontières linguistiques seront plus largement présentés dans le deuxième volet de ce travail. Notons à ce stade que des balises d'annotation permettant d'identifier des codes linguistiques difficilement saisissables sont prises en considération⁷⁰. En outre, l'annotation prend également en compte la possibilité d'alternations et d'insertions provenant du code idéographique. Comme nous l'avons illustré dans Morel & al (2014), le recours aux émoticônes (*smileys*) peut en effet relever de fonctions en partie comparables à celle de l'AC ; les différents types d'émoticônes (sourire, bisous, rire, clin d'œil etc.) présents dans les sous-corpus A.I et B sont annotés.

3.6.3 Statut de l'élément allogène

(1) Intégration et routinisation

Dans la littérature sur le contact des langues, plusieurs critères sont proposés pour distinguer l'AC de l'emprunt. Ces critères, présentés plus haut (ch. II, section 7, p. 77), relèvent d'une part de l'intégration morpho-syntaxique (et phonologique) d'un item donné (Deroy 1956, 235–257; Poplack 1980, 583; Poplack & Sankoff 1984), et d'autre part de sa routinisation dans une certaine communauté (Auer 2006; Gardner-Chloros 1987; Myers-Scotton 1992a). Ces deux critères font l'objet d'une annotation.

En ce qui concerne le critère d'ordre morpho-syntaxique, qui peut (mais ne doit pas) correspondre à une certaine forme d'intégration d'un item dans les pratiques, chaque élément annoté contenant

⁷⁰ Il s'agit notamment des balises *more* (plusieurs langues attribuables), *undefined* (pas de langue attribuable), *pseudo* (pseudo-emprunt), présentées plus haut dans le texte.

des traces visibles d'intégration morpho-syntaxique a été marqué comme tel (pour une problématisation voir ch. II, section 7, p. 77).

- (67) Coucou dsl jai pas *looké* mon fone depuis kk tps haha fau pa magresser km ca !
(SMS18222)⁷¹ [eng] regardé

Dans l'exemple (67), la racine du verbe anglais (*to look* 'regarder') est visiblement intégrée à la morphologie du français, par son utilisation à un temps verbal composé et par l'ajout du suffixe -é de la flexion du participe passé. Notons que le cas du maintien de marques morphologiques de la langue d'origine d'un item utilisé en français est aussi annoté :

- (68) Nous voici bien arrivés ! Près a chanter quelques *Weihnachtslieder* (SMS23514)
[deu] chansons de Noël

Dans l'exemple (68) ce maintien se manifeste au travers du respect de la formation du pluriel du substantif allemand *Weihnachtslied* ('chanson de Noël') par l'ajout du suffixe -er.

Pour ce qui est des effets de routinisation, la distinction est basée sur la présence ou non d'un item dans un dictionnaire de référence⁷² (pour une problématisation voir ch. II, section 7, p. 77). Afin de flexibiliser une annotation en principe binaire (l'item figure dans le dictionnaire ou non), une indication du moment de sa première attestation est effectuée ; les catégories se répartissent sur des tranches de 10 ans, en commençant depuis les années 50 à nos jours⁷³. Ainsi, la sédimentation historique de certains items peut être approximativement déterminée. Ceci s'avère utile pour notre corpus dans lequel certains items, comme par exemple *lol* (pour *laughing out loud*, 'mort de rire'), sont répertoriés par le PR 2013 mais ont une date d'attestation relativement jeune (2010). La prise en compte de l'année d'attestation flexibilise donc l'annotation du critère de routinisation en distinguant des éléments allogènes qui font partie du lexique du français depuis plusieurs décennies (par exemple le *fitness*, *cool* ou *ciao*), dont certains sont attestés dès le XIXe siècle (par exemple *hello* ou *week-end*), d'items qui évoluent dans une « zone de proximité » entre emprunt routinisé et AC (par exemple *lol*, *le blog* ou *le cupcake*⁷⁴). Notons que dans le cadre de ce travail, les éléments qui figurent dans le PR mais dont l'entrée ne remonte pas à avant 2000 sont considérés comme

⁷¹ Français standard : Coucou désolé pas looké mon téléphone depuis quelque temps, haha, il ne faut pas m'agresser comme ça !.

⁷² Le dictionnaire utilisé à cet effet est le PR en ligne (2013). La distinction est stricte : un dérivé (par exemple *luncher*) d'un élément qui figure dans le dictionnaire (*lunch*) est considéré comme non routinisé. Une balise permet toutefois de les identifier comme cas particuliers (balise : « word of family yes »). Les éléments qui sont intégrés dans le *Dictionnaire Suisse Romand* (DSR) sont considérés comme non routinisés mais sont annotés comme faisant partie du DSR (« in_DSR »).

⁷³ Une catégorie « avant » (*before*) regroupe tous les items dont la première attestation dans le PR remonte à avant 1950. L'annotation ne prétend pas à l'identification exhaustive de tous les emprunts.

⁷⁴ Il s'agit d'un « petit gâteau individuel d'origine américaine, recouvert d'un glaçage souvent coloré » (définition du PR en ligne).

éléments allogènes non routinisés/intégrés (c'est notamment le cas pour *lol*). Nous utiliserons le sigle *EAN* pour faire référence à ces éléments, notamment dans la partie statistique de ce travail.

(2) Référence à des réalités socio-culturelles

La littérature sur les phénomènes d'emprunt linguistique opère généralement une distinction d'ordre sémantique entre des items qui décrivent une réalité qui existe déjà dans la langue cible et ceux qui sont culturellement motivés en ce qu'ils désignent des réalités socio-culturelles qui n'existent pas encore dans la langue emprunteuse. Dans le premier cas, Myers-Scotton (2006) parle d'emprunts « noyau » (*core borrowings*) et dans le second d'emprunts culturels (*cultural borrowings*). Dans la terminologie française on a parfois recours à la dichotomie terminologique « emprunt de nécessité » versus « emprunt de luxe » (Deroy 1956) qui est problématique en ce qu'elle traduit une attitude appréciative envers les différents phénomènes d'emprunt, qui seraient ainsi plus ou moins légitimes (voir aussi Niklas-Salminen 2011; Guilbert 1975, 93 ; pour une critique voir aussi Winter-Froemel 2011)⁷⁵.

La distinction est par ailleurs problématique en ce qu'elle est d'ordre systémique, qu'elle se base sur une idée de « la langue » comme un ensemble clos qui a plus ou moins de lacunes lexicales à combler. Dans cet ordre d'idée, ce ne sont pas les participants qui, pour des raisons diverses et variées, déploient certaines ressources allogènes, mais ce sont « les langues » elles-mêmes qui empruntent ; ceci revient à accorder une agentivité aux langues, qui existeraient en quelque sorte indépendamment des personnes qui les utilisent.

À condition qu'une certaine prudence soit adoptée dans l'interprétation des résultats, la distinction peut néanmoins être utile afin de répertorier le recours à des éléments (routinisés ou non) qui dénotent des réalités ancrées dans un contexte socio-culturel spécifique et qui offrent, par l'observation de leur traitement cumulé, un indice sur certaines dynamiques macro-sociales.

Dans les exemples (69) à (71), les éléments *guggen*, *bacalau* et *sushis* (voir les exemples pour les traductions) sont annotés comme faisant référence à des réalités socio-culturelles importées dans le lexique de la communauté décrite :

⁷⁵ Deroy (1956, 137) qualifie les emprunts de luxe de « logiquement inutiles ». Guilbert (1975) utilise une terminologie plus neutre, opposant l'emprunt *dénotatif* (importation d'un signe est accompagné d'un *denotatum* encore inexistant et indispensable) à l'emprunt *connotatif* (où le *denotatum* se superpose à un *denotatum* déjà présent dans la langue emprunteuse). Winter-Froemel (2011) propose l'opposition *katachrestische* vs. *nichtkatachrestische Innovationen*.

- (69) Ah j'ai vu , bon vais laisser passer les *guggen* d'abord . (SMS4900)⁷⁶
- (70) coucou Ça va ? alors ce *bacalau* ? Ça ma fait trop plaisir de te voir ce week end [...] (SMS18366) *[por] spécialité de morue*
- (71) Jamais vu ... Tu me diras si c'est bon ... Ns on n' a pas trouvé de restau donc on mange les *sushis* à la maison ... [...] (SMS23923)⁷⁷
[jpn] spécialité à base de poisson cru

3.6.4 Résumé des catégories d'annotation

Nous avons présenté dans les sections 3.5 à 3.6 la façon dont l'annotation des éléments allogènes est envisagée dans le cadre de ce travail. L'élément allogène est annoté selon la nature (type d'AC qui le concerne et les spécifications qui découlent de chacun de ces types), selon le code linguistique utilisé pour le formuler, et selon son statut (intégration morpho-syntaxique, routinisation sociolinguistique et référence à des réalités socio-culturelles). La fig. 7 résume schématiquement les catégories d'annotation appliquées pour caractériser l'élément allogène. Une vue d'ensemble des principales catégories d'annotation sous forme tabulaire est présentée dans la fig. 8.

⁷⁶ Définition selon la base de données lexicographique panfrancophone (BDLP) pour *guggen(musik)* n.f.: « groupe de fêtards costumés qui participent à un carnaval en jouant de la musique tapageuse et discordante dans les rues de la ville » ; pour une présentation de la base de données voir Poirier (2004).

⁷⁷ Français standard : [...] Nous, on n'a pas trouvé de restaurant donc on mange les sushis à la maison.

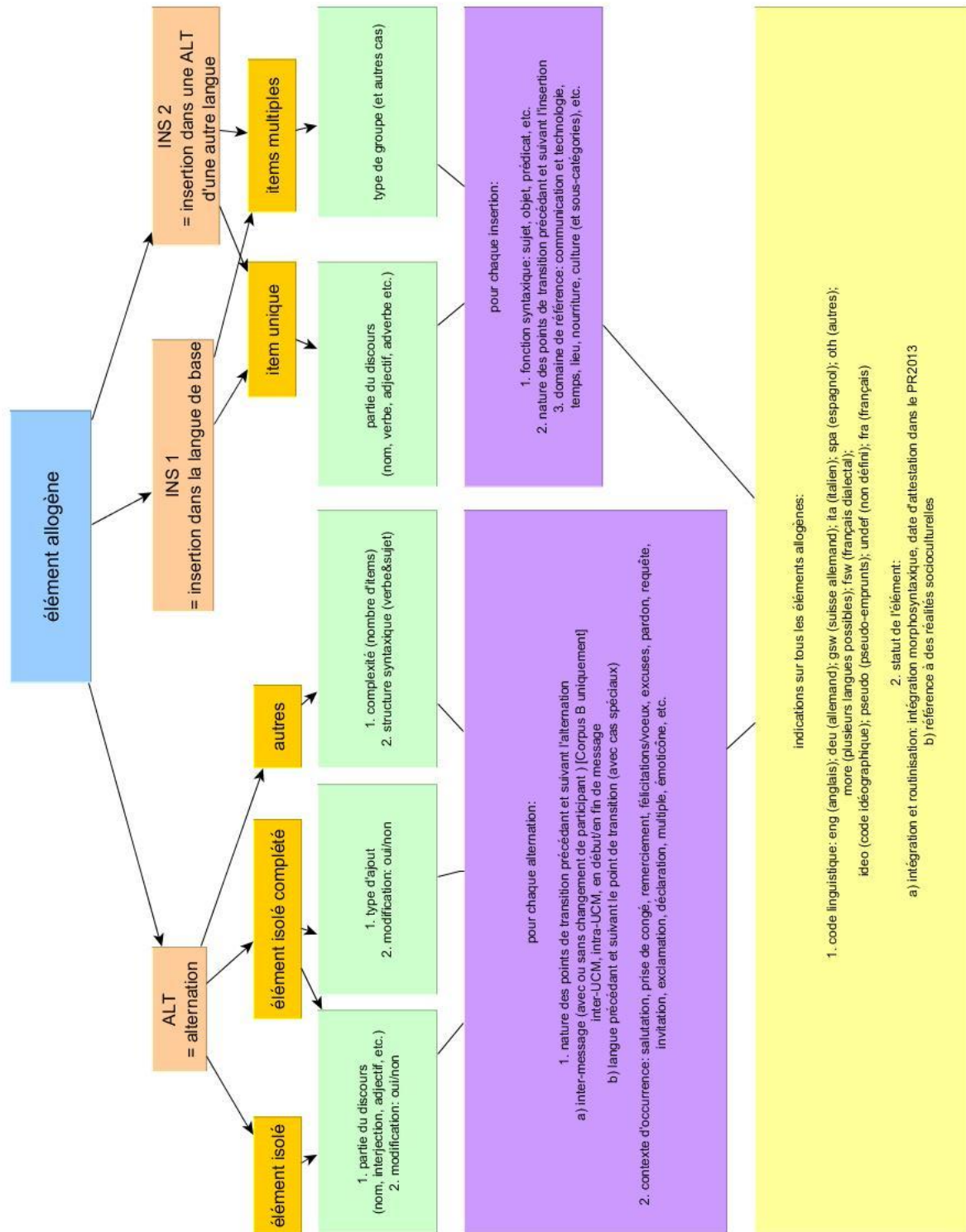


Fig. 7 : Vue d'ensemble des catégories d'annotation concernant l'élément allogène

Attributs pour tous les éléments allogènes	
Catégorie	Balises
<i>code linguistique</i>	eng (anglais) ; deu (allemand) ; gsw (suisse allemand) ; ita (italien) ; oth (autre) ; spa (espagnol) ; more (plusieurs langues possibles) ; fsw (français dialectal) ; ideo (code idéographique) ⁷⁸ ; pseudo (pseudo-emprunts) ; undef (non défini) ; fra (français)
<i>nature (type d'AC)</i>	alt (alternation) ; ins 1 (insertion de premier degré) ; ins 2 (insertion de second degré) ; undefined (non défini)
<i>intégration morpho-syntaxique</i>	into BL (traces visibles d'intégration morphologique ou syntaxique dans la langue de base)
	into FL (maintien des marques morpho-syntaxiques de la langue d'origine)
	undefined (non défini)
<i>intégration dans le dictionnaire</i>	yes (oui) ; no (non) (entrée dans le PR2013 ou non)
	word of family yes (entrée partielle dans le dictionnaire : l'élément en tant que tel n'est pas attesté mais un élément qui lui est proche) ⁷⁹
	in_DSR (l'élément n'est pas dans le PR mais dans le <i>Dictionnaire Suisse romand</i>)
<i>date d'attestation dans le PR2013</i>	50-59; 60-69; 70-79; 80-89; 90-99; 00-09; later (plus tard); before (plus tôt); unclear (pas clair)
<i>référence à des réalités socio-culturelles</i>	cultural b form (oui: emprunt culturel) ⁸⁰ ; core b form (non: emprunt noyau) ⁸¹ ; undef (non défini)
<i>siglaison</i>	yes : l'élément représente un sigle (<i>lol</i> , <i>DVD</i>) part of it is siglum : une partie de l'élément est un sigle (<i>cu soon</i> , pour <i>see you soon</i>) ; no : l'élément ne représente pas un sigle.
Attributs concernant les insertions	
<i>item unique et items multiples</i>	single token (item unique) ; multi token (items multiples) ; undefined (non défini)
<i>partie du discours</i>	noun ⁸² ; verb ⁸³ ; proper name ; pronoun ; article ; adjective ; adverb ⁸⁴ ; conjunction ; interjection ; particle ; preposition ; numeral ;

⁷⁸ Le type de code idéographique est également spécifié : *smile* (sourire) ; *kiss* (bisou) ; *laughter* (rire) ; *tongue out* (langue tirée) ; *wink* (clin d'œil) ; *heart* (cœur) ; *embarrassed* (embarrassé) ; *round mouth* (bouche bée) ; *sad* (triste) ; *symbol_math_log* (signes mathématiques et logiques) ; *syllabogrammes*.

⁷⁹ Ces éléments sont néanmoins considérés comme éléments non routinisés.

⁸⁰ Dans le cas des références à des réalités socio-culturelles, l'on a spécifié s'il existe des alternatives en français ou non.

⁸¹ Certains emprunts noyau connaissent une utilisation potentiellement distincte de l'élément français qu'il concurrence. Cela est aussi annoté.

⁸² S'il s'agit d'un nom composé écrit en un mot graphique (item), l'indication supplémentaire « mot composé » est faite.

<i>type d'insertion à items multiples</i>	vp (groupe verbal); np (groupe nominal) ⁸⁵ ; pp (groupe prépositionnel) ; pronp (groupe pronominal); advp (groupe adverbial); adjp (groupe adjectival); proper name (nom propre); nonp (n'est pas un groupe); undefined (non défini); multip (recouvre plusieurs groupes)	
<i>fonction syntaxique⁸⁶</i>	subject (sujet), predicate (prédicat), object (complément d'objet), attribute (complément de nom), apostrophe (apostrophe), adverbial (circonstant), predicative expression (attribut), none (aucune fonction), unclear (pas clair).	
<i>nature du point de transition précédant l'insertion</i>	<i>Exemples</i>	
	insBEGIN	le point de transition avant l'insertion se trouve au début du message ; une indication est faite sur le changement (ou non) de scripteur et le changement (ou non) de langue).
	insINTER	le point de transition se trouve à la frontière entre deux UCM.
	insINTRA	le point de transition se trouve à l'intérieur d'une UCM.
<i>nature du point de transition suivant l'insertion</i>	<i>Exemples</i>	
	insEND	le point de transition après l'insertion se trouve au début du message ; une indication est faite sur le changement (ou non) de scripteur et le changement (ou non) de langue).
	insINTER	Le point de transition se trouve à la frontière entre deux UCM.
	insINTRA	le point de transition se trouve à l'intérieur d'une UCM.
<i>domaine de référence</i>	communication and technology; culture; administration; place; time; affection; qualification; undefined	pour le domaine « culture », une sous-spécification est faite : food_and_cooking, sports_dance_game ; music ; cinema_literature ; party_celebration; fashion_clothes; oth

⁸³ Dans le cas des verbes, une indication est faite à propos de la forme verbale concernée (verbe conjugué, infinitif, participe, non défini).

⁸⁴ Si l'insertion d'adverbe est proche de l'alternation, ceci a été annoté.

⁸⁵ S'il s'agit d'un groupe nominal représentant un nom composé (par exemple *baby shower*), l'indication supplémentaire « mot composé » est faite.

⁸⁶ Dans le cas où l'insertion ne recouvre qu'en partie la fonction syntaxique annotée, cela est indiqué.

Attributs concernant les alternations		
<i>type d'alternation</i>	iso item (élément isolé) ; extended iso item (élément isolé complété) ; oth (autres) ; undefined (non défini)	
<i>point de transition précédant l'alternation</i>	<i>Exemples</i>	
	interM1 (seulement corpus B)	le point de transition se trouve après un changement de message (écrit par le même participant dans ce cas) ; le point coïncide avec un changement de langue.
	inter	le point de transition se trouve dans le même message, après une autre UCM.
	intra	dans le même message, le point marque une transition à l'intérieur d'une UCM (notamment entre une proposition principale et une proposition subordonnée).
	no (seulement corpus A)	le point de transition est le début d'un message.
<i>point de transition suivant l'alternation</i>	<i>Exemples</i>	
	interM21 (seulement corpus B)	le point de transition se trouve avant un changement de message (écrit par l'autre scripteur) ; le point ne coïncide pas avec un changement de langue.
	inter	le point de transition se trouve dans le même message, avant une autre UCM.
	intra	dans le même message, le point marque une transition à l'intérieur d'une UCM (notamment entre une proposition principale et une proposition subordonnée).
	no (seulement corpus A)	le point de transition est la fin d'un message.
<i>langue précédant l'alternation</i>	mêmes balises que sous « code linguistique » ; en plus « none » (aucune langue).	
<i>langue suivant l'alternation</i>		
<i>contexte d'occurrence</i>	salutation ; taking leave (prise de congé) ; thanking (remerciement) ; congrat wishing	

	(vœux); apologise (excuses); request (requête); promise (promesse); declaration (déclaration); response agree disagree (réponse, consentement, refus), address (adressage) ; invitation ; exclamation ; multiple ; question ; emoticon (émoticône)
<i>partie du discours des éléments isolés</i>	undefined; verb; noun; proper name; pronoun; adjective; adverb; interjection; preposition; voir section 3.6.1(1), p. 126.
<i>type d'extension des éléments isolés complétés</i>	noun; proper name; pronoun; adjective; adverb; preposition; np (groupe nominal); vp (groupe verbal); pp (groupe prépositionnel); pronp (groupe pronominal); advp (groupe adverbial); adjp (groupe adjectival); dictionary yes (élément de même langue qui est attesté dans le dictionnaire); other language (élément d'une autre langue que l'élément isolé); undefined (non défini)
<i>modification des éléments isolés (complétés)</i>	yes (l'élément isolé [complété] est modifié, par exemple par un adjectif) ; no
<i>complexité de l'alternation en termes d'items</i>	1; 2; 3; 4; 5 and more.
<i>structure syntaxique (verbe) (pour « autres alternations »)</i>	yes (verbe présent); no (pas de verbe)
<i>structure syntaxique (sujet) (pour « autres alternations »)</i>	yes (sujet présent); no (pas de sujet)

Fig. 8 : Vue d'ensemble tabulaire sur les catégories d'annotation de l'élément allogène

L'annotation des données basées sur les critères que nous avons présentés dans les sections précédentes est une procédure qui nous permettra de décrire les régularités linguistiques des pratiques plurilingues dans notre corpus. En lien avec les données socio-démographiques sur les participants, cette annotation est essentielle en ce qu'elle permet d'exposer les régularités d'ordre sociolinguistique et d'identifier des groupes qui auraient recours à certains types de ressources plurilingues.

Il convient toutefois de souligner à ce stade du travail qu'il est dans la nature d'un tel processus d'annotation que l'analyste applique des catégories préétablies aux données qu'il cherche à comprendre ; il court ainsi le risque de définir ce qui est pertinent pour *lui* (et non pas pour les participants), et d'être en quelque sorte lui-même l'inventeur de ce qu'il cherche.

Si, par le processus d'annotation, l'on parvient effectivement à illustrer le traitement cumulé des pratiques – au travers de la mise à jour de régularités quantitatives – l'annotation procède à une catégorisation souvent trop schématique des observables, qui n'est, par ailleurs, pas forcément en accord avec celles qu'en feraient les participants (voir premier volet, ch. II, section 7, p. 77).

Afin de nuancer et de compléter les résultats de l'annotation, nous consacrerons le cinquième volet de ce travail aux pratiques plurilingues telles qu'elles sont déployées dans le cours de l'interaction ; nous nous y servirons des méthodes développées dans le cadre de l'analyse conversationnelle (Auer 1984a, 1988; Mondada 2007 ; voir section 6.4, p. 74) ainsi que de la *MCA* (Sacks 1972 ; Sacks 1979 ; voir section 8, p. 82).

Le deuxième volet de ce travail est dédié à l'analyse quantitative des différents types de ressources plurilingues observables dans notre corpus.

Deuxième volet : Le répertoire des participants : à la découverte d'espaces non cartographiés

Chapitre I. Niveau formel de régularité : introduction et vue d'ensemble

Le second volet de ce travail est consacré à la description des régularités d'ordre linguistique des ressources plurilingues dans notre corpus. Dans les ch. I, II et III nous proposons d'en dépeindre en détail les spécificités formelles en vue d'offrir une base empirique à leur interprétation. A cette fin, nous décrivons les codes linguistiques en jeu et la nature des éléments allogènes en présence (type d'AC).

Par ailleurs, la mise en lien des catégories d'annotation avec les données socio-démographiques disponibles permettra de mettre en perspective les faisceaux de caractéristiques que partagent les personnes qui ont recours à des éléments allogènes spécifiques ; cette préoccupation est au centre du troisième volet. Dans la combinaison de ces deux axes, l'un formel et l'autre variationniste, le deuxième et le troisième volet du présent travail offrent des éléments essentiels pour l'interprétation des pratiques plurilingues dans notre corpus.

Sur l'ensemble du corpus (sous-corpus A et B), 5 988 éléments allogènes ont été annotés¹ ; parmi ceux-ci, 1 596 (soit 26,7 %) ont été considérés comme des EAN ; le reste des éléments sont des éléments allogènes routinisés. Ont été retenus comme éléments allogènes non routinisés tous les éléments de langue étrangère n'ayant pas d'entrée dans *Le Petit Robert* 2013 en ligne (dorénavant PR) ; les éléments dont la date d'attestation ne remonte pas à avant l'année 2000 font exception à cette règle (par exemple *lol*)². Les éléments du code idéographique (émoticônes et syllabogrammes) et de langue française (pour les insertions de second degré)³ ainsi que les éléments dont l'attestation dans le PR est plus ancienne (par exemple *hello, weekend, ciao*) sont exclus à ce stade de la description⁴. Ils seront toutefois pris en compte dans certaines analyses effectuées (voir ch. II, section 1.2, .p. 155).

¹ 4 131 dans le corpus A et 1 857 dans le corpus B.

² Version 29 juillet 2013 du PR en ligne.

³ Le français peut être une langue d'insertion de second degré comme dans l'exemple suivant : *Good good luck pr ton exa !! Mais j' me fais pa de souci , tu vas cartonner !!* (SMS22012).

⁴ Sont donc explicitement retenus aussi les noms propres et les éléments qui relèvent d'un vocabulaire suisse romand (par exemple *natel, mensa*), faisant partie du *Dictionnaire suisse romand* ; voir Thibault & Knecht (2004).

1. Fréquence

Pour commencer la caractérisation des ressources plurilingues dans un contexte donné, on peut s'intéresser à la fréquence de leur utilisation. Une première indication réside dans la description de la fréquence du phénomène en relation avec le nombre total des items dans le corpus. Ainsi, les items allogènes non routinisés représentent moins de 3 % de tous les items du corpus⁵. Si l'on s'intéresse au nombre de messages contenant un élément non routinisé, l'on constate que 14 % des messages contiennent un tel élément⁶.

Si ces proportions illustrent que la communication par texto en Suisse francophone est loin de représenter une pratique monolingue, elles apparaissent néanmoins relativement faibles lorsqu'on les contraste avec d'autres corpus caractérisés par le recours plus massif à des éléments allogènes, notamment par des individus plurilingues. Dans une étude effectuée sur un corpus de textos rédigés par des étudiants bilingues anglais-arabe en Jordanie (Al-Khatib & Sabbah 2008)⁷, les auteurs attestent que 34 % des messages sont entièrement rédigés en anglais, 39 % sont mixtes anglais-arabe et 49 % entièrement en arabe. En tout, 54 % des items sont réalisés en anglais⁸. Plus proche de notre contexte, un corpus complémentaire de textos de type *WhatsApp*, collecté par nos soins en 2012, affiche lui aussi une pratique plurilingue plus massive que celle illustrée dans le corpus étudié ici : sur la base de l'annotation des premiers 856 messages sur un total de 1 428 messages échangés au sein d'un couple de Suisses alémaniques plurilingues⁹, l'on peut observer que 33,4 % des messages contiennent au moins un élément allogène non routinisé et que 21,6 % des items¹⁰ étaient des éléments non routinisés. Dans son étude sur les forums de clavardage plurilingues, Paolillo (2011, 10) atteste lui aussi de fréquences d'AC substantiellement plus élevées : il montre notamment que dans les forums de clavardage IRC¹¹ et *usenet*, destinés à la communauté d'internautes punjabi et

⁵ 1,3 % des items pour le corpus A.I (calculé sur le nombre de 122 352 items provenant des messages ayant le français comme langue principale) et 2,4 % des items pour le corpus B.

⁶ 18 % des messages du corpus A.I et 10 % des messages pour le corpus B. La différence peut être expliquée en partie par certaines différences de « genre communicationnel », les participants recourant plus régulièrement à un rituel d'ouverture et de clôture dans les SMS que dans la communication par *WhatsApp* ; voir Dürscheid & Frick (2014) et König (2015). Ces rituels sont des contextes propices au déploiement de ressources plurilingues.

⁷ L'anglais est pour eux langue d'instruction.

⁸ Soit 1 146 sur 2 117 mots. Il s'agit d'un corpus de 181 messages rédigés par 100 femmes et 81 hommes.

⁹ Il s'agit d'un homme de 29 ans et d'une jeune femme de 25 ans ; tous deux pratiquent le français, l'allemand et le suisse allemand dans leur vie quotidienne privée et professionnelle.

¹⁰ 993 sur 4 615 items.

¹¹ Internet Relay Chat.

indiens, 76 % à 95 % des items étaient en anglais, attestant ainsi d'une communauté où le recours massif à une langue « étrangère » va de soi¹².

En contraste avec ces pratiques, déployées par des individus largement plurilingues¹³, l'annotation de nos données atteste d'une fréquence d'utilisation substantiellement inférieure (en dessous de 3 % des items). Ce constat pourrait suggérer que la communauté qui déploie ces pratiques n'est pas composée d'individus qui, dans leur vie de tous les jours, ont massivement recours aux langues qu'ils utilisent pourtant dans le contexte du texto ; il s'agirait donc d'individus qui ne peuvent être considérés de plurilingues dans un sens restrictif du terme. Si cette hypothèse devait se vérifier sur la base des données socio-démographiques disponibles (notamment en ce qui concerne les langues pratiquées), l'on pourrait alors attester l'existence d'une communauté plurilingue de type original.

2. Codes linguistiques

Outre la fréquence du déploiement d'éléments allogènes non routinisés, l'on peut aussi s'intéresser aux codes linguistiques utilisés : il ressort de l'annotation que 73,7 % des éléments sont en anglais, ce qui atteste de la popularité de cette langue pour la communauté étudiée. Si les langues nationales et voisines, l'allemand (6,7 %) et l'italien (5,2 %), occupent une place non négligeable dans ce répertoire, leur présence reste modérée face à l'anglais. De façon intéressante, la langue la plus parlée du pays, le suisse allemand (1,8 %)¹⁴, est relativement peu utilisé dans les textos en français ; il est devancé par l'espagnol (3,4 %) qui occupe le rang de seconde langue extra-territoriale après l'anglais¹⁵. Les éléments difficilement attribuables à une langue précise sont récurrents : ceci concerne tant les pseudo-emprunts (1,8 %) que les éléments attribuables à différentes langues (3,8 %). D'autres langues, comme l'arabe, le turc ou le portugais ne représentent qu'une petite partie des éléments. La fig. 9 donne une vue d'ensemble sur les codes linguistiques utilisés pour les éléments allogènes non routinisés dans notre corpus :

¹² Paolillo (2011) montre aussi qu'il y a une différence importante entre les formes de communication qu'il compare ; voir la présentation de son étude dans le premier volet du travail (ch. I, section 3).

¹³ Pour l'oral, on peut aussi mentionner les travaux de Gardner-Chloros sur l'AC entre français et dialecte alémanique à Strasbourg ; voir Gardner-Chloros (1991).

¹⁴ Selon le recensement fédéral de l'année 2000, 72,5 % de la population Suisse était germanophone (dialectophone) ; voir Lüdi & Werlen (2005, 9).

¹⁵ En 2000, l'espagnol était la langue première de 1,1 %, l'anglais l'était pour 1 % de la population ; voir Lüdi & Werlen (2005, 11).

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
langue	eng	Effectif	712	461	1173
		%	70,6%	79,1%	73,7%
	deu	Effectif	83	24	107
		%	8,2%	4,1%	6,7%
	ita	Effectif	66	16	82
		%	6,5%	2,7%	5,2%
	spa	Effectif	47	7	54
		%	4,7%	1,2%	3,4%
	gsw	Effectif	24	4	28
		%	2,4%	0,7%	1,8%
	autres	Effectif	22	9	31
		%	2,2%	1,5%	1,9%
	pseudo	Effectif	15	13	28
		%	1,5%	2,2%	1,8%
	more	Effectif	39	22	61
		%	3,9%	3,8%	3,8%
	fsw	Effectif	0	10	10
		%	0,0%	1,7%	0,6%
	non défini	Effectif	1	17	18
		%	0,1%	2,9%	1,1%
Total		Effectif	1009	583	1592
		%	100,0%	100,0%	100,0%

Fig. 9 : Répartition des langues pour les éléments allogènes non routinisés (occurrences)

3. Nature de l'élément allogène (types d'AC)

En accord avec ce qui a été précédemment présenté, les éléments allogènes peuvent être aussi caractérisés par leur qualité en tant qu'insertion ou alternation. En ce point, l'annotation met en évidence une relative dominance des alternations par rapport aux insertions¹⁶ : 56,4 % (N=898) des éléments allogènes non routinisés sont des alternations, 40,6 % (N=646) des insertions de premier degré et 1,3 % (N=21) des insertions de second degré¹⁷.

Il est utile à ce stade de rappeler, par la mention de deux exemples, la nature de cas prototypiques de l'alternation et de l'insertion :

(1) *Grr anche noi ti amiamo tanto tanto mio geologo papà* . pourrais tu ramener tous
[ita] nous aussi nous t'aimons tellement mon papa géologue
les pijama rangé ds l armoire à Maria ? c est pour fabrizio (SMS13920)

(2) Nickel ! Appel moi quand t *ready*, savoir ou on en est! (WA991198)
[eng] prêt

En prenant en compte la distribution entre alternation et insertion dans notre corpus, sur la base de telles instances d'opposition évidente, l'on pourrait être amené à croire que le pattern plurilingue se caractériserait par le déploiement de formes relativement étendues et qu'il se rapprocherait ainsi de patterns décrits pour des communautés dont les membres utilisent régulièrement deux ou plusieurs langues dans leurs pratiques quotidiennes.

Une description quantitative plus fine, qui prenne en considération les spécifications relatives aux catégories de l'insertion et de l'alternation (présentées dans le premier volet, ch. III, section 3.6, p. 117), doit permettre de dépeindre un tableau plus détaillé des ressources plurilingues dans notre corpus et contribuer à éviter une interprétation faussée de celle-ci.

¹⁶ Les tableaux présentés se basent sur le comptage d'occurrences, non pas de types.

¹⁷ Ce sont là des valeurs sur l'ensemble du corpus : le corpus A est caractérisé par un recours encore plus massif à l'alternation (60,4 % d'alternations, 37 % d'insertions de premier de degré, 1,6 % d'insertions de second degré) que le corpus B (49,6 % d'alternations, 46,8 % d'insertions de premier de degré, 0,9 % d'insertions de second degré) ; voir Annexe 3.

Chapitre II. Éléments d'un pattern plurilingue minimal

1. Les insertions : pratique dans une zone de stabilité

Les insertions de notre corpus sont spécifiées par les ensembles d'attributs présentées précédemment (voir premier volet, ch. III, section 3, p. 103). Parmi les critères retenus dans ce travail pour caractériser les insertions à un niveau formel, l'on compte (a) la distinction entre les insertions de premier et de second degré, (b) celle entre les insertions à item unique et à items multiples (avec spécification des parties du discours (item unique) ou de la nature de groupe concerné (items multiples)) et (c) la nature des points de transition. Les résultats en lien avec ces annotations sont présentés dans les trois sous-sections suivantes (1.1 à 1.3). Dans l'ensemble de cette section 1, nous montrons en quoi le pattern insertionnel de notre corpus peut être considéré comme pattern insertionnel minimal ; nous montrons par ailleurs aussi quelles sont les particularités du pattern par rapport aux éléments allogènes socio-historiquement établis en français.

1.1 Stabilité de la langue principale

En ce qui concerne la première distinction, celle de l'insertion de premier et de second degré, l'on retiendra qu'en général les insertions ne sont pas emboîtées dans une structure d'une langue allogène mais bien dans la langue principale du message, à savoir le français : seules 1,3 % (N=21) des éléments allogènes non routinisés de notre corpus sont attribuables à la catégorie des insertions de second degré. L'exemple (3) suivant illustre un cas, relativement rare donc, d'insertion de second degré :

- (3) Bijour !! Euh ... bonsoir !! :-)) Ca va ? Bien fini le boulot ? Bon souper avec Erasmus ,
et tiens moi au courant !! *Ti amo mucho* !! *Besos* ! (SMS20134)
[ita] Je t'aime [spa] beaucoup !! Bisous !

Dans l'exemple (3), l'adverbe espagnol *mucho* est inséré dans une UCM italienne (*Ti amo* +) et représente en cela un cas exemplaire de l'insertion de second degré¹. La rareté de ce type d'insertion semble indiquer dans la direction d'une pratique minimale où la « mise en abîme » de différentes langues est peu attendue et où la langue principale de l'UCM offrant le cadre pour l'insertion reste, avec une certaine stabilité, le français.

Un autre fait souligne cette stabilité de la langue principale : si au sein de la catégorie des insertions de second degré les éléments réalisés en une tierce langue (italien, anglais, espagnol etc.) sont rares, ceux formulés en français sont passablement fréquents. Nous rappelons ici que, généralement, les items français sont écartés de nos analyses, l'objet de notre recherche résidant dans le recours aux éléments allogènes. Quoiqu'annotés, ils ne sont pas comptabilisés dans les chiffres présentés plus

¹ Il faut toutefois rendre attentif au fait que l'insertion est suivie d'une alternation de même langue et qu'elle participe en cela d'une transition particulière (voir premier volet, ch. III, section 3.6.1 (2)).

haut. L'insertion de second degré en français est pourtant récurrente ; nous en avons recensé 84 occurrences. Les exemples suivants illustrent ce type d'insertion :

- (4) Yess mec. Y a Reto et Svenson qui sont de retour. (WA1004742)
[eng] *Oui*
- (5) Coucou miss j espere que ça va ? Ecoute j voulais savoir si tu avais le num de mirella de la fac ? J'expliquerai Profite bien gros kiss (SMS11544)
[eng] *bisou*

Typiquement, ces insertions de langue française sont des éléments qui complètent ou modifient un élément isolé à valeur d'énoncé acte : en (4) le nom *mec* complète l'interjection *Yess* ('oui'). L'exemple (5) illustre le cas, plus rare, d'un élément isolé (*kiss*, 'bisou') modifié par une insertion de second degré (*gros*). La plupart de ces insertions de langue française sont des noms (N=25), des groupes nominaux étendus (N=19) ou encore des groupes prépositionnels (N=9).

Les insertions de second degré en français (N=84) sont donc plus attendues que les insertions d'une tierce langue (N=21). Cette observation suggère qu'il y aurait une certaine réserve de la part des scripteurs à insérer dans une alternation de langue étrangère (par exemple italienne) un item d'une tierce langue (par exemple espagnol) ; une fois une alternation proposée dans une autre langue, l'alternation est souvent complétée par la langue principale du message ; le retour au français est donc prévisible. Dans certains cas, les alternations sont complétées d'un élément de la même langue².

Il faut par ailleurs noter que la présence d'insertions de second degré en tierce langue est d'autant plus faible que le chiffre cité plus haut (N=21) englobe aussi des insertions de second degré d'un type particulier. Au sein même de cette catégorie, un sous-type est en effet majoritaire (N=12). Il s'agit d'occurrences où l'élément inséré ne provient pas d'une autre langue mais où l'insertion se distingue de la langue de l'énoncé par un statut différent : ceci est notamment le cas lorsque des éléments routinisés sont combinés à des éléments non routinisés de même langue³. L'exemple (6) illustre ce cas de figure :

- (6) *Ciao della Sardegna* ! Alors ça a été c' te lecture jeudi passé ? Tu psychotes à fond ?
[ita] *de la Sardaigne*
Courage , plus qu'un et c'est bon ! Bisous bisous ! (SMS11090)

L'exemple (6) contient une salutation italienne, composée d'une interjection (*Ciao*) et d'un groupe prépositionnel (*della Sardegna*, 'de la Sardaigne'). Bien qu'il apparaisse entièrement contre-intuitif

² Notons que dans le cas des éléments isolés complétés, sur 88 occurrences 46 sont complétées d'un item de même langue, comme par exemple dans *Yo man* ou *Sorry man* ou *Yeah baby* (voir Annexe 13).

³ L'on peut aussi signaler le cas de la combinaison d'une tierce langue avec un emprunt routinisé : *Ciao man*, *JS Sottaz a signé à Monthey* (WA1000979). Dans cet exemple, *man* (non routinisé) est combiné à l'emprunt italien *Ciao*.

d'analyser cette formule en deux éléments de statut différent et qu'il semble au contraire plus adéquat de la considérer comme un ensemble rédigé dans une même langue (*Ciao della Sardegna*), l'application stricte des critères utilisés dans le cadre de l'annotation pour distinguer l'emprunt routinisé de l'élément non routinisé – à savoir l'intégration ou non dans la lexicographie de référence – débouche inévitablement sur un morcellement de l'unité : si l'on applique ledit critère à l'exemple étudié, l'élément *della Sardegna* devrait être considéré comme élément non routinisé et l'élément *ciao* comme emprunt. Et pourtant, ce traitement analytique semble peu apte à conceptualiser ce que le scripteur fait ici.

Plus que de représenter un simple défi de codage dans le cadre d'un procédé d'annotation, ce problème méthodologique donne à voir ce qui apparaît comme l'une des caractéristiques des pratiques plurilingues telles qu'elles sont déployées dans notre corpus. La combinaison récurrente d'élément spontané à des éléments routinisés de même langue suggère que les participants déploient des ressources se trouvant dans une zone de proximité entre AC et emprunt ; entre d'un côté ce qui fait partie d'un répertoire socialement et historiquement établi et ce qui, même si entièrement transparent d'un point de vue sémantique, n'en fait pas (encore) partie. De façon intéressante, cette navigation sur la frontière entre emprunt et AC peut être parfois liée à un éloignement (volontaire ou non) de l'usage de la langue de l'élément allogène tel qu'il serait attendu d'un point de vue normatif ; notons par exemple que dans (6) la préposition composée attendue en italien standard n'est pas *della* mais *dalla* (voir Pekarek Doehler 2011 pour une première discussion de l'exemple)⁴.

La distinction entre insertion de premier et de second degré permet donc de saisir ce qui apparaît comme les premiers éléments descriptifs du pattern plurilingue dans notre corpus. L'on peut retenir à ce stade que ce pattern semble marqué (a) par une stabilité de la langue principale du message (le français) et (b) par une certaine mise à mal de la distinction entre éléments routinisés et spontanés, telle que définie d'un point de vue étique, au travers d'une navigation sur la frontière entre les deux catégories.

1.2 Dominance d'items uniques et d'éléments de contenu

Une seconde catégorisation des insertions est effectuée sur la base du nombre d'items insérés. Les insertions de notre corpus (N=667) relèvent très largement d'items uniques : 82,3 % (N=549) recouvrent cette catégorie alors que 17,7 % (N=118) des insertions sont à items multiples (voir annexe 5). Dans ce qui suit, nous présentons les résultats en lien avec l'annotation de chaque catégorie, à savoir les parties du discours pour les insertions à item unique (1.2.1) et les types de

⁴ Les exemples de ces « interférences » sont récurrents. Nous les présentons plus loin (voir section 3).

groupes pour les insertions à items multiples (1.2.2). Nous montrons que les insertions à item unique relèvent en grande partie d'éléments de contenu (en particulier de noms, d'adjectifs et d'adverbes) ; en contraste, nous mettons en évidence que les éléments fonctionnels (pronoms, prépositions, conjonctions etc.) sont très rares. Nous rendons par ailleurs attentif au fait que le recours massif aux adverbes est remarquable par rapport à l'emprunt historiquement établi dans la même communauté. En ce qui concerne les éléments à items multiples, nous illustrons que les groupes nominaux étendus et les groupes prépositionnels sont le plus fréquemment insérés.

1.2.1 Les insertions à item unique

L'analyse quantitative des types d'insertions du corpus révèle une dominance des noms et des noms propres (cette dernière catégorie recouvrant tant des toponymes que des noms de marques). Les noms et les noms propres pris ensemble représentent à eux seuls 65 % (N=357) des insertions à item unique. Les messages suivants contiennent des exemples de ces types d'insertions⁵ :

- (7) Coucou Dorothée ! Juste un petit msg pr prendre de tes *news* [...] (SMS9834)
[eng] nouvelles
- (8) J ai appelé *london* ca me botte trop ! Bisous (SMS13632)
[eng] Londres
- (9) Ahah trop beau ! J' ai été tourné dans le film du tribunal ce matin :-D michi a du me tuer , me couper la main et j' avais du sang lol Et ce soir je bosse pour *jagermeister* à la roche [...] (SMS12262)

L'exemple (7) comprend une insertion du nom anglais *news* dans une UCM française et en (8) c'est le toponyme *london* ('Londres') qui est emboîté ; l'exemple (9) illustre l'insertion d'un nom de marque *jagermeister* ('liqueur à base de plantes médicinales'). D'autres insertions fréquentes ont trait aux catégories de l'adjectif (9,7 %, N=53), de l'adverbe (10 %, N=55) et du verbe (10,6 %, N=58)⁶. Les exemples suivants illustrent l'insertion de ces catégories (voir annexe 4 pour une vue d'ensemble détaillée) :

- (10) Slut ! J' ai pas ton no ! C' est nat ? Tournée générale samedi ! T' aurais du rester samedi soir , on a fait notre show en fin d' soirée avec anne ! C' était *caliente* ! A + (SMS14029)⁷
[spa] chaud

⁵ Nous appliquons ici les critères traditionnels de la distinction entre nom propre et nom commun ; voir Riegel & al (2009, 335). Selon celle-ci, les noms propres recouvrent les caractéristiques suivantes : a) ils sont dépourvus de sens lexical et n'entretiennent pas de rapport sémantiques avec d'autres éléments (synonymie, hyponymie, antonymie) ; b) ils correspondent généralement à un référent unique ; c) ils ne sont généralement pas traduisibles, leur forme peut néanmoins s'adapter à des langues différentes (par exemple français *Genève* vs. allemand *Genf*). Pour une discussion du nom propre voir Leroy (2004). Dans notre corpus les noms propres correspondent avant tout aux catégories suivantes : toponymes, noms de marques, noms de produits culturels (titres de chansons ou de livres), noms de lieux de restauration et de divertissement (bar, restaurants, clubs).

⁶ Notons que le taux élevé de verbes est avant tout dû au corpus B (voir Annexe 4).

⁷ Français standard : *Salut ! Je n'ai pas ton numéro ! C'est Nat ? Tournée générale samedi ! Tu aurais dû rester samedi soir, on a fait notre show en fin de soirée avec Anne. C'était caliente ! A plus.*

(11) J suis allé *chillé* un coup chez Guido... Hahaha (WA995132)
[eng] me détendre / passer du bon temps

(12) C' est demain ton vernissage ou *today* ? Pke jsuis à gnève ce soir mais pas demain
(SMS21394)⁸ [eng] aujourd'hui

L'exemple (10) illustre l'insertion d'un adjectif (*caliente*, 'chaud'), (11) celle d'un verbe à l'infinitif (*chillé*, pour 'chiller', 'passer du bon temps') et (12) celle d'un adverbe (*today*, 'aujourd'hui'). Prises ensemble, toutes ces catégories (nom, nom propre, adjectif, adverbe, verbe) représentent 95,1 % de toutes les insertions à item unique.

En contraste, les items relevant de catégories liées au système des langues d'insertion, les *functional elements*, ou *function words* (voir Muysken 2000, 156) sont très rares : parmi les éléments allogènes non routinisés de type insertionnel du corpus de texto, on dénombre une préposition/préfixe⁹ et quatre pronoms¹⁰; certaines catégories fonctionnelles, comme l'article, sont entièrement absentes de notre corpus. Les cas indéfinis mis à part, la catégorie d'éléments fonctionnels ne représente qu'1,1 % (N=6) des insertions¹¹.

Les éléments de morphologie, qui ne sont pas répertoriés dans ce chiffre mais qui font aussi partie des éléments fonctionnels d'une langue (Muysken 2000, 164), ne sont, eux aussi, que très rarement utilisés. Lorsque des marques de morphologie sont ouvertement réalisées, elles proviennent généralement du français. En ce qui concerne les verbes, on notera par exemple la présence de différents types de formes verbales : verbes finis (N=33, *je chill*, *je check*), infinitifs (tous sur *-er*, *shooter*, *faker*, N=17) et participes passé (N=4, *looké*). Dans le cas des infinitifs et des participes, la morphologie est toutefois toujours française et pour les formes finies, c'est au morphème zéro que

⁸ Français standard : *C'est demain ton vernissage ou today ? Parce que je suis à Genève ce soir mais pas demain.*

⁹ *Ah ouais ça va. Rien de uber coolios mais tout plutôt rigolo donc bon bilan* (WA997183).

¹⁰ Il s'agit de pronoms personnels toniques *mécolle* ('moi'), *técolle* ('toi') utilisée parfois en Suisse romande (et en argot) ; par exemple : *Rappelle voir mécolle* ('Rappelle-moi donc') (WA 986150) ou *Il est ou técolles* ('Tu es où ?') (WA981283). Ces éléments ont été annotés comme insertions même s'ils ne relèvent pas, *stricto sensu*, d'une autre « langue » ; ils semblent en effet pouvoir remplir des fonctions comparables à celles de l'AC entre langues (voir ch. II, section 7, p.74). En ignorant ces éléments, le taux d'éléments fonctionnels diminuerait encore davantage.

¹¹ Traditionnellement, l'opposition entre éléments de contenu et de fonction s'opère sur la base des critères suivants. D'un point de vue sémantique, les éléments fonctionnels n'ont qu'un *faible potentiel référentiel* ; contrairement à la plupart des noms, adjectifs, adverbes et verbes, ils ne sont pas auto-sémantiques (*mais*, *cette*, *que*). Par ailleurs, le nombre des éléments appartenant aux mots de fonction dans une langue donnée est limité ; contrairement aux éléments de contenu, ils font donc partie de *classes fermées*. Un troisième critère a trait à la *morphologie dérivationnelle* à laquelle les éléments de fonctions sont moins soumis que les mots de contenu. Un quatrième critère se rapporte au rôle que joue l'élément dans la structure d'une proposition, les mots de fonctions étant centraux pour celle-ci. Un autre critère souvent mentionné concerne l'organisation *paradigmatique* vs. *syntagmatique* des éléments : les mots de fonctions sont souvent organisés dans un système qui les oppose les uns aux autres (par exemple pronoms, temps verbaux). Par ailleurs, dans de nombreuses langues, les éléments de fonction sont des morphèmes liés (pour une discussion de ces critères voir Muysken (2000, ch. 6)).

recours est fait : la réalisation du morphème n'est donc pas visible. Cette relative absence de difficulté morphologique peut contribuer à faciliter son utilisation.

(1) Considérations sur le pattern insertionnel dans une perspective de « hiérarchies d'empruntabilité »

La quantification des parties du discours des insertions permet de saisir le pattern insertionnel propre à notre corpus. La hiérarchie qui découle de notre quantification des parties du discours laisse apparaître la gradation quantitative suivante :

- (a) noms - adverbess/adjectifs/verbes – autres catégories – (morphologie)

La question qui se pose est de savoir comment l'on peut interpréter ce tableau qui contraste une forte présence d'éléments de contenu à une très faible présence d'éléments de fonction.

Une piste consisterait à considérer ces chiffres dans une perspective adoptée dans la tradition des hiérarchies d'empruntabilité (« borrowability », Matras 2007). Cette dernière part du principe que certaines catégories morpho-syntaxiques seraient plus propices à être utilisées en tant qu'éléments allogènes (routinisés ou non) que d'autres ; elle procède par quantification des catégories (types et occurrences) pour établir de telles hiérarchies (Haugen 1950; Matras 2007; Muysken 2000, 73; Romaine 1989, 65; van Hout & Muysken 1994). Sur la base de comptages de ce type, différents chercheurs sont arrivés à préciser des hiérarchies qui, dans leurs grandes lignes, sont comparables en ce que les éléments de contenu y sont toujours plus fréquents que les éléments de fonction. Dans les listes suivantes¹², établies sur différentes paires de langues, les catégories sont présentées dans l'ordre de leur fréquence d'emprunt :

- (b) noms – verbes – adjectifs- adverbess – prépositions – interjections (Haugen 1950, norvégien-anglais)
- (c) noms – adjectifs – verbes – prépositions (Singh 1981, éléments anglais en hindi)
- (d) noms – adjectifs – verbes – prépositions – conjonctions de coordination – quantificateurs – déterminants – pronoms libres – pronoms clitiques – conjonctions de subordination (Muysken 1981, éléments espagnols en quechua)

La très faible présence d'éléments fonctionnels dans notre corpus et le recours massif à des éléments de contenu qui y est observable suggèrent donc que le pattern insertionnel que nous avons décrit dans cette section s'inscrit dans une continuité des gradations d'empruntabilité établies¹³.

¹² Présentées chez van Hout & Muysken (1994, 41).

¹³ Le recours massif aux noms et aux adjectifs est aussi attesté pour l'AC dans la communication par SMS ; voir Al-Khatib & Sabbah (2008) et Cathomas & al (2015b).

(2) *Contrastes par rapport aux éléments allogènes routinisés*

Un autre indice qui illustre la conformité du pattern insertionnel, lié aux éléments allogènes non routinisés, avec des processus d'emprunt historiquement plus établis peut être trouvé lorsque l'on s'intéresse aux éléments plus sédimentés présents dans notre corpus. La tendance des mots de contenu à être plus empruntés que d'autres catégories se confirme également pour ce sous-ensemble. Un comptage des items dont l'entrée dans la lexicographie remonte à avant l'an 2000 (N=1 203)¹⁴ (donc des éléments allogènes routinisés) semble confirmer cette tendance: 78,9 % des éléments routinisés annotés sont des noms (par exemple *weekend, funk, gin*), 14,5 % des adjectifs (par exemple *cool, sexy*) et 4,3 % des verbes (par exemple *interviewer, scanner, zapper, bugger*, au sens de 'avoir un problème technique') ; les conjonctions, prépositions et autres mots de fonctions sont en revanche entièrement absents (pour une vue d'ensemble voir annexe 6).

Si la dominance des éléments de contenu est avérée tant pour les éléments routinisés que non routinisés dans notre corpus, des différences émergent en ce qui concerne la distribution des catégories de contenu (nom, adverbe, adjectif, verbe). Ces disparités sont intéressantes en ce qu'elles peuvent informer sur les spécificités des éléments insertionnels non routinisés dans notre corpus par rapport aux pratiques d'emprunts diachroniquement stabilisés. Il est notamment frappant de constater que les adverbes et les verbes semblent occuper une place particulière dans le corpus d'éléments spontanés : si les adverbes représentent 10 % des insertions non routinisées, ils ne sont que très rares parmi les éléments allogènes routinisés (0,7 %) ; les verbes recouvrent 9,7 % des insertions non routinisées mais uniquement 4,3 % des éléments allogènes routinisés. L'insertion d'adverbes comme *now, today, hüt, tomorrow, oggi, tonight* ou celle de verbes comme *call, checker, go, facebooker* semble donc originale par rapport à l'utilisation d'éléments allogènes historiquement établis en français.

(3) *Comparaison avec la répartition des parties du discours en français (même corpus)*

Retenons ici deux constats. D'une part, le recours, dans notre corpus, à des insertions non routinisés semble a priori s'inscrire dans la continuité de pratiques attestées pour différentes communautés, notamment en ce qui concerne l'opposition entre éléments de contenu et éléments de fonction. D'autre part, parmi les éléments de contenu, les verbes et adverbes semblent occuper une place particulière, notamment par opposition aux pratiques historiquement plus sédimentées dans la même communauté.

Ces constats étant posés, il importe ici de rendre attentif à deux réserves d'ordre méthodologique en lien avec les quantifications des parties du discours. Le premier défi a trait au mode de comptage.

¹⁴ Voir premier volet, ch. III, section 3.6.3 pour notre distinction entre emprunt spontané (AC) et emprunt routinisé. Pour une problématisation voir premier volet, ch. I, section 7.

Comme le mentionnent van Hout & Muysken (1994, 43), il est essentiel de définir si l'on compte des occurrences (« tokens », 'items') ou des types ; la différence peut être considérable puisqu'un même item peut être utilisé de nombreuses fois. Aucune des deux modalités de comptage n'est plus acceptable que l'autre mais chacune comporte ses spécificités : si le comptage des types permet d'établir l'étendue d'un répertoire (le vocabulaire d'emprunt), le comptage d'occurrence est plus adéquat lorsqu'il s'agit de décrire l'importance d'une pratique au sein d'une communauté donnée (van Hout & Muysken 1994, 43; Matras 2007; Weinreich 1953, 55). Ce dernier objectif étant le nôtre, c'est bien le comptage d'occurrences qui est pris en compte dans les chiffres présentés dans cette section. L'on peut toutefois attirer l'attention sur le fait que, pour les insertions non routinisées, un comptage des types et des parties du discours respectives a révélé une hiérarchie comparable à celle établie sur la base des occurrences¹⁵.

Un deuxième défi réside dans le problème qu'une quantification des parties du discours des éléments allogènes ne fait potentiellement que refléter la distribution des parties du discours telle qu'elle se présente dans la langue cible (le français). Si l'on retrouve beaucoup d'insertions de noms dans un corpus comme le nôtre cela peut donc aussi être expliqué par le fait que le nom est, dans l'ensemble, la catégorie dominante en français (et dans d'autres langues). Une possible marche à suivre pour contrer ce problème et pour nuancer l'interprétation des résultats du comptage est proposée par van Hout & Muysken (1994, 45) ; elle réside dans la comparaison de la distribution des parties du discours dans le corpus analysé à celle dans un corpus de la langue cible. Afin de permettre une telle mise en perspective, nous nous basons sur la distribution des parties du discours observable sur l'ensemble des messages français du corpus *sms4science.ch*¹⁶. La fig. 10 présente cette comparaison (en chiffres absolus et en pourcentage)¹⁷ :

¹⁵ 40,9 % de noms (N=126), 28,6 % de noms propres (N=88), 8,8 % d'adjectifs (N=27), 8,1 % de verbes (N=25), 6,2 % d'adverbes (N=19), 1,9 % d'éléments de fonction (N=6) ; voir Annexe 7 pour une vue d'ensemble détaillée. Dans le cadre de ce travail, le type est défini sur la base de la nature graphique des items ; deux items transcrits de façon différente sont considérés comme deux types différents.

¹⁶ Une attribution automatique des parties du discours a été entreprise par les concepteurs du corpus ; voir Überwasser (2009-2014). Une correction manuelle n'a pas encore été entreprise, une certaine précaution est donc de mise dans l'interprétation de ces chiffres.

¹⁷ Les pourcentages présentés dans ce tableau diffèrent en partie de ceux présentés dans l'Annexe 4 : les cas étiquetés de non-définis dans ce dernier ne sont pas pris en compte ici.

	Dans SMS français total ¹⁸		éléments allogènes non routinisés dans textos français	
	<i>n</i>	%	<i>n</i>	%
nom	17 782	17,50 %	240	45,37 %
nom propre	2 644	2,60 %	117	22,12 %
adverbe	10 616	10,44 %	55	10,40 %
adjectif	5 036	4,95 %	53	10,02 %
verbe	20 328	20,00 %	58	10,96 %
conjonction	5 788	5,69 %	1	0,19 %
pronom	18 072	17,78 %	4	0,76 %
préposition	11 515	11,33 %	1	0,19 %
déterminant; numéral	9 857	9,70 %	0	0,00 %
Total		100 %		100 %

Fig. 10 : Comparaison des proportions des parties du discours (SMS : français et éléments allogènes)

La comparaison avec le corpus français semble renforcer le diagnostic posé auparavant : les mots de contenu, avant tout les noms et les noms propres semblent plus propices à l'AC que les catégories fonctionnelles. Les conjonctions, pronoms, prépositions et déterminants représentent 44,5 % des items pour l'ensemble du corpus *sms4science.ch* en français, mais seulement 1,2 % des items d'insertion ; ces éléments fonctionnels sont donc très largement offerts par la langue principale. On notera aussi l'importance du verbe dans la langue principale (20 %) qui contraste avec la place du verbe parmi les items d'insertion (10 %).

(4) Pourquoi plus d'éléments de contenu ?

Au-delà du simple constat, la question qui se pose est de savoir comment interpréter un pattern qui semble se caractériser par une forte présence d'éléments de contenu (surtout de noms et de noms propres, mais aussi d'adverbes et d'adjectifs) et par une pauvreté en éléments fonctionnels (prépositions, pronoms, conjonctions et morphologie). On peut globalement distinguer des facteurs linguistiques de facteurs extralinguistiques et contextuels.

D'un point de vue linguistique, il a été suggéré que le potentiel référentiel de mots de contenu, et surtout des noms, les rendrait plus propices à la reprise (van Hout & Muysken 1994, 42) ; leur lien à un domaine d'expérience et/ou à une culture spécifique feraient d'eux des éléments plus facilement utilisés que les mots de fonctions. Une analyse des différents domaines de référence liés à ces mots de contenu peut offrir une perspective éclairante sur les fonctions des éléments allogènes non

¹⁸ Les catégories suivantes ont été écartées pour rendre une comparaison plus pertinente : abréviations, interjections et les 'phrase tags'. Ces deux dernières catégories figurent, pour le corpus des éléments non routinisés, dans la catégorie des alternations (voir section 2 *infra*).

routinisés et sur leur implication d'ordre socio-culturel. Un autre facteur évoqué se réfère à l'équivalence structurelle entre les langues impliquées. Muysken (2000, 247) note ainsi que dans l'AC où les langues combinées sont typologiquement proches, le recours aux éléments de fonction serait facilité.

D'un point de vue des compétences linguistiques impliquées, l'utilisation d'éléments de fonction (du moins d'une partie d'entre eux) requerrait une maîtrise plus vaste de la langue cible (Muysken 2000, 167). De fait, dans des communautés caractérisées par un bilinguisme étendu, le recours aux éléments de fonction est souvent plus élevé : ceci est notamment le cas pour les communautés où la lexicalisation congruente est la pratique bilingue dominante¹⁹. On peut citer l'exemple de l'AC entre dialecte et langue standard (Alfonzetti 1992; Giesbers 1989) ou celui de l'AC massive dans des communautés issues de la migration, comme la communauté de Puerto-Ricains à New York décrite par Poplack (1980, 602). Dans le corpus d'AC entre dialecte et langue standard à Ottersum (Hollande), Giesbers (1989 ; mentionné par Muysken 2000, 127-135) atteste par exemple de l'insertion de nombreux pronoms, de verbes auxiliaires, de verbes conjugués, d'articles ou encore de prépositions²⁰.

Au-delà des facteurs en lien avec la compétence et la fréquence d'usage, les différences entre communautés peuvent aussi être liées aux attitudes et aux normes en vigueur. Ainsi, le recours au pattern de la lexicalisation congruente (et aux éléments de fonction qui en est constitutive) est moins probable dans des communautés où les frontières symboliques entre les « langues » sont solidement établies que dans celles où l'AC « va de soi » (on peut mentionner l'étude de Poplack (1988b) sur l'évitement de certaines formes d'AC entre français et anglais à Ottawa-Hull).

Dans une telle optique, le comptage des types d'insertion à item unique ne fait pas que confirmer l'existence d'une hiérarchie d'empruntabilité. Il contribue également avant tout à situer la pratique propre à notre corpus par rapport à d'autres pratiques, observables dans des communautés déployant un type de plurilinguisme différent. L'absence d'éléments fonctionnels ainsi que le recours massifs à des noms, adjectifs et adverbes semblent pointer dans la direction d'un pattern insertionnel propre à une communauté dont les membres ne recourent pas massivement aux langues d'insertion dans leurs interactions (écrite et orales) quotidiennes. Il s'agirait, telle est notre hypothèse, de personnes qui auraient une pratique limitée des langues étrangères qu'elles utilisent

¹⁹ Voir premier volet, ch. II, section 5.

²⁰ D'un point de vue de la complexité du pattern plurilingue dans notre corpus, l'on rend attentif au fait que les fonctions syntaxiques des éléments allogènes non routinisés de type insertionnel concernent en grande partie des circonstanciés (23,4 %). Représentant des éléments accessoires du cadre syntaxique, qui sont par ailleurs mobiles dans les limites de la phrase entière, leur maniement est relativement libre ; voir Riegel & al (2009, 260). Pour une vue d'ensemble sur les fonctions syntaxiques des insertions voir Annexe 8.

dans les textos. La prise en compte des données socio-démographiques disponibles devra permettre de vérifier cette piste (voir troisième volet).

Il faut toutefois souligner que les observations faites jusqu'ici se basent pour le moment uniquement sur le comptage des insertions à item unique. La description d'autres types d'éléments allogènes non routinisés, potentiellement plus complexes, pourrait théoriquement encore déboucher sur un constat différent, en particulier avec la prise en compte de l'insertion à items multiples et des différents types d'alternation.

1.2.2 Les insertions à items multiples

Si l'on élargit la description du pattern insertionnel aux insertions à items multiples, le tableau dressé ne change en réalité pas substantiellement. En effet, les insertions composées de plusieurs items concernent avant tout des noms propres composés (52,7 %, N=51) ou d'autres groupes nominaux étendus (31,4 %, N=37). Tous ces cas de figure sont représentés dans les exemples (13) à (16) :

- (13) Dis voir Germain. Tu as déjà vu l'expo sur c. Bresson au *Museum für gestaltung* du züri? (WA993890) [deu] musée de graphisme
- (14) Hello en fait tu veux que j aille acheter *assassin s creed 2* à neuch ? Vu que c est 18 ans ... (SMS13907) [eng] credo de l'assassin 2(jeu vidéo)
- (15) Coucou ! Seras - tu à la maison pour un petit *phone call* un de ces 4 ? Biz biz et bonne fin de journée ! (21305) [eng] appel téléphonique
- (16) Ah ah on se souti 1 dra mutuelment alor ! Dsl g tt mélangé ds mon *last message*. Tu m expliquera tt 2m1 ! ' Notte ! (SMS13955)²¹ [eng] dernier message

Les exemples (13) et (14) illustrent l'insertion de groupes nominaux étendus qui sont aussi noms propres (il s'agit d'un musée spécifique et d'un nom de jeu vidéo)²². En (15) et (16), l'on peut voir des exemples d'insertions de groupes nominaux d'autres types : dans le premier cas, il s'agit d'une séquence binomiale (Riegel & al 2009, 345) (ce qui concerne 11 cas) et dans le second, d'un nom et d'un complément adjectival (22 cas)²³.

L'insertion d'autres groupes est relativement rare. L'on retrouve toutefois un nombre non négligeable de groupes prépositionnels (10,2 %, N=12), tels qu'illustrés dans les exemples (17) et (18).

²¹ Français standard : Ah Ah on se soutiendra mutuellement alors ! Désolé j'ai tout mélange dans mon last message. Tu m'expliqueras tout demain. [ita] Bonne nuit.

²² D'autres exemples sont : *city disc* (magasin de vente de disque), *bac & love* (série de livre pour la jeunesse), *when icarus falls* (nom de groupe de musique), *john in the kitchen* (nom de groupe de musique), *Zündel's Abgang* (titre de livre), *angry birds* (nom de jeu vidéo).

²³ L'on rend attentif à 2 cas d'insertion de groupes composés d'un déterminant et d'un nom ; en voici un exemple : [...] j vais pas tarder non plus j suis naz bisous my love (SMS15505).

- (17) Si contrairement à toi m' enfin . Sinon heu ouai c t sympa . Et faudrait que tu me dire si tu veux partir *with me* ct été ou pas ? Bisous . (SMS12800)²⁴
[eng] avec moi
- (18) Putain t es *on fayah!* Ça chie trop! Merci l ami (WA996866)
[eng] en feu

D'autres groupes étendus, par exemple verbaux ou adjectivaux, sont très peu fréquents dans notre corpus²⁵.

1.3 Stabilité du contexte de l'insertion

Comme détaillé dans la partie méthodologique (voir ch. III, section 3.6.1 (1), p. 117), une insertion n'est pas nécessairement « emboîtée » dans une structure d'une autre langue : l'idée que cette métaphore terminologique évoque est celle d'un item entouré, dans son contexte gauche et droite, par une même langue principale. Or, cela n'est pas nécessairement le cas : une insertion anglaise en fin d'UCM peut précéder une autre UCM (parfois dans un autre message du même ou d'un autre participant) dont la langue principale est la même que la langue d'insertion dudit élément. Un autre exemple concerne le cas où l'insertion est précédée d'une autre insertion de même langue (ou d'une tierce langue).

Le système d'annotation appliqué, qui décrit le point de transition précédant (P) et suivant (S) une insertion, permet de rendre compte de la participation des insertions à des dynamiques qui dépassent l'UCM et de saisir leur impact sur la stabilité de la langue principale.

En s'intéressant au point (P) de l'insertion, l'on constate que l'image de l'insertion comme élément *enchâssé* se vérifie (voir Muysken 2000, 231 qui parle de *nested structure*). Dans la très large majorité des cas (91,7 %, N=611), le point (P) se caractérise par le fait qu'il est précédé du français et qu'il se trouve à l'intérieur de l'UCM, renvoyant ainsi aux critères premiers de l'insertion²⁶. Dans 3,5 % des cas (N=23), l'élément inséré est néanmoins précédé d'un élément de même langue, comme cela est illustré dans l'exemple suivant²⁷ :

- (19) Coucou soeurette ! Ouaip ca fait un tit moment hein ;-) ben écoute ici y a rien de bien nouveau ... La tortue va bien , il neige depuis hier soir , j' ai commencé le *hockey today* (cours de l' uni ;-) [...] (SMS13624)
[eng] hockey aujourd'hui

²⁴ Français standard : *Si contrairement à toi, mais enfin. Sinon oui c'était sympathique. Et il faudrait que tu me dises si tu veux partir with me cet été ou pas. Bisous.*

²⁵ 1 groupe verbal, 2 groupes adjectivaux ; 5 autres cas (non défini ; plusieurs groupes). Pour un résumé des différents types d'insertions à items multiples voir Annexe 9.

²⁶ 15 points (P) (2,3 %) se trouvent au début d'un énoncé et sont précédés du français ; voir Annexe 10.

²⁷ Parmi ceux-ci, 20 points (P) (3 %) se trouvent à l'intérieur de l'énoncé, 2 entre énoncés et 1 entre messages. Par ailleurs, l'on notera aussi que dans 1,8 % des cas (N=12) le point (P) est précédé d'un élément d'une tierce langue.

En ce qui concerne le point suivant l'insertion (S), la nature véritablement emboîtée de cette catégorie se confirme. Dans 88,9 % des cas, l'insertion est suivie du français, le plus souvent à l'intérieur de l'UCM (39,7 %) ou à la frontière de l'UCM (32,1 %)²⁸.

Les exemples suivants illustrent les cas de figure que la quantification des points (P) et (S) révèle comme prototypiques :

(20) J'ai dormi à bevaix je prend le train *now* pour neuch merde pour la biblio
(SMS15080) *[eng] maintenant*

(21) Tu arrives à quelle heure ? T' allumes le *téléfonino* ? ! Bisous (SMS13194)
[ita] téléphone portable

Ces cas de figures étant posés comme massivement majoritaires, l'on peut toutefois retenir qu'un nombre non négligeable d'insertions précède un élément de même langue (4,6 %, N=31)²⁹. Dans ce cas de figure, le point de transition (S) ne correspond pas à un changement de langue :

(22) Ouais ouais. Un peu boulot et pas mal *chill today* et demain.(WA986051)
[eng] 'détente' aujourd'hui

(23) Je t'appelle quand j'ai fini le *schwizertütsch*. *Ich ha dir gärn müüsli* .(SMS10348)
[gsw] suisse allemand. Je t'aime petite souris.

Comme l'illustrent les exemples (22) et (23), cette juxtaposition d'éléments de même langue peut avoir lieu au sein même de l'UCM, lorsque deux insertions se suivent (22), ou à la frontière d'une UCM (23). Le cas de figure illustré en (23) est particulièrement intéressant en ce qu'il suggère que, dans certains cas, l'insertion d'un élément peut aller de pair avec un basculement de langue principale. Il faut néanmoins souligner que cette configuration reste rare dans notre corpus ; dans l'ensemble, l'insertion n'est pas liée à des changements dans la langue principale d'UCM et le français reste solidement ancré dans sa fonction de langue principale.

Ce constat concerne également les données dialoguées (corpus B) et notamment les insertions en fin de message (N=81)³⁰. Parmi celles-ci, 70 sont suivies d'un message qui commence en français (87 %). De façon intéressante, l'on relève toutefois 7 cas d'insertions précédant le début d'un message en même langue. Un tel cas est illustré dans l'exemple suivant³¹ :

²⁸ 3 % (N=20) des cas sont suivis d'une conjonction de coordination ; 3,6 % (N=24) sont suivis d'une conjonction de subordination ; 3,4 % (N=23) sont directement suivis par un message du même scripteur et 7 % (N=47) sont suivis d'un changement de scripteur. Ces deux dernières catégories peuvent être uniquement comptabilisées pour le corpus B. Pour un tableau complet voir Annexe 11.

²⁹ Intra-énoncé : 12 cas ; inter-énoncé : 12 cas ; inter-message avec changement de scripteur : 5 cas ; inter-message sans changement de scripteur : 2 cas.

³⁰ On ne comptabilise ici pas les 5 cas d'insertions en fin de message qui se trouvent à la fin d'une conversation.

³¹ 4 insertions sont suivies d'un message dont le premier item provient d'une tierce langue.

(24) WA18 (7.6.2011)



Dans l'exemple (24), Germain a recours à l'insertion de l'item *result* (anglais, 'résultats'), et ce en fin de message [1]. Dans le second message [2], Raphaël s'aligne sur la langue proposée par Germain pour l'insertion et évalue son annonce avec l'élément *cool*. Par conséquent, le changement de message et de scripteur ne correspond pas à un changement de langue au point (S) de l'insertion (et ce en dépit du fait qu'il s'agit, pour *cool*, d'un élément routinisé). Si ce cas de figure est minoritaire, sa récurrence illustre néanmoins une certaine implication de l'insertion dans la machinerie de l'interaction (voir Auer 1999 qui relativise le rôle des insertions dans une perspective interactionnelle de l'AC). Dans des cas comme celui illustré en (24), l'insertion ne semble de fait pas entièrement désengagée d'une dynamique interactionnelle.

Ces cas emblématiques mais minoritaires mis à part, l'annotation des points de transition précédant et suivant l'insertion révèle que le recours à des éléments insertionnels non routinisés ne défie, dans notre corpus, que très peu le français dans son rôle de langue principale.

1.4 Résumé : pattern minimal de l'insertion

Pour résumer la description du pattern insertionnel, l'on peut retenir que celle-ci laisse apparaître une pratique dans l'ensemble largement minimale. Ses traits principaux sont repris dans la fig. 11 . Les annexes contenant plus de détails sur les analyses respectives sont indiqués dans la troisième colonne.

Stabilité de la langue principale	Les insertions sont majoritairement insérées dans des UCM dont la langue principale est le français. Les procédés de mise en abîme (insertion dans une UCM d'une autre langue) sont rares : uniquement 1,3 % (N=21) des éléments allogènes non routinisés sont des ins 2.	Annexe 3
Dominance des insertions à item unique par rapport aux insertions à items multiples	Insertions à items uniques : 82,7 % (N=549). Insertions à items multiples : 17,7 % (N=118).	Annexe 5
Large dominance d'éléments de contenu par rapport aux éléments de fonction Rôle important des noms et des adverbes (par opposition à d'autres corpus)	Noms et noms propres : 65 % (N=357) Adjectifs : 9,7 % (N=53) Adverbes : 10 % (N=55) Verbes : 10,6 % (N=58) Catégories fonctionnelles : 1,1 % (N=6)	Annexe 4 Annexe 6
Récurrence de groupes nominaux étendus et prépositionnels	Noms propres composés 52,7 % (N=51) Autres groupes nominaux étendus : 31,4 % (N=37) Groupes prépositionnels : 10,2 % (N=12)	Annexe 9
Stabilité du contexte de l'insertion	Dans la grande majorité des cas, l'insertion est précédée et suivie d'éléments de langue française Point précédant : 91,7 % (N=611) précédé du français. Point suivant : 88,9 % (N=593) suivi du français.	Annexe 10 Annexe 11

Fig. 11 : Résumé des principales caractéristiques du pattern insertionnel dans notre corpus

De façon intéressante, le pattern insertionnel décrit dans cette section semble d'une part s'inscrire dans la continuité de dynamiques d'emprunts historiquement routinisés : le recours à des noms, des adjectifs et des verbes semble caractéristique pour cela. Il est probable que ces éléments de contenu soient particulièrement utiles pour les participants ; en y ayant recours, ils peuvent dénoter des réalités concrètes et en partie socio-culturellement connotées³². Les résultats montrent toutefois aussi que le pattern comprend des aspects très originaux, en particulier en ce qui concerne le recours important aux adverbes (le plus souvent en fonction de circonstant)³³. De plus amples analyses sur les possibles fonctions liées au déploiement des ressources allogènes sont nécessaires pour apporter davantage d'éléments d'interprétation à propos du pattern insertionnel décrit.

Dans l'ensemble l'on peut toutefois dire que ce pattern ne semble pas présupposer de compétences étendues de la part des participants qui le déploient. L'insertion telle qu'elle se présente dans notre corpus est ainsi potentiellement indicative d'une communauté en principe peu plurilingue. Ce qui n'est jusqu'ici qu'une hypothèse devra être confirmé par la prise en compte des données socio-démographiques.

Face à ce qui apparaît comme pattern insertionnel minimal, il importe de rappeler à ce stade que la description des insertions rend compte de moins de la moitié des éléments allogènes non routinisés de notre corpus (41,9 %). La description détaillée des alternations (56,4 %) doit pouvoir nuancer ce constat. La prochaine section y est consacrée.

2. Les alternations : un répertoire de « briques communicationnelles »

2.1 Dominance d'alternations minimales et formulaïques

Il convient ici de rappeler que le second type d'élément allogène, l'alternation, correspond à une juxtaposition de deux structures de langues qui restent relativement indépendantes les unes des autres (Muysken 2000 : 31 ; pour une présentation plus détaillée voir premier volet, ch. I, section 5.1, p. 58 et ch. III, section 3.6 (2), p. 126). Typiquement, il s'agit d'éléments qui, d'un point de vue de leur structure interne, affichent une certaine complexité syntaxique :

- (25) Je viens de rater mon train ce qui veut dire :0) *daß du chli uf mich wartä muäsch [...]*
(SMS32)³⁴ *[gsw] que tu dois m'attendre un peu*

³² Notons à ce propos que 226 (34 %) insertions (toutes catégories confondues) font référence à des réalités socio-culturelles (cultural borrowing ; dont 25 ont un équivalent en français). 402 (61 %) sont des emprunts de noyau (dont 329 ont possiblement subi un changement de signification) ; le reste (39) ne peut être clairement attribué à une des deux catégories ; voir premier volet, ch. III, section 3.6.3.

³³ 38 sur les 55 adverbes (69 %) occupent une fonction de circonstant.

³⁴ Allemand standard : *dass / daß du ein wenig auf mich warten musst.*

Ainsi, l'exemple (25), présenté plus haut déjà, contient une alternation en suisse allemand relativement longue et caractérisé par une certaine complexité syntaxique. D'un point de vue de sa composition interne, la proposition comporte un sujet (*du, tu*), un complément d'objet indirect (*uf mich*, 'sur moi' -> 'me') ainsi qu'un groupe verbal constitué d'un infinitif (*wartä*, 'attendre') et d'un auxiliaire (*muesch*, 'dois'). Le fait qu'il s'agit d'une proposition subordonnée introduite par *daß* ('que') a pour conséquence que l'auxiliaire se trouve en fin de proposition, contrairement à l'ordre des constituants qui est attendu dans le cas d'une proposition principale affirmative (*du muesch chli uf mich wartä*). Le nombre de constituants que l'alternation comporte, la complexité de construction syntaxique que cela implique (notamment dans le cas d'une proposition subordonnée) font du cas illustré en (25) un élément exemplaire de l'alternation.

Ce cas de figure de l'alternation est toutefois rare dans notre corpus. Seuls 7 % (N=62) des alternations comporte plus de 4 items ; le plus souvent, les points de transitions précédant et suivant ces alternations se situent entre UCM et non pas, comme dans l'exemple (25), à l'intérieur d'une UCM.

Majoritairement, l'alternation semble s'articuler en des cas distincts de celui présenté en (25). Un des constats centraux que nous faisons dans cette recherche est en effet que l'alternation recouvre, en très grande partie, des cas de figure qui ont en commun de représenter des formules sémantiquement transparentes et relativement peu complexes d'un point de vue de leur composition interne. Il s'agit en quelque sorte de *briques communicationnelles* de petite taille qui, pour relever de catégories parfois diverses, font partie d'un répertoire de ressources liées à l'expression d'actions hautement ritualisées (voir Pekarek Doehler 2011 pour un constat comparable).

Proche de l'insertion d'un point de vue de leur constitution interne, ces briques communicationnelles se distinguent de l'insertion en ce qu'elles permettent à chacune d'accomplir une action spécifique (saluer, s'excuser, poser une question, émettre un vœu, etc.) : en cela, elles remplissent le critère de complétude sémantico-pragmatique et actionnelle propre à la définition d'une UCM (voir premier volet, ch. III, section 3.3.1, p. 107). Si sur la base de cette observation, nous considérons les briques communicationnelles comme alternations, il est essentiel de souligner que c'est bien d'un type particulier d'alternation qu'il s'agit : de nature formulaïque, ces éléments semblent mobilisés par les participants comme ensembles plus ou moins préfabriqués (pour une première présentation voir premier volet, ch. III, section 3.6.1 (2), p. 126).

L'on peut distinguer différents types de briques communicationnelles, notamment lorsque l'on s'intéresse de plus près à leur composition interne. Dans ce qui suit, nous présentons, dans l'ordre,

les résultats liés aux éléments isolés, aux éléments isolés complétés, aux abréviations et aux alternations de 2 à 3 items.

Le cas *d'éléments isolés* à valeur d'énoncé est majoritaire : il représente 55, 8 % (N=501) des alternations. Ces éléments sont proches de l'insertion d'un point de vue de leur structure interne : il s'agit d'items uniques, surtout d'interjections (75,7 %, N=449), de noms (9,8 %, N=58) ou d'adverbes (7,9 %, N=47) (voir annexe 12). N'étant insérés dans aucune structure et affichant toutes les caractéristiques d'une UCM³⁵, ils peuvent toutefois être considérés comme des cas d'alternation. Les exemples suivants illustrent les cas les plus fréquents d'éléments isolés, notamment le recours à des interjections (26), à des noms (27), à des adverbes (28), à des adjectifs (29) ou à des verbes (30), tous à valeur d'énoncé³⁶ :

- (26) *Hallo ! J'ai rien prévu , je voulais te demander hier mais j'ai oublié . [...]* (SMS17222)
[deu] Salut
- (27) *[...] j' commence à regretter d' avoir accepté de bosser demain matin : - o La nuit va être courte ... :-S . Besitos* (SMS22766)
[spa] bisous
- (28) *Non le coup du mauvais bus . Again !* (SMS13635)
[eng] de nouveau/encore
- (29) *Ça m arrange perfect* (WA1031849)
[eng] parfait
- (30) *Oublie ces grognons pleins d'ego enjoy ;). ;)* (WA1023934)
[eng] profite

Le second cas d'alternation peu prototypique concerne *l'élément isolé complété* ; cette configuration concerne 9,8 % (N=88) des alternations. Le cas de figure est illustré dans les exemples suivants³⁷ :

- (31) *Hola belle . J' ai 1 mal de tete et de gorge à me fracasser contre le mur . [...]*
[spa] Salut (SMS19250)
- (32) *Hola birgit ! Que penses - tu d' une bouffe ensemble , un midi ? Perry* (SMS17629)
[spa] Salut Birgit
- (33) *Hahaha :-D Ouais ben y a pire , y a " y faut suivre les envies d son corps " ... Chu vrmt trop cool :-P Besos princessa (L)* (SMS18026)
[spa] bisous princesse
- (34) *Hey there ! Oui bien sur passe chez moi plutot en début d' aprem [...]* (SMS21365)
[eng] Salut là-bas ('Salut toi')

³⁵ Pour une définition, voir premier volet, ch. III, section 3.3.1.

³⁶ Le répertoire des *types* d'éléments isolés est par ailleurs plus restreint mais l'importance des interjections se confirme : l'on compte 184 interjections différentes, 36 noms, 12 verbes et 10 adjectifs.

³⁷ Voici d'autres exemples : *Auguri Monsieur, Hey boîte à biscuits, Yo poulet, Sorry pour la sceanse répét.*

Dans les exemples (31) à (34), les éléments isolés comprennent un *slot* où est inséré un item : le plus souvent, il s'agit d'un item français (47,7 %, N=42, exemple (31)) ou encore d'un nom propre (21,6 %, N=19, exemple (32)). Dans certains cas seulement, le *slot* est comblé par un élément de la même langue que l'élément isolé, plus facilement par un nom (14,8 %, N=13, exemple (33)) que par une autre catégorie (34) (voir annexe 13 pour le détail des chiffres).

Un troisième cas de figure d'alternation atypique – mais fréquente pour notre corpus – a trait à des items uniques qui se distinguent des éléments isolés en ce qu'ils représentent des abréviations. Ces éléments, qui recouvrent 12 % (N=108) des alternations, particulièrement emblématiques des pratiques plurilingues telles qu'elles se déploient dans la communication par texto³⁸, sont présentées dans les exemples (35) à (38) :

- (35) Tu veux faire quoi avec des citrons , leur gyler dans les yeux ? lol ...(SMS11567)
'lauging out loud'
[eng] mort de rire
- (36) tain mon gars j' suis tombé sur un son electro de fou , un truc de dingue haha ! J' te
 ferais écouter un de ces 4. *Cya !* (SMS605)³⁹
'see you'
[eng] à plus
- (37) Si sto bene , ca m' a fait du bien de dormir un peu plus ... A dopo !
Tvtttb (SMS17335)
'ti voglio tanto tanto tanto bene'
[ita] je t'aime beaucoup
- (38) [...] Courte pause répét , je reprends mais non sans t' avoir envoyé plein de Besos-
TQA (SMS 19821)
'te quiero amor'
[spa] je t'aime mon amour

Outre les éléments isolés (complétés) et les abréviations routinisées, l'on retrouve de façon récurrente des alternations qui sont, elles aussi, peu exemplaires de l'alternation telle qu'elle est décrite par la littérature. Il s'agit d'éléments composés de 2 à 3 items, par exemple d'une préposition et d'un nom ou d'un adjectif et d'un nom. Elles recouvrent 14,5 % (N=130) des cas d'alternation. Bien que ces éléments soient caractérisés par une complétude actionnelle et grapho-intonative, leur composition interne reste élémentaire : nombreux cas ne comportent par exemple pas de verbe conjugué ou de sujet. Il s'agit de formules ritualisées, souvent liées à des contextes d'occurrences précis. Les exemples suivants illustrent ces alternations :

³⁸ D'autres exemples sont aussi : *btw* (*by the way*, [eng] 'en fait, 'd'ailleurs'), *WTF* (*what the fuck*, [eng] 'c'est quoi ce bordel'), *TOY* (*thinking of you*, [eng] 'je pense à toi'), *ILY* (*I love you*, [eng] 'je t'aime'), *TQM* (*te quiero mucho*, [spa] 'je t'aime beaucoup') ou *lg* (*liebe Grüße*, [deu] 'salutations').

³⁹ Français standard : *Putain mon gars, je suis tombé sur un son électro de fou [...]*.

- (39) Hello ! Bien arrivée ? Innsbruck , pluie , 14 degrés , dépression totale ! *A presto* !
(SMS17017) *[ita]* à bientôt
- (40) Ainsi perissent les enemies de la republique ! ! *schönen sonntag* ! (SMS20552)
[deu] bon dimanche
- (41) Yo man , yep ca me dirait bien . *Rlini frogeu* : est ce un souper entre hommes ? [...]
(SMS17732) *[gsw]* petite question

L'on dénombre 67 cas d'alternations de 2 à 3 items qui ne comprennent ni verbe ni sujet. Il s'agit typiquement de constructions composées d'une préposition et d'un adverbe, comme en (39), notamment en lien avec une prise de congé⁴⁰. Alternativement, il s'agit aussi de constructions combinant adjectif (généralement de type 'bon, bonne') et nom, notamment pour exprimer un vœu (40)⁴¹ ou pour annoncer et/ou commenter l'UCM à venir (41). Dans le cas où les alternations de 2-3 items comprennent un verbe (N=62) et qu'elles sont donc, *en principe*, plus enclines à remplir les caractéristiques d'une alternation prototypique, la réalité est le plus souvent une autre :

- (42) Suis dans le train ... *See you* (SMS16565)
[eng] à plus
- (43) Yay *freu mich* ! Bonnes vacances chérie ! (SMS4773)
[deu] me réjouis

De façon récurrente (N=21), les alternations de 2-3 items qui comprennent un verbe sont, elles aussi, structurellement peu complexes et se composent d'un verbe (sans sujet ouvertement réalisé) et d'un pronom objet ((42) et (43)). Le haut degré de ritualisation que leur structure traduit, ainsi que leur association à des actions ritualisées (prise de congé, expression de l'affectivité, déclaration exclamative etc.) suggèrent qu'il faut considérer ces exemples comme des cas d'alternation de nature formulaïque, produites comme ensemble non-analysé.

Ce constat est aussi valable pour les alternations de 2-3 items qui, au sein de cette catégorie, sont les plus élaborées d'un point de vue de leur structure interne. Si 30 alternations de 2-3 items sont composés d'un verbe et d'un sujet, une grande partie d'entre elles représentent des formules préfabriquées reprises telles quelles par les scripteurs. Les exemples (44) à (47) illustrent ce type d'alternation⁴² :

⁴⁰ D'autres exemples sont : *bis dann* [deu] ('à toute à l'heure'), *a domani* [ita] ('à demain'), *a dopo* [ita] ('à plus'), *hasta magnana* [sic], [spa] ('à demain'), *a stasera* [ita] ('à ce soir').

⁴¹ On peut également citer les exemples suivants : *Gute Party* [deu] ('bonne fête'), *buenas noches* [spa] ('bonne nuit'), *schönen Sonntag* [deu] ('bon dimanche'), *buona giornata* [ita] ('bonne journée').

⁴² D'autres exemples sont : *como estas* [spa] ('comment vas-tu'), *como esta ousted* [spa] ('comment allez-vous'), *te quiero* [spa] ('je t'aime'), *ti amo tanto* [ita] ('je t'aime tant'), *you've got mail* [eng] ('tu as reçu du courrier'), *let's go* [eng] ('allons-y'), *lo siento* [spa] ('excuse-moi').

- (44) Salut p ' tit Lu ! *How are U ? - - " Oceana- cry cry cry " !* J' te fais des becs et écoute
[eng] comment vas-tu ?
cette musique ! (SMS20353)
- (45) J' ai ton petit cadeau mais si je le laisse à ton bureau il va geler alors te le donne
quand je te vois mais je dépose déjà un doux baiser dans ta boîte pour te souhaiter
un joyeux anniversaire gros calin ! *I love you* (SMS20752)
[eng] Je t'aime
- (46) Et non ! Je dormais :-) ... Je bosse a la Maladiere toute la journée ! Si tu veux boire
un bon café et faire tes courses , *you ' re welcome* ! Bec et bonne journée
(SMS9905) [eng] tu es la bienvenue
- (47) Hello l' anglaise ! *What 's up ?* Je rentre du pays des frites à l' instant :) (SMS10686)
[eng] comment ça va / qu'est-ce qui se passe ?

Un cinquième type d'alternation concerne le cas de figure potentiellement le plus proche de l'alternation prototypique telle qu'illustrée en (25). Les éléments qui se composent de 4 items ou plus ne représentent de fait qu'une minorité des alternations (6, 9 %). Par ailleurs, il faut noter que ces alternations sont souvent, elles aussi, de nature formulaïque. Les exemples suivants présentent ces cas d'alternations plus longues⁴³:

- (48) [...] c à 19h30. redi moi si tu viens . fondue demain soir ? becs *have a nice day*
(SMS16692) [eng] bonne journée
- (49) Hey ! J' crois ke Fanny vien pa pr finir . Toi tu vien chez Nono ? J' y vais pr 20h . Tu
crois ke tu peux apporter 1 film ? *Hope to c u ! ! :-)* (SMS15297)
[eng] espère te voir
- (50) *As you want boy.* Beau si tu viens, mais sinon ça me dérange pas.[...] (WA979676)
[eng] comme tu veux garçon

De fait, la faible présence d'alternations plus longues et structurellement plus complexes semble représenter une des caractéristiques centrales du pattern plurilingue dans notre corpus. Le changement entre structures de langues, comme illustrés dans les exemples (51) et (52) suivants, représente une pratique marginale par rapport aux autres types d'alternations.

- (51) *Grr anche noi ti amiamo tanto tanto mio geologo papà .* pourrais tu ramener tous
[ita] nous aussi nous t'aimons tellement mon papa géologue
les pijama rangé ds l armoire à Gaïa ? c est pour léonardo (SMS13520)
- (52) But of course my dear ! *Ich freue mich auf die Raclette ;)* vivement ce soir ! Passe
[deu] J'attends avec impatience la raclette
une belle journée , gros bisous ! (SMS19617)

⁴³ Voici d'autres exemples d'alternations composées de 4 items ou plus qui sont de nature formulaïque : *see you next week* [eng] ('à la semaine prochaine'), *have a nice evening* [eng] ('bonne soirée'), *I love you sweetie* [eng] ('je t'aime mon chou'), *happy birthday my sunshine* [eng] ('joyeux anniversaire mon rayon de soleil'), *life is a beach* [eng] ('la vie est une plage'), *well done + xy* [eng] ('bien fait + xy, bravo + xy'), *but of course my dear* [eng] ('mais bien sûr mon cher/ma chère'), *today you're the best* [eng] ('aujourd'hui tu es le/la meilleur(e)').

La description et la quantification des types d'alternations présentes dans notre corpus laissent apparaître un pattern alternationnel essentiellement élémentaire, voire minimal. Pour la plupart d'entre elles, les alternations sont des éléments composés d'un item unique représentant à lui seul une UCM. Dans certains cas, les alternations peuvent, d'un point de vue de leur structure interne, être composées et renvoyer en cela d'avantage aux caractéristiques de l'alternation : on trouve des éléments isolés complétés, des structures combinant préposition et nom, adjectif et nom, verbe et pronom et même des structures phrastiques complètes.

En dépit de ces possibilités de composition, plusieurs indices suggèrent que les alternations de notre corpus sont le plus souvent produites comme expressions figées qui ne sont pas grammaticalement décomposées (voir Morel & Pekarek Doehler 2013 pour une première mention de ce constat sur la base d'une annotation provisoire). De façon récurrente, les alternations apparaissent sous forme d'abréviations hautement ritualisées, notamment dans le contexte de la communication par texto (on compte 88 occurrences de *lol*). Dans d'autres cas, leurs structures sont minimales ; bien que caractérisées par une complétude actionnelle, elles peuvent être considérées comme « incomplètes » d'un point de vue de la grammaire normative (elles ne comprennent par exemple pas de sujet ou de verbe). Même dans les cas où les alternations sont composées d'un sujet, d'un verbe et d'un complément d'objet, et qu'elles recouvrent par là les caractéristiques structurelles de l'alternation prototypique, leur association répétée à certaines routines communicationnelles suggère qu'il faille les considérer comme éléments de nature distincte.

Le pattern alternationnel de notre corpus, qui peut être qualifié de *pattern alternationnel minimal*, est résumé dans la fig. 12. Il apparaît que la prise en compte de sous-catégories de l'alternation, établies dans le cadre de ce travail, a permis de peindre un tableau plus nuancé que la simple opposition entre insertion et alternation ne le permettrait (pour un tableau qui détaille les chiffres de la fig. 12 voir annexe 14). Elle a notamment permis de dégager un nouveau type d'alternation, à savoir les *briques communicationnelles allogènes*, étiquette qui regroupe les éléments isolés (complétés), les abréviations et les items de 2 à 3 items formulaïques.

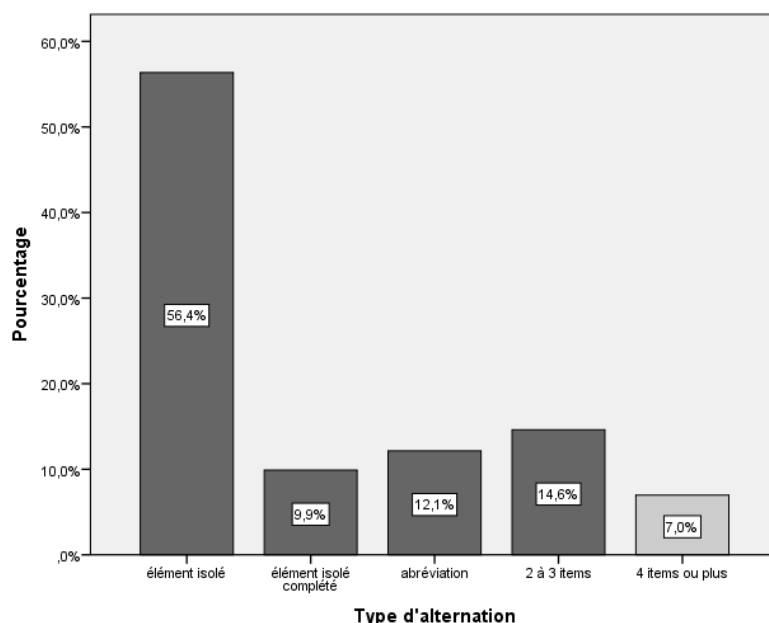


Fig. 12 : Proportion des différents types d'alternation

Une certaine prudence est toutefois de mise dans l'interprétation de ce pattern, étant donné que seule la structure interne des différents éléments alternationnels – en quelque sorte leur étendue – est prise en compte jusque-là. Il paraît toutefois central de décrire également la nature des points de transition qui marquent la frontière gauche et droite d'une alternation (par exemple intra-UCM, inter-UCM, intermessage) et la langue de l'élément qui précède et suit l'alternation. Ainsi différentes alternations de même langue peuvent être juxtaposées, en quel cas leur description ne serait pas adéquatement prise en compte jusqu'ici.

2.2 Relative stabilité de la langue principale

La nature des points de transition précédant et suivant les alternations peut offrir un indice supplémentaire essentiel à la description du pattern alternationnel présent dans notre corpus.

Dans la majorité des cas, le point de transition précédant les alternations (P) se trouve soit à la frontière du message (57,2 %, N=512) soit à la frontière d'une UCM (42 %, N=376). Ce n'est que très rarement qu'il est de nature intra-UCM (0,8 %, N=7). Les exemples (53) et (54) illustrent les cas de points (P) inter-message et inter-UCM, respectivement ; les exemples (55) et (56) illustrent les cas de transitions intra-UCM.

- (53) *Hallo ! J'ai rien prévu , je voulais te demander hier mais j'ai oublié . (SMS17002)*
[deu] Salut
- (54) *Salut mousse ! Ça va ? Wie war es im Berlin ? ? Ah j'aurais tellement voulu être la*
[deu] Comment était-ce à Berlin
pour ça ! ! [...] (SMS12816)
- (55) *[...] Si tu veux boire un bon café et faire tes courses , you 're welcome ! Bec et*
[eng] tu es la bienvenue
bonne journée (SMS9905)

- (56) Faut pas leur dire k T une Hooligan ! ! ! C méga chiant , *mais think positive* , ça t arrivera PLUS JAMAIS [...] (SMS18001)⁴⁴ *[eng] pense positivement*

Le cas de l'exemple (55), où le point de transition se trouve à la frontière entre une proposition principale et une proposition subordonnée, est rarissime (N=2) ; le cas de point de transition intra-UCM illustré en (56), où la proposition alternée est introduite par un connecteur en français (généralement il s'agit de *mais*) est rare lui aussi (N=5).

En ce qui concerne le contexte des alternations en termes de langue, les alternations inter-UCM sont, pour la plupart d'entre elles, précédées d'une UCM d'une autre langue (N=328, soit 87,3 % des points (P) inter-UCM). Le plus souvent, il s'agit du français (N=263) ou du code idéographique (précédé du français, N=24) ; ce cas est illustré dans l'exemple (54). Plus rarement, les alternations sont précédées de tierces langues, comme l'anglais, le suisse allemand ou l'italien⁴⁵. L'extrait (57) illustre ce cas de figure :

- (57) But of course my dear ! *Ich freue mich auf die Raclette* ;) vivement ce soir ! Passe *[eng] mais bien sûr ma chère / mon cher ! [deu] j'attends avec impatience la raclette* une belle journée , gros bisous ! (SMS19617)

Dans un nombre de cas non négligeables (N=14), l'alternation, bien que précédée par une UCM dont la langue principale est différente, est juxtaposée à un élément de même langue :

- (58) Mon amour ke j' m merci pr ton réconfort . Vais mieux , reposée . Courte pause répét , je reprends mais non sans t' avoir envoyé plein de Besos-TQA (SMS19821)⁴⁶ *[spa] bisou. je t'aime mon amour*

Dans l'exemple (58) l'alternation minimale TQA (abréviation espagnole 'te quiero amor', 'je t'aime mon amour') est précédée d'une UCM dont la langue principale est le français ; toutefois l'item espagnol *Besos* ('bisous') est inséré dans cette UCM de sorte que le point de transition entre langues ne coïncide pas avec la frontière entre UCM. Ces types d'*alternances transphrastiques* sont intéressants en ce qu'ils soulignent l'atout que représente la séparation des deux niveaux appliqués pour décrire l'alternation dans le cadre de ce travail, à savoir le type d'alternation d'une part (qui renvoie à sa structure interne) et les points de transition qui l'encadrent d'autre part.

⁴⁴ Français standard : *Il ne faut pas leur dire que tu es une hooligan ! C'est très chiant, mais think positive, ça ne t'arrivera plus jamais.*

⁴⁵ 9 eng ; 3 ita ; 2 gsw ; 1 spa ; 1 pseudo.

⁴⁶ Français standard : *Mon amour que j'aime merci pour ton réconfort. Je vais mieux, je suis reposée.[...].*

Un autre cas de figure est illustratif à ce propos : l'élément alterné peut ainsi être juxtaposé, non pas à une insertion de même langue comme en (58), mais à une UCM dont la langue principale est la même. L'on recense 38 cas d'alternations précédées d'UCM de même langue⁴⁷ :

- (59) Loulou , n' oublie pas le 4 déc . Lieu encore à déterminer . Cela va pr toutes , sauf jsa . Buona giornata , *baci grandi* (16751)
[ita] bonne journée, grands bisous

Si l'élément *baci grandi* est annoté comme alternation, en ce qu'il représente à lui seul une UCM, le changement de langue a lieu avant cela, à savoir avant l'alternation *Buona giornata*⁴⁸.

Nous nous intéressons à présent au point de transition suivant l'alternation (S) : il s'avère que celui-ci se trouve régulièrement (26,3 %, N=236) à la fin d'un message, mais il se situe encore plus souvent à la frontière entre deux UCM (72,6 %, N=652). Là encore, une transition de nature intra-UCM est rare (0,8 %, N=7). Les trois exemples suivants illustrent les cas de figure de points de transition (S) situés entre UCM (60), à la fin du message (61) et à la frontière entre propositions principale et subordonnée (62).

- (60) Hello je viens de réaliser que hier on avait rdv ds le train ... *Sorry ! Et bon weekend !*
[eng] excuse-moi
Grosse biz (SMS11635)
- (61) oublie pas : adresse et pdf passeport d ici pas trop tard *thank you darling*
(SMS16908) [eng] merci mon cher /
ma chère
- (62) Coucou ! g pa encor fixé 2 rdv avec les otr . jsuppos ke Ça sera ver 21:30. *tell me si*
[eng] dis-moi
tu veu ke jpass te voir 1 cou av . 2 descendr . slurp (SMS12457)⁴⁹

En ce qui concerne le code linguistique, l'on peut retenir que 86,2 % (N=562) des alternations inter-UCM sont suivies d'une autre langue que la langue de l'alternation même. Dans la majorité des cas, il s'agit du français (93,3 %, N=524) mais on y trouve aussi de l'anglais (N=13), de l'allemand (N=6), du suisse allemand (N=2), de l'italien (N=3) ou de l'espagnol (N=1)⁵⁰.

Il faut par ailleurs noter qu'un nombre important des alternations suivies d'une UCM dans une autre langue contient une insertion intercalée de la même langue que l'UCM suivante :

⁴⁷ Les alternations inter-message ne sont pas discutés dans ce chapitre.

⁴⁸ On recense par ailleurs 2 cas où l'alternation est précédée d'un énoncé en même langue mais où une insertion est intercalée. Par exemple *Hello l' anglaise ! What 's up ? Je rentre du pays des frites à l' instant :) [...]* (SMS10686). Pour une vue d'ensemble détaillée de la nature des points de transition précédant l'alternation voir Annexe 15.

⁴⁹ Français standard : *Coucou ! Je n'ai pas encore fixé de rendez-vous avec les autres. Je suppose que ça sera vers 21h30. Tell me si tu veux que je passe te voir un coup avant de descendre. Slurp.*

⁵⁰ Dans 40 cas, l'alternation est suivie du code idéographique.

- (63) Bordel t as pas trainé. *Well done* *l'ami*, ça a l air vrmt pas mal. Pour le bar a tapas je
[eng] *Bien fait*
trouve bien et je t encourage. [...] (WA996438)

Le cas de points de transition illustré dans l'exemple (63) concerne 47 occurrences (7,2 % des points (S) entre UCM). Dans de tels cas, le changement de langue n'a pas lieu à la frontière de l'UCM, mais avant.

Enfin, l'on a pu répertorier 47 cas d'alternations suivies de la même langue :

- (64) *Hi baby ! Sorry I ' m in New York City at the moment ! Hihi ! Je te raconterai ! Tu t'*
[eng] *Salut chéri ! Excuse-moi, je suis à New York en ce moment !*
arretes à Lsne après tes cours mercredi ? [...](SMS10687)⁵¹

Dans l'exemple (64), l'alternation anglaise *Hi baby* est suivie d'une alternation de même langue de sorte que le changement de code n'intervient qu'après l'UCM *I'm in New York at the moment*. Ces cas d'alternations juxtaposées nous appellent à faire preuve d'une prudence particulière dans l'interprétation du pattern alternationnel : ainsi, le nombre d'UCM concernées par une alternation ne correspond pas forcément au nombre de points de transition impliquant un changement de code⁵².

2.3 Résumé : un pattern de briques alternationnelles

Afin de résumer le pattern d'alternation de notre corpus, l'on retiendra que l'annotation atteste d'une pratique, comme celle apparue pour les insertions, de type relativement élémentaire. Ses caractéristiques sont présentées dans la fig. 13. Les annexes qui détaillent les chiffres y sont mentionnées dans la troisième colonne.

<i>Dominance de briques communicationnelles</i>	Eléments isolés (56,4 %), éléments isolés complétés (9,5 %), abréviations (12,1 %), autres alternations courtes (14,6 %) sont dominantes. Les éléments plus longs (4 items ou plus) sont plus rares (7 %) et, eux aussi, souvent utilisées comme formules figées.	Annexe 14
<i>Transitions intra-UCM très peu fréquentes</i>	Les points de transitions précédant et suivant l'alternation se situent le plus souvent soit à la frontière du message	Annexe 15 Annexe 16

⁵¹ Français standard : [...] *Je te raconterai ! Est-ce que tu t'arrêtes à Lausanne après tes cours mercredi ?*.

⁵² Pour une vue d'ensemble détaillée du point de transition suivant l'alternation, voir Annexe 16.

	(P : 57,2 % ; S : 26,3 %) soit à la frontière d'une UCM (P : 42 % ; S : 72,6 %). Les transitions intra-UCM sont rares (P : 0,8 % ; S : 0,8 %).	
<i>Transition du et vers le français est dominante</i>	Les alternations sont le plus souvent précédées et suivies d'éléments de langue française (P : 87,3 % ; S : 86,2 %). La juxtaposition d'alternation de même langue est toutefois récurrente.	

Fig. 13 : Résumé des principales caractéristiques du pattern alternationnel dans notre corpus

Il apparaît que le pattern alternationnel tel qu'il se présente dans notre corpus est original en ce qu'il se caractérise par le déploiement massif de formes minimales : peu complexes d'un point de vue de la composition interne, les alternations décrites semblent faire partie d'un répertoire relativement facile à acquérir, même pour des individus qui n'ont pas de compétences étendues dans les langues utilisées.

3. Discussion : les 'odds and ends' d'un pattern plurilingue bricolé

La description des spécificités formelles des éléments allogènes que nous avons entreprise dans ce chapitre laisse apparaître un type de pratique plurilingue original, encore peu répertorié par les typologies existantes. Tant l'analyse quantitative des insertions que celle des alternations met en lumière la dominance de pratiques plurilingues « réduites » suggérant l'existence d'une communauté plurilingue de type nouveau. Peu complexes d'un point de vue de leur structure interne, les éléments allogènes de notre corpus sont déployés à partir d'une « base française » relativement stable que les participants quittent à des frontières d'unités impliquant peu de difficultés d'ordre morpho-syntaxique.

D'une part, l'annotation des insertions traduit une tendance évidente des participants à privilégier des formes peu complexes. Les insertions d'éléments de contenu dominant largement sur celles d'éléments de fonction : beaucoup de noms, de noms propres et d'adjectifs sont insérés, dans une moindre mesure des groupes nominaux étendus et des groupes prépositionnels. Les éléments de fonction, qui suggèreraient des compétences morpho-syntaxiques plus étendues, ne proviennent généralement pas des langues d'insertion et le français demeure, avec persistance, la langue structurellement dominante. La fréquence relativement élevée d'adverbes complète le tableau d'un pattern insertionnel élémentaire. Invariable, l'adverbe se caractérise aussi par une certaine mobilité dans l'énoncé, notamment lorsqu'il est en position « extrapredicative » (Riegel & al 2009, 647) et en fonction de circonstant (Riegel & al 2009, 260) : l'adverbe circonstant représente en cela une

catégorie qui a peu d'impact sur la structuration morpho-syntaxique de celui-ci (voir aussi Weinreich 1953, 56)⁵³. Cette qualité peut contribuer à expliquer sa fréquence d'utilisation.

Pour ce qui est des alternations, les résultats de l'annotation suggèrent, là encore, que les participants agissent dans une zone impliquant peu de difficultés d'ordre morpho-syntaxique ; ils recourent en effet, dans la plupart des cas, à des éléments dépourvus de la complexité structurelle que l'on attribue généralement à l'alternation. De façon récurrente, les alternations sont des formules courtes, préfabriquées et hautement internationalisées ; il n'est pas rare qu'il s'agisse d'exclamations onomatopéiques, relevant du langage de la bande dessinée (*mwacks, sigh, plop, argh*) ou de citations en provenance d'autres sources de culture populaire (comme la publicité : *What else ?*)⁵⁴. Nous avons utilisé le terme de « brique communicationnelle » pour nous référer à ce type de ressource qui semble constituer un des éléments centraux du pattern plurilingue dans notre corpus.

De façon significative, ce type de pattern associant insertions et briques communicationnelles va de pair avec des pratiques qui diffèrent de l'usage tel qu'il serait attendu d'un point de vue de la norme standardisée des langues étrangères respectives et ce tant au niveau de la morpho-syntaxe que de l'orthographe. Les exemples (65) à (68) sont illustratifs à ce propos. Si les exemples (65) et (66) comprennent des cas d'éloignement de l'usage normatif au niveau morpho-syntaxique, les exemples (67) et (68) illustrent des pratiques graphématiques en désaccord avec l'orthographe standard de la langue respective :

- (65) Salut mousse ! Ça va ? *Wie war es im Berlin ? ?* Ah j' aurais tellement voulu être la
[deu] *Comment était-ce à Berlin ?*
pour ça ! ! [...] (SMS12816)
- (66) *Ciao della Sardegna !* Alors ca a été c' te lecture jeudi passé ? [...] (SMS11090)
[ita] *Salutations de la Sardaigne*
- (67) Espagnol la langue ! :) les articles j' ai pas du tout le courage , meme pas un ! Ah ok ,
ton oncle est sorti en boite à Yverdon ? Ghgh *hasta magnana !* (SMS10698)
[spa] *à demain !*
- (68) Hahaha :-D Ouais ben y a pire , y a " y faut suivre les envies d son corps " ... Chu
vrmt trop cool :-P *Besos princessa (L)* (SMS18026)
[spa] *Bisous princesse*

⁵³ D'un point de vue syntaxique Riegel & al (2009, 260) retiennent trois propriétés formelles du circonstant : « il est effaçable, donc facultatif (1), se démultiplie librement (2) et est mobile dans les limites de la phrase entière (3). Il est considéré comme constituant syntaxique périphérique ».

⁵⁴ Weinreich (1953, 56) note que dans la langue des migrants, les interjections et les adverbes étaient très fréquents ; ils seraient les premiers empruntés à la langue du pays d'accueil et les derniers à disparaître dans le répertoire de la langue d'origine.

On notera, en (65), le recours à une forme de la préposition *in* ('à') peu attendue dans ce contexte syntaxique d'un point de vue normatif. Dans un usage standard, on s'attendrait non pas à *im Berlin* (avec contraction de la préposition *in* et de l'article défini masculin/neutre au datif *dem*), mais à *Wie war es in Berlin* (sans article). En (66), la forme attendue en italien standard serait *Ciao dalla Sardegna* (avec la préposition *da*), et non pas *della* (de la préposition *di*)⁵⁵. L'on notera par ailleurs, en (67), le recours au graphème français (et italien) *gn* pour la transcription de la consonne nasale palatale voisée /ɲ/ ; la graphie consacrée dans la langue cible serait *ñ* (*mañana*). En (68), le digramme *ss* (*princessa*) est utilisé là où, en espagnol, un simple *s* (*princesa*) suffirait.

Ces types d'éloignements de l'usage standard, qu'ils soient volontaires ou non, pourraient être lus comme effets collatéraux du pattern plurilingue décrit plus haut. D'une part, les participants, qui n'ont pas nécessairement des compétences étendues dans les langues qu'ils utilisent, recourent à un répertoire restreint qui, par moments, peut aussi déboucher sur des formes différant de la norme standard des langues respectives. D'autre part, ce type d'occurrence pourrait aussi suggérer que les participants transgressent volontairement, dans le jeu, les normes telles qu'elles sont institutionnellement définies. Un choix entre les deux lectures ne s'impose pas car elles apparaissent comme les deux côtés d'une même médaille, d'un même pattern plurilingue.

Le pattern plurilingue que nous avons décrit jusque-là pourrait être qualifié, en référence à Lévi-Strauss (1962), de *bricolage plurilingue* (pour une présentation du concept de bricolage, voir aussi premier volet, ch. II, section 9.2, p. 94). Dans sa description de la pensée « à l'état sauvage », Lévi-Strauss oppose le mode de travail du *bricoleur*, non spécialiste et limité en outils, à celui de l'*ingénieur*, informé et techniquement équipé. Si l'ingénieur dispose des méthodes adaptées à l'exécution des tâches qu'il se propose d'achever, le bricoleur doit improviser en se concentrant sur les ressources dont il dispose :

Son univers instrumental [celui du bricoleur] est clos, et la règle de son jeu est toujours de s'arranger avec les 'moyens du bord', c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites au surplus, [...] (Lévi-Strauss 1962, 31)

L'image utilisée par Lévi-Strauss semble saisir partiellement certains aspects du pattern plurilingue que nous décrivons dans ce travail. Ainsi, les participants mobilisent en effet des « bribes et [des] morceaux » (Lévi-Strauss 1962, 36), des « messages en quelque sorte prétransmis » (34), bien souvent collectionnés à partir de sources hétérogènes (bande dessinée, publicité, jeux vidéos, le cours de langue en classe, d'autres échanges en ligne etc.). Les participants intègrent ces briques à

⁵⁵ Exemples déjà mentionnés par Pekarek Doehler (2011).

leur trésor de ressources, les déploient comme éléments formulaïques de leur répertoire et contribuent à leur prolifération.

L'infléchissement structuraliste que la définition du bricolage par Lévi-Strauss laisse apparaître semble toutefois contraignant : si le répertoire plurilingue tel qu'il se manifeste dans notre corpus apparaît, de prime abord, « limité », les participants font preuve, par la réinterprétation et les réarrangements locaux de ces briques, d'une certaine forme de savoir-faire que la définition de Lévi-Strauss, citée plus haut, semble refuser au bricoleur. Le répertoire du bricoleur n'est pas nécessairement clos : d'une part, le bricoleur enrichit son répertoire de divers éléments sémiotiques au fur et à mesure de ces contacts et échanges. D'autre part, il réinterprète, reconfigure et transforme ces éléments et élargit, par là même, son trésor de ressources.

La recherche sociolinguistique mobilisant le terme de bricolage a souligné cet aspect et s'est davantage intéressée aux transformations parfois habiles du répertoire qu'à son état « fini ». Galliker (2014, 457) parle de « scintillements stylistiques » (*stilistisches Schillern*), Schlobinski & al (1993, 211) évoquent des « moments forts » (*Highlights*) du bricolage. Cet aspect potentiellement virtuose du bricolage, et du processus de transformation qu'il implique, est d'ailleurs déjà suggéré par Lévi-Strauss lui-même lorsqu'il parle des « résultats brillants et imprévus » (1962, 30) sur lesquels la combinaison des éléments du répertoire (qu'il conçoit comme système clos) peut déboucher.

Un point central de l'interprétation sociolinguistique du bricolage réside dans le fait que le recours à des *odds and ends*⁵⁶ (Lévi-Strauss 1962, 36) n'exclut aucunement un jeu intelligent avec les ressources disponibles. Malgré un « trésor » qui peut sembler limité, le bricoleur joue avec son répertoire, l'élargit par le jeu et affiche ainsi une compétence considérable dans le maniement créatif des ressources. La section suivante est consacrée à ce second aspect du bricolage plurilingue, à savoir à l'aspect virtuose qu'il peut impliquer.

⁵⁶ Terme utilisé par Lévi-Strauss (1962, 36) et traduit, dans la même phrase, par « des bribes et des morceaux ».

Chapitre III. Bricolage et perméabilisations codiques

Un tableau qui limiterait la description du pattern plurilingue de notre corpus au caractère minimal des éléments allogènes serait forcément incomplet; les chiffres présentés dans le chapitre précédent ne rendent en effet pas compte des multiples procédés d'hybridation et de jeu translinguistique auxquels les participants se livrent dans leurs pratiques. Dans ce qui suit, nous présentons les principales ressources d'hybridation linguistique que les scripteurs déploient et qui ne peuvent guère être saisies par une annotation des données sur la base de catégories grammaticales, telle que nous l'avons proposée dans le chapitre II précédent. Notons que nous avons, en partie, déjà entrepris une description de ces phénomènes ailleurs (Morel & Pekarek Doehler 2013; Morel & al 2014); ce chapitre en reprend les points essentiels, les complète et les systématise.

Parmi les « résultats brillants » sur lesquels le bricolage plurilingue peut déboucher, il faut compter un nombre important de procédés qui opèrent une perméabilisation des frontières entre les faisceaux de ressources que l'on appelle communément « langues ». Parmi ces procédés mettant à mal une définition rigide des catégories linguistiques, nous présentons ici les suivantes :

- (1) Continuités : distinction continue entre emprunt et AC
- (2) Congruences : les diamorphes visuels
- (3) Créations et ruptures : les pseudo-emprunts et les transcatégorisations grammaticales
- (4) Croisements et imitations : mélange de conventions graphématiques, hétérographie et jeux phonographiques
- (5) Perméabilisations modales : alternance pictographique et jeux intermodaux

1. Continuités : distinction continue entre emprunt et AC

La distinction entre emprunt et AC représente un défi méthodologique considérable. Comme nous l'avons discuté auparavant, le critère d'intégration morphologique ne représente pas un critère suffisant pour l'identification de l'emprunt (voir premier volet, ch. I, section 7, p. 77) : dans de nombreux cas (adverbes, noms au singulier) l'intégration morphologique n'est pas identifiable et, même lorsqu'une identification formelle est possible, celle-ci ne dit en réalité que très peu de choses sur l'intégration de l'item en question dans les pratiques d'une communauté.

La catégorisation sur la base de critères dictionnaires (telle que nous l'appliquons dans ce travail) est elle aussi délicate en ce qu'elle ne rend pas nécessairement compte de la langue dans toutes ses formes d'usage. Ce défi est d'autant plus important pour le corpus étudié que les éléments allogènes non routinisés sont souvent proches de l'emprunt routinisé ; les éléments allogènes s'y situent dans une zone de proximité entre éléments spontanés (AC), éléments en voie de routinisation et éléments historiquement sédimentés (emprunts) (voir deuxième volet, ch. II, section 1, p. 153).

D'une part, l'annotation montre que certains éléments qui ne figurent pas dans le dictionnaire se trouvent néanmoins en voie de routinisation pour la communauté de pratique étudiée. La fig. 14 ci-dessous, qui comprend les éléments utilisés plus de trois fois dans notre corpus, laisse apparaître un degré important de routinisation pour certains des éléments allogènes considérés comme spontanés (et donc comme AC) selon la définition appliquée.

On notera que si certains éléments semblent plus spécifiquement liés à un style personnel (*besitos* et *TQA* qui sont utilisés par une seule personne) ou à un sous-corpus spécifique (*chiller* n'est pas utilisé dans le corpus A ; *hi* ou *holà* ne sont pas utilisés dans le corpus B), les autres (majoritaires) semblent potentiellement représenter des emprunts en voie d'une routinisation plus stabilisée. Tel est notamment le cas pour *hey* (anglais, 'salut'), *yo* (anglais, 'salut'), *natel* (allemand standard suisse, 'téléphone portable'), *sorry* (anglais, 'excuse'), *yes* (anglais, 'oui'), *today* (anglais, 'aujourd'hui'), *news* (anglais, 'nouvelles'), *week* (anglais, 'semaine'), *yeah* (anglais, 'ouais'), *love* (anglais, 'amour'), *short* (anglais, 'court') ou *rider* (anglais, 'exercer un type de sport').

élément (type)	traduction	n utilisateurs	n dans corpus A	n dans corpus B	n total
hey (-hey)	salut	56	114	6	120
lol ¹ (lool; loool)	mort de rire	33	76	16	92
yo (yo)	salut	23	43	46	89
natel	téléphone portable	26	33	3	36
sorry	excuse-moi	19	22	3	25
yes	oui	11	3	19	24
today	aujourd'hui	15	12	11	23
news	les nouvelles	18	19	3	22
call (me)	appelle (moi)	4	2	18	20
yop	oui/salut	8	17	2	19
week	semaine	15	9	8	17
go (-go) (-go)	aller	3	0	15	15
(I) (in) love (-love) (you)	je t'aime	13	11	4	15
Wow (et variantes)	ouah	11	8	7	15
hi	salut	7	13	0	13
yeah (yay)	oui	12	11	2	13
holà (hola)	salut	8	12	0	12
chill (-er) (-é)	se détendre, passer du bon temps	3	0	10	10
now	maintenant	8	7	3	10
check (-er) (-é)	vérifier	7	5	4	9
kiss	bisou	7	8	1	9
wey (wei)	oui (?)	2	0	9	9
bello / bella	beau/belle	8	7	1	8
beso (s)	bisou	4	7	1	8
new	nouveau	6	8	0	8
short	court	8	4	4	8
rider(s)	faire un certain	4	2	5	7

¹ Rappelons ici que même si *lol* figure dans le PR 2013 en ligne, nous l'avons considéré comme élément allogène « AC »

	type de sport (par exemple du snowboard)				
mensa	restaurant universitaire	4	7	0	7
ach	ah ; hélas	4	4	2	6
amigo (s)	ami(s)	4	2	4	6
amore	amour	3	6	0	6
argh	bruit d'étouffement	6	4	2	6
baci	bisous	6	5	1	6
hallo	salut	3	2	3	5
no (soucy)	pas de (souci)	4	2	3	5
no prob (-lem) (-o)	pas de problème	5	5	0	5
See you/ya	à plus	4	5	0	5
besitos	bisous	1	4	0	4
cya	see ya (you) à bientôt	4	3	1	4
dai	voyons donc	2	0	4	4
Fachschaft	groupe d'étudiants à l'université	3	2	2	4
fuck (-ing)	putain (de)	3	3	1	4
man	homme	2	0	4	4
next (week) (year)	prochain (-e semaine) (-e année)	2	2	2	4
please	s'il te plaît	4	3	1	4
TQA	je t'aime mon amour	1	4	0	4

Fig. 14 : Eléments allogènes spontanés (AC) les plus fréquents

Cette zone de continuité entre AC et emprunt se traduit, dans certains cas, par la mobilisation conjointe d'éléments routinisés et d'éléments spontanés (AC). Dans un tel cas de figure, une distinction des deux catégories semble entièrement contre-intuitive. Dans les exemples (69) à (72), des éléments allogènes « non routinisés » (en gras) sont juxtaposés à des éléments routinisés (soulignés) attestant ainsi du fait que dans ces cas, pour les scripteurs, une distinction nette entre emprunt et AC, établie d'un point de vue étique uniquement, ne semble guère pertinente :

- (69) [...] La tortue va bien, il neige depuis hier soir, j'ai commencé le hockey **today** (cours de l'uni;-)) [...] (SMS13624) *[eng] aujourd'hui*
- (70) Ciao **bella** ! On se fait un skype ce soir ? (SMS15762) *[ita] Salut beauté*
- (71) **Yep** cool, on pourra l'embêter ! [...] Bec (SMS18409) *[eng] Oui très bien*
- (72) **Hey** boy ! Je te souhaite un joyeux anniversaire ! ! ! [...] (SMS16398) *[eng] Salut jeune homme / garçon*

Dans des instances telles qu'illustrées dans les exemples (69) à (72), une distinction catégorique entre ce qui représente un élément « étranger » et ce qui peut être considéré comme faisant partie d'un répertoire socialement plus routinisé semble mise à mal².

Comme nous l'avons discuté dans le premier volet (ch. I, section 7, p. 77), ces continuités entre AC et emprunt peuvent également être observées dans les données dialoguées. En guise d'illustration, nous reproduisons ici l'exemple discuté dans la section mentionnée (voir aussi la discussion de l'exemple (24), p. 166).

(73) WAFR27 (12.8.2011)

[1] Elo
Ciao. Tu as des nouvelles de Paul au fait??
18:15:18

[2] Michel
Saluti, j'ai eu un tit message sur Facebook comme quoi il
était bien arrivé et qu'il profitait déjà
18:41:03

Sans répéter l'analyse que nous avons proposée de cet exemple plus haut, il importe de souligner ici la manière dont les items *Ciao* et *Saluti* sont traités par les participants, à savoir comme éléments appartenant non pas à des catégories distinctes, mais comme ressources se situant à un niveau catégoriel comparable. Si la distinction entre emprunt (élément allogène routinisé) et AC (élément allogène non routinisé/spontané) représente un défi dans la perspective du chercheur, elle est un élément central d'un type de plurilinguisme où les participants mobilisent toutes les ressources à leur disposition, sans se préoccuper du statut que le chercheur attribue à l'élément d'un point de vue étique.

2. Congruences : les diamorphes visuels

Une autre ressource de perméabilisation catégorielle est intrinsèquement liée à l'écrit. Il s'agit de ce que Wright (2011, 203) appelle les diamorphes visuels, à savoir les éléments qui partagent une même graphie dans différentes langues. Dans l'absence des indices que la prononciation offrirait, ces éléments ne peuvent pas être attribués sans ambiguïtés à une langue spécifique.

(74) Cool, j'suis contente pr toi et j'me réjouis que tu me racontes tt ca lors de notre
next intervension ;-) Gros bisous, salue bien Priska (SMS19359)
prochaine intervension

(75) Ça va, le w.e. *was worth* l'effort que je fais maintenant [...] (SMS9979)
[eng/fra] weekend [eng] a valu l' [eng/fra/gsw] effort

² L'on peut également citer les exemples *hello brother* et *yeah baby*.

(76) bonne *n8*, *spatzilein* ! ! : * : * (SMS33)
 [eng/fra/deu] nuit [deu] petit moineau

Dans l'exemple (74), le participant utilise l'élément *intervision* qui est probablement un terme technique issu de la psychologie sociale ne figurant pas encore dans les dictionnaires du français³. L'élément, qui est composé d'un préfixe (*inter-*) et du substantif (*vision*), tous deux d'origine latine, pourrait être attribué au français, à l'allemand ou à l'anglais (et à d'autres langues encore). Même si, en lien avec l'adjectif anglais *next* ('prochain'), une attribution à l'anglais semble probable, la frontière entre les langues reste ici floue. Dans l'exemple (75), que nous avons également commenté ailleurs, (Morel & al 2014, 122; Pekarek Doehler & Morel 2013), le diamorphe visuel (français, anglais, suisse allemand) *effort* ne peut être attribué à une ressource clairement étiquetable (comme langue x). Bien que l'article défini *l'* rende une attribution au français vraisemblable, son association à l'expression anglaise *it was worth the effort* ('ça a valu la peine') et son utilisation comme élément pivot entre le segment anglais et le reste du message (rédigé en français) défie cette interprétation. Par ailleurs, l'abréviation *w.e.* (*weekend*) représente un emprunt d'origine anglaise, intégré au français depuis le XIXe siècle. Malgré son caractère en principe historiquement sédimenté, le substantif, qui est précédé de l'article défini français (*le*), occupe ici la fonction de sujet de la phrase ayant pour base un groupe verbal en anglais. Son statut étranger est en quelque sorte localement remobilisé. À l'instar de ce qui a été développé dans la section 1 de ce chapitre, le scripteur semble exploiter la zone de proximité entre emprunt et AC, rendant ainsi toute assignation de *w.e.* ou *effort* à l'une ou l'autre langue hautement délicate.

L'exemple (76) illustre l'utilisation d'un diamorphe visuel lié à l'utilisation de la valeur phonétique du chiffre 8. Ainsi, l'élément *n8* peut être prononcé comme *n-huit* ('nuit'), *n-acht* (pour allemand *Nacht* 'nuit') ou même *n-eight* (anglais *night*, 'nuit')⁴. Si la ponctuation (la virgule) semble indiquer le point de transition le plus probable, l'élément hybride est associé à une apostrophe de langue allemande (*spatzilein*, 'petit moineau') de sorte que le moment exact du changement de langue demeure difficile à cerner d'un point de vue du chercheur.

Les diamorphes visuels utilisés dans les exemples (74) à (76), laissent apparaître un jeu intéressant sur la frontière entre les langues, notamment au travers de leur juxtaposition à des éléments dont l'origine est plus clairement attribuable à une langue donnée (*next*, *w.e.*, *was worth*, *spatzilein*). Si l'existence de tels éléments charnière sont décrits aussi pour l'AC à l'oral (voir Auer 2006 et Clyne

³ En psychologie sociale, le terme est utilisé pour faire référence à des dispositifs de rencontre entre pairs (milieu éducatifs, social, médical, judiciaire) afin de favoriser l'échange d'expériences et de nourrir la réflexion sur sa propre activité professionnelle. Le terme semble plus utilisé dans le domaine germanophone et francophone que dans le domaine anglophone où le terme *peer review* est plus usité ; voir Brinkmann (2013) et Moulin & al (1973).

⁴ Dans le cas d'une prononciation anglaise, il faut admettre qu'une certaine adaptation phonétique est nécessaire, la prononciation exacte de la double voyelle dans *eight* (/eɪt/) étant sensiblement différente de celle de *night* (/naɪt/).

1967 qui parlent de diamorphes homophones), les diamorphes visuels sont particuliers en ce qu'ils permettent un jeu qui s'appuie sur l'indépendance relative de l'écrit par rapport à l'oral. En cela, les diamorphes visuels représentent une ressource propre au bricolage plurilingue spécifiquement écrit (voir aussi Morel & al 2014, 122; voir plus haut premier volet, ch. I, section 4.1, p. 50).

3. Créations et ruptures : pseudo-emprunts et transcatégorisations grammaticales

Un autre procédé de perméabilisation réside dans le recours aux pseudo-emprunts. Il s'agit là d'éléments qui, de par leur apparence, semblent être empruntés à une langue donnée mais qui, en réalité, n'existent pas dans celle-ci (Winter-Froemel 2011 parle d'allogénismes ; Deroy 1956, 63 de « faux emprunts »). Typiquement, ce procédé est réalisé par l'ajout d'affixes en provenance d'autres langues à des racines de la langue cible ou d'une tierce langue⁵ :

- (77) Tu pourrais me tel ou tel à fabrice *rapidos* ? Il faudrait ramener un outil de mesure :-)
steuplé. (SMS11202) [pseudo] rapidement
- (78) Et une fois d plus , [LastName] m avait ds l colimateur , alors que j avais rien fait :-
D J avais besoin de partager ma douleur :-P Tu vas bien ? *BecosTacos* :-D
(SMS19570)⁶ [pseudo] bisous
- (79) Je suis désolée mais je n'y vais pas.. Je linguistique. Tu arrives à faire autrement ?
Soulet a pas encore répondu ? *Bisius* (WA1023581)
[pseudo] bisou
- (80) Ah ouais ça va. Rien de *uber coolios* mais tout plutôt rigolo donc bon bilan
(WA997183) très cool
- (81) *Cooliert*. Je suis a la maison et j'ai passé l'apres-midi a faire du drapeau avant de me
[pseudo] c'est cool
rendre compte que les mises en pages étaient toutes fausses hahah TOY!
(WA980275)

Dans les exemples (77) et (78) l'élément suffixal *-os* est ajouté à des éléments dont la racine est française (*rapid-*, *bec-*) ; il s'agit d'un suffixe qui peut servir 'à faire espagnol' mais il faut noter avec Rey & Morvan (2005, 4) que le suffixe est aussi utilisé en français pour former des noms ou des adjectifs dans un registre familier ou argotique⁷ ; en (79) c'est un suffixe dérivationnel d'origine latine qui est utilisé (*-ius*)⁸. Dans l'élément *BecosTacos* le procédé comprend par ailleurs une juxtaposition

⁵ En suivant Winter-Froemel (2011), il faut distinguer les pseudo-emprunts véritables (qu'elle appelle allogénismes) d'emprunts qui se sont éloignés de l'item emprunté à l'origine par un changement sémantique, morphologique ou phonétique ; voir Winter-Froemel (2011, 59) et Morel & al (2014, 120).

⁶ Français standard : *Et une fois de plus, [LastName] m'avait dans le colimateur [...]*.

⁷ Par exemple *le matos* ('le matériel') ou *tranquillos* ('tranquille').

⁸ Bien qu'il puisse aussi s'agir d'une faute de frappe, l'échange entre les deux participants illustrant plusieurs utilisation du latin, une interprétation comme pseudo-latin semble admissible.

du pseudo-emprunt *Becos* à un emprunt culturel existant en espagnol et intégré en français (*Tacos*), mais entièrement désémantisé et probablement utilisé par pur jeu d'assonance. L'exemple (80) contient également un pseudo-emprunt par l'ajout du suffixe *-(i)os* à l'emprunt anglais routinisé *cool*. Ici, le type de bricolage est davantage complexifié dans la mesure où l'élément est précédé d'un préfixe d'intensification d'origine allemande, avec omission du umlaut (*uber* au lieu de *über* ; 'super-', 'hyper-'). De façon intéressante, l'utilisation du préfixe *uber-* aurait été popularisée dans le domaine anglo-saxon dès les années 80 ; il représente une de ces bribes d'allemand qui font partie d'un répertoire constitué sur la base de formules largement répandues (par exemple *Übermensch*, *über den Wolken*, *Deutschland über alles*)⁹. L'exemple (81) illustre l'utilisation d'un suffixe présentée plus haut (voir premier volet, ch. I, section 4.1, p. 50) ; le suffixe verbal allemand *-ieren* est ajouté (à la troisième personne du singulier), à l'emprunt routinisé *cool*. L'élément est ainsi transformé en verbe et sert, dans ce contexte, à donner une réponse ou une appréciation de ce qui précède¹⁰.

Un cas de figure sensiblement différent émerge lorsqu'un élément allogène est utilisé mais qu'il est intégré au français par le recours à un suffixe. Si ces cas sont rares, ils sont illustratifs d'un des procédés d'hybridation déployés dans le cadre du bricolage linguistique :

(82) Appel moi quand t ready, savoir ou on en est! *Kissou* (WA991198)
[eng/fra] bisou

(83) Oui mais j'ai l'impression que si on va et on démonte les bars du locle on peut que
loler (WA982352)
[eng/fra] (bien) rire

En (82), le suffixe *-ou* est joint à l'élément *kiss* (anglais, 'bisou') formant ainsi un pseudo-emprunt par intégration au système dérivationnel du français. Dans l'exemple (83), l'élément *lol* est intégré, quant à lui, à la morphologie verbale du français, notamment par le recours au suffixe de l'infinitif *-er*. Le cas de *loler* est particulièrement intéressant en ce qu'il représente, au-delà de son intégration au système du français, une instance de transcatégorisation grammaticale emblématique du bricolage plurilingue. À l'origine, l'abréviation *lol* renvoie à la construction participiale *laughing out loud* (anglais pour 'mort de rire') ; l'élément abrégé, qui s'est routinisé en français et qui fonctionne avant tout comme marqueur discursif (voir aussi Uygun-Distexhe 2012), se trouve ici réutilisé dans une nouvelle catégorie grammaticale, à savoir dans celle d'un verbe.

⁹ Le dictionnaire coopératif en ligne anglo-saxon *urbandictionary* mentionne les formules *Übermensch* ('le surhomme', terme forgé par le philosophe Nietzsche), *über den Wolken* ('au-dessus des nuages', titre d'une chanson de variété allemande très connue) ou encore '*Deutschland über alles*' (titre du « Chant des Allemands » dont le troisième couplet est l'hymne nationale de l'Allemagne) comme possibles citations source. Il n'existe pas, à notre connaissance, de recherches scientifiques sur le préfixe *über-* / *uber-* en anglais. Le dictionnaire coopératif en ligne mentionné suggère qu'il est utilisé de façon récurrente dans le domaine anglo-américain : <http://www.urbandictionary.com/define.php?term=uber>; 1.9.2015).

¹⁰ Voici le message précédent : 15.06.11 17:36:22: Germain : *Comment tu vois la suite des opérations? t es a l école? ou et quand se voit on. J ai toutes les HD il me semble et Bonvin a envoyé les siennes.*

Les phénomènes de transcatégorisation grammaticale sont parfois aussi liés à un effet d'incongruité et de rupture : si la transcatégorisation de *lol* en *loler* apparaît relativement harmonieuse, en ce qu'elle se sert d'un morphème grammatical attendu dans cette position, l'insertion d'éléments allogènes en français peut également impliquer des discontinuités grammaticales. Ceci est notamment le cas lorsque les insertions relèvent de catégories inattendues d'un point de vue de la structure syntaxique du français.

- (84) Ok bébé je suis *go*. Mais j annonce la couleur ce sera 56 (WA983572)
[eng] aller, vais

- (85) Ben commençons déjà avec ce petite bière. Et après on verra. T es chez Max? Vous avez mangé? Je *come on*? Quand? (WA991085).
[eng] allez, allons (vous plaisantez !)

- (86) Ouais mais NNN les As et NNN au roi , c' est *cheat* :-D Enfin , j' trouve ! (SMS21302)
[eng] tricher, de la tricherie

En (84), le verbe anglais *go* occupe la place de l'attribut du sujet dans une position où un adjectif ou participe serait attendu. Vraisemblablement, l'élément est utilisé pour dire 'je suis partant' ou 'je vais partir de suite'. En (85), l'utilisation de l'élément *come on* est elle aussi originale : le participant recourt à l'expression exhortative *come on* ! (eng, 'allez, allons', ou encore 'vous plaisantez !') et la réutilise à la place du verbe '(pouvoir) venir'¹¹. Dans l'exemple (86) enfin, l'élément *cheat*, verbe ('tricher') ou nom anglais ('la tricherie'), est probablement utilisé comme adjectif ou comme participe ('triché') ; si une interprétation comme nom reste possible, l'omission d'articles (*de la, du*), attendus d'un point de vue de la grammaire normative, impliquerait alors néanmoins une certaine discontinuité grammaticale.

Plus que de représenter des instances d'utilisation « incorrectes » ou « agrammaticales » de l'AC (voir premier volet, ch. I, section 4.2, p. 57), les pseudo-emprunts ainsi que les transcatégorisations et discontinuités illustrent un aspect central du bricolage plurilingue : ils donnent à voir la manière dont les participants combinent librement les ressources à leur disposition et comment ils jouent sur le fait que certaines de ces combinaisons ne sont pas attendues d'un point de vue de la « langue » telle qu'elle est conceptualisée dans un sens traditionnel, institutionnel et normatif du terme.

¹¹ Une interprétation analytique qui considérerait cette instance comme l'utilisation du terme *to come on sth* ('tomber par hasard sur') semble peu intuitive en ce qu'un complément qui dépendrait de la préposition manque. Par ailleurs, l'élément *come on* à la forme impérative semble intuitivement plus répandue, notamment auprès de non anglophones.

4. *Croisements et imitations : mélange de conventions graphématiques, hétérographie et jeux phonographiques*

Un autre procédé d'hybridation lié au mode de réalisation écrite réside dans le mélange de conventions graphématiques. Impossible dans l'AC à l'oral, ce type d'hybridation consiste à transcrire un item d'une langue x par les conventions graphématiques propres à une langue y.

(87) Yo. G d'apeler *poor* lapart a sion. [...] (WA1016576)¹²
[fra/eng] pour

(88) Coucou dejanichooo :-) comment tu vas ? On se voit pour un chocolat chaud prochainement ? ! *Bizoo* (SMS23319)
[fra/eng] bisou

(89) *Oké no soucy* .. Bisous poulette jtaime (SMS14062)
[eng/fra] O.K. pas de souci

Dans les exemples (87) et (88), des éléments de langue française sont transcrits par des conventions graphématiques allogènes. Ceci est typiquement le cas pour la transcription de la voyelle postérieure fermée et arrondie /u/ par le graphème anglais *oo* dans *Bizoo* ('bisou') ou *poor* ('pour')¹³. On notera aussi l'utilisation, par ailleurs récurrente dans la communication par texto, du graphème *z* au lieu de *s* pour transcrire la fricative sonore (/z/). En (89), le graphème *y* est utilisé à la place du *i* dans *souci*. En lien avec la particule de négation anglaise *no*, la graphie permet ici d'indexer le tout comme « quelque chose qui fait anglais »¹⁴. De façon intéressante, le même message contient l'emprunt à l'anglais *oké*, où le scripteur recourt, de façon peu économe, à une transcription phonographique française de l'abréviation *O.K.* (pour *oll korrekt*, altération de *all correct*). L'ajout du graphème *—é* renvoie notamment à une simplification de la diphtongue /eɪ/ en /e/, telle qu'elle est normalement réalisée en français à l'oral (/ɔke/ au lieu de /əʊkeɪ/); contrairement aux exemples (87) et (88), le truchage graphique joue donc sur la mise en perspective d'une certaine prononciation de l'élément allogène. Les exemples suivants illustrent d'autres cas de jeux interlinguistiques par « approximation phonétique » (Thurlow & Poff 2013) de prononciations typées :

(90) Ciao Cosmo ! Come sta Diego ? (niarkniark) Héé , t vas plus sur *Fézbouk* ? It ' ai
Facebook
meme envoyé une proposition d' photo dprofil :-D [...] (SMS13583)

¹² Français standard: Yo. Je viens (?) d'appeler pour l'appartement à Sion.

¹³ Si une erreur de frappe ne peut être catégoriquement exclue, la récurrence de ce procédé rend son interprétation comme relevant d'un choix délibéré probable.

¹⁴ Notons que *soucy* est parfois prononcé comme [susaj]. Dans un tel cas, le jeu du «faire anglais» ne serait pas uniquement d'ordre graphématique.

- (91) Yo f . , *wi gêts ? romscht du* a l'entrainement ? si ta 1 voiture , puis taccompagner ?
[deu/gsw/fra] comment ça va ? viens-tu¹⁵ (SMS16583)
- (92) Yo man , yep ca me dirait bien . *Rlini frogueu* : est ce un souper entre hommes ?
j'avais prévu de sortir avec LA ... [gsw] petite question¹⁶ (SMS17732)
- (93) Euh tu fais un aller-retour alors! Profite *bieng* du sud (WA981637)
- (94) Je me réjouis d'aller au *twavail* (WA984266)

En (90), l'insertion du nom propre *Facebook* est visiblement altérée au niveau graphématique : la diphtongue /eɪ/ de la première syllabe de l'item, tel qu'il serait prononcé en anglais (/feɪsbʊk/), est réduite et retranscrite par le graphème *é*. En lien avec l'utilisation du graphème *z*, renvoyant possiblement à une prononciation voisée (/z/ au lieu de /s/), le recours aux conventions graphématiques du français est donc aussi un moyen d'indexer une prononciation emblématique de l'anglais par certains francophones. L'on notera que ce jeu est conjugué, dans l'exemple discuté, à l'utilisation du digramme typiquement français *ou* pour la transcription de la voyelle /u/, renforçant ainsi l'apparence « francisée » de l'item¹⁷.

Les exemples (91) et (92) montrent que le même phénomène peut être observé en lien avec le suisse allemand. L'on peut notamment souligner le recours au graphème *r* pour transcrire la consonne fricative uvulaire sourde /χ/ dans *chunsch du* (/χʊnʃdu:/, 'viens-tu') (91) ou *chlini frog* (/χlinifro:g/, 'petite question') (92) (voir aussi Morel & al 2014, 126). La consonne /χ/, caractéristique du répertoire sonore du suisse allemand, est généralement reproduite avec difficulté par les allophones. Le recours au graphème *r* semble faire allusion à une prononciation approximative du phonème. On notera par ailleurs l'utilisation du digramme *eu* dans *frogeu*, renvoyant à un phénomène caractéristique du français oral, à savoir l'insertion, indépendamment de la graphie, d'un *e* prépausal en fin de groupe rythmique (Hansen 1997)¹⁸. Le trucage graphématique des éléments suisses allemands en (91) et (92) participe visiblement d'une stylisation exolingue, et par là translinguistique, des ressources mobilisées.

Les exemples (93) et (94) illustrent, quant à eux, la stylisation d'une certaine prononciation du français : *bieng* transcrit l'articulation emblématique de la voyelle nasale en français méridional, notamment caractérisé par une fin sur segment consonantique nasal (*bien* prononcé comme /b(i)ɛŋ/

¹⁵ Allemand standard : *Wie geht's ? Kommst du...* .

¹⁶ Allemand standard : *Kleine Frage*.

¹⁷ L'on peut également mentionner le cas de *baibai* pour *byebye* [ɛŋ] ('au revoir').

¹⁸ L'exemple souvent cité est celui de *Bonjour !* prononcé comme /bõʒurə/.

au lieu de /biɛ/ (Coquillon 2007, 149)). La graphie de l'item *twavail*¹⁹ illustre la réalisation /r/ comme /w/ devant voyelle postérieure, telle qu'elle est stéréotypiquement associée aux créoles à base française ou aux français d'Afrique (Hazaël-Massieux 2011).

Il faut noter ici que dans certains cas, le jeu peut devenir relativement complexe, notamment lorsque le mélange de conventions graphématiques est associé à l'hétérographie : le transfert d'un item d'une langue x dans un système graphématique d'une langue y débouche alors sur des unités dont la prononciation est (approximativement) la même dans les deux langues, mais dont le sens est un autre.

(95) WANE (14.9.2013)

[1] Josquin:
Alors changement de programme; Valérie voit peut être Irène ce
soir; demain matin ça va toujours? C'est plus simple...

16:00:17

[2] Josquin:
Seau riz

16:00:23

Dans le message [2] de l'exemple (95), Josquin s'excuse du « changement de programme » qu'il annonce en [1], en ayant recours à l'élément anglais *sorry*. Pour rendre les syllabes dont est constitué cet élément, il se sert de deux morphèmes français (*seau* et *riz*) qui permettent de rendre la valeur phonétique approximative de *sorry*. À l'instar de l'exemple (90), la graphie semble également rendre une prononciation francisée de l'item, notamment par une articulation marquée de la voyelle postérieure arrondie (/sori/ au lieu de /sɔri/). Ainsi, l'élément *sorry*, qui fait partie du répertoire d'un bilinguisme minimal tel qu'il a été décrit plus haut, laisse apparaître, par les trucages graphiques dont se sert le scripteur pour le transcrire, la seconde facette du bricolage plurilingue, à savoir les virtuosités d'hybridation qu'il peut engendrer.

L'exemple suivant illustre, lui aussi, ce type de compétence ludique qui a lieu dans les marges du plurilinguisme minimal.

¹⁹ L'on notera aussi l'exemple *pwobleme* (WA984266) pour *problème*.

(96) WANE (16.9.2013)

[1] Miriam:
Bon on fait quoi ça donne pas envie? On attend ce soir? Je viens a
10h30 on en discute?

09:50:07

[2] Josquin
Hockey

10:00:02

Dans le premier message [1] de l'extrait (96), Miriam fait une série de propositions auxquelles son interlocuteur, Josquin, répond en affichant son approbation. Cette dernière est réalisée par le recours à l'emprunt *hockey* qui remplace ici l'élément *O.K.* attendu. Le recours au terme *hockey* semble participer ici d'un jeu qui met en perspective les particularités d'une prononciation française d'un élément d'origine anglaise. Afin que *hockey* soit homophone de *O.K.*, sa prononciation doit être comprise comme française, à savoir avec l'absence du *h* aspiré et l'altération de la voyelle finale (/oke/ au lieu de /hoki/). Là encore, le plurilinguisme minimal est accompagné d'un jeu habile mobilisant graphématique et phonétique et débouchant sur une certaine flexibilisation des frontières entre les langues (voir Hinnenkamp 2008 ; Sebba 2007 ; Spitzmüller 2007).

Loin de représenter une trace d'incompétence, ces types de croisements graphématiques et de jeux phonographiques illustrent la mobilisation de connaissances sur les particularités de prononciation propres à certains groupes et sur certaines conventions graphématiques en vigueur dans différentes langues. Cet entrelacement des niveaux d'expression représente une manière spécifiquement écrite d'hybrider les frontières entre catégories (entre « langues », mais aussi entre « code phonique » et « code graphique ») et illustre la nature transcatégorielle des ressources déployées.

5. *Perméabilisations modales : alternance pictographique et jeux intermodaux*

Un autre procédé par lequel les participants semblent mettre à mal des frontières rigides entre différents types de codes réside dans la juxtaposition de l'écrit à des ressources pictographiques, notamment à des émoticônes. Ce dernier terme renvoie à une représentation symbolique d'une émotion utilisée dans un discours écrit. L'émoticône est généralement composée de différents signes typographiques, comme dans le cas de la binette :-). Il s'agit alors d'une *émoticône linéaire* (Balnat 2011, 255)²⁰. Le terme émoticône se réfère toutefois aussi à des éléments graphiques stylisés et

²⁰ L'on peut distinguer, parmi ces derniers, les émoticônes linéaires *verticaux* et *horizontaux* ; ces derniers sont aussi appelés smileys japonais. Dans un tel cas, le visage représenté ne présuppose pas une rotation de 90° du visage ; par ailleurs, ce type se distingue de l'émoticône vertical en ce qu'il se focalise davantage sur la partie des yeux pour exprimer les émotions. Ainsi, l'émoticône (o . O) représente un visage étonné, avec deux yeux grands ouverts (comparable à l'émoticône typographique vertical :-o où la bouche exprime l'idée d'étonnement).

utilisés par exemple dans les *chats* en ligne, comme c'est le cas par exemple pour 😊²¹. Elle peut alors aussi être animée. Dans le cas des ressources disponibles sur l'application *WhatsApp*, on parle généralement d'*emoji*²². Ce terme, d'origine japonaise, renvoie aux ressources pictographiques utilisées d'abord dans la CEM japonaise, mais désormais globalement répandues, notamment par le biais des smartphones mais aussi, plus récemment, par les services de messagerie électronique (par exemple *gmail* ou *outlook*)²³. S'ils sont comparables aux émoticônes plus anciennes, les emoji sont plus variés et permettent de faire référence à des réalités diverses : activités (course, natation, snowboard), objets de la vie quotidienne (types de plats, moyens de transport et de communication), animaux, plantes, lieux spécifiques (hôpital, église, drapeaux de différents pays) ou encore rapports de type organisationnels et structurels (flèches de divers types, cadran de montre indiquant l'heure). Dans le cadre de ce travail, nous utiliserons le terme d'émoticône comme hypéronyme pour faire référence aux différentes ressources imagées symboliques (typographiques ou stylisés)²⁴.

La combinaison et la juxtaposition d'éléments pictographiques au code écrit représente une ressource impliquant la possibilité d'enchevêtrements entre code linguistique écrit et image ; la manière dont les participants jouent avec ces ressources pictographiques semble en effet appeler à ne pas les considérer comme participant de modes d'expression entièrement indépendants du code linguistique.

À un niveau formel, l'on peut notamment souligner un parallélisme entre les types d'éléments déployés. Ainsi, comme pour l'AC entre langues, l'on peut distinguer l'alternance pictographique de type insertionnel d'un type alternationnel. Dans le premier cas, les participants emboîtent un élément pictographique dans une structure d'une langue x :

(97) Coucou ma Simona ! Cmt vas - tu ? Ce WE à Lisbonne ? Et Alexis ? Je viens d' apprendre que nous aurons l' appart au 1er janvier je suis :-) ! (SMS11651)

(98) Yeah baby ! J' suis trop *happy* , tu verras comme c' est cool ! ! ! Tèm fort aussi :) Tu me manques ... [eng] heureux (SMS17349)²⁵

La manière dont l'émoticône est insérée dans la structure phrastique du français en (97), rappelle fortement le processus d'insertion d'éléments allogènes, comme illustré en (98) : dans les deux cas,

²¹ Balnat (2011, 257) parle alors de « smileys stylisés » (*stylisierte Smileys*).

²² Le singulier est également *emoji* (n.m.), il est prononcé [emodzi].

²³ Le répertoire des *emoji* disponibles peut varier d'un service à un autre. Le style est parfois également sensiblement différent.

²⁴ Nous rappelons que pour des raisons techniques, les *emoji* du corpus B ne sont pas connus. En revanche, les émoticônes typographiques ont été annotés.

²⁵ Français standard : Yeah baby ! Je suis trop happy, tu verras comme c'est cool ! T'aime fort aussi.

l'insertion occupe la place d'attribut du sujet dans une phrase du type *je suis xy* (voir aussi Morel & al 2014, 127 pour une première présentation de l'exemple). Il semble que par ce type d'interpénétration des codes, telle qu'illustrée en (97), la frontière entre « langue naturelle » et code pictographique est perméabilisée. Il faut noter que si l'insertion pictographique est encore rare dans notre corpus, elle est susceptible de gagner en importance dans la communication par texto de type *WhatsApp* étant donné que le répertoire d'émoticône à référent concret y est plus riche (voir Dürscheid & Frick 2014); un projet de recherche commençant en janvier 2016 est destiné à étudier en détail ce type de pratique²⁶.

Dans le second type d'alternance pictographique, de nature alternationnelle, les émoticônes sont juxtaposées au code linguistique et sont donc, en principe, syntaxiquement indépendantes. La manière dont ce type d'émoticône est utilisé laisse apparaître, ici aussi, d'importantes analogies entre l'utilisation de la pictographie et celle de ressources allogènes (plurilingues). Les exemples suivants servent à illustrer ce parallélisme :

- (99) [...]Doux bisous mon coeur , et bonne soirée . Je pense fort à toi :-* :-* (SMS13748)
- (100) Coucou ! ! Jsui dsl mais g dja 1 truc de prévu ce soir , j' v voir Dagmar à Genève . Si j' rentr pa tro tard , j' t' appelle , on peut p-e se voir 1 momen ? ! *Besitos* (SMS13455) *[spa] bisous*
- (101) tranquillo ? ? bien dormi ? j' ai aimé hier soir .. absolument . bisou . zzk . «3 (SMS24732)
- (102) ma chère, ne cuis pas trop tes petits pois où ils seront gris, demain nous les réchaufferons de toute fa.on et ils cuiront invariablement un peu. *love* - Irma . . (WA1023501) *[eng] tendrement*

Les similitudes entre les exemples (99) et (100) mais aussi entre (101) et (102) ont notamment trait à la position de l'élément respectif (en fin de message), à l'action qu'il permet d'accomplir (prise de congé affective) et aux possibles fonctions que le changement de code remplit (renforcement de la valeur affective). Outre les émoticônes de type « phatique » (Balnat 2011), liés aux rituels de salutation et de prise de congé, l'on peut également mentionner les émoticônes utilisés davantage comme ressource permettant au scripteur de se positionner par rapport à ce qu'il a écrit. Ces émoticônes servent alors, entre autres, de guide à l'interprétation du message (Balnat 2011, 257; Marcocchia 2000a, 2000b; Marcocchia & Gauducheau 2007). Les exemples (103) à (106) sont instructifs à propos de ce second parallélisme entre code linguistique et pictographique :

- (103) Hello , on va avoir un peu de retard :-(on est à la bourre on est à la bourre . Je pense qu'on arrive vers NNNN c' est grave ? (SMS10410)

²⁶ Voir <http://www.whatsup-switzerland.ch/> (21.3.2016).

- (104) Pas pu te joindre *snif* ... Appelle moi quand tu as le temps des 15h30. Gros bisous (SMS17716)
- (105) Slt ca va ? Ecoute jpense ke tu va suremen me tué xD mai jpx pa venir ce samedi :(sory jtm best friend ;) ²⁷
- (106) Rahh Putain tu va être morte lol ! Ouais Jme dis qu' ils sont petits ça passe mieux mdr ! (SMS13818) ²⁸

Dans l'exemple (103), le scripteur se sert de l'émoticône :-(afin de rendre compte de la façon dont il se positionne par rapport à l'UCM précédente, à savoir à l'information que le groupe de personnes dont il fait partie ne pourra pas être à l'heure (*on va avoir un peu de retard*) ; le recours à un smiley triste lui permet de clarifier que ce retard n'est pas réjouissant pour lui et souligne une solidarité avec l'interlocuteur. En (104), ce type de positionnement est réalisé par le recours à une onomatopée d'origine anglaise ²⁹.

Le parallélisme entre code pictographique et code linguistique (éléments allogènes dans ce cas) est illustré dans les exemples (105) et (106). Si dans l'exemple (105) le scripteur se sert de l'émoticône rieuse (xD) pour caractériser son positionnement par rapport à l'UCM précédente, qui est de nature hyperbolique, le « parler extrême » en (106) est commenté par le biais de l'élément allogène lol ³⁰.

La juxtaposition des exemples (103) à (106) illustre une analogie importante dans le traitement des différentes ressources de sorte que cela suggère l'existence d'une frontière entre code écrit et ressources imagées que les participants traitent comme continue.

Outre les analogies des ressources en termes de fonction et de position (après l'UCM), il faut par ailleurs souligner que la frontière qui sépare le code pictographique du code linguistique est davantage flexibilisée par des procédés d'enchevêtrements plus directs encore. En atteste également la possibilité, pour des alternations pictographiques, d'être combinées à la chaîne écrite :

²⁷ Français standard : *Salut ça va ? Ecoute je pense que tu vas sûrement me tuer mais je ne peux pas venir ce samedi.* [eng] *Excuse-moi, [fra] je t'aime [eng] meilleur ami.*

²⁸ Français standard : *Putain tu vas être morte* [eng] *'laughing out loud' (mort de rire)!* [fra] *Oui, je me dis qu'ils sont petits ça passe mieux, mort de rire !*

²⁹ Selon le dictionnaire des onomatopées d'Enckell & Rézeau (2003), *snif* est attesté en français depuis 1956, notamment dans la bande dessinée, et plus précisément dans l'épisode *L'Affaire tournesol* de Tintin. L'onomatopée est formée sur la base du verbe anglais *to sniff*, 'reniffler'. Bien que l'item ne puisse être considéré *stricto sensu* comme de l'AC (il figure dans le dictionnaire), il permet néanmoins d'illustrer le parallélisme entre code linguistique et code idéographique.

³⁰ Il est illustratif à ce propos de mentionner que les émoticônes les plus fréquentes dans le sous-corpus annotés sont le clin d'œil (37,1 %), le sourire (34,1 %) et le rire (8,3 %) ; voir Annexe 17.

- (107) Plop, alors c'est tout bon pour demain, je suis tout à toi :-). Redis moi quand tu auras choisi pour ce soir ;-). :-*:-* *tout plein* ma belle, bona (en retard?) (SMS13674)

Dans l'exemple (107), l'alternation pictographique :-*:-* ('bisou bisou') est complétée d'une insertion de second degré de langue française, telle qu'elle a été illustrée pour l'AC entre langues naturelles (voir premier volet, ch. III, section 3.6.1 (1), p. 118). Par ce biais, l'exemple (107) illustre une perméabilisation des frontières entre modalités par leur combinaison au sein même d'une UCM.

De façon intéressante, ce jeu sur les frontières modales peut également être réalisé par une sorte de translation de l'imagé dans le code écrit, notamment par le biais d'une verbalisation du pictogramme.

- (108) Tu connais Rose Karl ? Moi non plus , ms y a 1 très jolie fille qui lui ressemble ds le bus mwahahah . En + petite et mignonne * *smiley qui rit à gorge déployée* * (SMS16080)

En (108), le scripteur rend compte du fait qu'il voit, dans le bus où il se trouve, une fille attrayante ; au lieu de recourir à un émoticône (par exemple :-D), il commente son message en ayant recours à ce qu'on peut qualifier d'émoticône verbalisée, tout en le détachant du reste du message et en indexant son caractère iconique par l'utilisation d'astérisques (* *smiley qui rit à gorge déployée* *).

En plus de ce genre de substitution du code graphique par du code linguistique, l'on peut aussi mentionner la juxtaposition de ce type de verbalisation aux ressources pictographiques qu'elle décrit. Les deux ressources sont alors déployées dans un procédé de répétition emphatique :

- (109) Bref, comme tout le monde, je souhaite bon anniversaire à Irma *en mettant trois points d'exclamation et un smiley!!!;-) ;-)* (WA1025615)

Dans l'exemple (109), le participant recourt au code pictographique verbalisé tout en intégrant sa description à la structure phrastique (contrairement à ce que le participant fait en (108)). De façon ludique, le participant met immédiatement en œuvre son annonce en proposant précisément trois points d'exclamation (!!!) et, non pas un, mais deux émoticônes en clin d'œil ;-)-;-).

La manière dont ces éléments pictographiques sont déployés par les participants semble suggérer qu'il faille les considérer comme ressources qui font partie d'un répertoire polysémiotique plus large, constitué d'un riche répertoire d'éléments, ou de « traits sémiotiques » (voir Jørgensen & al 2011, 28 qui parlent de *linguistic features*) que les participants combinent. Ce faisant, les scripteurs jouent sur les frontières préétablies entre différents modes d'expression de la même sorte qu'ils perméabilisent les séparations entre « langues ».

6. Discussion : virtuosités du bricolage plurilingue à l'écrit

Ce chapitre illustre l'une des caractéristiques centrales de ce que nous appelons le bricolage plurilingue et que l'on pourrait aussi qualifier de *bricolage polysémiotique*. Il s'agit de la virtuosité translinguistique et transmodale dont font preuve les participants par moments. Les différents procédés d'hybridation décrits ci-dessus relèvent d'un jeu subtil, de la part de participants, sur les frontières entre différentes langues, entre emprunt routinisé et spontané, entre ce qui constitue une langue existante et ce qui n'en est qu'une imitation, entre ce qui relève de l'expression langagière et ce qui est d'un autre ordre sémiotique.

Le plurilinguisme minimal, décrit comme premier volet du bricolage plurilingue tel qu'on l'observe dans notre corpus, semble donc aller de pair avec une hybridation récurrente des ressources indiquant que le jeu sur les frontières catégorielles est constitutif de la communication écrite et mobile de la communauté étudiée (ou d'une partie de celle-ci). Ces ressources, en quelque sorte apatrides, ou « flottantes » (Ledegen 2012), participent d'une pratique qui remet en question l'idée d'une attribution univoque d'un élément à une catégorie ou à une langue spécifique mais aussi celle, au niveau des implications identitaires de ces ressources, d'une affiliation « ethnosymbolique » précise³¹.

Plus spécifiquement, nous avons montré en quoi le répertoire graphique (écrit et pictographique) participait de ce jeu d'hybridation en vertu des possibilités spécifiques qu'il offre (diamorphes visuels, mélange de conventions graphématiques, hétérographie, imitation de prononciation à l'écrit, alternance pictographique et jeux intermodaux). De façon plus fondamentale, ces perméabilisations codiques semblent illustrer que les différentes ressources sémiotiques sont traitées par les participants non pas comme appartenant à différentes catégories d'expression mais comme relevant d'un même ensemble holistique (voir premier volet, ch. II, section 9, p. 90).

Cette alliance entre pattern minimal d'une part et virtuosités d'hybridation polysémiotique d'autre part représente un type de pratique peu répertorié par la recherche et possiblement propre à un type de communauté particulier.

³¹ Le terme renvoie à l'utilisation de langues étrangères comme symboles de certains groupes. Il est proposé par Haarmann (1986), cité par Androutsopoulos (2007a, 220).

Troisième volet : Bricolage plurilingue et structures sociales

Chapitre I. Niveau sociolinguistique de régularité : introduction et vue d'ensemble

1. Circonscrire les espaces d'affinités : approcher l'hétérogénéité linguistique par la sociolinguistique variationniste

L'analyse des pratiques plurilingues que nous avons entreprise dans le deuxième volet de ce travail laisse apparaître un faisceau de particularités encore peu décrit par la recherche et que nous résumons sous l'étiquette de *bricolage plurilingue*. Les régularités formelles des pratiques plurilingues dans notre contexte, mises en lumière par la combinaison d'approches quantitatives et qualitatives, se déclinent en deux éléments complémentaires.

Nous avons d'abord constaté que le bricolage plurilingue se caractérisait par le déploiement de formes allogènes variées, associant des ressources tant liées à des univers d'expériences globaux et translocaux (anglais, espagnol, « accents étrangers ») qu'inscrites dans les pratiques nationales (italien, suisse allemand) et locales (imitations d'accents locaux). À un niveau formel, nous avons retenu qu'il s'agissait d'une pratique qui combinait des insertions simples et de briques communicationnelles morpho-syntaxiquement peu complexes (voir ch. II, p. 153).

Nous avons également montré que ce pattern de plurilinguisme minimal était régulièrement combiné à une navigation sur les frontières catégorielles et notamment sur celle entre les langues et entre modalités d'expression (ch. III, p. 183). Ces procédés, qui peuvent atteindre un niveau de virtuosité considérable, semblent indiquer que les participants combinent des éléments qui, d'un point de vue étique, participeraient de différents modes d'expression. De façon significative, les participants semblent toutefois traiter ces différentes ressources comme ensemble holistique d'éléments sémiotiques, sans se préoccuper des limites, socialement construites et institutionnellement maintenues, entre les systèmes discrets et structurellement autonomes que représentent, traditionnellement, les « langues », les « registres » ou encore « les modes d'expression ».

Comme nous l'avons suggéré auparavant (Morel & Pekarek Doehler 2013, 41), le déploiement combiné de ressources hybridisées et de morceaux d'autres langues facilement maîtrisables semble pointer dans la direction d'une communauté dont les membres n'utilisent guère différentes langues dans leurs activités quotidiennes de façon étendue et régulière. Il s'agirait plutôt d'individus qui, faisant avec les moyens du bord, jouent avec les ressources hétérosémiotiques à leur disposition. Ce type de bricolage, témoignage d'une compétence de type particulier, atteste d'un métissage des ressources qui remet en cause une conception de la langue comme système discret et qui défie une association naturelle, telle qu'implémentée par les institutions, entre langue, territoire et identité.

L'utilisation combinée de ressources hybridées et de bribes d'autres langues soulève la question des implications d'ordre fonctionnel et socio-identitaire d'un tel pattern. Le bricolage plurilingue écrit semblerait ainsi potentiellement lié à une communauté dont les membres n'ont pas de compétences étendues dans les langues qu'ils utilisent. De par ses dimensions formelles, le bricolage plurilingue semblerait représenter une ressource par laquelle les participants affichent leur appartenance à une communauté, à profil flou certes, mais dont les membres partagent certaines affinités de pratique.

La question centrale qui se pose est de savoir si l'on arrive à dessiner des frontières plus nettes de cette communauté et si l'on parvient à identifier des groupes qui recourraient à d'autres types de pratiques plurilingues, comprenant par exemple des structures plus complexes.

Nous posons donc à présent la question des possibles régularités sociolinguistiques structurant nos données et cherchons à identifier des types de comportement spécifiques, potentiellement liés à des groupes socio-démographiques plus précis. Pour ce faire, nous exploitons les outils propres à la sociolinguistique variationniste avec toutes les complications et limitations herméneutiques que cela peut impliquer (voir premier volet, ch. II, section 5, p. 58 pour une discussion) ; notons, en guise de rappel, que dans une telle optique, l'étiquetage des phénomènes linguistiques (voir premier volet, ch. II, section 7, p. 77) ainsi que l'identification des catégories socio-identitaires pertinentes (âge, sexe, langues pratiquées, etc. ; voir premier volet, ch. II, section 8, p. 82) sont effectués d'un point de vue étique et sont basés sur des divisions qui sont celles du chercheur.

Comme discuté dans la partie méthodologique de ce travail (premier volet, ch. I, section 2, p. 100) nous favorisons une approche qui considère l'analyse variationniste et l'analyse interactionnelle non pas comme des perspectives sociolinguistiques mutuellement exclusives, mais comme ressources analytiques complémentaires.

Dans ce volet, nous adoptons d'abord le paradigme sociolinguistique variationniste que Moïse (2009, 181) saisit par la métaphore du « cristal » : les catégories linguistiques apparaissent limpides et clairement disjointes, la pertinence des catégories socio-démographiques semble évidente. Dans le quatrième volet (p. 249), mais avant tout le cinquième volet de ce travail (p. 279), nous nous dirigerons vers « une sociolinguistique de la complexité » (Blanchet 2003) qui contribuera à nuancer et compléter les résultats du présent volet ; nous choisirons alors d'admettre que les catégories, de fait fluides et mouvantes, doivent aussi être décrites dans leur écologie interactionnelle pour que puisse émerger un autre regard sur les catégories, c'est-à-dire celui des participants.

2. Structure du volet, spécificités du corpus et types d'analyses réalisées

2.1 Structure du volet

Pour aborder la question des régularités sociolinguistiques (dans une acception étroite, variationniste du terme) nous procédons à l'analyse de trois ensembles du corpus : dans un premier temps, nous nous intéressons au corpus *sms4science.ch* dans son entièreté (ch. II). Ensuite, nous focaliserons l'analyse sur les messages dont la langue principale est le français (ch. III) et enfin nous recentrerons l'analyse sur les personnes « romandes » uniquement¹ (ch. IV). Une mise en perspective des résultats est offerte dans le chapitre V.

Pour chaque analyse, le procédé se décline en deux temps. Dans une première étape, nous testons si, sur l'ensemble respectif, des différences apparaissent entre les catégories de personnes (classés selon le sexe, le groupe d'âge, la L1 etc.) en ce qui concerne une ou plusieurs variables descriptives (par exemple la proportion d'éléments allogènes par message). Ces tests doivent permettre de répondre, par exemple, à des questions du type suivant :

- Les femmes ont-elles plus souvent recours à des éléments allogènes que les hommes ?
- Les plurilingues recourent-ils plus souvent à des alternations complexes que les monolingues ?
- Les jeunes utilisent-ils plus de langues principales différentes que les moins jeunes ? etc.

Chaque chapitre comporte une série de sections, relativement techniques, présentant les résultats quantitatifs. Une section à la fin de chaque chapitre propose une mise en perspective des résultats.

2.2 Variables indépendantes prises en considération

Les variables indépendantes prises en considération sont les suivantes.

- (a) Sexe : masculin et féminin
- (b) Âge : 12 à 25 ans et plus de 25 ans

La discrétisation des données en deux groupes d'âge se justifie par le fait que l'âge de 25 ans peut être considéré comme un point pivot entre la jeunesse et le monde des adultes. Certains privilèges, notamment tarifaires, liés à cette période de la vie se perdent, traduisant une attente sociale selon laquelle l'individu doit alors définitivement entrer dans la vie active, subvenir à ses besoins et

¹ Pour cela, nous nous focaliserons sur les participants vivant dans les communes à dominance francophone et n'ayant pas indiqué le suisse allemand comme langue première.

assumer pleinement ses responsabilités (voir aussi Bedijs 2015). En cela l'âge de 25 ans représente un seuil important entre deux périodes de la vie².

(c) L1

Les participants pouvaient indiquer plusieurs L1 : les langues prises en considération sont le français, le suisse allemand, l'allemand standard, l'italien, l'anglais, l'espagnol et le romanche. Les tests sont effectués pour chaque langue séparément.

(d) Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile

Les participants ont fait des indications à propos des « langue(s) couramment pratiquée(s) en dehors de la maison » (voir annexe 2) ; nous distinguons ici les personnes qui ont indiqué utiliser une langue uniquement et celles qui disent en utiliser plusieurs.

(e) Pratique plurilingue affichée ou non

Dans le questionnaire socio-démographique, les participants pouvaient indiquer a) s'ils changeaient de langue selon le destinataire et b) s'ils mélangeaient les langues au sein même de messages. Les deux indicateurs permettent de mesurer si le pattern en question est une pratique affichée et assumée par les participants ou non.

(f) Fréquence d'utilisation

La fréquence d'utilisation se réfère à l'indication du participant sur le nombre de messages envoyés par semaine ; trois catégories sont prises en compte (1 à 10 messages, entre 10 et 20 messages, 20 messages et plus)³.

(g) Saisie intuitive (T9)

La saisie intuitive est une technologie qui simplifie la saisie de texte en proposant différents mots lorsqu'un caractère ou une suite de caractères est composé. Les participants pouvaient indiquer s'ils recouraient ou non à la saisie intuitive.

2.3 Spécificités du corpus

Il importe de souligner à ce stade que si les résultats que nous obtenons permettent de décrire les distributions présentes au sein du corpus, une généralisation à la population d'ensemble n'est pas

² D'un point de vue de la structure de nos données, la discrétisation se justifie également par le fait que les groupes ainsi obtenus sont relativement équilibrés : 50,4 % (N=592) des participants ont 12 à 25 ans et 49,3 % (N=579) ont plus de 25 ans.

³ L'imprécision des catégories avec double attribution des nombres 10 et 20 est due à une erreur déjà présente dans le questionnaire (voir annexe 2). Nous réduisons ici les cinq catégories d'origine (moins de 5 ; 5 à 10 ; 10 à 20 ; 20 à 50 ; 50 à 100 ; plus de 100) à trois groupes.

possible car les données n'en sont pas représentatives (pour un même problème voir Bucher 2016; Cougnon 2015).

Notons en particulier que les distributions ne sont, généralement, pas normales pour les variables étudiées : sur l'ensemble du corpus *sms4science.ch* étudié dans le ch. II, il apparaît par exemple que les personnes de sexe féminin (65,2 %) et les jeunes (50,4% ont 25 ans ou moins) sont fortement surreprésentés. Il faut par ailleurs souligner qu'il existe des effets liés à des corrélations entre les différentes variables indépendantes. Notons par exemple que les personnes ayant indiqué le français comme langue maternelle sont plus souvent jeunes (60,4%) que les personnes qui n'ont pas fait une telle indication (39,6%); un test du khi-carré montre une différence significative (χ^2 (1, N=1170)=10,897, $p<0,001$). On peut aussi mentionner que parmi les personnes ayant indiqué pratiquer plusieurs langues à l'extérieur du domicile, les personnes francophones sont fortement minoritaires (7,6%) (χ^2 (1, N=943)=21,456, $p<0,001$). Au vu de ces corrélations entre variables dépendantes (d'autres sont présentées dans le ch. II, section 1, p. 207 ; voir aussi annexe 18), une prudence est de mise dans l'interprétation des résultats.

2.4 Types d'analyses effectués

Pour tester les différences entre deux groupes en lien avec une variable continue (par exemple la proportion d'éléments allogènes par message), dans le cas où la distribution de cette variable est non normale, le test que nous appliquons est celui de Mann-Whitney. Lorsque, dans un même cas de distribution non normale, plus de groupes sont comparés, le test de Kruskal-Wallis est utilisé. Dans le cas où nous avons affaire au croisement de variables catégorielles (groupe de pratiques croisés avec le sexe, le groupe d'âge etc.), le test du khi carré est appliqué (voir aussi Cougnon 2015 pour un autre exemple d'application de ces tests à des données SMS).

La seconde étape de l'analyse consiste à approfondir l'interprétation en explorant la structure des données et en identifiant des types de pratiques plus fins. Les questions auxquelles nous cherchons alors à apporter des éléments de réponse sont les suivantes :

- (a) Quels sous-types de pratiques plurilingues peut-on identifier dans le corpus *sms4science.ch* ?
- (b) Quels sous-types de pratiques plurilingues peut-on identifier dans le sous-corpus français, notamment en lien avec les catégories annotées (insertion, alternation et sous-catégories)
- (c) Les sous-types de pratiques respectifs sont-ils liés à des groupes socio-démographiques précis ?

Pour répondre à ces questions, nous avons procédé à des analyses de classification (ou *cluster analysis* en anglais). Il s'agit d'une technique explorative qui permet de faire émerger la structure

dans un ensemble de données, en regroupant des individus qui partagent des pratiques similaires⁴. L'objectif de cette technique est de maximiser l'homogénéité des individus à l'intérieur d'un groupe tout en maximisant l'hétérogénéité entre les groupes. Dans un second pas, les structures qui apparaissent à l'analyse de classification (les groupes) peuvent être caractérisées avec les données socio-démographiques disponibles (pour des introductions à l'analyse de classification voir Everitt 2011 ; Hair & al 2010, 9 ; Schendera 2008 ; en linguistique voir Moisl 2015). L'analyse de classification permet donc de rendre visible des groupes partageant certaines affinités de pratique. En cela elle apparaît comme méthode adéquate au questionnement taxinomique qui est le nôtre⁵.

Parmi les différents procédés de classification que regroupe l'étiquette de *cluster analysis*, l'analyse de classification hiérarchique ascendante (CHA) a été appliquée (ou *agglomerative hierarchical cluster analysis*). Dans ce procédé, chaque individu est d'abord considéré comme groupe à part entière, puis l'algorithme identifie les individus les plus proches et les regroupe dans un cluster. À la prochaine étape, les deux groupes les plus semblables sont combinés. La procédure est itérative et procède jusqu'au point où tous les individus font partie d'un même groupe.

La difficulté principale réside dans l'identification du meilleur dispositif de classification ; il importe en effet de souligner qu'il n'y pas de solution unique valable et que le nombre de groupes retenus dépend en très grande partie du chercheur qui entreprend l'analyse.

Il s'agit d'une recherche d'équilibre entre réduction de l'information et maintien de valeur informationnelle de la solution : l'objectif doit être de réduire l'information à propos de l'ensemble des données tout en visant une certaine homogénéité à l'intérieur des groupes respectifs.

Le choix du nombre de groupe peut donc être guidé par l'observation de l'augmentation d'hétérogénéité lors de la combinaison de deux groupes : si lors d'une étape d'agglomération de deux groupes l'hétérogénéité augmente brusquement, cela indique que deux groupes plutôt dissimilaires ont été associés lors de cette étape (Hair & al 2010, 537)⁶ ; l'étape précédant ce changement peut alors représenter un dispositif de classification potentiellement pertinent.

⁴ Le procédé est par exemple utilisé en biologie (classification des espèces), en archéologie (classification des styles), mais surtout en marketing où elle permet d'établir des profils de clients sur la base de leur comportement d'achat ou de leurs préférences de consommation déclarées. Pour une vue d'ensemble de la littérature et des domaines d'application en linguistique voir Moisl (2015), en particulier le ch. 6 ; voir aussi Lenz (2006).

⁵ Les étapes de l'analyse de classification peuvent être décrites de la manière suivante (sur la base de Hair & al (2010, 9)) : a) choix des variables de classification, b) choix de la meilleure solution de classification (mesure de similarité, algorithme de classification, nombre de groupes), c) interprétation des groupes sur la base des variables utilisées pour les créer, d) profilage des groupes avec des variables descriptives (socio-démographiques).

⁶ D'autres choix centraux qu'il faut effectuer sont les suivants : choix de la mesure de distance pour identifier les groupes les plus proches, choix de l'algorithme d'agrégation et nombre de groupes retenus.

Chapitre II. Régularités sociolinguistiques sur l'ensemble du corpus *sms4science.ch*

1. Les données analysées

La première analyse porte sur l'ensemble du corpus *sms4science.ch* (non seulement sur les messages en français) et se base sur les annotations faites au niveau du texto dans son ensemble (voir premier volet, ch. III, section 3.5, p. 113). Nous y avons évalué la pratique de tous les participants pour lesquels nous disposons de données socio-démographiques ; seules les personnes qui ont envoyé au moins trois messages ont été retenues. Ceci concerne 1 174 participants (en tout 2 784 participants ont participé à la collecte).

Les variables choisies pour caractériser les pratiques des participants sont les suivantes : (1) proportion de messages contenant au moins un élément allogène non routinisé et (2) proportion de messages rédigés dans une autre langue principale que la langue dominante du participant⁷. La première variable permet de saisir la tendance qu'a un participant à recourir à des éléments allogènes non routinisés (que nous abrégeons, dans la suite de ce volet, en EAN) ; la seconde variable traduit le fait qu'un participant écrit des messages en différentes langues.

Nous présentons, dans la fig. 15, la distribution des différentes variables indépendantes sur le sous-ensemble des données analysées. Les principales corrélations entre les variables indépendantes sont présentées dans l'annexe 18.

		Distribution
Sexe		F : 65,5% (N=766) ; M : 34,5% (N=404) ; valeurs manquantes : N=4
Groupe d'âge		jusqu'à 25 ans : 50,4% (N=592) ; 26 ans et plus : 49,3% (N=579) valeurs manquantes : N=3
L1	L1 français	oui : 19,3% (N=226)
	L1 suisse allemand	oui : 64,4% (N=756)
Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile		oui : 54,1% (N=510) ; non : 45,9% (N=433) ; valeurs manquantes : N=231
Pratique plurilingue ou non	Indique changer de langue selon le	oui : 78,4% (N=916) ; non : 21,6% (N=253) ; valeurs manquantes : N=5

⁷ La langue dominante est celle utilisée par le participant pour la majorité des messages qu'il a envoyés.

(2.5)	destinataire	
	Indique mélanger les langues au sein même de messages	oui : 62,2% (N=730) ; non : 36,9% (N=433) ; valeurs manquantes : N=11.
Fréquence d'utilisation		entre 1 et 10 : 25,7% (N=297) ; entre 10 et 20 : 31,7% (N=366) ; plus de 20 : 42,6% (N=493) ; valeurs manquantes : N=18.
Recours à la saisie intuitive (T9)		oui : 33,9% (N=393) ; non : 66,1% (N=767) ; valeurs manquantes : N=14.

Fig. 15 : les variables indépendantes analysées et leur distribution sur le sous-ensemble des données analysées.

2. Test sur l'ensemble du corpus

Dans cette section, nous proposons une série de tests qui permettent de vérifier si les différentes classes d'individus, définis selon les variables indépendantes, affichent des différences de comportement en ce qui concerne les variables dépendantes choisies pour caractériser leurs pratiques ; les observations avec valeurs manquantes sont exclues des analyses respectives.

Nous proposons d'abord une vue d'ensemble des résultats principaux sous forme de tableau (voir fig. 16) ; seuls les résultats statistiquement significatifs sont repris ici, les cases grises indiquent qu'aucun résultat significatif n'a été obtenu pour la variable concernée. Les chiffres représentent les moyennes sur l'ensemble du groupe (les médianes sont présentées dans les sections respectives).

		Proportion de messages contenant au moins un élément allogène non routinisé (EAN)	Proportion de messages rédigés dans une autre langue principale
Sexe (2.1)		F : 27 % ; H : 24 %	F : 11 % ; H : 12 %
Groupe d'âge (2.2)			12-25 ans : 7 % 26+ ans : 15 %
L1 (2.3)	L1 français	oui : 16 % ; non : 28 %	oui : 5 % ; non : 13 %
	L1 suisse allemand	oui : 29 % ; non : 20 %	oui : 13 % ; non : 7 %
	L1 autres langues		
Plusieurs langues		oui : 30 % ; non : 23 %	oui : 15 % ; non : 10 %

pratiquées à l'extérieur du domicile (2.4)			
Pratique plurilingue affichée ou non (2.5)	indique changer de langue selon le destinataire	non analysé	oui : 13 % ; non : 5 %
	indique mélanger les langues au sein même de messages	oui : 30 % ; non : 19 %	non analysé
Fréquence d'utilisation (2.6)			
Recours à la saisie intuitive (T9) (2.6)		oui : 8 % ; non : 13 %	oui : 20 % ; non : 27 %

Fig. 16 : Résumé des résultats (tests sur l'ensemble du corpus *sms4science.ch*)

2.1 Sexe

Un test de Mann-Whitney montre qu'il y a une différence significative entre les sexes ($p < 0,05$) en ce qui concerne la proportion de messages contenant un EAN : les femmes semblent recourir plus souvent à des EAN ($\bar{x}=0,27$; $M=0,20$; $SD=0,23$)⁸ que les hommes ($\bar{x}=0,24$; $M=0,20$; $SD=0,22$). En revanche, les femmes recourent moins souvent à des langues principales différentes ($\bar{x}=0,11$; $M=0$; $SD=0,15$) que les hommes ($\bar{x}=0,12$; $M=0,04$; $SD=0,16$) ($p < 0,05$) (voir annexe 19).

2.2 Groupes d'âge

Un test de Mann-Whitney laisse apparaître que les personnes de plus de 25 ans recourent plus facilement à différentes langues principales ($\bar{x}=0,15$; $M=0,09$; $SD=0,17$) que les personnes de 12 à 25 ans ($\bar{x}=0,7$; $M=0$; $SD=0,12$). En revanche, en ce qui concerne la proportion de messages contenant un EAN, la différence n'est pas significative, les deux groupes recourant à des EAN dans environ un quart de leur message⁹ (voir annexe 20).

⁸ Les indications entre parenthèses rendent compte, dans l'ordre, de la moyenne ($\bar{x}$), de la médiane (M) et de l'écart-type (SD). Les indications sont sur l'échelle 0 à 1, 0 correspond à 0 % et 1 à 100 %. Il faut prendre en compte que la distribution entre les deux sexes n'est pas normale : 65,5% ($N=766$) des participants sont des femmes alors que seuls 34,5% sont des hommes ($N=404$). 4 n'ont pas fait d'indications quant à leur sexe.

⁹ Moins de 26 ans : $\bar{x}=0,27$; $M=0,2$; $SD=0,23$; plus de 25 ans : $\bar{x}=0,25$; $M=0,2$; $SD=0,23$.

2.3 L1

Les participants pouvaient indiquer plusieurs L1 ; nous avons donc effectué des tests pour chaque langue séparément.

2.3.1 Le français

Le test de Mann-Whitney laisse apparaître que les individus ayant indiqué le français comme L1 recourent moins aux EAN ($\bar{x}=0,16$; $M=0,12$; $SD=0,17$) que les non francophones ($\bar{x}=0,28$; $M=0,22$; $SD=0,23$) ($p<0,05$). Ils changent également moins souvent de langue principale ($\bar{x}=0,05$; $M=0$; $SD=0,12$) que les non francophones ($\bar{x}=0,13$; $M=0,06$; $SD=0,16$) ($p<0,001$) (voir annexe 21).

2.3.2 Autres langues

Le test de Mann-Whitney révèle que les participants ayant indiqué le suisse allemand comme L1 utilisent plus souvent des EAN ($\bar{x}=0,29$; $M=0,24$; $SD=0,24$) que les non dialectophones ($\bar{x}=0,20$; $M=0,15$; $SD=0,19$). Ils recourent aussi plus souvent à différentes langues principales ($\bar{x}=0,13$; $M=0,08$; $SD=0,16$) que les personnes n'ayant pas indiqué le suisse allemand comme L1 ($\bar{x}=0,07$; $M=0$; $SD=0,13$) (voir annexe 22).

Les participants ayant indiqué l'allemand standard, l'italien, l'anglais, l'espagnol ou le romanche comme L1 ne se distinguent pas des personnes n'ayant pas fait une telle indication. Ceci concerne toutes ces langues, autant pour le recours à des EAN que pour l'utilisation de différentes langues principales.

2.4 Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile

Le test de Mann-Whitney montre que les personnes indiquant pratiquer plusieurs langues à l'extérieur du domicile recourent plus souvent à différentes langues principales ($\bar{x}=0,15$; $M=0,08$; $SD=0,17$) que les monolingues ($\bar{x}=0,10$; $M=0$; $SD=0,15$) ($p<0,001$). Les personnes plurilingues recourent aussi davantage à des EAN ($\bar{x}=0,30$; $M=0,24$; $SD=0,23$) que les personnes qui se disent monolingues ($\bar{x}=0,23$; $M=0,20$; $SD=0,22$) ($p<0,001$) (voir annexe 23).

2.5 Pratique plurilingue affichée ou non

Le test de Mann-Whitney montre que les personnes ayant indiqué changer de langue selon le destinataire recourent effectivement plus souvent à des langues principales différentes ($\bar{x}=0,13$; $M=0,05$; $SD=0,17$) que celles indiquant ne pas le faire ($\bar{x}=0,05$; $M=0$; $SD=0,11$) ($p<0,001$) (voir annexe 24).

Les personnes ayant indiqué mélanger les langues à l'intérieur même des messages recourent également plus souvent à des EAN ($\bar{x}=0,30$; $M=0,25$; $SD=0,23$) que les personnes indiquant ne pas le faire ($\bar{x}=0,19$; $M=0,15$; $SD=0,19$) (voir annexe 25).

2.6 Fréquence d'utilisation et recours à la saisie intuitive (T9)

Le test de Kruskal-Wallis montre que la fréquence d'utilisation n'a pas d'impact sur la proportion de messages rédigés dans une autre langue principale ; elle n'a pas plus d'influence sur le recours à des EAN.

Pour ce qui est du recours à la saisie intuitive (T9), le test de Mann-Whitney laisse apparaître que les participants indiquant recourir à la saisie intuitive utilisent moins d'EAN ($\bar{x}=0,08$; $M=0$; $SD=0,14$) que les personnes qui disent renoncer à cet outil ($\bar{x}=0,13$; $M=0,06$; $SD=0,16$) ($p<0,001$). Il en est de même pour la tendance à utiliser différentes langues principales : les personnes qui utilisent T9 changent moins souvent de langue d'un message à l'autre ($\bar{x}=0,20$; $M=0,17$ $SD=0,21$) que les personnes n'ayant pas recours à T9 ($\bar{x}=0,27$; $M=0,22$; $SD=0,23$) ($p<0,001$) (voir annexe 26).

3. Analyse de classification

La seconde étape de l'analyse cherche à affiner l'interprétation en rendant visibles des groupes partageant certaines affinités de pratique (pour une présentation voir ch. I, section 2.4, p. 205).

Rappelons qu'avec la technique statistique exploratoire que constitue l'analyse de classification, le nombre de groupes retenus dépend du chercheur et qu'une solution unique valable n'existe pas : la solution de classification retenue pour la présente analyse se compose de six groupes : il apparaît d'une part que l'hétérogénéité intra-groupe augmente brusquement entre la solution avec 5 groupes et celle avec 4 groupes¹⁰ ; d'autre part, la solution avec 6 groupes (contrairement à 5) permet de distinguer deux types de groupes affichant des comportements subtilement différents (il s'agit des groupes A et F, voir *infra*).

Deux critères nous ont par ailleurs permis de valider la qualité de cette solution : d'une part, elle s'avère stable lorsque l'on répète la classification sur un sous-ensemble des données (Hair & al 2010, 539)¹¹. Par ailleurs, les groupes qui se manifestent peuvent être décrits de façon pertinente avec les variables choisies pour les former¹². Les prochains paragraphes sont consacrés à la description des comportements propres aux groupes respectifs.

¹⁰ Techniquement, il s'agit d'un changement de pourcentage de la somme des carrés à l'intérieur des groupes respectifs (pour la méthode Ward) ; voir Hair & al (2010, 537). Les différences entre les coefficients d'agglomération d'une étape à l'autre sont les suivantes : 8 groupes -> 7 groupes: 1,8; 7 groupes -> 6 groupes: 2,1; 6 groupes -> 5 groupes: 2,23; 5 -> 4 groupes: 3,61.

¹¹ La mesure de distance utilisée est le carré de la distance euclidienne ; la méthode de classification de Ward a été appliquée.

¹² Le test de Kruskal-Wallis montre que les six groupes se distinguent de manière significative en ce qui concerne les variables regroupantes (différence *in globo*): proportion de messages rédigés dans une autre langue que le français ($p<0,001$) ; proportion de messages avec un emprunt spontané ($p<0,001$).

La fig. 17 rend compte des six groupes (A-F) que l'analyse de classification laisse apparaître, ils sont visibles sur l'axe horizontal ; les proportions de participants inclus dans les groupes respectifs sont visualisés par les barres. Les deux variables qui caractérisent les groupes sont visibles en noir (proportion de messages contenant un EAN) et en gris (proportion de messages avec une autre langue principale que la langue dominante). On notera que le groupe A se caractérise par un pattern largement monolingue, alors que le groupe C affiche un comportement qui combine le recours à des EAN et le changement de langues entre messages. Le groupe D est composé d'individus qui recourent massivement à des EAN et qui n'utilisent que rarement différentes langues principales. Le groupe E englobe des participants qui utilisent plus souvent différentes langues principales pour la rédaction de leurs messages (41 % des messages dans une autre langue principale que la langue dominante du participant). Les groupes B et F affichent des comportements moins marqués : les membres du groupe B recourent régulièrement (mais moins massivement que le groupe D) à des EAN (33 % des messages) tout en ne changeant que rarement de langues d'un message à l'autre (3 % des messages). Les membres du groupe F changent parfois (mais pas massivement) de langue principale (16 % des messages).

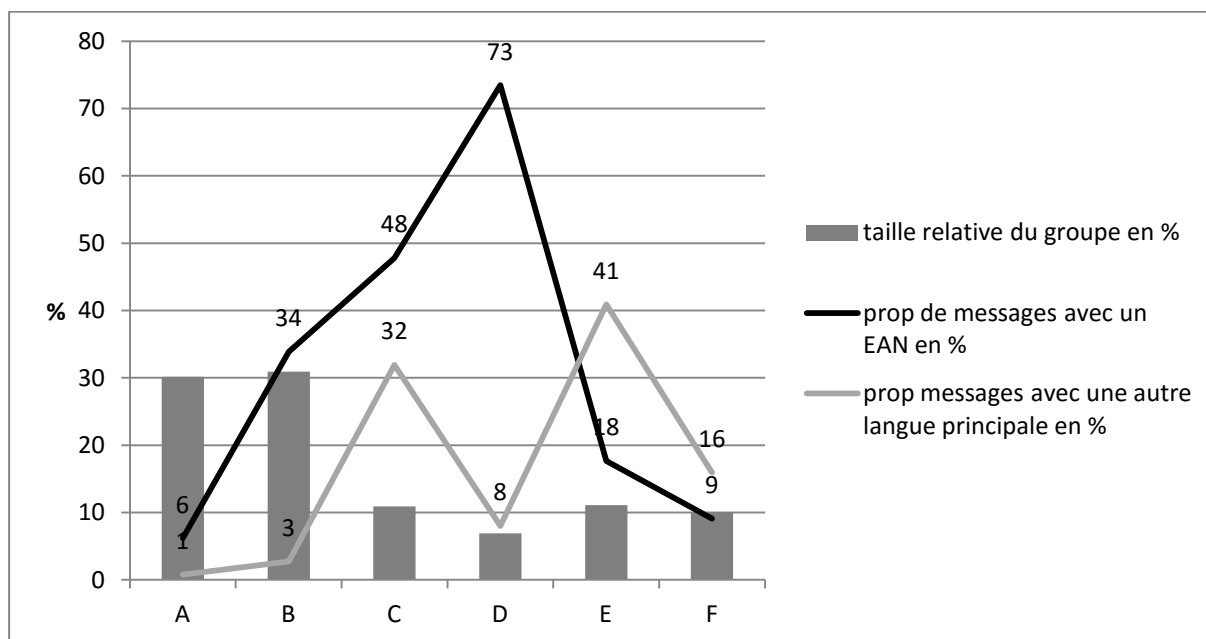


Fig. 17 : Les six groupes du corpus *sms4science.ch* avec les deux variables regroupantes et la taille des groupes.

La description des groupes proposée ci-dessus rend possible une dénomination des patterns. La fig. 18 propose un étiquetage des patrons observés, en se focalisant sur leurs caractéristiques principales ; le nombre absolu du nombre d'individus inclus dans le groupe y figure dans la troisième colonne :

Groupe	Description du pattern	N
A	Pattern largement monolingue	354
B	Utilisation régulière d'EAN	363
C	Pattern plurilingue étendu	128
D	Utilisation massive d'EAN (et changement de langue occasionnel)	81
E	Changement de langue massif (et utilisation d'EAN régulière)	130
F	Changement de langue occasionnel (et utilisation d'EAN occasionnelle)	118

Fig. 18 : Les six groupes dans le corpus *sms4science.ch*

Les groupes A à F décrits jusqu'ici représentent des communautés de personnes qui partagent certaines formes de pratiquer le plurilinguisme dans les SMS. La question qui se pose à présent est de savoir si ces différents patterns correspondent à des groupes sociolinguistiques spécifiques.

Afin de répondre à cette question nous décrivons, dans les prochaines sections, les différents groupes en nous servant des variables indépendantes présentées plus haut (ch. I, section 2.2, p. 203) et vérifions si les groupes se distinguent les uns des autres quant à leur composition socio-démographique. Comme nous avons affaire au croisement de variables catégorielles (groupes de pratiques croisés avec le sexe, le groupe d'âge etc.), le test du khi carré est utilisé pour établir si les différences entre les groupes sont significatives ou non; le corpus étant assez large, les conditions du test sont ici remplies¹³.

Nous proposons d'abord une vue d'ensemble des résultats principaux sous forme de tableau (voir fig. 19) ; seuls les résultats statistiquement significatifs y sont repris, la mise en gras souligne le caractère saillant du résultat concerné. Les résultats sont ensuite présentés en détail dans les sous-sections 3.1 à 3.6. La sous-section, dans laquelle le détail du résultat respectif est présenté, figure au-dessous du nom de catégorie. Une synthèse des résultats est proposée dans la section 4.

¹³ Les effectifs théoriques ne doivent pas être plus petits de 5 dans plus de 20 % des cas.

		Pattern largement monolingue (A)	Utilisation régulière d'EAN (B)	Pattern plurilingue étendu (C)	Utilisation massive d'EAN (D)	Changement de langue massif (E)	Changement de langue occasionnel (F)	Total
sexe (3.1)		F : 66% H : 34%	F : 68% H : 32%	F : 65% H : 35%	F : 75% H : 25%	F : 61% H : 39%	F : 55% H : 45%	F : 65% H : 35%
groupe d'âge (3.2)		12-25 : 53% 26+ : 47%	12-25 : 62% 26+ : 38%	12-25 : 32% 26+ : 68%	12-25 : 63% 26+ : 37%	12-25 : 29% 26+ : 71%	12-25 : 42% 26+ : 58%	12-25 : 51% 12-25 :49%
L1 (3.3)	fra	oui : 35%	oui : 19%	oui : 4%	oui : 1%	oui : 9%	oui : 15%	19%
	gsw	oui : 46%	oui : 62%	oui : 81%	oui : 89%	oui : 80%	oui : 73%	65%
plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile (3.4)		oui : 42 %	oui : 54%	oui : 62%	oui : 69%	oui : 66%	oui : 52%	54%
indique changer de langue (3.5)		oui : 68%	oui : 76%	oui : 92%	oui : 85%	oui : 91%	oui : 84%	78%
indique mélanger les langues (3.5)		oui : 45%	oui : 70%	oui : 76%	oui : 88%	oui : 65%	oui : 61%	62%
fréquence d'utilisation								
T9 (3.6)		oui : 47%	oui : 33%	oui : 23%	oui : 15%	oui : 26%	oui : 29%	34%

Fig. 19 : Vue d'ensemble sur les types de pratique et leurs caractéristiques socio-démographiques

3.1 Sexe

Un test du khi carré a révélé une différence significative, χ^2 (5, N=1170)=11.254, $p<0,05$, indiquant qu'il y a une différence entre les groupes en ce qui concerne leur composition en termes de genre. Si cela confirme le constat établi sur l'ensemble des données (voir section 2.1, p. 209), l'analyse de classification permet d'apporter des touches de nuance : dans la différence entre les groupes de pratique, il apparaît notamment que l'effet provient des groupes D (utilisation massive d'EAN) et F (changement de langue occasionnel)¹⁴. Dans le groupe D, les femmes sont plus nombreuses (8 %) que les hommes (5 %) alors que ces derniers sont surreprésentés dans le groupe F (13 %, contre 8 % pour les femmes). Les autres différences entre groupes ne sont statistiquement pas significatives (pour un tableau complet voir annexe 27). De manière synthétique, l'on peut dire que le recours massif à des EAN est un comportement plutôt féminin alors que le changement de langue occasionnel est un comportement marqué – pour notre corpus du moins – comme davantage masculin. Les autres types de pratiques ne semblent pas liés au genre.

3.2 Groupes d'âge

Les groupes de pratique ne sont pas composés de manière égale en ce qui concerne l'appartenance des individus aux groupes d'âge. Le test du khi carré a révélé une différence significative sur

¹⁴ Pour établir quel effectif parmi les six groupes a joué le rôle le plus important dans le test, une des catégories est sortie et le test est répété avec n-1 catégories. Si le résultat de ce second test n'est pas significatif, l'on peut en déduire que l'effet provient du groupe retiré.

l'ensemble des catégories (χ^2 (5, N=1 171)=73,310, $p<0,001$). Il en ressort notamment que les personnes de 12 à 25 ans sont fortement représentées dans le groupe B (utilisation régulière d'EAN) et D (utilisation massive d'EAN) alors que les individus de plus de 25 ans sont plus nombreux dans les groupes C (pattern plurilingue étendu) et E (changement de langue massif), mais aussi dans le groupe F (changement de langue occasionnel) (voir annexe 28).

Ces constats confirment les observations faites au niveau du corpus dans son ensemble (voir section 2.2) tout en les nuancent : les personnes de plus de 25 ans recourent davantage à des patterns plus étendus (avec différentes langues principales) alors que les personnes de moins de 25 ans, même si elles recourent à différentes langues principales, ont plus tendance à switcher à l'intérieur des messages.

Une analyse par groupes d'âges plus fins (huit groupes obtenus au travers d'une discrétisation par moyennes emboîtées)¹⁵, permet de nuancer davantage le constat¹⁶ : ainsi les plus jeunes (12-19) sont fortement représentés dans le groupe A (pattern largement monolingue) et B (utilisation régulière d'EAN). Les plus âgés (54-77) sont plus présents dans les groupes C (pattern plurilingue étendu) et E (changement de langue massif). Dans le groupe D (utilisation régulière d'EAN) les personnes âgées entre 25-30 ans sont fortement représentés (voir annexe 29). Il faut toutefois souligner que le test du khi-carré permet uniquement d'établir qu'il y a une différence significative globale entre tous les groupes; une identification de l'origine de l'effet de différence n'a pas été réalisée.

3.3 L1

Comme nous l'avons noté plus haut (voir ch. I, section 2.2, p. 203), les participants pouvaient indiquer plusieurs L1 ; les tests du khi carré ont donc été réalisés pour chaque langue distinctement.

3.3.1 *Le français*

Le test du khi carré (χ^2 (5, N=1 171)=106,253, $p<0,001$) laisse apparaître une tendance marquée et statistiquement significative et confirme les observations faites dans la section 2.3 (p. 210) : les individus ayant indiqué le français comme L1 sont massivement surreprésentés dans le groupe A (pattern largement monolingue); ils y représentent 35,3 % des individus (contre 19,1 % pour l'ensemble du corpus). En revanche, dans les groupes C (3,9 %) et D (1,2 %), les francophones sont peu présents ; le groupe B semble moins marqué à ce propos (18,2 % indiquant le français comme L1) (voir annexe 30).

¹⁵ Avec une discrétisation de la variable continue par moyennes emboîtées, la moyenne arithmétique divise l'ensemble en deux classes. La moyenne des deux classes respectives divise ces classes alors en deux et ainsi de suite. La méthode est basée sur la moyenne considérée comme centre de gravité de la distribution ainsi que sur les moyennes des sous-ensembles. Les classes d'âge ainsi obtenues sont 12-19, 20-22, 23-25, 26-29, 30-35, 36-43, 44-53, 54-77.

¹⁶ Le test du khi carré a révélé ici aussi une différence significative : χ^2 (35, N=1 171)=118,985, $p<0,001$.

3.3.2 *Autres langues*

Si l'on considère l'indication à propos du suisse allemand comme L1, le test du khi carré révèle un résultat significatif (χ^2 (5, N=1174)=104,081, $p<0,001$). Alors que les personnes ayant indiqué le suisse allemand comme L1 représentent 64,4 % des participants sur l'ensemble du corpus, ils sont plus présents dans les groupes D (utilisation massive d'EAN, 88,9 %), C (pattern plurilingue étendu, 80,5 %) et E (changement de langue massif, 72,9 %). En revanche, ils sont moins nombreux à recourir à un pattern largement monolingue (groupe A, où ils représentent 46,3 % des individus) (voir annexe 31).

L'italien et l'allemand standard ne semblent pas jouer de rôle dans la structure sociolinguistique des groupes de pratique que nous décrivons¹⁷. L'importance d'autres L1, que nous avons regroupées pour obtenir des effectifs qui soient suffisants pour le test du khi carré (romanche et idiomes, anglais, dialecte tessinois, autres), n'est statistiquement pas significative¹⁸. Ce constat confirme l'analyse effectuée sur l'ensemble des données (voir section 2.3, p. 210).

3.4 Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile

Le test du khi carré, qui offre un résultat significatif (χ^2 (5, N=943)=29,955, $p<0,001$), montre que les personnes pratiquant plusieurs langues en dehors de leur domicile (54 % des participants sur l'ensemble) sont fortement représentées dans les groupes affichant un pattern plurilingue : dans le groupe D (utilisation massive d'EAN) ils sont 68,5 % de plurilingues, dans le groupe E (changement de langue massif), ils en sont 65,8 % et dans le groupe C (pattern plurilingue étendu), ils représentent 61,7 % des membres. Ils sont moins présents dans le groupe A (pattern largement monolingue, 42,1 %). De façon intéressante, les patterns B (utilisation régulière d'EAN) et F (changement de langue occasionnel) sont également déployés par des monolingues et par des plurilingues (voir annexe 32).

De façon synthétique, l'on peut dire que le fait de pratiquer plusieurs langues à l'extérieur du domicile a une influence sur les pratiques plurilingues dans les textos. Les plurilingues recourent plus souvent à différentes langues principales et à des EAN (voir section 2.4, p. 210). Comme le montre l'analyse de classification, les plurilingues sont aussi plus nombreux à déployer des patterns d'un plurilinguisme étendu. Il importe toutefois de souligner que l'analyse de classification montre aussi que le fait d'être monolingue n'exclut pas le recours à des patterns où l'utilisation d'EAN est récurrente ; ceci concerne notamment le pattern B où un tiers des messages comprend un EAN.

¹⁷ Pour l'italien : χ^2 (5, N=1174)=4,353, $p=0,5$; pour l'allemand standard : χ^2 (5, N=1174)=5,493, $p=0,359$.

¹⁸ χ^2 (5, N=1174)=5,260, $p=0,385$.

3.5 Pratique plurilingue affichée ou non

Rappelons que les participants pouvaient indiquer a) s'ils changeaient de langue selon le destinataire et b) s'ils mélangeaient les langues au sein même de messages. Ces indications permettent de comprendre si les patterns respectifs représentent des pratiques affichées ou non.

En ce qui concerne le premier indicateur, les membres du groupe A (pattern largement monolingue) indiquent plus que les autres groupes ne pas changer de langue (68 % contre 78 % pour l'ensemble du corpus). Inversement, les groupes qui changent le plus de langue d'un message à l'autre sont aussi ceux qui l'indiquent le plus souvent. 92,1 % des individus dans le groupe C (pattern plurilingue étendu) ainsi que 91,5 % des individus du groupe E (changement de langue massif) indiquent changer de langue selon le destinataire. Les deux autres groupes indiquent également plus changer de langue que le groupe A, mais la différence est moins marquée (D : 85,2 % ; F : 84,7 %) (voir annexe 33).

Le groupe qui recourt le plus massivement à des EAN (D) est aussi celui qui l'affiche le plus : 87,5 % des individus qui en font partie disent mélanger les langues. Les membres du groupe C (pratique plurilingue étendue) affichent eux aussi leur pratique (75,4 %). À l'opposé, le groupe A (pratique largement monolingue) se compose majoritairement de personnes qui indiquent ne pas recourir à des EAN ; 45 % indiquent mélanger les langues. Les autres groupes affichent des taux moins frappants : ceci concerne d'une part les groupes recourant à des patterns moins marqués (B : utilisation régulière d'EAN ; F : changement de langue occasionnel), d'autre part le groupe dont la pratique se caractérise par un recours important à différentes langues principales (E). Dans l'ensemble, la différence entre les groupes est significative (χ^2 (5, N=1163)=85,327, $p<0,001$) (voir annexe 34).

3.6 Fréquence d'utilisation et recours à la saisie intuitive (T9)

Le test du khi carré montre que la fréquence d'utilisation n'a pas de lien avec le type de pratique¹⁹ ; ceci confirme le constat fait sur l'ensemble du corpus (voir section 2.6, p. 211).

En revanche, le recours à la saisie intuitive (T9) semble avoir un effet sur le type de pratique (χ^2 (5, N=1160)=52,153, $p<0,001$). Il apparaît notamment que les personnes déployant un pattern largement monolingue (A) sont les plus enclines à utiliser l'aide de saisie T9. Les groupes qui déploient des patterns plus massivement plurilingues (C : pattern plurilingue étendu et D: utilisation massive d'EAN) semblent plutôt éviter le recours à T9 (voir annexe 35). Ceci confirme le constat établi plus tôt sur l'ensemble du corpus (voir 2.6).

¹⁹Le test du khi carré montre que la différence n'est pas significative pour un seuil de $p<0,05$: χ^2 (25, N=1156)=24,331, $p=0,5$.

4. Synthèse des régularités sociolinguistiques dans le corpus sms4science.ch

L'analyse de classification effectuée sur le corpus *sms4science.ch* laisse apparaître six patterns qui semblent en partie liés à des groupes socio-démographiques spécifiques (voir la fig. 19, p. 214 pour une vue d'ensemble). Elle a permis de nuancer les résultats obtenus sur l'ensemble du corpus (voir section 2, p. 208).

L'on peut tout d'abord retenir que le pattern largement monolingue, qui est aussi celui déployé par le plus grand nombre de personnes (A; N=354; 30,2 % des participants), est avant tout utilisé par des participants monolingues et de langue maternelle française; il s'agit d'un groupe qui semble majoritairement afficher cette pratique monolingue. L'âge et le sexe ne semblent pas jouer un rôle décisif pour ce groupe.

À l'opposé, les patterns davantage plurilingues semblent liés à la communauté suisse dialectophone et pratiquant plusieurs langues. Ceci concerne tant le pattern plurilingue étendu (C; N=128; 10,9 %) que celui de l'utilisation massive d'EAN (D; N=81, 6,9 %) et celui privilégiant le changement de langues (E; N=130, 11,1 %). Ce contraste semble largement dû à la situation de diglossie qui prévaut en Suisse alémanique (voir ch. IV, p. 235 ; pour une présentation contrastée des situations sociolinguistiques en Suisse romande et en Suisse alémanique voir premier volet, ch. I, section 5.2, p. 35 ; pour une analyse qui se focalise sur la Suisse romande, voir ch. IV, p. 235).

Entre ces trois groupes (C, D, E), des nuances émergent toutefois : en effet, le pattern d'un plurilinguisme étendu et celui du changement massif de langues entre messages représentent des types de pratique davantage déployés par les personnes de plus de 25 ans. Les plus jeunes, quant à eux, semblent plus mélanger les langues au sein même de messages (D; utilisation massive d'EAN). Ce dernier pattern est également plus « féminin » que les autres dans sa composition socio-démographique.

Un autre constat intéressant est lié au fait que les participants semblent afficher le type de pratique auquel ils recourent. Ceci concerne tant le groupe déployant une pratique monolingue (A) que les groupes déployant des patterns massivement plurilingues. Ainsi, le groupe privilégiant le recours à des EAN (D) est aussi celui qui indique le plus souvent mélanger les langues et le groupe favorisant le changement de langue entre messages (E) est celui qui, le plus fréquemment, dit changer de langue selon le destinataire. Le pattern d'un plurilinguisme étendu (C) est aussi utilisé par des participants qui, en grande partie, affichent cette pratique.

Les deux groupes liés à des pratiques plus modérées (B et F) sont intéressants en ce qu'ils apparaissent moins clairement structurées que les autres groupes d'un point de vue socio-démographique. Ils ne sont liés ni à la langue maternelle ni au plurilinguisme des participants. De ce

point de vue, il s'agirait de pratiques panhelvétiques et par ailleurs peu affichées. Une différence apparaît en ce qui concerne l'âge : si les plus de 25 ans ont tendance à changer de langue d'un message à l'autre (F), les plus jeunes sont plus représentés dans le groupe qui, même de façon relativement modérée, mélange les langues au sein même de messages (B).

L'analyse de classification décrite dans cette section a permis de saisir certaines tendances sur l'ensemble du corpus *sms4science.ch* et a mis à jour des différences entre certains types de communautés dont les frontières suivent, en partie, celles entre communautés linguistiques, mais aussi entre groupes d'âges, entre sexes et entre individus plurilingues et individus monolingues.

Il s'agit maintenant de procéder à une refocalisation de l'analyse sur les pratiques plurilingues dans les messages rédigés en français et annotés par nos soins sur la base des catégories présentées plus haut dans ce travail (voir premier volet, ch. III, section 3.6, p. 117). Nous nous intéressons donc à présent surtout à la manière de switcher dans le sous-corpus composé de messages ayant le français comme langue principale.

Chapitre III. Régularités sociolinguistiques dans le sous-corpus francophone

1. Les données analysées

La seconde analyse cherche à offrir des éléments de réponse sur les différents types de pratique plurilingue que l'on peut identifier dans le sous-corpus français du corpus *sms4science.ch*, notamment en lien avec les catégories annotées : existe-t-il, parmi les personnes qui switchent, des individus qui privilégieraient un certain type de pratique (en particulier insertionnel ou alternationnel)?

Pour cette analyse, nous avons évalué tous les participants du corpus *sms4science.ch* qui ont envoyé au moins 3 messages (dont au moins 1 en français contenant un EAN) et pour lesquelles on disposait de données socio-démographiques. Notre analyse porte sur 180 personnes.

Les variables choisies pour la caractérisation des pratiques sont les suivantes¹ :

- (1) proportion des alternations minimales sur l'ensemble des EAN (éléments isolés, éléments isolés complétés et autres alternations à item unique).
- (2) proportion des alternations simples sur l'ensemble des EAN (deux ou trois items).
- (3) proportion des alternations complexes sur l'ensemble des EAN (quatre items ou plus).
- (4) proportions respectives pour les insertions de noms, d'adjectifs, d'adverbes, d'éléments de fonction, de groupes nominaux, de groupes prépositionnels et d'autres insertions à plusieurs items (à chaque fois sur l'ensemble des EAN).
- (5) proportion de messages rédigés dans une autre langue principale que le français.

Dans ce qui suit, nous commençons par évaluer les différentes variables dépendantes (par exemple la proportion d'alternations complexes ou la proportion rédigés dans une autre langue principale que le français) sur les 180 personnes comme ensemble. Dans un deuxième temps, nous procédons à une analyse de classification pour proposer une possible structuration des données et pour nuancer et approfondir les résultats.

2. Tests sur l'ensemble du set de données

Cette sous-section rend compte des tests effectués pour vérifier si les classes d'individus, définis par le sexe, le groupe d'âge etc., se comportent de la même manière en ce qui concerne les variables dépendantes présentés dans le ch. I, section 2.2, p. 203. Les tests que nous utilisons permettent de comparer des groupes en lien avec une variable continue lorsque la distribution de cette variable est non normale (voir ch. I, section 2.4, p. 205).

Nous commençons par proposer une vue d'ensemble des résultats principaux sous forme de tableau (voir fig. 20) ; seuls les résultats statistiquement significatifs sont repris ici. Les cases grises indiquent

¹ Pour la description des groupes *a posteriori*, nous utilisons également les variables suivantes : préférence en termes de langue utilisée pour les EAN ; densité des EAN en termes d'élément d'EAN par message.

qu'aucun résultat significatif n'a été obtenu pour la variable concernée. La sous-section dans laquelle le détail du résultat respectif est présenté figure à côté du nom de catégorie.

		prop alt min	prop alt simples	prop alt complex	prop ins (divers)	prop messages autre langue	préférence de langue	densité d'EAN
Sexe (2.1)							F : ita H : eng	
Groupe d'âge (2.2)		12-25 : 48% 26+ : 31%				12-25 : 7% 26+ : 18%	12-25 : eng 26+ : div.	12-25 : 0,34 26+ : 0,25
L1 (2.3)	L1 français	oui : 45% non : 21%	oui : 7% non : 22%			oui : 4% non : 71%	oui : eng non : deu	oui : 0,33 non : 0,19
	L1 suisse allemand		oui : 24% non : 7%	oui : 12% non : 3%		oui : 68% non : 5%	oui : deu/gsw non : eng	oui : 0,19 non : 0,33
	Plusieurs L1			oui : 15% non : 3%		oui : 35% non : 10%		
Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile (2.4)			oui : 21% non : 7%			oui : 42% non : 8%		
Pratique plurilingue affichée ou non (2.5)	indique changer de langue selon le destinataire	non analysé	non analysé	non analysé	non analysé	oui : 17% non : 2%		
	indique mélanger les langues au sein même de messages		oui : 11% non : 6%	oui : 5% non : 2%	oui : 38% non : 50%	non analysé		oui : 0,35 non : 0,26
Fréquence d'utilisation (2.6)								
Recours à la saisie intuitive (T9) (2.6)			oui : 6% non : 18%			oui : 7% non : 27%	oui : eng non : deu	

Fig. 20 : Résumé des résultats (tests sur l'ensemble du corpus francophone)

2.1 Sexe

Les tests de Mann-Whitney révèlent que la proportion d'insertions, d'alternations simples, minimales et complexes ne diffèrent pas entre hommes et femmes dans le sous-corpus francophone. Ceci concerne également la proportion de messages rédigés dans une autre langue que le français.

En ce qui concerne la préférence en termes de langues utilisées pour l'EAN, le test de Mann-Whitney montre une différence significative entre les sexes : les hommes ($\bar{x}=0,83$; $M=1$; $SD=0,26$) utilisent plus l'anglais que les femmes ($\bar{x}=0,64$; $M=0,75$; $SD=0,38$) ($p<0,05$) (voir annexe 36). Les femmes ($\bar{x}=0,09$; $M=0$; $SD=0,23$) utilisent en revanche plus volontiers l'italien que les hommes ($\bar{x}=0,002$; $M=0$;

SD=0,02) ($p<0,05$) (voir annexe 37). La différence entre hommes et femmes en ce qui concerne le recours à l'allemand standard et dialectal (réunis) n'est pas significative.

L'on peut en outre noter que les sexes ne se distinguent pas en ce qui concerne la proportion d'EAN par message ; les deux sexes recourent de manière quantitativement comparable aux EAN (avec un élément tous les trois messages en moyenne)².

2.2 Groupes d'âge

Les groupes d'âge ne se comportent pas de la même manière. Des tests de Mann-Whitney confirment une inégalité des médianes en ce qui concerne le recours aux alternations minimales; celles-ci sont d'avantage utilisées par les personnes de 12 à 25 ans ($\bar{x}=0,48$; $M=0,50$; $SD=0,33$) que par les plus de 25 ans ($\bar{x}=0,31$; $M=0,20$; $SD=0,37$) ($p<0,001$) (voir annexe 38). La fig. 21 illustre l'inégalité des médianes entre les deux groupes d'âge en lien avec la propension à recourir à des alternations minimales. Les changements de langue entre messages représentent en revanche une pratique nettement plus répandue chez les plus de 25 ans ($\bar{x}=0,18$; $M=0,02$; $SD=0,31$) que chez les personnes de 12 à 25 ans ($\bar{x}=0,07$; $M=0$; $SD=0,22$) ($p<0,05$) (voir annexe 39).

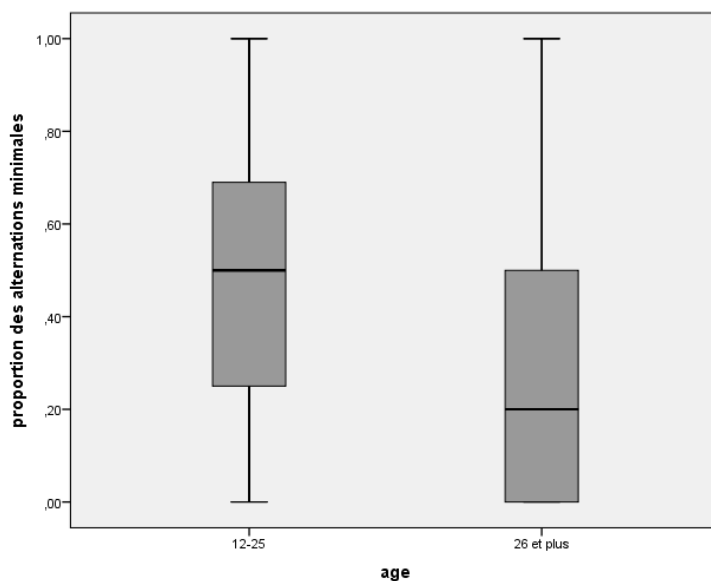


Fig. 21 : Box-plot entre âge et proportion des alternations minimales sur tous les EAN

La médiane des groupes n'est pas différente en ce qui concerne les alternations simples (2 à 3 items) ni d'ailleurs en ce qui concerne la propension à recourir aux insertions (toutes catégories). Par ailleurs, il n'y a pas de différence significative pour ce qui est du recours aux alternations complexes (4 items et plus).

² Hommes : ($\bar{x}=0,31$; $M=0,22$; $SD=0,21$) ; femmes : ($\bar{x}=0,32$; $M=0,22$; $SD=0,23$).

En ce qui concerne les préférences en termes de langue, l'on peut retenir que les personnes de 12 à 25 ans recourent encore plus massivement à l'anglais ($\bar{x}=0,76$; $M=0,89$; $SD=0,31$) que les plus âgés ($\bar{x}=0,59$; $M=0,67$; $SD=0,43$) ($p<0,05$). Il faut toutefois noter que même pour ce dernier groupe, l'anglais reste la langue dominante (voir annexe 40).

Indépendamment de la manière de switcher, l'on peut aussi retenir qu'il y a une différence entre les deux groupes d'âge en ce qui concerne le nombre d'éléments par message ($p<0,05$) : parmi ceux qui switchent, les personnes de 12 à 25 ans ($\bar{x}=0,34$; $M=0,25$; $SD=0,22$) switchent plus souvent que les plus de 25 ans ($\bar{x}=0,25$; $M=0,19$; $SD=0,18$) (voir annexe 41).

2.3 L1

La L1 semble avoir un impact sur la manière de switcher dans les textos en français.

La tendance à recourir à des *alternations complexes* (4 items et plus) est plus marquée auprès des personnes dialectophones ($\bar{x}=0,12$; $M=0$; $SD=0,25$) qu'auprès des non-dialectophones ($\bar{x}=0,03$; $M=0$; $SD=0,12$) ($p<0,05$) (voir annexe 42). Par ailleurs, les plurilingues ($\bar{x}=0,15$; $M=0$; $SD=0,31$) utilisent plus souvent des alternations complexes que les monolingues ($\bar{x}=0,03$; $M=0$; $SD=0,13$) ($p<0,05$) (voir annexe 46).

Les personnes dialectophones sont aussi plus enclines à utiliser des *alternations simples* (2 à 3 items) que les non dialectophones (voir annexe 43). Les personnes francophones sont en revanche plus enclines à recourir à des *alternations minimales* ($\bar{x}=0,45$; $M=0,40$; $SD=0,35$) que les personnes non francophones ($\bar{x}=0,21$; $M=0$; $SD=0,26$) ($p<0,05$) (voir annexe 44). La propension à recourir à des *insertions* est, elle, indépendante de la L1 indiquée.

En ce qui concerne *la proportion de messages rédigés dans une autre langue que le français*, un test de Mann-Whitney montre que les personnes ayant indiqué le français comme L1 écrivent moins de messages en différentes langues ($\bar{x}=0,04$; $M=0$; $SD=0,08$) que les non francophones ($\bar{x}=0,71$; $M=0,80$; $SD=0,32$) ($p<0,001$) (voir annexe 45). Ce constat se confirme, *e negativo*, pour les personnes ayant indiqué le suisse allemand comme L1 ($p<0,001$)³. Un test supplémentaire montre qu'il y a une différence entre les personnes qui ont indiqué plusieurs L1 et celles qui n'en ont indiqué qu'une : les plurilingues recourent plus souvent à des langues différentes pour la rédaction de leurs messages ($\bar{x}=0,35$; $M=0,33$; $SD=0,36$) que les participants qui se disent monolingues ($\bar{x}=0,10$; $M=0$; $SD=0,25$) ($p<0,001$) (voir annexe 46).

³ Les personnes qui ont indiqué le suisse allemand comme langue première ($\bar{x}=0,68$; $M=0,80$; $SD=0,35$) utilisent plus de différentes langues pour rédiger leurs messages que les personnes qui ne l'ont pas indiqué ($\bar{x}=0,05$; $M=0$; $SD=0,13$).

Il importe de souligner ici que les différences entre dialectophones et francophones peuvent être expliquées par des situations sociolinguistiques sensiblement différentes d'une communauté linguistique à l'autre; l'impact de la situation diglossique en Suisse alémanique semble en effet considérable (voir premier volet, ch. I, section 5.2, p. 35 ; pour une analyse qui se focalise sur la Suisse romande, voir ch. IV, p. 235).

Ce fait se reflète également dans les préférences linguistiques : il apparaît que les personnes dialectophones utilisent proportionnellement moins l'anglais ($\bar{x}=0,35$; $M=0,23$; $SD=0,39$) que les personnes non-dialectophones ($\bar{x}=0,74$; $M=0,89$; $SD=0,34$) (voir annexe 47); les personnes dialectophones utilisent plus le suisse allemand et l'allemand standard.

Les francophones recourent plus souvent à l'anglais ($\bar{x}=0,75$; $M=0,89$; $SD=0,32$) que les non francophones ($\bar{x}=0,27$; $M=0$; $SD=0,40$) ; ils recourent aussi moins souvent à l'allemand ($\bar{x}=0,09$; $M=0$; $SD=0,18$) que les non francophones ($\bar{x}=0,40$; $M=0,10$; $SD=0,46$).

En ce qui concerne la densité du recours aux EAN, il est intéressant de noter que les personnes ayant indiqué le français comme L1 switchent plus souvent ($\bar{x}=0,33$; $M=0,24$; $SD=0,05$) que les participants n'ayant pas indiqué le français comme L1 ($\bar{x}=0,19$; $M=0,20$; $SD=0,09$) ($p<0,05$)⁴.

2.4 Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile

Le fait d'utiliser plus d'une langue à l'extérieur du domicile apparaît lié au recours à différentes langues principales : les personnes plurilingues semblent recourir plus souvent à des langues principales différentes ($\bar{x}=0,42$; $M=0,23$; $SD=0,43$) que les personnes monolingues ($\bar{x}=0,08$; $M=0$; $SD=0,02$). Les plurilingues recourent aussi plus souvent à des alternations simples ($\bar{x}=0,21$; $M=0$; $SD=0,32$) que les monolingues ($\bar{x}=0,07$; $M=0$; $SD=0,17$) (voir annexe 48 ; voir section 3.4, p. 216 pour les différences que l'analyse de classification laisse également apparaître).

Pour ce qui est des préférences linguistiques, les personnes plurilingues semblent recourir moins massivement à l'anglais ($\bar{x}=0,54$; $M=0,61$; $SD=0,42$) que les personnes qui n'ont indiqué qu'une langue pratiquée en public ($\bar{x}=0,76$; $M=0,81$; $SD=0,27$) ($p<0,05$) (voir annexe 49).

2.5 Pratique plurilingue affichée ou non

Le recours à différentes langues pour différents messages semble relever d'une pratique affichée par les participants: les personnes indiquant changer de langue selon le destinataire changent en effet

⁴ Ceci peut toutefois être expliqué par le fait que seuls les messages français comportant un EAN ont été annotés. Les EAN dans d'autres messages (rédigés en suisse allemand par exemple) ne sont donc pas pris en compte.

plus souvent de langue principale ($\bar{x}=0,17$; $M=0$; $SD=0,3$) que ceux qui disent ne pas le faire ($\bar{x}=0,02$; $M=0$; $SD=0,1$) ($p<0,001$) (voir annexe 50)⁵.

Une image intéressante se dessine en lien avec l'indication à propos du mélange des langues au sein même des messages. Les personnes qui ont indiqué « mélanger les langues » au sein de leurs messages utilisent plus souvent des alternations complexes ($\bar{x}=0,05$; $M=0$; $SD=0,12$) que les personnes qui disent ne pas switcher ($\bar{x}=0,02$; $M=0$; $SD=0,16$) ($p<0,05$). Ce constat concerne également les alternations simples (2 à 3 items) plus utilisées par les switchers affichés ($\bar{x}=0,11$; $M=0$; $SD=0,21$) que par les personnes disant ne pas switcher ($\bar{x}=0,06$; $M=0$; $SD=0,18$) ($p<0,05$).

À l'opposé, le recours à des alternations minimales ne diffère pas significativement entre personnes affichant leur pratique et celles qui ne l'affichent pas ; il semblerait donc que la pratique plurilingue minimale relève d'une forme plurilingue moins affirmée et peut-être plus routinisée. Ceci concerne également la proportion d'insertions : les personnes qui n'affichent pas leur pratique de switcher recourent même plus souvent à des insertions ($\bar{x}=0,50$; $M=50$; $SD=0,37$) que les switchers déclarés ($\bar{x}=0,38$; $M=0,37$; $SD=0,35$) (voir annexe 51).

En ce qui concerne le choix de langue, aucune différence n'émerge entre les personnes indiquant mélanger les langues au sein même des messages et celles qui disent ne pas le faire.

L'on peut noter enfin que les personnes affichant leur pratique ($\bar{x}=0,35$; $M=0,25$; $SD=0,24$) switchent davantage que les personnes qui ne l'affichent pas ($\bar{x}=0,26$; $M=0,20$; $SD=0,17$) ($p<0,05$) (voir annexe 52).

2.6 Fréquence d'utilisation et recours à la saisie intuitive (T9)

Un test de Mann-Whitney montre que la fréquence d'utilisation, en termes d'envois par semaine, n'est liée à aucun type d'EAN particulier. Par ailleurs, l'expérience en termes d'envois hebdomadaires n'est liée ni à une préférence pour une langue spécifique ni à une densité d'EAN plus ou moins élevée.

Pour ce qui est de l'utilisation de T9, un test de Mann-Whitney illustre que les personnes utilisant différentes langues pour la rédaction de leurs messages utilisent moins la saisie intuitive ($\bar{x}=0,07$; $M=0$; $SD=0,20$) que les personnes qui changent moins souvent de langue principale ($\bar{x}=0,27$; $M=0,07$; $SD=0,36$) ($p<0,001$). Il semblerait donc que le recours à T9 soit évité dans un pattern plurilingue.

⁵ Aucune différence émerge entre les personnes indiquant changer de langues selon le destinataire et celles qui disent ne pas le faire en ce qui concerne les préférences en termes de langue. Tel est aussi le cas pour la densité d'EAN.

Lorsqu'on s'intéresse aux préférences linguistiques, on peut noter que les personnes utilisant T9 recourent moins à l'allemand et au suisse allemand ($\bar{x}=0,10$; $M=0$; $SD=0,21$) que les personnes qui disent ne pas utiliser T9 ($\bar{x}=0,17$; $M=0$; $SD=0,29$) ($p<0,05$). En revanche, les personnes utilisant T9 recourent davantage à l'anglais ($\bar{x}=0,74$; $M=0,88$; $SD=0,31$) que les personnes n'utilisant pas T9 ($\bar{x}=0,63$; $M=0,71$; $SD=0,38$) ($p<0,05$). La densité des EAN ne diffère pas entre les deux groupes (voir annexe 53).

3. Analyse de classification

Dans la prochaine étape, l'analyse consiste à nuancer les résultats proposés dans les sections précédentes en explorant la structure des données par une analyse de classification. Celle-ci permet de faire apparaître, sur les 180 personnes incluses dans l'analyse, certaines affinités de pratique propres à certains groupes.

La solution de classification retenue est celle de trois groupes qui peuvent être décrits de façon pertinente avec les variables regroupantes⁶. Si au vu de l'évolution du changement d'hétérogénéité une solution à quatre groupes semblerait préférable⁷, nous avons opté, pour des raisons de simplification de l'information, pour une solution à trois groupes où le plus petit groupe de l'étape précédente est inclus au groupe II⁸.

La fig. 22 illustre les trois groupes (I, II, III) et les caractéristiques respectives que l'analyse de classification laisse apparaître. Les insertions de noms et de noms propres figurent dans la même catégorie ; les insertions autres que nominales sont également regroupées. Les insertions de plusieurs items forment une seule catégorie (groupes nominaux et prépositionnels et autres insertions à plusieurs items). Le nombre d'individus qu'un groupe réunit est indiqué en dessus de chaque catégorie ($N=16$; $N=96$; $N=68$).

⁶ Un test de Kruskal-Wallis effectué pour comparer les différents groupes en rapport avec les variables regroupantes affiche des résultats significatifs pour les variables suivantes: messages autre langue principale ($p<0,001$), alternations complexes ($p<0,05$), alternations simples ($p<0,001$), alternations minimales ($p<0,001$), insertions noms ($p<0,001$), insertions autres ($p<0,001$): les groupes ne se distinguent pas de façon significative en ce qui concerne les insertions de plusieurs items.

⁷ Les différences entre les coefficients d'agglomération d'une étape à l'autre sont les suivantes: 6 groupes -> 5 groupes: 1,34; 5 groupes -> 4 groupes: 1,35; 4 groupes -> 3 groupes: 1,87; 3 -> 2 groupes: 2,99.

⁸ Il s'agissait d'un groupe de 10 personnes recourant avant tout à des changements de langue d'un message à l'autre.

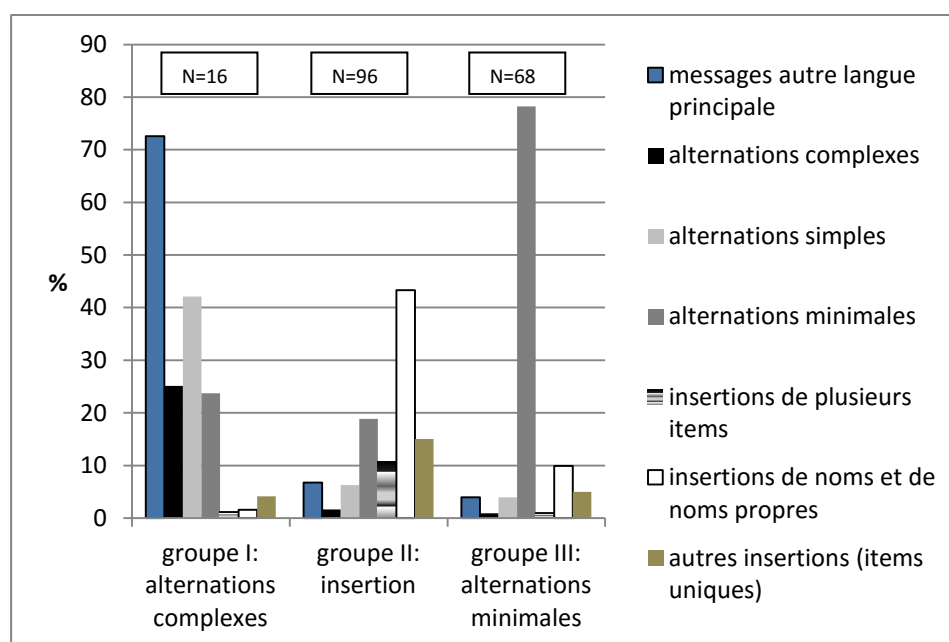


Fig. 22 : Les trois groupes de pratique du sous-corpus francophone

Les trois groupes I, II et III représentent des types de pratique distincts dont nous présentons ici les principales spécificités.

Le premier groupe, qui est aussi le plus petit (N=16) se caractérise tout d'abord par une proportion élevée de messages rédigés dans une langue autre que le français ($\bar{x}=0,73$; $M=0,9$; $SD=0,37$)⁹. Il s'agit aussi du groupe qui recourt le plus souvent à des alternations complexes (plus de 3 items) ($\bar{x}=0,25$; $M=0$; $SD=0,4$)¹⁰ et à des alternations simples (2 à 3 items) ($\bar{x}=0,42$; $M=0,29$; $SD=0,44$). Les alternations minimales sont elles aussi utilisées, mais moins fréquemment que dans le troisième groupe ; la différence avec le deuxième groupe n'est pas significative¹¹. Dans le premier groupe, les insertions de noms sont plus rares que dans le deuxième groupe, mais le taux n'est pas substantiellement inférieur au troisième¹². Les insertions d'autres items uniques (adverbes, adjectifs, verbes, conjonctions etc.) sont relativement rares¹³; les insertions de plusieurs items ne sont que peu utilisés¹⁴. Dans

⁹ Pour rendre compte des différences entre les trois groupes en lien avec une variable continue, dans le cas où la distribution de cette variable est non normale, le test appliqué est celui de Kruskal-Wallis. En ce qui concerne le recours à d'autres langues que le français comme langue principale, le test montre que la différence entre les trois groupes est significative ($\chi^2(2)=40,653$, $p<0,001$).

¹⁰ Notons que le test Kruskal-Wallis montre que la différence est significative dans l'ensemble ($\chi^2(2)=11,263$, $p<0,05$). L'effet semble provenir du groupe I.

¹¹ Le test de Kruskal-Wallis montre que si la différence entre les différents groupes (en ce qui concerne les alternations minimales) est significative ($\chi^2(2)=118,72$, $p<0,001$), l'effet provient du troisième groupe.

¹² Le test de Kruskal-Wallis montre que la différence est significative sur l'ensemble ($\chi^2(2)=46,45$, $p<0,001$) ; l'effet provient du deuxième groupe.

¹³ Notons que les trois groupes ne se distinguent pas en ce qui concerne le recours aux adjectifs, aux verbes, aux conjonctions et aux prépositions. En revanche, ils se distinguent en ce qui concerne les adverbes ($\chi^2(2)=9,42$, $p<0,05$) ; l'effet provient toutefois de la différence entre les groupes II et III.

l'ensemble, le groupe I affiche un faisceau de caractéristiques que nous subsumons sous l'étiquette *alternations complexes*.

Le deuxième groupe est le plus important d'un point de vue quantitatif (N=96). Il se caractérise par l'insertion massive de noms ($\bar{x}=30,2$; M=25; SD=31) et de noms propres ($\bar{x}=0,13$; M=0; SD=0,25) et par celle, moins importante, d'autres catégories (adverbes)¹⁵. Le recours aux alternations minimales est également observable, mais il est moins marqué que dans le groupe III. Le groupe II est donc principalement caractérisé par le recours à l'*insertion*.

Le troisième groupe (N=68) est constitué de personnes privilégiant les alternations minimales ($\bar{x}=0,78$; M=0,75; SD=0,20) ; de façon significative, il s'agit aussi du groupe où le recours à différentes langues principales est le moins habituel. Le groupe insère également des noms, mais moins que le groupe II. Le groupe III est donc caractérisé par le recours massif aux *alternations minimales*.

En outre des patterns formels propres aux groupes respectifs, nous présentons ici les préférences des trois groupes en termes de code linguistique. Un test de Kruskal-Wallis montre qu'il y a une différence significative entre les trois groupes de pratique en ce qui concerne la tendance à utiliser l'anglais ($p<0,001$) et l'allemand / le suisse allemand (regroupés) ($p<0,001$) ; la différence pour les autres langues n'est pas significative : le groupe I (alternations complexes) recourt moins souvent à l'anglais ($\bar{x}=0,17$; M=0; SD=0,39) que le groupe II (insertions; $\bar{x}=0,69$; M=0,75; SD=0,35). Dans le groupe III (alternations minimales), l'anglais est le plus utilisé ($\bar{x}=0,83$; M=1; SD=0,28). Le box-plot présenté dans la fig. 23 illustre l'inégalité des médianes entre types de pratique et la proportion de l'anglais en tant que langue des EAN.

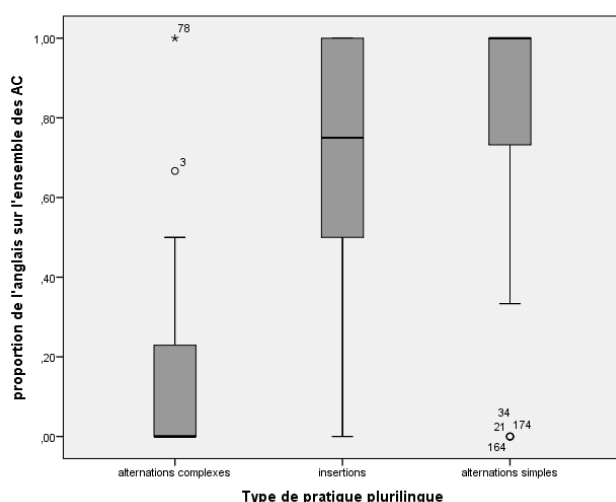


Fig. 23 : Box-plot des types de pratique en fonction de la présence de l'anglais en tant que langue des EAN

¹⁴ Il faut toutefois noter que la différence entre les groupes n'est pas significative pour les insertions des groupes prépositionnels et nominaux ainsi que pour les autres insertions à items multiples.

¹⁵ Le groupe II insère notamment plus d'adverbes que le groupe III.

Inversement, l'allemand standard et dialectal (réunis) sont plus souvent utilisés dans le groupe I ($\bar{x}=0,42$; $M=0,27$; $SD=0,45$) que dans le groupe II ($\bar{x}=0,12$; $M=0$; $SD=0,27$) et le groupe III ($\bar{x}=0,05$; $M=0$; $SD=0,11$). Les trois groupes ne se distinguent pas de façon significative en ce qui concerne la densité d'EAN en termes d'EAN par message.

Après la description des groupes de pratique proposée ici, la question est de savoir si les membres de ces espaces d'affinités font aussi partie de communautés distinctes que l'on peut notamment caractériser en termes socio-démographiques. Les prochaines sections sont consacrées à chacune des variables socio-démographiques prise en considération : sexe, groupe d'âge, langues premières (L1), plurilinguisme à l'extérieur du domicile ou non, pratique plurilingue affichée ou non, fréquence d'envoi et recours à la saisie intuitive T9.

Dans chaque section, nous caractérisons les groupes de pratique I (*alternations complexes*), II (*insertions*) et III (*alternations minimales*) que l'analyse de classification a laissé apparaître. Comme dans ce type d'analyse l'on croise des variables catégorielles (par exemple le groupe d'âge et le groupe de pratique), le test du khi carré est exécuté pour établir si les différences entre les groupes sont significatives ou non. L'échantillon étant plus petit que celui analysé précédemment, certaines catégories ont dû être regroupées afin que les conditions du test soient respectées¹⁶.

Nous proposons d'abord une vue d'ensemble des résultats sous forme de tableau (voir fig. 24) ; seuls les résultats statistiquement significatifs y sont repris. Le détail des résultats est présenté dans les sous-sections 3.1 à 3.8. La sous-section, dans laquelle le détail du résultat respectif est présenté, figure à côté du nom de catégorie. Un résumé est proposé en 4 (p. 233).

¹⁶ Les effectifs théoriques ne doivent pas être plus petits de 5 dans plus de 20 % des cas (cellules).

		Groupe I	Groupe II	Groupe III	Sur l'ensemble
sexe (3.1)					F : 73% H : 27%
groupe d'âge (3.2)		12-25 : 25% 26+ : 75%	12-25 : 62% 26+ : 38%	12-25 : 77% 26+ : 23%	12-25 : 64% 26+ : 36%
L1 3.3	fra	oui : 19%	oui : 92%	oui : 99%	oui : 88%
	gsw	oui : 69%	oui : 6%	oui : 4%	oui : 11%
plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile (3.4)		oui : 77 %	oui : 33%	oui : 35%	oui : 40%
indique changer de langue (3.5)					oui : 64%
indique mélanger les langues (3.5)					oui : 57%
fréquence d'utilisation (3.6)					1 à 10 : 24% 10 à 20 : 30% > 20 : 46%
T9 (3.6)		oui : 50%	oui : 76%	oui : 83%	oui : 76%
recours à l'anglais (3.7)		12%	72%	82%	70%
densité des EAN (3.8)		0,21	0,31	0,34	0,26

Fig. 24 : Vue d'ensemble sur les types de pratiques (corpus francophone) et leurs caractéristiques socio-démographiques

3.1 Sexe

Si le groupe III (alternations minimales) est celui qui comprend proportionnellement le plus d'hommes (33,8 %, contre 12 % pour le groupe I et 24 % pour le groupe II), le test du khi carré ne révèle aucune différence significative entre les groupes par rapport au sexe des participants.

3.2 Groupes d'âge

Les groupes de pratique I, II et III se distinguent en ce qui concerne les groupes d'âge (χ^2 (2, N=180)=15,4, $p<0,001$). La fig. 25 illustre cette différence ; il apparaît notamment que le groupe II (insertions) et le groupe III (alternations minimales) sont composés de plus de jeunes que le groupe I (alternations complexes).

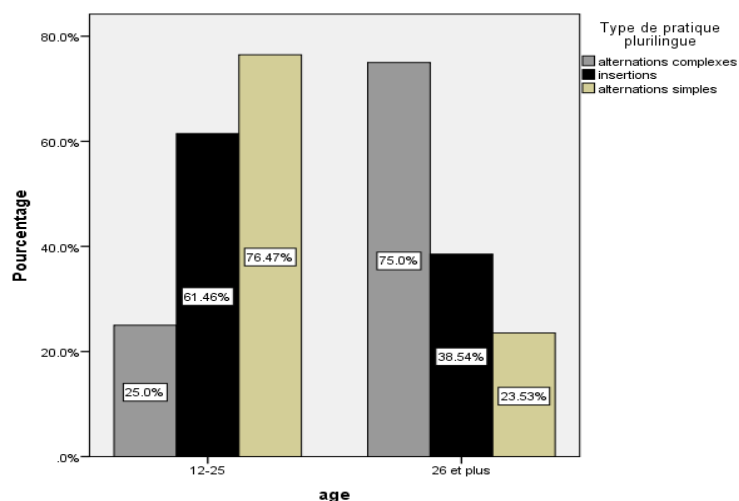


Fig. 25 : Type de pratique et groupe d'âge

3.3 L1

Les trois groupes de pratique I, II et III se distinguent en ce qui concerne les L1. Pour les personnes ayant indiqué le français, la différence entre les groupes est significative (χ^2 (2, N=180)=79,742, $p<0,001$) ; dans le premier groupe, seules 3 personnes (soit 18,8 %) ont indiqué le français comme langue pratiquée à domicile. Dans le groupe II (insertions), 91,7 % (N=88) sont francophones, dans le groupe III (alternations simples), ils sont 98,5 % (N=67) (voir annexe 54). Ce constat est confirmé par l'indication sur le suisse allemand comme L1 : le premier groupe est en effet majoritairement composé de dialectophones (68,8 %, N=11), alors que dans les deux autres groupes, ils sont largement minoritaires (6,3 %, N=6 pour le groupe I et 4,4 %, N=3 pour le groupe II) (voir annexe 55). Il faut souligner que cette structuration s'explique en partie par la situation diglossique en Suisse alémanique (voir premier volet, ch. I, section 5.2, p. 35 ; pour une analyse qui se focalise sur la Suisse romande, voir ch. IV, p. 235).

3.4 Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile

L'analyse de classification indique dans la même direction que le constat fait dans le test effectué sur l'ensemble des 180 participants (voir 2.5). En effet, les trois groupes de pratique de l'analyse de classification diffèrent en ce qui concerne l'utilisation de plusieurs langues à l'extérieur du domicile. Les membres du premier groupe affirment plus souvent que les autres pratiquer plusieurs langues à l'extérieur de chez eux (χ^2 (2, N=96)=8,829, $p<0,05$). Ils sont 76,9 % (N=10) à pratiquer plusieurs langues dans le premier groupe, alors qu'ils ne sont que 32,7 % (N=17) dans le deuxième et 35,5 % (N=11) dans le troisième groupe (voir annexe 56).

3.5 Pratique plurilingue affichée ou non

En ce qui concerne l'indication des participants sur leur pratique de changement de langue selon le destinataire, le groupe I indique le plus souvent recourir à différentes langues principales : 86,7 % (N=13) indiquent changer la langue selon le destinataire. Pour le groupe I, ils sont 62,5 % (N=60) et pour le groupe II 61,8 % (N=42). Ceci pointe dans la même direction que le constat que nous avons fait auparavant (voir section 2.5, p. 225), même si ici le test du khi carré ne révèle pas de différence significative entre les groupes.

3.6 Fréquence d'utilisation et recours à la saisie intuitive (T9)

Les trois groupes de pratique ne se distinguent pas en ce qui concerne la fréquence d'utilisation en termes d'envois par semaine ; c'est ce que montre un test du khi carré. Ceci confirme le constat fait dans la section 2.6 (p. 226).

Une différence entre les groupes émerge en ce qui concerne le recours à la saisie intuitive. Le groupe I qui recourt avant tout à des alternations complexes utilise moins souvent l'outil T9 (50 %, N=8) que

le groupe privilégiant les insertions (75,8 %, N=72) mais aussi que celui préférant les alternations simples (82,4 %, N=56) (voir annexe 57). Ceci confirme le résultat obtenu dans la section 2.6 (p. 226.)

3.7 Préférence linguistique

Les groupes affichent des préférences linguistiques distinctes : le groupe I (alternations complexes) recourt nettement moins à l'anglais comme langue des EAN ($\bar{x}=0,12$; $M=0$; $SD=0,24$) que les groupes II (insertions) ($\bar{x}=0,72$; $M=0,75$; $SD=0,29$) et III (alternations simples) ($\bar{x}=0,82$; $M=0,92$; $SD=0,28$) ($p<0,001$) (voir annexe 58).

3.8 Densité du recours aux EAN

Les trois groupes de pratique se distinguent en ce qui concerne la densité du recours aux EAN. Ainsi, le groupe I (alternations complexes) recourt moins souvent à des EAN par message ($\bar{x}=0,21$; $M=0,20$; $SD=0,14$) que les groupes II (insertions) ($\bar{x}=0,31$; $M=0,20$; $SD=0,23$) et III (alternations simples) ($\bar{x}=0,34$; $M=0,25$; $SD=0,05$) ($p<0,05$) (voir annexe 59)¹⁷.

4. Synthèse des régularités sociolinguistiques dans le sous-corpus francophone

L'analyse de classification que nous avons effectuée a permis de dégager trois espaces d'affinités différents correspondant en partie à des groupes socio-démographiques distincts (pour une vue d'ensemble voir fig. 19 *supra*).

D'un côté, le groupe I, qui se caractérise par le déploiement combiné de changements fréquents de langues principales et d'alternations complexes (plus de 4 items), se compose de personnes moins jeunes, plus souvent dialectophones et plus souvent plurilingues que les autres groupes. Il s'agit aussi d'un groupe qui, pour recourir à ce pattern plurilingue, semble plutôt éviter le recours à la saisie intuitive.

Les groupes II et III affichent une composition socio-démographique sensiblement différente de celle du groupe I. Ils comprennent des individus plus jeunes, plus souvent francophones et moins souvent plurilingues. Il s'agit aussi de personnes qui recourent plus à la saisie intuitive. La différence entre les groupes II et III est de nature graduelle : toutes les caractéristiques socio-démographiques du groupe II sont encore plus marquées pour le groupe III. Ce dernier est donc composé de plus de jeunes et de plus de francophones que le groupe II. De façon intéressante, les groupes de pratiques I à III ne se distinguent pas en ce qui concerne la composition en termes de sexe ou la fréquence d'utilisation (en termes d'envois hebdomadaires).

¹⁷ Ceci est notamment lié au fait que l'alternation complexe occupe une plus grande partie du message et qu'elle peut donc être, par nature, moins souvent utilisée au sein même d'un message.

Les analyses faites sur les 180 personnes comme ensemble (et donc indépendamment des trois groupes), confirment que le recours aux alternations minimales est une pratique privilégiée par les moins de 25 ans francophones alors qu'à l'opposé, le recours à différentes langues principales est une pratique plus déployée par les plus âgés, par les dialectophones et par les plurilingues (plusieurs L1). Les alternations complexes (4 items et plus) sont aussi plus souvent réalisées par les plurilingues (plusieurs L1) que par les monolingues.

En ce qui concerne les préférences en termes de langue, l'on peut noter que si l'anglais est toujours la ressource dominante, sa popularité est encore plus marquée auprès des hommes, des jeunes, des francophones et des monolingues qu'auprès des femmes, des moins jeunes, des dialectophones et des plurilingues.

De façon significative, il ressort de la description des régularités sociolinguistiques des pratiques plurilingues dans notre corpus que le pattern formel que nous avons étiqueté de *bricolage plurilingue* dans le deuxième volet de ce travail représente un type de pratique plurilingue original, peu décrit par la recherche jusqu'ici : le recours à des insertions et à des briques communicationnelles (alternations minimales), en particulier, ne semblerait pas représenter l'apanage de personnes utilisant régulièrement différentes langues dans leurs pratiques quotidiennes mais serait aussi un comportement propre à des personnes (notamment francophones) qui ne se considèrent elles-mêmes pas forcément comme plurilingues.

Chapitre IV. L'effet de la situation diglossique en Suisse alémanique et focalisation sur les Suisses romands

Les analyses réalisées dans les sections précédentes laissent apparaître une ligne de séparation passablement nette entre d'une part des participants avant tout dialectophones et souvent plurilingues déployant des pratiques plurilingues plus complexes, et d'autre part des participants francophones plus souvent monolingues qui recourent à des formes plutôt minimales de plurilinguisme.

À ce stade du travail, il est essentiel de rappeler que cette opposition est largement due à la présence de situations sociolinguistiques sensiblement différentes entre les domaines alémaniques et romands de la Suisse. Comme développé dans la partie introductive de ce travail, la Suisse alémanique est marquée par une situation diglossique que la Suisse romande ne connaît plus (voir premier volet, ch. I, section 5.2, p. 35) ; ayant des compétences en allemand standard et en suisse allemand, les Alémaniques peuvent choisir entre (au moins) deux variétés ; en quelque sorte « bilingues dans leur propre langue »¹, les individus suisses alémaniques sont donc inévitablement plus plurilingues que les Romands : nos analyses montrent que cela se reflète tant au niveau des pratiques telles que nous les avons observées (par exemple plus de messages dans une autre langue principale), qu'au niveau des indications des participants à propos de leurs pratiques (notamment en ce qui concerne le nombre de langues utilisées en public).

S'il est vrai que la prise en compte des deux variétés de l'allemand est empiriquement adéquate en ce qu'elle rend compte de la réalité sociolinguistique de la Suisse alémanique, il peut s'avérer intéressant d'explorer les données en se focalisant sur les cas de personnes francophones uniquement : est-ce qu'au sein de la population francophone (et non, en plus, dialectophone) les pratiques sont socio-démographiquement structurées ? Les sous-sections suivantes sont consacrées à cette question.

1. Les données analysées

La troisième analyse cherche à offrir des éléments de réponse sur les différents types de pratique plurilingues que l'on peut identifier dans le corpus de Romands non dialectophones ; les variables choisies pour la caractérisation des pratiques ainsi que les variables indépendantes sont les mêmes que présentées dans l'analyse précédente (voir ch. I, section 2.2, p. 203).

Nous concentrons cette fois l'analyse sur les personnes n'ayant pas indiqué le suisse allemand comme langue première et habitant des communes à dominance francophone. L'identification de la langue prédominante des communes respectives est établie grâce à l'indication du participant à

¹ La formule est forgée par l'auteur suisse alémanique Hugo Loetscher ; voir Loetscher (2009).

propos du code postal de son domicile (voir annexe 2) ; la prédominance se base sur le recensement fédéral de l'Office fédéral de la Statistique en 2010² qui spécifie la langue dominante pour chaque commune suisse (allemand, français, italien ou romanche). A été retenue comme dominante toute langue nationale que plus de 70% des personnes interrogées dans une commune ont indiquée comme celle dans laquelle elles « pensent la plupart du temps » ou laquelle elles « maîtrisent le mieux ».

Cette focalisation permet d'exclure les plurilingues francophones/dialectophones qui expliquent en grande partie la structure des données dans les étapes d'analyse précédentes. Logiquement, la catégorie de la L1 n'est donc pas incluse dans l'évaluation quantitative dans ce qui suit. Notons que nous utilisons le terme *Romands non dialectophones* pour nous référer aux personnes incluses dans cette focalisation analytique ; pour simplifier la lecture, le terme « Romand » est parfois aussi utilisé, les guillemets sont alors maintenus pour marquer l'utilisation spécifique que nous en faisons. L'analyse se focalise sur 113 individus ayant tous, comme dans les analyses précédentes, envoyé au moins 3 messages.

Nous proposons d'abord une évaluation des différentes variables indépendantes sur l'ensemble des 113 personnes (section 2) pour proposer ensuite une analyse de classification permettant de nuancer les résultats (section 3).

2. Test sur l'ensemble du set de données

Cette section rend compte des tests effectués pour vérifier si les classes d'individus se comportent de la même manière en ce qui concerne les variables dépendantes prises en compte. Les tests que nous utilisons permettent de comparer des groupes en lien avec une variable continue lorsque la distribution de cette variable est non normale (voir ch. I, section 2.4, p. 205).

Nous présentons d'abord une vue d'ensemble tabulaire sur les résultats principaux (voir fig. 26) ; les résultats statistiquement significatifs uniquement sont repris ici. La sous-section, dans laquelle le détail du résultat respectif est présenté, figure à côté du nom de catégorie.

² https://www.atlas.bfs.admin.ch/maps/13/fr/3561_3070_104_70/3007.html (1.1.2016).

		prop alt min	prop alt simples	prop alt complex	prop ins (divers)	prop messages autre langue	recours à l'anglais	densité d'EAN
Sexe (2.1)							F : ita ³ H : eng	
Groupe d'âge (2.2)		12-25 : 54% 26+ : 29%				12-25 : 2% 26+ : 5%		12-25 : 0,34 26+ : 0,26
Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile (2.3)								
Pratique plurilingue affichée ou non (2.4)	indique changer de langue selon le destinataire	non analysé	non analysé	non analysé	non analysé	oui : 4% non : 0,3%		
	indique mélanger les langues au sein même de messages		oui : 8% non : 7%	oui : 3% non : 2%		non analysé		oui : 0,36 non : 0,25
Fréquence d'utilisation (2.5)								
Recours à la saisie intuitive (T9) (2.5)			oui : 6 % non : 15%					

Fig. 26 : Résumé des résultats (tests sur l'ensemble du corpus « romand »)

2.1 Sexe

La refocalisation sur des participants romands non dialectophones ne change pas le constat fait dans l'analyse précédente. Les tests de Mann-Whitney révèlent que les genres ne se distinguent pas en ce qui concerne la propension à utiliser un certain type d'EAN : la proportion d'insertions, d'alternations simples, minimales et complexes ne diffèrent pas entre hommes et femmes. Ceci vaut aussi pour la proportion de messages rédigés dans une autre langue que le français.

Ici aussi, le sexe semble toutefois représenter un facteur décisif dans le choix de langue : les femmes « romandes » utilisent en effet plus l'italien ($\bar{x}=0,07$; $M=0$; $SD=0,17$) que les hommes ($\bar{x}=0,003$; $M=0$; $SD=0,02$) ($p<0,05$) même si l'anglais reste pour les deux groupes la langue la plus utilisée⁴. En ce qui

³ Il s'agit d'une préférence relative ; l'anglais reste dans les deux groupes la langue la plus utilisée.

⁴ 74 % des EAN pour les femmes, 86 % pour les hommes.

concerne la densité d'EAN (en termes d'élément par message), les hommes et les femmes ne se distinguent pas de manière significative⁵.

2.2 Groupes d'âge

Comme dans les analyses précédentes, un test de Mann-Whitney montre que les groupes d'âge ne se comportent pas de la même manière : les personnes de 12 à 25 ans utilisent plus d'alternations minimales ($\bar{x}=0,54$; $M=0,50$; $SD=0,31$) que les plus de 25 ans ($\bar{x}=0,29$; $M=0,15$; $SD=0,36$) ($p<0,001$). La différence semble même être plus marquée ici (voir section ch. III, 2.2, p. 223). Les plus de 25 ans semblent recourir à des formes plus complexes, et utilisent plus souvent des langues principales différentes ($\bar{x}=0,05$; $M=0$; $SD=0,04$) que les personnes de 12 à 25 ans ($\bar{x}=0,02$; $M=0$; $SD=0,09$) ($p<0,05$) ; avec l'absence des dialectophones, la différence entre les groupes d'âge est toutefois fortement réduite (voir section ch. III, 2.2, p. 223).

Contrairement à l'analyse sur le corpus francophone, l'analyse du corpus de Romands non dialectophones montre que les groupes d'âge ne se distinguent pas en ce qui concerne le choix de langue : il apparaît que la préférence des plus de 25 ans pour d'autres langues que l'anglais (l'allemand et le suisse allemand notamment) est donc liée à la communauté dialectophone.

En revanche, une tendance reste inchangée : les deux groupes ne se comportent pas de la même manière en ce qui concerne la densité d'EAN : les personnes de 12 à 25 ans switchent en effet plus souvent ($\bar{x}=0,34$; $M=0,25$; $SD=0,19$) que les plus de 25 ans ($\bar{x}=0,26$; $M=0,17$; $SD=0,20$) (voir annexe 61).

2.3 Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile

Il apparaît que les personnes romandes non dialectophones ayant indiqué pratiquer plusieurs langues à l'extérieur de chez eux ne déploient pas de formes d'EAN différentes que les personnes qui ne font pas une telle indication ; l'effet noté auparavant semble donc lié aux plurilingues dialectophones (voir ch. III, section 2.4, p. 225).

En ce qui concerne le choix de langue, les personnes romandes non dialectophones mais plurilingues n'affichent pas de préférence spécifique : en cela, l'analyse confirme que la préférence des plurilingues pour d'autres langues que l'anglais est liée à la communauté dialectophone et à l'utilisation de l'allemand (voir ch. III, section 2.4, p. 225).

⁵ L'on obtient une moyenne de 0,4 ($M=0,35$; $SD=0,33$) pour les femmes et de 0,35 ($M=0,33$; $SD=0,33$) pour les hommes. La différence entre les groupes n'est toutefois pas significative.

2.4 Pratique plurilingue affichée ou non

Les personnes indiquant changer de langue selon le destinataire changent plus souvent de langue principale ($\bar{x}=0,04$; $M=0$; $SD=0,08$) que les personnes qui disent ne pas le faire ($\bar{x}=0,003$; $M=0$; $SD=0,01$) ($p<0,05$) (voir annexe 62). Notons toutefois que l’affichage de la pratique est bien moins marqué lorsqu’on focalise l’analyse sur les Romands non dialectophones que dans l’analyse précédente (voir ch. III, section 2.5, p. 225).

L’indication à propos du mélange des langues au sein même des messages laisse apparaître une image comparable à celle présentée plus haut (voir section ch. III, 2.5, p. 225) : ainsi le recours aux alternations complexes et aux alternations simples relèvent d’une pratique davantage affichée que les autres formes d’EAN (insertions, alternations minimales). Par ailleurs, comme dans l’analyse précédente, les personnes ayant indiqué mélanger les langues dans leurs messages l’utilisent davantage ($\bar{x}=0,36$; $M=0,27$; $SD=0,21$) que les personnes n’ayant pas fait l’indication ($\bar{x}=0,25$; $M=0,27$; $SD=0,21$) ($p<0,05$) (voir annexe 63).

2.5 Fréquence d’utilisation et recours à T9

La fréquence d’utilisation n’est liée à aucun type d’EAN spécifique (voir ch. III, section 2.6, p. 226). Les personnes « romandes » utilisant différentes langues pour la rédaction de leurs messages recourent par ailleurs ni plus ni moins à la saisie intuitive que les personnes qui changent moins souvent de langue principale. Il en est de même pour les insertions et les alternations minimales, mais pas pour les alternations simples : le recours à des alternations simples (de 2 à 3 items) semble en effet possiblement freiner le recours à T9 (voir annexe 64).

3. Analyse de classification

La refocalisation de l’analyse de classification sur les participants romands non dialectophones ($N=113$) semble illustrer que l’on peut résumer le comportement plurilingue à deux patterns dominants. La solution avec deux groupes est suggérée par l’évolution du changement d’hétérogénéité⁶ et se justifie aussi par le fait qu’à l’étape précédente (solution avec trois groupes), la solution comporte un groupe avec 4 individus seulement ; les très petits groupes sont généralement évités en analyse de classification (Hair & al 2010, 538).

Les deux groupes renvoient à deux patterns distincts, à savoir à un pattern à dominance insertionnelle et à un pattern où les alternations minimales sont préférées⁷.

⁶ Les différences entre les coefficients d’agglomération d’une étape à l’autre sont les suivantes: 6 groupes -> 5 groupes: 0,79; 5 groupes -> 4 groupes: 0,86; 4 groupes -> 3 groupes: 1,16; 3 -> 2 groupes: 1,25; 2 groupes -> 1 groupe: 4,01.

⁷ Un test de Mann-Whitney montre qu’il y a des différences significatives entre les deux groupes en ce qui concerne les variables suivantes : proportion alternations minimales ($<0,001$), proportion insertions ($<0,001$). Les différences en ce qui

Ainsi, le pattern sur lequel nous avons apposé l'étiquette « alternations complexes » dans l'analyse de classification précédente (voir ch. III, section 3, p. 227) et qui regroupait davantage de dialectophones et de personnes de plus de 25 ans que les autres groupes, n'apparaît plus ici. La communauté étudiée dans l'analyse de classification présente ne recourt donc que très peu à des alternations complexes et à des changements de langue entre messages ; les deux patterns retenus représentent deux éléments de la facette minimale du bricolage plurilingue tel que nous l'avons décrit dans le deuxième volet de ce travail. Leurs caractéristiques principales sont illustrées dans la fig. 27.

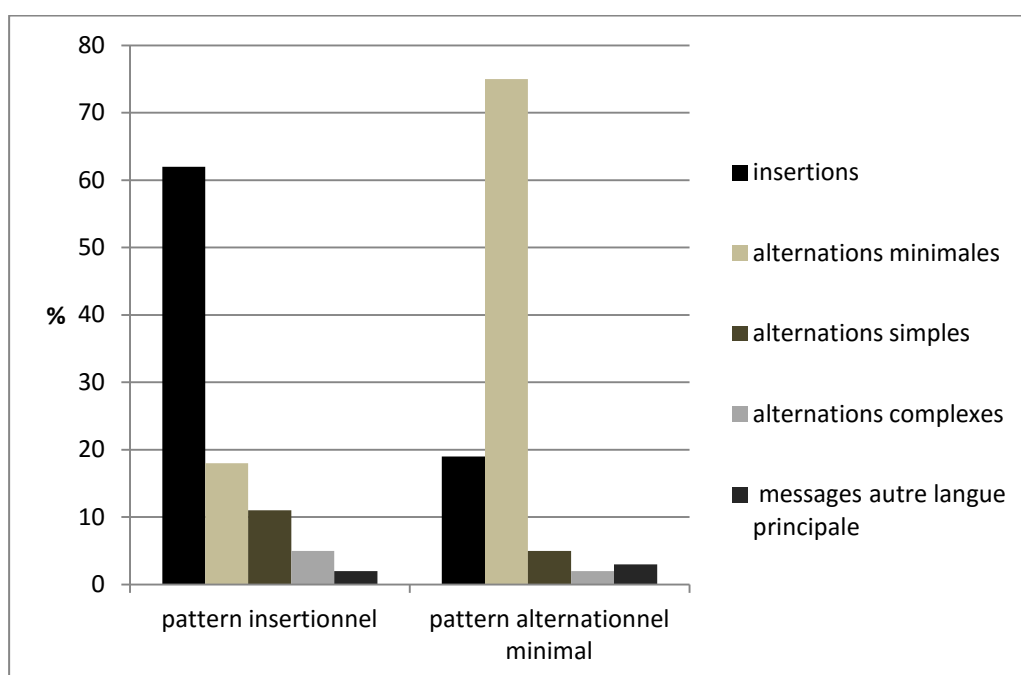


Fig. 27 : Les deux groupes de pratique parmi les « Romands » switcheurs

Le premier groupe, composé de 58 personnes se caractérise par le recours massif à l'insertion ($\bar{x}=0,61$; $M=0,61$; $SD=0,29$) ; plus spécifiquement, il s'agit surtout de noms ($\bar{x}=0,24$), de noms propres ($\bar{x}=0,17$), mais aussi d'adjectifs ($\bar{x}=0,05$), d'adverbes ($\bar{x}=0,05$) et de verbes ($\bar{x}=0,02$). Ce pattern insertionnel s'oppose à celui du second groupe, composé de 55 personnes, qui recourt très massivement à des alternations minimales ($\bar{x}=0,75$; $M=0,67$; $SD=0,21$).

De façon intéressante, les préférences linguistiques ne sont pas identiques dans les deux groupes : dans le pattern insertionnel, le recours à l'allemand est plus fréquent ($\bar{x}=0,14$; $M=0$; $SD=0,21$) que dans le pattern alternationnel minimal ($\bar{x}=0,04$; $M=0$; $SD=0,10$). Pour ce dernier pattern, le recours à l'anglais est plus massif.

concerne la proportion de messages dans une langue principale que le français ($p=0,19$) ainsi que la proportion des alternations complexes ($p=0,58$) ne sont pas significatives. Une légère différence est visible en ce qui concerne la proportion des alternations simples ($p=0,05$).

En ce qui concerne la composition socio-démographique des groupes, il apparaît que les deux patterns sont déployés de façon comparable par les femmes et les hommes ; ceci confirme les observations faites auparavant (voir ch. III, section 3.1, p. 231). Les deux groupes de pratiques se distinguent en revanche en ce qui concerne l'appartenance à un groupe d'âge : ainsi, le groupe de pratique déployant des alternations minimales est composé de plus d'individus de 12 à 25 ans (80 % ; N=44) que le groupe déployant avant tout des insertions (51,7 % ; N=30 ; voir annexe 65). Une différence apparaît aussi en termes de densité d'EAN : le groupe I utilise moins d'éléments par message ($\bar{x}=0,27$; $M=0,19$; $SD=0,19$) que le groupe II ($\bar{x}=0,35$; $M=0,25$; $SD=0,21$) ($p<0,05$).

Les autres variables socio-démographiques ne permettent pas de distinguer les deux groupes de pratiques : il apparaît que ni le fait de pratiquer plusieurs langues à l'extérieur du domicile, ni la fréquence d'utilisation ou encore le recours à la saisie intuitive sont des variables qui permettent de différencier socio-démographiquement le pattern insertionnel du pattern alternationnel minimal. Il en est de même pour l'indication à propos des propres pratiques plurilingues (changement de langue selon le destinataire ; mélange de langues).

Chapitre V. De la description de structures sociales à l'identité comme accomplissement

1. Synthèse des régularités sociolinguistiques : approcher l'identité dans une perspective à vol d'oiseau

L'objectif de ce troisième volet a été d'explorer les faisceaux de caractéristiques que les participants recourant à des types de pratiques spécifiques ont en commun. Nous y avons apporté des éléments de réponses sur les possibles implications socio-identitaires des pratiques plurilingues dans notre corpus en faisant le lien entre les régularités formelles, décrites dans le deuxième volet, et les profils socio-démographiques des participants.

Le dispositif d'analyse des régularités sociolinguistiques, qui s'est décliné en trois étapes portant sur trois ensembles du corpus *sms4science.ch*, a permis de circonscrire certaines caractéristiques des différents espaces d'affinités que nous retrouvons dans nos données. Quatre éléments descriptifs centraux ressortent de nos analyses ; ils ont trait (1) au sexe des participants, (2) à leur appartenance à un groupe d'âge, (3) à leur profil linguistique et (4) à l'affichage de la pratique respective.

Il apparaît tout d'abord que le sexe (1) ne joue pas un rôle majeur dans la structuration socio-démographique de nos données. Certes, sur l'ensemble du corpus *sms4science.ch*, une légère différence émerge entre hommes et femmes : il ressort de nos analyses que le recours massif des EAN est davantage déployé par les femmes alors que le changement de langues entre messages est plus souvent réalisé par des hommes (voir ch. II, section 3.1, p. 214). Toutefois, la différence, bien que statistiquement significative, ne semble pas marquée¹.

La différence disparaît d'ailleurs lorsqu'on focalise l'analyse sur les messages rédigés en français : les femmes et les hommes affichent des densités d'EAN (en termes d'éléments par message) comparables ; par ailleurs, ils ne se distinguent pas dans leur manière de recourir à différents types d'EAN (alternations minimales, simples, complexes et insertions). En termes de préférence linguistique une différence ressort : si dans l'ensemble l'anglais reste la langue préférée des participants déployant des pratiques plurilingues, l'italien semble plus utilisé par les femmes que par les hommes (voir ch. III, section 2.1, p. 222). Ces constats concernant la densité d'EAN et la manière de switcher restent inchangés lorsque l'on s'intéresse uniquement aux participants « romands » (voir ch. IV, section 2.1, p. 237).

Cette analyse semble donc indiquer que l'italien représente possiblement une ressource d'un « écrire féminin » dans notre corpus ; comme les termes utilisés sont par exemple *baci* ('bisous'), *bella/bello*

¹ Les femmes recourent à des EAN en moyenne dans 27 % de leurs messages alors que les hommes y recourent en moyenne dans 24 % de leurs messages.

('beauté'), *amore* ('amour') ou *ti amo* ('je t'aime')), on pourrait suggérer qu'il s'agit d'une ressource liée à une sorte d'écriture de l'affectivité.

L'appartenance aux groupes d'âge (2) représente un élément clef dans la structuration socio-démographique de nos données. Ainsi, les analyses effectuées sur les trois ensembles permettent de dire que le pattern plurilingue minimal, tel que décrit plus haut (voir deuxième volet), peut être associé à une communauté dont les membres sont plutôt jeunes (personnes de 12 à 25 ans). Ainsi, le recours aux formes plurilingues les plus complexes, à savoir le changement de langue d'un message à l'autre, est bien plus fréquent auprès des plus de 25 ans qu'auprès des plus jeunes (voir ch. II, section 2.2, p. 209, ch. III, section 2.2, p. 223 et ch. IV, section 2.2, p. 238). Ces derniers sont en revanche fortement représentés, sur l'ensemble du corpus *sms4science.ch*, dans des patterns où les EAN sont massivement utilisés (voir ch. II, section 3.2, p. 214). L'analyse focalisée sur le corpus de messages ayant le français comme langue principale (voir ch. III, section 2.2, p. 223 et section 3.2, p. 231) ainsi que celle qui porte sur les participants romands non dialectophones uniquement (voir ch. IV, section 2.2, p. 238 et section 3, p. 239) montrent que le recours à ces briques communicationnelles que représentent les alternations minimales est particulièrement prisée par les plus jeunes, ce qui explique aussi en partie une densité d'EAN plus élevée pour ce groupe (voir ch. III section 2.2, p. 223 et ch. IV, section 2.2, p. 238). Nos analyses montrent également que les plus jeunes ont une préférence pour l'anglais qui semble encore plus marquée que chez les plus de 25 ans, même si cette différence s'estompe lorsqu'on focalise l'analyse sur les Romands non dialectophones uniquement (voir section ch. IV, section 2.2, p. 238).

Le recours à des briques communicationnelles, en particulier anglaises, semble donc associé à une communauté de jeunes bricoleurs linguistiques pour qui le déploiement d'éléments comme par exemple *Yo* (anglais, 'salut'), *enjoy* (anglais, 'profite bien') ou encore *besito* (espagnol 'bisous'), *lol* (pour *laughing out loud*, anglais 'rire à gorge déployée') et *cya* (pour *see you*, anglais 'à plus'), pourrait représenter une pratique langagière partagée.

En plus de l'âge, le profil linguistique des participants (3) semble expliquer en grande partie la structuration socio-démographique de nos données. Ceci concerne tout particulièrement la L1 des participants. Sur l'ensemble du corpus *sms4science.ch*, il apparaît que les personnes ayant indiqué le français comme L1 recourent moins souvent à des pratiques plurilingues que les personnes ayant indiqué le suisse allemand comme L1 ; ceci concerne autant les EAN que le changement de langue d'un message à l'autre (voir ch. II, section 2.3, p. 210) ; ce constat d'un pattern davantage plurilingue chez les dialectophones que chez les francophones se reflète aussi dans l'analyse à propos du sous-corpus composé de messages ayant le français comme langue principale : ainsi, les francophones semblent privilégier les alternations minimales alors que les alternations complexes (4 items et plus)

et simples (2 à 3 items) sont plus souvent utilisées par les dialectophones (voir ch. III, section 2.3, p. 224 et section 3.3, p. 232). Par opposition aux changements de langues, aux alternations complexes, simples et minimales, il faut noter que le recours aux insertions ne semble pas lié à la L1 mais qu'elle constitue une pratique partagée tant par les dialectophones que par les francophones.

Il importe de rappeler à ce stade que les différences dans les pratiques entre les personnes de différentes L1 apparaissent vraisemblablement liées à des situations sociolinguistiques distinctes et notamment à la situation diglossique qui prévaut en Suisse alémanique (voir ch. IV, p. 235 ; voir aussi premier volet, ch. I, section 5.2, p. 35 pour une présentation de la situation sociolinguistique suisse). Cette situation diglossique semble également se refléter dans une proportion plus faible de l'anglais comme langue des EAN auprès des dialectophones : alors que ces derniers peuvent switcher entre allemand standard, suisse allemand et d'autres langues encore, les francophones ne disposent généralement plus de cette possibilité d'alterner entre différentes variétés (entre standard et dialecte, voire entre différents dialectes) et privilégient d'autres langues, notamment l'anglais comme langue des EAN (voir Cathomas & al 2015b pour une observation comparable).

L'effet de contraste entre les communautés dialectophones et francophones se retrouve aussi lorsqu'on s'intéresse à un autre aspect du profil linguistique des participants, à savoir l'indication sur l'utilisation ou non de plusieurs langues à l'extérieur du domicile. Si l'analyse du corpus *sms4science.ch* dans son ensemble suggère que les personnes s'affichant plurilingues déploient des pratiques plurilingues plus riches (voir ch. II, section 2.4, p. 210 et section 3.4, p. 216) que les personnes monolingues, ce lien en apparence évident ne peut être considéré comme donné. Certes, la focalisation sur les messages ayant le français comme langue principale suggère, elle aussi, que le pattern plurilingue le plus complexe est déployé par des personnes indiquant pratiquer plusieurs langues. Mais ici encore, l'effet semble provenir des personnes dialectophones (et plurilingues ; voir ch. III, section 3.4, p. 232). En recentrant l'analyse sur les participants romands non dialectophones uniquement, le fait de pratiquer plusieurs langues ou non à l'extérieur du domicile ne semble pas lié à un pattern plurilingue spécifique (voir ch. IV, section 2.3, p. 238).

Cette observation est intéressante en ce qu'elle constitue un indice essentiel pour dire que la pratique plurilingue minimale (combinant insertions et alternations minimales) ne semble pas liée à une communauté dont les membres recourent, à l'extérieur de la communication par texto, à deux ou plusieurs langues dans leurs pratiques communicationnelles quotidiennes. Nos analyses suggèrent en effet que le plurilinguisme n'est pas l'apanage des « plurilingues » dans un sens restrictif du terme mais qu'il est souvent aussi utilisé par des personnes qui déploient d'autres

langues (et notamment l'anglais) en dépit de pratiques plurilingues autrement relativement limitées. Le bricolage plurilingue dans la communication par texto représenterait donc un élément constitutif d'un répertoire partagé par des jeunes texteurs « Romands », et ce indépendamment de leur utilisation de langues étrangères en dehors de la communication par texto.

Les participants considèrent-ils alors eux-mêmes qu'ils ont recours à des éléments qui relèveraient d'une langue étrangère (4) ? Une image intéressante émerge à ce propos. Au niveau du corpus *sms4science.ch* dans son entièreté, tant le recours à des EAN que le changement de langue apparaissent comme pratiques affichées par les participants : les deux types de pratiques sont davantage déployées par les personnes qui indiquent y recourir que par les personnes qui ne font pas une telle indication (voir ch. II, section 2.5, p. 210, section 3.5, p. 217). L'analyse du sous-corpus francophone révèle une image comparable mais permet de faire des observations plus nuancées, notamment grâce aux catégories d'annotation que nous avons appliquées à ce niveau. En effet, il apparaît que les formes plurilingues les plus étendues (changements de langue d'un message à l'autre, alternations complexes), mais aussi les alternations simples (2-3 items) représentent des formes déployées par des participants qui disent mélanger les langues dans leurs messages. Par opposition, les insertions, mais aussi les alternations minimales sont utilisées de façon comparable par des personnes qui disent switcher et par celles qui disent ne pas le faire (voir ch. III, section 2.5, p. 225 et section 3.5, p. 232) ; ceci est confirmé lorsque nous focalisons l'analyse sur les participants romands non dialectophones (voir ch. IV, section 2.4, p. 239).

En cela, la pratique plurilingue minimale est susceptible de représenter un pattern illustrant que les participants traitent les ressources dont il est composé comme routinisées, comme quelque chose « qui va de soi » et qu'ils s'orientent donc possiblement vers l'utilisation d'insertions et de briques communicationnelles comme relevant d'une normativité partagée (voir premier volet, ch. I, section 8, p. 82).

2. Un changement de perspective : le bricolage plurilingue comme ressource d'une identité qui s'accomplit

Pour résumer les régularités sociolinguistiques des pratiques plurilingues dans notre corpus, l'on peut retenir deux points centraux. D'une part, les formes plus complexes sont déployées avant tout par des personnes plurilingues de plus de 25 ans qui sont le plus souvent dialectophones et qui affichent leur pratique plurilingue ; ce groupe représente une minorité des participants ayant rédigé des messages en français. Par opposition, le pattern de type minimal, qui apparaît largement dominant dans notre corpus, semble représenter une pratique partagée par une communauté dont les membres sont de jeunes « Romands » (des deux sexes) et qui ne peuvent pas être considérés (et

surtout : qui ne se considèrent pas toujours eux-mêmes) comme plurilingues dans un sens restrictif du terme.

L'observation, d'un point de vue étiq, de l'utilisation cumulée de certaines ressources plurilingues, ainsi que de leur association récurrente à certains groupes, semble suggérer que le bricolage plurilingue, notamment pour ce qui relève du volet minimal de ce pattern, pourrait constituer, d'un point de vue émiq cette fois, une ressource par laquelle les participants non nécessairement plurilingues affichent leur inscription dans une certaine catégorie collective.

Un changement de perspective sur la catégorie de l'identité, un « décentrement » du regard (Moïse 2009, 185), peut être utile pour approfondir une telle interprétation des pratiques plurilingues : en plus de considérer le déploiement de briques plurilingues comme corollaire d'une « appartenance » à un groupe social (voir la notion de « language-reflects-society » critiquée par Cameron 1990 ; voir aussi Androutsopoulos 2011) ; nous cherchons donc, dans les deux prochains volets de ce travail, à réorienter notre regard et à considérer le bricolage plurilingue aussi comme ressource que les participants déploient pour *accomplir* leur identité sociale (voir premier volet, ch. II, section 8, p. 82 et section 9, p. 90).

Nous y explorons les implications des pratiques plurilingues, et en particulier du bricolage plurilingue, comme ressource permettant aux individus de se situer par rapport à leur dire et par rapport à leur interlocuteur et, par là, de *construire* leur rapport à des catégories socio-identitaires plus larges.

Dans le quatrième volet, nous abordons le bricolage plurilingue comme ressource utilisée par les participants pour se positionner à un niveau tant discursif qu'interpersonnel et macro-social (notamment dans la perspective du *stancetaking* ; voir Du Bois 2007; Jaffe 2009b) ; sur la base de l'observation cumulée d'instances d'éléments allogènes et de leurs possibles implications socio-pragmatiques, nous viserons à broser le tableau du potentiel des pratiques plurilingues comme ressource de positionnement et de catégorisation.

Dans le cinquième volet, nous chercherons à faire davantage coïncider notre regard avec celui des participants en considérant, d'un point de vue émiq, comment les catégories, linguistiques et socio-identitaires, sont rendues pertinentes au cours d'interactions situées. Nous nous efforcerons alors à rendre compte de la pertinence des catégorisations par la mise en lumière de leur conséquence procédurale sur la suite de l'interaction (dans la perspective de la *membership categorization analysis* ; voir Sacks 1972, 1979; Mondada 2007; Pepin 2007).

Quatrième volet : Le bricolage comme ressource de catégorisation pluridimensionnelle

Chapitre I. Introduction

Une fonction régulièrement associée à l'utilisation de ressources plurilingues est celle d'indexer une affiliation à des identités collectives. Comme nous l'avons évoqué dans le premier volet de ce travail, il demeure toutefois délicat d'établir la façon la plus pertinente d'envisager le lien entre ressources plurilingues et leurs implications d'ordre socio-identitaires (voir premier volet, ch. II, section 8, p. 82), raison pour laquelle nous avons proposé une perspective intégrée sur les pratiques plurilingues et leurs réverbérations socio-pragmatiques (voir premier volet, ch. III, section 2, p. 100).

Dans le troisième volet de ce travail, nous avons considéré le bricolage plurilingue comme indicateur d'une appartenance à des catégories collectives plus larges. L'analyse que nous y avons effectuée a contribué à décrire, dans une perspective *top-down*, l'association récurrente de différents types de pratique à certains faisceaux socio-démographiques. Les pratiques plurilingues ne se résument pourtant pas au reflet d'identités sociales préétablies ; elles représentent aussi, d'un point de vue des participants, une ressource permettant d'*accomplir* l'identité dans l'interaction (voir par exemple Cashman 2005; Torras & Gafaranga 2002; Sebba & Wootton 1998). Ainsi, nous proposons de considérer le bricolage plurilingue non seulement comme une étiquette appliquée, « d'en haut », à un certain pattern plurilingue, mais aussi comme un des moyens dont disposent les participants pour mobiliser des significations sociales et d'aménager des dispositions identitaires.

Comme nous l'avons évoqué dans le premier volet de ce travail (ch. II, section 8, p. 82), une manière productive d'envisager le processus de médiation entre formes linguistiques et identités sociales, compris comme un accomplissement social, consiste à considérer les pratiques plurilingues comme ressource de positionnement et de catégorisation ; le bricolage plurilingue est alors conceptualisé comme l'un des moyens par lesquels les participants peuvent se positionner envers leur dire et envers leur interlocuteur, et par lesquels ils peuvent, ce faisant, dire leur place dans le monde (voir le concept de *stancetaking* présenté dans le premier volet, ch. II, section 8, p. 82).

Dans une telle optique, les divers types de positionnements, en particulier métaénonciatifs et interpersonnels, peuvent être considérés comme dispositifs, déployés dans l'interaction, permettant aux participants de s'inscrire dans des catégories socio-identitaires tout en contribuant au remodelage de ces catégories.

L'objectif de ce volet n'est pas d'établir une liste de fonctions spécifiques que l'on pourrait attribuer, de façon univoque, à une occurrence donnée de l'AC (pour une critique de ce type d'approche voir

premier volet, ch. II, section 6.2, p. 72). Nous proposons en revanche d'aborder les pratiques plurilingues comme ressource de catégorisation pluridimensionnelle où un positionnement envers les objets du monde matériel et les objets de la communication (énoncés, manières de parler, « la langue xy ») va de pair avec un positionnement interpersonnel et avec une mobilisation, toujours sujette à des redéfinitions locales, des significations socialement partagées à propos des catégories.

Ce faisant, nous cherchons à relativiser une interprétation selon laquelle les pratiques plurilingues dans les textos seraient avant tout utilisées comme stratégie brachygraphique, pour « faire court » ou pour « faire vite » (par exemple Bautista 2004). Une réduction à la seule fonction économique ne saurait en effet rendre compte des riches potentialités des pratiques plurilingues telles qu'elles sont notamment déjà attestées pour l'interaction orale en face à face (voir Pekarek Doehler 2011 pour un même constat ; voir aussi Cougnon 2015).

Dans ce volet, nous abordons les potentiels de catégorisation du bricolage plurilingue en suivant globalement une organisation qui tient compte de la distinction entre alternation et insertion que nous avons utilisée dans ce travail : dans un premier temps, nous nous intéressons aux alternations, à leurs contextes d'occurrences et à leurs implications comme ressources de positionnement interpersonnel et aussi discursif (ch. II). Puis, nous étudions les insertions, les domaines expérientiels auxquels elles renvoient et les associations socio-symboliques qu'elles permettent d'exploiter (ch. III ; pour une première présentation de ces catégories d'annotation voir premier volet, ch. III, section 3.6, p. 117,). Certains ponts entre les implications des alternations comme ressource de catégorisation et celles des insertions seront proposées dans chacun des chapitres.

Le volet se termine sur un chapitre où nous résumons et discutons les implications du bricolage plurilingue comme ressource de catégorisation dans notre corpus ; nous y soulignons également la difficulté méthodologique que comprend l'étude des catégorisations sur des messages défaits de leur contexte d'échange. Par conséquent, nous insistons sur l'importance de compléter les résultats établis dans ce volet par une analyse des catégorisations telles qu'elles se déploient, message par message, dans l'échange communicatif (ch. IV).

Chapitre II. Les alternations comme ressource de positionnement

1. Introduction

Comprendre ce que les participants font quand ils recourent aux pratiques plurilingues peut contribuer à expliquer pourquoi ils le font. Une telle démarche présuppose que l'on conçoive le recours à différentes ressources langagières non pas comme reflet de structures sociales préétablies mais bien comme ressource déployée, à toutes fins pratiques, au cours d'activités interactionnelles situées.

Comme nous l'avons évoqué précédemment (voir premier volet, ch. III, section 3.6, (2), p. 126) toute alternation peut constituer une UCM, qui est définie (entre autres critères) par sa complétude actionnelle : ainsi, chaque alternation constitue un élément essentiel dans l'activité sociale que représente l'échange par texto. Elle permet par exemple de saluer, de poser une question, de donner une réponse, d'inviter, de refuser, de commenter etc. Comprendre les implications fonctionnelles du déploiement d'éléments allogènes revient donc aussi à saisir ce que les participants accomplissent en y ayant recours. Dans ce chapitre, nous évaluons les implications fonctionnelles des alternations en prenant l'observation cumulée de leurs contextes d'occurrence comme point de départ (voir premier volet, ch. II, section 3.6, p. 126).

Nous y montrons que les alternations sont fréquemment associées à un ensemble restreint d'actions hautement ritualisées, en grande partie liées à la mise en emphase d'un travail de positionnement *interpersonnel* (section 2). Nous abordons par ailleurs aussi l'alternation comme ressource permettant un positionnement davantage *métaénonciatif*, notamment utilisée pour l'aiguillage interprétatif d'un message ou d'une partie de celui-ci (section 3). Le chapitre se clôt par une section qui propose une synthèse sur les alternations comme ressource de catégorisation (section 4) ; nous y soulignerons notamment qu'elles permettent d'effectuer un travail de positionnement à différents niveaux et ce de façon concomitante. Ainsi, nous rendons attentif au fait que l'opposition entre positionnements métaénonciatifs, interpersonnels et plus largement socio-identitaires que nous entreprenons constitue un choix de dissection taxinomique qui se focalise, à chaque fois, sur un aspect isolé des phénomènes de positionnement, alors que ceux-ci sont le plus souvent mobilisés simultanément (voir Du Bois 2007 ; Jaffe 2009b ; voir aussi premier volet, ch. II, section 8, p. 82).

2. Les contextes d'occurrence des alternations : positionnements interpersonnels

Un premier ensemble de fonctions liés à l'alternation dans notre corpus ressort de l'annotation des types d'actions que permettent d'accomplir les UCM concernées ; il va de soi que l'identification de ces « actions » ne va pas sans poser problème, notamment quand on les considère comme entités détachées du contexte interactionnel dans lequel elles sont inscrites (pour une vue d'ensemble sur

ce qu'on peut alors appeler des « actes de langage » voir Kerbrat-Orecchioni & Mitterand 2008 ; voir notre discussion premier volet, ch. III, section 3.6, (2), p. 126). En réalité, l'action devient uniquement reconnaissable en tant que telle dans le cours d'*interactions*. Toutefois, pour une grande partie des données (notamment pour le corpus A), une base empirique qui permettrait une analyse de paires d'actions (de « paires adjacentes », voir Schegloff & Sacks 1973) n'est pas assurée. L'identification des contextes d'occurrence pour de telles données reste donc souvent intuitive, même si une caractérisation approximative est possible.

Il est significatif de noter que le recours aux alternations, en particulier en ce qui concerne ce que nous avons appelé les « briques communicationnelles », se retrouve fréquemment lié à un ensemble limité de routines que l'on peut en grande partie associer à l'expression du positionnement du scripteur¹ (pour de premiers résultats obtenus sur une partie de notre corpus voir Pekarek Doehler 2011).

Une vue d'ensemble des contextes d'occurrence concernés par les alternations est proposée dans la fig. 28² ; une présentation et une discussion d'exemples est offerte par la suite, dans l'ordre des catégories inventoriées dans le tableau. Nous présentons d'abord des contextes d'occurrence liées à l'expression de ce qu'on peut considérer comme rituels fréquents de l'interaction ; il s'agit d'éléments pour lesquels la mise en place et le maintien de la communication sont particulièrement évidentes³ (salutations, prise de congé, excuse, vœux, divers⁴) (2.1). Puis, nous nous intéressons à d'autres types de contextes d'occurrence, notamment associés à des actes davantage « directifs » (requêtes, question) ou « assertifs » (réponses) (2.2). Nous consacrons enfin une sous-section au cas particulier que représente le contexte d'occurrence étiqueté d' « exclamation » (section 2.3). Il s'agit d'un contexte souvent difficilement attribuable à une action précise.

¹ Il s'agit souvent d'éléments qui se rapprochent de la catégorie des actes illocutoires « expressifs » selon Searle (1969). Celui-ci distingue cinq catégories générales d'actes illocutoires : les assertifs, les directifs, les promissifs, les expressifs et les déclarations. Ces éléments sont classés selon la « direction d'ajustement entre les mots et le monde » qu'ils opèrent. Soit les mots « s'ajustent » au monde, comme par exemple dans le cas d'une assertion, soit le monde « s'ajuste » aux mots, comme par exemple pour les promissifs. Le cas des expressifs (salutations, remerciements, félicitations, vœux) serait caractérisé par l'absence de direction d'ajustement. Nous ne proposons pas une discussion de ces catégories mais nous contentons de les mobiliser comme outil taxinomique. Pour une présentation détaillée voir Kerbrat-Orecchioni & Mitterand (2008).

² Pour une répartition selon les deux sous-corpus voir annexe 67.

³ En cela, il s'agit d'éléments où la fonction phatique de la communication selon Jakobson (1960) est particulièrement dominante.

⁴ Notons que les promesses ne font pas partie des actes de parole expressifs selon Searle (1969). Elles font partie de la classe des promissifs (promesses, offres, invitations). Représentant une petite catégorie d'un point de vue quantitatif, elles seront néanmoins mentionnées parmi les expressifs.

	n	%
salutation	286	32%
prise de congé	116	13%
excuse	29	3%
vœux	26	3%
divers (promesse, remerciements)	22	3%
question / requête	53	6%
réponse (acceptation, refus)	66	7%
déclaration / annonce	47	5%
exclamations diverses	216	24%
non défini, multiple	34	4%
Total	895	100%

Fig. 28 : Les contextes d'occurrence des alternations

2.1 Salutations, prises de congé, excuses, vœux et divers

En premier lieu, on peut souligner que l'alternation se retrouve très souvent associée aux *salutations* (N=286, soit 32 % des alternations) et aux *prises de congé* (N=116, 13 %). Les exemples (1) à (8) illustrent ce cas de figure ; les exemples (6) à (8) montrent par ailleurs que ces types de contextes peuvent aussi être liés à l'expression d'une affectivité plus intime.

- (1) *Hola ... tu viens manger à l' orangerie à midi ? Si oui tt seul ou avec Janka ? Juste*
[spa] Salut
histoire de réserver assez ... (SMS23899)
- (2) Non non 13 h 30 est parfait . *Bis dann . Lg , l* (SMS9231)
liebe Grüsse
[deu] À plus. salutations
- (3) *Hey you ! comen va ? ta passé une bone journée ? [...]* (SMS11523)
[eng] Salut toi
- (4) Salut ma poule ! Alor , tjs botte pr 1 ciné ? Là , j' vien de sortir d cours . J' t' atten à Bach & buck ! ! *C ya ! !* (SMS18634)
See you
[eng] À plus
- (5) Nedjma-merci pour ton sms-j ' ai la grippe-mais je fais te savoir semaine prochaine si sa va bien pour toi-*liebgruß-k* (SMS6638)
[deu] salutations
- (6) Je soupe avec rosalie et après je vais à la case , ca te dit un tit verre là bas ? ;) ce serait trop cool ! ! *Kiss* (SMS9769)
[eng] bisou
- (7) Sublime ! On t' attend dehors ! Pars pas sans nous ;-)
Te quiero (L) (SMS18044)
[spa] Je t'aime
- (8) *Hola belle . J' ai 1 mal de tete et de gorge à me fracasser contre le mur . Après 3*
[spa] Salut belle
tentatives pr me lever je renonce d' autant que je répète . *Besos . Dsl* (SMS19250)
[spa] bisous

Un autre contexte dans lequel l'on retrouve des alternations est lié aux *excuses* (N=29, 3 %) ; ce cas est illustré dans les exemples (9) à (11).

- (9) Saluuuut Carmella ! ! Dis , va falloir repousser mon cours de tronconneuse , j' ai bcp tro de boulot , et en + jsui sur le point de tomber malade ... *Lo siento ! ! A demain soir !* (SMS10407) *[spa] excuse-moi*
- (10) Nedjma bonjour-*entschuldige*-je serais un peu plus tard-ça va vers le 10.15 - 30 *[deu] excuse-moi*
pour toi ? merci de tout coeur d à plus tard ! (SMS23114)
- (11) Jariv 10 min , *sorry* (SMS12715) *[eng] excuse-moi*

L'alternation est aussi récurrente pour l'expression de *vœux* (N=26, 3 %) : les exemples (12) à (14) illustrent ce cas de figure.

- (12) *Auguri monsieur ! A bientôt pour fete sur Neuch ! Baci* (SMS15363) *[ita] Meilleures vœux*
- (13) Salut Stéph ! *HAPPY BIRTHDAY TO YOU ! !* Je te souhaite de passer une belle *[eng] Joyeux anniversaire*
journée pour ton anni . Gros becs (SMS14376)
- (14) ;) Hihi ;-) *enjoy it!* Et... Courage pour la suite! (WA1013186) *[eng] profite*

L'alternation se retrouve par ailleurs aussi pour des remerciements ou des promesses. Ces catégories recouvrent ensemble 22 cas (soit 3 % des alternations). Les exemples (15) et (16) contiennent un remerciement et l'exemple (17) une promesse.

- (15) oublie pas : adresse et pdf passeport d ici pas trop tard *thank you darling* (SMS16908) *[eng] merci mon cher / ma chère*
- (16) [...] Si t' as un moment demain , tu pourrais regarder sur internet si pluie prévue par ici ? *Grazie mille* et bon week a toi aussi ! Bises . *[ita] Merci beaucoup*
- (17) Nedjma - je suis désolé-mais cette semaine et un chaos-e semaine prochaine je dois prépare pour les ateliers ouverte- *ich verspreche dir -ich meld mich !* des bisou e à *[deu] je te promets – je te contacterai*
tout près ! K (SMS12932)

Notons que la mobilisation de formes plurilingues pour toutes ces routines communicationnelles (salutations, prise de congé, excuses, vœux, remerciements, promesses) peut se refléter également dans l'utilisation d'insertions emboîtées dans ces contextes-là, notamment sous formes d'apostrophes hypocoristiques ou de « surnoms cool » utilisés dans les salutations ou les prises de congé (Pekarek Doehler 2011, 62). En effet, 6 % (N=43) des insertions peuvent être attribuées à l'apostrophe. Il ressort des exemples suivants que ces apostrophes peuvent relever de différentes catégories, tantôt

plutôt intimes et tendres (exemples (18) et (19)), tantôt plutôt amicales (exemples (20) à (22)) ; le message en (22) comprend l'exemple d'une « petite insulte amicale ».

- (18) Bonjour *little miss sunshine*! J vais pas avoir le temps cette semaine, je bosse non
[eng] *petite madame rayon de soleil (titre de film)*
stop mais mardi prochain xx?! Au plaisir de t revoir enfin :) :) beso (WA 1023029)
- (19) Ouais c' est ca , tu veux te faire pardonner pour hier ;) embrasse le sur la fesse le
petit coquin .. A toute *amore* (SMS18449)
[ita] *mon amour*
- (20) Salut *man*. Oue j'ai vu. Ça passerait bien. Il a l'air fort. (WA1006472)
[eng] *homme*
- (21) Bonsoir a tous ! Si ce nest pas encore fait , ne prévoyez rien pour la nuit du samedi
14 novembre ... cest ptite soirée a ma maison (pour fêter la remise des diplome ^^
) . gros poutoux partout les *amigos* ! (SMS12552)
[spa] *amis*
- (22) Hééé ! Tu m gardes une place à coté d toi ? Histoire que j puisse squatter ton Fritz ;-
) A toute *biatch* :-D (SMS13538)
[eng] *salope, chienne (de l'anglais 'bitch')*

Il est vraisemblable que l'association de briques communicationnelles à l'expression d'un ensemble limité de rituels permette aux participants de démarquer ces éléments du reste du message et de les mettre ainsi en emphase. Le bricolage plurilingue semble ainsi représenter une ressource par laquelle les participants augmentent la visibilité du travail de positionnement qui peut être particulièrement intense dans ces contextes (voir Cathomas & al 2015b) ; dans les salutations et les prises de congé notamment, les participants se catégorisent mutuellement non seulement par les appellatifs qu'ils utilisent (en tant qu'ami, amoureux etc.) mais aussi par la modalité d'interaction (et donc le type de rapport interpersonnel) qu'ils indexent comme momentanément adéquate (par exemple comme intime et/ou ludique). Le recours à des ressources saillantes semble pouvoir mettre en relief ce moment de positionnement interpersonnel relativement explicite. Ceci a également trait à la mise en emphase de vœux, de remerciements ou d'excuses qui sont tant de contextes propices à l'établissement, la confirmation ou la (re-)définition de positionnements momentanément pertinents : ainsi le fait de souhaiter, de s'excuser ou de remercier relève d'actions qui permettent au scripteur de définir le rapport qu'il entretient avec l'autre et de se catégoriser comme quelqu'un qui s'investit dans ce rapport.

Les alternations semblent permettre aux participants de souligner, par l'effet de contraste qu'elles établissent avec le reste du message, l'importance attribuée à ce travail de positionnement interpersonnel. Cette mise en relief de l'effort de positionnement apparaît particulièrement utile dans une forme de communication marquée par un certain éloignement spatio-temporel et donc par

une distance aussi potentiellement interpersonnelle (on pense notamment au différé et à l'absence physique de l'interlocuteur ; voir premier volet, ch. I, section 1, p. 1, section 4.2, p. 27 et ch. II, section 6.3, p. 73).

2.2 Autres types d'actions : requêtes/questions et réponses

En outre des actions propres aux rituels les plus fréquents de l'interaction, les alternations sont aussi utilisées pour démarquer d'autres actions que l'on ne peut guère ranger auprès d'« expressifs » : il s'agit en particulier d'actions où le but est d'obtenir de l'interlocuteur qu'il fasse quelque chose (requêtes)⁵. Par ailleurs, on trouve aussi des cas d'éléments que nous avons classifiés de « réponses » et qui semblent en réalité de nature à engager le scripteur à accomplir une action⁶.

L'annotation des contextes d'occurrence révèle en effet que les participants recourent plus généralement à des éléments allogènes pour démarquer une ou plusieurs des multiples actions qu'ils empaquettent dans un seul message (voir premier volet, ch. I, section 4.1.1, p. 22 pour la description des messages à actions multiples). Ceci concerne par exemple la démarcation d'une requête au sein d'un message (6 % des alternations, N=53). Les exemples (23) à (26) sont illustratifs à ce titre :

- (23) mon chouchou , comment ca va ? tu as bien dormi ? je t' aime très très fort
hesch hüt mol en freii minute für mi ? ILY :- (SMS5810)*
[gsw] tu as une minute de libre pour moi ? [eng] je t'aime
- (24) On part trainer au montreux si jamais avec Marcel Louis Mireille et tout.
Call me! Bure (WA981842)
[eng] appelle-moi
- (25) On débarque tantôt à la tchaux *sag mir .. (SMS19279)*⁷
[deu] dis-moi
- (26) Coucou ! g pa encor fixé 2 rdv avec les otr . jsuppos ke Ça sera ver 21:30.
tell me si tu veu ke jpass te voir 1 cou av . 2 descendr . slurp (SMS17457)
[eng] dis-moi

Dans ces exemples, les éléments allogènes semblent avant tout utilisés pour démarquer la requête d'autres actions présentes dans le message (principalement des annonces). Les alternations sont également fréquentes pour des « réponses » (7 % des alternations, N=66), le plus souvent pour des acceptations ou des confirmations situées en début du message, de nature potentiellement promissives :

⁵ Cette catégorie rejoint la classe des actes de langage que Searle (1969) étiquette de « directifs ».

⁶ En cela, les éléments subsumés ici dans la catégories des « réponses » sont souvent proches de la classe des actes de langage « promissifs » chez Searle (1969).

⁷ Français standard : *On débarque tantôt à la Chaux-de-Fonds sag mir.*

- (27) *But of course my dear ! Ich freue mich auf die Raclette ;) vivement ce soir ! Passe*
[eng] *Mais bien sûr mon cher / ma chère*
une belle journée , gros bisous ! (SMS19617)
- (28) *Of course frangine ! Je me renseigne pour trouver un ordi qui convienne et je te*
[eng] *Bien sûr frangine !*
tiens au jus . Bon début de semaine . (SMS23103)
- (29) *Yes je réserve pour 19 h demain bises* (SMS21256)
[eng] *Oui*

A l'instar des rituels communicationnels phatiques illustrés plus haut, le recours à des formes allogènes semble ici (exemples (23) à (29)) permettre aux participants de démarquer des contextes d'occurrences qui apparaissent centraux pour leur positionnement interpersonnel : d'une part, ces contextes représentent des instances où le scripteur essaie de faire faire quelque chose à son interlocuteur (pour les requêtes) ; d'autre part, il s'agit de cas où le scripteur lui-même s'engage à réaliser une action (notamment pour les types de réponses « promissives » illustrées en (27) et (28)).

Il est essentiel de noter que l'effet de mise en emphase que l'on peut observer pour tous les exemples cités jusqu'ici participe de la démarcation que les éléments contribuent à mettre en place : formulé dans un autre code linguistique, un contexte d'occurrence devient plus perceptible. Ceci semble d'une pertinence particulière dans un contexte communicationnel où la réalisation de différentes actions au sein même d'un message est récurrente. Une telle fonction démarcative est une ressource qui peut donc contribuer à une meilleure gestion de l'ordre interactionnel particulier que cette forme de communication implique (voir premier volet, ch. II, section 4.1.2, p. 24). L'analyse de la manière dont les pratiques plurilingues sont déployées, message par message, dans l'échange communicatif représente une ouverture essentielle dans l'approche de ce type de fonction. Une interprétation structurelle reste en effet problématique lorsqu'elle est, comme ici, basée sur l'interprétation de messages isolés, dépourvus de leur contexte d'échange (voir cinquième volet pour une étude exploratoire de données interactionnelles).

2.3 Le cas des « exclamations »

Nous nous intéressons à présent à un contexte d'occurrence particulièrement propice au déploiement de briques communicationnelles allogènes, à savoir celui qui est associé à l'expression d'exclamations et d'interjections de types divers (N=216, 24 % des alternations). Comme dans le cas de démarcation des rituels de communication présentés plus haut, le recours à d'autres langues pour des interjections, déjà présenté comme « fonction » de l'AC par Gumperz (1982a, 75–84), semble lui aussi participer d'une mise en relief d'un certain travail de positionnement interpersonnel. Les « exclamations » sont pourtant à différents égards des cas particuliers de l'alternation.

En premier lieu, la catégorie des exclamations recouvre des phénomènes très variés, difficilement attribuables à une action spécifique, en particulier lorsque le contexte séquentiel n'est pas accessible pour le chercheur. Ainsi, une exclamation peut représenter une réponse, une salutation, une promesse et bien d'autres actions encore (pour une première mention de ce problème voir premier volet, ch. III, section 3.6.1, (2), p. 126). Les éléments subsumés sous l'étiquette « exclamations » sont de fait hautement hétéroclites : l'on retrouve tant des expressions du rire, qui se présentent sous la forme emblématique *lol* (N=88, soit 41 % des exclamations ; exemple (30)) que des exclamations de satisfaction (N=45 ; 21 % des exclamations) et différentes interjections exprimant une sorte de regret ou d'exaspération, comme *ach* (allemand, 'ah'), *shit* (anglais, 'merde'), *WTF* (anglais, *what the fuck*, 'c'est quoi ce bordel ?'), *argh* (anglais, 'bruit d'une personne qui s'engoue') ou *fuck* (anglais, 'putain') (N=26 ; 12 % ; exemple (31)) (pour un tableau complet de la quantification des sous-types d'exclamations voir annexe 66) :

- (30) Alors miss , encore une grassmat ? t' es vraiment incroyable , *lol* . becs à plus . dort bien ... (SMS18830)

laughing out loud
[eng] mort de rire

- (31) *Sigh* je suis parti avec le bonnet de célestistine ... Désolé (SMS23214)
[eng] soupir

En deuxième lieu, les exclamations constituent une catégorie intéressante en ce qu'elles donnent à voir, de manière plus évidente que les contextes d'occurrence présentés précédemment, que le bricolage plurilingue peut revêtir une fonction liée à l'inscription dans un type de discours mettant en scène une oralité spontanée par des moyens graphématiques et intertextuellement motivés. De façon significative, les participants s'inspirent en effet régulièrement d'interjections utilisées dans d'autres genres écrits où certains éléments de l'oralité sont graphématiquement représentés. Il semble notamment que les exclamations *argh* ('bruit d'une personne qui s'engoue par dépit ou dégoût'), *sigh* ('soupir'), *mwacks* ('bruit du baiser') ou encore *gnaaaap* ('bruit produit par les schtroumpfs après leur transformation en schtroumpfs noirs'), toutes attestées pour notre corpus, sont aussi utilisées dans la bande dessinée. Enckell & Rézeau (2003) attestent cette origine pour des interjections plus routinisées (et figurant dans le PR 2013) et également présentes dans notre corpus : les éléments *snif* ('bruit de reniflement'), *slurp* ('bruit produit par l'aspiration d'un liquide') et *smack* ('bruit de baiser') ont vraisemblablement leur origine dans la bande dessinée.

Le recours à de telles exclamations constitue une ressource importante pour mettre en emphase une sorte de « reconstitution », hautement stylisée et intertextuellement inspirée, de certains éléments d'une oralité mise en scène. Ce type de reprise d'éléments préfabriqués provenant de sources médiatiques diverses (bande dessinée, slogans publicitaires, citations de chansons, répliques de

séries) représente un des éléments constitutif du bricolage tel qu'il est envisagé en sociolinguistique (voir Schlobinski & al 1993 ; voir aussi premier volet, ch. II, section 9.2, p. 94).

En troisième lieu, les cas présentés dans les exemples (30) et (31) illustrent que pour les exclamations, le positionnement interpersonnel lié au bricolage plurilingue se base moins sur la mise en emphase d'une action (comme pour les salutations ou les requêtes) que sur des procédés davantage d'ordre métaénonciatif. Ainsi, dans le cas de l'élément *lol* en (30), le positionnement interpersonnel procède moins du détachement de l'action qu'on met en emphase que d'un aiguillage interprétatif intervenant *a posteriori*. L'élément allogène contribue notamment à moduler les UCM précédentes, qui, en tant que reproches potentiels (*encore une grassmat ? t' es vraiment incroyable*), semblent rendre pertinent le déploiement d'un commentaire atténuant. Alternativement, ce type d'aiguillage interprétatif peut intervenir déjà en amont, avant l'UCM commentée. Dans le cas de l'exemple illustré en (31), l'élément *sigh* semble contribuer à guider l'interprétation de l'UCM *suivante* et signaler que ce qui suit représente quelque chose de regrettable (*je suis parti avec le bonnet de célestistine*).

Ces fonctions liées au positionnement métaénonciatif que les alternations (et particulièrement les « exclamations ») peuvent contribuer à établir, ressortent de manière particulièrement évidente des cas d'alternations présentées dans la section suivante.

3. Alternation et aiguillage de l'interprétation : positionnements métaénonciatifs

En plus de relever de fonctions liées au positionnement interpersonnel, le recours à des pratiques plurilingues semble aussi pouvoir participer d'un positionnement davantage métaénonciatif. C'est ce que les exemples (30) et (31) présentés plus haut semblent suggérer. Ainsi, une alternation peut contribuer à *annoncer* (comme en (31)) ou à *commenter* (comme en (30)) une certaine action et ainsi à aiguiller l'interprétation de l'action qu'elle précède ou qu'elle suit. Ces fonctions métaénonciatives sont davantage explorées dans cette section. Nous consacrons une sous-section à chacune de ses fonctions, à savoir à la fonction d'annonce (section 3.1) et à celle de commentaire (section 3.2).

3.1 Annonce

L'alternation est parfois utilisée dans le cadre d'assertions qui annoncent l'action qui suit dans le même message ; elle permet alors de qualifier cette action. Cela est rendu explicite dans les exemples suivants :

- (32) Yo man , yep ca me dirait bien . *Rlini frogueu* : est ce un souper entre hommes ?
[gsw] petite question
 j'avais prévu de sortir avec LA ... (SMS17732)

- (33) *Good news* . Les cours commencent semaine 37 à la HEP . See you (SMS13686)⁸
[eng] bonnes nouvelles

Dans les deux extraits (32) et (33), l'annonce qualifie le type d'action à venir (une question et une nouvelle) tout en offrant, en amont, une évaluation de celle-ci ('petite', 'bonne'). Si ce type d'évaluation antéposée est souvent réalisé par des assertions, l'on trouve aussi des exclamations revêtant une fonction similaire :

- (34) *Alhamdulillah* je suis arrive a milan ! [...] (SMS10190)
[ara] La grâce soit rendue à Allah
- (35) *Aargh* ... je voulais descendre un soir ... mais ca commence à etre chaud ! [...] (SMS15434)
[eng] 'bruit d'une personne qui s'engoue (par dépit, colère, frustration ou dégoût)'

Si dans les exemples (34) et (35) les alternations n'explicitent pas la nature de ce qui suit de la même manière qu'en (32) (comme question) et (33) (comme nouvelle), les exclamations qui y sont utilisées permettent néanmoins au scripteur de donner des indications sur la manière dont il évalue le segment de discours concerné.

Une telle fonction métaénonciative est également mobilisée dans le cas d'une introduction de citation ; comme évoqué dans d'autres typologies, le recours à un élément allogène peut en effet servir à distinguer le discours citant du discours cité (Androutsopoulos 2013; Cougnon 2015, 161; Gumperz 1982a, 75). Ce cas est illustré dans l'exemple suivant. Le discours citant y est en italien (*Lo psy dice*) alors que la citation est en français :

- (36) *Lo psy dice* : " il est poss d aimer simultanément 2 etres mais il est impossible d etre amoureux de 2 personnes en mène temps " .. à suivre (SMS14248)⁹
[ita] le psychologue dit

Dans les exemples présentés dans cette section, le recours à un autre code semble donc permettre d'augmenter la saillance de l'indication métaénonciative et de la démarquer par rapport au point de focalisation auquel elle se rapporte.

⁸ HEP : Haute école pédagogique.

⁹ Français standard : *Il est possible d'aimer simultanément deux êtres mais il est impossible d'être amoureux de deux personnes en même temps.*

3.2 Commentaire

La modalisation d'une UCM par une alternation en langue étrangère peut aussi se faire *a posteriori*, sous forme de commentaire du ou des segments précédents. L'on retrouve par exemple des assertions revêtant une telle fonction :

- (37) schlof guet und denk morn a SG . xD t es incroyable . Tu me fais tomber amoureuse
 [gsw] dors bien et pense à SG demain.
 chaque jour de nouveau . J t aime plus qu tu peux t imaginer . Ps : l important c est
 que tu comprennes mon francais avec le petit vocabulaire :p Pps : *adriana äs ish*
 [gsw] Adriana il est
wider mol chli spot = i spinn . Ti amo tanto . (SMS8729)¹⁰
 de nouveau un peu tard = je perds la tête

L'extrait (37) exemplifie l'utilisation de deux alternations en suisse allemand (*adriana äs ish wider mol chli spot* et *i spinn*), sous forme de *post-post-scriptum*. Par celles-ci, le scripteur justifie et commente ce qui précède et se positionne par rapport à son dire. Plus fréquemment, ce type de positionnement par rapport à la ou aux UCM précédentes n'est pas réalisé par des alternations complexes mais par le recours à des briques communicationnelles de types divers :

- (38) T chou , mai j mange avc fit et jasmin . *Snif* . (SMS16707)
 [eng] 'bruit de reniflement'
- (39) Aargh ... je voulais descendre un soir ... mais ca commence à etre chaud ! ai mille
 trucs à rendre avant de partir ! ! *damned* ... suis désolée ! t'appel un de ces soirs
 (SMS15434) [eng] putain, merde
- (40) Alhamdulillah je suis arrive a milan ! Trop de retard . *Malish* . Bisou ! Jackie
 (SMS101190) [ara] pas grave
- (41) UNE FILLE MANGE LA CE QU'ELLE TROUVE DANS SES CHEVEUX JUSTE EN FACE DE
 MOI DANS LE TRAIN ! C' EST CARRÉMENT IMMONDE ! Elle farfouille dans ses
 cheveux , regarde ce qu' elle trouve et le met dans sa bouche ! AAAAARRRGGGHHH
 ! (SMS20845) [eng] 'bruit de dégoût'

Dans les exemples (38) et (40) l'élément allogène semble servir à prévenir une interprétation inadéquate d'une ou de plusieurs UCM. Ainsi l'élément *snif* ('bruit de reniflement') en (38) permet-il de contextualiser le refus d'invitation (*T chou, mai j mange avc fit et jmsin*) comme ouvertement regrettable. En (39), l'élément *damned* (pour *dammit*, 'merde' ou 'zut') permet également d'afficher un positionnement par rapport au fait de ne pas pouvoir répondre à une probable invitation antérieure ; il renforce le regret exprimé (*suis désolée*) et contribue, par là, à la construction de sens de ce qui est produit précédemment. L'exemple (40) illustre quant à lui une atténuation par le

¹⁰ Allemand standard : *Schlaf gut und denk morgen an SG*. [...] *Adriana es ist wieder einmal ein bisschen spät = ich spinne*.

recours à l'arabe *malish* ('ce n'est pas grave') qui contextualise l'annonce *trop de retard* comme peu problématique. L'imitation d'étouffement ou de vomissement en (41) (AAAAARRRGGGHHH) contribue elle aussi à mettre en emphase la manière dont le destinataire se positionne par rapport à la scène qu'il décrit.

Parmi les ressources de positionnement présentes dans notre corpus, un rôle particulier incombe à l'élément *lol*, abréviation pour *laughing out loud* (anglais, 'rire à voix haute', 'mort de rire'). L'élément se distingue par une forte présence quantitative parmi les éléments allogènes dans notre corpus (N=88) et ailleurs (voir par exemple Cougnon 2011 ; Uygur-Distexhe 2012). La routinisation de *lol* se reflète aussi dans la nature non-compositionnelle de l'élément, tel que le laisse apparaître la possibilité de répéter sa voyelle (*Looool*) ou encore celle d'opérer un changement de catégorie grammaticale : nos données attestent par exemple de son intégration à la morphologie verbale (*loler*) et son utilisation comme adjectif (*J'ai de gros LOL gag nul a te montrer*).

Comme d'autres ressources de positionnement, *lol* peut servir à contextualiser son dire et à donner à voir une possible interprétation d'un segment de discours donné¹¹ : il permet d'indexer un cadre interprétatif impliquant souvent un désengagement de l'auteur par rapport au discours produit. Cette fonction, qui permet d'indexer un second degré d'interprétation, semble souvent liée à des formes de parler extrême, associées au caractère brutal, obscène, illégal ou autrement hyperbolique de ce qui est énoncé¹² :

- (42) Tu veux faire quoi avec des citrons , leur gyler dans les yeux ? *lol* (SMS11567)
- (43) Il est trop zarbi ce chauffeur , il a toujours les yeux injectés de sang et il a une drole de voix , *lol* . Bonne soirée dude . PS le dernier TBBT est sur ton pc ? (SMS17765)
- (44) Lol , ils ont peut etre tous congelé ! ou ils sont entrain de bosser , ils vont chercher la coke qu' ils vont vendre ce soir ! *lol* , à bientôt , bon coiffeur , becs (SMS11571)

De façon récurrente, cette fonction de désengagement est aussi utilisée dans des messages qui impliquent des catégorisations : il peut s'agir d'auto-catégorisations du destinataire ou d'hétéro-catégorisation du comportement, des attributs, des actions etc. de l'interlocuteur. Le recours à *lol* peut alors être utile pour prévenir une interprétation potentiellement délicate, par exemple lorsque certaines UCM peuvent être comprises comme reproches :

¹¹ L'on peut aussi mentionner l'utilisation de *lol* comme réaction à un message précédent, la plupart du temps en début de message. Ceci concerne 12 cas. Par exemple *Lol , excuse pas de nat vers moi ce soir ! Oui c'était très bien , j'ai aimé ! Dis tu t'est fais attendre à la fin ! Lol on se voit mardi ou bien ?* (SMS22602).

¹² Ceci concerne 18 cas.

- (45) Range ton nat . et suit le cours . *lol* (SMS22718)
- (46) Alors miss , encore une grassmat ? t' es vraiment incroyable , *lol* . becs à plus . dort bien ...(SMS18830)
- (47) Coucou ma belle :) joyeux anniversaire ! ! Dsl si c' était hier je savais plus *lol* . J'ai hate de pouvoir te revoir bientôt . Gros bisous et bonne journée (SMS13346)

Il importe de souligner que les exemples d'éléments allogènes présentés dans cette section ne se limitent pas à des fonctions liées à l'amélioration de l'aiguillage interprétatif mais qu'ils semblent aussi participer de fonctions structurantes. Dans le cas de messages contenant différentes UCM de types très variés, le recours aux éléments allogènes, et notamment à des alternations minimales (*lol*, *snif*, *malish* etc.), semble en effet participer de la structuration d'un message en différentes UCM. Des éléments interposés comme *lol* faciliteraient ainsi la juxtaposition, sinon quelque peu abrupte, de différentes UCM de nature parfois très disparate. De tels éléments allogènes permettraient donc en quelque sorte « de passer à autre chose » au sein même d'un message. Les exemples suivants illustrent la présence d'une telle fonction :

- (48) Ahah trop beau ! J' ai été tourné dans le film du tribunal ce matin :-D michi a du me tuer , me couper la main et j' avais du sang *lol* Et ce soir je bosse pour jagermeister à la roche et à bulle ... Et demain faut que je bosse mes cours :(Vous etes sortis vous hier ? Et ce soir vous faites qqch ? Bisous (SMS12262)
- (49) Adieu chaton ! Merci pour tes démarches chuis rentrée tard avec ma mutti et j'ai été direct me coucher *lol* alors écoute moi tout me va pour les dates mais disons une préférence pour le 10 - 11 et 12 ;) pour les prix franchement c'est clair qu'on va pas mettre NNN.[...] (SMS18450)

Dans les exemples (48) et (49), force est de constater que l'élément *lol* combine différentes fonctions. D'une part, il permet de commenter les UCM précédentes. En (48), *lol* commente une forme de parler extrême (*michi a du me tuer , me couper la main et j' avais du sang*) et en (49) il accompagne une auto-catégorisation (*chuis rentrée tard avec ma mutti et j'ai été direct me coucher*). Dans ces exemples, l'élément *lol* suit les UCM commentées mais précède aussi des UCM opérant une réorientation ou une refocalisation de l'action : dans l'exemple (48) le scripteur passe du récit d'actions passées à l'annonce de ces projets futurs, en (49) le participant passe d'un mini-récit à une action qui apparaît comme une réponse (*alors écoute moi tout me va pour les dates mais disons une préférence pour le 10 - 11 et 12*). L'élément *lol* apparaît donc ici aussi comme ressource de *ponctuation actionnelle* qui permet, comme d'autres formes de ponctuation ou comme le code pictographique, de structurer, ne serait-ce que visuellement, des messages à unités multiples. Nous rendons notamment attentifs à l'utilisation de :-D, de :(ou encore des trois petits points (...) en (48) et le recours à ;) en (49).

Les exemples présentés dans cette section illustrent que la fonction métaénonciative propre à certains éléments (*lol*, *snif*, *malish*, *damned* etc.) semble liée à l'effet de détachement qu'ils contribuent à provoquer. Le recours à des éléments allogènes permet ainsi de mettre en relief le contraste entre une action donnée et un commentaire métaénonciatif à propos de cette action. Dans les exemples présentés dans cette section, le recours à des formes allogènes semble donc permettre d'augmenter la saillance de l'indication métaénonciative et de la démarquer de l'UCM à laquelle elle se rapporte.

4. Vers les implications macro-sociales : mobilisation de la matrice sociolinguistique

Dans ce chapitre dédié à certaines implications interprétatives des éléments allogènes de type alternationnel, nous avons présenté un faisceau de fonctions qui sont loin d'entretenir des rapports d'exclusion mutuelle. Souvent, différentes fonctions, notamment interpersonnelles, discursives et intertextuelles sont mobilisées en même temps. En réalité, cette polyvalence renvoie au fait que les pratiques plurilingues semblent représenter une ressource (parmi d'autres, on pense notamment au code pictographique¹³ ou au *styleshift*) par laquelle les participants peuvent marquer leur positionnement sur différents niveaux d'interprétation, et ce de manière concomitante : par le déploiement de ces pratiques, ils se positionnent par rapport à leur dire (voir section 3, p. 259), par rapport à leur interlocuteur (voir notamment section 2, p. 251) et, *in fine*, par rapport à leur propre inscription dans des collections sociales plus larges (en particulier par l'inscription dans des espaces expérientiels).

Sur les deux premiers niveaux de positionnement, à savoir sur les niveaux interpersonnels et discursifs, l'alternation semble être déployée comme ressource permettant de gérer certaines spécificités de la communication par texto, caractérisée par une constellation interactionnelle *sui generis*. Dans un tel contexte, où les personnes ne sont généralement pas co-présentes et où l'interprétation d'un message, parfois composé d'un nombre important de différentes unités, échappe au suivi par son auteur, le recours à des éléments allogènes représente une ressource centrale permettant d'augmenter la visibilité d'un travail de structuration et d'aiguillage interprétatif alors particulièrement important.

En outre des niveaux interpersonnels et discursifs de positionnement, on notera que le déploiement de pratiques plurilingues permet aussi aux participants de se positionner à un troisième niveau, par

¹³ Ce genre de marquage de positionnement n'est pas exclusivement lié aux éléments allogènes. La communication par texto s'avère être un lieu où les éléments allogènes ne sont qu'une ressource polysémiotique parmi d'autres. De fait, il apparaît que le recours au code pictographique revêt des fonctions comparables, ce qui est déjà suggéré par la recherche ; voir Balnat (2011); Michot (2007); Morel & al (2014). L'analogie fonctionnelle entre les émoticônes et le recours à des alternations minimales est particulièrement frappante (voir deuxième volet, ch. III, section 5, p. 197; voir Annexe 17 pour une quantification des émoticônes).

rapport à des catégories macro-sociales : si l'utilisation de formes allogènes permet de se positionner, de structurer et de commenter, elle illustre aussi la façon dont le participant affiche sa connaissance du lien conventionnalisé entre un matériau linguistique spécifique et une certaine valeur socio-symbolique. En cela, le recours à différents codes est une ressource de positionnement performative permettant aux participants de signaler leur appartenance à une catégorie socio-identitaire plus large. Par l'exploitation d'un savoir partagé sur les associations conventionnalisées entre une ressource donnée et ses implications socio-indexicales, les participants parviennent à s'inscrire, même de façon très provisoire, dans des catégories collectives données.

Dans le prochain chapitre, nous proposons d'explorer ces associations, en particulier par le biais d'une analyse des domaines de référence des éléments allogènes de type insertionnel, et de leurs implications socio-catégorielles (voir aussi premier volet, ch. II, section 8, p. 82).

Chapitre III. Les insertions et le partage d'univers expérientiels

1. Introduction

Comme le notent Lüdi & Py (2013), l'AC est une ressource qui permet entre autres aux participants d'afficher et de mettre en partage « la pluralité des mondes vécus » (148). Comme nous le signalons ailleurs déjà (Morel & Pekarek Doehler 2013, 38), cette fonction, qui est bien décrite pour l'interaction orale en face à face, semble d'une pertinence particulière pour la communication par texto, caractérisée par une certaine distance spatio-temporelle entre les participants et donc entre les situations « proximales » respectives. Les pratiques plurilingues déployées dans ce type de contexte pourraient donc contribuer à améliorer la mise en partage d'expériences spatio-temporellement distantes.

La notion de partage de monde vécus dépasse pourtant la simple mutualisation de différents univers spatio-temporels par le biais de moyens socio-technologiques. Ainsi, au travers des activités distantes (l'échange de textos), les participants construisent aussi activement un espace de partage en déployant des pratiques communes et en affichant, par là même, leur appartenance à des catégories collectives partagées.

L'un des traits saillants des pratiques plurilingues dans notre corpus, en particulier de celle de type insertionnel, réside dans son association récurrente à des domaines de référence spécifiques, liés aux activités auxquelles les participants se livrent dans leur quotidien. Ce que nous appellerons ici le « parler branché » se reflète dans un nombre limité et hautement typé de domaines de référence recouvrant les différentes facettes du terme « branché » même : il s'agit d'une part de l'aspect de connectivité socio-technologique et de transterritorialité (*branché* dans le sens de l'anglais *connected*), et d'autre part des activités, des traits et des savoirs pertinents pour les membres d'une communauté donnée (*branché* dans le sens de *en vogue* ou *in*) (voir Morel & Pekarek Doehler 2013 pour une étude exploratoire des domaines de référence dans notre corpus).

Dans ce qui suit, nous illustrons la manière dont le déploiement d'éléments allogènes est lié à un nombre réduit de domaines de référence, emblématiques d'activités liées à la connexion socio-technologique et au partage expérientiel des participants. Il s'agit plus spécifiquement de l'espace et du temps (section 2), de la connectivité et des activités s'y rapportant (téléphoner, s'échanger des messages) (section 3) et des activités de loisirs, liées à des catégories collectives emblématiques d'un certain style de vie actif, « jeune » et « cool » (section 4). L'annexe 68 offre une vue d'ensemble sur la quantification des différents domaines de référence, mais les chiffres sont également présentés au fil du texte.

2. L'espace et le temps

Dans la communication par texto, le recours à des éléments allogènes est fréquemment associé à des contextes d'expression déictique, qui ont trait tant à l'espace qu'au temps. Notons que 22 % des insertions (N=141) apparaissent dans des contextes liés à l'expression locale (7 %, N=43) et temporelle (15 %, N=98).

Nos données montrent que le bricolage plurilingue est régulièrement utilisé pour parler d'un lieu par le recours au nom du toponyme en question dans la langue d'origine :

- (50) Eh vieux Blouson ! ! Tout se passe bien en *Turkiye* ? ! ? En tout cas joyeux anni polet des îles ! ! [...] (SMS12665) [tur] Turquie
- (51) Ca me motive de commencer la journée avec un message de toi au réveil :) Oui g déjà préparé quelques affaires pour Neuch , j' y vais en voiture demain soir avec Florentin ! Plus que 7.5 jours de stage ! :D Bonne semaine aux *States* ! Bisous ! ! (SMS10691) [eng] États-Unis
- (52) :) suis en stage jusqu'à noel hihi ! Comment ca *gehts* à *zuri* ? Je viens te voir en janvier , oki ? Big becs (SMS20227) [deu] va [gsw] Zurich

Dans les exemples (50) à (52), les participants semblent utiliser les formes allogènes comme ressource pour indexer le lieu de séjour du destinataire. La langue est utilisée pour faire référence, par le biais de la traduction du nom propre dans la langue d'origine, à la ressource socio-géographiquement pertinente. D'autres cas de cette fonction géolocalisatrice ont pu être identifiés :

- (53) Karen et mättu chez ns le 12. Ns chez cobì le 13 pr adieu *von balmoos* .(SMS18061) [deu] de Balmoos
- (54) *Hi baby ! Sorry I ' m in New York City at the moment !* Hihi ! Je te raconterai ! Tu t' [eng] Salut bébé ! Excuse-moi je suis à New York en ce moment
arretes à Lsne après tes cours mercredi ? Moi j' arrive à 19h15 depuis Neuch ! Gros bisou (SMS10687)
- (55) *Ciao della Sardegna !* Alors ca a été c' te lecture jeudi passé ? Tu psychotes à fond ? [ita] Salut de la Sardaigne !
Courage , plus qu' un et c' est bon ! Bisous bisous ! (SMS11090)
- (56) Yo pollos je vais pas venir courir ce soir je serai trop short pour préparer mon départ *zu Berlin* Lessive etc... Baci baci (WA1032450) [deu] à/pour Berlin
- (57) Hoi mon cher . Malheureusement je suis que a rotkreuz maintenant . *Cisalpino di* [ita]Cisalpino de
merda ! Bin total enttäuscht . Werde zu spät in *milano* sein ! Bisou ! Sab
merde ! [deu] Je suis très déçue. Je serai en retard à [ita] Milan !
(SMS11988)
- (58) Dis voir Germain. Tu as déjà vu l'expo sur c. Bresson au Museum für gestaltung du *zürì*? (WA993890) [deu] musée des arts appliqués
[gsw] Zurich

- (59) J ai appelé *london* ca me botte trop ! Bisous (SMS13632)
[eng] Londres

Dans les exemples (53) à (59) les participants utilisent des formes allogènes pour indexer un lieu : il s'agit du lieu où se trouve le destinataire ((53) à (55)), le lieu vers lequel l'un des participants projette un déplacement ((56) à (58)) ou un lieu lié à des expériences de télécommunication (59).

Si le toponyme lui-même est souvent cité dans la langue du lieu en question (*Türkiye, States, Züri, Milano, Sardegna, London*), les participants ont recours à d'autres éléments qui renvoient à ce lieu, notamment par un choix indexical de la langue qui y est communément associée. Il s'agit de l'allemand et du suisse allemand pour Balmoos (*von, 'de' (53)*), Berlin (*zu, 'à, vers' (56)*)¹ et Zurich (*Museum für Gestaltung, 'musée des arts appliqués'(58)*), de l'italien pour la Sardaigne (*Ciao della Sardegna, 'Bonjour de la Sardaigne' (55)*) et Milan (*Cisalpino di merda, 'Cisalpino de merde' (57)*) ou encore de l'anglais pour New York (54).

Le recours à ce qu'on pourrait appeler de l'alternance toponymique semble emblématique d'une pratique au travers de laquelle les participants cherchent à augmenter la reconnaissance mutuelle de leur mobilité respective : par l'utilisation bricolée de codes linguistiques socio-géographiquement adéquats, ils s'affichent comme membres d'une communauté mobile et « translocale » pour laquelle le passage de frontières géo-linguistiques va de soi (voir premier volet, ch. II, section 5.2, p. 66; voir également Morel & Pekarek Doehler 2013, 39 pour une même interprétation).

De façon intéressante, l'on peut par ailleurs noter que la mobilité et la flexibilisation de l'ancrage spatio-temporel qu'implique la communication par texto semblent liées au déploiement de ressources permettant de mettre en relief, via le recours à des éléments allogènes, les circonstances dans lesquelles les activités (passées, présentes et futures) des participants se déroulent.

Il semble en effet qu'au-delà des occurrences où le bricolage plurilingue mobilise un lien indexical à une sphère linguistico-géographique, les compléments circonstanciels de lieu et de temps sont des contextes plus largement propices au déploiement d'éléments allogènes :

- (60) Ye chuis dans l' train ! J' arrive à *genf* à 18h50 , donc avant 7h30 avec toi si je me débrouille bien ;) [...] (SMS20846) [deu] Genève
- (61) Oh oui kikou. T es *back from russia*? A bientôt? Ce serait pas mal je pense... (WA998343) [eng] de retour de Russie ?
- (62) Ciao c' est sympa mais je viens pas à Neuch *today* ! Bonne journée ! a samedi ;-)
(SMS8890) [eng] aujourd'hui

¹ Notons que le participant n'utilise pas la préposition attendue d'un point de vue de la grammaire normative. En allemand, la préposition utilisée pour un mouvement vers une ville est *nach* ('vers').

- (63) Coucou vava Ça va ? Alors vs etes déjà à la fete ? On descend *now* ! Gro bisous
(SMS14906) *[eng] maintenant*
- (64) Pis sinon bon je viens de terminer mes essais vidéo et je suis assez sérieusement
steak steak, je pense vrmt pas trop bouger la croute *tonight...* (WA987661)
[eng] ce soir / cette nuit
- (65) HeY ! Thanks a lot pr ton message ! Moi aussi , m réjoui 2 *tomoro* ! [...] (SMS13775)
[eng] demain
- (66) Hello ! Désolée [...]Ns tt va bien , on était en vacs *last week* ! A bientôt , gros
bisousà vs 2 ! (SMS11875) *[eng] la semaine passée*
- (67) Mais sinon je vais passer un jour a frib *NeXT week* (WA1011654)
[eng] la semaine prochaine
- (68) Coucou ! J' attends des news pour une visite d' appart . [...]
Je te redis *asap* .(SMS16321)
as soon as possible
[eng] le plus vite possible
- (69) C un poil *late* mnt :(:((WA990830)²
[eng] tard
- (70) Bonne chance *heut* ! (SMS16072)
[deu] aujourd'hui
- (71) Ah oui y avait Melua *oggi* (WA1001348)
[ita] aujourd'hui
- (72) Ouais mais ça fait *short* (WA984856)
[eng] court / juste

Dans les exemples (60) à (72), le choix de langue ne semble pas lié à un domaine géolinguistique spécifique. Le recours à de l'anglais, de l'allemand ou de l'italien participe ici plus généralement de la mise en relief d'éléments liés à la gestion spatio-temporelle des activités des participants. En vue des spécificités de l'interaction par téléphone portable pour laquelle le cadre spatio-temporel est en constante transformation, ces mises en emphase des circonstants peuvent être interprétées comme ressources par lesquelles les participants gèrent cette caractéristique de la communication mobile et asynchrone.

Il faut noter qu'en outre de préoccupations pratiques, ce type de bricolage plurilingue peut être compris comme ressource par laquelle les participants affichent, via la mise en emphase des circonstants de temps et de lieu, leur appartenance à une communauté active et mobile, pour laquelle la gestion des coordonnées spatio-temporelles, notamment via le recours à des adverbes liés à l'expression du temps, représente une activité clef. Le recours massif à l'anglais pour ces éléments

² Français standard : *C'est un poil late maintenant.*

semble révéler par ailleurs une communauté qui s'oriente vers un cadre spatio-temporel indépendant d'une inscription territoriale précise, indexant ainsi une certaine translocalisation des pratiques (voir premier volet, ch. II, section 5.2, p. 66).

3. La connectivité

La mobilité et la transterritorialité auxquels le bricolage plurilingue est fréquemment associé dans notre corpus (voir section 2, p. 268) est aussi visible dans la récurrence du phénomène en lien avec le domaine de référence de la connectivité. 31 % (N=204) des insertions peuvent être attribuées à la communication et aux canaux s'y rapportant (voir Morel & Pekarek Doehler 2013, 39 pour une observation comparable sur une partie des données).

De nombreux éléments allogènes routinisés (emprunts) illustrent que depuis un certain temps déjà l'anglais est utilisé pour faire référence à des innovations technologiques d'origine anglo-saxonne, notamment pour des « emprunts culturels » (Myers-Scotton 2006) comme *SMS*, *e-mail*, *USB*, ou *internet* (voir aussi premier volet, ch. III, section 3.6.3 (2), p. 139).

Le domaine de référence de la connectivité recouvre pourtant aussi un nombre important d'éléments connotatifs qui ne font pas nécessairement référence à des réalités socio-culturelles et qui ne peuvent pas être expliqués par l'absence de *denotatum* dans la langue emprunteuse ; il s'agit donc de ce que Myers-Scotton (2006) des *core borrowings*.

- (73) Coucou ! Seras - tu à la maison pour un petit *phone call* un de ces 4 ? Biz biz et bonne fin de journée ! (SMS21305) [eng] appel téléphonique
- (74) Tu arrives à quelle heure ? T' allumes le *téléfonino* ? ! Bisous (SMS13194) [ita] téléphone portable
- (75) Ah ah on se souti 1 dra mutuelment alor ! Dsl g tt mélangé ds mon *last message* . Tu m expliquera tt 2m1 ! ' Notte ! (SMS13955) [eng] dernier message
- (76) Viens sur msn , je te file le *screen* . :-) à de suite ! (SMS14222) [eng] (capture d') écran
- (77) Coucou Dorothée ! Juste un petit msg pr prendre de tes *news* ... [...] (SMS9834) [eng] nouvelles
- (78) As you want boy. Beau si tu viens, mais sinon ça me dérange pas. je te *call* a la pause. a a toute (WA979676) [eng] appelle
- (79) Yo ! J ai pas *checké fb* ce matin , si jamais je serais à sierre à 17h45 , sinon see u at x
 vérifié Facebook mas ! Kick ! (SMS21003)
- (80) Yeah ! Cool alors on *se Facebook* pour dire quand on se croise et pour savoir
 se contacte par Facebook combien ça fait :-D merci ;-) (SMS9305)

Cette inscription d'un grand nombre d'insertions dans le domaine de référence de la communication semble fonctionner comme ressource permettant aux participants de s'indexer mutuellement, notamment par l'accumulation de telles occurrences, comme membres d'une catégorie collective pour laquelle la référence à une connectivité ubiquitaire représente un dispositif d'assignation catégoriel possible. À partir des références aux activités socio-technologiques décrites, et plus particulièrement à partir du recours massif à l'anglais comme langue des échanges transnationaux et technologiques pour ces contextes, les participants s'affichent, au travers des inférences catégorielles que leurs activités laissent apparaître, comme membres d'une communauté qui se construit autour de prédicats catégoriels spécifiques, liés à un « doing being connected » (voir premier volet, ch. II, section 8, p. 82 ; voir aussi Sacks 1972, 1979).

Une autre spécificité des pratiques plurilingues dans nos données réside dans leur association récurrente au domaine de référence lié aux activités du temps libre. 23 % (N=150) des insertions peuvent être mises en lien avec ce dernier, même si, par nature, les activités que les participants poursuivent dans leurs loisirs sont très diversifiées. En grande partie, il s'agit d'activités liées aux sports et aux jeux (N=52) (pour une vue d'ensemble sur les différents domaines de référence liés au temps libre, voir annexe 69).

- (81) [...] Je te redis encore pour l heure à laquelle tu peux venir chez moi parce que je dois aller m acheter une *new veste* pour *rider* ok ? Alors je te redis à vendredi soir
bye (SMS13307) *[eng] nouvelle veste pour faire du snowboard / faire du ski*
- (82) Kai a fait *switch double misty* c était la meilleure *trick* je trouvais *Dub 10 mute*
[eng] type de figure *[eng] figure* *[eng] type de figure*
Double 10 mute (WA992942)
- (83) Isabelle vient Au *Beach*? (WA1012650)
volley / football sur sable
- (84) Hello en fait tu veux que j aille acheter *assassin s creed 2* à neuch ? Vu que c est 18
ans ... (SMS13907) *nom de jeu vidéo*

On y trouve des éléments en anglais qui ont trait à des activités comme les sports d'hiver (*new veste*, 'nouvelle veste', *rider*, 'faire du snowboard' (81) ; *switch double misty*, 'type de figure exécutée au snowboard ou au ski acrobatique' (82)) ou encore les sports sur sable (*Beach*, 'volley/football sur sable'). Par ailleurs, l'on trouve aussi des références à des noms de jeux vidéo (84). Un second sous-ensemble d'insertions a trait à des activités de temps libre liées à la détente et à la récréation (N=20) :

- (85) Et Louisa me parlait d'un truc demain soir après le travail? *After work* apéro?
(WA982607) [eng] après le travail
- (86) Tu viens jeudi soir chez Vanych ? On est invité a une crêpe *party* ! + + (SMS8893)
[eng] fête
- (87) Hey ! Alors c sur élé ne sera pas la demain soir . Toi ça te dit tjs la *roller party* ou est
[eng] fête sur patins à roulette
ce qu on la transforme en patins à glace ? Bec (SMS22636)
- (88) J suis allé *chillé* un coup chez Guido... Hahaha (SMS995132)
[eng] passer du bon temps / me détendre
- (89) Kikou je suis en *rehab* en Valais si jamais tu t'ennuies! (WA982533)
[eng] désintoxication

Là encore, le recours à l'anglais est emblématique et catégorise possiblement l'activité comme porteuse de connotations « branchées », qu'il s'agisse d'apéros (*after work apéro*, 'apéro après le travail' (85)), de fêtes (*crêpe party*, 'fête à crêpes' (86); *roller party*, 'fête sur patins à roulettes' (87)), de moments de détente (*chillé*, 'passer du bon temps' (88)) ou de récréation (*rehab*, 'désintoxication' (89)).

Par le recours à de telles insertions, aux activités qu'elles dénotent et au caractère « branché » qu'elles évoquent, les participants s'assignent, via la manière dont ils font référence à leurs activités, à une catégorie collective, qui n'est pas liée à un territoire donné, mais qui – par le recours à l'anglais notamment – semble se construire à partir de connotations reflétant une sorte de « coolness transnationale ».

L'on peut par ailleurs ajouter qu'un certain nombre d'insertions représentant des noms propres liés au divertissement et à des produits culturels ont trait au cinéma et à la télévision (N=26), au domaine culinaire (N=16) et à la musique (N=15) :

- (90) Yop . Vendredi soir on va a Lausanne avec Arnaud Dylan et p-e Ciro voir *monkey 3*
[eng] Singe 3
et *when icarus falls* au romandie . Tu veux venir ? On ira en train si jamais . A +
[eng] quand Icare tombe (noms de films)

- (91) [...] Bonne soirée dude . PS le dernier *TBBT* est sur ton pc ? (SMS17765)
[eng] *The big bang theory*
La théorie du big bang (nom de série télévisée)
- (92) INFORMATION CAPITALE . *CUPCAKES* AU STARBUCKS , 3.40. - / pièce . Vanille et
[eng] *petits gâteaux d'origine américaine*
chocolat . On sent bien le gout du sucre ;) bon appétit ! (SMS16378)
- (93) Tu connais "*five bottles mambo*" de yma sumac? Super chanson (WA984990)
[eng] *mambo à cinq bouteilles*

S'il s'agit de noms propres ou d'emprunts culturels, le recours à ces éléments qui dénotent des réalités ancrées, à l'origine, dans un contexte socio-culturel spécifique (le plus souvent anglo-américain), offre, par la description de leur traitement cumulé, un indice important sur les dynamiques macro-sociales dont les participants sont les acteurs principaux (voir premier volet, ch. III, section 3.6.3, p. 137). Ainsi, en s'affichant comme consommateurs de films, de séries télévisées ou de spécialités culinaires spécifiques (ou comme commentateurs de ces objets et activités), les participants s'affichent comme membres de catégories collectives pour lesquelles ces activités (et le commentaire de ces activités) sont constitutives.

Chapitre IV. Bricolage et le « doing being translocal and connected »

Comme nous l'avons illustré dans le présent volet, les implications fonctionnelles des pratiques plurilingues dans notre corpus sont hautement diversifiées et rendent l'attribution univoque de l'occurrence précise d'une forme allogène à une fonction spécifique hautement délicate, voire impossible. L'approche pluridimensionnelle adoptée dans le cadre de ce travail vise à admettre la complexité et la nature protéiforme du phénomène, suggérant que, pour chaque recours à un élément allogène, différents faisceaux fonctionnels sont mobilisés de façon concomitante.

Nous proposons en effet de considérer les pratiques plurilingues (et le bricolage plurilingue comme réalisation spécifique de celles-ci) comme ressource permettant aux participants de faire différentes choses en même temps et notamment, d'effectuer un travail de positionnement et de catégorisation à différents niveaux.

Dans une perspective du faisceau des fonctions démarcatives qui lui sont propres, nous avons montré que les éléments allogènes pouvaient être utilisés comme ressource permettant de structurer les messages, de mettre en relief certaines parties de celui-ci et parfois de définir le rapport qu'entretiennent ces différentes parties. Il apparaît notamment que d'autres codes sont souvent utilisés pour démarquer certains rituels communicationnels du reste du message ou pour distinguer différents types d'action qui se trouvent au sein d'un même message (par exemple une question et une réponse). Ce contraste que la fonction démarcative permet de réaliser est d'ailleurs régulièrement associé à la mise en relief des éléments du message qui contribuent à orienter son interprétation. L'alternation peut donc servir à évaluer l'*objet* que constitue l'activité communicationnelle (voir Jaffe 2009a, 5 ; Du Bois 2007 utilise le terme d'*évaluation* pour se référer à cette forme de *stancetaking* face à des objets ; voir premier volet, ch. II, section 8, p. 82).

Ainsi le déploiement de formes allogènes semble-t-il participer de fonctions discursives qui contribuent à structurer le message, à en démarquer certains éléments (notamment phatiques et métaénonciatifs), et à en améliorer la lisibilité ; ceci apparaît pertinent dans un contexte de communication où l'organisation visuelle représente un élément clef de l'échange car les ressources sémiotiques y sont déployées dans l'étendue d'une surface que l'on *regarde*. En cela, l'utilisation de ressources de structuration visuelle relève possiblement d'une compétence spécifique dans la gestion des particularités du contexte communicationnel en question (voir premier volet, ch. I, section 4.1.2, p. 24).

En plus de revêtir des fonctions à dominance discursive, l'association récurrente de l'alternation (en particulier des briques communicationnelles) aux rituels de l'interaction (salutations, termes d'adresse, prise de congé, excuses, remerciements ou exclamations et interjections de type divers)

semble suggérer que les participants utilisent les ressources plurilingues pour mettre en relief certains éléments liés au travail de positionnement interpersonnel (donc face à ce que Du Bois appelle le *sujet* ; voir Du Bois 2007, 162 qui réserve le terme simple de *positionnement* pour parler de ce type de *stancetaking*) ; par la mise en relief de ces lieux particulièrement denses en termes socio-identitaires, les participants signalent par exemple quel est le type de rapport interpersonnel en vigueur (par exemple amical, intime) ou quelle est la modalité d'interaction momentanément pertinente (par exemple mode ludique, léger et non-sérieux). C'est ici que le participant s'adresse directement à l'autre et qu'il montre de manière relativement explicite comment il entrevoit son rapport à lui (voir Cathomas et al. 2015 ; Bernicot et al. 2012).

En plus de contribuer à un type de positionnement interpersonnel dyadique, le recours à des éléments d'autres langues permet aux participants de renvoyer à la matrice sociolinguistique qui se tisse en fond de toile de leurs activités communicationnelles et de mobiliser les valeurs indexicales de certains codes.

Dans les termes de la MCA (*membership categorization analysis*, voir premier volet, ch. II, section 8, p. 82), on peut dire que le déploiement d'éléments allogènes peut rendre compte de la façon dont les participants s'inscrivent dans certaines catégories collectives. Ainsi, le déploiement d'un certain type de pratique plurilingue semble-t-il relever d'une ressource permettant d'indexer son appartenance à une communauté pour laquelle le type de pratique décrit représente un dispositif d'assignation catégoriel. L'observation d'occurrences cumulées d'éléments allogènes suggère notamment que les participants déploient cette ressource pour s'afficher comme membres d'une communauté pour laquelle le renvoi à des valeurs et des activités communes est constitutive.

En premier lieu, ces prédicats catégoriels se matérialisent au travers du déploiement d'un pattern plurilingue original, constitué d'un répertoire de ressources polysémotiques où s'allient le recours à des formes plurilingues minimales en langues variées et des jeux d'hybridation translinguistique et polysémotique ; à partir des inférences catégorielles que le pattern de ce *bricolage plurilingue* laisse apparaître (voir deuxième volet), les participants s'affichent comme membres connectés à un univers technosocial et transterritorial dont le recours à l'anglais (et, dans une moindre mesure, à d'autres langues) et à diverses perméabilisations codiques est indicatif.

En plus du déploiement de ressources particulières, c'est aussi l'association de ces formes à des domaines de référence spécifiques qui rend visibles certains prédicats catégoriels : il s'agit notamment de valeurs et de types d'activités partagées qui se concrétisent dans l'association récurrente d'éléments allogènes au domaine de la coordination spatio-temporelle, de la connectivité technosociale et de diverses activités « hors-ligne », qui évoquent un univers culturel globalisé,

souvent jeune et « branché ». Par le déploiement du type de pratique plurilingue que nous avons décrit dans ce travail jusqu'ici, les participants s'affichent donc comme membres d'une communauté qui s'échafaude à partir d'une mise en partage de prédicats catégoriels associés à une sorte de « doing being translocal and connected ».

Si les implications fonctionnelles de l'utilisation de formes allogènes sont, comme nous les suggérons ici, hautement variées et qu'elles résistent à un étiquetage simplificateur d'instances isolées, il importe de répéter le *caveat* que nous avons adressé à plusieurs reprises et qui est lié à la base empirique limitée que représente l'analyse de messages dépourvus de leur contexte d'interaction (comme cela est le cas pour le sous-corpus A).

Tout d'abord, la définition de ce qui constitue un élément *allogène* est hautement délicate lorsque l'on observe les pratiques plurilingues d'un point de vue étique, en surplomb des activités des participants : ainsi, les éléments que nous considérons, dans ce volet, comme éléments allogènes non routinisés, pouvant remplir certaines fonctions socio-pragmatiques (donc comme « AC »), ne sont pas forcément considérées comme tels par les participants ; on peut notamment s'interroger sur le statut « étranger » de nombreux éléments pour les scripteurs eux-mêmes (par exemple *London, man, please, Yes, lol*). Les résultats statistiques, présentés dans le troisième volet, suggèrent en effet que de nombreux bricoleurs ne perçoivent pas leur propre pratique comme plurilingue ; les ressources étiquetées d'allogènes dans une perspective du chercheur sembleraient donc souvent considérées par les participants eux-mêmes comme faisant partie intégrante de leur répertoire – d'un ensemble holistique d'éléments sémiotiques.

Les lignes de séparation artificiellement (mais nécessairement) claires qu'une solution praticable d'annotation et de quantification présuppose (appliquée dans le deuxième, troisième et en partie dans le quatrième volet), ne saurait rendre compte de la pertinence du statut d'un élément comme allogène ou non pour les participants.

Pour prendre au sérieux la catégorisation des pratiques plurilingues comme activité qui se négocie dans l'interaction, et pour analyser l'association entre ces pratiques plurilingues et d'éventuelles implications socio-identitaires comme accomplissement situé, il semble essentiel de saisir la manière dont le bricolage plurilingue, que nous avons décrit pour des messages isolés (et sur la base de catégories étiqes), se déploie dans le déroulement, message par message, de l'interaction écrite. Un tel élargissement analytique qui se détache des catégorisations et intuitions du chercheur et qui vise à rendre compte du regard des participants est envisagé dans le prochain volet.

Cinquième volet : Régularités interactionnelles du bricolage par texto

Chapitre I. Introduction

Le bricolage plurilingue dans la communication par texto relève-t-il d'un phénomène interactionnel ? Si la réponse positive à cette question peut sembler évidente, il importe de souligner que la recherche sur les textos a généralement abordé l'analyse de ce type de communication en se focalisant sur l'unité du message tel qu'il est techniquement envoyé et reçu ; le plus souvent, elle a donc fait abstraction du contexte d'échange dans lequel il s'inscrit (voir par exemple Cougnon 2015; Dürscheid & Stark 2011; Fairon & al 2006a; Panckhurst 2009b ; voir aussi premier volet, ch. I, section 2, p. 11). Les textos et les phénomènes qu'ils permettent d'observer (tant linguistiques que socio-relationnels) ne sont alors pas considérés comme ancrés dans un projet communicatif plus large mais sont analysés indépendamment des dynamiques de réciprocités que ce type d'échange implique et de l'activité sociale localement construite qu'il constitue.

Une des raisons à ce biais analytique réside visiblement dans une certaine réticence de la recherche à mettre la communication par texto sur le même plan que la conversation orale en face à face, souvent implicitement considérée, à tort, comme plus « authentique ». Certes, l'application d'outils conceptuels élaborés à partir de l'analyse de données orales à une disposition interactionnelle sensiblement différente a soulevé certaines réserves (voir Hutchby & Tanna 2008, 144 pour une discussion ; voir aussi premier volet, ch. I, section 1, p. 1 pour les spécificités de la communication par texto). Il importe toutefois de souligner que l'apport que représente la prise en compte de la communication par texto comme activité interactionnelle a déjà été illustré à plusieurs reprises (Günthner 2011; Günthner 2012; Günthner & Kriesse 2012 ; Hutchby & Tanna 2008 ; Imo 2012 ; König & Bahlo 2014b ; König 2015 ; Laursen 2005; Spagnolli & Gamberini 2007; Rettie 2009 ; Schmidt & Androutsopoulos 2004 ; Spagnolli & Gamberini 2007).

Récemment, des chercheurs ont commencé à s'intéresser aux textos échangés par le biais de téléphones intelligents (textos de type SMS et *WhatsApp*), où les dialogues apparaissent sous forme de suite de messages sur l'écran (König 2015; König & Bahlo 2014a). Il faut toutefois rappeler que la nature interactionnelle du texto a d'abord été décrite pour la communication par SMS réalisée par le biais de téléphones portables d'ancienne génération (Günthner 2011, 2012; Günthner & Kriesse 2012; Hutchby & Tanna 2008; Laursen 2005; Spagnolli & Gamberini 2007).

La recherche a par exemple illustré que les participants s'orientaient vers des normes de réciprocité spécifiques. Ceci concerne en particulier les temps de réponse tolérés, qui une fois transgressés, entraîneraient des séquences de réparation importantes (Laursen 2005). Par l'analyse de la structure interne des suites de messages, d'autres ont mis en évidence l'existence de schémas

communicationnels spécifiques, comme le recours au « cadrage rituel » des messages (à savoir l'utilisation de salutations et de prises de congé, Günthner 2011), ou encore des régularités dans les suites de paires adjacentes différant de celles observées pour l'interaction orale en face à face (voir Hutchby & Tanna 2008). Ces recherches montrent toutes que la communication par texto représente un espace pourvu de régularités interactionnelles précises qui permettent aux participants de gérer la coordination des activités communicationnelles dans lesquelles ils sont investis.

Il découle de ce constat que l'étude des ressources linguistiques qui sont utilisées dans la communication par texto ne peut se passer d'une description de la façon dont elles sont déployées, message par message, au cours de l'interaction. Ceci semble particulièrement pertinent pour les pratiques plurilingues dont les principes d'organisation séquentielle et les implications interactionnelles ont été largement décrits pour la conversation orale en face à face (voir premier volet, ch. II, section 6, p. 71, section 7, p. 77, section 8, p. 82).

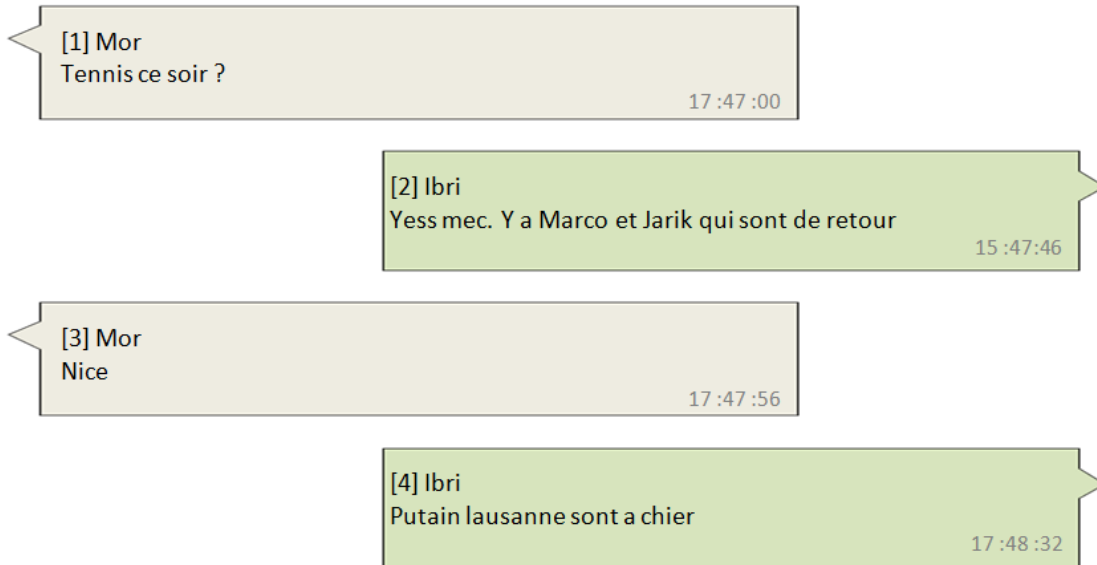
Les études qui s'intéressent aux formes plurilingues dans la communication par texto comme phénomène interactionnel sont pourtant encore très rares. Une étude de Ma (2014), qui étudie l'AC entre chinois, anglais et allemand¹ dans des messages *WhatsApp* d'étudiants « hautement plurilingues » (Ma 2014, 148), suggère que cette ressource est avant tout utilisée pour indexer le cadre ludique et non-sérieux de l'interaction, pour atténuer le caractère potentiellement menaçant d'un message (par exemple un « message anxiogène ») ou pour « coder » certaines émotions avant tout négatives (insatisfaction, impatience, déception). Weber & Schürmann (2014) s'intéressent à l'utilisation de différents codes dans la communication par texto (SMS et *WhatsApp*) de scripteurs ayant le bas-allemand (*Plattdeutsch*) comme L1. Alors que le bas-allemand représente la langue de base dominante, les auteurs attestent le recours à l'allemand standard dans des fonctions liées à la protection de la face et à la mise en emphase de certains éléments (Weber & Schürmann 2014, 215) ; ils montrent également que dans la communication par texto, le choix de code pouvait, comme à l'oral, faire l'objet de négociations. Ils évoquent notamment le cas de négociations qui ont lieu entre des personnes plus âgées, dont la socialisation écrite est entièrement définie par la langue standard, et des personnes plus jeunes pour lesquelles le recours à l'écrit spontané apparaît plus légitime. Si ces recherches rendent visible l'intérêt que représente l'étude des pratiques plurilingues (dans les textos) dans une perspective interactionnelle, il faut noter que les contextes sociolinguistiques qu'elles décrivent sont sensiblement différents de celui auquel nous nous intéressons ici. Ainsi, il n'existe à notre connaissance aucune étude sur l'AC dans la communication par texto qui rende

¹ L'auteur atteste également le *script switching* entre caractères chinois et *hanyu pinyin* (système de transcription du chinois mandarin en caractères romains).

compte de la manière dont la communauté des bricoleurs plurilingues déploie ses pratiques au cours de l'interaction écrite.

Les avantages empiriques que comprend l'analyse de suite de messages, et qui ont été illustrés, de façon ponctuelle, à plusieurs reprises dans ce travail, peuvent être rappelés à l'aide de l'exemple suivant :

(1) WAFR5 (14.8.2011)



Deux constats importants peuvent être faits en lien avec l'observation du plurilinguisme « en action » dans cet exemple. Un avantage de premier ordre concerne le fait que les changements de langue d'un message à l'autre peuvent être rendus visibles : le message [3], composé d'un élément isolé en anglais (*Nice*, 'joli'), n'apparaîtrait pas dans un corpus qui se focaliserait uniquement sur les messages dont la langue principale est le français ; même si un corpus comprenait des messages de diverses langues, la dimension plurilingue ici présente resterait indiscernable. Une prise en compte de suites de messages permet de remédier à ce problème (voir aussi exemple (17), p. 61)². De façon plus fondamentale encore, l'exemple illustre que le recours à l'AC n'est pas dépourvu d'implications interactionnelles mais qu'il s'inscrit dans des dynamiques de réciprocités qui deviennent visibles dans ce type de données. Ainsi, l'évaluation *Nice* ('joli') que Mor propose en [3] semble faire écho à l'alternation vers l'anglais réalisée par Ibri en [2] (*Yes*, 'oui'). Ces effets de résonance, accomplis par la reprise d'éléments ou de procédés créatifs au cours de l'interaction, ont été évoqués plus haut également (voir exemples (7) et (8), p. 53). De façon intéressante, ils permettent d'observer la catégorisation des phénomènes dans une perspective *bottom-up* en rendant compte de l'orientation

² Notons que pour l'analyse quantitative des pratiques plurilingues dans le corpus *sms4science.ch*, où ce problème se présente, nous avons pris en compte le nombre de message qu'un participant avait écrit dans une autre langue principale que le français ; le contexte séquentiel dans lequel un message est inscrit ne peut toutefois pas être reconstruit.

commune des participants vers les ressources qu'ils utilisent. Dans l'exemple (1), lorsque Mor propose l'élément *Nice* en [3], il signale que le recours à l'anglais que fait son interlocuteur en [2] relève d'une pratique qu'il traite comme entièrement « normale »³ (voir aussi exemples (25), p. 68 et (28), p. 80). L'analyse du déploiement de ressources plurilingues comme phénomène interactionnel permet donc de mettre l'accent sur le point de vue des acteurs et d'explicitier la catégorisation des ressources comme activité procédurale et méthodique, conjointement accomplie par les participants.

L'objectif de ce volet est d'explorer les régularités interactionnelles des pratiques plurilingues dans le sous-corpus de messages dialogués et de rendre compte de certains schémas prototypiques du bricolage linguistique « en action ». Ainsi, nous y examinons, de manière exploratoire, la façon dont les patterns plurilingues décrits dans les volets II et III de ce travail sont déployés au cours de l'interaction écrite et cherchons à comprendre comment les implications socio-identitaires de ces pratiques sont rendues pertinentes par les participants eux-mêmes (pour un appel comparable voir Morel & Pekarek Doehler 2013). Ainsi, nous opérons ici le basculement de perspective que nous évoquions auparavant (voir ch. V, section 2, p. 246).

Trois remarques importantes s'imposent à ce stade : l'une est d'ordre méthodologique, deux concernent le statut de ce volet.

En ce qui concerne le *caveat* méthodologique, il faut souligner que, si l'objectif de ce volet est de rendre compte des régularités interactionnelles du bricolage plurilingue dans la communication par texto, l'analyse que nous proposons porte sur des messages de type *WhatsApp* uniquement. L'intention n'est évidemment pas de prétendre que les deux sous-types de textos, SMS et *WhatsApp*, recouvrent des réalités identiques. Il est indéniable que l'on peut distinguer différentes modalités du texto ; les caractéristiques de « la communication par SMS » et de « la communication par *WhatsApp* » ont été décrites et contrastées. Certaines différences ont été détaillées et sont liées aux affordances technologiques, tels que l'évolution des supports techniques, des structures tarifaires distinctes ou encore des potentialités multimodales (voir Dürscheid & Frick 2014)⁴. Comme nous l'avons suggéré plus haut (premier volet, ch. I, section 1, p. 1) il faut toutefois noter qu'une distinction binaire qui opposerait les SMS aux messages *WhatsApp* semble peu convaincante. De fait,

³ Dans ce travail, le terme « normal » renvoie au fait qu'un élément (ou une pratique) est traité comme correspondant à des attentes normatives partagées à propos des régularités de la communication.

⁴ Il faut également noter que des différences dans l'organisation séquentielle entre SMS et *WhatsApp* ont été décrites. König (2015) suggère notamment que dans la communication par SMS la suite de messages est davantage structurée par le recours à des ouvertures et des clôtures que dans la communication par *WhatsApp* où l'interaction serait plus orientée vers une continuation par delà les ruptures thématiques et temporelles. Par ailleurs, les paires adjacentes dans la communication par *WhatsApp* seraient plus souvent réalisées dans des messages séparées que dans la communication par SMS.

les deux modalités de la communication par texto permettent le déploiement d'un large éventail de routines communicationnelles (*genres de communication*) qui ne sont qu'en partie tributaires de « conditions » technologiques spécifiques. Il existe en réalité un nombre important de différentes (micro-)communautés qui déploient des schémas communicationnels parfois très hétérogènes.

Le lien que nous faisons entre les deux ensembles de données se fonde sur le constat que les deux sous-corpus se caractérisent par un pattern plurilingue similaire, subsumé sous l'étiquette de *bricolage plurilingue* et déployé par une communauté comparable (composée majoritairement de jeunes Romands). L'objectif de ce volet est donc d'explorer les implications que comprend l'élargissement des bases empiriques utilisées pour l'étude du phénomène, en s'intéressant à la façon dont le pattern décrit au niveau linguistique de régularité est observable dans des données interactionnelles.

En ce qui concerne les remarques à propos du statut de ce volet, il faut d'abord noter que même si les analyses que nous y proposons permettent de faire émerger certaines régularités, elles restent de nature essentiellement exploratoire. D'ailleurs, l'analyse de conversations *WhatsApp* constitue le point focal d'un projet interuniversitaire financé par le Fonds National Suisse de la Recherche qui sera l'occasion d'approfondir les analyses proposées dans ce volet et de contraster certains aspects des différents dispositifs de réalisation de la communication par texto⁵. L'autre remarque concerne l'origine et la propriété intellectuelle d'une partie des analyses que nous présentons. Nous soulignons expressément que ce volet s'inscrit dans la continuité d'une présentation que nous avons proposée, sous l'égide de Simona Pekarek Doehler, à la conférence IEMCA à Waterloo (Canada) en 2013 (Pekarek Doehler & Morel 2013) ; certaines des analyses ont été élaborées sur la base de cette présentation et des discussions qui en sont nées.

Dans la prochaine section, nous décrivons les différentes manières dont les participants accomplissent, dans un travail de coordination commun, le bricolage plurilingue. Nous abordons les reprises ponctuelles (1), les effets de résonance codique (2), les cas de sensibilités séquentielles des pratiques plurilingues (3) et les cas où le déploiement de ressources plurilingues relève du pur jeu pour le jeu (4).

⁵ <http://whatsup-switzerland.ch/index.php/fr/> (21.3.2016). Numéro de projet : Sinergia CRSII1_160714 ; durée du projet : 1^{er} janvier 2016 – 31 décembre 2018.

Chapitre II. Vers des répertoires et des catégories partagés

1. Reprises ponctuelles (quasi-) fidèles et reprises émulatrices

L'analyse de conversations entières (et de conversations de groupes entiers, voir Androutsopoulos 2002), permet de rendre compte de la manière dont certaines ressources sont traitées par les participants eux-mêmes. Il apparaît en particulier que certains items, qui peuvent sembler particulièrement saillants ou peu transparents d'un point de vue du chercheur, sont utilisés « de commun accord » par les participants, qui semblent ainsi s'orienter vers une normativité partagée (voir Auer 2006 qui parle d'*idiosyncrasies partagées*, voir aussi premier volet, ch. II, 4.1). L'extrait (2) présente un cas de figure illustratif à ce propos.

(2) WAFR2 (23.4.2011)

[1] Germain
Yo. Ça joue? Marco m a parlé d une jolie petite vid d alpiniste.tu
19:09:02

[2] Germain
Confirmes?
19:09:08

[3] Germain
Pis sinon bon je viens de terminer mes essais vidéo et je suis assez sérieusement **steak**, je pense vrmt pas trop bouger la croute tonight...
19:10:09

[4] Germain
En revanche demain aprem quand on aura récupéré on fait un truc avec coco.si t es la aussi c est beau!
19:10:50

[5] Germain
Bec (douche) a toute!
19:11:04

[6] Emile
Oui violent la vid! Ca vaut le coup. Okey, je suis assez **steak** aussi, alors on se voit demain!
20:55:11

Dans ce qui apparaît comme une cascade de messages, Germain accomplit, dans un laps de temps relativement restreint (moins de 2 minutes), un nombre important de différentes actions. Après une séquence de salutation (*Yo. ça joue ?*), il rapporte une annonce qu'un commun ami a faite à propos d'une vidéo d'alpinisme [1] et adresse une demande de confirmation à son interlocuteur, demande

qu'il répartit sur deux messages [1-2]¹. Sans attendre la réponse d'Emile, Germain propose ce qu'on peut appeler un « message de mise-à-jour » [3] où il informe Emile de ses activités récentes et de son état actuel ; cette description lui sert de justification à l'annonce selon laquelle il ne compte pas sortir ce soir-là. De façon intéressante, lorsque Germain décrit l'état dans lequel il se trouve, il se sert d'un élément sémantiquement peu transparent (*steak*). Bien qu'il s'agisse d'un élément intégré au lexique du français standard, l'utilisation qu'en fait Germain ici reste plutôt obscure d'un point de vue du chercheur². Toutefois, il apparaît que, par la reprise non balisée qu'en fait Emile en [6], l'élément *steak* est traité comme intelligible, normal et comme faisant partie d'un inventaire lexical partagé. L'on notera par ailleurs que la reprise se fait aussi dans le cadre d'une autocaractérisation : le recours au même descripteur semble ainsi permettre au second participant non seulement de s'orienter vers l'item comme faisant partie d'un répertoire commun mais aussi de s'attribuer les mêmes caractéristiques que son interlocuteur et de s'inscrire, par là, dans une même catégorie collective. Les implications d'attributions catégorielles de ce type de reprises ponctuelles ressort encore plus clairement lorsque l'on considère l'extrait suivant :

(3) WAFR2 (14.2.2011)

[1] Emile
Et toi Ca va pote?
20:50:36

[2] Germain
Ouais ouais. Un peu boulot et pas mal **chill** today et demain.(je
dois aller m occuper des pâtes et de la sauce) a plus
20:52 :59

[3] Emile
Hein?
20:55:11

[4] Emile
Demain on peut **chiller** ensemble :)
20:56:08

Au début de l'extrait (3), Emile s'adresse à son interlocuteur pour prendre de ses nouvelles en lui demandant s'il va bien [1]. Dans le deuxième message [2], Germain offre d'abord une réponse

¹ Il s'agit d'un cas peu fréquent d'UCM répartie sur deux messages.

² Si une interprétation métaphorique semble possible ('steak' -> 'animal mort, viande cuite' -> 'état de fatigue extrême'), l'exactitude d'une telle lecture ne peut être vérifiée.

affirmative « en demi-teinte » à cette question (*Ouais ouais*) et propose ensuite une description de ses activités actuelles (*un peu boulot et pas mal chill today et demain*) ; au sein même de cette UCM, il recourt aux insertions des items *chill* et *today*, soulignant possiblement, par le recours à l'anglais, le caractère décontracté de « l'activité » qu'il poursuit. Entre parenthèses, il formule un post-scriptum qui exemplifie le type de tâche qu'il se doit d'exécuter, offrant la description d'une activité associable à des « devoirs » de seconde importance (*je dois aller m'occuper des pâtes et de la sauce*). Quelques minutes plus tard, Emile rédige un message [3] qui s'apparente à une demande de clarification (*Hein ?*), sans que l'on comprenne exactement à quoi cette demande se rapporte³. En [4] enfin, Emile propose de poursuivre ensemble l'activité décrite par Germain en [2]. Pour ce faire, il reprend un des items anglais proposé par Germain en [1], tout en l'intégrant au cadre syntaxique établi (*chiller*).

Cette reprise est intéressante parce qu'elle permet à Emile de s'afficher comme quelqu'un qui partage les ressources du répertoire de son interlocuteur (*chill*) : par la reprise de l'élément, il établit le recours à celui-ci comme relevant d'une activité normale pour le collectif que les deux constituent. De surcroît, le renvoi partagé à un type d'activité spécifique (*chill(er)*) permet aux participants de s'afficher comme membres d'une même catégorie collective plus large, pour laquelle le fait de *chiller* représente une « activité » caractéristique (une CBA, *category-bound activity*, Sacks 1972 ; pour une présentation de la MCA voir aussi premier volet, ch. II, section 8, p. 82). Notons par ailleurs que cette inscription dans une catégorie commune est soulignée par le recours d'Emile à deux éléments qui lui permettent d'articuler cette appartenance communautaire, à savoir *on* et *ensemble*. Par la reprise, Emile affiche donc le partage d'un répertoire commun mais donne aussi à voir la manière dont il s'inscrit dans la même catégorie collective que son interlocuteur.

Ces reprises ponctuelles (quasi-) fidèles d'éléments lexicaux dans un cadre temporel relativement restreint, comme illustrés en (2) et (3), sont récurrentes dans nos données : l'on citera comme autres exemples la reprise de l'élément *lazy boy* ('garçon paresseux', voir annexe 70), celle de l'élément *result* ('résultat', voir annexe 71), encore celle du marqueur discursif italien *dai* ('allons', voir annexe 72).

L'on peut noter que la reprise concerne non seulement de tels éléments lexicaux mais aussi des ressources hybrides et hétérosémiotiques telles que nous les avons notamment présentées dans le chapitre dédié à la description des virtuosités propre au bricolage plurilingue (voir deuxième volet, ch. III, p. 201). Ainsi, nous avons déjà illustré plus haut (voir premier volet, ch. I, section 4.1, p. 50) comment la suffixation d'éléments divers sur *-iert* (*cooliert*, *ipadiert*, *derchier*, *pic niquiert*) était

³ Les candidats sont nombreux : le message dans son ensemble, la description des activités culinaires, l'utilisation d'un item lexical spécifique (p.ex. *chill*, *today*), la clôture indiquant que Germain s'oriente vers une clôture de l'échange. Il est aussi possible que *hein?* représente un *change-of-state token* (dans le sens de « ah, bon vraiment ? »).

utilisée de manière répétée, rendant ainsi compte du partage de la ressource par les deux participants concernés. De façon intéressante, cette utilisation d'un même suffixe sur des éléments hétéroclites laisse apparaître une sorte de compétition ludique consistant à faire évoluer, à des moments ponctuels de l'interaction, les éléments d'un répertoire commun. Par ces reprises ponctuelles que nous appelons *émulatives*, qui illustrent l'appropriation et la transformation des ressources, les participants semblent s'afficher comme bricoleurs compétents mais aussi comme membres sensibles aux attentes normatives en vigueur dans la micro-communauté qu'ils constituent.

Un autre exemple de reprise émulative, liée au bricolage, est illustré dans ce qui suit. De façon intéressante, les reprises sont faites ici à des moments passablement éloignés les uns des autres indiquant que les ressources reprises sont en voie de routinisation pour la micro-communauté que constituent les deux interlocuteurs Théophile et Germain. L'origine de la dynamique réside dans l'extrait (4), déjà cité plus haut (voir deuxième volet, ch. III, section 4, p. 191 pour une première présentation) :

(4) WAFR1 (21.6.2011)

[1] Théophile
Euh tu fais un aller-retour alors! Profite **bieng** du sud

16:24:59

Dans cet extrait, Théophile recourt à un procédé phonographique qui consiste à transcrire l'articulation de la voyelle nasale telle qu'elle est emblématique pour la prononciation du français méridional. Si au travers de l'analyse de ce message isolé l'on peut attribuer à l'élément *bieng* une fonction d'ordre déictique (voir aussi quatrième volet, par exemple ch. III, section 2, p. 268), l'observation du phénomène dans la suite de la conversation laisse apparaître des dynamiques de reprise intéressantes. Nous rendons ici un extrait de conversation qui a lieu plus d'un mois après celle illustrée en (4) et qui commence alors que Théophile vient de proposer à Germain de passer ensemble le weekend en montagne :

(5) WAFR1 (5.8.2011)

[1] Germain
Dis moi ou et quand et quoi et hop!

13:33 :29

[2] Germain
Trop **bieng**

13:33 :34

L'extrait (5) illustre la reprise fidèle de l'élément *bieng* par Germain, à plus d'un mois d'intervalle, sans que la ressource soit cette fois socio-géographiquement pertinente au moment précis de l'interaction ; il s'agit là de la première instance où la mise en partage de la ressource précédemment déployée par Théophile est rendue explicite. Dans ce qui suit ces deux messages (à savoir les messages [3]-[12] que nous ne reproduisons pas ici), les participants sont investis dans des activités de coordination qui ont trait au moment du départ et au moyen de locomotion qu'ils vont emprunter pour se rendre en montagne. Après cela, l'échange se clôt de la manière suivante :

(6) WAFR1 (5.8.2011)⁴

[13] Germain
Wei weil De toute façon je serai quelque part en vs donc je
pourrai être plus ou moins réactif aussi

13:42:48

[14] Théophile
Okayyyyy

13 :43 :03

[15] Germain
Trop beau! Alors merci, je me réjouis. A demain, bonne

13:43:27

[16] Théophile
Yes papi! Papi chulo! A **demaingggg**

13 :43 :54

⁴ Français standard : [13] De toute façon je serai quelque part en Valais donc je pourrai être plus ou moins réactif aussi.

La conversation se termine sur deux messages de clôture ([15] et [16]) dont celui de Théophile qui comprend la reprise de la ressource utilisée par Germain en [2]. Ici, il ne s'agit pas de la reprise d'un item, mais bien de celle d'une procédure de transcription phonographique ; plus spécifiquement, Théophile recourt à la transcription de la voyelle sur fin de segment consonantique ([ɛŋ] au lieu de [ɛ̃]) par le biais du graphème *g* (qu'il répète par emphase). Toutefois, il transpose le procédé à un nouvel item (*demain*) et s'affiche par là non seulement comme partageant les idiosyncrasies de son interlocuteur mais, en plus, comme participant compétent dans la manipulation ludique de ces ressources de bricolage⁵. Notons qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé. Dans nos données, nous retrouvons par exemple l'utilisation partagée du graphème *w* pour la transcription phonographique d'une prononciation potentiellement marquée comme « créole » ou « africaine », notamment en ce qui concerne le /r/ et le /v/ : *Je me réjouis d'aller twavail* (pour 'travail', WA984266), *pas de pwobleme* (pour 'problème', WA980990) ou encore *ouais c'est wrai* (pour 'vrai', WA990086) (voir également deuxième volet, ch. III, section 4, p. 191 pour une première mention de ces exemples).

L'on retrouve ce genre de reprises émulatrices également en lien avec les appellatifs, en particulier dans le cadre de salutations, pour lesquelles nous avons montré auparavant qu'elles représentaient un contexte d'occurrence propice au déploiement de ressources plurilingues (voir quatrième volet, ch. II, section 2.1, p. 251). Considérons l'exemple suivant :

(7) WAFR4 (7.6.2011)

[1] Raphaël
SAW VI à rôtir

12:50:48

[2] Raphaël
Yo SAW VI, alors ce soir je reste à Genève finalement, fête de la musique oblige

15:05:03

Dans le message [1] de l'extrait (7), Raphaël produit l'élément *SAW VI à rôtir* dont la première partie (*SAW VI*) est le titre d'un film d'horreur américain sorti en 2009, sixième volet de la série de films *SAW* (anglais, 'la scie'). De façon relativement virtuose, le participant semble ici d'une part exploiter la prononciation française du titre, en particulier celle du chiffre 6 [sis], et d'autre part mettre en valeur le recouvrement partiel entre la prononciation du morphème anglais *saw*, [sɔ:], et celle de la première syllabe du morphème français *saucisse* [sosis]. Notons qu'en ajoutant le complément à

⁵ L'on peut par ailleurs noter que Théophile recourt encore deux fois à l'élément *bieng* après cet extrait : *Travaille bieng* (WA983907) et *Nous on va bieng* (WA985145).

rôtir Raphaël offre un indice à son interlocuteur qui peut contribuer à faciliter le déchiffrement de l'énigme proposée. Il importe de souligner que l'appellatif *saucisse* est régulièrement utilisé par les deux participants⁶; en réalisant le bricolage *SAW VI*, Raphaël se base sur cette routine partagée, s'inscrit dans la cohérence intratextuelle de l'échange et contribue à la consolider. En même temps, il s'affiche comme texteur-bricoleur compétent qui joue sur un répertoire translinguistique et qui sait également mobiliser, au moment voulu, des allusions à un savoir de culture populaire partagé.

Les reprises illustrées dans les exemples (3) à (6), donnent à voir la façon dont certaines ressources sont traitées par les participants comme faisant partie d'un répertoire partagé. Pour être parfois difficilement saisissable d'un point de vue du chercheur, ces ressources sont admises comme intelligibles et donc « normales » par les scripteurs eux-mêmes : par des reprises (quasi-) fidèles d'éléments lexicaux ou par la reprise émulative de ressource d'hybridation linguistique, les participants s'affichent comme membres d'une (micro-)communauté pour laquelle le bricolage linguistique représente une ressource caractéristique. Que ce soit dans un cadre temporel plutôt restreint ou par la reprise d'éléments à distance temporelle plus importante, la reprise d'éléments et de ressources permet aux participants de marquer une appartenance à une catégorie collective commune en jouant sur le partage d'une histoire conversationnelle originale (voir Günthner 2011, 18 qui parle de « cohérence » de l'échange). Ce type d'observation suggère que le recours au bricolage ne relève non pas d'une pratique isolée, liée à un style de langue individuel, mais d'une activité sociale, conjointement construite et mutuellement affichée.

Si les reprises restent souvent sans effet sur le répertoire d'une communauté plus large, une systématisation progressive de reprises partagées, notamment par des groupes plus larges, peut parfois déboucher sur une routinisation plus profonde d'un élément donné. L'observation du traitement cumulé de certains éléments, comme nous l'avons notamment proposée plus haut représente un indice important à cet égard (Auer 2006 ; voir aussi premier volet, ch. II, section 7, p. 77 ; voir notamment la routinisation en train de se faire d'éléments comme *yo*, *today*, *now*, *lol* etc.).

⁶ Voir par exemple Théophile : *Yo saucisse, je suis en valais ce week end, tu es là?* (WA998537) ou encore Germain : *Parfait saucisse a toute* (WA996333).

2. Les effets de résonance codique et le « parler branché »

En outre de reprises (quasi-) fidèles ou de reprises émulatrices au sein même d'une conversation, les données dialoguées permettent également d'illustrer certains effets de réciprocité liés à l'utilisation ponctuelle d'un même *code*. L'extrait (8) suivant peut servir d'illustration :

(8) WAFR (7.5.2011)⁷

[1] Raphaël
C'est tout ok pour moi ce soir
11:01:41

[2] Raphaël
Mec
11:06:38

[3] Raphaël
Tu **drop** quand?
11:06:48

[4] Germain
Yo!ah cool!rigolo! Je viens un peu avant,genre 18h.je te **call** a
toute k ami
11:51:53

[5] Raphaël
Okay, parfait, sante les nenes et a tte
11:54:55

L'exemple (8) comprend un échange entre Raphaël et Germain à propos de l'organisation d'une rencontre. Après avoir confirmé sa disponibilité ([1]-[2]), Raphaël s'enquiert auprès de Germain sur le moment de sa venue [3] ; dans le cadre de cette question, il recourt à l'insertion du verbe *drop* (de l'anglais *to drop by*, 'passer'). Dans sa réponse [4], Germain fait écho au choix de Raphaël en recourant, lui aussi, à des éléments en anglais (*Yo, call*) : dans le cas de l'élément *call*, l'effet d'écho est renforcé par certains parallélismes structurels : les deux éléments *drop* et *call* relèvent de la même catégorie grammaticale (verbes) et représentent des formes courtes (une syllabe), qui ne comprennent pas de flexion ouvertement réalisée. Par ce type de résonance, les participants semblent afficher une orientation vers un espace d'affinité commun et vers l'atmosphère qui lui est propre. Un tel effet est également visible dans l'exemple (9) suivant :

⁷ Français standard : [5] Santé les nénés (? : il s'agit d'une prise de congé idiosyncratique) et à toute.

(9) WAFR2 (10.9.2011)

[1] Germain
Bon alors on arrive a Sion. Je dois remonter chez moi me doucher
et changer d habits, pas d affaires avec moi et ensuite je te **call**
quand je descend. Vers 21h00 je devrai être a Sion.
Santé nichon

19:12 :53

[2] Emile
Nickel ! Appel moi quand t **ready**, savoir ou on en est! Kissou

19 :14 :33

Il importe de souligner ici que le recours conjoint à des insertions et à des alternations minimales peut déboucher, par moments, sur un cumul important au sein même d'échanges relativement courts. L'exemple suivant illustre ce cas de figure :

(10) WAFR1 (27.7.2011)

[1] Théophile
Wey t'as déjà vu Le Moine avec cassel? Il est a 2030 ça te dit?

19:29 :04

[2] Germain
Yo! Non pas encore? Ça a l air bien? Ah bah ce soir je **chill**
avec Matthieu. Et **today** pas trop d **afterwork**, mais pourquoi
pas demain si t es la? Et sinon le Locle c est bonnard? Je
pense y aller samedi.

19:37 :12

L'extrait (10) montre la manière dont Emile et Germain utilisent, sur un échange très bref, plusieurs insertions (*chill*, *today*, *afterwork*) et des alternations minimales (*Wey*, *Yo*), ce qui contribue à intensifier l'effet atmosphérique ; ce cumul d'éléments hétéroglossiques semble donc pouvoir déboucher sur un type de pratique que l'on pourrait qualifier de « code-mixing » (Auer 1999), où le recours aux pratiques plurilingues apparaît comme ressource « globalement fonctionnelle » pour afficher l'orientation des participants vers un répertoire partagé, et par là même, vers des catégories collectives communes (pour une première présentation de cette analyse voir Morel & Pekarek Doehler 2013, 40).

De façon intéressante, on notera que les pratiques plurilingues que l'on peut observer dans les exemples (8) à (10) (en particulier les insertions, voir aussi exemple (3)) renvoient aux diverses facettes de ce que nous avons appelé le « parler branché ». On peut notamment voir que les insertions relèvent des trois domaines de référence précédemment décrits comme particulièrement propices aux pratiques plurilingues dans notre corpus (quatrième volet, ch. III, p. 267). Il s'agit

notamment de la coordination spatio-temporelle (*today* (9), *drop* (8), *ready* (9)), de la connectivité socio-technologique (*call* (8)) et d'un certain « parler activité » (*chill(er)* (3) et (10), *afterwork* (10)).

L'observation du déploiement de ces réseaux d'insertions dans l'interaction rend visible la manière dont les participants se rendent mutuellement reconnaissables comme membres d'une même communauté pour laquelle le « parler branché », dans les différentes acceptions du terme apparaît caractéristique. Le déploiement de ressources plurilingues, et le recours systématique à celles-ci, permet ainsi aux participants d'afficher leur orientation commune vers des caractéristiques liées à une catégorie collective partagée ; l'atout de l'analyse de données dialoguées réside dans la possibilité d'observer que le recours à des éléments hétéroglossiques et le travail de catégorisation qui l'accompagne relèvent non pas d'actes individuels mais bien d'accomplissements réalisés de façon conjointe dans le cours de l'interaction⁸.

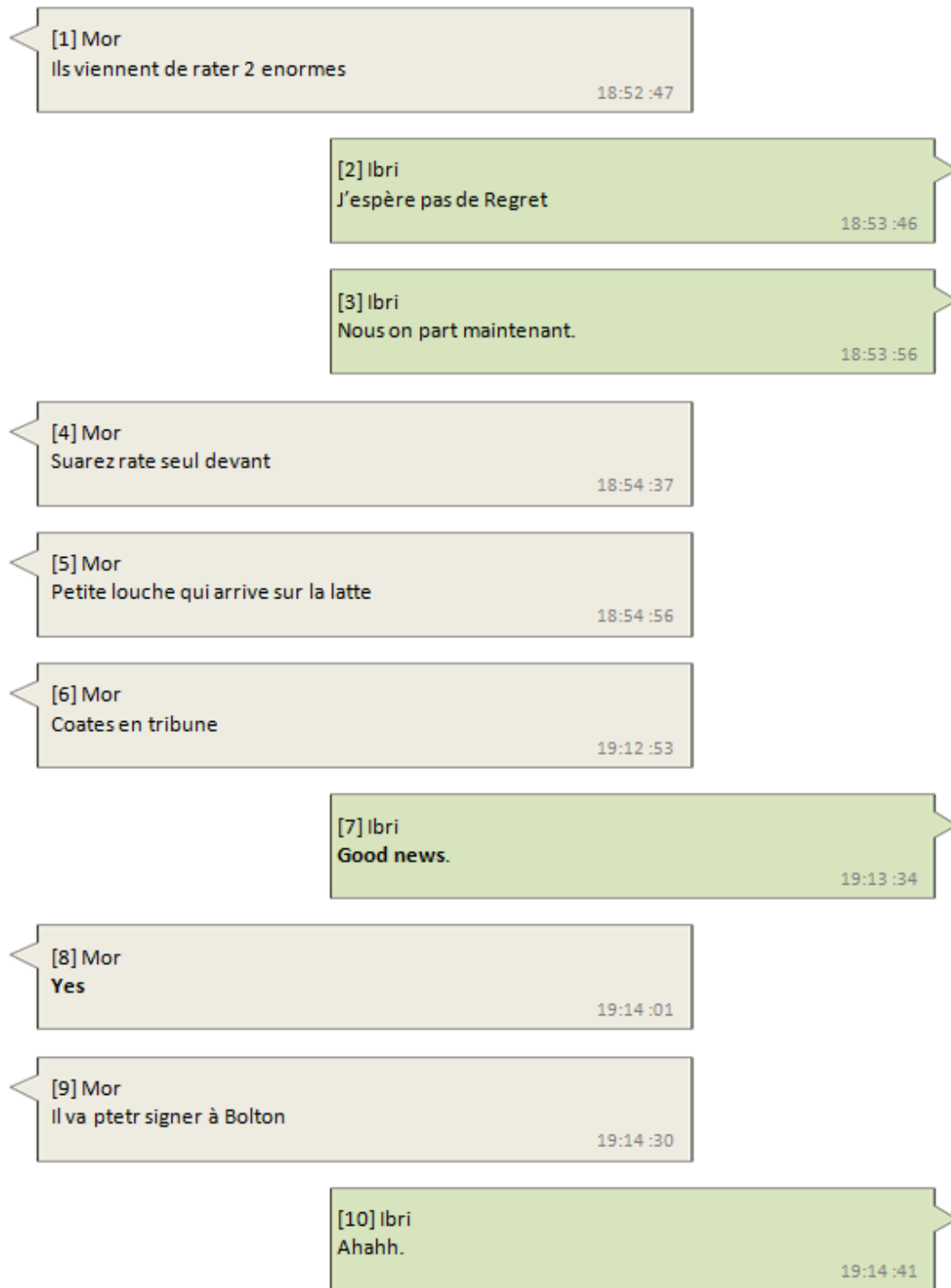
3. Alignement et sensibilité séquentielle

Outre les reprises fidèles et émulative (section 1, p. 285) et les effets d'écho à valeur atmosphérique (section 2, p. 292), il apparaît que les participants utilisent encore d'autres méthodes pour se rendre mutuellement visibles comme membres d'une même catégorie collective. Une de ces méthodes réside dans l'organisation du discours, en particulier dans la manière d'organiser séquentiellement le recours aux pratiques plurilingues. C'est sur ce type de sensibilité séquentielle que porte cette section.

L'analyse de données dialoguées permet de mettre en perspective que très souvent le choix d'une ressource est réalisé d'une manière qui est sensible à l'organisation séquentielle de l'interaction. Voici un exemple qui illustre le cas d'une telle résonance séquentielle.

⁸ Le recours à l'AC atmosphérique représente en quelque sorte l'aboutissement d'un tel comportement (pour d'autres exemples d'AC atmosphériques voir Annexe 73 et Annexe 74).

(11) WAFR5 (27.8.2011)



Dans l'extrait (11), où les participants s'orientent visiblement vers un genre de communication proche du clavardage, Mor commente un match de football qu'il est en train de suivre (FC Liverpool contre les Bolton Wanderers) et rend compte de son déroulement à Ibri qui est, pour sa part, en route [3]. Dans les messages [4] et [5], Mor décrit une séquence du match en train de se dérouler : il offre une information à propos de l'échec d'un joueur (Suarez) à finaliser une action [4] et propose une description plus détaillée de l'action en question [5]. Un quart d'heure plus tard, il aborde la

présence d'un joueur dans la tribune (Coates) dont l'achat par l'une des deux équipes (FC Liverpool) est alors en discussion. En [7], Ibri se positionne par rapport à cette nouvelle en offrant une évaluation de celle-ci par le recours à une alternation en anglais (*good news*)⁹. De façon intéressante, en [8], Mor s'affilie au positionnement d'Ibri et s'aligne sur le choix de langue de son interlocuteur en proposant à son tour une alternation minimale vers l'anglais (*Yes*). Plus que d'un simple effet d'écho, il apparaît que le déploiement de ressources plurilingues est ici sensible à l'organisation séquentielle de l'interaction en ce que l'action réalisée par Mor en [8] se rattache directement à celle réalisée par Ibri en [7] : les deux forment une paire adjacente (Sacks & al 1974). Le recours à des éléments allogènes apparaît ici donc comme méthode servant aux participants à coordonner leurs activités interactionnelles.

L'analyse de nos données montre que l'utilisation séquentiellement sensible des ressources plurilingues y est récurrente, notamment dans des contextes où les participants s'orientent, comme dans l'exemple (11), vers un genre de communication éminemment interactionnel avec une succession rapide de messages majoritairement composés d'une seule UCM (voir aussi annexe 75). Les résonances séquentielles se trouvent toutefois aussi dans des schémas d'échanges plus asynchrones et marqués par le recours à des messages à unités multiples. Ce cas de figure est illustré dans l'exemple suivant (pour une première présentation de cet exemple, voir premier volet, ch. II, section 7, p. 77) :

(12) WAFR27 (12.8.2011)

[1] Elo
Ciao. Tu as des nouvelles de Paul au fait??
18:15:18

[2] Michel
Saluti , j'ai eu un tit message sur Facebook comme quoi il
était bien arrivé et qu' il profitait deja
18:41:03

Comme nous l'avons discuté précédemment, le recours de Michel à l'élément *Saluti* en [2] donne à voir la manière dont il catégorise l'élément *ciao* utilisé par Elo en [1] comme relevant de l'italien ; de façon significative, l'italien est ici utilisé dans une paire adjacente et rend perceptible la façon dont les participants s'orientent vers ce code comme ressource leur permettant d'organiser l'activité dans laquelle ils sont investis. Il apparaît que ce type de sensibilité séquentielle est particulièrement pertinent dans des messages à unités multiples où les différentes parties de paires se trouvent

⁹ La présence du joueur Coates dans la tribune peut être interprétée comme signe d'un contrat en voie de finalisation. Il faut noter que trois jours plus tard le contrat est effectivement signé.

parfois passablement éloignées les unes des autres, tant visuellement que temporellement (voir premier volet, ch. I, section 4.1, p. 22). L'exemple (12) illustre la manière dont le recours à une ressource allogène permet à Michel de coordonner sa réaction au message d'Elo en faisant écho à sa structure bipartite : il recourt à l'italien (*Saluti*) pour répondre à la salutation italienne (*Ciao*) et le français (*j'ai eu tit message sur Facebook comme quoi il était bien arrivé [...]*) pour formuler la réponse à la question formulée en français (*Tu as des nouvelles de Paul au fait ??*). Par ce biais, le choix de langue semble contribuer à souligner le fait que l'élément *Saluti* répond en tant que deuxième partie de paire à une première partie de paire précise (pour un cas comparable voir aussi annexe 76).

De façon intéressante, ce genre de résonance séquentielle ne s'observe pas seulement en lien avec des choix linguistiques mais aussi sur la base de « créativité » et d'autres bricolages linguistiques. L'exemple (13) suivant apparaît illustratif à ce propos (voir Pekarek Doehler & Morel 2013 pour une première présentation) :

(13) WAFR1 (24.8.2011)

[1] Théophile
Kikou ça scanne? On se disait 19h a st saphorin, grillades

12:27:22

[2] Germain
O! Ouais ouais ça toscanne a mort. Okay ben je te redis plus tard, la femme m a aussi proposé qqch pour ce soir. J y songe. Bonne

12:54:55

Dans le message [1], Théophile commence par formuler une ouverture de message composée par une salutation créative (*Kikou*, pour 'Coucou') et une demande de nouvelles ; de façon intéressante, il recourt, pour ce faire, à une forme idiosyncratique (*ça scanne ?*), probablement calquée sur la formule *ça va ?*. Dans sa réponse [2], Germain fait écho à la conduite de Théophile en proposant d'abord une salutation (*O !*) et en offrant une réponse qui reprend le jeu entamé par Théophile : en se servant du même calque (*ça va*), il fait avancer le jeu et utilise lui aussi une forme innovante (*ça toscanne*) qui fait écho, par effet d'assonance et par parallélisme morpho-syntaxique, à la ressource déployée par Théophile. Par sa conduite, Germain affiche son orientation vers l'activité ludique entreprise par Théophile, normalise le caractère innovateur de l'activité et la traite comme manière ordinaire d'accomplir l'activité sociale dans laquelle il est engagé.

D'autres exemples illustrent que l'alignement séquentiel sur un type de ressource concerne également d'autres formes de bricolage, notamment telles que nous les avons illustrées plus haut

(voir deuxième volet, ch. III, p. 183). L'extrait suivant concerne notamment l'imitation phonographique de prononciations marquées (section 4, p. 191) :

(14) WAFR1 (15.6.2011)¹⁰

- [1] Théophile
Hallo! Kikou ça va? J'ai une petite mauvaise nouvelle, la photo noire du truc a récurer les bouteilles "échelle vers dieu" a un souci.

22 :28 :53
- [2] Théophile
Un des coins de limage originale nest pas noir, du coup il y a des sortes d'angles blancs qui appa.

22 :29 :51
- [3] Théophile
[fichier omis]

22 :28 :53
- [4] Théophile
Et en fait il y a aussi une sorte d'ombre sur le cote gauche

22 :29 :51
- [5] Germain
Je suis un gros caca. Je te redonnerai un BON fichier demain a la première heure. Sorry Vous me la **douhonnerez**

22:32 :37
- [6] Théophile
Oh mais ya **poua de souhoci!**

22 :33 :24

L'échange illustré en (14) commence par une série de messages envoyés par Théophile dans lesquels il commence par faire part à Germain d'une *petite mauvaise nouvelle* [1] ; celle-ci est liée à la qualité d'une photographie sur laquelle son interlocuteur a visiblement travaillé. Après l'annonce faite en [1], Théophile détaille un premier problème en [2], envoie un fichier qui a probablement pour objectif de l'illustrer [3] et expose un autre problème de la photo en [4]. En [5], Germain réagit à cette présentation relativement élaborée et assume la responsabilité de l'erreur (*Je suis un gros caca*) tout en assurant procéder rapidement à une rectification du problème (*je redonnerai un BON fichier demain a la première heure*). Il termine le message par une excuse composée d'un élément

¹⁰ Français standard : [2] *Un des coins de l'image originale n'est pas noir, du coup il y a des sortes d'angles blancs qui apparaissent.*

anglais (*sorry*) et d'une formule peu transparente d'un point de vue du chercheur (*vous me la douhonnerez*, probablement pour 'vous me la donnerez'). De façon intéressante, Théophile réagit à cette excuse en s'alignant sur la créativité phonographique déployée par Germain (*ya poua de souhoci*). Théophile montre qu'il comprend le jeu entamé par Germain qui consiste à rendre, par un trucage phonographique, une prononciation diphtonguée de la voyelle (/uo/ au lieu de /o/), notamment en recourant au digramme *ou* et en insérant une consonne intermédiaire *h*. En effet, Théophile reprend un procédé comparable pour deux éléments utilisés dans sa réponse, à savoir *pas* (*poua*) et *souci* (*souhoci*).

De façon intéressante, l'on constate que dans cet exemple, comme dans les autres exemples présentés dans cette section, le traitement mutuel de la pratique comme ordinaire est rendu visible par le fait que les participants s'orientent vers les pratiques plurilingues, mais aussi vers l'hybridation et le jeu translinguistique, comme ressources séquentiellement fonctionnelles. Si les effets de réciprocité contribuent à régulariser la pratique entamée par l'interlocuteur, la manière séquentiellement sensible dont cet effet est réalisé illustre que la ressource fait également partie des méthodes déployées pour structurer l'interaction.

Un tout autre cas de figure existe toutefois. En effet, notre corpus donne également à voir des conduites distinctes où le recours au bricolage pluri- et translinguistique n'apparaît pas lié à des finalités séquentielles précises.

4. Le jeu pour le jeu en l'absence de progression séquentielle

La manière dont le choix de langue et le bricolage linguistique est formaté dans les exemples présentés dans la section 3 semble renvoyer à des fonctions utilitaires de ces ressources en ce qui concerne la progressivité de l'interaction : le choix d'une ressource signale alors qu'une action précise répond à une autre action précise. Par opposition, nous pouvons observer que dans de nombreux cas le recours au bricolage linguistique devient une finalité en soi ; le moteur de progressivité séquentielle de l'interaction semble alors provisoirement interrompu. L'extrait suivant illustre le cas de figure en question :

(15) WAFR1 (15.6.2011)

[1] Théophile

C'est assez beau de voir toutes les images nettes a la suite!

22 :37 :04

[2] Germain

Ah cool. Ça te plait? J espere. La mode est assez pimp, mais enfin c est très mode genre Numéro, ça claqué la chatte

22 :38 :16

[3] Germain

Bon on boucle cette caque (chinoise) demain matin

22 :38 :42

[4] Théophile

Wei je suis motivé!

22 :39 :12

[5] Théophile

Ah [nom d'entreprise] la troisième va nickel

22 :39 :31

[6] Germain

Hésite pas a me dire s il y a d autres corrections (verres.,[nom d'entreprise]...) santé

22 :39 :37

[7] Germain

Ah cool

22 :39 :40

[8] Théophile

Yes

22 :39 :50

[9] Germain

Yeeeees

22 :40 :07

[10] Germain

Bon asez dit de merde yo

22 :40 :20

[11] Théophile

Yo

22 :40 :30

L'extrait commence par l'exposition [1], de la part de Théophile, de sa satisfaction à propos de photographies qu'il a visionnées ; en [2] Germain offre une appréciation positive du jugement de son interlocuteur (*Ah cool*), formule une requête de confirmation (*ça te plaît ? J'espère.*) et propose une description-justification du parti-pris artistique (*la mode est assez pimp [...]*) ; en [3] Germain procède à une forme d'appel auquel Théophile répond favorablement en [5] (*Wei je suis motivé*). Alors que le déroulement semble ici se diriger vers une clôture prochaine de la conversation du jour¹¹, Théophile formule une appréciation *post-scriptum* (on notera le recours au *ah* comme marque « épilogale »), vraisemblablement à propos de la qualité d'une photo spécifique (*la troisième*)¹². Le message [6] apparaît comme chevauchement au message [5], ce qu'indique la proximité des valeurs d'horodatage (*timestamp*) entre les messages [6] et [5] ; en [7] Germain se réinscrit dans la logique séquentielle de la conversation en offrant une évaluation de l'annonce faite en [6] et en complétant ainsi la paire adjacente. La séquence se clôt par ce qui apparaît être un *sequence closing third* en [8] (*Yes*). Un *sequence closing third* est un tour qui se greffe sur la base de la paire adjacente, après la seconde partie de paire, d'où l'étiquette *third*. Des exemples de ces post-expansions minimales de la paire adjacente sont *oh, okay, je vois* etc. (pour une présentation voir par exemple Schegloff 2007b, 7).

La réaction de Germain en [9] est ici notable : alors que la séquence est en principe finie, il propose une contribution qui prolonge l'échange au-delà de « besoins » séquentiels. Bien que *Yeeees* représente une reprise émulative de la contribution de Raphaël en [8] et qu'elle fasse écho à ce *sequence closing third* (voir Pekarek Doehler & Morel 2013 pour le même constat sur un autre exemple), l'action n'est pas motivée d'un point de vue séquentiel. Elle ne répond à aucune première partie de paire et n'initie aucune nouvelle séquence. Ainsi, le recours à *Yeeees* n'est séquentiellement pas fonctionnel mais représente une instance où l'alignement par la reprise émulative d'un élément apparaît comme première finalité de l'échange. Bien que la reprise en [9] participe du traitement de la conduite de Raphaël en [8] comme ordinaire (comme cela a été illustré pour d'autres exemples cités plus haut), l'alignement sur la ressource se fait ici non pas de manière séquentiellement sensible mais comme jeu dépourvu de pertinence séquentielle. Le moteur de progression de l'interaction est réactivé en [10] avec une initiation par Germain de la séquence de clôture (*Bon assez dit de merde yo*) et une action responsive de Germain en [11] (*Yo*) ; ici, les

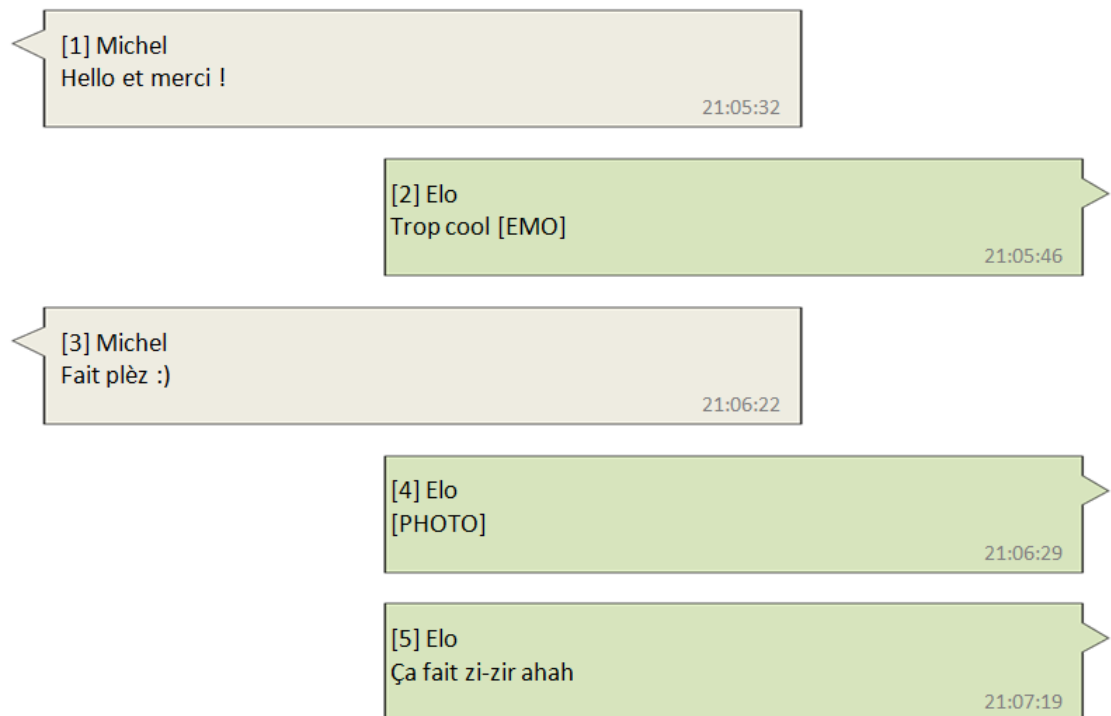
¹¹ L'utilisation du marqueur *bon* en début de message, mais aussi l'indication temporelle *demain matin* comme moment possible pour la suite de l'interaction professionnelle semblent indiquer dans cette direction ; l'heure est relativement avancée (22h38).

¹² Théophile évoque par ailleurs le nom d'une entreprise locale pour laquelle les deux interlocuteurs sont vraisemblablement en train de produire des images ou des éléments graphiques.

participants semblent se réorienter vers *yo* comme ressource séquentiellement fonctionnelle, notamment dans le cadre d'une prise de congé.

L'exemple suivant illustre que si ce type de jeu peut se rapporter à des ressources allogènes, il concerne aussi toute forme de conduite langagière que l'on décrit communément comme déviante d'un point de vue normatif. L'extrait illustre en particulier le recours à ce que Balnat (2008) appelle la brachygraphie, à savoir le recours à des procédés abrégatifs souvent associés au « langage texto ».

(16) WAFR27 (11.8.2011)

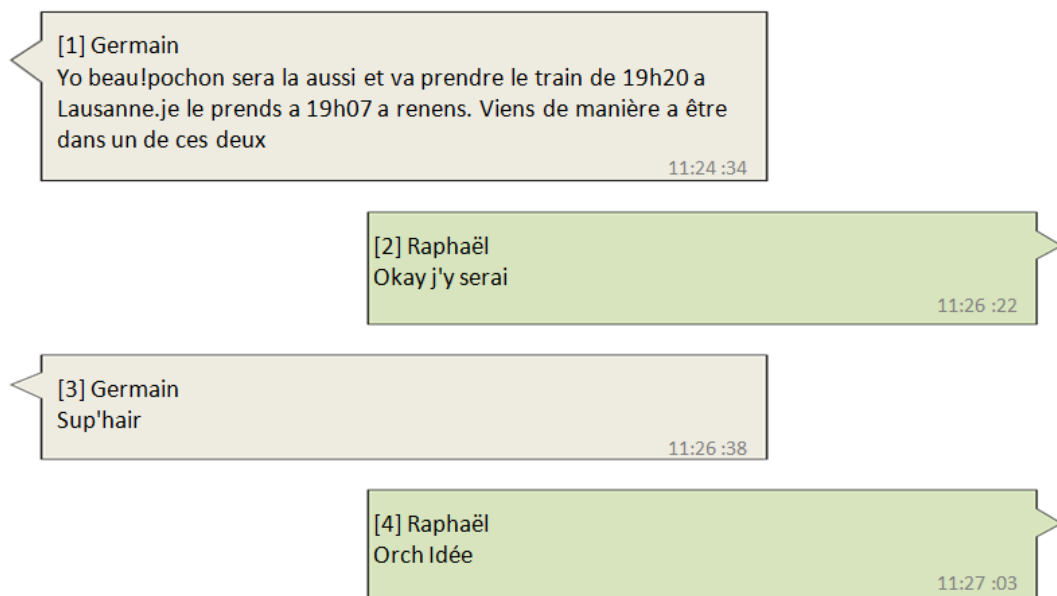


Il faut d'emblée souligner que l'extrait (16) rappelle de façon exemplaire que l'interprétation de conversations écrites ne va pas sans poser un certain nombre de problèmes ; l'image de l'interaction qu'offrent les données reste souvent incomplète. L'échange représente le tout début de la chaîne de messages offerts par Michel et Elo et contient des actions qui se rapportent sans doute à des événements qui ont eu lieu avant, dans un autre type de communication (en face à face ou dans un autre moyen technologiquement médié). Il apparaît notamment qu'en [1] Michel remercie Elo sans qu'il soit clair à quoi ce remerciement se rapporte ; de même, l'évaluation d'Elo quelques secondes plus tard apparaît comme réponse à une action que le chercheur ne peut reconstruire. Toujours est-il que l'observation des données rend possible l'interprétation du message [3] comme action faisant écho à l'évaluation proposée par Elo en [2] (*Trop cool*) ; pour l'évaluation que Michel accomplit en [3], il recourt à une forme non standard qui consiste à réaliser à l'écrit une variante morphologique le plus souvent neutralisée dans cette modalité d'expression (Béguelin 2012). Michel abrège « ça fait plaisir » par « fait plèz » : pour ce faire, il omet le sujet de la phrase (*ça*) ainsi que la dernière partie

de l'élément *plaisir* et procède à des substitutions de graphèmes (z pour s et è pour ai). Force est de constater que Michel se sert de procédés communément associés à « l'écrit SMS » et plus particulièrement à la brachygraphie. La réponse d'Elo en [5] (qui intervient après l'envoi d'une photo en [4]) est remarquable : dans un message, qui ne peut être considéré comme étant séquentiellement pertinent en vue de ce qui précède, Elo reprend la structure mobilisée par Michel (*ça*) *fait plaisir*. Toutefois, elle se limite à compléter, de manière ludique et répétitive, la fin de mot que Michel a omis (*ça fait zir-zir*). Ce faisant, elle rend visible son orientation vers la conduite de son interlocuteur comme conduite transparente et « normale » tout en s'alignant sur cette modalité ludique. De manière intéressante, le jeu avec les ressources linguistiques apparaît ici aussi comme non-fonctionnel d'un point de vue de la progression séquentielle mais représente une instance où le bricolage avec les ressources linguistiques devient une fin en soi.

Nous nous tournons à présent vers un autre exemple où l'alignement sur le jeu se fait par le recours à des procédés de bricolage et de perméabilisation linguistique. L'extrait suivant, tiré d'une séquence de clôture d'un échange plus long, illustre ce cas de figure (cette analyse est largement basée sur la présentation de Pekarek Doehler & Morel 2013) :

(17) WAFR4 (5.5.2011)



Dans le cadre de la dernière UCM de ce qui constitue un message à unités multiples [1], Germain formule une invitation (*Viens de manière a être dans un de ces deux*). En [2], Raphaël répond en acceptant l'invitation (*Okay j'y serai*) et en [3] Germain clôt la séquence par ce que l'on peut appeler un *sequence closing third* : il évalue positivement la réponse de Raphaël en offrant un *assessment* (*sup'hair*, pour 'super'). Le formatage de cette action évaluative est particulier en ce qu'il joue sur la combinaison de l'anglais et du français. D'un point de vue morphologique, l'élément *sup'hair* est

composé du fragment *sup* et du morphème anglais *hair* (anglais pour ‘cheveu(x)'). Comme ensemble, l'élément *sup'hair* représente une instance d'hétérographie de l'élément *super* (pour d'autres exemples d'hétérographie interlinguistique voir deuxième volet, ch. III, section 4, p. 191) ; la prononciation des deux éléments est approximativement identique, à condition que le morphème *hair* soit prononcé à la française, à savoir sans aspiration initiale et avec un *r* uvulaire (/ɛʁ/ au lieu de /hɛʁ/, avec *r* alvéolaire). La réaction de Raphaël en [4] est ici remarquable (*Orch Idée*) : bien qu'il ne combine pas deux différentes langues, il fait visiblement écho au jeu entamé par Germain en associant un fragment (*Orch*) à un morphème (*Idée*) et en faisant déboucher l'ensemble, par le recours à une syllabe constituant un diamorphe visuel (voir deuxième volet, ch. III, section 2, p. 186), sur un tout autre élément ('orchidée'). Il ressort donc de cette analyse que la composition du message [4] fait écho au *sequence closing third* que représente le message [3]. Toutefois, le message [4] ne remplit aucune finalité séquentielle : il ne répond à aucune action et n'ouvre pas de nouvelle séquence. Bien que le message fasse résonance au jeu entamé dans le message précédent, il ne peut être considéré comme action responsive en termes de dépendance conditionnelle (*sequential implicativeness* ou *conditional relevance* ; voir Schegloff 1968, 1083). L'action réalisée en [3] ne projette pas d'action suivante (voir Schegloff & Sacks 1973, 295) et pourtant Raphaël prend note du jeu en cours et le continue. Il apparaît donc que les participants s'alignent ici sur bricolage non pas comme ressource séquentiellement pertinente mais comme moyen de s'aligner sur le jeu comme unique finalité de l'interaction. Si l'effet de normalisation et de légitimation reste comparable à celui observé pour les cas de sensibilité séquentielle illustrés dans la section 3 (p. 294), il apparaît que l'alignement se fait uniquement sur le bricolage comme objet d'un « jeu pour le plaisir du jeu ». Les participants semblent ainsi mettre en relief – plus que dans les exemples présentés dans la section 3 – un aspect métalinguistique de leur interaction.

Ce type d'activité ludique, qui met en suspens la progressivité séquentielle, apparaît comme élément central des routines communicationnelles telles que nous pouvons les observer dans la communication par texto. De façon significative, ce genre de jeu relevant de l'art pour l'art apparaît dans des séquences de clôture, en particulier dans des positions de post-clôture.

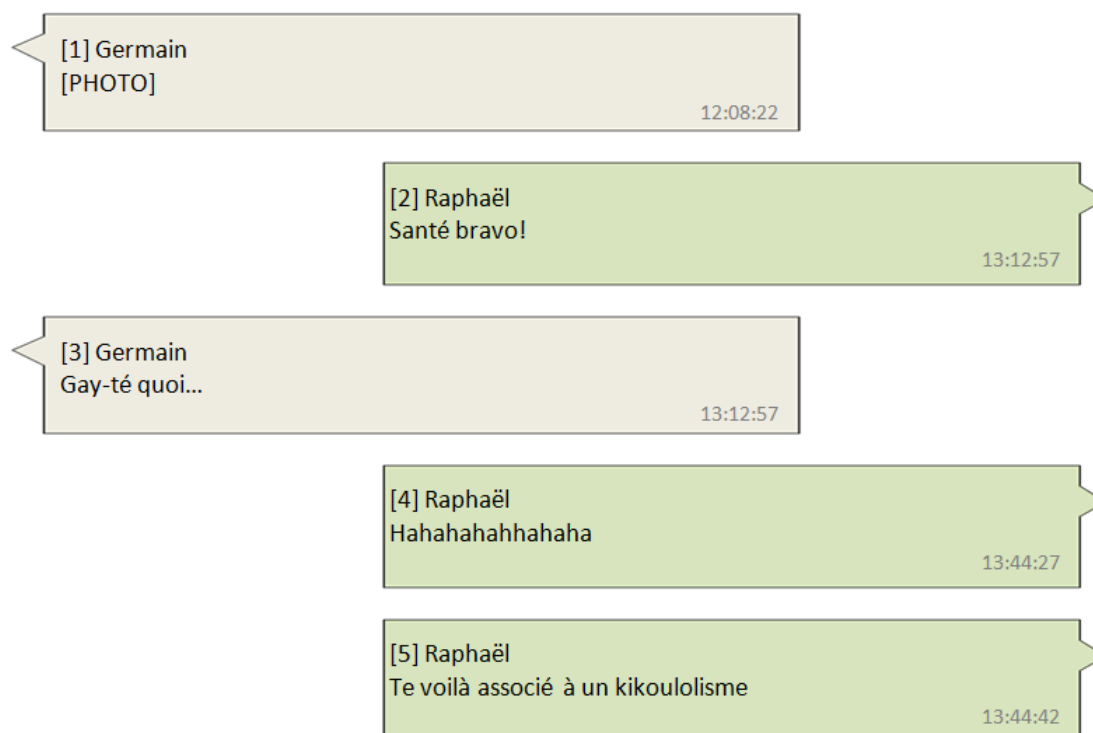
Chapitre III. Résumé : le « doing being » d'un texteur glocal en action

L'analyse des phénomènes liés au bricolage linguistique dans les données dialoguées a permis d'explorer certaines régularités interactionnelles du phénomène et de rendre visible le traitement des ressources par les participants eux-mêmes. Cette analyse a notamment montré comment les participants s'alignaient sur les conduites qu'ils déploient : d'un commun accomplissement, ceux-ci traitent ce qu'ils font comme pratique ordinaire et affichent ainsi une orientation partagée vers un ensemble d'attentes normatives. Ceci concerne tant les ressources plurilingues et le jeu transidiomatique que d'autres formes de « créativité » linguistique. Trois types de traitements interactionnels d'éléments de bricolage ont pu être dégagés : des reprises (fidèles et émulatives), des alignements séquentiellement sensibles et des alignements sur le jeu pour le jeu. Il apparaît que ces différentes conduites permettent aux participants d'afficher le caractère régulier (*ordinariness*) des affinités de pratique partagées et de rendre manifeste, à un niveau micro de socialité, la manière de s'inscrire dans une même catégorie collective.

La question demeure de savoir à quelle catégorie précise (ou *dispositif de catégorisation*, voir premier volet, ch. II, section 8, p. 82) la mise en œuvre des *prédicats catégoriels* dégagés dans ce travail est liée. Il faut souligner que dans les extraits illustrés jusqu'ici les participants ne se sont pas attribués de catégories explicites ; ils n'offrent pas de description ou de caractérisation (par exemple « mais tu es xy », « quel xy ! ») qui permettrait au chercheur de faire le pont entre un certain comportement et une étiquette qui saisiserait, avec plus de précision, les implications socio-identitaires du comportement en question.

Considérons un dernier extrait qui contient une description catégorielle et qui offre, par là même, un indice important à propos de la caractérisation du comportement étudié d'un point de vue émique (voir Pekarek Doehler & Morel 2013 pour une première version de cette analyse).

(18) WAFR4 (20.5.2011)



La contribution *Gay-té quoi....* de Germain en [3] est visiblement une réponse à ce que Raphaël propose en [2] (*Santé bravo !*). L'accès à la photo envoyée en [1] n'étant pas assurée, il est impossible d'explicitier le sujet de conversation. L'on peut néanmoins aisément prendre note du bricolage linguistique qu'entreprend Germain en recourant à l'élément *gay-té*. Notons que celui-ci est articulé en deux parties et qu'il mobilise les conventions graphématiques de l'anglais (*gay* au lieu de *gai*). En [4], Raphaël réagit par la manifestation d'un rire intense (pour le rôle du rire dans la communication par *WhatsApp* voir Petitjean & Morel en préparation) et ajoute, en [5], un commentaire métacommunicatif : *Te voilà associé à un kikoulolisme*. La séquence représente une instance de catégorisation explicite par la mention de la personne catégorisée (*te*), du mouvement d'attribution (*xy voilà associé à z*) et de la catégorie en question (*kikoulolisme*).

La composition de l'élément *kikoulolisme* est intéressante. L'on peut d'abord constater que deux unités sont combinées de façon asyndétique, à savoir *kikou* et *lol*. La première unité (*kikou*) représente une instance de bricolage transidiomatique sur la base du français « coucou ». L'on peut observer que l'hybridation de l'élément est réalisée par le recours au graphème *k* que l'on peut associer à une manière sinon « exotique » du moins phonographique de transcrire, qui est par ailleurs bien représentée dans notre corpus (voir l'exemple (13) p. 297 ou l'exemple (61) p. 269). La seconde unité (*lol*) est un acronyme d'origine anglaise (pour *laughing out loud*, 'mort de rire') utilisée de façon récurrente dans la CEM ; dans leur appariement, ces unités forment un emblème véhiculant

des caractéristiques propres au bricolage tel qu'on l'observe dans notre corpus, renvoyant à l'hybridation et la perméabilisation de catégories (voir deuxième volet, ch. III).

Notons que la valeur catégorisante de l'élément tient en particulier à l'utilisation du suffixe *-isme* : typiquement, celui-ci est lié à la création de substantifs renvoyant à des catégories génériques, souvent conceptuelles ou idéologiques. Il s'agit d'un outil-diagnostic permettant d'attribuer un élément individuel (une personne, un exemple, une peinture, une œuvre, un développement) à une catégorie plus large et de l'élever à un certain niveau d'abstraction ; en cela les « ismes » représentent des dispositifs de catégorisation d'appartenance hautement efficaces.

Dans l'instance d'attribution catégorielle illustrée en (18), le bricolage plurilingue que nous avons décrit, tout au long de notre recherche, comme central pour notre corpus, est explicitement formulée par un participant et attribuée à un co-participant. De façon intéressante, l'étiquette créée à cette fin désigne une catégorie collective rendue explicite par un participant au cours de l'interaction. Si la communauté derrière cette catégorie collective reste floue, les affinités de pratiques (*category bound activities*) qu'elle comprend sont nommées ; le *doing being* d'un « kikouloliste », voire d'un texteur « glocal », réalisé par le biais du bricolage translinguistique, est ici rendu ouvertement manifeste.

Sixième volet : Conclusions et perspectives

L'objectif principal de la présente étude a été de décrire et d'interpréter les pratiques plurilingues telles qu'elles sont déployées dans un espace communicationnel original et jusque-là peu exploré dans cette perspective. Le projet central que nous y avons poursuivi a été de comprendre précisément ce que les participants *font* lorsqu'ils mobilisent des ressources plurilingues dans la communication par texto : dans cette visée, nous avons entrepris de décrire en détail *comment* ils déploient ces ressources afin de comprendre *pourquoi* ils le font.

Dans ce volet du travail nous commençons par résumer les résultats principaux de la présente étude (I), puis nous mettons en relief les apports qu'ils représentent pour la recherche sur la communication par texto d'une part et pour la recherche sur le plurilinguisme d'autre part (II) ; nous répondons ainsi aux questions de recherche soulevées dans le premier volet de ce travail (voir p. 100). Le présent volet se termine avec un chapitre sur des pistes à suivre pour de futures recherches (III).

Chapitre I. Résumé des résultats : les différents niveaux du bricolage plurilingue

Notre recherche se base sur l'analyse des messages SMS du corpus suisse *sms4science.ch* ayant le français comme langue principale (N=4 619) ainsi que sur celle d'un corpus complémentaire de conversations *WhatsApp* (N=4 259) ayant le français comme langue (principale) de l'interaction.

L'analyse des pratiques plurilingues dans un champ d'étude à maints égards différents de celui dans lequel les concepts d'analyse du plurilinguisme (en particulier celui de l'AC) sont nés nous a amené à déployer un dispositif de recherche pluridimensionnel, qui s'intéresse tant aux régularités linguistiques que sociolinguistiques et interactionnelles du phénomène et qui opère une hétérogénéisation des perspectives sur celui-ci en procédant à un basculement entre regards étiques et émiques.

En ce qui concerne l'étude des spécificités linguistiques du répertoire plurilingue dans notre corpus, la présente étude a permis de dégager un espace encore largement inexploré par la recherche et a contribué à détailler ses particularités formelles à un niveau relativement fin de granularité (deuxième volet). Le pattern plurilingue dominant, mis en lumière par la combinaison d'approches quantitatives et qualitatives, comprend différentes caractéristiques que nous subsumons sous l'étiquette du *bricolage plurilingue*.

Nous avons d'abord constaté que la pratique ainsi dénommée se caractérisait par le déploiement de formes plurilingues variées, associant des ressources tant liées à des univers d'expériences globaux et translocaux (anglais, espagnol, « accents étrangers ») qu'inscrites dans les pratiques nationales

(italien, suisse allemand), locales (imitations d'accents locaux) et donc territorialement plus définies. Pour ce qui est de la nature structurelle des éléments allogènes non intégrées dans le PR, nous avons montré qu'il s'agissait, en grande majorité, de formes réduites et morpho-syntaxiquement peu élaborées.

Cette nature minimale du pattern plurilingue observable dans notre corpus se reflète au niveau des types d'insertions utilisées mais surtout au niveau des catégories d'alternations déployées. En ce qui concerne les insertions, nous avons constaté une dominance d'éléments à item unique, en particulier de mots de contenu (surtout de noms). Les insertions d'adverbes (*now*, anglais pour 'maintenant', *oggi*, italien pour 'aujourd'hui') semblent par ailleurs revêtir un rôle particulier en ce que leur fréquence apparaît relativement élevée, notamment lorsqu'on la compare à la place qu'occupent les adverbes parmi les éléments allogènes historiquement établis de notre corpus. Les insertions à items multiples (il s'agit essentiellement de groupes nominaux étendus et de groupes prépositionnels) sont en revanche peu fréquents, les insertions d'éléments de fonction (par exemple de pronoms, de conjonctions ou encore d'articles), indicateurs d'un contact linguistique intense ou de compétences étendues (Muysken 2000; Giesbers 1989), sont très rares. Les insertions sont par ailleurs généralement emboîtées dans un contexte entièrement français, variété qui reste la langue principale largement dominante ; les procédés de mise en abîme (les insertions de second degré dans une tierce langue) sont peu fréquents.

Pour ce qui est des alternations, nous avons montré que la plupart d'entre elles consistait d'éléments très courts, syntaxiquement peu complexes et potentiellement formulaïques. Une sous-catégorie des alternations, celle des *briques communicationnelles*, a été établie afin de rendre compte de cette spécificité. Elle englobe différents phénomènes : il s'agit en particulier des éléments isolés (par exemple *hola*, espagnol pour 'salut') et des éléments isolés complétés (par exemple *hi baby*, anglais pour 'salut bébé') ; ces deux catégories recouvrent à elles seules 57 % (N=589) des alternations. Nombreuses sont aussi les alternations qui apparaissent sous forme d'abréviations (12,1 %, N=108, par exemple *TOY, thinking of you*, anglais pour 'je pense à toi'), ou encore d'éléments composés de 2-3 items (14,6 %, N=130, par exemple, *schönen sonntag*, allemand pour 'bon dimanche'). Parmi ces dernières alternations, une majorité des cas ne comprend ni verbe ni sujet et ne semble donc pas renvoyer aux critères de composition interne généralement associés aux alternations (Muysken 2000). Par opposition, il est significatif de noter que les alternations plus complexes (comportant 4 items ou plus) sont largement minoritaires (7 %). Par ailleurs, l'analyse montre également que les points de transition précédant et suivant l'alternation se situent le plus souvent soit à la frontière du message (P : 57,2 % ; S : 26,3 %) soit à la frontière d'une UCM (P : 42 % ; S : 72,6 %). Les transitions

intra-UCM impliquant des conjonctions de subordination, potentiellement liées à des difficultés d'ordre morpho-syntaxique, sont très peu fréquentes.

De façon intéressante, ce pattern plurilingue minimal, qui associe l'insertion d'éléments de contenu à l'utilisation de briques communicationnelles, est régulièrement accompagné d'éloignements, volontaires ou non, de la norme « standard » des langues étrangères respectives (en ce qui concerne la morpho-syntaxe et l'orthographe). Dans l'ensemble, la nature même du pattern décrit semble donc *a priori* suggérer que les personnes qui y ont recours n'ont pas nécessairement de compétences étendues dans les langues qu'elles utilisent. Simultanément, cette observation suggère que les participants s'amuse à transgresser, à dessein, les normes institutionnellement définies.

Force est en effet de constater que le bricolage plurilingue, tel qu'il se présente dans notre corpus, ne se limite guère à un pattern réduit du plurilinguisme : nous avons montré que, dans notre corpus, le plurilinguisme minimal était régulièrement associé à des procédés qui contribuent à perméabiliser les frontières catégorielles, en particulier entre « langues » et entre modalités d'expression. Le recours minimal à d'autres langues semble en effet aller de pair avec des hybridations codiques et des jeux translinguistiques qui témoignent d'une virtuosité considérable dans le maniement des ressources. Nos analyses illustrent que les participants mélangent par exemple des conventions graphématiques de différentes langues, qu'ils imitent des accents régionaux et étrangers par la phonographie, qu'ils recourent à des pseudo-emprunts ou qu'ils perméabilisent les frontières entre catégories sémiotiques en jouant sur la continuité entre langue et pictographie. De façon caractéristique, nous avons pu montrer en quoi le répertoire graphique (écrit et pictographique) participait de ces procédés d'hybridation par les possibilités spécifiques qu'il offre (voir deuxième volet, ch. III, section 6, p. 199). L'observation de ces phénomènes semble suggérer qu'il faille considérer ces ressources non pas comme foncièrement distinctes mais comme faisant partie d'un même ensemble holistique de ressources sémiotiques. En cela, ces observations corroborent les arguments avancés dans le cadre de ce que l'on peut appeler le nouveau tournant hétéroglossique sur les approches plurilingues, notamment pour ce qui est de l'étude des pratiques translangagières (Canagarajah 2013) ou de la sociolinguistique de la superdiversité (Blommaert & Rampton 2011; voir aussi premier volet, ch. II, section 9, p. 90).

Mais qui a recours au bricolage plurilingue et quelles sont les implications d'ordre socio-identitaire de ce pattern? Les caractéristiques formelles de la pratique ainsi que sa récurrence sur l'ensemble du corpus semblent suggérer qu'il s'agit d'une ressource par laquelle les participants, non nécessairement plurilingues, affichent leur appartenance à un certain espace d'affinités pour lequel le déploiement de pratiques plurilingues et le jeu interlinguistique font partie d'une normativité partagée (voir aussi les résumés dans le deuxième volet, ch. II, section 3, p. 179 et ch. III, section 6,

p. 199). L'analyse des régularités sociolinguistiques dans notre corpus a contribué à caractériser les participants s'inscrivant dans cet espace d'affinités et, plus largement, à rendre compte des faisceaux socio-démographiques (âge, sexe, langues pratiquées, etc.) que partagent les personnes ayant recours à des pratiques plurilingues spécifiques (troisième volet).

A ce propos, on peut retenir que la manière de recourir aux pratiques plurilingues semble liée au groupe d'âge et au profil linguistique des participants. Ainsi, les formes les plus complexes (changement de langue d'un message à l'autre et alternations complexes) sont davantage déployées par des personnes de plus de 25 ans ayant indiqué pratiquer plusieurs langues dans leurs activités quotidiennes ; elles sont aussi plus souvent utilisées par les dialectophones que par les francophones. Toutefois, il faut rappeler que les personnes recourant à des formes plurilingues étendues sont fortement minoritaires dans notre corpus.

La pratique plurilingue dominante, caractérisée par le déploiement de formes allogènes minimales, est avant tout associée à des jeunes francophones qui ne se considèrent eux-mêmes pas nécessairement comme plurilingues. Ce constat lié à l'âge des participants reste essentiellement le même lorsqu'on focalise l'analyse sur les utilisateurs romands uniquement : les alternations minimales sont plus utilisées par les personnes de 12 à 25 ans alors que les formes plurilingues plus complexes sont privilégiées par les plus de 25 ans. De façon intéressante, le sexe des participants ne semble pas jouer un rôle central dans la structuration socio-démographique des patterns plurilingues. Une différence entre les sexes émerge néanmoins en ce qui concerne les préférences linguistiques : bien que l'anglais demeure la langue étrangère la plus utilisée sur l'ensemble du corpus, l'italien est plus souvent déployé par les femmes que par les hommes. Il s'agit notamment d'éléments comme *baci* ('bisous'), *bella/bello* ('beauté'), *amore* ('amour') ou *ti amo* ('je t'aime') par lesquels les femmes, en particulier, semblent mettre en place une sorte de « parler tendre ».

Le pattern que nous avons qualifié de bricolage plurilingue apparaît donc relever – pour ce qui se rapporte au volet minimal de ce pattern du moins – d'une ressource dont se servent avant tout des jeunes auteurs francophones (pour un appel à la précaution dans l'interprétation des résultats statistiques voir troisième volet, ch. I, section 2.3, p. 204). Dans la perspective des participants, l'on peut alors suggérer que ces auteurs, qui ne se considèrent pas forcément comme plurilingues, semblent en quelque sorte recourir aux « moyens du bord » (Lévi-Strauss 1962, 31) de leur répertoire linguistique (pour une discussion voir deuxième volet, ch. II, section 3, p. 179) pour afficher leur affiliation à une identité collective.

Certaines de ces dynamiques socio-identitaires du bricolage plurilingue se manifestent lorsque l'on s'intéresse à ses implications pragmatiques-discursives dans notre corpus (quatrième volet) : loin de

représenter une pure « stratégie brachygraphique » servant à économiser de la place ou du temps, le déploiement de ressources plurilingues revêt en réalité des fonctions variées permettant aux participants d'effectuer un travail de positionnement pluridimensionnel. Par celui-ci, les participants semblent en effet pouvoir se situer par rapport à leur dire, par rapport à leur interlocuteur et *in fine* par rapport à leur inscription dans des catégories sociales plus larges.

Pour ce qui est des positionnements discursifs, nous avons montré que l'alternation semble pouvoir être déployée comme ressource structurante permettant de mettre en relief certaines parties du message et de définir parfois le rapport que ces parties entretiennent les unes avec les autres : les ressources plurilingues sont fréquemment utilisées pour démarquer les rituels de communication du reste du message (le plus souvent les salutations, les prises de congé, les vœux et excuses) et pour délimiter plus généralement différentes UCM qui se trouvent dans un même message (par exemple une réponse et une question dans un même message). L'effet de contraste que le changement de langue établit semble alors participer de la démarcation de certains éléments et, par là même, de l'amélioration de la lisibilité et de l'expressivité des messages. En cela, le recours à ces ressources plurilingues relève en partie d'une certaine compétence dans la gestion des caractéristiques de la forme de communication qu'est le texto : transmise technologiquement, à distance spatio-temporelle de l'autre, la communication par texto échappe au suivi « en direct » par les participants et semble rendre pertinent un renforcement de l'effort de structuration visuel et d'aiguillage de lecture ; l'organisation séquentielle spécifique de la communication par texto, liée à la séparation spatio-temporelle des parties de paires, peut appuyer une telle interprétation.

En plus des fonctions discursives et structurantes, l'appariement fréquent des ressources plurilingues aux rituels de communication suggère que les participants recourent à des éléments allogènes pour mettre l'accent sur des parties du message qui représentent des moments centraux du travail de positionnement interpersonnel et de catégorisation sociale : c'est à ces moments que le scripteur s'adresse à l'autre, qu'il affiche son positionnement par rapport à lui et qu'il lui signale les catégories sociales momentanément pertinentes. Là aussi, l'éloignement spatio-temporel des participants dans la communication par texto peut contribuer à rendre cette mise en emphase des moments de positionnement interpersonnel particulièrement utile.

Le recours aux pratiques plurilingues rend aussi visible l'inscription dans certaines catégories collectives plus larges. En plus d'attester de l'association des alternations à des fonctions de positionnements interpersonnels, nous avons également pu observer des fonctions similaires liées au recours cumulé d'éléments insertionnels : l'association de l'insertion à un ensemble limité de domaines de références suggère en effet que les participants se servent de cette ressource pour s'inscrire dans un espace d'affinités pour lequel le renvoi à des prédicats partagés serait

caractéristique ; de façon significative, ces domaines de référence se rapportent à ce que nous avons appelé le « parler branché » qui est notamment lié à la connectivité socio-technologique, à la mobilité, à la transterritorialité mais aussi à des activités de temps libre « cool » et à d'autres traits et savoirs pertinents pour les membres de la communauté donnée (pour une discussion voir quatrième volet, ch. IV, p. 275).

Comme nous l'avons soulevé à plusieurs reprises dans ce travail, l'analyse des régularités formelles des pratiques plurilingues (premier volet), de leurs reflets socio-identitaires (deuxième volet) et pragmatico-discursives (troisième volet), dans une perspective qui consiste à catégoriser les observables d'un point de vue du chercheur les surplombant, implique des limitations heuristiques importantes (voir troisième volet, ch. V, section 2, p. 246).

Ainsi, de telles analyses courent le risque de ne pas rendre compte des catégories (linguistiques et socio-identitaires) telles qu'elles apparaissent pertinentes pour les participants eux-mêmes. La prise en compte de la manière dont les configurations plurilingues et leurs implications socio-fonctionnelles participent de quelque chose qui est accompli par les participants dans des situations d'interaction concrètes fait alors défaut.

C'est pourquoi, dans le cinquième volet de notre travail, nous avons opté pour une réorientation de notre regard, pour son décentrement : nous avons envisagé les pratiques plurilingues comme ressource utilisée dans et pour l'interaction écrite et nous nous sommes interrogé sur la construction située de structures sociales que la description de ces pratiques permettaient de rendre visible. Nous avons exploré la façon dont le pattern décrit aux niveaux linguistique et sociolinguistique (variationniste) de régularité était déployé dans des échanges de messages. Nos analyses illustrent que le recours aux ressources plurilingues n'est pas dépourvu d'implications séquentielles mais qu'il s'inscrit dans des dynamiques de réciprocités que la prise en compte de données dialoguées permet de rendre manifestes.

Le bricolage plurilingue semble ainsi relever d'une activité interactionnelle souvent réalisée d'un commun accomplissement par les participants. Nous avons en particulier identifié quatre schémas qui rendent compte de la manière dont le bricolage plurilingue est déployé dans la suite de l'interaction par texto : il s'agit (1) de reprises ponctuelles (fidèles et émulative) à des moments plus ou moins éloignés au sein d'une même interaction, (2) d'effets de résonance codique, (3) de cas de bricolages séquentiellement sensibles et (4) de bricolages qui, dépourvus de pertinence séquentielle, relèvent d'un jeu pour le plaisir du jeu. Tous ces schémas sont tant de manières qui illustrent que les participants traitent leur pratique (notamment celle de l'interlocuteur) non pas comme écriture déviante mais comme relevant d'une normativité partagée.

Ainsi, les implications socio-identitaires du bricolage plurilingue deviennent visibles par la manière dont les ressources sont traitées par les participants eux-mêmes : l'alignement sur les conduites déployées illustre notamment l'orientation commune vers ces conduites comme relevant de pratiques régulières pour la catégorie collective dans laquelle les participants s'inscrivent. Bien qu'un étiquetage explicite de cette catégorie reste délicat, elle semble liée à une communauté de jeunes auteurs « kikoulolistes » (voir cinquième volet, ch. III, p. 305) qui partagent certaines ressources et certaines manières de les utiliser : ces affinités semblent attester de l'affichage d'appartenance à un espace plurilingue original où les participants peuvent naviguer entre inscription locale et aspiration globale dans un monde de la connectivité et de la mobilité.

Chapitre II. Implications et apports de la recherche

La présente recherche a permis d'étudier un aspect spécifique de la communication par texto et d'en démontrer les régularités formelles et fonctionnelles ; en cela, elle contribue à déconstruire certaines anxiétés dont « le langage texto » continue à être la source. Au lieu de soulever des interrogations d'ordre idéologique à l'égard des pratiques scripturales de ces « jeunes » qui ne maîtriseraient plus « la langue française », nous avons entrepris de décrire systématiquement les pratiques plurilingues dans la communication par texto et d'en questionner la signification sociale.

Notre travail contribue à montrer que le texto, loin de représenter un contexte d'échanges incontrôlés (Liénard 2005), constitue un espace où la structure – et la structuration – sociales deviennent observables comme phénomènes pourvus de régularités spécifiques.

Ainsi, dans le présent travail, nous nous sommes efforcé à considérer les phénomènes langagiers qui sont utilisés dans la communication par texto non pas comme déviances par rapport à l'écrit institutionnellement contrôlé (dit « standard ») mais comme ressources essentielles de l'interaction et de la socialisation, adaptées à un contexte communicationnel spécifique. Si la recherche sur la communication par texto s'est penchée sur divers éléments du « langage texto » (néographie et phénomènes syntaxiques notamment), notre travail souligne qu'il s'agit aussi d'une forme de communication propice au plurilinguisme et en particulier à des configurations originales de celui-ci.

L'apport central de la présente étude a été de décrire en détail les pratiques plurilingues dans la communication par texto dans un contexte encore peu étudié à cet égard. En cela, la contribution de ce travail est d'abord *empirique*. Nous avons notamment détaillé les caractéristiques formelles d'un type de pratique lié à une communauté dont les membres ne disent pas tous utiliser différentes langues dans leurs activités quotidiennes. En cela, notre contexte de recherche, la Suisse francophone, où règne un « monolinguisme de principe » (Lüdi 1990) s'est avéré sensiblement

différent de ceux explorés dans d'autres analyses sur les pratiques plurilingues dans les textos (voir premier volet, ch. I, section 5, p. 32).

A un niveau formel de régularité, nous avons rendu compte d'un pattern plurilingue original et ce à un degré de granularité qui n'a pas encore été offert par la recherche sur le plurilinguisme dans la communication par texto (à l'exception de Bucher 2016). Nous avons proposé, pour ce faire, d'affiner l'apparat terminologique qu'offre la recherche grammaticale sur l'AC ; la distinction de différents sous-types d'alternations, en particulier celui des briques communicationnelles, a rendu un tel diagnostic possible (voir aussi Bucher 2016; Morel & al 2012; Morel & Pekarek Doehler 2013). Le recours massif à ces alternations minimales qui est combiné à l'insertion d'éléments de contenu constitue en effet le premier volet d'un pattern de plurilinguisme non encore détaillé par la recherche jusqu'ici et que nous avons subsumé sous le label de *bricolage plurilingue* (terme inspiré par Lévi-Strauss 1962 ; voir aussi Galliker 2014 ; voir également premier volet, ch. II, section 9.2, p. 94).

L'étiquette *bricolage* parvient à saisir avec adéquation le fait que le répertoire des participants est majoritairement constitué d'éléments préfabriqués provenant de sources diverses (ce qui renvoie à l'aspect de *reprise* propre au concept de bricolage). De façon intéressante, cette reprise d'éléments préfabriqués est régulièrement associée à des *transformations* (un second aspect du bricolage) qui se reflètent dans l'hybridation de codes et dans la perméabilisation de frontières entre langues ou encore entre modalités d'expression.

Par la description de ces bricolages parfois virtuoses, le présent travail offre un regard sur la manière dont les participants traitent les « différentes » ressources communicationnelles comme ensemble holistique d'éléments sémiotiques qu'ils déploient sans se préoccuper des oppositions, socialement construites et institutionnellement affirmées, entre ce que constituent traditionnellement les « langues » (et autres modes d'expression).

Si le présent travail s'est initialement posé comme objectif d'étudier les changements entre « langues » (français, allemand, anglais, italien, etc.), il montre que la focalisation exclusive sur de telles étiquettes, sous-entendues comme faisceaux stables de caractéristiques précises, est hautement délicate à justifier au vu de ce que les participants font. Ce constat s'avère particulièrement manifeste pour un corpus comme le nôtre où les participants se servent de ressources qui, bien souvent, ne sont pas clairement étiquetables comme appartenant à une catégorie x ou y, mais qui se trouvent dans une zone de proximité entre AC et emprunt, entre différentes langues, entre ce qui relève du domaine langagier et ce qui relève d'autres systèmes d'expression (voir aussi Ledegen 2012).

Un apport de ce travail a donc été d'alimenter les arguments en faveur d'une ouverture dans l'approche des phénomènes d'AC, d'alternances comprises alors « au sens large », comme activité sociale accomplie par différentes ressources hétérosémiotiques (Androutsopoulos 2011), qui, pour les participants, font partie d'une même « boîte à outils » (voir deuxième volet, ch. II, section 3, p. 179 et ch. III section 6, p. 199). En cela, notre travail représente un argument en faveur du tournant hétérosémiotique dans l'approche des pratiques « plurilingues » (Canagarajah 2013), où la focalisation sur l'analyse de l'AC entre différents codes linguistiques reste possible mais où elle est doit être assumée, sauf preuve du contraire, comme relevant avant tout d'un intérêt, voire d'une construction, étique. Le fait qu'un nombre important de bricoleurs indiquent ne pas recourir à ce que nous avons défini, en tant que chercheur, comme pratique plurilingue, représente un argument supplémentaire à une telle interprétation.

L'originalité du pattern plurilingue dominant dans notre corpus, le bricolage plurilingue, réside dans le fait qu'il semble en partie déployé par des personnes qui ne se considèrent elles-mêmes pas nécessairement comme plurilingues. Ce qui apparaît comme paradoxe se fait révélateur d'un nouveau type de pratique lié à une communauté dont les membres n'utilisent pas forcément différentes langues de manière étendue dans leurs interactions quotidiennes, mais qui recourent à des ressources hétérosémiotiques variées (« langues », code pictographique, différentes ressources graphématiques) quand ils écrivent des textos.

Ce « plurilinguisme de non plurilingues », visiblement lié à la communication par texto, peut être interprété à l'aulne des flux grandissants de ressources hétérosémiotiques, associés aux évolutions traversées par les sociétés hautement mobiles et profondément informatisées du XXI^e siècle. Dans ce contexte macro-sociétal, le bricolage plurilingue semble d'une part constituer un *reflet* de l'exposition à ces flux. D'autre part, d'un point de vue des participants, il peut aussi relever d'une *activité* catégoriellement liée, qui permet à ceux qui la déploient de se rendre mutuellement reconnaissables comme faisant partie d'un même espace d'affinité, appareillé à la connectivité socio-technologique, à la transterritorialité et à la mobilité (Barton & Lee 2013; Blommaert & Rampton 2011; Chardenet 2010; Jacquemet 2005).

C'est en lien avec cet espace d'affinités que nous avons suggéré que le déploiement de ressources plurilingues pouvait aussi participer d'une certaine compétence dans la gestion des spécificités socio-technologiques de la communication par texto. Réalisée par le mode écrit, transmise technologiquement, échangée à distance spatio-temporelle et pourvue de ses propres régularités séquentielles, la communication par texto se distingue à maints égards de la communication orale en face à face. Les ressources plurilingues – qui pour certains participants ne sont peut-être utilisées que dans ce contexte communicationnel – semblent en partie contribuer à gérer ces spécificités

interactionnelles. Elles participent notamment d'un travail de structuration du discours, d'aiguillage interprétatif et de positionnement interpersonnel qui semble particulièrement pertinent dans cette forme d'échange écrit, asynchrone et médiée par le biais de supports techniques.

En plus d'avoir contribué à décrire les détails de ce qui apparaît être un pattern plurilingue original, associé à un espace socio-technologique spécifique, le présent travail pourra contribuer à alimenter les discussions sur le type d'approche qu'il s'agit d'adopter lorsque l'on s'intéresse aux pratiques plurilingues.

Pour répondre aux questions de recherche qu'étaient les nôtres, nous avons appliqué un dispositif méthodologique pluridimensionnel, associant la description de régularités formelles, sociolinguistiques et interactionnelles en considérant que l'analyse conjointe de ces différents niveaux structurels n'est pas en soi contradictoire mais qu'elle est au contraire essentielle pour rendre compte des apports d'une diversification des perspectives « en train de se faire ».

Si sur les deux premiers niveaux de régularités d'analyse nous avons dégagé les spécificités linguistiques du bricolage plurilingue et exploré la structuration sociale des pratiques plurilingues, l'analyse du pattern du bricolage plurilingue « en action » a permis de montrer comment les participants se signalent mutuellement, par des dynamiques de reprises et d'alignement, que les ressources qu'ils déploient relèvent d'une normativité partagée ; la nature socialement « accomplie » des catégories linguistiques et socio-identitaires (Moerman 1974) a ainsi pu être partiellement rendue visible.

Ainsi, le terme de *bricolage* représente pour nous un concept ternaire : premièrement, l'étiquette *bricolage* constitue un dispositif qui permet de nommer le faisceau de régularités structurelles observables dans le répertoire hétérosémiotique d'un certain groupe de participants. Elle est un label (étique) qui caractérise à la fois la structure du répertoire en tant que tel et les régularités sociales auxquelles cette structure renvoie.

Deuxièmement, le terme permet également de qualifier la manière dont ces ressources sont déployées dans l'interaction, comment les phénomènes de reprise et de transformation fonctionnent d'un point de vue émique et comment ils sont rendus pertinents comme ressource de catégorisation qui a lieu dans l'interaction.

Troisièmement, dans l'approche adoptée dans ce travail, le bricolage est également envisagé comme prémisses méthodologique qui consiste à associer différentes perspectives sur un phénomène de sorte à hétérogénéiser, de façon progressive et manifeste, les regards portés sur celui-ci.

Cette diversification « en train de se faire » et les contrastes de catégorisation qu'elle laisse apparaître peuvent alors être pris comme point de départ non pas pour repousser les analyses basées sur des catégories étiques hors champs de ce qui devrait intéresser les approches hétéroglossiques, mais comme ressource permettant de rendre explicitement visibles les contrastes entre perspectives. Elle contribue alors à informer le chercheur de ces contrastes pour complexifier la description du phénomène étudié (voir aussi premier volet, ch. II, section 9, p. 90). Nous considérons donc que le va-et-vient entre des « observatoires » étiques et émiques peut représenter un des outils centraux d'une approche sociolinguistique hétéroinformée sur les pratiques plurilingues.

Chapitre III. Perspectives et ouvertures

Si en 2016, on aurait tendance à attribuer l'étude du « langage des SMS » à la linguistique historique, le succès croissant que connaît la messagerie *WhatsApp* confirme que la recherche sur la communication par texto garde toute sa légitimité. Il est significatif à ce propos de constater que l'intérêt scientifique pour la communication par texto ne s'estompe pas : en 2014, deux larges collectes de messages *WhatsApp* ont été réalisées, l'une en Allemagne¹ et l'autre en Suisse², toutes deux offrant des ouvertures et des possibilités de recherche intéressantes.

Ces projets interuniversitaires seront notamment l'occasion de poursuivre certaines pistes tracées dans ce travail et de contraster les résultats que nous y avons obtenus par des comparaisons diverses. Ainsi, la confrontation de nos résultats avec d'autres corpus permettra d'évaluer avec plus de précision l'association du pattern plurilingue que nous avons décrit à un domaine socio-géographique spécifique (la Romandie, la Suisse), à une communauté linguistique donnée (les jeunes francophones), à une époque historique distincte (les années 2009 à 2011) ou à une combinaison de différents facteurs.

En plus de permettre l'aiguillage des résultats par de multiples comparaisons, l'étude future de conversations de textos *WhatsApp* sera l'occasion de poursuivre deux pistes proposées dans le cadre de ce travail, notamment en ce qui concerne l'approche hétéroinformée des pratiques plurilingues.

L'une a trait à l'ouverture hétérosémiotique sur l'étude des phénomènes de contact linguistique : il sera à l'avenir essentiel de s'intéresser de plus près aux riches possibilités multimodales de la communication par texto et de comprendre les implications analytiques de l'utilisation conjointe de ressources sémiotiques se situant *a priori* à différents niveaux d'expression (voir la présentation sur

¹ <http://www.whatsup-deutschland.de/projekt/> (21.3.2016).

² <http://www.whatsup-switzerland.ch/> (21.3.2016). Projet SNF Sinergia (CRSII1_160714) ; durée 01.01.2016 – 31.12.2018. Le corpus comprend environ 800 000 messages.

le tournant de l'hétéroglossie, premier volet, ch. II, section 9, p. 90). D'un point de vue de la recherche, il serait en effet désirable d'exploiter la richesse des ressources hétérosémiotiques dont disposent les participants et d'élargir l'analyse, de façon conséquente, à leurs enchevêtrements et interpénétrations : utilisation de smileys et emoji, envoi de fichiers son, de photos et de vidéos, et même le recours à des ressources de la situation proximale, en co-présence des participants, comme la mimo-gestuelle ou les déplacements (sur le contact des langues dans les textos de sourds, voir Gonac'H & al 2012 ; pour l'intégration analytique de la situation proximale voir Relieu 2005). Cela sera l'occasion d'approfondir la conceptualisation de la variation en termes hétérosémiotiques, d'en explorer et d'en systématiser les méthodes d'analyse.

La seconde impulsion de ce travail concerne la prise en compte des phénomènes analysés dans une perspective qui considère la communication par texto comme activité sociale se construisant dans l'interaction ; les bases empiriques que les nouveaux corpus offrent sont telles qu'elles permettront une analyse systématique de la manière dont les ressources sont déployées, tour par tour, dans le cours de l'échange communicatif ; une analyse plus conséquente des régularités interactionnelles, portant sur un plus grand nombre d'extraits, sera alors souhaitable. L'analyse de conversations par texto qui ont lieu entre plusieurs personnes (option offerte dans la communication par *WhatsApp*), pourra s'avérer particulièrement intéressante : elle permettra d'observer différents types de ressources (comme les ressources plurilingues) dans un contexte socialement plus « dense ». Cette compacité se rapporte d'une part au besoin accru de coordination interactionnelle que l'échange en groupe implique et d'autre part aux dynamiques socio-identitaires plus complexes qui y sont possiblement observables.

Pour terminer ce travail, nous laissons la parole à l'un de nos nombreux donateurs à qui nous espérons avoir montré – à condition qu'il nous eût lu – que son destinataire avait en partie raison après tout... ;-)

Tu disais que lévi strauss était encore vivant. Et ben tu avais tort (SMS15055)

Bibliographie

- ADAMS J. N. et al. (éds.) (2002), *Bilingualism in ancient society: Language contact and the written text*, Oxford, Oxford University Press.
- ADAMS J. N. (2003), *Bilingualism and the Latin language*, New York, Cambridge University Press.
- AÏSSATOU M.-P. & C. VAN DEN AVENNE (2007), «C'est bambara et français mélangés: Analyser des écrits plurilingues à partir du cas de cahiers villageois recueillis au Mali», *Langage et société* 120, 99–127.
- ALBY S. (2013), «Alternances et mélanges codiques», in Simonin J. et al. (éds.), *Sociolinguistique du contact: Dictionnaire des termes et concepts*, Lyon, ENS éditions, 43–70.
- ALFONZETTI G. (1992), *Il discorso bilingue: Italiano e dialetto a Catania. Materiali linguistici 8*, Milano, F. Angeli.
- AL-KHATIB M. A. & E. SABBAH (2008), «Language Choice in Mobile Text Messages among Jordanian University Students», *SKY Journal of Linguistics* 21, 37–65.
- ALVAREZ-CACAMO C. (1998), «From 'switching code' to 'code-switching': towards a reconceptualization of communicative codes», in Auer P. (éd.), *Code-switching in conversation: Language, interaction and identity*, London, New York, Routledge, 29–50.
- ANDERSON B. (1991), *Imagined communities*, New York, Verso.
- ANDROUTSOPOULOS J. (en préparation), «Gesellschaftliche Mehrsprachigkeit», in Neuland E. & Schlobinski P. (éds.), *Handbuch Sprache in sozialen Gruppen*, De Gruyter Mouton.
- ANDROUTSOPOULOS J. (2000), «Non-standard spellings in media texts: The case of German fanzines», *Journal of Sociolinguistics* 4, 514–533.
- ANDROUTSOPOULOS J. (2002), «SMS-Kommunikation: Ethnografische Gattungsanalyse am Beispiel einer Kleingruppe», *Zeitschrift für Angewandte Linguistik* 36, 49–80.
- ANDROUTSOPOULOS J. et al. (2004), «Sprachwahl im Werbeslogan: Zeitliche Entwicklung und branchenspezifische Verteilung englischer Slogans in der Datenbank von slogans.de», *Networx* 41, publication électronique disponible à l'adresse:
<http://www.mediensprache.net/de/networx/docs/networx-41.aspx>.
- ANDROUTSOPOULOS J. (2006a), «Cultural Studies und Sprachwissenschaft», in Hepp A. & Winter R. (éds.), *Kultur - Medien - Macht: Cultural studies und Medienanalyse*, Wiesbaden, Verlag für Sozialwissenschaften, 237–254.
- ANDROUTSOPOULOS J. (2006b), «Mehrsprachigkeit im deutschen Internet: Sprachwahl und Sprachwechsel in Ethno-Portalen», in Schlobinski P. (éd.), *Von *hdl* bis *cul8r*. Sprache und Kommunikation in den neuen Medien*, Mannheim, Dudenverlag, 172–196.
- ANDROUTSOPOULOS J. (2007a), «Bilingualism in the mass media and on the internet», in Heller M. (éd.), *Bilingualism: A social approach*, Basingstoke, New York, Palgrave Macmillan, 207–230.

- ANDROUTSOPOULOS J. (2007b), «Language choice and code-switching in German-based diasporic web forums», in Danet B. & Herring S. (éds.), *The multilingual Internet: Language, culture, and communication online*, Oxford, New York, Oxford University Press, 207–230.
- ANDROUTSOPOULOS J. (2011), «From Variation to Heteroglossia in the Study of Computer-Mediated Discourse», in Thurlow C. & Mroczek K. (éds.), *Digital discourse: Language in the new media*, New York, Oxford University Press, 277–298.
- ANDROUTSOPOULOS J. (2012), «English 'on top': Discourse functions of English resources in the German mediascape», *Sociolinguistic Studies* 6.
- ANDROUTSOPOULOS J. (2013), «Code-switching in computer-mediated communication», in Herring S. et al. (éds.), *Pragmatics of Computer-Mediated Communication*, Berlin, New York, Oxford University Press, 667–694.
- ANDROUTSOPOULOS J. & V. HINNENKAMP (2001), «Code-Switching in der bilingualen Chat-Kommunikation: ein explorativer Blick auf #hellas und #turks», in Beisswenger M. (éd.), *Chat-Kommunikation: Sprache, Interaktion, Sozialität & Identität in synchroner computervermittelter Kommunikation*, Stuttgart, 367–401.
- ANDROUTSOPOULOS J. & E. ZIEGLER (2004), «Exploring language variation on the Internet: Regional speech in a chat community», in Gunnarsson B.-L. et al. (éds.), *Language Variation in Europe*, Uppsala, Uppsala University Press, 99–111.
- ANIS J. (2007), «Neography - Unconventional spelling in French SMS Text Messages», in Danet B. & Herring S. (éds.), *The multilingual Internet: Language, culture, and communication online*, Oxford, New York, Oxford University Press, 87–115.
- ANTAKI C. & S. WIDDICOMBE (éds.) (1998), *Identities in talk*, London, Thousand Oaks CA, Sage.
- ARENS K. (2014), «WhatsApp: Kommunikation 2.0. Eine qualitative Betrachtung der multimedialen Möglichkeiten», in König K. & Bahlo N. U. (éds.), *SMS, WhatsApp & Co: Gattungsanalytische, kontrastive und variationslinguistische Perspektiven zur Analyse mobiler Kommunikation*, Münster, Monsenstein und Vannerdat, 81–106.
- ATIFI H. (2007), «Continuité et/ou rupture dans l'internet multilingue: quelles langues parler dans un forum diasporique?», *Glottopol* 10, 113–124.
- AUER P. (1984a), *Bilingual conversation*, Amsterdam, Benjamins.
- AUER P. (éd.) (1984b), *Interpretive sociolinguistics: Migrants - Children - Migrant Children*, Tübingen, Narr.
- AUER P. (1984c), «On the Meaning of Conversational Code-Switching», in Auer P. (éd.), *Interpretive sociolinguistics: Migrants - Children - Migrant Children*, Tübingen, Narr, 87–112.

- AUER P. (1988), «A Conversation Analytic Approach to Code-Switching and Transfer», in Heller M. (éd.), *Codeswitching : anthropological and sociolinguistic perspectives*, Berlin, Mouton de Gruyter, 187–213.
- AUER P. (1992), «Introduction: John Gumperz' Approach to Contextualization», in Di Luzio A. & Auer P. (éds.), *The contextualization of language*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, 1–37.
- AUER P. (1995), «The pragmatics of code-switching: A sequential approach», in Milroy L. & Muysken P. (éds.), *One speaker, two languages: Cross-disciplinary perspectives on code-switching*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 115–135.
- AUER P. (1996), «Bilingual Conversation. Dix ans après», *Acquisition et interaction en langue étrangère* 7, 9–34.
- AUER P. (1998), «'Bilingual conversation' revisited», in Auer P. (éd.), *Code-switching in conversation: Language, interaction and identity*, London, New York, Routledge, 1–24.
- AUER P. (1999), «From Code-switching via Language Mixing to Fused Lects: Toward a Dynamic Typology of Bilingual Speech», *International Journal of Bilingualism* 3, 309–332.
- AUER P. (2000), «Why should we and how can we determine the 'base language' of a bilingual conversation?», *Estudios de Sociolingüística* 1, 129–144.
- AUER P. (2003), «'Crossing' the language Border into Turkish? Uses of Turkish by non-Turks in Germany», in Mondada L. & Pekarek Doehler S. (éds.), *Plurilinguisme, Mehrsprachigkeit, Plurilingualism: Enjeux identitaires, socio-culturels et éducatifs / Festschrift pour Georges Lüdi*, Tübingen, Francke, 73–93.
- AUER P. (2005), «A postscript: code-switching and social identity», *Pragmatics* 37, 403–410.
- AUER P. (2006), «Bilinguales Sprechen: (immer noch) eine Herausforderung für die Linguistik», *Sociolinguistica* 20, 1–21.
- AZUMA S. (1996), «Speech production units among bilinguals», *Journal of Psycholinguistic Research* 25, 397–416.
- BACHTIN M. M. (1981), *The dialogic imagination: Four essays (traduction par C. Emerson & M. Holquist)*. University of Texas Press Slavic series 1, Austin, University of Texas Press.
- BACKUS A. (2003), «Units in codeswitching: evidence for multimorphemic elements in the lexicon», *Linguistics* 41, 83–132.
- BAILEY B. (2007), «Heteroglossia and boundaries», in Heller M. (éd.), *Bilingualism: A social approach*, Basingstoke, New York, Palgrave Macmillan, 257–274.
- BAKHTIN M. M. et al. (1986), *Speech genres and other late essays*. University of Texas Press Slavic series 8, Austin, University of Texas Press.
- BALNAT V. (2008), *La brachygraphie en allemand contemporain: Thèse de doctorat en Langues, lettres et arts*, Marseille, Bamberg.

- BALNAT V. (2011), *Kurzwortbildung im Gegenwartsdeutschen. Germanistische Linguistik Monographien 26*, Hildesheim, Zürich, New York, Olms.
- BARKER G. (1947), «Social Functions of Language in a Mexican-American Community», *Acta Americana* 5, 185–202.
- BARTON D. & C. LEE (2013), *Language online: Investigating digital texts and practices*, London, New York, Routledge.
- BAUTISTA M. L. S. (2004), «Tagalog-English code switching as mode of discourse», *Asia Pacific Education Review* 5, 226–233.
- BAVOUX C. (éd.) (2008), *Le français des dictionnaires. Champs linguistiques. Recueils*, Bruxelles, De Boeck Duculot.
- BEDIJS K. (2015), «Langue et générations: le langage des jeunes», in Polzin-Haumann C. & Schweickard W. (éds.), *Manuel de linguistique française*, Berlin, Boston, De Gruyter.
- BEGUELIN M.-J. (2012), «La variation graphique dans le corpus suisse de SMS en français», in Caddéo S. et al. (éds.), *Penser les langues avec Claire Blanche-Benveniste*, Aix-en-Provence, Presse de l'Université de Provence, 47–63.
- BENTAHILA A. & E. DAVIES (1983), «The syntax of Arabic-French code-switching», *Lingua* 59, 301–330.
- BERRUTO G. (1989), «On the typology of linguistic repertoires», in Ammon U. (éd.), *Status and function of languages and language varieties*, Berlin, De Gruyter, 552–569.
- BIESWANGER M. (2010), «Gendered language use in computer-mediated communication: Typography in textmessaging», in Bieswanger M. et al. (éds.), *Language in its Socio-Cultural Context. New Exploration in Gendered, Global and Media Uses*, Frankfurt a.M., Peter Lang, 157–172.
- BLANCHET P. (2003), «Contacts, continuum, hétérogénéité, polynomie, organisation "chaotique", pratiques sociales, interventions...quels modèles?: pour une (socio)linguistique de la complexité», in Blanchet P. et al. (éds.), *Langues, contacts, complexité: Perspectives théoriques en sociolinguistique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 279–308.
- BLOM J.-P. & J. J. GUMPERZ (1972), «Social meaning in linguistic structure: Code-switching in Norway», in Gumperz J. J. & Hymes D. (éds.), *Directions in Sociolinguistics*, New York, Rinehart and Winston, 407–434.
- BLOMMAERT J. (2013), *Ethnography, superdiversity and linguistic landscapes: Chronicles of complexity. Critical language and literacy studies 18*, Bristol, Multilingual matters.
- BLOMMAERT J. & B. RAMPTON (2011), «Language and superdiversity», *Diversities* 13, 1–21.
- BLOOMFIELD L. (1933), *Language*, New York, Holt.
- BONHOMME M. (2015), «La problématique des genres de discours dans la communication sur Internet», *TRANEL* 63, 31–47.

- BONU B. et al. (1994), «Catégorisation: l'approche de H. Sacks», in Fradin B. et al. (éds.), *L'enquête sur les catégories: De Durkheim à Sacks*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 129–148.
- BOREL S. (2012), *Langues en contact, langues en contraste: Typologie, plurilinguismes et apprentissages. Mehrsprachigkeit in Europa 4*, Bern, Peter Lang.
- BOURDIEU P. (1977), «L'économie des échanges linguistiques», *Langue française* 34, 17–34.
- BRAUN B. (2006), «Jugendliche Identitäten in SMS-Texten», in Dürscheid C. et al. (éds.), *Zwischentöne: Zur Sprache der Jugend in der Deutschschweiz*, Zürich, Verlag Neue Zürcher Zeitung, 101–114.
- BRINKMANN R. (2013), *Intervision: Ein Trainingsbuch der kollegialen Beratung für die betriebliche Praxis. Arbeitshefte Führungspsychologie Bd. 48*, Hamburg, Windmühle.
- BUCHER C. (2016), «SMS-User als »glocal Player«. Formale und funktionale Eigenschaften von Code-switching in SMS-Kommunikation», *Networx* 73, publication électronique disponible à l'adresse: <https://www.mediensprache.net/de/networx/networx-73.aspx>.
- CALLAHAN L. (2004), *Spanish/English codeswitching in a written corpus*, Amsterdam, John Benjamins.
- CAMERON D. (1990), «Demythologizing sociolinguistics: Why language does not reflect society», in Joseph J. E. (éd.), *Ideologies of language*, London, Routledge, 79–93.
- CANAGARAJAH A. S. (2013), *Translingual practice: Global Englishes and cosmopolitan relations*, Milton Park, Abingdon, Oxon, New York, Routledge.
- CARRIER M. & S. BENITEZ (2010), «The effect of bilingualism on communication efficiency in text messages (SMS)», *Multilingua* 29, 167–183.
- CASHMAN H. (2005), «Identities at play: language preference and group membership in bilingual talk in interaction: Journal of Pragmatics 37 (2005) 301–315», *Journal of Pragmatics* 37, 301–315.
- CATHOMAS C. (en préparation), *"Von I dont Know zu Kei problem chara!! - Eine korpuslinguistische Studie zu rätoromanischen SMS unter besonderer Berücksichtigung unterschiedlicher Code-Switching-Typen (titre provisoire). Thèse.*
- CATHOMAS C. et al. (2015a), «Alternance codique dans les SMS écrits en Suisse italophone et romanchophone.», in Schneider G. M. et al. (éds.), *Vox and silentium: Études de linguistique et littérature romanes*, Bern, Switzerland, Peter Lang, 147–163.
- CATHOMAS C. et al. (2015b), «Same same but different: Code-Switching in Schweizer SMS – ein Vergleich zwischen vier Sprachen», *TRANEL* 63, 171–189.
- CAUBET D. (2001), «Comment appréhender le code switching», in Canut C. & Caubet D. (éds.), *Comment les langues se mélangent: Codeswitching en francophonie*, Paris, Harmattan, 21–32.
- CHARDENET P. (2010), «Observer les espaces de locution plurilingues et les pratiques langagières dans des langues associées», in Blanchet P. & Martinez P. (éds.), *Pratiques innovantes du plurilinguisme:*

- émergence et prise en compte en situations francophones*, Paris, Archives contemporaines, 121–139.
- CHILUWA I. (2008), «Assessing the Nigerianness of SMS text-messages in English», *English Today* 24, 51–56.
- CHOMSKY N. (1981), *Lectures on government and binding. Studies in generative grammar* 9, Dordrecht, Foris.
- CLARKE J. et al. (1979), *Jugendkultur als Widerstand: Milieus, Rituale, Provokationen*, Frankfurt a.M., Syndikat.
- CLYNE M. (1967), *Transference and triggering: Observations on the language assimilation of postwar german-speaking migrants in Australia*, The Hague, Martinus Nijhoff.
- CLYNE M. (1987), «Constraints on code switching: how universal are they?», *Linguistics* 25, 739–764.
- COQUILLON A. (2007), «Le français parlé à Marseille : exemple d'un locuteur PFC», *Bulletin PFC*, 145–156.
- COUGNON L.-A. (2011), «'Tu te prends pour the king of the world?' Language contact in text messaging context», in Hasselblatt C. et al. (éds.), *Language contact in times of globalization*, Amsterdam, New York, Rodopi, 45–59.
- COUGNON L.-A. (2015), *Langage et SMS: Une étude internationale des pratiques actuelles. Cahiers du Cental* 8, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain.
- COUGNON L.-A. & T. FRANÇOIS (2011), «Etudier l'écrit SMS: Un objectif du projet sms4science», *Linguistik online* 48, publication électronique disponible à l'adresse: http://www.linguistik-online.de/48_11/cougnonFrancois.html.
- CRYSTAL D. (2001), *Language and the Internet*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CRYSTAL D. (2008), *Txtng: The Gr8 Db8*, Oxford, New York, Oxford University Press.
- DAY D. (1998), «Being ascribed, and resisting, membership of an ethnic group», in Antaki C. & Widdicombe S. (éds.), *Identities in talk*, London, Thousand Oaks CA, Sage, 151–170.
- DEGLISE C. et al. (2012), «SMS for disease control in developing countries : a systematic review of mobile health applications», *Journal of telemedicine and telecare* 18, 273–281.
- DEJOND A. & J. MERCIER (2002), *La cyberlangue française*, Bruxelles, La Renaissance du livre.
- DEROY L. (1956), *L'Emprunt linguistique*, Liège, Presses universitaires de Liège.
- DEUMERT A. (2014), *Sociolinguistics and mobile communication. Edinburgh sociolinguistics*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- DEUMERT A. & S. MASINYANA OSCAR (2008), «Mobile languages choices: The use of English and isiXhosa in text messages (SMS)», *English World-Wide. A Journal of Varieties of English* 29, 117–147.
- DISCIULLO A.-M. et al. (1986), «Code-mixing and government», *Journal of Linguistics* 22, 1–24.

- DORLEIJN M. & J. NORTIER (2012), «Code-switching and the internet», in Bullock B. E. & Toribio A. J. (éds.), *The Cambridge handbook of linguistic code-switching*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 127–141.
- DORON E. (1983), «On a formal model of code-switching», *Texas Linguistic Forum* 22, 35–59.
- DU BOIS J. (2007), «The stance triangle», in Englebretson R. (éd.), *Stancetaking in Discourse*, Amsterdam, John Benjamins, 139–182.
- DÜRSCHIED C. (2002a), «E-Mail und SMS: Ein Vergleich», in Ziegler A. & Dürscheid C. (éds.), *Kommunikationsform e-mail*, Tübingen, Stauffenburg Verlag.
- DÜRSCHIED C. (2002b), «SMS-Schreiben als Gegenstand der Sprachreflexion», *Networx* 28, publication électronique disponible à l'adresse: <http://www.mediensprache.net/networx/networx-28.pdf>.
- DÜRSCHIED C. (2005), «Medien, Kommunikationsformen, kommunikative Gattungen», *Linguistik online* 22, 3–16, publication électronique disponible à l'adresse: http://www.linguistik-online.de/22_05/duerscheid.html.
- DÜRSCHIED C. et al. (éds.) (2010), *Wie Jugendliche schreiben: Schreibkompetenz und neue Medien*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- DÜRSCHIED C. & K. FRICK (2014), «Keyboard-to-Screen-Kommunikation gestern und heute: SMS und WhatsApp im Vergleich», *Networx* 64, publication électronique disponible à l'adresse: <http://www.mediensprache.net/networx/networx-64.pdf>.
- DÜRSCHIED C. & E. STARK (2011), «sms4science: An international corpus-based texting project and the specific challenges for multilingual Switzerland», in Thurlow C. & Mroczek K. (éds.), *Digital discourse: Language in the new media*, New York, Oxford University Press, 299–320.
- ENCKELL P. & P. REZEAU (2003), *Dictionnaire des onomatopées*, Paris, Presses universitaires de France.
- ENGLEBRETSON R. (éd.) (2007), *Stancetaking in Discourse*, Amsterdam, John Benjamins.
- EVERITT B. (2011), *Cluster analysis. Wiley series in probability and statistics*, Chichester, West Sussex, Wiley.
- FAIRON C. et al. (2006a), *Le langage SMS: Étude d'un corpus informatisé à partir de l'enquête "Faites don de vos SMS à la science"*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain.
- FAIRON C. et al. (2006b), *SMS pour la science. Corpus de 30.000 SMS et logiciel de consultation*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain.
- FERGUSON C. (1959), «Diglossia», *Word* 15, 325–334.
- FERRETTI N. (en préparation), *Dialetto digitato. Nuovi mezzi di comunicazione e contatto linguistico nella Svizzera italiana (titre provisoire)*. Thèse.
- FISHMAN J. (1967), «Bilingualism with and without Diglossia; Diglossia with and without Bilingualism», *Journal of Social Issues* 23, 29–38.

- FITZGERALD R. (2012), «Membership categorization analysis: Wild and promiscuous or simply the joy of Sacks?», *Discourse Studies* 14, 305–311.
- FORSTER L. (1970), *The poet's tongues: multilingualism in literature. The de Carle lectures at the University of Otago, 1968*, London, Cambridge University Press.
- FRANCESCHINI R. (1998), «Code-switching and the notion of code in linguistics: Proposals for a dual focus model», in Auer P. (éd.), *Code-switching in conversation: Language, interaction and identity*, London, New York, Routledge, 51–75.
- FRANK-JOB B. (2008), «'Putain, vivent les fautes ' : Le passage à l'écrit de l'immédiat communicatif dans les nouveaux médias et son impact sur les conventions du français écrit», in Budach G. & Erfurt J. (éds.), *Standardisation et déstandardisation: Le français et l'espagnol au XXe siècle*, Frankfurt a.M., Lang, 63–81.
- FRANK-JOB B. (2010), «Medienwandel und der Wandel von Diskurstraditionen», in Sutter T. & Mehler Alexander (éds.), *Medienwandel als Wandel von Interaktionsformen*, Wiesbaden, Verlag für Sozialwissenschaften, 27–45.
- FREHNER C. (2008), *Email, SMS, MMS: The linguistic creativity of asynchronous discourse in the new media age*, Bern, New York, Peter Lang.
- FRICK K. et al. (2015), «Präpositionale Ellipsen im Schweizer SMS-Korpus – kontrastiv: Schweizerdeutsch, Französisch und Italienisch», *TRANEL* 63, 109–127.
- GAFARANGA J. (2001), «Linguistic identities in talk-in-interaction», *Journal of Pragmatics* 33, 1901.
- GAFARANGA J. (2002), «Interactional otherness: towards a redefinition of code-switching», *International Journal of Bilingualism* 6, 1–22.
- GAFARANGA J. (2005), «Demythologizing language alternation studies: conversational structure vs. social structure in bilingual interaction», *Journal of Pragmatics* 37, 281–300.
- GAFARANGA J. (2009), «Codeswitching as a conversational strategy», in Auer P. & Li Wei (éds.), *Handbook of multilingualism and multilingual communication*, New York, Mouton de Gruyter, 279–313.
- GALLAND B. (1996), «De l'urbanisation à la glocalisation», *Terminal* 71/72, publication électronique disponible à l'adresse: http://www.revue-terminal.org/www/no_speciaux/71_72/galland.html.
- GALLIKER E. (2014), *Bricolage: Ein kommunikatives Genre im Sprachgebrauch Jugendlicher aus der Deutschschweiz. Sprache, Kommunikation, Kultur* 14, Frankfurt a.M., Peter Lang.
- GARCIA A. C. & J. B. JACOBS (1999), «The Eyes of the Beholder: Understanding the turn-taking system in quasi-synchronous computer-mediated communication», *Research on Language and Social Interaction* 32, 337–367.
- GARCIA O. (2009), *Bilingual education in the 21st century: A global perspective*, Malden, MA, Oxford, Wiley-Blackwell Publications.

- GARCIA O. & W. LI (2014), *Translanguaging: Language, bilingualism and education*, London, Palgrave Macmillan.
- GARDNER-CHLOROS P. (1987), «Code-switching in relation to language contact and convergence», in Lüdi G. (éd.), *Devenir bilingue - parler bilingue: Actes du 2e colloque sur le bilinguisme, Université de Neuchâtel, 20-22 septembre 1984*, Tübingen, Max Niemeyer, 99–115.
- GARDNER-CHLOROS P. (1991), *Language selection and switching in Strasbourg. Oxford studies in language contact*, Oxford, Clarendon Press.
- GARDNER-CHLOROS P. (2009), *Code-switching: An introduction*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GEORGAKOPOULOU A. (1997), «Self-presentation and interactional alignments in e-mail discourse: The style- and code switches of Greek messages», *International Journal of Applied Linguistics* 7, 141–164.
- GIESBERS H. (1989), *Code-switching tussen dialect en standaardtaal. Publikaties van het P.J. Meertens-Instituut voor Dialectologie, Volkskunde en Naamkunde van de Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen* 14, Amsterdam.
- GILTROW J. & D. STEIN (éds.) (2009), *Genres in the Internet: Issues in the theory of genre. Pragmatics & beyond* 188, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins.
- GONAC'H J. et al. (2012), «Les contacts du français, du créole et de la LSF dans les écrits-sms», *CLAIX*, 171–186.
- GONZALEZ-LLORET M. (2011), «Conversation Analysis of Computer-Mediated Communication», *CALICO Journal* 28, 308–325.
- GRAEDLER A.-L. (1999), «Where English and Norwegian meet: codeswitching in written texts», in Hasselggård H. & Oksefjell S. (éds.), *Out of corpora: Studies in honour of Stig Johansson*, Amsterdam, Rodopi, 327–343.
- GROSJEAN F. (2000), «Processing mixed language: issues, findings, and models», in Li Wei (éd.), *The bilingualism reader*, New York, Routledge, 443–469.
- GRÜNERT M. et al. (2008), *Das Funktionieren der Dreisprachigkeit im Kanton Graubünden. Romanica Helvetica Vol. 127*, Tübingen, Francke.
- GRÜNERT M. (2011), «Varietäten und Sprachkontakt in rätoromanischen SMS», *Linguistik online*, publication électronique disponible à l'adresse: http://www.linguistik-online.de/48_11.
- GRÜNERT M. (2012), «Does the territoriality principle work in practice? The principle's applicability to the Romansh area in the Swiss Canton of Grisons», in Ender A. et al. (éds.), *Methods in contemporary linguistics*, Berlin, De Gruyter Mouton, 463–486.
- GRUTMAN R. (1997), *Des langues qui résonnent: L'hétérolinguisme au XIXe siècle québécois. Nouvelles études québécoises*, Montréal, Fides-CÉTUQ.
- GUILBERT L. (1975), *La créativité lexicale. Larousse université*, Paris, Larousse.

- GUMPERZ J. J. (1958), «Dialect Differences and Social Stratification in a North Indian Village», *American Anthropologist, New Series* 60, 668–682.
- GUMPERZ J. J. (1961), «Speech Variation and the Study of Indian Civilization», *American Anthropologist* 63, 976–988.
- GUMPERZ J. J. (1964), «Linguistic and Social Interaction in Two Communities», *American Anthropologist* 66, 137–153.
- GUMPERZ J. J. (1982a), *Discourse strategies*, Cambridge, New York, Cambridge University Press.
- GUMPERZ J. J. (1982b), *Language and social identity*, Cambridge, New York, Cambridge University Press.
- GÜNTNER S. (1995), «Gattungen in der sozialen Praxis. Die Analyse kommunikativer Gattungen als Textsorten mündlicher Kommunikation», *Deutsche Sprache* 25, 193–218.
- GÜNTNER S. (2000), *Vorwurfsaktivitäten in der Alltagsinteraktion: Grammatische, prosodische, rhetorisch-stilistische und interaktive Verfahren bei der Konstitution kommunikativer Muster und Gattungen. Reihe Germanistische Linguistik 221*, Tübingen, Niemeyer.
- GÜNTNER S. (2011), «Zur Dialogizität von SMS-Nachrichten - eine interaktionale Perspektive auf die SMS-Kommunikation», *Networx* 60, publication électronique disponible à l'adresse: <http://www.mediensprache.net/networx/networx-60.pdf>.
- GÜNTNER S. (2012), «"Lupf meinen Slumpf" – die interaktive Organisation von SMS-Dialogen», in Meier C. & Ayaß R. (éds.), *Sozialität in Slow Motion: Theoretische und empirische Perspektiven*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 353–374.
- GÜNTNER S. & S. KRIESE (2012), «Dialogizität in der chinesischen und deutschen SMS-Kommunikation – eine kontrastive Studie», *Linguistik online* 57, publication électronique disponible à l'adresse: http://www.linguistik-online.de/57_12/guenthnerKriese.pdf.
- GURYEV A. (2013), «Comment traiter la variation dans la communication par SMS? Le cas de l'interrogation totale», *Variation et variabilité dans les sciences du langage*, 76–87.
- GURYEV A. & F. DELAFONTAINE (2015), «La variabilité formelle des questions dans les écrits SMS», *TRANEL* 63, 129–152.
- HAARMANN H. (1986), «Verbal strategies in Japanese fashion magazines: A study in impersonal bilingualism and ethnosymbolism», *International Journal of the Sociology of Language* 58, 107–121.
- HAGGAN M. (2007), «Text messaging in Kuwait. Is the medium the message?», *Multilingua* 26-1, 427–449.
- HAIR J. et al. (2010), *Multivariate data analysis*, Upper Saddle River, NJ, Pearson Prentice Hall.
- HANKS W. (1996), *Language & communicative practices. Critical essays in anthropology*, Boulder, Westview Press.

- HANSEN A. B. (1997), «Le nouveau [ə] prépausal dans le français parlé à Paris», in Perrot J. (éd.), *Polyphonie pour Ivan Fonagy*, Paris, Harmattan, 173–198.
- HÅRD AF SEGERSTAD Y. (2005), «Language in SMS - a sociolinguistic view», in Harper R. (éd.), *The inside text*, Dordrecht, Springer, 33–51.
- HAUGEN E. (1950), «The analysis of linguistic borrowing», *Language* 26, 210–231.
- HAUGEN E. (1952), «The impact of English on American-Norwegian letter writing», in Sturtevant A. M. & Lind L. R. (éds.), *Studies in honor of Albert Morey Sturtevant*, Lawrence, University of Kansas Press, 76–102.
- HAUGEN E. (1956), *Bilingualism in the Americas: A bibliography and research guide. Publication of the American Dialect Society no. 26*, Tuscaloosa, University of Alabama Press.
- HAZAËL-MASSIEUX M.-C. (2011), *Les créoles à base française. L'essentiel français*, Paris, Ophrys.
- HEBDIGE D. (1979), *Subculture: The meaning of style. New accents*, London, Methuen.
- HENNE H. (1986), *Jugend und ihre Sprache: Darstellung, Materialien, Kritik*, Berlin, De Gruyter.
- HERMAN S. (2007), «SMS reference: keeping up with your clients», *The Electronic Library* 25, 401.
- HERRING S. (2007), «A faceted classification scheme for computer-mediated discourse», *Language@Internet* 4.
- HESTER S. & P. EGLIN (1997), *Culture in action: Studies in membership categorization analysis. Studies in ethnomethodology and conversation analysis 4*, Washington, DC, International Institute for Ethnomethodology and Conversation Analysis & University Press of America.
- HEWITT R. (1986), *White talk black talk: Inter-racial friendship and communication amongst adolescents. Comparative ethnic and race relations*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HIGGINS C. (2007), «Constructing membership in the in-group: affiliation and resistance among urban Tanzanians», *Pragmatics* 17, 49–70.
- HIGGINS C. (2009), *English as a local language: Post-colonial identities and multilingual practices. Critical language and literacy studies*, Bristol, UK, Buffalo, NY, Multilingual matters.
- HINNENKAMP V. (2008), «Deutsch, Doyc or Doitsch? Chatters as languagers – The case of a German–Turkish chat room», *International Journal of Multilingualism* 5, 253–275.
- HINRICHS L. (2006), *Codeswitching on the web*, Philadelphia, John Benjamins.
- HOBBSAWM E. J. (1990), *Nations and nationalism since 1780: Programme, myth, reality. The Wiles lectures given at the Queen's University Belfast 1985*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HÖFLICH J. & J. GEBHARDT (2005), «Changing cultures of written communication: Letter - e-mail - SMS», in Harper R. (éd.), *The inside text*, Dordrecht, Springer, 9–32.
- HOPPER P. & E. C. TRAUGOTT (1993), *Grammaticalization. Cambridge textbooks in linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press.

- HUTCHBY I. (2001), *Conversation and technology: From the telephone to the computer*, Cambridge, Polity Press.
- HUTCHBY I. & V. TANNA (2008), «Aspects of sequential organization in text message exchange», *Discourse & Communication* 2, 143–164.
- IMO W. (2012), «Fischzüge der Liebe: Liebeskommunikation in deutschen und chinesischen SMS-Sequenzen», *Linguistik online* 56, publication électronique disponible à l'adresse: http://www.linguistik-online.org/56_12/imo.pdf.
- JACQUEMET M. (2005), «Transidiomatic practices: Language and power in the age of globalization», *Language & Communication* 25, 257–277.
- JACQUEMET M. (2010), «Language and transnational spaces», in Auer P. & Schmidt J. E. (éds.), *Language and space: An international handbook of linguistic variation*, Berlin, New York, Mouton de Gruyter.
- JAFFE A. (2007), «Codeswitching and Stance: Issues in Interpretation», *Journal of Language, Identity & Education* 6, 53–77.
- JAFFE A. (2009a), «Introduction: The Sociolinguistics of Stance», in Jaffe A. (éd.), *Stance: Sociolinguistic Perspectives*, Oxford, Oxford University Press.
- JAFFE A. (éd.) (2009b), *Stance: Sociolinguistic Perspectives*, Oxford, Oxford University Press.
- JAFFE A. et al. (éds.) (2012), *Orthography as social action: Scripts, spelling, identity and power. Language and social processes* 3, Boston, Berlin, Mouton de Gruyter.
- JAKOBSON R. (1960), «Closing statements: Linguistics and Poetics», in Sebeok T. (éd.), *Style in language*, Cambridge, Technology Press of Massachusetts Institute of Technology, 350–377.
- JAYYUSI L. (1984), *Categorization and the moral order. The International library of phenomenology and moral sciences*, Boston, Routledge & K. Paul.
- JONSSON C. (2012), «Making Silenced Voices Heard: Code-switching in Multilingual Literary Texts in Sweden», in Sebba M. et al. (éds.), *Language mixing and code-switching in writing: Approaches to mixed-language written discourse*, New York, Routledge, 233–254.
- JØRGENSEN J. N. (2008), «Polylingual languaging around and among children and adolescents», *International Journal of Multilingualism* 5, 161–176.
- JØRGENSEN J. N. et al. (2011), «Polylinguaging in Superdiversity», *Diversities* 13, 23–37.
- JOSHI A. (1985), «Processing sentences with intra-sentential code-switching», in Dowty D. et al. (éds.), *Natural language parsing*, New York, Academic Press, 190–205.
- KASESNIEMI E.-L. (2003), *Mobile message: Young people and a new communication culture*, Tampere, Tampere University Press.

- KASESNIEMI E.-L. & P. RAUTIANEN (2002), «Mobile culture of children and teenagers in Finland», in Katz J. E. & Aakhus M. (éds.), *Perpetual contact: Mobile communications, private talk, public performance*, Cambridge, Cambridge University Press, 170–192.
- KATZ J. E. & M. AAKHUS (éds.) (2002), *Perpetual contact: Mobile communications, private talk, public performance*, Cambridge, Cambridge University Press.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. & H. MITTERAND (2008), *Les actes de langage dans le discours: Théories et fonctionnement. Cursus*, Paris, Armand Colin.
- KLAVANS J. (1985), «The syntax of code-switching», in King L. & Maley C. (éds.), *Selected papers from the XIIIth Linguistic Symposium on Romance Languages*, Amsterdam, John Benjamins, 213–231.
- KLOSS H. (1965), «Territorialprinzip, Bekenntnisprinzip, Verfügungsprinzip. Über die Möglichkeiten der Abgrenzung der volklichen Zugehörigkeit.», *Europa Ethnica* 22.
- KOCH P. & W. OESTERREICHER (1994), «Schriftlichkeit und Sprache», in Günther H. & Ludwig O. (éds.), *Schrift und Schriftlichkeit / Writing and its Use. Ein interdisziplinäres Handbuch internationaler Forschung / An Interdisciplinary Handbook of International Research*, Berlin, New York, Mouton de Gruyter, 587–604.
- KÖNIG K. (2015), «Dialogkonstitution und Sequenzmuster in der SMS- und WhatsApp-Kommunikation», *TRANEL* 65, 87–107.
- KÖNIG K. & N. U. BAHLO (éds.) (2014a), *SMS, WhatsApp & Co: Gattungsanalytische, kontrastive und variationslinguistische Perspektiven zur Analyse mobiler Kommunikation. MV Wissenschaft 12*, Münster, Monsenstein und Vannerdat.
- KÖNIG K. & N. U. BAHLO (2014b), «SMS, WhatsApp & Co. - Forschungsstand und Analyseperspektiven», in König K. & Bahlo N. U. (éds.), *SMS, WhatsApp & Co: Gattungsanalytische, kontrastive und variationslinguistische Perspektiven zur Analyse mobiler Kommunikation*, Münster, Monsenstein und Vannerdat, 1–16.
- KRABbenhöft E. (2014), «'Hast du eigentlich was neues von Jb gehört?' – Klatschen und Plaudern in SMS», in König K. & Bahlo N. U. (éds.), *SMS, WhatsApp & Co: Gattungsanalytische, kontrastive und variationslinguistische Perspektiven zur Analyse mobiler Kommunikation*, Münster, Monsenstein und Vannerdat, 17–39.
- LA COUNTE S. (2012), *Going mobile: Developing apps for your library using basic HTML programming. ALA editions : Special Reports*, Chicago, American Library Association.
- LABOV W. (1972), *Sociolinguistic patterns. Conduct and communication no. 4*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- LABRIOLLE P. d. & F. VILLENEUVE (1962), *Juvenalis, Decimus Junius: Satires. Collection des Universités de France*, Paris, Les Belles Lettres.

- LÄHTEENMÄKI M. (2010), «Heteroglossia and voice: conceptualising linguistic diversity from a Bakhtinian perspective», in Lähteenmäki M. & Vanhala-Aniszewski M. (éds.), *Language ideologies in transition: Multilingualism in Russia and Finland*, Bern, Peter Lang, 17–33.
- LANDIS R. & G. KOCH (1977), «The measurement of observer agreement for categorical data», *Biometrics* 33, 159–174.
- LAPONCE J. (1984), *Langue et territoire*, Laval, Les Presses de l'Université de Laval.
- LAURSEN D. (2005), «Please reply! The replying norm in adolescent SMS communication», in Harper R. (éd.), *The inside text*, Dordrecht, Springer, 53–73.
- LAURSEN D. (2012), «Sequential organisation of text messages and mobile phone calls in interconnected communication sequences», *Discourse & Communication* 6.
- LEDEGEN G. (2008), «En contrepont : autres expériences, autres regards», in Bavoux C. (éd.), *Le français des dictionnaires*, Bruxelles, De Boeck Duculot, 267–276.
- LEDEGEN G. (2012), «Prédicats "flottants" entre le créole acrolectal et le français de la Réunion: exploration d'une zone ambiguë», in Chamoreau C. & Goury L. (éds.), *Changement linguistique et langues en contact: Approches plurielles du domaine prédicatif*, Paris, CNRS éditions, 251–270.
- LEDEGEN G. & M. RICHARD (2007), «"jv me prendre un bois monumental the wood of the century g di": Langues en contact dans quatre corpus oraux et écrits "ordinaires" à la Réunion», *Glottopol* 10, 86–100.
- LEE C. & D. BARTON (2011), «Constructing Glocal Identities Through Multilingual Writing Practices on Flickr.com», *International Multilingualism Research Journal* 5, 39–59.
- LEIWO M. (2002), «From Contact to Mixture: Bilingual Inscriptions from Italy», in Adams J. N. et al. (éds.), *Bilingualism in ancient society: Language contact and the written text*, Oxford, Oxford University Press, 168–194.
- LENZ A. (2006), «Clustering Linguistic Behaviour on the Basis of Linguistic Variation Methods», in Filppula M. (éd.), *Topics in dialectal variation: Selection of papers from the Eleventh International Conference on Methods in Dialectology*, Finland, University of Joensuu, 69–98.
- LEOPOLD W. (1939-1949), *Speech development of a bilingual child: a linguist's record*, Evanston, Northwestern University Press.
- LEPPÄNEN S. (2007), «Youth language in media contexts: insights into the functions of English in Finland», *World Englishes* 26, 149–169.
- LEPPÄNEN S. et al. (2009), «Young People's Translocal New Media Uses: A Multiperspective Analysis Of Language Choice And Heteroglossia», *Journal of Computer Mediated Communication* 14, 1080–1107.
- LEPPÄNEN S. & S. PEURONEN (2012), «Multilingualism and the Internet», in Martin-Jones M. et al. (éds.), *The Routledge Handbook of Multilingualism*, London, Routledge.

- LEROY S. (2004), *Le nom propre en français. L'essentiel français*, Paris, Ophrys.
- LEVI-STRAUSS C. (1962), *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- LI WEI (2000), «Dimensions of bilingualism», in Li Wei (éd.), *The bilingualism reader*, New York, Routledge, 3–25.
- LI WEI (2002), «'What do you want me to say?' On the Conversation Analysis approach to bilingual interaction», *Language in Society* 31, 150–180.
- LIENARD F. (2005), «Langage texto et langage contrôlé: Description et problèmes», *Linguisticae Investigationes* 28, 49–60.
- LING R. S. (2005), «The sociolinguistics of SMS: An analysis of SMS use by a random sample of Norwegians.», in Ling R. S. & Pedersen P. (éds.), *Mobile communications: Re-negotiation of the social sphere*, London, Springer, 335–350.
- LING R. S. & P. PEDERSEN (éds.) (2005), *Mobile communications: Re-negotiation of the social sphere*, London, Springer.
- LING R. S. & B. YTTRI (2002), «Hyper-coordination via mobile phones in Norway», in Katz J. E. & Aakhus M. (éds.), *Perpetual contact: Mobile communications, private talk, public performance*, Cambridge, Cambridge University Press, 139–169.
- LIPSKI J. (1978), «Code-switching and the problem of bilingual competence», in Paradis M. (éd.), *Aspects of bilingualism: Papers presented at the fourth LACUS forum, august 1977 at McGill University in Montreal*, Columbia, S.C., Hornbeam Press, 250–264.
- LOETSCHER H. (2009), «Wir sind zweisprachig innerhalb der gleichen Sprache.», *Schweizerdeutsch* 17, 3–4.
- LUCKMANN T. (1986), «Grundformen der gesellschaftlichen Vermittlung des Wissens: Kommunikative Gattungen», in König R. et al. (éds.), *Kultur und Gesellschaft: René König, dem Begründer der Sonderhefte, zum 80. Geburtstag gewidmet*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 191–211.
- LÜDI G. (1989a), «Ein historisches Beispiel für Polyglossie: Stadtsprachen in Fribourg/Freiburg i. Ue. im XIV./XV. Jahrhundert», in Nelde P. (éd.), *Historische Sprachkonflikte*, Bonn, Dümmler, 37–55.
- LÜDI G. (1989b), «Polyglossie und Schreibtraditionen: Das Beispiel der Handfeste von Fribourg / Freiburg i.Ue. von 1249 und ihrer Übersetzungen», in Ineichen G. et al. (éds.), *Variatio linguarum: Beiträge zu Sprachvergleich und Sprachentwicklung : Festschrift zum 60. Geburtstag von Gustav Ineichen*, Stuttgart, R. Steiner Wiesbaden, 171–182.
- LÜDI G. (1990), «Diglossie et polyglossie», in Holtus G. et al. (éds.), *Lexikon der romanistischen Linguistik: (LRL)*, Tübingen, Max Niemeyer, 307–334.
- LÜDI G. & B. PY (2013), *Etre bilingue*, Bern, Peter Lang.
- LÜDI G. & I. WERLEN (éds.) (2005), *Le paysage linguistique en Suisse*, Neuchâtel, Office Fédéral de Statistique.

- MA Y. (2014), «SMS-Nutzung unter besonderer Berücksichtigung von Code-Switching», in König K. & Bahlo N. U. (éds.), *SMS, WhatsApp & Co: Gattungsanalytische, kontrastive und variationslinguistische Perspektiven zur Analyse mobiler Kommunikation*, Münster, Monsenstein und Vannerdat, 145–172.
- MACSWAN J. (2012), «Generative approaches to code-switching», in Bullock B. E. & Toribio A. J. (éds.), *The Cambridge handbook of linguistic code-switching*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 309–335.
- MACSWAN J. (2013), «Code Switching and linguistic theory», in Bhatia T. K. & Ritchie W. (éds.), *The handbook of bilingualism and multilingualism*, Chichester, Wiley-Blackwell, 223–350.
- MACSWAN J. (2014), *Grammatical theory and bilingual codeswitching*, Cambridge, MIT Press.
- MAITRE R. (2003), «La Suisse romande dilalique», *Vox Romanica* 62, 170–181.
- MARCOCCIA M. (2000a), «La représentation du nonverbal dans la communication écrite médiatisée par ordinateur», *Communication et organisation* 18.
- MARCOCCIA M. (2000b), «Les smileys: une représentation iconique des émotions dans la communication médiatisée par ordinateur», in Doury M. et al. (éds.), *Les émotions dans les interactions: [Colloque, Université Lyon 2, 17-19 sept. 1997]*, Lyon, Bron, Presses universitaires de Lyon; Application des recherches sur la communication et les interactions, 249–263.
- MARCOCCIA M. (2004), *La communication écrite médiatisée par ordinateur: faire du face à face avec de l'écrit: Journée d'étude de l'ATALA "Le traitement automatique des nouvelles formes de communication écrite (e-mails, forums, chats, SMS, etc.)"*.
- MARCOCCIA M. & N. GAUDUCHEAU (2007), «Le rôle des smileys dans la production et l'interprétation des messages électroniques», in Gerbault J. (éd.), *La langue du cyberspace: De la diversité aux normes*, Paris, L'Harmattan, 279–295.
- MATRAS Y. (2007), «The borrowability of grammatical categories», in Matras Y. & Sakel J. (éds.), *Grammatical borrowing in cross-linguistic perspective*, New York, Mouton de Gruyter, 31–74.
- MCCLURE E. & M. MCCLURE (1988), «Macro- and micro-sociolinguistic dimensions of code-switching in Vingard (Romania)», in Heller M. (éd.), *Codeswitching : anthropological and sociolinguistic perspectives*, Berlin, Mouton de Gruyter, 25–51.
- MICHOT N. (2007), «Les usages lexicaux des jeunes sur les supports modernes de communication.: Acte du 26e Colloque international Lexique Grammaire. Bonifacio, France, 2-6 octobre».
- MOERMAN M. (1974), «Accomplishing ethnicity», in Turner R. C. (éd.), *Ethnomethodology: Selected Readings*, Harmondsworth, Penguin Education, 54–68.
- MOISE R. (2007), «Les SMS chez les jeunes : premiers éléments de réflexion, à partir d'un point de vue ethnolinguistique», *Glottopol* 10, 101–112.

- MOISE R. (2008), «Registre du jeu comme compétence langagière: la communication des jeunes par sms», *COMMposite* 11, 25–43.
- MOÏSE C. (2009), «De l'arrière à l'avant-scène ou de l'interêt de la réflexivité en sociolinguistique», in Robillard D. d. (éd.), *Réflexivité, herméneutique: Vers un paradigme de recherche?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 177–188.
- MOÏSE C. (2010), «La sociolinguistique des discours et des interactions : un développement et une visibilité difficiles en France», in Boyer H. (éd.), *Pour une épistémologie de la sociolinguistique: Actes du Colloque international de Montpellier, 10-12 décembre 1009*, Limoges, Lambert-Lucas, 265–273.
- MOISL H. (2015), *Cluster analysis for corpus linguistics. Quantitative linguistics 66*, Berlin, Munich, Boston, De Gruyter Mouton.
- MONDADA L. (2004), «Ways of 'Doing Being Plurilingual' In International Work Meetings», in Gardner R. & Wagner J. (éds.), *Second language conversations*, London, New York, Continuum, 27–60.
- MONDADA L. (2007), «Le code-switching comme ressource pour l'organisation de la parole-en-interaction», *Journal of Languages in Contact* 1, 168–197.
- MONDADA L. & S. PEKAREK DOEHLER (2003), «Le plurilinguisme en action», in Mondada L. & Pekarek Doehler S. (éds.), *Plurilinguisme – Mehrsprachigkeit – Plurilingualism. Enjeux identitaires, socio-culturels et éducatifs*, Tübingen, Francke, 95–110.
- MONTES-ALCALA C. (2012), «Code-switching in US-Latino Novels», in Sebba M. et al. (éds.), *Language mixing and code-switching in writing: Approaches to mixed-language written discourse*, New York, Routledge, 68–88.
- MOREL E. et al. (2012), «SMS communication as plurilingual communication: hybrid language use as a challenge for classical code-switching categories», *Linguisticae Investigationes* 35, 260–288.
- MOREL E. et al. (2014), «SMS communication as plurilingual communication: Hybrid language use as a challenge for classical code-switching categories», in Cougnon L.-A. & Fairon C. (éds.), *SMS Communication*, Amsterdam, John Benjamins, 111–139.
- MOREL E. & A. GURYEV (2015), «Avant-Propos», *TRANEL* 63, 1–13.
- MOREL E. & S. PEKAREK DOEHLER (2013), «Les 'textos' plurilingues : l'alternance codique comme ressource d'affiliation à une communauté globalisée», *Revue Française de Linguistique Appliquée* Vol. XVIII, 29–43.
- MORETTI B. & A. STÄHLI (2011), «L'italiano in contatto con il dialetto e altre lingue. Nuovi mezzi di comunicazione e nuove diglossie», *Linguistik online* 48, 71–82, publication électronique disponible à l'adresse: http://www.linguistik-online.com/48_11/morettiStaehli.pdf.
- MOULIN D. et al. (1973), *Intervision: Expérience de perfectionnement en groupe*, Lausanne.

- MÜLLER C. & M. STRUBE (2006), «Multi-level annotation of linguistic data with MMAX2», in Braun S. et al. (éds.), *Corpus Technology and Language Pedagogy. New Resources, New Tools, New Methods.*, Frankfurt a.M., Peter Lang, 197–214.
- MÜLLER F. M. (1875), *Lectures on the Science of Language*, London, Longmans, Green & Co.
- MUYSKEN P. (1981), «Quechua en Spaans in het Andesgebied», *Tijdschrift voor Taal- en Tekstwetenschap* 1, 124–138.
- MUYSKEN P. (2000), *Bilingual speech: A typology of code-mixing*, Cambridge, New York, Cambridge University Press.
- MYERS-SCOTTON C. (1988), «Code-Switching as indexical of social negotiations», in Heller M. (éd.), *Codeswitching : anthropological and sociolinguistic perspectives*, Berlin, Mouton de Gruyter, 151–186.
- MYERS-SCOTTON C. (1992a), «Codeswitching as a mechanism of deep borrowing, language shift, and language death», in Brenzinger M. (éd.), *Language death: Factual and theoretical explorations with special reference to East Africa*, Berlin, New York, Mouton de Gruyter, 31–58.
- MYERS-SCOTTON C. (1992b), «Constructing the frame in intrasentential code-switching», *Multilingua* 11, 101–127.
- MYERS-SCOTTON C. (1993a), *Duelling languages: Grammatical structure in codeswitching*, Oxford, Clarendon Press.
- MYERS-SCOTTON C. (1993b), *Social motivations for codeswitching: Evidence from Africa*, Oxford, Clarendon Press.
- MYERS-SCOTTON C. (2002), *Contact linguistics: Bilingual encounters and grammatical outcomes*, Oxford, Oxford University Press.
- MYERS-SCOTTON C. (2006), *Multiple voices: An introduction to bilingualism*, Malden, MA, Blackwell.
- MYERS-SCOTTON C. & J. JAKE (2012), «A universal model of code-switching and bilingual language processing and production», in Bullock B. E. & Toribio A. J. (éds.), *The Cambridge handbook of linguistic code-switching*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 336–357.
- NEDERVEEN PIETERSE J. (1995), «Globalization as hybridization», in Featherstone M. et al. (éds.), *Global modernities*, London, Sage, 45–68.
- NEULAND E. (1987), «Spiegelungen und Gegenspiegelungen. Anregungen für eine zukünftige Jugendsprachforschung», *Zeitschrift für germanistische Linguistik* 15, 58–82.
- NIKLAS-SALMINEN A. (2011), «Sur le traitement des emprunts "nécessaires" dans le Nouveau Petit Robert 2009», in Steuckardt A. et al. (éds.), *Les dictionnaires et l'emprunt*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 235–246.
- NILEP C. (2006), «"Code Switching" in Sociocultural Linguistics», *Colorado Research in Linguistics* 19.

- NORTIER J. (1990), *Dutch-Moroccan Arabic code switching among Moroccans in the Netherlands*, Dordrecht, Holland, Providence, RI, Foris.
- NURMI A. & P. PAHTA (2012), «Multilingual practices in women's English correspondence 1400-1800», in Sebba M. et al. (éds.), *Language mixing and code-switching in writing: Approaches to mixed-language written discourse*, New York, Routledge, 44–67.
- OBLER L. et al. (2000), «Cerebral lateralization in bilinguals», in Li Wei (éd.), *The bilingualism reader*, New York, Routledge, 381–393.
- ONYSKO A. (2006), «English Code-Switching in the German Newsmagazine Der Spiegel», *TRANS Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften* 16, publication électronique disponible à l'adresse: http://www.inst.at/trans/16Nr/01_4/onysko16.htm.
- OTHEGUY R. et al. (2015), «Clarifying translanguaging and deconstructing named languages: A perspective from linguistics», *Applied Linguistics Review* 6.
- OTSUJI E. & A. PENNYCOOK (2010), «Metrolingualism: fixity, fluidity and language in flux.», *International Journal of Multilingualism* 7, 240–254.
- PAHTA P. (2004), «Code-Switching in Medieval Medical Writing», in Taavitsainen I. & Pahta P. (éds.), *Medical and scientific writing in late medieval English*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 73–99.
- PANCKHURST R. (2009a), «Short Message Service (SMS): typologie et problématiques futures», in Arnavielle T. (éd.), *Polyphonies, pour Michelle Lanvin*, Université Paul-Valéry Montpellier 3, 33–52.
- PANCKHURST R. (éd.) (2009b), *Txting in three European languages: does the linguistic typology differ?*.
- PAOLILLO J. C. (1996), «Language choice on soc.culture.punjab», *Electronic Journal of Communication* 6.
- PAOLILLO J. C. (2011), «“Conversational” codeswitching on Usenet and Internet Relay Chat», *Language@Internet* 8, publication électronique disponible à l'adresse: <http://www.languageatinternet.org/articles/2011/3214>.
- PEKAREK DOEHLER S. (2011), «Hallo! Voulez vous luncher avec moi hüt? Le »code switching« dans la communication par SMS», *Linguistik online*, publication électronique disponible à l'adresse: http://www.linguistik-online.de/48_11/pekarekDoehler.pdf.
- PEKAREK DOEHLER S. & E. MOREL (2013), *Games texters play: Membership through playful language use in WhatsApp communication. Présentation orale, IEMCA (5.8.2013)*, Waterloo, CA.
- PENLOUP M.-C. & F. LIENARD (2011), «Language contacts and code switching in electronic writing – The case of the blogs», in Laroussi F. (éd.), *Code-switching, languages in contact and electronic writings*, Frankfurt a.M., Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien, Peter Lang, 73–86.
- PEPIN N. (2007), *Identités fragmentées: Éléments pour un grammaire de l'identité*, Bern, Peter Lang.
- PETITJEAN C. & E. MOREL (en préparation), «Laughter in WhatsApp communication».

- PEURONEN S. (2011), «"Ride Hard, Live Forever": Translocal Identities in an Online Community of Extreme Sports Christians», in Thurlow C. & Mroczek K. (éds.), *Digital discourse: Language in the new media*, New York, Oxford University Press, 154–176.
- PFAFF C. (1979), «Constraints on Language Mixing: Intrasentential Code-Switching and Borrowing in Spanish/English», *Language* 55, 291–318.
- PIEROZAK I. (2007), «Et le smiley sous un angle émique? Co-énonciation et accomodation, remarquable et complexité», in Gerbault J. (éd.), *La langue du cyberspace: De la diversité aux normes*, Paris, L'Harmattan.
- POIRIER C. (2004), «Une représentation dynamique de la francophonie : la base de données lexicographiques panfrancophone», *Québec français* 134, 97–99.
- POPLACK S. (1978), «Dialect acquisition among Puerto Rican bilinguals», *Language in Society* 7, 89–103.
- POPLACK S. (1980), «Sometimes I'll start a sentence in Spanish y termino en español: toward a typology of code-switching», *Linguistics* 18, 581–618.
- POPLACK S. (1987), «Contrasting patterns of code-switching in two communities», in Wande E. (éd.), *Aspects of multilingualism: Proceedings from the 4th Nordic Symposium on Bilingualism, 1984*, Uppsala, Borgströms, 51–77.
- POPLACK S. (1988a), «Conséquences linguistiques du contact de langues: un modèle d'analyse variationniste», *Langage et société* 43, 23–48.
- POPLACK S. (1988b), «Contrasting patterns of code-switching in two communities», in Heller M. (éd.), *Codeswitching : anthropological and sociolinguistic perspectives*, Berlin, Mouton de Gruyter, 215–244.
- POPLACK S. (2004-2006), «Code-Switching/Sprachwechsel», in Ammon U. (éd.), *Sociolinguistics: An international handbook of the science of language and society*, Berlin, New York, Mouton de Gruyter, 589–596.
- POPLACK S. & D. SANKOFF (1984), «Borrowing: the synchrony of integration», *Linguistics* 22, 99–135.
- QUIST P. & J. N. JØRGENSEN (2009), «Crossing - negotiating social boundaries», in Auer P. & Li Wei (éds.), *Handbook of multilingualism and multilingual communication*, New York, Mouton de Gruyter, 371–389.
- RAMPTON B. (1995), *Crossing: Language and ethnicity among adolescents*, London, New York, Longman.
- REINKEMEYER A. (2013), *Die Formenvielfalt des langage SMS im Wechselspiel zwischen Effizienz, Expertise und Expressivität: Eine Untersuchung der innovativen Schreibweise in französischen SMS. ScriptOralia* 139, Tübingen, Narr.

- RELIEU M. (2005), «Les usages des TIC en situation naturelle : une approche ethnométhodologique de l'hybridation des espaces d'activité», *Intellectica* 41-43, 139–162.
- RETTIE R. (2009), «SMS: Exploiting the interactional characteristics of near-synchrony», *Information, Communication & Society* 12, 1131–1148.
- REY A. & D. MORVAN (2005), *Le dictionnaire culturel en langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- RIEGEL M. et al. (2009), *Grammaire méthodique du français*, Paris, Quadrige/PUF.
- RINTEL E. S. et al. (2001), «First Things First: Internet Relay Chat Openings», *Journal of Computer Mediated Communication* 6, publication électronique disponible à l'adresse: <http://jcmc.indiana.edu/vol6/issue3/rintel.html>.
- RIVIERE C. & C. LICOPPE (2005), «From voice to text: Continuity and change in the use of mobile phones in France and Japan», in Harper R. (éd.), *The inside text*, Dordrecht, Springer, 103–126.
- ROBERTSON R. (1994), «Globalisation or Glocalisation?», *Journal of International Communication* 1, 33–52.
- ROBERTSON R. (1995), «Glocalization: Time-space and homogeneity-heterogeneity», in Featherstone M. et al. (éds.), *Global modernities*, London, Thousand Oaks CA, Sage, 25–44.
- ROBILLARD D. d. (2008a), *Perspectives alterlinguistiques*, Paris, L'Harmattan.
- ROBILLARD D. d. (2008b), «Revendiquer une lexicographie francophone altéritaire constructiviste pour ne plus saler avec du sucre», in Bavoux C. (éd.), *Le français des dictionnaires*, Bruxelles, De Boeck Duculot, 321–335.
- ROMAINE S. (1989), *Bilingualism. Language in society* 13, Oxford, New York, Blackwell.
- RONJAT J. (1913), *Le développement du langage observé chez un enfant bilingue*, Paris, Champion.
- SACKS H. (1972), «An initial investigation of the usability of conversational materials for doing sociology», in Sudnow D. (éd.), *Studies in social interaction*, New York, Free Press, 31–74.
- SACKS H. et al. (1974), «A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation», *Language* 50, 696–735.
- SACKS H. (1979), «Hotrodder: A Revolutionary Category», in Psathas G. (éd.), *Everyday language: Studies in ethnomethodology*, New York, Halsted, 7–14.
- SACKS H. (1987), «On the Preferences for Agreement and Contiguity in Sequences in Conversation», in Button G. & Lee J. (éds.), *Talk and social organization*, Clevedon, Multilingual matters, 54–69.
- SACKS H. (1992), *Lectures on conversation*, Oxford, Blackwell.
- SANKOFF D. & S. POPLACK (1981), «A formal grammar for code switching», *Papers in linguistics* 14, 3–46.
- SCHEGLOFF E. (1968), «Sequencing in conversational openings», *American Anthropologist* 70, 1075–1095.

- SCHEGLOFF E. (2007a), «A tutorial on membership categorization», *Journal of Pragmatics* 39, 462–482.
- SCHEGLOFF E. (2007b), *Sequence organization in interaction: A primer in conversation analysis*, Cambridge, New York, Cambridge University Press.
- SCHEGLOFF E. & H. SACKS (1973), «Opening up closings», *Semiotica* 8, 289–327.
- SCHENDERA C. (2008), *Clusteranalyse mit SPSS*, München, Oldenbourg.
- SCHENDL H. & L. WRIGHT (éds.) (2011), *Code-switching in early English. Topics in English linguistics* 76, Berlin, Mouton de Gruyter.
- SCHLOBINSKI P. et al. (1993), *Jugendsprache: Fiktion und Wirklichkeit*, Opladen, Westdeutscher Verlag.
- SCHMIDT G. & J. ANDROUTSOPOULOS (2004), «löbbe döch. Beziehungskommunikation mit SMS», *Gesprächsforschung - Online-Zeitschrift zur verbalen Interaktion* 5, 50–71.
- SCHUCHARDT H. (1884), *Slawo-Deutsches und Slawo-Italienisches: Dem Herrn Franz von Miklosich zum 20. November 1883*, Graz.
- SCHWITTER S. et al. (2012), *L'adaptabilité dans les conversations smartphones: Travail de séminaire. Université de Neuchâtel*, Neuchâtel.
- SEARLE J. (1969), *Speech acts: An essay in the philosophy of language*, London, Cambridge University Press.
- SEBBA M. (2000), «"Writing Switching" in British Creole», in Martin-Jones M. & Jones K. (éds.), *Multilingual literacies: Reading and writing different worlds*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, 171–187.
- SEBBA M. (2003), «Will the real impersonator please stand up? Language and identity in the Ali G websites», *Arbeiten aus Anglistik und Amerikanistik* 28, 279–304.
- SEBBA M. (2007), *Spelling and society: The culture and politics of orthography around the world*, Cambridge, Cambridge University Press.
- SEBBA M. (2012a), «Orthography as social action: Scripts, spelling, identity and power», in Jaffe A. et al. (éds.), *Orthography as social action: Scripts, spelling, identity and power*, Boston, Berlin, Mouton de Gruyter, 1–19.
- SEBBA M. (2012b), «Researching and Theorising Multilingual Texts», in Sebba M. et al. (éds.), *Language mixing and code-switching in writing: Approaches to mixed-language written discourse*, New York, Routledge, 1–26.
- SEBBA M. (2012c), «Writing Switching in British Creole», in Sebba M. et al. (éds.), *Language mixing and code-switching in writing: Approaches to mixed-language written discourse*, New York, Routledge, 89–105.
- SEBBA M. & A. WOOTTON (1998), «We, They and Identity: Sequential vs. Identity-related Explanation in Code-switching», in Auer P. (éd.), *Code-switching in conversation: Language, interaction and identity*, London, New York, Routledge, 262–289.

- SHORTIS T. (2007), «Revoicing TXT: Spelling, Vernacular Orthography and 'Unregimented Writing'», in Posteguillo S. et al. (éds.), *Texture of internet: Netlinguistics in progress*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing.
- SIEBENHAAR B. (2005), «Varietätenwahl und Code Switching in Deutschschweizer Chatkanälen», *Networx* 43, publication électronique disponible à l'adresse: <https://www.mediensprache.net/de/networx/docs/networx-43.aspx>.
- SIEBENHAAR B. (2006a), «Code choice and code-switching in Swiss-German Internet Relay Chat rooms», *Journal of Sociolinguistics* 10, 481–506.
- SIEBENHAAR B. (2006b), «Regionale Variation in deutschen, österreichischen und schweizer Chaträumen», in Schlobinski P. (éd.), *Von *hdl* bis *cul8r*. Sprache und Kommunikation in den neuen Medien*, Mannheim, Dudenverlag, 133–147.
- SIEBENHAAR B. (2008), «Quantitative Approaches to Linguistic Variation in IRC: Implications for Qualitative Research», *Language@Internet*, publication électronique disponible à l'adresse: <http://www.languageatinternet.org/articles/2008/1615/siebenhaar.pdf>.
- SIEBENHAAR B. & A. WYLER (1997), *Dialekt und Hochsprache in der deutschsprachigen Schweiz. Information / Pro Helvetia, Schweizer Kulturstiftung*, Zürich, Pro Helvetia Schweizer Kulturstiftung.
- SILIN L. (2010), «Receptive multilingualism in Finnish-Russian print media», in Lähteenmäki M. & Vanhala-Aniszewski M. (éds.), *Language ideologies in transition: Multilingualism in Russia and Finland*, Bern, Peter Lang, 125–152.
- SILVERMAN D. (1998), *Harvey Sacks: Social science and conversation analysis*, New York, Oxford University Press.
- SIMONIN J. & S. WHARTON (2013), «Diglossie», in Simonin J. et al. (éds.), *Sociolinguistique du contact: Dictionnaire des termes et concepts*, Lyon, ENS éditions, 223–244.
- SINGH R. (1981), «Aspects of language borrowing: English loans in Hindi», in Nelde P. (éd.), *Sprachkontakt und Sprachkonflikt*, Wiesbaden, Steiner, 113–116.
- SPAGNOLLI A. & L. GAMBERINI (2005), «A Place for Presence. Understanding the Human Involvement in Mediated Interactive Environments», *PsychNology* 3, 6–15, publication électronique disponible à l'adresse: <http://207.210.83.249/psychnology/index.php?page=psychnology-journal-volume-3-number-1>.
- SPAGNOLLI A. & L. GAMBERINI (2007), «Interacting via SMS. Practices of social closeness and reciprocation», *British Journal of Social Psychology* 46, 343–364.
- SPILOTI T. (2009), «Graphemic representation of text-messaging: alphabet-choice and code-switches in Greek SMS», *Pragmatics* 19, 393–412.

- SPILIOTI T. (2011), «Beyond Genre: Closings and Relational Work in Text Messaging», in Thurlow C. & Mroczek K. (éds.), *Digital discourse: Language in the new media*, New York, Oxford University Press, 67–85.
- SPITZMÜLLER J. (2007), «Graphisches Crossing. Eine soziolinguistische Analyse graphostilistischer Variation.», *Zeitschrift für germanistische Linguistik* 35, 397–418.
- SPITZMÜLLER J. (2013), *Graphische Variation als soziale Praxis: Eine soziolinguistische Theorie skripturaler "Sichtbarkeit"*. *Linguistik - Impulse & Tendenzen* 56, Berlin, Mouton de Gruyter.
- SPYCHER S. (2004), «"I schribdr de no" Schweizerdeutsche Umgangsformen in der SMS-Kommunikation», *Networx* 36, publication électronique disponible à l'adresse: <http://www.mediensprache.net/networx/networx-36.pdf>.
- STÄHLI A. et al. (2011), «SMS-Kommunikation in der Schweiz: Sprach- und Varietätengebrauch / Text messaging in Switzerland: Use of Languages and varieties / La communication par SMS en Suisse. Utilisation de langues et variétés / La comunicazione mediante SMS in Svizzera: usi di lingue e varietà / La comunicaziun per SMS en Svizra: diever da linguas e varietads», *Linguistik online* 48, 3–16, publication électronique disponible à l'adresse: http://www.linguistik-online.de/48_11/.
- STARK E. (2011), «La morphosyntaxe dans les SMS suisse francophones: Le marquage de l'accord sujet» 48, 35–47, publication électronique disponible à l'adresse: http://www.linguistik-online.de/48_11/.
- STARK E. (2012), «Negation marking in French text messages», *Linguisticae Investigationes* 35, 191–215.
- STOKOE E. (2012), «Moving forward with membership categorization analysis: Methods for systematic analysis», *Discourse Studies* 14, 277–303.
- STOLT B. (1964), *Die Sprachmischung in Luthers Tischreden: Studien zum Problem der Zweisprachigkeit*. *Stockholmer germanistische Forschungen* 4, Stockholm, Almqvist & Wiksell.
- SWAIN S. (2002), «Bilingualism in Cicero? Evidence for Code-Switching», in Adams J. N. et al. (éds.), *Bilingualism in ancient society: Language contact and the written text*, Oxford, Oxford University Press, 128–167.
- TAGG C. (2009), *A Corpus Linguistics Study of SMS Text Messaging: PhD Thesis*, University of Birmingham, publication électronique disponible à l'adresse: <http://etheses.bham.ac.uk/253/1/Tagg09PhD.pdf>.
- TENGOUR A. (2013), *Tout l'argot des banlieues: Le dictionnaire de la zone en 2600 définitions*, Paris, Opportun.
- THIBAUT A. & P. KNECHT (2004), *Dictionnaire suisse romand: Particularités lexicales du français contemporain*, Carouge-Genève, Zoé.

- THOMPSON L. & J. CUPPLES (2008), «Seen and not heard? Text messaging and digital sociality», *Social & Cultural Geography* 9, 95–108.
- THURLOW C. & M. POFF (2013), «Text Messaging», in Herring S. et al. (éds.), *Pragmatics of Computer-Mediated Communication*, Berlin, New York, Oxford University Press, 163–190.
- TIMM L. (1978), «Code switching in WAR AND PEACE», in Paradis M. (éd.), *Aspects of bilingualism: Papers presented at the fourth LACUS forum, august 1977 at McGill University in Montreal*, Columbia, S.C., Hornbeam Press, 302–315.
- TODOROV T. (1981), *Mikhaïl Bakhtine: Le principe dialogique. Poétique*, Paris, Seuil.
- TORRAS M.-C. & J. GAFARANGA (2002), «Social identities and language alternation in non-formal institutional bilingual talk», *Language in Society* 31, 527–548.
- TREFFERS-DALLER J. C. (1994), *Mixing two languages: French-Dutch contact in a comparative perspective. Topics in sociolinguistics* 9, Berlin, Mouton de Gruyter.
- TROTTER D. A. (éd.) (2000), *Multilingualism in later medieval Britain*, Cambridge, D. S. Brewer.
- TSIPLAKOU S. (2009), «Doing (bi)lingualism: Language alternation as performative construction of online identities.», *Pragmatics* 19, 361–391.
- ÜBERWASSER S. (2009-2014), *The Swiss SMS Corpus. Documentation, facts and figures*, publication électronique disponible à l'adresse: <https://sms.linguistik.uzh.ch>.
- UYGUR-DISTEXHE D. (2012), «Lol, mdr and ptdr: An inclusive and gradual approach to discourse markers», *Linguisticae Investigationes* 35, 389–413.
- VAN DEN AVENNE C. (2013), «Ecrits plurilingues», in Simonin J. et al. (éds.), *Sociolinguistique du contact: Dictionnaire des termes et concepts*, Lyon, ENS éditions, 245–261.
- VAN HOUT R. & P. MUYSKEN (1994), «Modeling lexical borrowability», *Language Variation and Change* 6, 39–62.
- VERONIS J. & E. de GUIMIER NEEF (2006), «Le traitement des nouvelles formes de communication écrite», in Sabah G. (éd.), *Compréhension automatique des langues en interaction*, Paris, Hermès Science, 227–248.
- VERTOVEC S. (2007), «Super-diversity and its implications», *Ethnic and Racial Studies* 30, 1024–1054.
- VOGT H. (1954), «Language Contacts», *Word* 10, 365–374.
- VOIGTS L. E. (1996), «What's the Word? Bilingualism in Late-Medieval England», *Speculum* 71, 813–826.
- VOLD LEXANDER K. (2007), «Langues et SMS au Sénégal - le cas des étudiants de Dakar», in Gerbault J. (éd.), *La langue du cyberspace: De la diversité aux normes*, Paris, L'Harmattan, 59–66.
- VOLD LEXANDER K. (2011), «Texting and African language Literacy», *new media & society* 13, 427–443.

- VOLD LEXANDER K. (2012), «Analyzing multilingual texting in Senegal: An approach for the study of mixed-language SMS», in Sebba M. et al. (éds.), *Language mixing and code-switching in writing: Approaches to mixed-language written discourse*, New York, Routledge, 146–169.
- WEBER K. & T. SCHÜRMANN (2014), «Funktionen unterschiedlicher Codes in niederdeutscher SMS-Kommunikation von L1-Sprechern», in König K. & Bahlo N. U. (éds.), *SMS, WhatsApp & Co: Gattungsanalytische, kontrastive und variationslinguistische Perspektiven zur Analyse mobiler Kommunikation*, Münster, Monsenstein und Vannerdat, 193–218.
- WEINREICH U. (1953), *Languages in contact*, Den Haag, Mouton.
- WINFORD D. (2003), *An introduction to contact linguistics. Language in society 33*, Malden, MA, Blackwell Publications.
- WINTER-FROEMEL E. (2011), *Entlehnung in der Kommunikation und im Sprachwandel: Theorie und Analysen zum Französischen*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- WRAY A. (2005), *Formulaic language and the lexicon*, Cambridge, New York, Cambridge University Press.
- WRAY A. (2008), *Formulaic language: Pushing the boundaries. Oxford applied linguistics*, Oxford, New York, Oxford University Press.
- WRAY A. (2009), «Identifying formulaic language: Persistent challenges and new opportunities», in Corrigan R. et al. (éds.), *Formulaic language*, Amsterdam, John Benjamins, 27–51.
- WRIGHT L. (2000), «Bills, accounts, inventories: Everyday trilingual activities in the business world of later medieval England», in Trotter D. A. (éd.), *Multilingualism in later medieval Britain*, Cambridge, D. S. Brewer, 149–156.
- WRIGHT L. (2011), «On variation in medieval mixed language business writing», in Schendl H. & Wright L. (éds.), *Code-switching in early English*, Berlin, Mouton de Gruyter, 191–218.
- ZENTELLA A. C. (1997), *Growing up bilingual: Puerto Rican children in New York*, Cambridge, Blackwell Publishers.
- ZONGO B. (2004), *Le parler ordinaire multilingue à Paris: Ville et alternance codique ; pour une approche modulaire. Espaces discursifs*, Paris, L'Harmattan.

Tous les liens vers des documents en ligne qui figurent dans la bibliographie ont été consultés en mars 2016.

Table des figures

Fig. 1 : Les langues principales du sous-corpus A.....	113
Fig. 2 : Les différents sous-ensembles du corpus <i>sms4science.ch</i>	115
Fig. 3 : Les langues principales du sous-corpus B.....	115
Fig. 4 : Présence d'éléments de langue étrangère dans le corpus (niveau du texto)	116
Fig. 5 : Domaines de référence des insertions	125
Fig. 6 : Vue d'ensemble sur les points de transitions précédant et suivant l'alternation (les éléments gris peuvent seulement être annotés pour le corpus B).....	131
Fig. 7 : Vue d'ensemble des catégories d'annotation concernant l'élément allogène	141
Fig. 8 : Vue d'ensemble tabulaire sur les catégories d'annotation de l'élément allogène	145
Fig. 9 : Répartition des langues pour les éléments allogènes non routinisés (occurrences)	150
Fig. 10 : Comparaison des proportions des parties du discours (SMS : français et éléments allogènes)	161
Fig. 11 : Résumé des principales caractéristiques du pattern insertionnel dans notre corpus	167
Fig. 12 : Proportion des différents types d'alternation	175
Fig. 13 : Résumé des principales caractéristiques du pattern alternationnel dans notre corpus.....	179
Fig. 14 : Éléments allogènes spontanés (AC) les plus fréquents	185
Fig. 15 : les variables indépendantes analysées et leur distribution sur le sous-ensemble des données analysées.	208
Fig. 16 : Résumé des résultats (tests sur l'ensemble du corpus <i>sms4science.ch</i>).....	209
Fig. 17 : Les six groupes du corpus <i>sms4science.ch</i> avec les deux variables regroupantes et la taille des groupes.....	212
Fig. 18 : Les six groupes dans le corpus <i>sms4science.ch</i>	213
Fig. 19 : Vue d'ensemble sur les types de pratique et leurs caractéristiques socio-démographiques.....	214
Fig. 20 : Résumé des résultats (tests sur l'ensemble du corpus francophone).....	222
Fig. 21 : Box-plot entre âge et proportion des alternations minimales sur tous les EAN	223
Fig. 22 : Les trois groupes de pratique du sous-corpus francophone	228
Fig. 23 : Box-plot des types de pratique en fonction de la présence de l'anglais en tant que langue des EAN	229
Fig. 24 : Vue d'ensemble sur les types de pratiques (corpus francophone) et leurs caractéristiques socio-démographiques.....	231
Fig. 25 : Type de pratique et groupe d'âge	231
Fig. 26 : Résumé des résultats (tests sur l'ensemble du corpus « romand »).....	237
Fig. 27 : Les deux groupes de pratique parmi les « Romands » switchers.....	240
Fig. 28 : Les contextes d'occurrence des alternations	253

Table des annexes

Annexe 1 : Exemple d'appel au don de SMS dans les médias.....	353
Annexe 2 : Questionnaire socio-démographique en français (parties exploitées)	354
Annexe 3 : Nature de l'élément allogène (types d'AC)	356
Annexe 4 : Parties du discours pour les insertions à item unique	356
Annexe 5 : Insertions à item unique ou à items multiples.....	357
Annexe 6 : Parties du discours des éléments allogènes routinisés	357
Annexe 7 : Parties du discours des insertions (types graphiques)	357
Annexe 8 : Fonctions syntaxiques des insertions.....	358
Annexe 9 : Types d'insertion à items multiples	359
Annexe 10 : Point de transition précédant l'insertion (P).....	359
Annexe 11 : Point de transition suivant l'insertion (S)	360
Annexe 12 : Parties du discours des éléments isolés.....	361
Annexe 13 : Type d'extension de l'élément isolé complété.....	361
Annexe 14 : Type d'alternation	362
Annexe 15 : Point de transition précédant l'alternation (P)	363
Annexe 16 : Point de transition suivant l'alternation (S)	364
Annexe 17 : Type de code pictographique.....	365
Annexe 18 : Les corrélations entre les variables indépendantes.....	366
Annexe 19 : Sexe et proportion des messages avec EAN / proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney).....	367
Annexe 20 : Groupe d'âge et proportion des messages avec EAN / proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney)	367
Annexe 21 : L1 français et proportion des messages avec EAN / proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney)	368
Annexe 22 : L1 suisse allemand et proportion des messages avec EAN / proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney)	368
Annexe 23 : Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile et proportion des messages avec EAN / proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney).....	369
Annexe 24 : Déclaration de changement de langues selon le destinataire et proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney).....	369
Annexe 25 : Déclaration de mélange des langues et proportion des messages avec EAN (test de Mann-Whitney)	370

Annexe 26 : Utilisation de T9 et proportion des messages avec EAN / proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney)	370
Annexe 27 : Les types de pratique du corpus <i>sms4science</i> et le sexe	371
Annexe 28 : Les types de pratique du corpus <i>sms4science</i> et les groupes d'âge	372
Annexe 29 : Les types de pratique du corpus <i>sms4science</i> et l'âge (moyennes emboîtées).....	373
Annexe 30 : Les types de pratique du corpus <i>sms4science</i> et L1 français	374
Annexe 31 : Les types de pratique du corpus <i>sms4science</i> et L1 suisse allemand	375
Annexe 32 : Les types de pratique et plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile.....	376
Annexe 33 : Type de pratique et changement de langue comme pratique affichée.....	377
Annexe 34 : Type de pratique et indication sur mélange des langues	378
Annexe 35 : Type de pratique et utilisation de T9	379
Annexe 36 : Sexe et proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN (test de Mann-Whitney)	380
Annexe 37 : Sexe et proportion de l'italien sur l'ensemble des EAN (test de Mann-Whitney)	380
Annexe 38 : Groupes d'âge et proportion des alternations minimales (test de Mann-Whitney)	381
Annexe 39 : Groupes d'âge et proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français (test de Mann-Whitney)	381
Annexe 40 : Groupes d'âge et proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN et âge (test de Mann-Whitney)	382
Annexe 41 : Groupes d'âge et proportion d'EAN par message (test de Mann-Whitney).....	382
Annexe 42 : L1 suisse allemand et proportion des alternations complexes (test de Mann-Whitney).....	383
Annexe 43 : L1 suisse allemand et proportion des alternations simples (test de Mann-Whitney)	383
Annexe 44 : L1 français et proportion des alternations minimales (test de Mann-Whitney)	384
Annexe 45 : L1 français et proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français (test de Mann-Whitney)	384
Annexe 46 : Plusieurs L1 et proportion des alternations complexes / proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français	385
Annexe 47 : L1 suisse allemand et proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN	385
Annexe 48 : Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile et proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français / proportion des alternations simples	386
Annexe 49 : Plusieurs langues pratiquées et proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN (test de Mann-Whitney)	386
Annexe 50 : Indication sur le changement de langue selon le destinataire et proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français (test de Mann-Whitney)	387
Annexe 51 : Indication sur le mélange de langues à l'intérieur de messages et proportion des types d'EAN respectifs (tests de Mann-Whitney).....	388

Annexe 52 : Indication sur le mélange des langues et EAN par message (test de Mann-Whitney) ...	388
Annexe 53 : Utilisation de T9 et proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français ; proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN et densité d'EAN par SMS (tests de Mann-Whitney).....	389
Annexe 54 : Type de pratique et L1 français.....	390
Annexe 55 : Type de pratique et L1 suisse allemand.....	391
Annexe 56 : Type de pratique plurilingue et le fait d'utiliser plusieurs langues en public	392
Annexe 57 : Type de pratique et recours à la saisie intuitive (T9)	393
Annexe 58 : Type de pratique et proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN (test de Kruskal-Wallis).....	394
Annexe 59 : Type de pratique et densité de l'EAN (test de Kruskal-Wallis)	394
Annexe 60 : Sexe (Romands uniquement) et proportion de l'italien sur l'ensemble des EAN (test de Mann-Whitney)	395
Annexe 61 : Groupe d'âge (Romands uniquement) et proportion des alternations minimales / proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français / proportion des messages avec EAN (densité) (tests de Mann-Whitney).....	395
Annexe 62 : Indication sur le changement de langue selon le destinataire et proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français (test de Mann-Whitney)	396
Annexe 63 : Indication sur le mélange des langues et proportion de messages avec EAN (test de Mann-Whitney)	396
Annexe 64 : Recours à la saisie intuitive et proportion des alternations simples sur l'ensemble des EAN (test de Mann-Whitney)	397
Annexe 65 : Type de pratique (Romands uniquement) et groupe d'âge.....	397
Annexe 66 : Les types d'exclamations.....	398
Annexe 67 : Contextes d'occurrence des alternations.....	398
Annexe 68 : Domaines de référence des insertions.....	399
Annexe 69 : Spécification des sous-domaines de référence liés au domaine « culture »	400
Annexe 70 : WAFR2 (26.3.2011) : Exemple de reprise fidèle.....	401
Annexe 71 : WAFR4 (7.6.2011) : Exemple de reprise fidèle.....	402
Annexe 72 : WAFR2 (11.9.2011) : Exemple de reprise fidèle.....	403
Annexe 73 : WAFR4 (15.3.-16.3.2011) : Exemple de résonance codique	404
Annexe 74 : WAFR10 (1.6.2011) : Exemple de résonance codique	404
Annexe 75 : WAFR5 (11.8.2011) : Exemple de sensibilité séquentielle.....	405
Annexe 76 : WAFR5 (13.7.2011) : Exemple de sensibilité séquentielle.....	405

Annexes

Annexe 1 : Exemple d'appel au don de SMS dans les médias

Faites don de vos SMS à la science

Des linguistes des universités de Neuchâtel et Zurich participent à une étude internationale visant à décrire les caractéristiques de la communication par SMS. Pour ce faire, ils lancent en Suisse, dès le 1er novembre, une vaste opération de récolte de messages à des fins d'analyse. Ils comptent recevoir 30'000 copies de SMS d'ici au 15 décembre. Tout le monde peut participer en envoyant copie de ses SMS !

Les utilisateurs de téléphones mobiles rédigent leurs SMS avec bonne humeur et spontanéité, en mettant souvent en veilleuse les contraintes orthographiques. Certains mots sont omis ou abrégés (rdv 5h dvt poste) ou alors écrits de manière non normative (bizou, tro bô). Langue «standard» et variétés régionales se côtoient dans des messages qui font appel au besoin à des abréviations anglaises, parfois bien commodes (Merci4tonaide, où 4 = four = pour)...

Coordonné par le Centre de traitement automatique du langage de l'Université catholique de Louvain (Belgique), le projet implique également des équipes françaises (Universités de la Réunion et de Poitiers), britannique (Université de Birmingham), espagnole (Barcelone) et basque (Fondation Elhuyar à Usurbil).

En Suisse, le but de SMS4science est de décrire les caractéristiques linguistiques de cette forme de communication, en dépassant les catégories traditionnelles du "juste" et "faux". «Nous voulons avant tout savoir comment écrivent différents groupes de la population, quels sont les moyens d'expression mis en oeuvre et aussi ce qui distingue les expressions dans nos quatre langues nationales», indiquent les initiateurs du projet.

UN CONCOURS POUR MOTIVER LES DONS

La collecte de SMS se déroulera du 1er novembre au 15 décembre 2009. Toute personne qui souhaite participer peut transmettre une copie des SMS qu'elle envoie (c'est gratuit pour les clients Swisscom) et répondre à un questionnaire sur le site mis en place pour l'occasion.

Celles et ceux qui rempliront le formulaire et feront don d'au moins cinq SMS durant cette période participeront chaque semaine à un tirage au sort, avec un iPhone ou d'autres prix attractifs à gagner. Les SMS et les questionnaires seront anonymisés. Ils seront recueillis dans une banque de données qui servira de base tant à l'enseignement qu'à la recherche. Les premières tendances de l'opération devraient être dévoilées au printemps 2010 déjà.

(05.11.2009)

Source : http://www.etudiants.ch/cms/news_unine_faites_don_de_vos_sms_a_la_science_20091105 (9.9.2015)

Annexe 2 : Questionnaire socio-démographique en français (parties exploitées)

Numéro de portable (p. ex. 41798765432)	417 Veuillez indiquer un numéro de téléphone valable (p. ex. : 41798765432) Veuillez indiquer un numéro de téléphone valable (p. ex. : 41798765432)
Renseignements généraux	
Sexe	☐ féminin ☐ masculin
Âge	ans
Langue(s) maternelle(s)	☐ haut allemand ☐ français ☐ italien ☐ romanche ☐ dialecte alémanique ☐ autre(s), à préciser:
Autre(s) langue(s) pratiquée(s) couramment à la maison:	☐ haut allemand ☐ français ☐ italien ☐ romanche ☐ dialecte alémanique ☐ autre(s), à préciser:
Autre(s) langue(s) pratiquée(s) couramment en dehors de la maison:	☐ haut allemand ☐ français ☐ italien ☐ romanche ☐ dialecte alémanique ☐ autre(s), à préciser:
Niveau d'études	▼
Profession	▼
Code postal	de votre domicile: de votre école ou travail:

Pratiques CMO	
Depuis combien de temps envoyez-vous des SMS?	
Combien de SMS envoyez-vous en moyenne par semaine?	
Utilisez-vous le dictionnaire d'aide à la rédaction de SMS de votre téléphone?	☐ oui ☐ non
Utilisez-vous d'autres systèmes de communication sur internet?	chat forums courrier électronique
Envoyez-vous des SMS à partir d'un site web?	
À qui envoyez-vous des SMS?	☐ amis ☐ collègues ☐ famille ☐ concours/jeux ☐ autre(s), à préciser:
Pourriez-vous commenter la manière dont vous écrivez des SMS (codes, abréviations, en toutes lettres, etc.)?	

Changement de langue/Mélange de langues	
Changez-vous de langue en fonction des destinataires?	☐ oui ☐ non
Si oui, précisez la langue/les langues utilisée(s):	
Quand vous rédigez vos SMS, mélangez-vous les langues?	☐ oui ☐ non
Si oui, lesquelles?	☐ haut allemand ☐ français ☐ italien ☐ romanche ☐ dialecte alémanique ☐ autre(s), à préciser:

Annexe 3 : Nature de l'élément allogène (types d'AC)

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
Type d'AC	alt	Effectif	609	289	898
		%	60,4%	49,6%	56,4%
	ins1	Effectif	373	273	646
		%	37,0%	46,8%	40,6%
	ins2	Effectif	16	5	21
		%	1,6%	0,9%	1,3%
	undefined	Effectif	11	16	27
		%	1,1%	2,7%	1,7%
	Total	Effectif	1009	583	1592
		%	100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 4 : Parties du discours pour les insertions à item unique

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
Partie du discours pour les insertions à item unique	nom	Effectif	164	76	240
		% dans Corpus	49,4%	35,0%	43,7%
	nom propre	Effectif	78	39	117
		% dans Corpus	23,5%	18,0%	21,3%
	adverbe	Effectif	28	27	55
		% dans Corpus	8,4%	12,4%	10,0%
	adjectif	Effectif	31	22	53
		% dans Corpus	9,3%	10,1%	9,7%
	verbe	Effectif	13	45	58
		% dans Corpus	3,9%	20,7%	10,6%
	conjonctions, prépositions; non défini	Effectif	18	8	26
		% dans Corpus	5,4%	3,7%	4,7%
	Total	Effectif	332	217	549
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 5 : Insertions à item unique ou à items multiples

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
Insertions à item unique ou à items multiples	item unique	n	332	217	549
		%	85,3%	78,1%	82,3%
	items multiples	n	57	61	118
		%	14,7%	21,9%	17,7%
Total	n		389	278	667
	%		100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 6 : Parties du discours des éléments allogènes routinisés

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
Partie du discours des éléments allogènes routinisés	nom	Effectif	764	185	949
		% dans Corpus	79,8%	75,2%	78,9%
	nom propre	Effectif	7	0	7
		% dans Corpus	0,7%	0,0%	0,6%
	adverbe	Effectif	3	6	9
		% dans Corpus	0,3%	2,4%	0,7%
	adjectif	Effectif	133	41	174
		% dans Corpus	13,9%	16,7%	14,5%
	verbe	Effectif	43	9	52
		% dans Corpus	4,5%	3,7%	4,3%
	conjonctions, prépositions; non défini	Effectif	7	5	12
		% dans Corpus	0,7%	2,0%	1,0%
Total	Effectif		957	246	1203
	% dans Corpus		100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 7 : Parties du discours des insertions (types graphiques)

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
Partie du discours pour les insertions à item unique	nom	Effectif	78	48	126
		% dans Corpus	42,2%	39,0%	40,9%
	nom propre	Effectif	56	32	88
		% dans Corpus	30,3%	26,0%	28,6%
	adverbe	Effectif	9	10	19
		% dans Corpus	4,9%	8,1%	6,2%

	adjectif	Effectif	17	10	27
		% dans Corpus	9,2%	8,1%	8,8%
	verbe	Effectif	9	16	25
		% dans Corpus	4,9%	13,0%	8,1%
	conjonction	Effectif	1	0	1
		% dans Corpus	0,5%	0,0%	0,3%
	pronom	Effectif	0	4	4
		% dans Corpus	0,0%	3,3%	1,3%
	préposition	Effectif	0	1	1
		% dans Corpus	0,0%	0,8%	0,3%
	groupe/autre	Effectif	1	0	1
		% dans Corpus	0,5%	0,0%	0,3%
	non défini	Effectif	14	2	16
		% dans Corpus	7,6%	1,6%	5,2%
	Total	Effectif	185	123	308
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 8 : Fonctions syntaxiques des insertions

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
Fonction syntaxique	complément d'objet	Effectif	112	55	167
		% dans Corpus	28,7%	19,8%	25,0%
	circonstant	Effectif	107	49	156
		% dans Corpus	27,4%	17,6%	23,4%
	complément de nom	Effectif	51	27	78
		% dans Corpus	13,1%	9,7%	11,7%
	prédicat	Effectif	13	45	58
		% dans Corpus	3,3%	16,2%	8,7%
	apostrophe	Effectif	30	13	43
		% dans Corpus	7,7%	4,7%	6,4%
	attribut	Effectif	14	29	43
		% dans Corpus	3,6%	10,4%	6,4%
	sujet	Effectif	22	11	33
		% dans Corpus	5,6%	4,0%	4,9%
	non identifié	Effectif	41	49	90
		% dans Corpus	10,5%	17,6%	13,5%
	Total	Effectif	390	278	668
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 9 : Types d'insertion à items multiples

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
type d'insertion à items multiples	groupe nominal étendu	Effectif	18	19	37
		% dans Corpus	32,1%	30,6%	31,4%
	nom propre	Effectif	30	31	61
		% dans Corpus	53,6%	50,0%	52,7%
	groupe prépositionnel	Effectif	6	6	12
		% dans Corpus	10,7%	9,6%	10,2%
	autres et indéfinis	Effectif	2	6	8
		% dans Corpus	3,6%	9,6%	5,1%
	Total	Effectif	56	62	118
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 10 : Point de transition précédant l'insertion (P)

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
point de transition précédant l'insertion	intra-UCM (français)	Effectif	360	251	611
		% dans Corpus	92,5%	90,3%	91,6%
	intra-l'UCM (même langue)	Effectif	14	7	21
		% dans Corpus	3,6%	2,5%	3,1%
	intra-UCM (tierce langue)	Effectif	4	8	12
		% dans Corpus	1,0%	2,9%	1,8%
	inter-UCM (autre langue)	Effectif	8	7	15
		% dans Corpus	2,1%	2,5%	2,2%
	inter-UCM (même langue)	Effectif	2	0	2
		% dans Corpus	0,5%	0,0%	0,3%
	inter-message (autre langue)	Effectif	11)	4	5
		% dans Corpus	0,3%	1,4%	0,7%
	inter-message (même langue)	Effectif	0	1	1
		% dans Corpus	0,0%	0,4%	0,1%
	Total	Effectif	389	278	667
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

Remarques: 1) Il s'agit d'une insertion en début de message ; la langue précédente ne peut être reconstituée pour les messages du corpus A.

Annexe 11 : Point de transition suivant l'insertion (S)

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
point de transition suivant l'insertion (S)	intra-UCM (français)	Effectif	155	110	265
		% dans Corpus	39,8%	39,6%	39,7%
	intra-UCM (même langue)	Effectif	6	6	12
		% dans Corpus	1,5%	2,2%	1,8%
	intra-UCM (tierce langue)	Effectif	1	1	2
		% dans Corpus	0,3%	0,4%	0,3%
	intra-UCM (français, subordination)	Effectif	14	10	24
		% dans Corpus	3,6%	3,6%	3,6%
	inter-UCM (français)	Effectif	160	54	214
		% dans Corpus	41,1%	19,4%	32,1%
	inter-UCM (français coordination)	Effectif	16	4	20
		% dans Corpus	4,1%	1,4%	3,0%
	inter-UCM (même langue)	Effectif	8	4	12
		% dans Corpus	2,1%	1,4%	1,8%
	inter-UCM (tierce langue)	Effectif	1	3	4
		% dans Corpus	0,3%	1,1%	0,6%
	inter-message	Effectif	28	5	33
		% dans Corpus	7,2%	1,8%	4,9%
	inter-message (français, changement de scripteur)	Effectif	0	47	47
		% dans Corpus	0,0%	16,9%	7,0%
	inter-message (même langue, changement de scripteur)	Effectif	0	5	5
		% dans Corpus	0,0%	1,8%	0,7%
	inter-message (tierce langue, changement de scripteur)	Effectif	0	4	4
		% dans Corpus	0,0%	1,4%	0,6%
	inter-message (français, même scripteur)	Effectif	0	23	23
		% dans Corpus	0,0%	8,3%	3,4%
	inter-message (même langue, même scripteur)	Effectif	0	2	2
		% dans Corpus	0,0%	0,7%	0,3%
Total		Effectif	389	278	667
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 12 : Parties du discours des éléments isolés

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
partie du discours des éléments isolés	interjection	Effectif	296	152	448
		% dans Corpus	77,3%	73,8%	76,1%
	nom	Effectif	40	17	57
		% dans Corpus	10,4%	8,3%	9,7%
	adverbe	Effectif	34	13	47
		% dans Corpus	8,9%	6,3%	8,0%
	verbe	Effectif	6	8	14
		% dans Corpus	1,6%	3,9%	2,4%
	adjectif	Effectif	5	8	13
		% dans Corpus	1,3%	3,9%	2,2%
	autres	Effectif	2	8	10
		% dans Corpus	0,5%	3,9%	1,7%
Total	Effectif		383	206	589
	% dans Corpus		100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 13 : Type d'extension de l'élément isolé complété

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
Type d'extension de l'élément isolé complété	autres langues (français)	Effectif	33	9	42
		% dans Corpus	47,1%	50,0%	47,7%
	nom propre	Effectif	16	3	19
		% dans Corpus	22,9%	16,7%	21,6%
	nom	Effectif	9	4	13
		% dans Corpus	12,9%	22,2%	14,8%
	groupe nominal	Effectif	2	1	3
		% dans Corpus	2,9%	5,6%	3,4%
	adverbe	Effectif	2	0	2
		% dans Corpus	2,9%	0,0%	2,3%
	pronom	Effectif	2	0	2
		% dans Corpus	2,9%	0,0%	2,3%
	emprunt routinisé de la même langue	Effectif	3	1	4
		% dans Corpus	4,3%	5,6%	4,5%
	non défini	Effectif	3	0	3
		% dans Corpus	4,3%	0,0%	3,4%
	Total		70	18	88

Annexe 14 : Type d'alternation

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
Type d'alternation	élément isolé	Effectif	313	188	501
		% dans Corpus	51,4%	65,1%	55,8%
	élément isolé complété	Effectif	70	18	88
		% dans Corpus	11,5%	6,2%	9,8%
	abréviation	Effectif	91	17	108
		% dans Corpus	14,9%	5,9%	12,0%
	2 à 3 items	Effectif	94	36	130
		% dans Corpus	15,4%	12,5%	14,5%
	4 items ou plus	Effectif	39	23	62
		% dans Corpus	6,4%	8,0%	6,9%
	non défini	Effectif	2	7	9
		% dans Corpus	0,3%	2,4%	1,0%
	Total	Effectif	609	289	898
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 15 : Point de transition précédant l'alternation (P)

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
point de transition précédant l'alternation	inter-UCM & autre langue	Effectif	245	69	314
		% dans Corpus	40,2%	23,9%	35,0%
	inter-UCM & même langue	Effectif	26	10	36
		% dans Corpus	4,3%	3,5%	4,0%
	inter-UCM & même langue & insertion	Effectif	2	0	2
	intercalée	% dans Corpus	0,3%	0,0%	0,2%
	inter-UCM & autre langue & insertion	Effectif	11	3	14
	intercalée	% dans Corpus	1,8%	1,0%	1,6%
	inter-UCM cas particuliers	Effectif	7	4	11
		% dans Corpus	1,1%	1,4%	1,2%
	inter-message (sans contexte)	Effectif	313	2	315
		% dans Corpus	51,4%	0,7%	35,1%
	inter-message: même scripteur & autre langue	Effectif	0	61	61
		% dans Corpus	0,0%	21,1%	6,8%
	inter-message: même scripteur & même langue	Effectif	0	3	3
		% dans Corpus	0,0%	1,0%	0,3%
	inter-message: insertion intercalée	Effectif	0	1	1
		% dans Corpus	0,0%	0,3%	0,1%
	inter-message: autre scripteur & autre langue	Effectif	0	115	115
		% dans Corpus	0,0%	39,8%	12,8%
	inter-message: autre scripteur & même langue	Effectif	0	18	18
		% dans Corpus	0,0%	6,2%	2,0%
	cas particulier	Effectif	0	1	1
		% dans Corpus	0,0%	0,3%	0,1%
	intra-UCM	Effectif	1	1	2
		% dans Corpus	0,2%	0,3%	0,2%
	intra-UCM (cas particulier)	Effectif	4	1	5
		% dans Corpus	0,7%	0,3%	0,6%
Total		Effectif	609	289	898
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 16 : Point de transition suivant l'alternation (S)

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
point de transition suivant l'alternation (S)	inter-UCM & autre langue	Effectif	438	120	558
		% dans Corpus	71,9%	41,5%	62,1%
	inter-UCM & même langue	Effectif	32	11	43
		% dans Corpus	5,3%	3,8%	4,8%
	inter-UCM, même langue & insertion	Effectif	3	1	4
	intercalée	% dans Corpus	0,5%	0,3%	0,4%
	inter-UCM, autre langue & insertion	Effectif	39	8	47
	intercalée	% dans Corpus	6,4%	2,8%	5,2%
	inter-message (sans contexte)	Effectif	93	2	95
		% dans Corpus	15,3%	0,7%	10,6%
	inter-message: même scripteur & autre langue	Effectif	0	72	72
		% dans Corpus	0,0%	24,9%	8,0%
	inter-message: même scripteur & même langue	Effectif	0	2	2
		% dans Corpus	0,0%	0,7%	0,2%
	inter-message: même scripteur, autre langue & insertion intercalée	Effectif	0	2	2
		% dans Corpus	0,0%	0,7%	0,2%
	inter-message: autre scripteur, autre langue	Effectif	0	54	54
		% dans Corpus	0,0%	18,7%	6,0%
	inter-message: autre scripteur, même langue	Effectif	0	14	14
		% dans Corpus	0,0%	4,8%	1,6%
	intra-UCM	Effectif	4	3	7
		% dans Corpus	0,7%	1,0%	0,8%
Total		Effectif	609	289	898
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 17 : Type de code pictographique

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
Type pictographique	clin d'oeil ;-)	Effectif	178	206	384
		% dans Corpus	25,3%	62,2%	37,1%
	sourire :-)	Effectif	264	89	353
		% dans Corpus	37,6%	26,9%	34,1%
	rire :-D	Effectif	84	2	86
		% dans Corpus	11,9%	0,6%	8,3%
	tristesse :-{	Effectif	38	13	51
		% dans Corpus	5,4%	3,9%	4,9%
	bisou :-*	Effectif	36	4	40
		% dans Corpus	5,1%	1,2%	3,9%
	langue tirée :-p	Effectif	26	4	30
		% dans Corpus	3,7%	1,2%	2,9%
	coeur <3	Effectif	13	0	13
		% dans Corpus	1,8%	0,0%	1,3%
	embarrassé :-S	Effectif	8	1	9
		% dans Corpus	1,1%	0,3%	0,9%
	bouche bée :-o	Effectif	3	0	3
		% dans Corpus	0,4%	0,0%	0,3%
	autres	Effectif	53	12	65
		% dans Corpus	7,5%	3,6%	6,3%
Total		Effectif	703	331	1034
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 18 : Les corrélations entre les variables indépendantes

		Corrélations avec d'autres variables indépendantes
Sexe		Les hommes (58,3%) semblent plus souvent utiliser plusieurs langues à l'extérieur du domicile que les femmes (51,1%) ($p<0,05$). Les femmes indiquent plus souvent mélanger les langues (65,3%) que les hommes (57,6%) ($p<0,05$).
Groupe d'âge		Les jeunes (23%) sont plus souvent francophones que les moins jeunes (15,4%) ($p<0,05$) ; les jeunes utilisent moins souvent T9 (29%) que les moins jeunes (38,7%) ($p<0,05$). Ils indiquent aussi plus souvent mélanger les langues (52,7%) que les moins jeunes (47,3%) ($p<0,05$).
L1	L1 français	Les francophones utilisent moins souvent plusieurs langues en public (7,6%) que les personnes n'ayant pas indiqué pratiquer le français (92,4%) ($p<0,001$) ; les francophones déclarent moins souvent changer de langue selon le destinataire (61,9%) que les personnes n'ayant pas indiqué pratiquer le français (82,3%) ($p<0,001$) ; les francophones utilisent plus souvent saisie intuitive (75,9%) que les non francophones (23,8%) ($p<0,001$) ; les francophones indiquent moins souvent mélanger les langues (15,2%) que les non francophones (25,9%) ($p>0,001$).
	L1 suisse allemand	Les mêmes corrélations observables pour la L1 français sont, <i>e negativo</i> , observables pour la L1 suisse allemand.
Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile		Les personnes indiquant pratiquer plusieurs langues à l'extérieur du domicile déclarent plus souvent changer de langue selon le destinataire (87,9%) que les personnes n'indiquant pas pratiquer plusieurs langues (76,2%). ($p<0,001$) ; les personnes indiquant pratiquer plusieurs langues à l'extérieur du domicile utilisent moins souvent T9 (23,9%) que les personnes n'indiquant pas pratiquer plusieurs langues (36,8%) ; les personnes indiquant pratiquer plusieurs langues à l'extérieur du domicile indiquent plus souvent mélanger les langues dans les messages (60,5%) que les personnes n'indiquant pas pratiquer plusieurs langues (41,6%).
Pratique plurilingue affichée ou non (2.5)	Indique changer de langue selon le destinataire	Les personnes déclarant changer de langue selon le destinataire utilisent moins souvent T9 (30,8%) que les personnes n'indiquant pas changer de langue (45,6%) $p<0,001$.
	Indique mélanger les langues au sein même de messages	Les personnes indiquant mélanger les langues utilisent moins souvent T9 (31%) que les personnes n'indiquant pas changer de langue (69%) ($p<0,05$).
Fréquence d'utilisation		-
Recours à la saisie intuitive (T9)		Voir groupe d'âge, pratique plurilingue affichée, langue maternelle.

Annexe 19 : Sexe et proportion des messages avec EAN / proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney)

	sexe	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de messages avec emprunt spontané	f	766	603,09	461966,50
	m	404	552,15	223068,50
	Total	1170		
proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante	f	766	570,74	437185,00
	m	404	613,49	247850,00
	Total	1170		

Tests statistiques^a

	proportion de messages avec emprunt spontané	proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante
U de Mann-Whitney	141258,500	143424,000
W de Wilcoxon	223068,500	437185,000
Z	-2,461	-2,187
Sig. asymptotique (bilatérale)	,014	,029

a. Variable de regroupement : sexe

Annexe 20 : Groupe d'âge et proportion des messages avec EAN / proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney)

	âge	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des messages dans une autre langue principale	jusqu'à 25 ans	592	508,16	300832,50
	26 ans et plus	579	665,58	385373,50
	Total	1171		
proportion de messages avec emprunt spontané	jusqu'à 25 ans	592	597,96	353991,50
	26 ans et plus	579	573,77	332214,50
	Total	1171		

Tests statistiques^a

	proportion des messages dans une autre langue principale	proportion de messages avec emprunt spontané
U de Mann-Whitney	125304,500	164304,500
W de Wilcoxon	300832,500	332214,500
Z	-8,462	-1,228
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000	,219

a. Variable de regroupement : âge

Annexe 21 : L1 français et proportion des messages avec EAN / proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney)

	L1 français	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des messages dans une autre langue principale	non	948	622,58	590205,50
	oui	226	440,35	99519,50
	Total	1174		
nombre de messages avec emprunt spontané	non	948	602,40	571071,50
	oui	226	525,02	118653,50
	Total	1174		

Tests statistiques^a

	proportion des messages dans une autre langue principale	nombre de messages avec emprunt spontané
U de Mann-Whitney	73868,500	93002,500
W de Wilcoxon	99519,500	118653,500
Z	-7,717	-3,118
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000	,002

a. Variable de regroupement : L1 français

Annexe 22 : L1 suisse allemand et proportion des messages avec EAN / proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney)

	L1 suisse allemand	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des messages dans une autre langue principale	non	418	480,65	200912,00
	oui	756	646,58	488813,00
	Total	1174		
proportion de messages avec emprunt spontané	non	418	496,47	207525,00
	oui	756	637,83	482200,00
	Total	1174		

Tests statistiques^a

	proportion des messages dans une autre langue principale	proportion de messages avec emprunt spontané
U de Mann-Whitney	113341,000	119954,000
W de Wilcoxon	200912,000	207525,000
Z	-8,533	-6,865
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000	,000

a. Variable de regroupement : L1 suisse allemand

Annexe 23 : Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile et proportion des messages avec EAN / proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney)

	plusieurs langues utilisées en public	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des messages dans une autre langue principale	non	433	437,32	189360,00
	oui	510	501,44	255736,00
	Total	943		
proportion de messages avec emprunt spontané	non	433	429,45	185951,00
	oui	510	508,13	259145,00
	Total	943		

Tests statistiques^a

	proportion des messages dans une autre langue principale	proportion de messages avec emprunt spontané
U de Mann-Whitney	95399,000	91990,000
W de Wilcoxon	189360,000	185951,000
Z	-3,776	-4,434
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000	,000

a. Variable de regroupement : plusieurs langues utilisées en public

Annexe 24 : Déclaration de changement de langues selon le destinataire et proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney)

	déclare changer de langues selon le destinataire	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des messages dans une autre langue principale	non	253	464,19	117441,00
	oui	916	618,37	566424,00
	Total	1169		

Tests statistiques^a

	proportion des messages dans une autre langue principale
U de Mann-Whitney	85310,000
W de Wilcoxon	117441,000
Z	-6,839
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000

a. Variable de regroupement : déclare changer de langues selon le destinataire

Annexe 25 : Déclaration de mélange des langues et proportion des messages avec EAN (test de Mann-Whitney)

	déclare mélanger les langues	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de messages avec un	indique ne pas mélanger les langues	433	506,77	219432,00
emprunt spontané	indique mélanger les langues	730	626,62	457434,00
	Total	1163		

Tests statistiques^a

	proportion de messages avec un emprunt spontané
U de Mann-Whitney	125471,000
W de Wilcoxon	219432,000
Z	-5,948
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000

a. Variable de regroupement : déclare mélanger les langues

Annexe 26 : Utilisation de T9 et proportion des messages avec EAN / proportion de messages avec une autre langue principale que la dominante (test de Mann-Whitney)

	utilisation de T9	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des messages dans une autre	n'utilise pas T9	767	615,73	472267,00
langue principale	utilise T9	393	511,74	201113,00
	Total	1160		

Tests statistiques^a

	proportion des messages dans une autre langue principale
U de Mann-Whitney	123692,000
W de Wilcoxon	201113,000
Z	-5,314
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000

a. Variable de regroupement : utilisation de T9

Annexe 27 : Les types de pratique du corpus *sms4science* et le sexe

			sexe		Total
			f	m	
Type de pratique	A	Effectif	234	119	353
		Effectif théorique	231,1	121,9	353,0
		% dans Type de pratique	66,3%	33,7%	100,0%
		% dans sexe	30,5%	29,5%	30,2%
	B	Effectif	246	116	362
		Effectif théorique	237,0	125,0	362,0
		% dans Type de pratique	68,0%	32,0%	100,0%
		% dans sexe	32,1%	28,7%	30,9%
	C	Effectif	82	45	127
		Effectif théorique	83,1	43,9	127,0
		% dans Type de pratique	64,6%	35,4%	100,0%
		% dans sexe	10,7%	11,1%	10,9%
	D	Effectif	60	20	80
		Effectif théorique	52,4	27,6	80,0
		% dans Type de pratique	75,0%	25,0%	100,0%
		% dans sexe	7,8%	5,0%	6,8%
	E	Effectif	79	51	130
		Effectif théorique	85,1	44,9	130,0
		% dans Type de pratique	60,8%	39,2%	100,0%
		% dans sexe	10,3%	12,6%	11,1%
	F	Effectif	65	53	118
		Effectif théorique	77,3	40,7	118,0
		% dans Type de pratique	55,1%	44,9%	100,0%
		% dans sexe	8,5%	13,1%	10,1%
Total		Effectif	766	404	1170
		Effectif théorique	766,0	404,0	1170,0
		% dans Type de pratique	65,5%	34,5%	100,0%
		% dans sexe	100,0%	100,0%	100,0%

Tests du khi-deux

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)
khi-deux de Pearson	11,254 ^a	5	,047
Rapport de vraisemblance	11,207	5	,047
Association linéaire par linéaire	4,200	1	,040
N d'observations valides	1170		

a. 0 cellules (0,0%) ont un effectif théorique inférieur à 5. L'effectif théorique minimum est de 27,62.

Annexe 28 : Les types de pratique du corpus *sms4science* et les groupes d'âge

			âge		Total
			en dessous de 25 ans	26 ans et plus	
Type de pratique	A	Effectif	187	166	353
		Effectif théorique	178,5	174,5	353,0
		% dans Type de pratique	53,0%	47,0%	100,0%
		% dans âge	31,6%	28,7%	30,1%
	B	Effectif	227	135	362
		Effectif théorique	183,0	179,0	362,0
		% dans Type de pratique	62,7%	37,3%	100,0%
		% dans âge	38,3%	23,3%	30,9%
	C	Effectif	41	87	128
		Effectif théorique	64,7	63,3	128,0
		% dans Type de pratique	32,0%	68,0%	100,0%
		% dans âge	6,9%	15,0%	10,9%
	D	Effectif	51	30	81
		Effectif théorique	40,9	40,1	81,0
		% dans Type de pratique	63,0%	37,0%	100,0%
		% dans âge	8,6%	5,2%	6,9%
	E	Effectif	37	92	129
		Effectif théorique	65,2	63,8	129,0
		% dans Type de pratique	28,7%	71,3%	100,0%
		% dans âge	6,3%	15,9%	11,0%
	F	Effectif	49	69	118
		Effectif théorique	59,7	58,3	118,0
		% dans Type de pratique	41,5%	58,5%	100,0%
		% dans âge	8,3%	11,9%	10,1%
Total	Effectif		592	579	1171
	Effectif théorique		592,0	579,0	1171,0
	% dans Type de pratique		50,6%	49,4%	100,0%
	% dans âge		100,0%	100,0%	100,0%

Tests du khi-deux

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)
khi-deux de Pearson	73,310 ^a	5	,000
Rapport de vraisemblance	74,783	5	,000
Association linéaire par linéaire	23,452	1	,000
N d'observations valides	1171		

a. 0 cellules (0,0%) ont un effectif théorique inférieur à 5. L'effectif théorique minimum est de 40,05.

[illegible]

Tests du khi-deux

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)
khi-deux de Pearson	118,985 ^a	35	,000
Rapport de vraisemblance	120,242	35	,000
N d'observations valides	1171		

a. 0 cellules (0,0%) ont un effectif théorique inférieur à 5. L'effectif théorique minimum est de 5,46.

Annexe 30 : Les types de pratique du corpus *sms4science* et L1 français

			L1 français		Total
			non	oui	
Type de pratique	A	Effectif	229	125	354
		Effectif théorique	285,9	68,1	354,0
		% dans Type de pratique	64,7%	35,3%	100,0%
		% dans L1 français	24,2%	55,3%	30,2%
	B	Effectif	297	66	363
		Effectif théorique	293,1	69,9	363,0
		% dans Type de pratique	81,8%	18,2%	100,0%
		% dans L1 français	31,3%	29,2%	30,9%
	C	Effectif	123	5	128
		Effectif théorique	103,4	24,6	128,0
		% dans Type de pratique	96,1%	3,9%	100,0%
		% dans L1 français	13,0%	2,2%	10,9%
	D	Effectif	80	1	81
		Effectif théorique	65,4	15,6	81,0
		% dans Type de pratique	98,8%	1,2%	100,0%
		% dans L1 français	8,4%	0,4%	6,9%
	E	Effectif	119	11	130
		Effectif théorique	105,0	25,0	130,0
		% dans Type de pratique	91,5%	8,5%	100,0%
		% dans L1 français	12,6%	4,9%	11,1%
	F	Effectif	100	18	118
		Effectif théorique	95,3	22,7	118,0
		% dans Type de pratique	84,7%	15,3%	100,0%
		% dans L1 français	10,5%	8,0%	10,1%
Total	Effectif		948	226	1174
	Effectif théorique		948,0	226,0	1174,0
	% dans Type de pratique		80,7%	19,3%	100,0%
	% dans L1 français		100,0%	100,0%	100,0%

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)
khi-deux de Pearson	106,253 ^a	5	,000
Rapport de vraisemblance	116,993	5	,000
Association linéaire par linéaire	53,722	1	,000
N d'observations valides	1174		

a. 0 cellules (0,0%) ont un effectif théorique inférieur à 5. L'effectif théorique minimum est de 15,59.

Annexe 31 : Les types de pratique du corpus *sms4science* et L1 suisse allemand

			L1 suisse allemand		Total
			non	oui	
Type de pratique	A	Effectif	190	164	354
		Effectif théorique	126,0	228,0	354,0
		% dans Type de pratique	53,7%	46,3%	100,0%
		% dans L1 suisse allemand	45,5%	21,7%	30,2%
	B	Effectif	136	227	363
		Effectif théorique	129,2	233,8	363,0
		% dans Type de pratique	37,5%	62,5%	100,0%
		% dans L1 suisse allemand	32,5%	30,0%	30,9%
	C	Effectif	25	103	128
		Effectif théorique	45,6	82,4	128,0
		% dans Type de pratique	19,5%	80,5%	100,0%
		% dans L1 suisse allemand	6,0%	13,6%	10,9%
	D	Effectif	9	72	81
		Effectif théorique	28,8	52,2	81,0
		% dans Type de pratique	11,1%	88,9%	100,0%
		% dans L1 suisse allemand	2,2%	9,5%	6,9%
	E	Effectif	26	104	130
		Effectif théorique	46,3	83,7	130,0
		% dans Type de pratique	20,0%	80,0%	100,0%
		% dans L1 suisse allemand	6,2%	13,8%	11,1%
	F	Effectif	32	86	118
		Effectif théorique	42,0	76,0	118,0
		% dans Type de pratique	27,1%	72,9%	100,0%
		% dans L1 suisse allemand	7,7%	11,4%	10,1%
Total	Effectif		418	756	1174
	Effectif théorique		418,0	756,0	1174,0
	% dans Type de pratique		35,6%	64,4%	100,0%
	% dans L1 suisse allemand		100,0%	100,0%	100,0%

Tests du khi-deux

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)
khi-deux de Pearson	104,081 ^a	5	,000
Rapport de vraisemblance	108,839	5	,000
Association linéaire par linéaire	66,493	1	,000
N d'observations valides	1174		

a. 0 cellules (0,0%) ont un effectif théorique inférieur à 5. L'effectif théorique minimum est de 28,84.

Annexe 32 : Les types de pratique et plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile

			plusieurs langues utilisées en public		Total
			non	oui	
Type de pratique	A	Effectif	146	106	252
		Effectif théorique	115,7	136,3	252,0
		% dans Type de pratique	57,9%	42,1%	100,0%
		% dans plusieurs langues utilisées en public	33,7%	20,8%	26,7%
	B	Effectif	132	155	287
		Effectif théorique	131,8	155,2	287,0
		% dans Type de pratique	46,0%	54,0%	100,0%
		% dans plusieurs langues utilisées en public	30,5%	30,4%	30,4%
	C	Effectif	44	71	115
		Effectif théorique	52,8	62,2	115,0
		% dans Type de pratique	38,3%	61,7%	100,0%
		% dans plusieurs langues utilisées en public	10,2%	13,9%	12,2%
	D	Effectif	23	50	73
		Effectif théorique	33,5	39,5	73,0
		% dans Type de pratique	31,5%	68,5%	100,0%
		% dans plusieurs langues utilisées en public	5,3%	9,8%	7,7%
	E	Effectif	39	75	114
		Effectif théorique	52,3	61,7	114,0
		% dans Type de pratique	34,2%	65,8%	100,0%
		% dans plusieurs langues utilisées en public	9,0%	14,7%	12,1%
	F	Effectif	49	53	102
		Effectif théorique	46,8	55,2	102,0
		% dans Type de pratique	48,0%	52,0%	100,0%
		% dans plusieurs langues utilisées en public	11,3%	10,4%	10,8%
Total	Effectif		433	510	943
	Effectif théorique		433,0	510,0	943,0
	% dans Type de pratique		45,9%	54,1%	100,0%
	% dans plusieurs langues utilisées en public		100,0%	100,0%	100,0%

Tests du khi-deux

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)
khi-deux de Pearson	29,955 ^a	5	,000
Rapport de vraisemblance	30,275	5	,000
Association linéaire par linéaire	12,449	1	,000
N d'observations valides	943		

a. 0 cellules (0,0%) ont un effectif théorique inférieur à 5. L'effectif théorique minimum est de 33,52.

Annexe 33 : Type de pratique et changement de langue comme pratique affichée

			déclare changer de langues selon le		Total
			destinataire		
			non	oui	
Type de pratique	A	Effectif	114	239	353
		Effectif théorique	76,4	276,6	353,0
		% dans Type de pratique	32,3%	67,7%	100,0%
		% dans déclare changer de langues selon le destinataire	45,1%	26,1%	30,2%
	B	Effectif	88	274	362
		Effectif théorique	78,3	283,7	362,0
		% dans Type de pratique	24,3%	75,7%	100,0%
		% dans déclare changer de langues selon le destinataire	34,8%	29,9%	31,0%
	C	Effectif	10	116	126
		Effectif théorique	27,3	98,7	126,0
		% dans Type de pratique	7,9%	92,1%	100,0%
		% dans déclare changer de langues selon le destinataire	4,0%	12,7%	10,8%
	D	Effectif	12	69	81
		Effectif théorique	17,5	63,5	81,0
		% dans Type de pratique	14,8%	85,2%	100,0%
		% dans déclare changer de langues selon le destinataire	4,7%	7,5%	6,9%
	E	Effectif	11	118	129
		Effectif théorique	27,9	101,1	129,0
		% dans Type de pratique	8,5%	91,5%	100,0%
		% dans déclare changer de langues selon le destinataire	4,3%	12,9%	11,0%
	F	Effectif	18	100	118
		Effectif théorique	25,5	92,5	118,0

	% dans Type de pratique	15,3%	84,7%	100,0%
	% dans déclare changer de langues selon le destinataire	7,1%	10,9%	10,1%
Total	Effectif	253	916	1169
	Effectif théorique	253,0	916,0	1169,0
	% dans Type de pratique	21,6%	78,4%	100,0%
	% dans déclare changer de langues selon le destinataire	100,0%	100,0%	100,0%

Tests du khi-deux

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)
khi-deux de Pearson	57,245 ^a	5	,000
Rapport de vraisemblance	61,769	5	,000
Association linéaire par linéaire	38,349	1	,000
N d'observations valides	1169		

a. 0 cellules (0,0%) ont un effectif théorique inférieur à 5. L'effectif théorique minimum est de 17,53.

Annexe 34 : Type de pratique et indication sur mélange des langues

			déclare mélanger les langues		Total
			indique ne pas mélanger les langues	indique mélanger les langues	
Type de pratique	A	Effectif	193	158	351
		% dans Type de pratique	55,0%	45,0%	100,0%
		% dans déclare mélanger les langues	44,6%	21,6%	30,2%
	B	Effectif	108	251	359
		% dans Type de pratique	30,1%	69,9%	100,0%
		% dans déclare mélanger les langues	24,9%	34,4%	30,9%
	C	Effectif	31	95	126
		% dans Type de pratique	24,6%	75,4%	100,0%
		% dans déclare mélanger les langues	7,2%	13,0%	10,8%
	D	Effectif	10	70	80
		% dans Type de pratique	12,5%	87,5%	100,0%
		% dans déclare mélanger les langues	2,3%	9,6%	6,9%
	E	Effectif	45	85	130
		% dans Type de pratique	34,6%	65,4%	100,0%
		% dans déclare mélanger les langues	10,4%	11,6%	11,2%
	F	Effectif	46	71	117
		% dans Type de pratique	39,3%	60,7%	100,0%
		% dans déclare mélanger les langues	10,6%	9,7%	10,1%
Total		Effectif	433	730	1163

% dans Type de pratique	37,2%	62,8%	100,0%
% dans déclare mélanger les langues	100,0%	100,0%	100,0%

Tests du khi-deux

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)
khi-deux de Pearson	85,327 ^a	5	,000
Rapport de vraisemblance	87,962	5	,000
Association linéaire par linéaire	18,124	1	,000
N d'observations valides	1163		

a. 0 cellules (0,0%) ont un effectif théorique inférieur à 5. L'effectif théorique minimum est de 29,79.

Annexe 35 : Type de pratique et utilisation de T9

			utilisation de T9		Total
			n'utilise pas T9	utilise T9	
Type de pratique	A	Effectif	184	166	350
		Effectif théorique	231,4	118,6	350,0
		% dans Type de pratique	52,6%	47,4%	100,0%
		% dans utilisation de T9	24,0%	42,2%	30,2%
	B	Effectif	241	117	358
		Effectif théorique	236,7	121,3	358,0
		% dans Type de pratique	67,3%	32,7%	100,0%
		% dans utilisation de T9	31,4%	29,8%	30,9%
	C	Effectif	97	29	126
		Effectif théorique	83,3	42,7	126,0
		% dans Type de pratique	77,0%	23,0%	100,0%
		% dans utilisation de T9	12,6%	7,4%	10,9%
	D	Effectif	67	12	79
		Effectif théorique	52,2	26,8	79,0
		% dans Type de pratique	84,8%	15,2%	100,0%
		% dans utilisation de T9	8,7%	3,1%	6,8%
	E	Effectif	96	34	130
		Effectif théorique	86,0	44,0	130,0
		% dans Type de pratique	73,8%	26,2%	100,0%
		% dans utilisation de T9	12,5%	8,7%	11,2%
	F	Effectif	82	35	117
		Effectif théorique	77,4	39,6	117,0
		% dans Type de pratique	70,1%	29,9%	100,0%
		% dans utilisation de T9	10,7%	8,9%	10,1%
Total	Effectif		767	393	1160
	Effectif théorique		767,0	393,0	1160,0

% dans Type de pratique	66,1%	33,9%	100,0%
% dans utilisation de T9	100,0%	100,0%	100,0%

Tests du khi-deux

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)
khi-deux de Pearson	52,153 ^a	5	,000
Rapport de vraisemblance	53,184	5	,000
Association linéaire par linéaire	26,289	1	,000
N d'observations valides	1160		

a. 0 cellules (0,0%) ont un effectif théorique inférieur à 5. L'effectif théorique minimum est de 26,76.

Annexe 36 : Sexe et proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN (test de Mann-Whitney)

	genre	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN	F	132	84,27	11123,50
	M	48	107,64	5166,50
	Total	180		

Tests statistiques^a

	proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN
U de Mann-Whitney	2345,500
W de Wilcoxon	11123,500
Z	-2,774
Sig. asymptotique (bilatérale)	,006

a. Variable de regroupement : genre

Annexe 37 : Sexe et proportion de l'italien sur l'ensemble des EAN (test de Mann-Whitney)

	genre	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de l'italien sur l'ensemble des EAN	F	132	95,17	12562,00
	M	48	77,67	3728,00
	Total	180		

Tests statistiques^a

	proportion de l'italien sur l'ensemble des EAN
U de Mann-Whitney	2552,000
W de Wilcoxon	3728,000
Z	-3,113
Sig. asymptotique (bilatérale)	,002

a. Variable de regroupement : genre

Annexe 38 : Groupes d'âge et proportion des alternations minimales (test de Mann-Whitney)

	age	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des alternations minimales	12-25	115	100,77	11588,00
	26 et plus	65	72,34	4702,00
	Total	180		

Tests statistiques^a

	proportion des alternations simples
U de Mann-Whitney	2557,000
W de Wilcoxon	4702,000
Z	-3,563
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000

a. Variable de regroupement : age

Annexe 39 : Groupes d'âge et proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français (test de Mann-Whitney)

	age	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français	12-25	115	81,80	9406,50
	26 et plus	65	105,90	6883,50
	Total	180		

Tests statistiques^a

	proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français
U de Mann-Whitney	2736,500
W de Wilcoxon	9406,500
Z	-3,467
Sig. asymptotique (bilatérale)	,001

a. Variable de regroupement : age

Annexe 40 : Groupes d'âge et proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN et âge (test de Mann-Whitney)

	age	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN	12-25	115	96,60	11109,00
	26 et plus	65	79,71	5181,00
	Total	180		

Tests statistiques^a

	proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN
U de Mann-Whitney	3036,000
W de Wilcoxon	5181,000
Z	-2,179
Sig. asymptotique (bilatérale)	,029

a. Variable de regroupement : age

Annexe 41 : Groupes d'âge et proportion d'EAN par message (test de Mann-Whitney)

	age	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion d'EAN par message	12-25	100	78,79	7879,00
	26 et plus	44	58,20	2561,00
	Total	144		

Tests statistiques^a

	prop cs per sms
U de Mann-Whitney	1571,000
W de Wilcoxon	2561,000
Z	-2,730
Sig. asymptotique (bilatérale)	,006

a. Variable de regroupement : age

Annexe 42 : L1 suisse allemand et proportion des alternations complexes (test de Mann-Whitney)

	L1 suisse allemand	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des alternations complexes sur l'ensemble des EAN	non	160	88,51	14162,00
	oui	20	106,40	2128,00
	Total	180		

Tests statistiques^a

	proportion des alternations complexes sur l'ensemble des EAN
U de Mann-Whitney	1282,000
W de Wilcoxon	14162,000
Z	-2,450
Sig. asymptotique (bilatérale)	,014

a. Variable de regroupement : L1 suisse allemand

Annexe 43 : L1 suisse allemand et proportion des alternations simples (test de Mann-Whitney)

	L1 suisse allemand	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion d'alternations simples (2 à 3 items)	non	160	88,37	14139,50
	oui	20	107,53	2150,50
	Total	180		

Tests statistiques^a

	proportion d'alternations simples (2 à 3 items)
U de Mann-Whitney	1259,500
W de Wilcoxon	14139,500
Z	-2,022
Sig. asymptotique (bilatérale)	,043

a. Variable de regroupement : L1 suisse allemand

Annexe 44 : L1 français et proportion des alternations minimales (test de Mann-Whitney)

	mt fra	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des alternations minimales	no	22	59,30	1304,50
	yes	158	94,84	14985,50
	Total	180		

Tests statistiques^a

	proportion des alternations minimales
U de Mann-Whitney	1051,500
W de Wilcoxon	1304,500
Z	-3,039
Sig. asymptotique (bilatérale)	,002

a. Variable de regroupement : mt fra

Annexe 45 : L1 français et proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français (test de Mann-Whitney)

	mt fra	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français	no	22	163,45	3596,00
	yes	158	80,34	12694,00
	Total	180		

Tests statistiques^a

	proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français
U de Mann-Whitney	133,000
W de Wilcoxon	12694,000
Z	-8,153
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000

a. Variable de regroupement : mt fra

Annexe 46 : Plusieurs L1 et proportion des alternations complexes / proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français

	plusieurs L1	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des alternations complexes	non	167	88,09	14710,50
sur l'ensemble des EAN	oui	11	110,95	1220,50
	Total	178		
proportion de messages dont la langue	non	167	85,97	14357,50
principale n'est pas le français	oui	11	143,05	1573,50
	Total	178		

Tests statistiques^a

	proportion des alternations complexes sur l'ensemble des EAN	proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français
U de Mann-Whitney	682,500	329,500
W de Wilcoxon	14710,500	14357,500
Z	-2,402	-4,144
Sig. asymptotique (bilatérale)	,016	,000

a. Variable de regroupement : plusieurs L1

Annexe 47 : L1 suisse allemand et proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN

	L1 suisse allemand	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN	non	160	95,85	15336,50
	oui	20	47,68	953,50
	Total	180		

Tests statistiques^a

	proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN
U de Mann-Whitney	743,500
W de Wilcoxon	953,500
Z	-4,065
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000

a. Variable de regroupement : L1 suisse allemand

Annexe 48 : Plusieurs langues pratiquées à l'extérieur du domicile et proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français / proportion des alternations simples

	plusieurs langues pratiquées	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français	Non	161	86,41	13911,50
	Oui	19	125,18	2378,50
	Total	180		
proportion des alternations simples	Non	161	88,36	14226,50
	Oui	19	108,61	2063,50
	Total	180		

Tests statistiques^a

	proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français	proportion des alternations simples
U de Mann-Whitney	870,500	1185,500
W de Wilcoxon	13911,500	14226,500
Z	-3,568	-2,090
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000	,037

a. Variable de regroupement : plusieurs langues pratiquées

Annexe 49 : Plusieurs langues pratiquées et proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN (test de Mann-Whitney)

	plusieurs langues pratiquées en public	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN	non	58	53,12	3081,00
	oui	38	41,45	1575,00
	Total	96		

Tests statistiques^a

	proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN
U de Mann-Whitney	834,000
W de Wilcoxon	1575,000
Z	-2,069
Sig. asymptotique (bilatérale)	,039

a. Variable de regroupement : plusieurs langues utilisées en public

Annexe 50 : Indication sur le changement de langue selon le destinataire et proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français (test de Mann-Whitney)

	indiquent changer de langue selon le destinataire	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français	non	64	69,05	4419,00
	oui	115	101,66	11691,00
	Total	179		

Tests statistiques^a

	proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français
U de Mann-Whitney	2339,000
W de Wilcoxon	4419,000
Z	-4,708
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000

a. Variable de regroupement : indiquent changer de langue selon le destinataire

Annexe 51 : Indication sur le mélange de langues à l'intérieur de messages et proportion des types d'EAN respectifs (tests de Mann-Whitney)

	indiquent mélanger les langues	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des alternations complexes sur l'ensemble des EAN	non	77	81,15	6248,50
	oui	100	95,05	9504,50
	Total	177		
proportion des alternations minimales	non	77	89,04	6856,00
	oui	100	88,97	8897,00
	Total	177		
propotion des alternations simples	non	77	77,60	5975,00
	oui	100	97,78	9778,00
	Total	177		
proportion des insertions	non	77	97,80	7530,50
	oui	100	82,23	8222,50
	Total	177		

Tests statistiques^a

	proportion des alternations complexes sur l'ensemble des EAN	proportion des alternations minimales	propooction des alternations simples	proportion des insertions
U de Mann-Whitney	3245,500	3847,000	2972,000	3172,500
W de Wilcoxon	6248,500	8897,000	5975,000	8222,500
Z	-3,061	-,009	-3,396	-2,031
Sig. asymptotique (bilatérale)	,002	,993	,001	,042

a. Variable de regroupement : indiquent mélanger les langues

Annexe 52 : Indication sur le mélange des langues et EAN par message (test de Mann-Whitney)

	indiquent mélanger les langues	N	Rang moyen :	Somme des rangs
EAN par message	non	59	60,14	3548,50
	oui	82	78,81	6462,50
	Total	141		

Tests statistiques^a

	prop cs per sms
U de Mann-Whitney	1778,500
W de Wilcoxon	3548,500
Z	-2,679
Sig. asymptotique (bilatérale)	,007

a. Variable de regroupement : indiquent mélanger les langues

Annexe 53 : Utilisation de T9 et proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français ; proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN et densité d'EAN par SMS (tests de Mann-Whitney)

	utilisation de T9	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français	non	43	114,52	4924,50
	oui	136	82,25	11185,50
	Total	179		
proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN	non	43	74,15	3188,50
	oui	136	95,01	12921,50
	Total	179		
densité d'EAN par SMS	non	36	67,25	2421,00
	oui	107	73,60	7875,00
	Total	143		

Tests statistiques^a

	proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français	proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN	densité de l'EAN par SMS
U de Mann-Whitney	1869,500	2242,500	1755,000
W de Wilcoxon	11185,500	3188,500	2421,000
Z	-4,153	-2,401	-,796
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000	,016	,426

a. Variable de regroupement : utilisation de T9

Annexe 54 : Type de pratique et L1 français

			L1 français		Total
			non	oui	
Type de pratique plurilingue	alternations complexes	Effectif	13	3	16
		Effectif théorique	2,0	14,0	16,0
		% dans Type de pratique plurilingue	81,3%	18,8%	100,0%
		% dans L1 français	59,1%	1,9%	8,9%
	insertions	Effectif	8	88	96
		Effectif théorique	11,7	84,3	96,0
		% dans Type de pratique plurilingue	8,3%	91,7%	100,0%
		% dans L1 français	36,4%	55,7%	53,3%
	alternations simples	Effectif	1	67	68
		Effectif théorique	8,3	59,7	68,0
		% dans Type de pratique plurilingue	1,5%	98,5%	100,0%
		% dans L1 français	4,5%	42,4%	37,8%
Total	Effectif		22	158	180
	Effectif théorique		22,0	158,0	180,0
	% dans Type de pratique plurilingue		12,2%	87,8%	100,0%
	% dans L1 français		100,0%	100,0%	100,0%

Tests du khi-deux

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)
khi-deux de Pearson	79,742 ^a	2	,000
Rapport de vraisemblance	52,739	2	,000
Association linéaire par linéaire	45,276	1	,000
N d'observations valides	180		

a. 1 cellules (16,7%) ont un effectif théorique inférieur à 5. L'effectif théorique minimum est de 1,96.

Annexe 55 : Type de pratique et L1 suisse allemand

			L1 suisse allemand		Total
			non	oui	
Type de pratique plurilingue	alternations complexes	Effectif	5	11	16
		Effectif théorique	14,2	1,8	16,0
		% dans Type de pratique plurilingue	31,3%	68,8%	100,0%
		% dans L1 suisse allemand	3,1%	55,0%	8,9%
	insertions	Effectif	90	6	96
		Effectif théorique	85,3	10,7	96,0
		% dans Type de pratique plurilingue	93,8%	6,3%	100,0%
		% dans L1 suisse allemand	56,3%	30,0%	53,3%
	alternations simples	Effectif	65	3	68
		Effectif théorique	60,4	7,6	68,0
		% dans Type de pratique plurilingue	95,6%	4,4%	100,0%
		% dans L1 suisse allemand	40,6%	15,0%	37,8%
Total	Effectif		160	20	180
	Effectif théorique		160,0	20,0	180,0
	% dans Type de pratique plurilingue		88,9%	11,1%	100,0%
	% dans L1 suisse allemand		100,0%	100,0%	100,0%

Tests du khi-deux

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)
khi-deux de Pearson	59,207 ^a	2	,000
Rapport de vraisemblance	36,226	2	,000
Association linéaire par linéaire	27,709	1	,000
N d'observations valides	180		

a. 1 cellules (16,7%) ont un effectif théorique inférieur à 5. L'effectif théorique minimum est de 1,78.

Annexe 56 : Type de pratique plurilingue et le fait d'utiliser plusieurs langues en public

			Type de pratique plurilingue			Total
			alternations	insertions	alternations	
			complexes		simples	
plusieurs langues utilisées en public	non	Effectif	3	35	20	58
		Effectif théorique	7,9	31,4	18,7	58,0
		% dans plusieurs langues utilisées en public	5,2%	60,3%	34,5%	100,0%
		% dans Type de pratique plurilingue	23,1%	67,3%	64,5%	60,4%
		% du total	3,1%	36,5%	20,8%	60,4%
	oui	Effectif	10	17	11	38
		Effectif théorique	5,1	20,6	12,3	38,0
		% dans plusieurs langues utilisées en public	26,3%	44,7%	28,9%	100,0%
		% dans Type de pratique plurilingue	76,9%	32,7%	35,5%	39,6%
		% du total	10,4%	17,7%	11,5%	39,6%
Total	Effectif	13	52	31	96	
	Effectif théorique	13,0	52,0	31,0	96,0	
	% dans plusieurs langues utilisées en public	13,5%	54,2%	32,3%	100,0%	
	% dans Type de pratique plurilingue	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	
	% du total	13,5%	54,2%	32,3%	100,0%	

Tests du khi-deux

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)
khi-deux de Pearson	8,829 ^a	2	,012
Rapport de vraisemblance	8,792	2	,012
Association linéaire par linéaire	3,821	1	,051
N d'observations valides	96		

a. 0 cellules (0,0%) ont un effectif théorique inférieur à 5. L'effectif théorique minimum est de 5,15.

Annexe 57 : Type de pratique et recours à la saisie intuitive (T9)

			Type de pratique plurilingue			Total
			alternations complexes	insertions	alternations simples	
utilisation de T9	non	Effectif	8	23	12	43
		% dans utilisation de T9	18,6%	53,5%	27,9%	100,0%
		% dans Type de pratique plurilingue	50,0%	24,2%	17,6%	24,0%
		% du total	4,5%	12,8%	6,7%	24,0%
	oui	Effectif	8	72	56	136
		% dans utilisation de T9	5,9%	52,9%	41,2%	100,0%
		% dans Type de pratique plurilingue	50,0%	75,8%	82,4%	76,0%
		% du total	4,5%	40,2%	31,3%	76,0%
Total		Effectif	16	95	68	179
		% dans utilisation de T9	8,9%	53,1%	38,0%	100,0%
		% dans Type de pratique plurilingue	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%
		% du total	8,9%	53,1%	38,0%	100,0%

Tests du khi-deux

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)
khi-deux de Pearson	7,432 ^a	2	,024
Rapport de vraisemblance	6,658	2	,036
Association linéaire par linéaire	5,703	1	,017
N d'observations valides	179		

a. 1 cellules (16,7%) ont un effectif théorique inférieur à 5. L'effectif théorique minimum est de 3,84.

Annexe 58 : Type de pratique et proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN (test de Kruskal-Wallis)

	Type de pratique plurilingue	N	Rang moyen :
proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN	alternations complexes	16	30,16
	insertions	96	88,51
	alternations minimales	68	107,51
	Total	180	

Tests statistiques^{a,b}

	proportion de l'anglais sur l'ensemble des EAN
Khi-deux	31,372
ddl	2
Sig. asymptotique	,000

a. Test de Kruskal Wallis

b. Variable de regroupement : Type de pratique plurilingue

Annexe 59 : Type de pratique et densité de l'EAN (test de Kruskal-Wallis)

	Type de pratique plurilingue	N	Rang moyen :
n b messages	alternations complexes	16	31,34
	insertions	96	99,16
	alternations minimales	68	92,20
	Total	180	

Tests statistiques^{a,b}

	n b messages
Khi-deux	23,502
ddl	2
Sig. asymptotique	,000

a. Test de Kruskal Wallis

b. Variable de regroupement : Type de pratique plurilingue

Annexe 60 : Sexe (Romands uniquement) et proportion de l'italien sur l'ensemble des EAN (test de Mann-Whitney)

	genre	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de l'italien sur l'ensemble des EAN	F	80	59,66	4773,00
	M	33	50,55	1668,00
	Total	113		

Tests statistiques^a

	proportion de l'italien sur l'ensemble des EAN
U de Mann-Whitney	1107,000
W de Wilcoxon	1668,000
Z	-2,219
Sig. asymptotique (bilatérale)	,027

a. Variable de regroupement : genre

Annexe 61 : Groupe d'âge (Romands uniquement) et proportion des alternations minimales / proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français / proportion des messages avec EAN (densité) (tests de Mann-Whitney)

	groupe d'âge	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des alternations minimales	12-25	74	65,38	4838,00
	26 et plus	39	41,10	1603,00
	Total	113		
proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français	12-25	74	53,20	3936,50
	26 et plus	39	64,22	2504,50
	Total	113		
proportion des messages avec EAN	12-25	65	54,01	3510,50
	26 et plus	30	34,98	1049,50
	Total	95		

Tests statistiques^a

	proportion des alternations minimales	proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français	proportion des messages avec EAN
U de Mann-Whitney	823,000	1161,500	584,500
W de Wilcoxon	1603,000	3936,500	1049,500
Z	-3,789	-2,163	-3,128
Sig. asymptotique (bilatérale)	,000	,031	,002

a. Variable de regroupement : groupe d'âge

Annexe 62 : Indication sur le changement de langue selon le destinataire et proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français (test de Mann-Whitney)

	indiquent changer de langue selon le destinataire	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français	non	43	49,30	2120,00
	oui	70	61,73	4321,00
	Total	113		

Tests statistiques^a

	proportion de messages dont la langue principale n'est pas le français
U de Mann-Whitney	1174,000
W de Wilcoxon	2120,000
Z	-2,490
Sig. asymptotique (bilatérale)	,013

a. Variable de regroupement : indiquent changer de langue selon le destinataire

Annexe 63 : Indication sur le mélange des langues et proportion de messages avec EAN (test de Mann-Whitney)

	indiquent mélanger les langues	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des messages avec EAN	non	43	40,67	1749,00
	oui	50	52,44	2622,00
	Total	93		

Tests statistiques^a

	proportion des messages avec EAN
U de Mann-Whitney	803,000
W de Wilcoxon	1749,000
Z	-2,097
Sig. asymptotique (bilatérale)	,036

a. Variable de regroupement : indiquent mélanger les langues

Annexe 64 : Recours à la saisie intuitive et proportion des alternations simples sur l'ensemble des EAN (test de Mann-Whitney)

	utilisation de T9	N	Rang moyen :	Somme des rangs
proportion des alternations simples	non	23	67,65	1556,00
	oui	89	53,62	4772,00
	Total	112		

Tests statistiques^a

	proportion des alternations simples
U de Mann-Whitney	767,000
W de Wilcoxon	4772,000
Z	-2,430
Sig. asymptotique (bilatérale)	,015

a. Variable de regroupement : utilisation de T9

Annexe 65 : Type de pratique (Romands uniquement) et groupe d'âge

			Ward Method		Total
			pattern insertionnel	pattern alternationnel minimal	
groupe d'âge	12-25	Effectif	30	44	74
		% dans groupe d'âge	40,5%	59,5%	100,0%
		% dans Ward Method	51,7%	80,0%	65,5%
		% du total	26,5%	38,9%	65,5%
	26 et plus	Effectif	28	11	39
		% dans groupe d'âge	71,8%	28,2%	100,0%
		% dans Ward Method	48,3%	20,0%	34,5%
		% du total	24,8%	9,7%	34,5%
Total		Effectif	58	55	113
		% dans groupe d'âge	51,3%	48,7%	100,0%
		% dans Ward Method	100,0%	100,0%	100,0%
		% du total	51,3%	48,7%	100,0%

Tests du khi-deux

	Valeur	ddl	Sig. approx. (bilatérale)	Sig. exacte (bilatérale)	Sig. exacte (unilatérale)
khi-deux de Pearson	9,986 ^a	1	,002		
Correction pour continuité ^b	8,774	1	,003		
Rapport de vraisemblance	10,250	1	,001		
Test exact de Fisher				,003	,001
Association linéaire par linéaire	9,898	1	,002		
N d'observations valides	113				

Annexe 66 : Les types d'exclamations

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
Type d'exclamation	admiration	Effectif	8	5	13
		% dans Corpus	6,1%	5,9%	6,0%
	satisfaction	Effectif	24	21	45
		% dans Corpus	18,3%	24,7%	20,8%
	rires	Effectif	74	14	88
		% dans Corpus	56,5%	16,5%	40,7%
	négatifs divers	Effectif	13	13	26
		% dans Corpus	9,9%	15,3%	12,0%
	autres indéfinis	Effectif	12	32	44
		% dans Corpus	9,2%	37,6%	20,4%
	Total	Effectif	131	85	216
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 67 : Contextes d'occurrence des alternations

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
contexte d'occurrence	salutation	Effectif	220	66	286
		% dans Corpus	36,3%	22,8%	32,0%
	exclamation	Effectif	131	85	216
		% dans Corpus	21,6%	29,4%	24,1%
	prise de congé	Effectif	92	24	116
		% dans Corpus	15,2%	8,3%	13,0%
	réponse (acceptation, refus)	Effectif	27	39	66
		% dans Corpus	4,5%	13,5%	7,4%
	déclaration / annonce	Effectif	20	27	47
		% dans Corpus	3,3%	9,3%	5,3%
	question	Effectif	24	11	35
		% dans Corpus	4,0%	3,8%	3,9%
	excuse	Effectif	25	4	29
		% dans Corpus	4,1%	1,4%	3,2%
	voeu	Effectif	18	8	26
		% dans Corpus	3,0%	2,8%	2,9%
	requête	Effectif	14	4	18
		% dans Corpus	2,3%	1,4%	2,0%
	divers (invitation, promesse, remerciement,	Effectif	18	4	22
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

	etc.)	% dans Corpus	3,0%	1,4%	2,5%
	non défini, multiple	Effectif	17	17	34
		% dans Corpus	2,8%	5,9%	3,8%
Total		Effectif	606	289	895
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 68 : Domaines de référence des insertions

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
domaine de référence	la communication et ses canaux	Effectif	131	73	204
		% dans Corpus	33,7%	26,3%	30,6%
	divers emprunts culturels	Effectif	73	77	150
		% dans Corpus	18,8%	27,7%	22,5%
	temps	Effectif	47	51	98
		% dans Corpus	12,1%	18,3%	14,7%
	espace	Effectif	34	15	49
		% dans Corpus	8,7%	5,4%	7,3%
	affectivité	Effectif	31	12	43
		% dans Corpus	8,0%	4,3%	6,4%
	appréciation	Effectif	19	14	33
		% dans Corpus	4,9%	5,0%	4,9%
	administration	Effectif	7	10	17
		% dans Corpus	1,8%	3,6%	2,5%
	non défini	Effectif	47	26	73
		% dans Corpus	12,1%	9,4%	10,9%
Total		Effectif	389	278	667
		% dans Corpus	100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 69 : Spécification des sous-domaines de référence liés au domaine « culture »

			Corpus		Total
			Corpus A	Corpus B	
domaine de référence culturel	sport danse jeux	Effectif	19	33	52
		% dans Corpus	26,0%	42,9%	34,7%
	cinéma littérature art	Effectif	19	7	26
		% dans Corpus	26,0%	9,1%	17,3%
	fêtes sorties	Effectif	9	11	20
		% dans Corpus	12,3%	14,3%	13,3%
	nourriture cuisine	Effectif	12	4	16
		% dans Corpus	16,4%	5,2%	10,7%
	musique	Effectif	9	6	15
		% dans Corpus	12,3%	7,8%	10,0%
	vêtements et mode	Effectif	1	2	3
		% dans Corpus	1,4%	2,6%	2,0%
	autres	Effectif	4	14	18
		% dans Corpus	5,5%	18,2%	12,0%
Total	Effectif		73	77	150
	% dans Corpus		100,0%	100,0%	100,0%

Annexe 70 : WAFR2 (26.3.2011) : Exemple de reprise fidèle

[1] Emile
Je me tâte tellement

19:39:53

[2] Emile
Je suis vraiment 50 50

19:40:03

[3] Emile
T en es ou?

19:40:13

[4] Germain
Voilà je viens de finir. Ben je pense y aller. Avec ma sœur on va passer chez une de ses copines a sierre et après monter. Vers 22h-22h30 on sera dans la place. T es go?

20:12:12

[5] Emile
Oooh lala j hésite !

20:14:04

[6] Emile
On pourrait aller aussi chill chez les neuch a 5 min

20:14:29

[7] Emile
Lazy boy

20:14:32

[8] Germain
Ahahah aussi

20:14:44

[9] Germain
Lazy boy ouais

20:14:56

[10] Emile
T y vas sur toi?

20:19:18

[11] Germain
Jusqu a. Y a deux secondes j étais assez sur pis tout a coup je ne sens mou...genre mou a regarder un film couché dans le lit. Arrrrrg je me tate aussi de nouveau

20:25:13

Annexe 71 : WAFR4 (7.6.2011) : Exemple de reprise fidèle

- [1] Germain
Eh trouduc. T en es ou tu fous quoi?
13 :28 :46
- [2] Raphaël
J'ai eu mes **results**!!!
13 :47 :25
- [3] Germain
Tu vas dealer de lalcool?
13 :47 :48
- [4] Raphaël
Mais j'ai presque mon bachelor
13 :49 :32
- [5] Raphaël
Je sais pas encore
13 :49 :32
- [6] Germain
Tu vas dealer quoi?
13 :49 :37
- [7] Germain
Ah
13 :49 :41
- [8] Raphaël
Plus que mon mémoire
13 :49 :43
- [9] Germain
Bravo
13 :49 :44
- [10] Raphaël
Ben je ne sais pas
13 :49 :50
- [11] Germain
Comme tu le pensais au fait
13 :49 :54
- [12] Raphaël
Ouiiiii 30 ects de plus
13 :50 :06
- [13] Germain
J'ai aussi mes result
13 :50 :19
- [14] Raphaël
Cool!
13 :50 :39

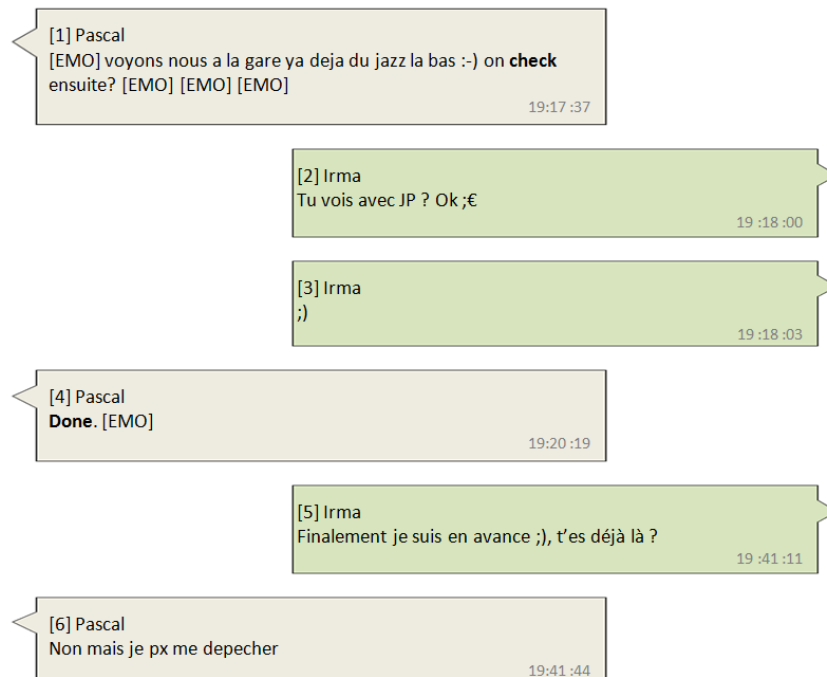
Annexe 72 : WAFR2 (11.9.2011) : Exemple de reprise fidèle

- [1] Germain
Bon allez je vous rejoins
14:29:55
- [2] Germain
Je prends un training et on verra si j aurai le venin
14:30:15
- [3] Emile
Cooooooooooooool !
14:30:30
- [4] Emile
:) :) :) :) :) :)
14:30:37
- [5] Emile
He!
16:43:20
- [6] Emile
Dai
16:43:27
- [7] Germain
Je go tout de suite
16:51:46
- [8] Germain
Bouge pas le bateau
16:51:46
- [9] Germain
Dai
20:11:41
- [10] Germain
Ah
20:11:45

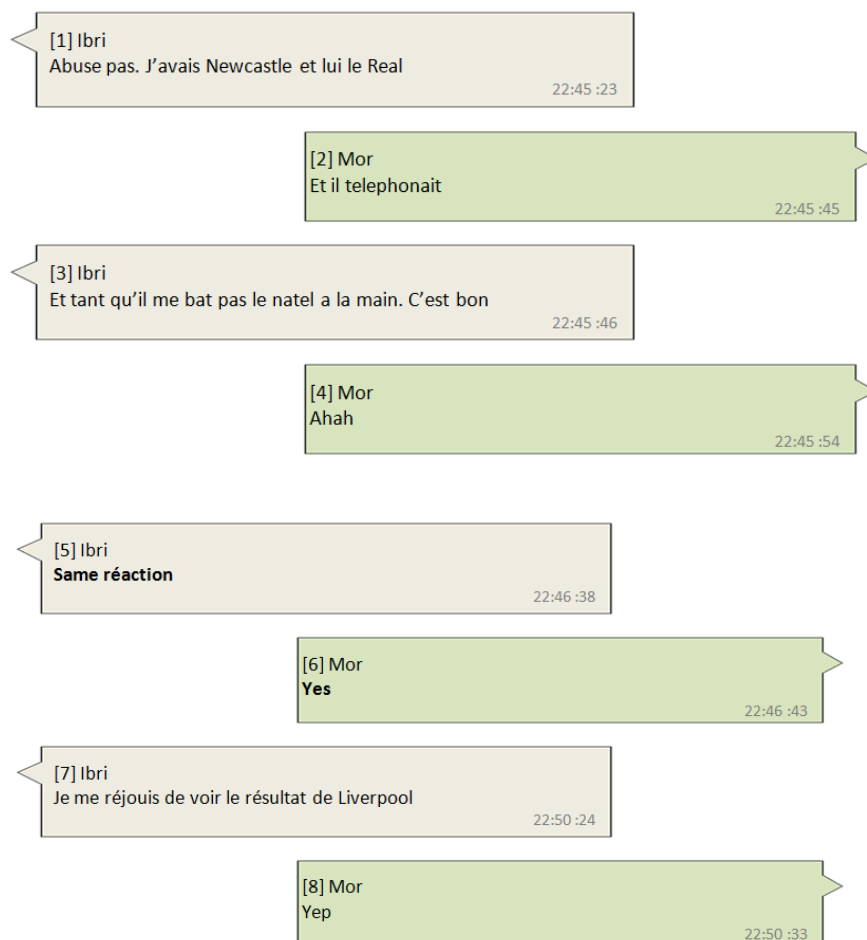
Annexe 73 : WAFR4 (15.3.-16.3.2011) : Exemple de résonance codique



Annexe 74 : WAFR10 (1.6.2011) : Exemple de résonance codique



Annexe 75 : WAFR5 (11.8.2011) : Exemple de sensibilité séquentielle



Annexe 76 : WAFR5 (13.7.2011) : Exemple de sensibilité séquentielle

